ULB UNIVERSITÉ LIBRE DE BRUXELLES, UNIVERSITÉ D'EUROPE

DIGITHÈQUE
Université libre de Bruxelles

Le Magasin littéraire et scientifique, Gand ; Bruxelles ; Paris, 15 janvier 1897– 15 décembre 1897 (1ère-12e livraison).

En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation **(email : bibdir(at)ulb.ac.be)**

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives &Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron, à partir d'un exemplaire prêté par la bibliothèque royale de Belgique. Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site http://digitheque.ulb.ac.be/

II
82752
A

BVL
012 / 23 16 21

LE MAGASIN LITTÉRAIRE

LE MAGASIN

LITTÉRAIRE

GAND
TYPOGRAPHIE A. SIFFER
PLACE ST.-BAVON

14e année — Premier semestre

LE TOMBEAU DE TAINE (1)

A Monsieur PAUL BOURGET

I

C'EST presque au bord du lac d'Annecy, près de Menthon-Saint-Bernard, où il passait tous ses étés, que Taine est enseveli.

Je suis allé à sa tombe un dimanche de septembre dernier. On l'aperçoit de très loin. Elle se dresse, solitaire, à flanc de coteau. On y monte par un petit sentier plaqué contre le Roc de Chère, et tandis qu'on gravit la pente, on a devant soi la grande muraille nue des rochers de la Tournette et des dents de Lanfon, tristes d'avoir l'air de vieilles tours en ruines, détachant leurs créneaux sur le bleu clair du ciel.

Comme j'avais perdu mon chemin en regardant le paysage, je vis venir à moi un vieux paysan, tout voûté et cassé, descendant péniblement la côte.

Je lui demandai :

(1) Ces pages sont extraites d'un volume intitulé *Idées et Sentiments de ce temps*, et qui paraîtra au début du mois prochain chez Perrin à Paris. Nous sommes heureux de pouvoir offrir à nos lecteurs, la primeur de ce nouveau volume du critique si apprécié des *Ames Modernes*. LA RÉDACTION

— Savez-vous où est le tombeau de M. Taine?

— Bien sûr. Là, tout près, vous obliquerez à gauche.

A tout hasard je lui posai cette question :

— Vous l'avez connu?

— Oui, Monsieur; — me dit-il. — On le rencontrait quelquefois sur la route. Jadis, il arrêtait volontiers les gens pour les faire parler de leurs affaires. A la fin, il avait toujours l'air occupé. Quand on le saluait, il répondait poliment, mais il vous voyait à peine.

Et le paysan ajouta en me quittant :

— C'était un bien brave homme. J'ai été au Conseil municipal de Menthon avec lui autrefois : il connaissait tout...

Quelques instants après, j'arrivai à la tombe.

C'est un monument carré un peu massif, peu élevé, très simple, que surmonte une petite croix. Les pierres en sont belles, presque blanches : elles n'ont pas la tristesse des choses funéraires.

Un petit jardin, clos d'une grille, entoure le modeste monument. Des roses blanches, de pauvres roses de septembre presque défleuries, embaumaient cette terre de mort.

Je franchis la grille pour en cueillir quelques-unes, désireux d'emporter un souvenir de ma visite à ce coin de sol où dort à jamais celui qui fut une des plus hautes intelligences du siècle.

A travers les barreaux de la porte qui scelle le caveau, on lit cette inscription : *Hippolyte Taine, né le 21 avril 1828, décédé le 5 mars 1893.* A côté, l'inscription d'une parente. Au fond, des couronnes, l'une de branches de lierre, l'autre de fleurs blanches.

Je regrettai que l'écrivain ne fût pas isolé dans cette demeure dernière. Il faut des tombes solitaires aux grands hommes, afin que leurs fervents puis-

sent y venir chercher leur pensée et vénérer leur mémoire sans être dérangés par la présence d'un autre mort.

Du tombeau la vue était magnifique.

Il faisait une de ces radieuses journées d'automne où les contours s'imprécisent. Une vapeur rose baignait l'horizon. L'air était si doux que le respirer était une joie.

A mes pieds je voyais l'anse de Menthon dont la courbe est harmonieuse, les maisons perdues dans les feuillages, et la villa vêtue de lierre où Taine venait se reposer de Paris et travailler dans le calme et la paix. Puis c'était le château de Menthon, fier et dominateur au-dessus des masses confuses de la forêt qui le cerne, et l'ouverture de la vallée de Thônes que limitent de hautes montagnes rocheuses.

Mais le plaisir des yeux était surtout dans la contemplation des eaux bleues et vertes du lac frissonnant de lumière. Elles paraissaient vivantes, par leur frémissement doux et prolongé où tremblait la splendeur du ciel qui s'y reflétait.

La nature était en liesse, et la joie de vivre semblait éparse parmi l'air lumineux. Le chœur des choses heureuses chantait l'éternelle jeunesse du monde dont se renouvelle la vie.

Et le vent léger m'apportait des bouffées de musique, venues des orchestres de la fête patronale de Menthon. Là-bas l'heure était douce aux hommes. Par tout l'horizon elle l'était aux choses.

C'était un de ces paysages de fête que le grand mort aurait aimés. Le charme de la nature caressait et vivifiait sa pensée amoureuse des belles formes, car Taine fut de ceux « qui n'ont point perdu leur foi première en étudiant le mécanisme de l'admiration » ; il garda le pouvoir de sentir, tout en analysant. Aux splendeurs sauvages et pas-

sionnées des Pyrénées, aux lignes molles et caressantes des paysages italiens, il reposait son rêve de connaître les causes et d'ériger les lois du monde. Sans doute, sa sensibilité, selon l'expression de M. Paul Bourget, était philosophique, et l'art et la nature l'intéressaient surtout comme signification d'une époque ou d'une contrée ; sans doute, il remontait toujours des choses aux idées générales, et du haut de ces idées générales, il regardait défiler, pour employer ses termes mêmes, le cortège des événements. Mais dans toute sa philosophie se retrouvent cette jouissance de la vie qu'on éprouve à la contemplation de la nature et de la beauté, et cette félicité de l'équilibre des facultés humaines en leur emploi normal.

Dans ces études d'art, il parle avec ivresse de ces Grecs beaux et sains qui se laissaient vivre, et de l'eurythmie de leur nature.

— Sois en harmonie avec le *Cosmos*, — semble-t-il dire avec Marc-Aurèle dont il est l'admirateur. — Il n'y a qu'une vie parfaite, celle où la volonté de la nature devient notre volonté. Il n'y a qu'une consolation parfaite, vivre d'accord avec les décrets des dieux, c'est-à-dire de la nature. Je ne puis m'affliger de mon mal, puisqu'il contribue à la santé du monde, puisqu'il amène un bien. — Ainsi le découragement et la peine disparaîtront de la vie humaine, car « l'esprit engloutira toute pensée personnelle dans l'immense et bienheureuse pensée du Tout ».

La volupté de vivre — de vivre pour connaître et savoir — qui se sent dans son œuvre, semble donner tort à ceux — Bourget et Barrès sont du nombre — qui voient le pessimisme émaner de ses pages. La vie lui paraissait trop curieuse à fouiller pour en rechercher les origines et les buts, il était trop artiste dans sa dissection patiente de l'humanité,

pour que ce désir de connaître ne lui parût pas une raison suffisante d'aimer à vivre.

A cause de ce paysage d'automne où demeuraient les lumières d'été, à cause de cette beauté des feuillages, des eaux et du ciel, je ne retrouvais en ma mémoire que les pages du maître qui attestent la foi dans la bonté de l'existence où tant de choses sont à voir et à connaître.

Car les pensées tristes ne peuvent demeurer dans une nature aux couleurs trop riches et belles, toute baignée de soleil, cette clarté de vie....

II

Je suis revenu au tombeau de Taine.

Décembre avait répandu ses brumes dans l'espace attristé. Le soir tombait à l'heure où j'arrivais vers la tombe.

L'ombre de la nuit commençante et l'ombre des nuées s'unissaient pour mêler les contours des montagnes et le dessin des arbres.

En bas le lac agité brisait sur les grèves avec un grand bruit sourd.

Il n'y avait plus de roses autour du tombeau. Les dernières s'en étaient allées, éparpillées au vent d'automne, avec les feuilles mortes.

Il n'y avait plus de joie dans l'air.

Je venais demander au mort des paroles de vie. Mais la tristesse descendait sur mon cœur, comme cette obscurité du soir descendait de la montagne, enténébrait les sapins couverts de neige et s'en allait, de vallée en vallée, assombrir l'espace....

N'y eut-il jamais de découragement dans cette vie d'une si magnifique unité, qui n'eut qu'un but et qu'une idée directrice : la science et la méthode

scientifique dans le domaine de l'humanité ? Le philosophe n'éprouva-t-il jamais l'amertume du doute, cette amertume qui prend quelquefois l'artiste au cours de son œuvre, qui prend l'amant à certaines heures d'amour ?

Quand il écrivait, sans nul souci de plaire ou de déplaire, avec le seul scrupule de la vérité qui le hantait, son livre des *Origines de la France contemporaine,* qui devait tant soulever de colère dans tous les clans politiques, songeait-il que sa pensée et son expérience, si longuement mûries par l'étude des hommes et des sociétés, ne serviraient guère à former la raison des autres hommes ? Il avait montré dans notre régime moderne le trop grand développement de la puissance publique, tous les citoyens réduits à l'humble condition de contribuables et d'administrés, le territoire décomposé arbitrairement comme un damier, les charges sans rapport avec les droits, la société organisée d'après des principes abstraits et non d'après l'expérience, la suppression de la vie communale et provinciale par suite d'une centralisation excessive, la minorité injustement oubliée.

Ayant affiché ses goûts d'aristocratie, il avait été mis en suspicion par notre époque démocratique qui faisait fête à sa gloire jadis, et qui n'étendait point, sans qu'on puisse en comprendre les motifs, la même réprobation à Renan, plus aristocrate que lui-même. Fondateur du positivisme, enfin, il voyait, dans le domaine de l'art, ses doctrines reprises et dénaturées par les réalistes qui ne comprenaient point toute sa pensée.

Il demanda l'oubli au travail, et cette sorte d'ivresse où la vie s'écoule sans qu'on y prenne garde. Pourtant il est facile de cueillir au hasard de son œuvre des maximes stoïciennes et résignées :

« Pour être à peu près heureux, il faut subir le mal quand il vient, comme un orage, puis penser à autre chose. »

« Faire de son mieux, voilà l'important; le bruit qui s'élève autour n'est qu'accessoire. »

« Le meilleur fruit de notre science est la résignation froide, qui, pacifiant et préparant l'âme, réduit la souffrance à la douleur du corps. »

C'est donc là toute la félicité que devait apporter la science ! Dans leur jeunesse, les Renan, les Taine, les Flaubert la célébraient comme une amante d'une forme parfaite. Elle devait éclairer non seulement le monde, mais l'âme humaine. Malgré la grandeur de ses découvertes, elle a tourné vainement autour du monde moral qu'elle ne peut supprimer. A mesure qu'elle découvre des causes, elle ouvre de nouveaux horizons. Par un phénomène singulier, le champ s'accroît devant elle à mesure qu'il s'accroît aussi derrière elle.

A l'heure présente, dans les âmes vacillantes, il n'est plus de volonté et plus de but de vivre, et cette anarchie intellectuelle, c'est elle qui l'a enfantée sans le vouloir et sans le savoir...

III

Les morts ne parlent pas et ils enseignent. De la paix où ils demeurent, ils nous adressent des pensées essentielles avant de s'en aller vers l'oubli où tout s'en va.

Sur le rocher où brise la mer de Bretagne, en face de l'immensité du ciel et des eaux, dort Chateaubriand.

Celui-là réveilla dans toute une génération la foi qui dormait.

Puis la foi s'obscurcit, et une nouvelle généra-

tion la rejeta, s'imaginant courir vers la vérité. C'était la génération de celui dont les restes reposent au bord du lac d'Annecy, de celui qui, au dire du paysan de Savoie, connaissait tout, et qui peut à bon droit incarner à nos yeux la religion de la Science.

Après Auguste Comte, Taine vint dire que la raison humaine devait rejeter tout ce qu'elle n'expliquait point. Et les hommes adoptèrent un temps cette nouvelle foi dont ils reconnaissent déjà aujourd'hui la vanité.

Vers laquelle de ces deux tombes faut-il aller en pèlerinage, pour demander ce qu'il faut croire ?

L'une est bornée dans son horizon par les montagnes trop rapprochées.

L'autre se dresse en face de la mer infinie...

Janvier 1894 HENRY BORDEAUX

SOUVENIR.

Puisque je t'ai perdue, o ma petite amie,
Je veux revivre au moins les heures de ma vie
Où nous marchions tous deux et la main dans la main
Vers le but idéal, par le même chemin.
Notre amour était pur comme une fleur sauvage
Et portait un parfum de candeur d'un autre âge.

Nous avions l'habitude en ces beaux jours lointains
D'aller nous promener un peu tous les matins.
Les oiseaux s'éveillaient dans leurs nids, et les roses
S'inclinaient comme pour dire de douces choses;
Et tu parlais si gentiment, si simplement
De tout ce qui passait par ton esprit charmant!
Tu cueillais un bouton de fleur dans le parterre
Ou quelque fruit laissé sur l'arbre solitaire;
Et, le soleil d'avril brillant dans notre cœur,
Tous deux, à belles dents, nous mangions le bonheur.

J'ai refait le trajet tout seul. Le bois t'oublie.
Il renaît en chantant et sans mélancolie;
Les oiseaux, dans leurs nids, ont oublié ta voix;
Le lilas ne sait plus ton nom, et je revois,
A la place où jadis tu cueillis une rose,
Une nouvelle fleur s'éveiller fraîche eclose.
Ils ont tous oublié que tu vécus ici!
La nature est cruelle, hélas! et sans merci.

C'est qu'elle ne sait pas, comme moi, que la terre
Presse tes yeux rieurs et ton front solitaire;
C'est qu'elle ne sait pas qu'en un cercueil étroit
Ton pauvre petit corps est seul et froid;

C'est qu'elle ne sait pas que tu pleures peut-être !
Sinon, elle n'aurait pas le cœur de renaître.
Mais ne crains pas que moi, j'oublie un seul instant
Ton âme virginale et ton cœur palpitant.
J'ai bien prié pour toi, depuis lors, et je prie,
Et nous nous reverrons au ciel, ô ma chérie.

LÉON SAHEL

REVUE DES LIVRES,

DES ESTAMPES ET DE LA MUSIQUE PUBLIÉE

Livres : ERNEST HELLO : *Le Siècle (Les Hommes et les idées).* Paris : Perrin. — PAUL ARDEN : *Des enfants.* Bruxelles : Lacomblez. — Les *poèmes* de EDGAR POÉ, *traduction Mallarmé*, Bruxelles : Deman, ainsi que *Limbes de Lumières* par GUSTAVE KAHN. — *Petit voyage en Grèce* par JACQUES DES GACHONS. Paris Ollendorf.

Estampes : Algraphies de CH. STORM VAN 'S GRAVESANDE : *Intérieur*, *Hiver* et *Marée montante.*

C'EST par d'Aurevilly que furent inaugurées ces causeries mensuelles. Je suis heureux d'inscrire en tête de la seconde le nom de Ernest Hello. Je voudrais pouvoir dans la règle analyser une œuvre catholique d'abord, avant de passer à tout ce qui veut se présenter ; car parfois ce pourront être des livres très peu orthodoxes qui défileront... Et j'avoue qu'avant de causer par exemple de l'*Aphrodite* de M. Pierre Louys ou des *Evangiles* de Tolstoï, il me paraîtrait de toute nécessité de débuter par un rappel de profession de foi.

Je suis du reste très en retard pour payer à Ernest Hello la dette d'admiration et de sincerité que mérite le recueil de ses articles intitulé *Le Siècle.* Il a paru au printemps passé. Ce livre contient des pages sur le génie et le talent, où Hello s'évertue aux définitions tant de fois recommencées de l'un et de l'autre. Il aurait pu se simplifier la besogne,

se contenter d'un exemple et dire : « Regardez-moi, vous verrez le génie et aucune espèce de talent.... sauf celui de sembler faire exprès de passer à côté. » Aucune espèce de talent effectivement ; Hello n'échappe au sublime que pour tomber dans la plus étonnante platitude et dans la platitude vêtue du style de M. de Girardin ou même de M. de la Guéronnière! Pas de milieu. Nous rions à bon droit du patois de Chanaan des pasteurs protestants. Lui, dès qu'il cesse d'être inspiré et flamboyant, tenant la splendeur du vrai entre ses mains comme le prêtre à l'autel tient l'hostie divine, il devient le plus pied-plat des sacristains ; dès qu'il cesse de parler catholicisme il parle bedeau ; il débouche du don de prophétie sur des propos de marguiller sans crier gare. On tombe souvent de son haut en le lisant, c'est alors que lui aussi vient de tomber..... de l'ostensoir au goupillon.

Hélas ! il fut durant sa vie celui dont il écrit : « un homme grand et malheureux a un tel besoin » d'encouragement qu'une certaine flatterie peut vis-« à-vis de lui ressembler à la justice ; une certaine « flatterie peut vouloir compenser l'injustice univer-« selle, » et à cause de cela, lui vivant, je n'aurais parlé que du sublime qu'il y a en lui. Mais aujourd'hui il n'est plus au pouvoir de personne d'encourager ou de décourager Ernest Hello. Alors pourquoi taire une portion de la vérité ? Cet homme fut trop petit pour son inspiration, il fut un Saint-Graal trop étroit pour le sang du miracle qui bouillonne ; car certaines de ses pages sont des miracles. Imaginez, cautérisant le langage ordinaire et lui faisant crier le ciel, le charbon ardent purificateur des lèvres d'Isaïe effleurant à certains moments celles d'un pion assez saint pour mériter l'intermittente insufflation du Saint Esprit. Tantôt la voix semble être la voix

de Dieu même, tantôt on n'entend plus que le pion..., ou M. de la Guéronnière. Lisez l'article inspiré sur la *Tour de Babel-actualité*... tenez, lisez presque tout ; mais lisez d'autre part ce lamento sur la mort de Louis Veuillot qui serait possible en musique par sa grande simplicité et le navrement qu'il faut deviner sous la niaiserie et l'incessante répétition des paroles, navrement que de la musique justement exprimerait ! Mais ce texte en tant qu'article ! Non, lisez cela ! C'est le néant. Naguère on avait la Pythonisse sur le trépied de Delphes, une sybille de Michel-Ange, et voici que tout-à-coup c'est M. Prudhomme essuyant des pleurs de crocodile dans un mouchoir à carreaux; car Hello devait à sa foi de ne point pleurer sur les morts ! Hâtons-nous de répéter que généralement, à la lecture de cet étonnant livre, il n'en est pas ainsi; on n'a pas cette continuité, ce piétinement sur place dans l'inepte, on n'a que par ci par là une chute, assez souvent un malaise. Des aperçus sur les choses terrestres, stupéfiants parfois, pêchent par les mots qui veulent les rendre. Imaginez les mêmes choses dites par Léon Bloy, par exemple !... De belles pages sur Alfred de Musset seront gâtées par des exclamations de cette sorte : « Nul ne fut doué comme lui au point de vue du chant ! quel oiseau ! quel rossignol ! » N'entend-on pas une petite femme bien bécasse — pour ne pas sortir de l'ornithologie — raconter ainsi un premier serin de conservatoire. Du reste, quand un homme est comme Hello capable d'intituler un volume « *les Plateaux de la Balance* », au point de vue *art tel qu'il s'entend généralement*, cet homme est jugé. Barbey d'Aurevilly lui-même, qui admirait tant Hello, a prononcé le mot de platitude à cette occasion.

Mais c'est que voilà : Hello n'est pas artiste *comme on l'est généralement*. Il était artiste *en pensée*,

lui, au lieu de l'être *en la forme* comme beaucoup des plus obtus d'entre nous. Incohérent, il vaticinait sans plan; mais au hasard de l'inspiration — on ne saurait trop répéter ce mot en parlant de lui — il fulgurait des choses inouïes: nul ne connut mieux que lui la logique de filer par la tangente, du moins en apparence, mais nul aussi ne connut mieux la pensée-éclair foudroyante d'évidence et de clarté divine. Ses articles sont de troubles tempêtes sillonnées de foudres. A entendre si souvent la voix de Dieu dans son âme, Hello a dû prendre en telle pitié la voix des hommes qu'il a cru devoir leur parler comme aux petits enfants du catéchisme. Et pourtant son public n'est pas celui de Tolstoï. Alors le développemant de ces pensées divines échappe, il veut être terre à terre et il est fatigant et ridicule. Jamais on ne fut génial si bourgeoisement! Il s'appelait Hello; les noms portent leur physionomie; il fut presque le halo du Saint Esprit..., presque; car la lettre déviée qui l'empêche de s'appeler *halo* se sent partout; même lorsqu'il ne touche qu'à des choses terrestres, il a toujours quelque chose d'incomplet; en revanche, à tout propos il remonte infailliblement au divin. L'article sur Hamlet mis en musique est un chef-d'œuvre de profondeur basé sur une sottise. Thèse : on ne peut mettre en musique Hamlet à qui la parole va à peine, puisque la musique c'est le chant, que le chant c'est la joie, même dans la douleur, etc. etc. Très bien; mais un Hamlet où Hamlet ne chanterait pas, mais seulement serait exprimé wagnériennement par l'orchestre comme cette sorte d'Hamlet aussi qui a nom Wotan, ne serait-ce pas extrêmement beau?... Eh! nous sortons d'en prendre; Bayreuth ferme ses portes, et va les rouvrir.... En revanche, quelle étonnante éclaircie sur Shakespeare termine l'article en question.

Ainsi du sublime tant qu'on en veut, chez Hello; il l'avait en lui. Mais, en revanche, des chutes dans l'humain le plus prosaïque et des points de départ, parfois même douteux, dans cet humain prosaïque aussi. Une bêtise lui servait de tremplin pour bondir au ciel. Hélas! du ciel il retombait encore mieux à son tremplin. Il est l'une des plus grandes leçons de la Providence, il prouve une fois de plus que Dieu ne regarde pas plus à l'art de l'orateur qu'il dépêche porteur de son verbe qu'à la richesse et aux beaux habits. L'art est un *devoir* de plus de l'homme envers Dieu, l'homme doit s'efforcer à l'art comme à une décence de plus envers les hommes et comme à l'un des moyens le plus noble de servir Dieu; mais quand Dieu parle, il n'a pas besoin du secours de notre art, l'art humain n'a qu'à se taire et la voix de Dieu n'en frappe que plus éblouissante. L'homme doit à Dieu l'art, mais Dieu ne doit à l'homme que la vérité. Et, si Jésus revenait au monde, il choisirait sans doute de nouveau ses apôtres, non parmi ceux qui parlent et écrivent bien, des ministres, des députés, des avocats, des artistes, mais parmi ceux qui ne savent ni lire ni écrire, des ouvriers, des paysans et des mendiants, comme la Sainte Vierge choisit pour lui apparaître, non la riche dévote soutien d'œuvres pies, mais une pastoure qui ne sait que ses *ave* et ses moutons. Saint Christophe dont ce livre contient la légende — un des plus beaux chapitres gâté par le plus ridicule, le plus incroyable « etc. » placé là où on ne l'attendrait guère — fut une brute, qui eut la passion de la brute : la force et rien que la force, mais il eut la félicité d'être vaincu en sa force et de faillir sombrer sous le poids de l'Enfant Jésus. Il y a du Saint Christophe dans le cas de Hello; seulement au lieu d'être un fort, il fut un faible qui fléchissait sous ce qu'il

avait à exprimer; mais, tout considéré, auprès de ce qu'il avait à dire qu'importe! La force ou la faiblesse, n'est-ce pas tout un? Quand il cessait d'être le porte-voix *de cela d'inouï* qui parlait en lui, que lui eût servi de s'efforcer à déguiser sa misère personnelle? Il l'eût rendue ridicule de presque touchante qu'elle était.

Je n'aime rien moins que les petits tableaux de genre, en peinture cependant plus qu'en littérature; dans l'un et l'autre cas, anecdotiques je les trouve assommants. Les petits maîtres hollandais me laissent tout-à-fait froid. Et la littérature d'aujourd'hui est pleine de petits maîtres hollandais. Ah! ce que M. Paul Arden l'a échappé belle... en admettant que mon suffrage lui importe. Avec tout ce qu'il fallait pour me déplaire il m'a fait plaisir, grâce à une série de menues observations de détail très justes et grâce à sa langue pittoresque. Sa manière de concevoir son sujet ou plutôt de ne pas le concevoir du tout m'était antipathique au possible : une série de portraits *anecdotiques* enfantins c'est dur à avaler pour qui vitupère Defregger, Vautier, et Knauss donc! pour qui ne supporte qu'à grand' peine Anker et attendu seulement que ce dernier se sauve à force de couleur locale bernoise. Je voudrais bien qu'on me comprenne: une série même très longue de portraits d'enfants exécutés en tant que portraits peut m'enchanter; mais qu'on les altère dans le sens tableautin plus ou moins des velléïtés d'anecdotes, ils me deviennent odieux. Je m'incline devant les portraits de Greuze, pas devant ses récits pleurnicheurs. — D'autre part, détestant les natures mortes, si elles sont de Chardin je crie « vive les natures mortes ». M. Paul Arden trouve donc merci devant moi qui serais facilement Rose-Croix

en Art, presque au même titre exceptionnel et pour les mêmes mérites de facture qu'une étude de vieux souliers de Pettenkofen, ou qu'une pierre de Bavoux pour mettre les choses au pire. Ses pages à lui sont des portraits d'enfants bel et bien poussés dans le sens de l'anecdote, tandis que le portrait en lui-même, en tant que portrait, est fort sommaire, parfois même absent, compensé par un cadre de paysage ou d'intérieur... presque une nature morte. Enfin sous la justesse charmante de menus détails, sa psychologie générale est un peu rudimentaire puisque à peu près basée uniquement sur l'enfant envisagé comme un petit singe, dominé surtout par l'esprit d'imitation. Il y avait davantage et autre chose dans mon enfance et dans celles que j'ai pu observer autour de la mienne, quoique nous fussions nous aussi des polissons qui tirions les sonnettes malgré notre promesse d'*être bien sages*, ou des mimes qui, chapés de nappes et de serviettes, éprouvions une bien grande joie à jouer « à la messe », devant des autels hétéroclites. — Enfin toujours l'objection : capable de *cela*, un écrivain l'est de *mieux*, de *mieux* où *cela* trouverait logiquement sa place : comme ces petites têtes blondes souriraient ou pleureraient bien, embusquées au tournant des pages d'un roman, le feraient vivre, l'animeraient. Isolées, ces études ont beau être gentilles, contenir des indications exquises par quoi elles se sauvent, on y prend trop garde, on les étudie trop et on leur surprend trop d'airs de familles, qui avec une peinture, qui avec un poème. Ici on se remémore Israëls, là Marie Bashkirtseff, ailleurs une pièce célèbre de Victor Hugo, ou la *Petite Goujate* de Georges Eekhoud; telle trouvaille tout a fait jolie a son pendant dans les *Petites visites* de Henri Lavedan... tout cela absolument fortuit, j'imagine, mais qui justifie mon obser-

vation : dans une grande œuvre on n'y prendrait pas garde, on passerait outre. Ici on a le loisir et la tentation de peser chaque mot. Dans une plaquette rare et luxueuse il faut être plus difficile envers soi-même. La bonne bière est agréable à boire, mais si on vous la servait dans un dé à coudre votre soif serait désappointée. M. Paul Arden m'offre un breuvage qui serait une bonne boisson de table et arroserait bien un copieux repas, mais il a tort de me la doser parcimonieusement dans de petits verres, et moi j'ai tort de longuement m'appesantir sur des pages aussi brièvement aimables, dont je le devrais remercier plus que les discuter pédantesquement, puisqu'il y a pris plaisir et moi aussi.

De chez le libraire, expert à tous égards, Deman à Bruxelles, un artiste de qui l'on a de si précieux livres, de ces livres qui portent à travers les siècles le nom de qui a présidé à leur belle grâce, voici deux faits importants : le recueil de poésies *Limbes de Lumières* de M. Gustave Kahn et la traductien des *poèmes d'Egard Poë* que M. Mallarmé nous promettait depuis si longtemps, tous deux de ces irrécusables chefs-d'œuvre d'édition qu'un bibliophile ne se tiendrait pas d'acquérir, même si le contenu ne valait rien. Or certes, ce n'est pas le cas ici comme nous l'allons voir !

Que ceux dont la constante « *tarte à la crême* » à l'adresse de M. Mallarmé fut la prétendue inintelligibilité — autant reprocher à un coffret de bois des îles de se fermer à clef — se hâtent de lire cette traduction de Poë; je suis absolument sûr qu'ils auront, en même temps qu'une des plus grandes surprises de leur vie, une des plus vives jouissances

artistisques, je ne dis pas de ces cinq ou huit dernières années, mais de toute leur éducation littéraire. En vérité je ne sais pas si je pourrai résister au prurit de la citation, tant je voudrais pouvoir jeter aux rieurs de parti-pris le défi de cette limpidité, immaculée telle que le deuil blanc et argenté de la couverture de papier satin où, comme sur « le buste pallide de Pallas » s'imprégne noir l'extraordinaire et terrorisant profil du *Corbeau* traduit par Manet à son tour après Mallarmé! Oh! que ne puis-je rompre la consigne que je me suis imposée de ne jamais smaragder ma prose de citations dont l'éclat rejaillisse sur elle et la transfigure — cette façon comme une autre de se parer des plumes du paon, — que ne puis-je rompre cette consigne au moins en faveur de la petite pièce d'ingénuité et d'enfance adorablement opalines célébrant la touchante petite Annabel Lee, dont les anges jalousèrent l'amour, ce qui fut « *la raison pourquoi le vent sortit d'un « nuage la nuit, la glaçant et la tuant* ». Des scolies fort érudites accompagnent chaque pièce, l'enchâssent de compréhension lumineuse et révérente et nous initient autant à la vie intérieure de l'homme qu'à la vie mystérieuse de l'œuvre si exiguë, mais condensée comme ces gaz qui à haute pression se changent en glace; et la glace brûle aussi à sa façon! M. Mallarmé quelque part dit qu'il croit à un « *démon pour les traducteurs* ». Certainement! Et il doit le savoir mieux que personne, puisque ce démon lui a guidé la main souventes fois au cours de cette fantastiquement irréprochable version, puisqu'il lui a permis ce prodigieux exploit d'enfin « montrer et réduire à lui-même cet ensemble dont « Beaudelaire a pu dire: « C'est quelque chose de « profond et de miroitant comme le rêve, de mysté- « rieux et de parfait comme le cristal » ajoutant:

« Une traduction de poésies aussi voulues, aussi « concentrées, peut être un rêve caressant, mais ne « peut être qu'un rêve... »

Le rêve s'est concrétionné livre enfin ! Le voilà réalisé ! Et tout concourt à en faire une des belles œuvres de notre temps, d'abord le poète infiniment rare, subtil et profond qui plastiquement nous y est révélé dans son à peu près insaisissable quintessence ; puis le poète presque adéquat que s'y montre le traducteur et commentateur, ensuite le portrait et le fleuron de Manet d'une si simple étrangeté, enfin les soins et l'art de M. Deman d'un bon goût si impeccable dans la particularité... Quand, à propos de telle pièce qui fait songer à Böcklin le scoliaste signale : « là, les pesantes lourdeurs d'une atmos- « phère antique, immobile et irrespirable, comme « l'oubli de siècles somnolents », j'admire autant le scoliaste que le traducteur. Il y a entre cette traduction et les traductions ordinaires la même différence qu'entre la reproduction en plâtre d'une statue ou sa reproduction par un second statuaire à peu près égal au statuaire de l'original. Lorsque à Venise, Velasquez exécutait ces nombreuses copies de Titien dont on n'a pas retrouvé *une seule*, parce qu'à l'heure actuelle toutes doivent ça et là passer pour des Titien, un geste analogue était accompli.

On s'attend peut-être à ce qu'à l'occasion de M. Gustave Kahn, je prenne part pour ou contre le vers plus ou moins libre ? Oh, mais non ! Quand on me présente une belle œuvre, peu m'importent les moyens : le résultat seul importe.

Limbes de Lumières, un titre luciolant, falot et clignottant que je n'aime pas, parce qu'il ne s'explique

ni ne s'*impose* et que, même si le morceau d'en tête l'explique un peu, il ne l'impose d'aucune sorte péremptoire. Mais le suggestif ragoût impressionniste ! le morbide modernisme ! les phosphorescences bleues, les couleurs d'aniline rompant le clair obscur dans cet entre-chien-et-loup « topaze et absinthe » où

« Flottent des séraphins flous
En robes vertes, aux yeux marrons et qui pénètrent
Du clair de leur large prunelle de fous. »

Je revois de la peinture mystique et chimique de Gauguin, d'Anquetin, de Chudant, de Filiger,.. je revois surtout les quelques braises indigo et purpurines rougeoyant au fond des défilés qui éloignent du *Paradis perdu* de Franz Stuck.. Cà et là des *lieder* bercent mystérieusement comme de douces folles au chevet de petits enfants de torchons bariolés. Ou éclate, cru et xylographié gros, couleur tarot et nécroman, ton bateleur et funambule, l'effigie de Fortunatus de Strassbourg.. On pense aux eaux-fortes de Rembrandt aussi pas mal, à tout son Amsterdam javanais grouillant de juiverie escarbouclée, enturbannée comme l'Orient, empelissée comme le Nord.. On pense aux trésors enfouis dans un bouge bitumeux par le père de Rebecca, dans *Ivanhoe.* On pense à beaucoup d'autres choses encore, beaucoup ! En particulier toute la dernière partie « *A Jour fermant* », nous évoque très significative cette Hollande de rêve où, sur les quais des ports de mer ténébreux, dardent dans les fumées et les brumes, incendiant trognes de truandaille et altiers chefs rabbiniques, de gladiolés reflets des Indes ; où, pour rendre les ors et les bronzes qui luisent au ventre des denrées coloniales et des poissons secs stagnants aux entrailles constipées des entrepots suyeux, une mosaïque de topazes s'impose, comme à Rembrandt pour façonner

une pièce de boucherie des cascatelles de rubis.. Et de tout cela de lourdement, hebraïquement, somptueusement matériel, s'essore le rêve brumeux et sybillin tantôt vers les lointains symboliques de l'espace, tantôt vers les graves avenirs en gestation :

« Je vous crois coupables de jouer près de la hache
« Que forgent vos grands désirs de pots pleins d'or
Extraits de la durée des songes tristes des matelots
Si longtemps tristes qu'ils sortent ensemble de leurs poches
Et l'argent du plaisir et le couteau de mort. »

A qui veut lire un alerte récit de voyage-article, très prestement vécu et encore plus prestement écrit, — je signalerai comme un modèle du genre le *Petit voyage en Grèce* de Jacques des Gachons, quelques pages pleines de soleil et de cette spéciale allégresse écho sensible d'impressions très enthousiastes, éprouvées aux journées de la vie tout à fait belles, devant des choses elles aussi tout à fait belles. C'est à mon goût le plus charmant voyage paru l'année passée, une brochurette, à peine un livre.... mais si exempte de pédantisme et d'effort, si jeune, si fraiche, si aquarelle, et surtout si heureuse, si pleinement jouie... On ne chante ainsi qu'un premier amour ou un premier voyage ; seules les impressions vierges se racontent avec cette vivacité et cette franchise. J'aime moins pour cette fois les dessins d'André des Gachons, qui seraient tout-à-fait inutiles, s'ils n'avaient le mérite d'accentuer la publication de ce rien qui en préserve l'aspect typographique de la complète banalité, et surtout de prouver une fois de plus combien inséparables les noms des deux frères... Un souhait : que ce petit voyage en Grèce soit suivi au plus tôt d'un grand, si possible tout aussi savoureux... mais

je doute, tout aussi jailli de la fontaine de jouvence de l'enthousiasme et du renouveau. Mais qu'alors les deux frères soient de la partie, afin que l'illustration, cette fois, vaille le texte.

La nouvelle invention de M. Scholz de Mayence, qui remplace les lourdes et peu meubles (et chères, et rares!) pierres lithographiques par de légères plaques d'aluminium facilement transportables en plein air et en face de n'importe quel motif, a fait énormément de bruit dans le monde artistique; et l'invention quoique allemande paraît devoir faire fortune aussi bien à Paris qu'en Allemagne et en Amérique. J'ai sous les yeux trois récentes *algraphies* de Storm van 's Gravesande, le maître aquafortiste hollandais établi à Wiesbaden. Aucune différence entre ces algraphies et les précédentes lithographies; l'un des deux procédés rend aussi bien que l'autre, et, puisqu'il est tellement plus commode, le voilà donc classé. La première des estampes en question est un de ces intérieurs d'appartement, que cet artiste sobre, sévère, probe et calculé dans son métier, se plaît à exécuter directement d'après nature chez lui et où repose une atmosphère si recueillie et si douce dans la paix et la pénombre des tentures sourdes et des meubles austères. Les artistes devraient davantage peindre leur chez-soi, leur atelier surtout, et devraient ne jamais changer de domicile sans emporter un souvenir de celui qu'ils viennent de quitter. Avec quel intérêt aujourd'hui nous recueillons tout ce qui peut nous fournir des indications sur les maisons, les aspects, les paysages familiers que reflétèrent les yeux des artistes du passé qui nous sont chers. Avec quelle émotion nous regardons par

exemple le pauvre, naïf, timide et sommaire petit croquis de la chambrette de Gavarni à Tarbes? Là où un homme a vécu ne fut-ce qu'un mois, dans le luxe ou la souffrance, la misère ou la joie, reste et flotte une émanation de son âme très sensible à ceux qui n'ont pas que des regards extérieurs.

Le seconde de ces algraphies de M. Storm est une impression d'hiver dans un jardinet de banlieue désolé par la neige et le brouillard. A travers les arbres et les palissades échevelés et piteux, dans l'humidité grise s'estompent les murs et les toits des maisonnettes provinciales. Quelques corbeaux juchés dans les branches, un merle ou un cabillot voletant sur la neige des petits parterres bourgeois, accentuent de noir l'assoupissement gris dont s'atténue le deuil blanc. Cela vaut surtout par cette impression de très grand oubli brumeux, hivernal, de très grande tristesse suburbaine et provinciale. Les jours où je broie du noir, il me semble qu'entre des clôtures malingres sous des arbustes endoloris, toute ma vie a été confinée dans de semblables paysages souffreteux, emmi les brouillards de limbes, par une totale éclipse de soleil.

On connaît le chef-d'œuvre de M.Storm van 's Gravesande. J'en ai parlé ici même, il y a trois ans, à propos des Hollandais à l'exposition internationale de Vienne. C'est la magistrale pointe-sèche connue sous le nom de la *Grande Estacade* : tout l'assaut de la vague au travail humain; toute la secousse brute de la mer au génie; une œuvre qu'il faudrait décrire par la transcription de certaines pages des *Travailleurs de la mer* ou de certain refrain de la *Joie de vivre*. (Qu'il me soit pardonné de citer à propos de Storm le sieur Zola!). Eh bien! la *Marée montante*, — N° 52 des lithographies et algraphies du simple et

synthétique artiste, souverain poète de la vague, — *renouvelle* le prodige et la poésie de la *Grande Estacade, sans répétition*! C'est l'instant d'après : la vague non plus s'efforçant, mais brisée de son effort, vaincue. Trois rangs d'embruns vomis par la rage de sa défaite... la mort violente de la vague! Mais quelle vie opiniâtre toujours, dans cette mort! Quelle force de renouvellement, de transformation, quelle toute puissance de vie réengendrée par la mort! Et quelle noblesse de moyens pour dire tant et de si grandes choses! Un simple dessin honnête et sincère sans extravagance, sans étrangeté, sans manière à tout prix, mais d'une fraîcheur de premier jet, une seule vague! L'originalité résulte simplement du parti-pris, de la mise en scène. On n'avait pas encore *vu* la vague ainsi, et, ne l'ayant pas vue ainsi, on ne *pouvait pas la rendre ainsi.* Ah! oui, parlons de réalisme! Mais de réalisme ainsi, *complet*, c'est à dire ne révélant *pas rien que la réalité matérielle, mais toute la pensée virtuelle qui est toujours, pour ceux qui savent tout voir, dans la réalité matérielle.* Un parallèle s'imposerait : la vague de Courbet. Je ne fais que l'indiquer : la vague vue par un œil... œil de bœuf aussi bien que d'artiste, un *œil tout court* avec ou sans lunettes, telle la vague de Courbet, marée montante aussi. Celle de Storm est vue par deux yeux sagaces, une paire d'yeux formant à eux deux une lumière, un regard... allant à la vague, l'étudiant et la célébrant.., La vague entre dans l'œil de Courbet comme une enfonceuse de portes ouvertes; l'œil de Storm va à la vague qui s'y brise ainsi que devers l'estacade; la vague a trouvé son maître: *comprise* elle se soumet, écume et se retire...

W. RITTER

ÉTUDE LITTÉRAIRE ET PSYCHOLOGIQUE

SUR

GUSTAVE FLAUBERT

(Suite)

VII

Il existe aujourd'hui une manie, blâmable à notre avis : celle de publier jusqu'aux moindres papiers émanant d'un auteur valeureux, quand lui-même n'y attachait vraisemblablement aucune importance et qu'il était loin de les destiner à la publicité, dans cet état. Il en résulte que ces brouillons non corrigés, souvent non soignés, loin de fortifier, de maintenir la réputation de l'écrivain, tendent plutôt à la diminuer. Il suffit que quelques lignes portent la signature d'un homme célèbre, pour qu'un éditeur maladroit ou âpre au gain s'en empare.

Ainsi en est-il du présent recueil *Par les champs et par les grèves* paru en 1885, et qu'assurément Flaubert n'aurait pas publié tel quel. Certaines pièces, par exemple *A bord de la Cange*, sont incomplètes ; d'autres — *Chant de la mort*, *Smarh* et surtout *Novembre* — sont inachevées et d'un décousu qui ne permet pas d'y trouver l'idée-mère, bien loin qu'on puisse la suivre dans les quelques pages du développement. Ensuite

l'éditeur a dû rassembler des morceaux pêle-mêle appartenant à la jeunesse de Flaubert et à son âge mûr, et l'ensemble constitue un amalgame de styles disparates.

L'ouvrage s'ouvre par une étude biographique et littéraire sur le poète rouennais *Louis Bouilhet*, mort en juillet 1869, étude qui, en 1870, servit de préface (1) aux *Dernières Chansons* de ce poète, et par la *Lettre au conseil municipal de Rouen*, écrite en 1872, « pamphlet plein de cœur et de verve, dans lequel il venge cruellement son si cher ami de l'injustice et du dédain de ses compatriotes », dit l'éditeur. Voici quelle en fut l'origine. Flaubert avait réuni par souscriptions une somme assez considérable pour élever un monument à la mémoire du défunt, et avait demandé à la municipalité de désigner un emplacement. Elle refusa. Flaubert irrité rédigea cette vibrante philippique, qui prouve à nouveau son talent de polémiste.

La deuxième pièce, la plus longue, *Par les champs et par les grèves*, a donné son nom au livre. C'est le récit d'un voyage qu'il fit en Bretagne, en 1847, avec Maxime du Camp. J'avoue que cela ne m'a absolument pas plu. Ce manque d'intérêt de la narration doit provenir de l'absence d'intérêt que présentaient les lieux visités. Dans les six chapitres, il y a surabondance de descriptions de châteaux : le premier en contient 3, celles des châteaux de Chambord, d'Ambroise et de Chenonceau; le ch. II est presque entièrement consacré au château de Clisson etc... Or, cette série continue de descriptions engendre la monotonie, et je confesse que j'étais heureux

(1) Nous trouvons dans la Correspondance de G. Sand : « J'ai lu ta préface dans *le Temps*; la fin en est très belle et très touchante.. » (Nohant, 25 janvier 1872), et (28 janvier) : « Ta préface est splendide et le livre est divin. Tout ton cœur est dans ce simple et discret récit de sa vie (de L. Bouilhet). Je vois bien pourquoi il est mort si jeune; il est mort d'avoir trop vécu par l'esprit. »

d'en terminer la lecture. — Le second caractère de ce récit, c'est qu'il est parfois d'un réalisme de mauvais aloi. Par exemple, au chapitre IV, le voyageur, dessinant l'abattoir de Quimper, se complaît dans l'exposé de détails écœurants, ainsi dans la façon dont on procède à l'acte cruel : « Sur le seuil (de l'abattoir), un grand chien lapait dans une mare de sang et tirait lentement du bout des dents le cordon bleu des intestins d'un bœuf qu'on venait de lui jeter. » Ceci n'est rien. Parlant du port de Brest, dont il esquisse la disposition, il nous introduit dans les bouges qui l'entourent et auprès des tristes créatures qui les peuplent. Après les avoir montrées lourdes, avinées, bestiales, débraillées, il pousse le cynisme jusqu'à s'écrier : « Moi, je regrette la fille de joie », entendant par là l'hétaïre de jadis, aux mains blanches et délicates, à la taille élancée et aux contours réguliers. — Quant au style, il est quelquefois fatigant à cause de la longueur tortueuse des phrases ou de la forme trop travaillée, trop imagée. Au sujet du château de Clisson, il écrit : « Un art sublime a arrangé dans l'accord suprême des discordances secondaires la forme vagabonde des lierres au galbe lumineux des ruines, la chevelure des ronces au fouillis des pierres éboulées, la transparence de l'air aux saillies résistantes des masses, la teinte du ciel à la teinte du sol, mirant leur visage l'un dans l'autre, ce qui fut et ce qui est. » Sous cette tension forcée de l'arc, la corde, on le sent, menace de se casser.

Quoi qu'il en soit, *Par les champs et par les grèves* écrit à vingt-cinq ans, possède à un très haut degré certains caractères que nous avons signalés dans *Madame Bovary* et dans *Salammbô*, savoir la rage de description, le réalisme et la virtuosité de style.

La pièce qui suit, *Novembre*, date de 1842. Bien que l'éditeur l'appelle « fragments d'un grand roman autobiographique, essentiellement psychologique », elle

n'offre aucun sens. Ce qu'on peut dire, c'est qu'une ardente passion règne dans les trois fragments qui la composent. Et le titre est aussi énigmatique que le but de l'auteur. Voici, au reste, ce qu'il disait à Mme X. en 1853 : « J'ai lu *Novembre* mercredi, par curiosité... ; cela m'a paru tout nouveau, tant je l'avais oublié, mais ce n'est pas bon, il y a des monstruosités de mauvais goût et, en somme, l'ensemble n'est pas satisfaisant. Je ne vois aucun moyen de le récrire, il faudrait tout refaire, par ci par là une bonne phrase, une bonne comparaison, mais pas de tissu de style.... Ah ! quel nez fin j'ai eu dans ma jeunesse de ne pas le publier ! comme j'en rougirais maintenant. »

Chant de la mort qui remonte à 1838, devait, toujours selon l'éditeur, « faire partie d'une sorte de poème en prose, fantastique et philosophique : la danse des morts ». Ce factum est tellement fantastique qu'il est incompréhensible.

Il en est de même de *Smarh* de 1839. Cela semble, néanmoins, une préparation à la *Tentation de saint Antoine*, qui, on le sait, parut en 1874.

Après ces pages sans mérite, vient une courte, mais originale étude sur *Rabelais*. Le style est adéquat au genre. Flaubert a remis sous son vrai jour la figure de Gargantua, il l'a remise au point en la plaçant entre Falstaff, glouton et sensuel, l'homme de l'Angleterre, et Sancho Pança, poltron et paresseux, l'homme prosaïque, terre à terre. J'y trouve en outre une réflexion que je ne puis m'empêcher de transcrire, sur l'animalité et la désespérance modernes : « Où êtes-vous ? Est-ce le crépuscule ? Est-ce l'aurore ? Vous n'avez plus de christianisme. Qu'avez-vous donc ? Des chemins de fer, des fabriques, des chimistes, des mathématiciens. Oui, le corps est mieux, la chair souffre moins, mais le cœur souffre toujours. L'âme, l'âme, la sentez-vous se déchirer, quoique l'enveloppe qui la renferme soit calme et

bienheureuse? Voyez comme elle s'abîme dans le scepticisme universel, dans cet ennui morne qui a pris notre race au berceau, tandis que la politique bégaye, que les poètes à peine ont le temps de cadencer leur pensée et qu'ils la jettent à demi écrite sur une feuille éphémère, et que la balle homicide éclate dans chaque grenier ou dans chaque palais qu'habitent la misère, l'orgueil et la satiété! » Comme c'est bien dit, comme cela fait éminemment ressortir l'outrecuidante et vaine prétention de la science de tout expliquer, de tout résoudre, même en créant des malheureux autour desquels elle produit le vide spirituel!

Enfin la dernière pièce, *A bord de la Cange*, est un court fragment relatif au voyage en Egypte de 1849-50, et ne présente rien de particulier.

Après cette analyse sommaire, demandons-nous si ce volume méritait l'impression. Pour notre part, nous ne le croyons pas; pour les admirateurs de Flaubert, il n'apporte aucun fleuron nouveau à sa gloire.

VIII

Abordons maintenant les *Lettres de G. Flaubert à G. Sand*. Ce recueil, fruit de l'échange épistolaire effectué de 1866 à 1876 par ces deux esprits si dissemblables, est curieux à consulter pour quiconque désire connaître plus intimement l'homme, son caractère, sa lenteur de composition, et assister en quelque sorte à l'éclosion de ses œuvres. Il est précédé d'une étude que nous avons différentes fois nommée et qui est due à la plume de Guy de Maupassant. Nous ne pouvons la passer sous silence.

Nous y relevons tout d'abord cette théorie. « La morale, l'honnêteté, les principes, sont des choses indispensables au maintien de l'ordre établi; mais il n'y a rien de commun entre l'ordre social et les lettres. Les

romanciers ont pour principal motif d'observation et de description les passions humaines, bonnes ou mauvaises. Ils n'ont pas mission pour moraliser, ni pour flageller, ni pour enseigner. Tout livre à tendances cesse d'être un livre d'artiste » Tel est le principe de l'art pour l'art. (1) C'est aussi l'opinion de Flaubert ; nous lisons dans la lettre 121 : « Du moment qu'une chose est vraie, elle est bonne. Les livres obscènes ne sont même immoraux que parce qu'ils manquent de vérité. Ça ne se passe pas « comme ça » dans la vie. » Nous pensons absolument le contraire. Nous sommes très convaincu de l'influence de la littérature sur les idées et, partant, sur les mœurs d'un peuple. Ensuite, comme les littérateurs ont charge d'âme et exercent un réel sacerdoce,

---

(1) G. Sand, dans sa correspondance avec Flaubert, a combattu à plusieurs reprises cette théorie. Ainsi (18 déc. 1875) : « L'art n'est pas seulement de la peinture. La vraie peinture est d'ailleurs pleine de l'âme qui pousse la brosse. L'art n'est pas seulement de la critique et de la satire ; critique et satire ne peignent qu'une face du vrai. Je veux voir l'homme tel qu'il est. Il n'est pas bon ou mauvais, il est bon et mauvais. Mais il est quelque chose encore, étant bon et mauvais, il a une force intérieure qui le conduit à être très mauvais et un peu bon, ou très bon et un peu mauvais. » Le 12 janvier 1876, elle est plus explicite encore : « Retirer son âme de ce que l'on fait, quelle est cette fantaisie maladive! Cacher sa propre opinion sur les personnages que l'on met en scène, laisser par conséquent le lecteur incertain sur l'opinion qu'il doit en avoir, c'est vouloir n'être pas compris, et dès lors le lecteur vous quitte. » Puis, ibidem : « Cette volonté de peindre les choses comme elles sont, les aventures de la vie comme elles se présentent à la vue, n'est pas bien raisonnée, selon moi. Peignez en réaliste ou en poète les choses inertes, cela m'est égal ; mais quand on aborde les mouvements du cœur humain, c'est autre chose. Vous ne pouvez vous abstraire de cette contemplation ; car l'homme c'est vous, et les hommes c'est le lecteur. Vous aurez beau faire, votre récit est une causerie entre vous et lui. Si vous lui montrez froidement le mal sans lui montrer jamais le bien, il se fâche. Il se demande si c'est lui qui est mauvais ou si c'est vous. » Enfin : « Je crois que l'art, cet art spécial du récit, ne vaut que par l'opposition des caractères ; mais, dans leur lutte, je veux voir triompher le bien. »

nous estimons que leur « mission » n'est pas d'observer, de décrire, froidement et indifféremment « les passions humaines bonnes ou mauvaises », mais d'analyser uniquement les bonnes. En tout cas, ils ne peuvent parler des mauvaises qu'en leur laissant leur expression propre, le côté hideux, repoussant, au lieu de nous les présenter sous des dehors agréables, charmants, nous incitant par là à nous vautrer dans cette fange dorée, ou nous attristant par cette exhibition honteuse des vices. Enfin il y a des livres essentiellement immoraux, parce qu'il y a des actes, et aussi des hommes immoraux : ce n'est donc pas la simple absence de vérité qui occasionne l'immoralité de ces livres.

Maupassant déclare encore que, dans *Madame Bovary*, « chaque personnage est un type, le résumé d'une série d'êtres appartenant au même ordre intellectuel ». Or, nous avons établi plus haut que, loin d'être « l'échantillon modèle de leur classe », l'officier de santé et sa femme sont fort peu vrais, peu naturels, et le résultat d'une observation mal dirigée, en ce sens qu'ils ne représentent pas les bourgeois provinciaux. Seuls les deux amants et le pharmacien, « sorte de Prudhomme », ont l'allure réelle, celle des personnes de leur genre. Mais les héros, Charles et Emma, n'étant pas des types généraux, des êtres personnifiant leur classe, il s'ensuit que Flaubert — réaliste quoi qu'en dise Maupassant (1), — est ici à côté du principe, puisqu'il a peint en Charles Bovary un mari impossible et dans Emma une névropathe, bref deux types d'exception, spéciaux, bizarres. Ajoutons que, comme telle, Emma est d'une vérité irréfragable.

---

(1) Maxime du Camp, dans ses *Souvenirs littéraires*, va jusqu'à appeler Flaubert « un lyrique ». Certes, il y a, dans ses œuvres, des passages de profond lyrisme ; mais, généralement, celui-ci est superficiel, factice. Car l'enthousiasme, l'inspiration poétique, et la lenteur de composition sont antinomiques.

Guy de Maupassant, qui repousse si énergiquement le reproche de réalisme pour *Madame Bovary* (1), l'admet implicitement pour l'*Education sentimentale*, reconnaissant que l'écrivain y a mis des « hommes quelconques, des médiocres, ceux qu'on rencontre tous les jours » et que cet ouvrage « est l'image parfaite de ce qui se passe chaque jour ». Ne pouvons-nous pas dire la même chose du premier roman ? Rodolphe, Léon, Homais, ne sont-ce pas des médiocres, des hommes qu'on voit souvent?

Il nous reste, pour en finir avec Maupassant, à expliquer d'après lui le pessimisme de Flaubert. Il affirme que sa misanthropie provient de la perpétuelle constation de la bêtise humaine. « Il la considérait un peu comme une ennemie personnelle acharnée à le martyriser... Il la note à toutes les pages, presqu'à tous les paragraphes par un mot... Il emplit le lecteur intelligent d'une mélancolie désolée devant la vie. Le malaise inexpliqué qu'ont éprouvé beaucoup de gens en ouvrant l'*Education sentimentale* n'est que la sensation irraisonnée de cette éternelle misère des pensées montrée à nu dans les crânes ». A cette première cause morale de son humeur chagrine, il faut, selon nous, ajouter une cause physique, l'affection nerveuse dont il souffrait et qui le jetait dans de violentes convulsions.

Ceci va nous servir de transition pour aborder

---

(1) En cela il ne faisait que reproduire l'opinion de Flaubert pour qui, suivant M. Zola, *Madame Bovary* était une plaisanterie lyrique à l'adresse des réalistes, Champfleury et ses amis. Ce fait, M. Zola l'explique en disant que le Rouennais n'avait pas voulu l'évolution apportée dans le roman par son chef-d'œuvre et qu'il a toujours refusé d'en voir et d'en mesurer les conséquences. « Ce livre a été simplement un produit de son tempérament qui s'est rencontré au confluent de Balzac et de V. Hugo. Il a mis sa gloire à être un rhétoricien, lorsqu'il a été plus encore un observateur et un expérimentateur. »

l'ouvrage lui-même, en cherchant dans ces lettres quelques exemples de sa profonde désespérance et de cette indignation que le prosateur nourrit contre la médiocrité générale et la banalité commune.

Le 14 novembre 1871, il écrit à G. Sand : « Il y a des jours où la colère m'étouffe. Je voudrais noyer mes contemporains dans les latrines ou tout au moins faire pleuvoir sur leurs crêtes des torrents d'injures, des cataractes d'invectives. Pourquoi cela ? Je me le demande à moi-même ? » Dans la lettre 77 : « Je suis plus que jamais harassé par l'existence et dégoûté de tout. » En octobre 1872, même état d'âme. « Je ne le plains pas, je l'envie, dit-il en parlant d'un ami, le poète Théophile Gautier, qui venait de mourir. Car, franchement, la vie n'est pas drôle. Non, je ne crois pas le bonheur possible. » Enfin dans la lettre 115 : « Il se passe dans mon individu des choses anormales. Mon affaissement psychique doit tenir à quelque cause cachée. Je me sens vieux, usé, écœuré de tout, et les autres m'ennuyent comme moi-même. » Le 8 décembre 1872, G. Sand lui répondait : « Ta tristesse, tes semaines de spleen, je ne les comprends pas et je te les reproche. J'ai cru, je crois encore de ta part à trop d'isolement, à trop de détachement des liens de la vie. »

Le deuxième trait du caractère de Flaubert, trait qui ressort péremptoirement de sa correspondance, c'est son mépris du peuple, du bourgeois, de tout le monde en un mot, à l'exception de quelques esprits d'élite comme Renan, pour lesquels il a une grande admiration. C'est la conséquence de sa morosité. « Je suis écœuré par le populaire qui se rue sous mes fenêtres à la suite du bœuf gras. Et on dit que l'esprit court les rues. » (3me lettre.) Plus loin, 35me lettre : « L'infinie stupidité des masses me rend indulgent pour les individualités, si odieuses qu'elles puissent être. » Puis, lettre 65me, à propos des excès socialistes sous la Commune,

en 1871 : « Quelle immorale bête, que la foule! Et qu'il est humiliant d'être homme. » Il n'est guère plus tendre pour la bourgeoisie. Une lettre (28 décembre 1852) adressée à L. Bouilhet, en vieux français, est même signée Gustavus Flaubertus, bourgeoisophobus. Bref sa répugnance s'adresse à la presque totalité, et peut se résumer dans cette phrase de sa lettre du 6 septembre 1871 : « Comme je suis las de l'ignoble ouvrier, de l'inepte bourgeois, du stupide paysan, de l'odieux ecclésiastique ! » — Son idéal serait de voir à la tête de l'État une aristocratie intellectuelle qui serait omnipotente. Comme Platon dans l'antiquité souhaitait que lès rois fussent philosophes ou que les philosophes fussent rois, lui réclame un gouvernement de mandarins, un gouvernement d'hommes tels que Littré, Renan, etc... « Tant qu'on ne s'inclinera pas devant les mandarins, tant que l'Académie des sciences ne sera pas le remplaçant du pape, la politique tout entière et la société jusque dans ses racines ne sera qu'un ramassis de blagues écœurantes. » (8 septembre 1871.) (1)

Mais nous sommes en droit de demander sur quoi il se base pour affirmer la supériorité d'un gouvernement de mandarins? Il nous semble, au contraire, qu'il y a divorce quasi complet entre les connaissances économico-politiques et la littérature ou les sciences. Souvent un érudit fait un médiocre administrateur, et un littérateur un mauvais politicien. Quel rapport, du reste, y a-t-il entre le domaine scientifique ou littéraire et le domaine social ? Notez en outre la difficulté qu'il y aurait à distinguer un homme capable d'un incapable,

(1) Ce système n'était pas neuf ni personnel. C'était aussi celui d'A. Comte dans sa *Philosophie positive* que le romancier appelle « un ouvrage profondément farce ; il y a, pour quelqu'un qui voudrait faire des charges au théâtre dans le goût aristophanesque, sur les théories sociales, des californies de rires. » (Lettre à Mme X, 1853.)

un mandarin instruit d'un autre ne sachant rien ou peu de chose. Quel sera le critérium de cette relativité? Ainsi Flaubert traite assez cavalièrement Sainte-Beuve qu'il appelle « le père Beuve ». Il ravale Thiers : « Peut-on voir un plus triomphant imbécile, un croûtard plus abject, un plus étroniforme bourgeois? Non, rien ne peut donner l'idée du vomissement que m'inspire ce vieux melon diplomatique, arrondissant sa bêtise sur le fumier de la bourgeoisie! » (Lettre 25.) Il jette par dessus bord Louis Veuillot qu'il nomme par ironie « grand homme ». Dans la seconde série de sa correspondance, il exprime en maints endroits son peu de goût pour Lamartine, Musset, Villemain et Béranger. En revanche, il professe une espèce de culte pour Renan, avec lequel il a de commun son profond dédain du Moyen-âge. (1)

On voit déjà combien faible et peu pratique est le système d'oligarchie intellectuelle prôné par Flaubert.

Et dans quelle erreur il a versé à cause de son système! « Les hommes purement intellectuels, dit-il lettre 41, ont rendu plus de services au genre humain que tous les Saint Vincent de Paul du monde. » S'il veut indiquer que les savants ont plus contribué au progrès que les continuateurs du philanthrope, il a raison ; et cela n'a rien d'étonnant, le rôle des premiers étant de répandre la lumière, et celui des seconds, de pratiquer la charité : ces deux institutions, rayonnant dans des sphères différentes, ne peuvent être comparées. Mais, s'il prétend que la science a plus servi les souffrances humaines que les sociétés de Saint Vincent, il se trompe étrangement; car elle n'a jamais rien fait pour soulager les pauvres, les tirer de leur misère, en ce

(1) Ern. Renan, dans *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, qualifie le Moyen âge d'effroyable aventure, interruption de mille ans dans l'histoire de la civilisation.

sens que le bien public, général, n'a jamais été son but direct, immédiat.

Non moins grande est son erreur quand il parle de la vertu chez les jeunes gens : « Si votre jeune homme est continent à vingt ans, ce sera un ignoble paillard à cinquante. Tout se paye ! » (Lettre 4.) C'est là le sophisme de ceux qui veulent excuser l'inconduite de la jeunesse. Heureusement, ce n'est qu'un sophisme.

Ne va-t-il pas jusqu'à poser ce paradoxe, — sans le développer, d'ailleurs, — que « le cynisme confine à la chasteté. » (Lettre 7.)

Écoutez son appréciation sur la révolution de 89 : « Nous pataugeons dans l'arrière-faix de la révolution, qui a été un avortement, une chose ratée, un four quoi « qu'on dise ». Et cela parce qu'elle procédait du Moyen âge et du christianisme. L'idée d'égalité (qui est toute la démocratie moderne) est une idée essentiellement chrétienne et qui s'oppose à celle de justice. » Le christianisme, père de la révolution, voilà assurément une grosse sottise. Evidemment, selon le Christ, nous sommes tous égaux devant Dieu, puisque nous sommes ses enfants; mais il ne s'agit ici que d'une égalité spirituelle, surnaturelle. Le Christ n'a jamais prêché l'égalité physique, matérielle, intellectuelle, absolue; car elle est utopique. Une autre sottise est de soutenir que l'idée d'égalité chrétienne, telle que nous l'avons définie, est en opposition avec celle de Justice. N'est-ce pas encore le Christ qui a le mieux prêché la notion du juste ?

Du dédain que Flaubert ressent pour la plupart de ses semblables, il résulte qu'il est adversaire du suffrage universel, « la honte de l'esprit humain » selon son expression. « Tel qu'il est constitué, un seul élément prévaut au détriment de tous les autres; le nombre domine l'esprit, l'instruction, la race et même l'argent qui vaut mieux que le nombre. » (8 septembre 1871)

Dans la lettre 73, il écrit : « On ne peut rien faire sans tête, et le suffrage universel tel qu'il existe, est plus stupide que le droit divin. Vous en verrez de belles, si on le laisse vivre. La masse, le nombre est toujours idiot. » On conçoit combien ces boutades devaient faire sourire G. Sand qui faisait du suffrage universel un article de son programme social. Le 8 décembre 1874, elle lui disait : « Tu aimes trop la littérature; elle te tuera et tu ne tueras pas la bêtise humaine. Pauvre chère bêtise, que je ne hais pas, moi, et que je regarde avec des yeux maternels; car c'est une enfance et toute enfance est sacrée. Quelle haine tu lui as vouée ! »

Après avoir mis en évidence le caractère de l'esthète, rapportons son avis à lui et les critiques de ses contemporains sur certaines de ses œuvres. A propos de l'*Education sentimentale*, Sarcey le compare au célèbre marquis de Sade; Barbey d'Aurevilly prétend que le romancier salit le ruisseau en s'y lavant, et P. de Saint-Victor refusa de faire un article sur cet ouvrage, le trouvant trop mauvais. (Lettres 45 et 46.) — A propos de la *Tentation de saint Antoine*, le 2 juin 1870, sujet qu'il se préparait à traiter, il écrit : « J'espère que ce travail extravagant va m'empoigner. » Il est en effet extravagant de vouloir enfermer dans une composition, de courte haleine en définitive, l'ensemble des doctrines philosophiques, religieuses et autres, transmises par le passé. Voilà pourquoi la *Tentation* nous a déplu, et Flaubert a récidivé dans *Bouvard et Pécuchet* qu'il appelle « livre absurde par les difficultés d'exécution » (13 décembre 1872), « effrayant bouquin » (5 septembre 1873). Et le 12 décembre 1873 : « Je vois que l'idée en est originale, rien de plus. Puis, comme j'espère cracher là-dedans le fiel qui m'étouffe, c'est-à-dire émettre quelques vérités... ». En dernier lieu, il comprend son aberration : « Il faut être absolument fol pour entre-

prendre un pareil livre. J'ai peur qu'il ne soit, par sa conception même, radicalement impossible. » (1) (26 septembre 1874.)

On voit quels avantages il y a à consulter les correspondances des écrivains; d'abord elles étalent sous nos yeux leur intérieur, leurs passions, leur naturel, parce qu'ils s'y peignent tels qu'ils sont, sans arrière-pensée de galerie ou de public; ensuite elles nous permettent de découvrir leurs idées, leurs théories vraies; enfin elles nous font assister en quelque sorte à l'élaboration de leurs productions littéraires.

Terminons par une note sur le style. Il diffère naturellement de celui des romans. C'est le style épistolaire avec sa négligence, son laisser aller. La plume court sur le papier, et on ne cherche pas à l'arrêter pour polir la phrase, la limer, pour remplacer un mot trivial par un plus relevé. Flaubert est même tombé dans un excès condamnable : on rencontre dans ses lettres, — sans parler des grossiers jurons, — des termes d'une vulgarité révoltante et qui sentent les bas-fonds; d'autres qui, n'étant pas aussi communs, sont néanmoins emprun-

---

(1) Le 18 décembre 1875, G. Sand lui écrivait : « Que ferons-nous? Toi, à coup sûr, tu vas faire de la désolation, et moi de la consolation. Je ne sais à quoi tiennent nos destinées; tu les regardes passer, tu les critiques, tu t'abstiens littérairement de les apprécier, tu te bornes à les peindre en cachant ton sentiment personnel avec grand soin, par système. Pourtant on le voit bien à travers ton récit et tu rends plus tristes les gens qui te lisent. » Et, le 12 janvier 1876, elle expose ses idées. « Voir aussi loin que possible, le bien, le mal, auprès, autour, là-bas, partout; s'apercevoir de la gravitation incessante de toutes choses tangibles et intangibles vers la nécessité du bien, du bon, du beau, du vrai... Je veux graviter jusqu'à mon dernier souffle non avec la certitude ni l'exigence de trouver ailleurs une *bonne place*, mais parce que ma seule jouissance est de me maintenir avec les miens dans le chemin qui monte. En d'autres termes, je fuis le cloaque et je cherche le sec et le propre, certaine que c'est la loi de mon existence. » On entrevoit aisément la distance qui sépare G. Sand et Flaubert « collé sur la terre comme par des semelles de plomb », selon son expression.

tés au langage des gamins de rue. De sorte que cet homme, qui avait une si irréductible horreur du peuple, ne s'est pas fait scrupule d'en employer l'idiome.

IX

Tandis que les *Lettres à G. Sand* confinent parfois à la grossièreté d'expressions, la *Correspondance* est d'une rédaction plus soignée. Si elle n'est pas primesautière comme les premières, en revanche elle n'en a pas le débraillé. La phrase est plus arrondie et plus sonore; il y a de l'élégance, sans pose. On devine que l'auteur aspirait à la perfection de la forme. Certes, il y a des termes vulgaires, nous le verrons bientôt; mais à côté de vocables plats et de mauvais goût, on en trouve de très rares, ainsi se tabler, halter, se piéter ou être piété, innéité; certains semblent même des néologismes, tels cassepèter, cassebriller, désouffrir (ne plus souffrir) qui rappelle désenlaidir, décongestionner, décolèrer, dénévropathiser, du recueil précédent.

Première série (1830-50). Jusqu'au milieu de l'année 1846, la *Correspondance* est empreinte d'un profond sentiment de mélancolie et de tristesse; on y sent le peu de joie que la vie offre à l'épistolier. C'est une espèce de spleen. « Connaissez-vous l'ennui, écrit-il à son ami Cormenin, non pas cet ennui commun, banal, qui provient de la fainéantise ou de la maladie, mais cet ennui moderne qui ronge l'homme dans les entrailles, et d'un être intelligent fait une ombre qui marche, un fantôme qui pense. » (Juin 1844.) Voilà, bien définie, la désespérance dont les traces sont si fréquentes chez lui.

Ses lettres à M^me^ X (Louise Colet) datent de la seconde moitié de 1846, vont jusqu'à la fin de 1847, et constituent la partie la plus considérable et la plus suivie; elles expriment tous les caprices de l'amour avec ses diverses phases, désir, contentement, regret, jalousie.

Enfin ses lettres à sa mère contiennent, avec les inquiétudes de l'absence et de l'éloignement, des détails piquants sur l'Orient qu'il visitait alors. En voici quelques passages. Le 3 février 1850, étant au Caire, il parle de la cérémonie du Dansch (proprement, piétinement) : « Il s'agit d'un homme qui passe à cheval sur plusieurs autres couchés par terre comme des chiens. A certaines époques de l'année cette fête se renouvelle, au Caire seulement, en mémoire et pour répéter le miracle d'un saint musulman qui est entré jadis dans le Caire en marchant avec un cheval sur des vases de verre, sans les briser. Le sheik qui renouvelle cette cérémonie, ne doit pas plus blesser les hommes que le saint n'a brisé les vases de verre. Si les hommes en crèvent, c'est à cause de leurs péchés. » Et, un peu plus loin (loc. cit.), il donne le trait suivant des mœurs égyptiennes : « Hier nous étions dans un café qui est un des plus beaux du Caire, et où il y avait en même temps que nous dans le café un âne qui ch... (1) et un Monsieur qui pi... dans un coin. Personne ne trouva ça drôle, personne ne dit rien. Quelquefois un homme se lève près de vous et se met à dire sa prière avec grandes prosternations et grandes exclamations, comme s'il était seul. » Terminons ces citations qui montrent l'attrait que recèlent les missives sur l'Orient par un extrait de celle adressée à Louis Bouilhet, 13 mars 1850, sur l'hospitalité. « Quand on voyage par terre, le soir vous couchez dans des maisons de boue desséchée, dont le toit en canne à sucre vous laisse contempler les étoiles. A votre arrivée le sheik chez lequel vous logez fait tuer un mouton, les principaux du pays viennent vous faire une visite et vous baiser les mains l'un après l'autre. On se laisse faire avec un aplomb de grand sultan, puis

(1) Voir la deuxième remarque de la page 415.

on se met à table, c'est-à-dire on s'asseoit par terre tous en rond autour du plat commun dans lequel on plonge les mains, déchiquetant, mâchant et rotant à qui mieux mieux. C'est une politesse du pays, il faut roter après les repas. » On peut juger par là combien la curiosité, la soif de l'inconnu, la fascination du lointain poussent à la lecture de cette *Correspondance*.

La seconde série (1850-54) sont pour la plupart des lettres écrites de Croisset à Mme Colet. Il y parle de la personnalité en littérature, de sa lenteur de rédaction, de ses découragements, enfin donne à son amie des conseils pour ses poésies. Nous y apprenons en outre que *l'Éducation* et *Saint-Antoine* étaient déjà composés en janvier 1852, mais qu'il les laissa dans ses cartons pour entamer *Madame Bovary*. A cette époque il méditait un poème du ridicule : « J'ai quelquefois des prurits atroces d'engueuler les humains et je le ferai, à quelques jours, dans dix ans d'ici, dans quelque long roman à cadre large », en même temps qu'un Dictionnaire des idées reçues : « on y trouverait par ordre alphabétique sur tous les sujets possibles tout ce qu'il faut dire en société pour être un homme convenable et aimable ». Dans la préface il aurait démontré que la bêtise a toujours dominé, « qu'en littérature, le médiocre étant à la portée de tous, est le seul légitime et qu'il faut donc honnir toute originalité comme dangereuse, sotte etc.... ». « Je rentrerais par là dans l'idée démocratique moderne d'égalité, dans le mot de Fournier, que les grands hommes deviendront inutiles. » A cette pointe contre la démocratie socialiste, ajoutons-en une autre de 1853 où il repousse comme insuffisant l'altruisme : « O socialistes! c'est là votre ulcère, l'idéal vous manque et cette matière même que vous poursuivez vous échappe des mains comme une onde; l'adoration de l'humanité par elle-même et pour elle-même (ce qui conduit à la doctrine de l'utile dans l'art, aux théories de salut public

et de raison d'État, à toutes les injustices et à tous les rétrécissements, à l'immolation du droit, au nivellement du beau), ce culte du ventre, dis-je, engendre du vent (passez-moi le calembour)... »

A propos de *Madame Bovary* et du style qu'il cherche à trouver, il dit (1853): « Vouloir donner à la prose le rythme du vers (en la laissant prose et très prose) et écrire la vie ordinaire comme on écrit l'histoire ou l'épopée (sans dénaturer le sujet), est peut-être une absurdité, voilà ce que je me demande quelquefois. » Faut-il s'étonner dès lors qu'en cinq mois il n'écrivît que 65 pages, qu'en noircissant dix pages il n'en conservât que deux et demie, qu'enfin, la tête lui tournant, il passât des heures sans pouvoir faire une phrase? C'est ce qu'il appelle si heureusement « les affres de l'art ». Ce qui le tourmentait beaucoup aussi, c'était l'ordonnance des parties: « J'ai peur qu'il n'y ait pas grande proportion, car pour le corps même du roman, pour l'action, pour la passion agissante, il ne me restera guère que 120 à 140 pages; tandis que les préliminaires en auront plus du double. J'ai suivi l'ordre naturel. On porte vingt ans une passion sommeillante qui n'agit qu'un seul jour et meurt. » Ce qui le rassure médiocrement, c'est que son « livre est une biographie » et non une péripétie dramatique à développements, et que la vie en elle-même « est un peu ça ».

Troisième série (1854-69). Elle renferme des lettres datées de différents endroits à l'adresse spécialement de L. Bouilhet, Ern. Feydeau, Mlle Leroyer, Ed. et J. de Goncourt, G. Sand, et traitant des questions littéraires. Elle renferme ensuite deux philippiques, l'une contre Sainte-Beuve, l'autre contre Froehner, pour défendre *Salammbô* contre les attaques de ces critiques; nous en avons dit un mot antérieurement.

En 1856, il dit de *Madame Bovary :* « Croyez-vous donc que cette ignoble réalité dont la reproduction vous

dégoûte, ne me fasse tout autant qu'à vous sauter le cœur? Si vous me connaissiez davantage, vous sauriez que j'ai la vie ordinaire en exécration. Je m'en suis toujours personnellement écarté autant que j'ai pu. » (A L. Pichat, directeur de la *Revue de Paris.*) La même année, il écrivait à Mme Roger des Genettes : « On me croit épris du réel, tandis que je l'exècre; car c'est en haine du réalisme que j'ai entrepris ce roman... Une dame fort légère m'a déjà déclaré qu'elle ne laisserait pas sa fille lire mon livre, d'où j'ai conclu que j'étais extrêmement moral. » On conçoit parfaitement que Flaubert se considère digne du prix Monthyon. Quel auteur s'est jamais reconnu immoral? Les pires naturalistes ont la prétention de coopérer à la formation et au développement du sens du Beau. Quant à l'indignation soulevée dans le public, surtout chez les femmes, il l'attribue au côté vrai, brutalement vrai de l'œuvre.

La vogue de *Madame Bovary* fut telle qu'on lui proposa d'en faire une pièce, et malgré les conditions avantageuses, il refusa, sur le conseil de Bouilhet, trouvant les tripotages d'art projetés peu convenables.

Après ce premier roman, il reprit *la Tentation;* mais, après quelques mois de travail, il l'abandonna dans la crainte de désagréments judiciaires et prépara *Salammbô* vers mai 1857. Il trouvait ce « bouquin peu divertissant. Il faudra que le lecteur ait un fier tempérament pour subir 400 pages au moins d'une pareille architecture... Je crois que ce sera une tentative élevée et, comme nous valons plus par nos aspirations que par nos œuvres, et par nos désirs que par nos actions, j'aurai peut-être beaucoup de mérite. » (A Ern. Feydeau, 1859.) Voilà pour la matière. Au sujet de l'archéologie, il avoue qu'elle sera probable: « Je crois être arrivé à des probabilités. On ne pourra pas me prouver que j'ai dit des absurdités. » (A Eugène Crépet, 1857.)

Comment, après avoir étudié la société actuelle,

a-t-il été conduit à l'antiquité? Il dit: « Peu de gens devineront combien il a fallu être triste pour entreprendre de ressusciter Carthage! C'est là une Thébaïde où le dégoût de la vie moderne m'a poussé. » (A Feydeau 1859.) Il reconnaît qu'il y a dans *Salammbô* « un abus évident du tourlourou antique, toujours des batailles, toujours des gens furieux. On aspire à des berceaux de verdure et à du laitage. » (Aux Goncourt 1851.) Et un peu plus tard : « A mesure que j'avance, je juge mieux l'ensemble qui me paraît trop long et plein de redites. Les mêmes effets reviennent trop souvent. On sera harassé de tous ces troupiers féroces. Et le plan est malheureusement fait de telle façon que des suppressions amèneraient des obscurités trop nombreuses. »

En ce qui concerne l'orthographe de Salammbô, disons que les deux M sont mis pour faire prononcer Salam et non Salan. Terminée en janvier 1862, cette œuvre ne fut éditée qu'en octobre à cause de certains tiraillements avec Lévy. (1)

En septembre 1864 il se mit à « piocher » l'*Education sentimentale*. Nous trouvons dans sa lettre à Mlle Leroyer, 6 octobre : « Me voilà maintenant attelé depuis un mois à un roman de mœurs modernes qui se passera à Paris. Je veux faire l'histoire morale des hommes de ma génération, sentimentale serait plus vrai. C'est un livre d'amour, de passion; mais de passion telle qu'elle peut exister maintenant, c'est-à-dire inactive. Le sujet, tel que je l'ai conçu, est, je crois, profondément vrai, mais à cause de cela même, peu amusant. Les faits, le drame manque un peu; et puis l'action est étendue dans un laps de temps trop considérable. » L'histoire en effet va de 1840 au coup d'Etat. Ce qui le suppliciait surtout, c'étaient les caractères mous

(1) Dès 1879, il fut question avec l'illustre Reyer de faire un opéra sur *Salammbô*.

des personnages, et le fond piètre lui-même. Il assure que son ouvrage mécontentera les démocrates et les catholiques; il veut, au chapitre II de la 3e partie, au moment de la réaction qui a suivi les journées de Juin, insinuer un panégyrique de Thiers au milieu d'un dîner où on exaltera son livre *De la propriété*, car il aimait à « rugir » contre ce politicien dont la médiocrité triomphante l'énervait.

Quatrième série (1869-80.) Elle comprend 1° les lettres à G. Sand que nous avons déja analysées; elle l'appelait son « vieux troubadour », et lui, il signait « Cruchard », 2° de nombreuses lettres détachées, pour divers destinataires, dont Ed. de Goncourt, Zola, Guy de Maupassant et Charpentier, son second éditeur. — C'est en 1869 qu'il reprit définitivement la *Tentation;* mais le décès de son intime Bouilhet fut pour lui une suspension forcée, parce qu'il fut chargé d'ordonnancer les travaux inédits. Le 5 juin 1872, nous lisons : « Au milieu de mes chagrins j'achève mon *Saint-Antoine*. C'est l'œuvre de toute ma vie, puisque la première idée m'en est venue en 1845, à Gênes, devant un tableau de Breughel, et depuis ce temps-là, je n'ai cessé d'y songer et de faire des lectures afférentes. » (A Mlle Leroyer.) La traduction en fut interdite en Russie, « pour cause de religion ». En France, le succès de la vente fut assez bon : le tirage à 2000 exemplaires fut vite épuisé et nécessita un autre. La critique cependant fut générale et violente. En mai 1874, il se plaint à G. Sand d'être éreinté dans les journaux : « Ça va bien, cher maître, les injures s'accumulent! c'est un concerto, une symphonie où tous s'acharnent dans leurs instruments. » Et il en vint à croire à de la haine contre lui, une haine personnelle, à un parti pris de dénigrement.

Parlant de *Bouvard et Pécuchet*, il s'exprime sur le même ton qu'avec G. Sand. Ainsi, le 5 octobre 1872 : « Je médite une chose où j'exhalerai ma colère. Oui,

je me débarrasserai enfin de ce qui m'étouffe. Je vomirai sur mes contemporains le dégoût qu'ils m'inspirent, dusséje m'en casser la poitrine; ce sera large et violent. » (A Mme Roger.) Cette gigantesque épopée devait comporter dix chapitres; mais on sait que, surpris par la mort, il ne put rédiger le dernier. Ajoutons que, comme matériaux, il avait absorbé plus de 1500 volumes pour constituer ses notes et son dossier.

A propos de *Cœur simple*, nous trouvons : « Cela n'est nullement ironique, mais au contraire très sérieux et très triste. Je veux apitoyer, faire pleurer les âmes sensibles. » (19 juin 1876, à Mme Roger.) Et un peu plus loin (eod loc.) : « L'histoire d'*Hérodias*, telle que je la comprends, n'a aucun rapport avec la religion. Ce qui me séduit là-dedans, c'est la mine officielle d'Hérode (qui est un vrai préfet) et la figure farouche d'Hérodias, une sorte de Cléopâtre et de Maintenon. La question des races dominait tout. »

Indiquons, pour terminer, trois remarques qui ressortent des volumes de *Correspondance*. La première, c'est que Flaubert récitait ce qu'il écrivait; il « hurlait » du matin au soir à se « casser la poitrine ». « Je me livre dans le silence du cabinet à de si fortes gueulades et à une telle pantomine que j'en arriverai etc... » dit-il à Bouilhet, 5 octobre 1860.

La seconde, c'est que, chaque fois, il trouvait l'ouvrage auquel il était occupé, épuisant, « éreintant », et s'en plaignait comme d'une chose trop lourde pour lui. Avec *Madame Bovary* il était écœuré des platitudes bourgeoises et se jurait de ne plus recommencer; il appelait *Salammbô* un bouquin insensé; avec l'*Education* il retombait, malgré sa promesse, dans les turpitudes modernes; plaintes encore avec la *Tentation*, plaintes toujours avec *Bouvard et Pécuchet*.

Enfin, troisième remarque, avant de publier, Flaubert lisait à ses amis ce qu'il avait composé : il eut succes-

sivement comme auditeurs Bouilhet, G. Sand, Tourgueneff et Mme Roger. C'était une espèce d'épreuve préalable à laquelle il soumettait son travail.

Ces volumes présentent aussi les caractères du flaubertisme. Tout d'abord son scepticisme pessimiste doublé de son mépris pour l'humanité et entraînant la négation de ce qui est beau, grand, noble, comme « la vertu d'une femme légitime. » (1) (Lettre du 24 février 1839 à E. Chevalier.) Ecoutez les aveux qui lui échappent : « Je n'estime profondément que deux hommes, Rabelais et Byron, les seuls qui aient écrit dans l'intention de nuire au genre humain et de lui rire à la face. » (Au même, 13 septembre 1838.) — Et le 26 décembre, au même : « Je dissèque sans cesse, cela m'amuse et quand enfin j'ai découvert la corruption dans quelque chose qu'on croit pur, la gangrène aux beaux endroits, je lève la tête et je ris. » Il me semble entrevoir une grimace satanique sur les lèvres de l'écrivain en lisant ces lignes, puisqu'au lieu de s'affliger, il éprouvait un plaisir malin à constater la bêtise et la perversité des hommes (2). Il a même, dans ce sens, forcé la note et est tombé dans la caricature avec *Bouvard et Pécuchet.* Aussi l'amour du Beau moral n'existe pas chez lui. « Le grotesque triste, écrit-il à Mme X, en 1846, a pour moi un charme inouï; il correspond aux besoins intimes de ma nature bouffonnement amère. » Et de cette situation d'esprit résulte un désespoir qui lui fait dire que « le bonheur

(1) On conçoit qu'avec de pareils principes il foule aux pieds, dans ses livres, l'honneur et la dignité des femmes.

(2) « Il est d'un esprit presqu'aussi « bourgeois » de relever certaines sottises que de les laisser échapper. On en peut sourire, mais les recueillir comme fait Flaubert, et les souligner d'un ricanement de triomphe, et s'enorgueillir visiblement d'en reconnaître l'énormité, ce n'est pas faire preuve, au total, ni de tant de liberté d'esprit ni de tant de force de satire. » (M. Brunetière, étude sur Flaubert 1880).

est une monstruosité » (6 août 1844, à Mme X), ou que « le bonheur est un mensonge dont la recherche cause toutes les calamités de la vie. » (Août 1847, à la même.) On le voit, pessimisme et désespérance sont étroitement unis.

Le second caractère, c'est le réalisme qui frise le naturalisme. Réalisme d'idées et réalisme d'expressions. Au besoin le texte que nous avons cité sur les mœurs égyptiennes suffirait à l'établir. Mais il a écrit, le 4 septembre 1846 : « L'ignoble me plaît, — c'est le sublime d'en bas; — quand il est vrai, il est aussi rare à trouver que celui d'en haut. » Nous ne combattrons pas cette opinion sur la rareté de l'ignoble, même vrai, parce que nos contemporains se sont chargés d'en prouver la fausseté. Quant à sa sublimité, nous la rejetons d'emblée. Autre exemple de naturalisme, concernant les ruines d'Egypte : « Souvent on voit un grand obélisque tout droit avec une longue tache blanche qui descend comme une draperie dans toute la longueur, plus large à partir du sommet et se rétrécissant vers le bas. Ce sont les vautours qui viennent fienter là depuis des siècles. C'est d'un très bel effet et d'un curieux symbolisme. La nature dit au monument : vous ne voulez pas de moi, la graine de lichen ne pousse point sur vous, eh bien, je vous ch..... sur le corps. » (2 juin 1850, au poète Bouilhet.) Et un peu après, d'un tableau qui représente des hommes et des femmes à table, mangeant, buvant, s'embrassant, il dit : « Il y a des profils d'un c.... charmant, des œils de bourgeois en goguette admirables. Plus loin nous avons vu deux fillettes avec des robes transparentes, les formes on ne peut plus p..., et jouant de la guitare d'un air lascif. » En voilà assez pour détruire l'idéalisme que G. de Maupassant prétend trouver chez Flaubert.

Mais ce qui est incontestable, c'est son culte pour l'art; l'art, c'était sa passion. S'abstrayant de la réalité extérieure, entretenant un commerce intellectuel avec

quelques amis (1), il se claquemurait dans sa chambre et travaillait de nombreuses heures pendant des semaines consécutives. L'étude était son *refugium*. Et il conseillait à tout le monde de s'y livrer. « Ne pense qu'à l'art, qu'à lui et qu'à lui seul ! Car tout est là. Travaille... » (Lettre à Le Poitevin, 2 avril 1845.) « Le seul moyen de n'être pas malheureux, c'est de t'enfermer dans l'art et de compter pour rien tout le reste » (Au même, 13 mai eod. anno.) Et son étude à lui, c'était la littérature, surtout le style. « Il n'y a pour moi que les beaux vers, les phrases bien tournées, harmonieuses, chantantes, les beaux couchers de soleil, les clairs de lune, les tableaux colorés, les marbres antiques et les têtes accentuées. » (Lettre à Mme X, 7 août 1846.)

Voici ce qu'écrit M. Zola sur sa façon de rédiger : « Il pesait chaque mot, n'en examinait pas seulement le sens, mais encore la conformation. Eviter les répétitions, les rimes, les duretés, ce n'était encore que le gros de la besogne. Il en arrivait à ne pas vouloir que les mêmes syllabes se rencontrassent dans une phrase; souvent une lettre l'agaçait, il cherchait des termes où elle ne fût pas; ou bien il avait besoin d'un certain nombre de r, pour donner du roulement à la période... Je ne puis même ici donner une idée de ses scrupules en matière de style. Il faudrait descendre dans l'infiniment petit de la langue. La ponctuation prenait une importance capitale. Il voulait le mouvement, la couleur, la musique... D'autre part il tendait davantage chaque

(1) C'étaient M.M. A. Daudet, Zola, Ed. de Goncourt et Tourguéneff; ils se rendaient une fois par mois chez le Rouennais et y organisaient ce qu'ils nommaient « le dîner des auteurs sifflés ». Voici l'explication que M. Daudet donne de ce titre : « Flaubert en était pour l'échec de son *Candidat*, Zola avec *Bouton de rose*, Goncourt avec *Henriette Maréchal*, moi pour mon *Arlésienne*.... Quant à Tourguéneff, il nous donna sa parole qu'il avait été sifflé en Russie, et comme c'était très loin, on n'y alla pas voir. » (*Trente ans de Paris :* Tourguéneff.)

jour à la sobriété, au mot définitif, car la perfection est l'ennemie de l'abondance. » Par malheur, il a poussé trop loin le souci de la forme, particulièrement dans *Madame Bovary* et dans *Salammbô* qui respirent l'apprêt, l'effort, la recherche, si bien que ce style brillant devient fastidieux et fatigant pour le lecteur.

Conclusions

Des pages qui précèdent, nous pouvons, pour conclure, dégager les éléments constitutifs du génie de Flaubert. Premièrement son pessimisme qui engendre le dégoût de la vie et le mépris des hommes, pessimisme résultant de l'impuissance, constatée par lui, de notre raison, et du mal caduc dont il souffrait.

Puis son réalisme qui avait à sa disposition une puissance de touche peu commune, ce qui a provoqué un grand abus de la description.

Ensuite une maîtrise dans le style qui le place parmi les premiers écrivains de notre époque, maîtrise à laquelle il est arrivé en soumettant pour ainsi dire chaque proposition au crible de son oreille et de sa voix. « Je ne sais qu'une phrase est bonne, que lorsqu'elle a passé par mon gueuloir, » avait-il coutume de dire. Aussi il aimait à déclamer les plus belles périodes de Bossuet, de Chateaubriand et de V. Hugo.

Enfin, — chose regrettable, — une absence complète de préoccupation morale. Et ce dernier point, qui le rend dangereux pour les esprits jeunes, doit nécessairement tuer sa célébrité littéraire. Car cette célébrité est profondément triste, parce qu'en vrai malfaiteur, Flaubert a contribué à démoraliser la société Il a avili un talent qui était digne d'une meilleure cause. A ce titre, il mérite d'être cloué au pilori de l'opinion et d'être enfoui sous son propre fumier.

J. FLEURIAUX

A PROPOS D'UN COURS DE LITTÉRATURE(1)

LES manuels de littérature ne sont pas rares hélas! sur le marché de la librairie classique; je viens d'en parcourir, à l'occasion de celui-ci, une douzaine qu'il me serait difficile de classer par ordre de valeur croissante; j'ai pu constater avec surprise qu'il en était, dans le nombre, d'*autorisés* par le Ministre de l'instruction publique, et d'adoptés pour les distributions de prix, tandis que d'autres, qui me semblaient, à l'œil nu, les valoir, n'étaient ni autorisés ni adoptés. Pourquoi cela? Qu'on me permette de reculer devant cette énigme qui me semble aussi oiseuse qu'impropre à passionner mes lecteurs; mais non point sans avoir timidement demandé, — entendront-ils seulement ma voix? — à ceux qui décernent les primes et récompenses officielles, quel motif secret peut bien les pousser à estampiller ainsi telle ou telle de ces productions insignifiantes.

Insignifiantes? Non pas, et c'est justement le sort redoutable des livres classiques de mériter tous les blâmes et toutes les répressions, du fait même de leur médiocrité. S'acharner sur un livre médiocre, c'est en principe et en thèse générale, une cruauté inutile; c'est un devoir,

(1) *Principes raisonnés de Littérature*, par l'abbé VINCENT. Paris, Poussielgue.

et non le moins impérieux, lorsqu'il s'agit d'un volume destiné plus spécialement à la formation intellectuelle de la jeunesse. Croyez-vous qu'on puisse être trop rigoureux pour ceux qui osent fabriquer et débiter impunément ces viandes creuses, — le mot est de Montaigne, — réservées exclusivement à la nourriture de jeunes cerveaux dont elles doivent alimenter le développement? Et n'y a-t-il pas apparence que ce sont là de vrais malfaiteurs, dignes, si je ne me trompe, tout comme les autres, ou même plus que les autres, de poursuites devant les tribunaux? Mais la justice est boîteuse et ne les atteindra pas de sitôt : aussi bien est-ce l'affaire de la critique de surveiller elle-même cette partie de son domaine qui s'appelle la librairie classique et d'y exercer une police d'autant plus rigoureuse qu'elle l'a laissée trop longtemps sans surveillance ni contrôle. — Me demandera-t-on des preuves, des documents, des citations, des considérants à l'appui du vœu que je formule, ou plutôt de mon opinion spéciale sur les manuels de littérature actuellement en vogue? Ce serait d'abord m'imposer de dépasser singulièrement et sans grand profit les limites qui me sont prescrites; puis, c'est là une enquête qu'il est aisé à mes lecteurs de faire eux-mêmes. Et enfin, pour parler franchement, j'aime mieux me soustraire à cette corvée et leur dire tout simplement en quoi le petit livre dont je veux leur parler diffère tout-à-fait de ses devanciers.

Qu'on ne m'accuse point de partialité, ni de vouloir faire la part trop belle à mon auteur. C'est avec une sympathie tout admirative que je rends hommage au goût délicat, aux aperçus riches et profonds, à l'esthétique si personnelle et si vivante que d'éminents universitaires ont su mettre dans deux ou trois livres analogues à celui-ci. Pour ne citer qu'un exemple, les

Conseils sur l'art d'écrire de M. Lanson sont assurément faits pour éveiller le sens littéraire dans l'âme d'un adolescent distingué et l'y nourrir heureusement. Dirai-je que le seul défaut de cet excellent volume, c'est d'être parfois, peut-être, d'une essence un peu subtile pour des intelligences à peine dégrossies et qui ne sauraient sans doute goûter le fin du fin des recherches et des joies littéraires? Mais ce défaut lui-même est bien près d'être une qualité; et surtout, qu'on n'aille pas croire que je reproche à M. Lanson d'être sympathique aux décadents; il ne s'en consolerait pas, ni moi non plus. J'entends seulement qu'il arrivera à quelques élèves de la classe de seconde de ne pas le comprendre autant ni aussi loin qu'il mérite d'être compris. Voilà tout. C'est à quoi néanmoins il convient d'attacher quelque importance, puisque de très bons livres à l'usage des écoliers peuvent fort bien ni ne convenir, ni ne viser manifestement à la mission des « Principes de littérature » proprement dits, ce manuel, capital entre tous les manuels, destiné à initier les jeunes gens aux choses littéraires, à leur révéler le sens inconnu d'eux jusque-là des manifestations du Beau dans les ouvrages de l'esprit, à les introduire pas à pas dans ces régions nouvelles où tous doivent se plaire, quelques-uns s'enthousiasmer, aucun s'ennuyer et se morfondre.... C'est ici qu'apparaît la rare valeur de l'ouvrage de M. l'abbé Vincent, et sa supériorité incontestable sur tous les traités analogues. Le cadre est à peu près le même, et cette apparente similitude pourrait tromper ceux qui se souviennent d'avoir, durant un an de leur vie, manipulé le pâle Verniolles ou quelqu'un de ses lugubres sosies : sous l'appareil austère des vieilles divisions, si logiques et si commodes d'ailleurs, la vie circule, les analyses délicates, les théories ingénieuses s'épanouissent librement, des citations empruntées avec un goût exquis et une science consommée à tous les critiques contemporains

s'entrelacent à chaque chapitre et à chaque question. Il n'est pas une page du livre où l'on ne sente l'écrivain profondément informé des littératures actuelles, aussi bien que des littératures anciennes; il n'en est pas une où l'on ne reconnaisse un libre et ferme esprit, résolu à n'accepter que sous bénéfice d'inventaire tout ce qui lui vient de la tradition. Aussi dédaigneux de la routine aveugle que de cette forme du snobisme qui consiste à rejeter de parti pris les opinions généralement admises, M. l'abbé Vincent renouvelle, par sa critique indépendante et sagace, presque tous les problèmes littéraires dont il est amené à s'occuper; s'il ne les renouvelle pas, il s'entend à leur infuser une vie, une chaleur, un mouvement dont ils ne sont guère coutumiers; ces cadavres décolorés se redressent et s'animent, galvanisés par lui. Bien plus, il les rend éloquents, spirituels même, moqueurs quelquefois... Ici une citation s'impose : voici la partie du cours, où se définissent (?) d'ordinaire le génie et le talent, dont infailliblement il a soin de cataloguer les différences et sous-différences comme au temps, et d'après la méthode ou même les mots de l'abbé le Batteux; c'est une bien jolie page que celle où M. l'abbé Vincent s'insurge contre la vieille doctrine : « On trouve, dit-il, (1) dans maint traité de littérature, les différences suivantes entre le génie et le talent : 1° le génie est une sorte d'inspiration passagère; c'est une illumination soudaine qui brille et disparaît tour à tour. L'homme de génie n'est pas en tout temps apte à produire ces œuvres qui nous transportent. Le talent, au contraire, est une disposition habituelle et permanente : l'homme qui a reçu le talent en partage a toujours cette faculté à sa disposition; 2° le génie est spontané et ne dépend pas de la volonté de l'homme... Nous

(1) *Principes raisonnés de littérature*, p. 99-102.

avons beau nous travailler, nous ne pouvons pas nous le donner ; c'est de la nature seule qu'on peut le tenir. Le talent dépend de nous, non pas certes qu'il soit en notre pouvoir de nous le donner, mais chacun en reçoit de Dieu plus ou moins et c'est à nous de le développer par le travail (1).

Ces distinctions sont arbitraires : 1° Le génie n'est pas une « illumination soudaine » ; il n'a rien de comparable avec « l'éclair ». Pour soutenir Racine, pendant qu'il composait Andromaque, et surtout pour le porter, dans sa carrière dramatique, d'Andromaque à Athalie, il a fallu autre chose et plus qu'une inspiration momentanée. C'est l'inspiration, au contraire, qui est permanente, et les défaillances passagères ; sinon, toute œuvre de longue haleine serait impossible. Si l'on veut entendre que le génie faiblit parfois, rien de plus juste : l'auteur du *Cid* est aussi celui d'*Héraclius*. Mais le talent a aussi ses chutes et peut tomber au dessous de lui-même ; si Voltaire a composé *Zaïre*, il a fait les *Guèbres*. Cela revient à constater que nos facultés, si brillantes soient-elles, peuvent, par instants, perdre de leur éclat, ou s'éclipser tout à fait.

2° Le génie n'est pas plus spontané que le talent. L'un et l'autre suppose le travail et l'étude. Dans les arts, comme dans tout le reste, on n'arrive à rien sans une forte préparation. Les grands orateurs, Cicéron, Démosthène, Bossuet, les poètes comme Racine et Victor Hugo, n'ont pas atteint de prime saut la perfection. Quelle différence entre les sermons prêchés par Bossuet durant sa jeunesse, à la cathédrale de Metz, et ceux qu'il prêcha plus tard, à la cour de Louis XIV ! Dans les premières, que de défauts encore, qui ont disparu dans les seconds ! Si on prétend que l'étude ne

---

(1) Ch. Urbain, *Précis d'un cours de littérature*, p. 2.

donne pas le génie, on a raison ; mais elle ne donne pas davantage le talent, à moins qu'on ne confonde le talent avec une certaine habileté de main.

La théorie que nous combattons serait un encouragement à la paresse, sous prétexte qu'on a du génie ou qu'on n'en a pas : dans les deux cas, le travail serait inutile. Elle irait encore à décourager ceux qui n'ont pas réussi tout d'abord. Au compte, Racine aurait dû s'arrêter après la *Thébaïde.*

On ajoute que le génie est créateur et que le talent ne l'est pas. Ne voyons là qu'une hyperbole. « Rien ne se crée plus, non seulement dans la nature, mais dans la littérature et dans les arts; rien ne commence, tout se continue. Le rôle du génie, c'est non pas, comme il le croit par une constante illusion, de faire quelque chose de rien, mais de combiner d'une manière nouvelle des éléments fort anciens et toujours les mêmes. » (1) Il y a eu en Grèce avant Homère toute une école épique dont Homère a profité, comme Virgile a profité à son tour des poèmes d'Homère. « A parler juste, le génie n'est pas créateur, il est inventeur, le talent l'est moins que lui, mais il l'est comme lui, et nous avons peine à nous figurer ce qu'il peut être. » (2)

Le génie et le talent ne sont pas deux facultés distinctes. Il y a entre eux une différence, non de nature, mais de degré et du plus au moins.

Nous ne commenterons point ces lignes si pénétrantes et qui affirment si nettement la personnalité de celui qui les a écrites. Qu'il s'agisse de la métaphore, du style noble, de l'harmonie imitative, des figures, vous retrouverez partout pareille maîtrise de pensée et de forme, pareille probité intellectuelle, pareil souci de se

---

(1) LARROUMET, *Études de littérature et d'art*, p. 216. Hachette.
(2) R. P. LONGHAYE, *Théorie des Belles-Lettres.* Retaux.

rendre compte de tout et de penser toujours par soi-même et non par le cerveau des autres : si ce petit livre est aussi riche d'idées, c'est qu'un professeur habile, fort d'une longue expérience et d'une large culture littéraire, y a mis vraiment toute son âme, pour le plus grand profit des élèves. Heureux élèves ! Que n'avons-nous eu entre les mains nous autres, vos aînés, ce modeste mais précieux chef-d'œuvre composé tout exprès pour vous : les *Principes raisonnés de littérature...*

Précieux pour les élèves, l'ouvrage de M. l'abbé Vincent le sera aussi pour les professeurs, auxquels il épargnera tout le travail que leur imposait jusqu'à présent l'absence d'un manuel comme celui-ci. Combien nous en savons qui, voulant traiter devant leur jeune auditoire les graves et délicates questions de la moralité dans l'art, des éléments du beau, de l'idéal dans l'art, et tant d'autres, devaient se condamner à un travail absorbant pour suppléer aux lacunes des traités classiques et aussi pour échapper aux lieux communs misérables qui s'y étalent communément ! Tout ce que les meilleurs critiques de notre temps ont écrit de plus profond, de plus délicat, de plus lumineux sur les parties essentielles ou secondaires de l'art d'écrire lui-même, ils le trouveront soit dans la substance générale des *Principes raisonnés de littérature*, soit dans les notes qui, rejetées au bas des pages, évitent l'encombrement produit d'ordinaire par les citations intercalées dans le texte. Une lettre personnelle de M. Brunetière à l'auteur éclaire même d'une façon piquante un point bien litigieux et un vieux débat : la distinction du réalisme et du naturalisme, les tendances et les conséquences propres des deux systèmes, la signification qu'il convient d'attribuer à l'un et l'autre terme... On a pu se rendre compte, d'ail-

leurs, par la page citée plus haut, que l'originalité ni l'indépendance de l'auteur n'y perd rien : il n'est pas un de ses jugements qui ne soit porté en connaissance de cause, et tous ont cette saveur spéciale qui doit distinguer les moindres manifestations d'un esprit également dégagé de toute routine et de tout parti pris.

Une brève analyse des *Principes raisonnés de littérature* achèvera de les faire connaître à nos lecteurs; un premier chapitre, le plus neuf et non le moins intéressant du livre, contient sous le titre modeste de « *Notions Générales* » tout ce qui manquait aux préliminaires et aux introductions des traités du temps jadis; ce sera, croyons-nous, celui que les professeurs liront avec le plus de plaisir et de reconnaissance; nous n'en pouvons citer que les sous-titres : *la Littérature en général :* les Littératures classiques, — *la Littérature et les Arts* : le Beau dans les Arts, et particulièrement dans la Littérature. De l'Idéal dans l'Art et particulièrement dans la littérature; Les principales Écoles artistiques et littéraires, — De la Moralité dans l'Art et particulièrement dans la Littérature : Rapports entre le Beau et le Bien ; l'Art doit-il se préoccuper de la morale? M. l'abbé Vincent traite ensuite des Facultés Littéraires, et successivement de l'intelligence, de la sensibilité, de l'imagination et du goût. Des considérations détaillées sur la disposition et l'élocution complètent le volume.

C'est un véritable service que M. l'abbé Vincent vient de rendre à la littérature aussi bien qu'à l'enseignement; nos lecteurs ont pu s'en convaincre, et nous n'hésitons pas à prédire aux *Principes raisonnés de littérature* toute la fortune qu'ils méritent, sinon celle qu'ils ambitionnent : ce ne seront pas, en effet, les collégiens seuls qui les liront; les étudiants des Facultés de Lettres les consulteront avec le plus grand profit, et ne tarderont pas en faire leur vade-mecum;

enfin, tous ceux qui s'intéressent aux questions littéraires à quelque titre que ce soit, seront attirés à eux par les qualités que nous savons signalées: des aperçus délicats, de belles pages vibrantes et profondes, de l'émotion tout ensemble et de l'esprit. Nous espérons qu'un prochain volume sur les genres littéraires complètera celui-ci et achèvera de le classer au premier rang parmi les cours de littérature.

LOUIS BELMONT

PETITE CHRONIQUE

Paris, nombril du monde, a déifié Sarah Bernhardt. Ce fut un spectacle d'une surprenante et unique stupidité. Le Boulevard se devait cela. L'impératrice des cabots fournit, à cette occasion, dans les gazettes qu'elle honore de sa prose, les preuves d'un incomparable autogobisme : elle a reculé les limites de la fatuité. L'apothéose de Sarah, trônant sur un trône de palmes et de fleurs, drapée de crêpe lamé d'or, tandis que défilent à ses pieds les poètes, parmi l'enthousiasme frénétique d'une foule immense, atteint au sublime du grotesque. Tour à tour voici MM. François Coppée, académicien gagaïsant, Catulle Mendès, André Theuriet, Haraucourt et Rostand, qui la saluent en sonnets reine et déesse, Muse et Carite, « suprême fleur de la sainte harmonie », « mère entre les femmes », célèbrent son génie, lui font hommage de leur gloire, proclament leur vénération et leur amour. Et la Bernhardt — « fille sublime », ainsi que l'atteste en sa cantate M. Armand Silvestre, trop prodigue d'épithètes — daigne sourire, condescend à tendre ses doigts à baiser.

Je crains fort que cette scène ne prenne place, un jour, dans l'histoire, que réserve à nos petits-neveux quelque Taine futur, de ce qui sera, alors, *l'Ancien Régime*.

L'Académie a élu, en remplacement d'Alexandre Dumas, M. André Theuriet; en remplacement de M. Léon Say, M. Albert Vandal. Tous deux ont été immortalisés sans concurrence sérieuse, dès le premier tour de scrutin.

Cueillis, dans un récent journal, ces deux sonnets d'Alfred de Musset, absents des œuvres complètes du poète et qui ne sont guère tendres à la critique de son temps :

I

O critique du jour, chère mouche bovine,
Que te voilà pédante au troisième degré!
Quel plaisir ce doit être, à ce que j'imagine,
D'aiguiser sur un livre un museau de fouine,

Et de ronger à l'ombre un squelette ignoré!
J'aime à te voir surtout, en style de cuisine,
Te comparer sans honte au poète inspiré,
Et gonfler ta grenouille au pied du bœuf sacré!

De quel robuste orgueil l'autre jour je t'ai vue
Te faire un beau pavois au fond d'une revue!
Oh! que je t'aime ainsi, dépeçant tout d'abord

Quiconque autour de toi donne signe de vie
Et puis d'un laurier rose, amer comme l'envie,
Couronnant un chacal sur le ventre d'un mort.

II

Quand vous aurez trouvé, messieurs du journalisme,
Que Chatterton eut tort de mourir ignoré,
Qu'au Théâtre Français on l'a défiguré,
Quand vous aurez crié sept fois à l'athéisme,

Sept fois au contre-sens et sept fois au sophisme,
Vous n'aurez pas prouvé que je n'ai pas pleuré ;
Et si mes pleurs ont tort devant le pédantisme,
Savez-vous, moucherons, ce que je vous dirai?

Je vous dirai : Sachez que les larmes humaines
Ressemblent dans nos yeux aux eaux de l'Océan,
Qu'on ne fait rien de bon en les analysant;

Et quand vous en auriez deux tonnes toutes pleines,
En les laissant sécher, vous n'en aurez demain
Qu'un méchant grain de sel dans le creux de la main.

Mort de Paul Arène, auteur de *Jean des Figues* et de la *Chèvre d'Or*, un des plus savoureux et des plus délicats conteurs du pays des cigales et du soleil.

L'Enfant prodigue de Constantin Meunier vient d'être acquis par le Musée de Berlin.

Cueilli, dans un journal parisien, à la Saint Sylvestre, ce poème d'Henri de Régnier :

Le dernier Soir

La haute lampe
Brûle sur la table en silence,
Droite parmi les livres lus
Où ma tête s'est inclinée;
Je n'entends plus,
Mélancolique et vigilante,
Passer et rôder par la chambre
La vieille Année.

Elle s'est faite humble, patiente et grave
En sa grise robe d'hiver,
Pour s'asseoir près de l'âtre clair
Où se chauffent ses mains baissées ;
Elle s'est faite douce et grave
Avec des pas légers qui semblent
Marcher à travers mes pensées
Sur de la cendre.

Les corbeilles d'été et les paniers d'automne
Sont là, pendus au mur, et parfois
L'osier craque, le vent frissonne
Aux roseaux du vase où se sèchent
Leurs tiges et leurs feuilles, et parfois
Je tressaille et j'écoute,
Et je la vois,
Immobile en sa robe grise
Sans que jamais murmure sa bouche
Plus rien des chansons désapprises
Qu'elle chantait dans l'été riant
En tressant brin à brin,
Avec ses mains
L'osier souple et le jonc pliant
Et le saule qui se redresse
Et cingle et qu'on tourne en corbeilles.

Seul son rouet ronfle et bourdonne
Avec un bruit lointain d'abeilles
Qui s'enfle, s'approche et recule,
Et monotone
Semble filer du crépuscule.

L'horloge haute
En sa maison d'écaille et de buis
Ajoute une heure à l'heure qui fuit,
Et le temps va de l'une à l'autre
Jusqu'à minuit.

Alors la silencieuse Année, assise
A l'âtre en sa robe rose et grise
Se lève et rallume le feu qui s'éteint;
Une grande flamme d'espoir
Monte et rougit le pavé noir
Et réchauffe ses mains glacées.
Et je crois voir,
Au seuil déjà du temps qui vient,
Son visage nouveau sourire à mes pensées.

Un beau sonnet de *L'Ame antique*, le récent volume de vers de M. Marc Legrand :

L'Armure

Fils chéri du divin Cyclope, un forgeron
Modela, sur mes flancs, l'airain où mon cœur entre
Et, le doublant d'un cuir épais, du col au ventre,
Y grava deux taureaux attelés par le front.

Un pampre orne le bord de mon bouclier rond,
Tandis que le char d'or d'Hélios brille au centre ;
Silène, avec l'amphore, est couché sous un antre
Et, dans le pressoir plein, danse le vigneron.

Sur mon casque, nul monstre, armé d'ongles et d'ailes,
Mais, assis au milieu de ses brebis fidèles,
Un berger semble enfler un mystique pipeau.

— Ainsi la douce paix m'accompagne à la guerre,
Et j'emporte au combat le regret du troupeau,
Et l'image des champs où je vivais naguère.

A propos des *Carnets de Voyage*, récemment publiés, de Taine et qui apparaissent comme un réquisitoire implacable contre le « philistin » contemporain, M. Maurice Barrès s'étonne de la complaisante admiration vouée par Taine au gentleman anglais, riche, grand consommateur, puissant au travail, libre, qu'il rêve de rencontrer partout, et conclut ainsi :

« Cette espèce d'homme, dans l'imagination du philosophe, joue le même rôle que joue l'artiste dans l'imagination d'Emma Bovary, ou l'Oriental noble et rêveur dans l'imagination d'un Lamartine. Le poète romantique, la jeune femme romanesque, M. Taine, ne trouvant pas autour d'eux l'Anglo-Saxon individualiste, l'Oriental noble et rêveur, l'artiste débauché et génial qui contenteraient leur conception de la vie, déclarent que la France est perdue, que les modernes sont honteux.

Si c'est vrai, on ne sera à même de s'en faire une idée claire que dans un délai minimum d'un siècle ; les générations pas plus que les individus ne se peuvent juger.

Mais ce qu'on peut constater dès maintenant, et la constatation contredit d'une façon piquante le préjugé où nous vivons sur l'audace des esprits élevés, c'est que depuis le grand mouvement industriel et commercial qui transforme l'Europe, il y a presque constamment en France une protestation de l'élite intellectuelle (au moins du monde littéraire accrédité) contre les directions du siècle. Toutes ces créations de *Joseph Prudhomme*, du pharmacien *Homais*, de *Bouvard*, du *Philistin* sont affreusement réactionnaires, comme l'étaient jadis les médecins de Molière.

Nos grands écrivains littéraires, quand ils dépeignent la société moderne, et à quelque parti d'ailleurs qu'ils se figurent appartenir, emploient toujours des couleurs au moins aussi injurieuses que celles qu'on trouve dans ces *Carnets de voyage* de Taine. Ils se désolent de ne pas voir, en place des contemporains que nous a nécessairement créés notre civilisation, soit un Turc dans son harem (rêve de Gautier), soit un grand seigneur anglais dans ses terres (rêve de Taine), soit un savant revêtu des pouvoirs et privilèges qu'eurent jadis les princes de l'Eglise (rêve de Renan). Tout cela ce sont des systèmes de conservation exaspérés. En réalité, les Balzac, les Lamartine, les Gautier, les Flaubert, les Leconte de Lisle, les Taine, les Renan, etc., répugnent complètement aux conditions nouvelles de notre vie française où le fonctionnarisme, la spécialisation et la domination exclusive de l'argent accentuent chaque jour leurs progrès. »

Voici la préface que M. J.-K. Huysmans met en tête d'une nouvelle édition d'*En Route* :

« Je n'aime ni les avant-propos, ni les préfaces, et, autant que possible, je m'abstiens de faire devancer mes livres par d'inutiles phrases.

Il me faut donc un motif sérieux, quelque chose comme un cas de légitime défense, pour me résoudre à dédicacer de ces quelques lignes cette nouvelle édition d'*En Route*.

Ce motif, le voici :

Depuis la mise en vente de ce volume, ma correspondance, déjà très développée par les discussions dont *Là-Bas* fut cause, s'est accrue de telle sorte que je me vois dans la nécessité ou de ne plus répondre aux lettres que je reçois, ou de renoncer à tout travail.

Ne pouvant me sacrifier cependant pour satisfaire aux exigences de personnes inconnues dont la vie est sans doute moins occupée que la mienne, j'avais pris le parti de négliger les demandes de renseignements suscitées par la lecture d'*En Route* ; mais je n'ai pu persévérer dans cette délectable attitude, parce qu'elle menaçait de devenir odieuse, en certains cas.

Ils peuvent, en effet, se scinder en deux catégories, ces envois de lettres.

La première émane de simples curieux; sous prétexte qu'ils s'intéressent à mon pauvre être, ceux-là veulent savoir un tas de choses qui ne les regardent pas, prétendent s'immiscer dans mon intérieur, se promener comme en un lieu public dans mon âme.

Ici, pas de difficultés, je brûle ces épistoles et tout est dit. Mais, il n'en est pas de même de la seconde catégorie de ces lettres.

Celle-là, de beaucoup la plus nombreuse, provient de gens tourmentés par la grâce, se battant avec eux-mêmes, appelant et repoussant, à la fois, une conversion : elle procède souvent aussi de dolentes mères réclamant pour la maladie ou pour l'inconduite de leurs enfants le secours de prières d'un cloître.

Et tous me demandent de leur dire franchement si l'abbaye que j'ai décrite dans ce livre existe, et me supplient, dans ce cas, de les mettre en rapport avec elle; tous me requièrent d'obtenir que le Frère Siméon — en admettant que je ne l'aie pas inventé ou qu'il soit, ainsi que je l'ai raconté, un saint — leur vienne, par la vertu de ses puissantes oraisons, en aide.

C'est alors que, pour moi, la partie se gâte. N'ayant pas le courage d'écarter de telles suppliques, je finis par écrire deux billets, l'un au signataire de la missive qui me parvint, et l'autre au couvent; plus, quelquefois, si des points sont à préciser, si des informations plus étendues sont nécessaires. Et, je le répète, ce rôle de truchement assidu entre des laïques et des moines m'absorbe, m'empêche absolument de travailler.

Comment s'y prendre alors pour contenter les autres et ne pas trop se déplaire? Je n'ai découvert que ce moyen, répondre en bloc, ici, une fois pour toutes, à ces braves gens.

En somme, les questions qui me sont le plus ordinairement posées se résument en celles-ci :

— Nous avons vainement cherché, dans la nomenclature des Trappes, Notre-Dame-de-l'Atre; elle ne se trouve sur aucun des annuaires monastiques; l'avez-vous donc imaginée ?

Puis :

— Le Frère Siméon est-il un personnage fictif, ou bien, si vous l'avez dessiné d'après nature, ne l'avez-vous pas exalté, canonisé en quelque sorte pour les besoins de votre livre?

Aujourd'hui que le bruit soulevé par *En route!* s'est apaisé, je crois pouvoir me départir de la réserve que j'avais toujours observée à propos de l'ascétère où vécut Durtal. Je le dis donc :

La trappe de Notre-Dame de l'Atre s'appelle de son vrai nom, la Trappe de Notre-Dame d'Igny, et elle est située près de Fismes, dans la Marne.

Les descriptions que j'en rapportai sont exactes, les renseignements que je relate sur le genre de vie que l'on mène dans ce monastère sont authentiques; les portraits des moines que j'ai peints sont réels. Je me suis simplement borné, par convenance, à changer les noms.

J'ajoute encore que l'historique de Notre-Dame-de-l'Atre, qui figure à la page 321 de cet ouvrage, s'applique, de tous points, à Igny.

C'est elle, en effet, qui, après avoir été fondée en 1127, par Saint Bernard, eut à sa tête de véritables saints, tels que les bienheureux Humbert, Guerric dont les reliques sont conservées dans une châsse sous le maître-autel, l'extraordinaire Monoculus que vénérait Louis VII.

Elle a langui, comme toutes ses sœurs, sous le régime de la Commende ; elle est morte pendant la Révolution, est ressuscitée en 1875. Par les soins du cardinal-archevêque de Reims, une petite colonie de Cisterciens vint, à cette époque, de Sainte-Marie-du-Désert pour repeupler l'antique abbaye de Saint Bernard et renouer les liens de prières rompus par la tourmente.

Quant au Frère Siméon, j'ai pris de lui un portrait net et brut, sans enjolivements, une photographie sans retouches. Je ne l'ai nullement exhaussé, nullement agrandi, ainsi qu'on semble l'insinuer, dans l'intérêt d'une cause. Je l'ai peint d'après la méthode naturaliste, tel qu'il est, ce bon saint !

Et je songe à ce doux, à ce pieux homme que je revis, il y a quelques jours encore. Il est maintenant si vieux qu'il ne peut plus soigner ses porcs. On l'occupe à éplucher les légumes à la cuisine, mais le Père abbé l'autorise à aller rendre visite à ses ancien élèves ; et ils ne sont pas ingrats, ceux-là, car ils se dressent en de joyeuses clameurs lorsqu'il s'approche des bauges.

Lui sourit de son sourire tranquille, grogne un instant avec eux, puis il retourne se terrer dans le mutisme bienfaisant du cloître ; mais quand ses supérieurs le délient pour quelques moments de la règle du silence, ce sont de brefs enseignements que cet élu nous donne.

Je cite celui-ci au hasard :

Un jour que le Père abbé lui recommande de prier pour un malade, il répond :

— Les prières faites par obéissance ayant plus de vertu que les autres, je vous supplie, mon très révérend Père, de m'indiquer celles que je dois dire.

— Eh bien ! vous réciterez trois *Pater* et trois *Ave*, mon frère.

Le vieux hoche la tête, et comme l'abbé, un peu surpris, l'interroge, il avoue son scrupule.

— Un seul *Pater* et un seul *Ave*, fait-il, bien proférés, avec ferveur, suffisent ; c'est manquer de confiance que d'en dire plus.

Et ce cénobite n'est pas du tout, ainsi que l'on serait tenté de le croire, une exception. Il y en a de pareils dans toutes les Trappes et aussi dans d'autres ordres. J'en connais personnellement un autre qui me rapporte, lorsqu'il m'est permis de l'aborder, au temps de Saint François d'Assise. Celui-là vit en extase, le chef ceint comme d'une auréole par un nimbe d'oiseaux.

Les hirondelles viennent nicher au-dessus de son grabat, dans la loge de frère-portier qu'il habite ; elles tournoient gaiement autour de lui et les toutes petites qui s'essaient à voler, se reposent sur sa tête, sur ses bras, sur ses mains, tandis qu'il continue de sourire, en priant.

Ces bêtes se rendent évidemment compte de cette sainteté qui les

aime et les protège, de cette candeur que, nous, les hommes, nous ne concevons plus ; il est bien certain que, dans ce siècle de studieuse ignorance et d'idées basses, le frère Siméon et ce frère-portier paraissent invraisemblables ; pour ceux-ci, ils sont des idiots et pour ceux-là, des fous. La grandeur de ces convers admirables, si vraiment simples, leur échappe !

Ils nous ramènent au moyen âge, et c'est heureux ; car il est indispensable que de telles âmes existent, pour compenser les nôtres; ils sont les oasis divines d'ici-bas, les bonnes auberges où Dieu réside, alors qu'il a vainement parcouru le désert des autres êtres.

N'en déplaise aux gens de lettres, ces personnages sont aussi véridiques que ceux qui se profilent dans mes précédents livres : ils vivent dans un monde que les écrivains profanes ne connaissent pas, et voilà tout. Je n'ai donc rien exagéré lorsque j'ai parlé dans ce volume de l'efficace de prières inouï dont disposent ces moines.

J'espère que mes correspondants seront satisfaits par la netteté de ces réponses ; en tout cas, mon rôle d'intermédiaire peut, sans léser la charité, prendre fin, puisque maintenant le nom et l'adresse de ma Trappe sont connus.

Il ne me reste plus qu'à m'excuser auprès de Dom Augustin, le T. R. P. abbé de la Trappe de Notre-Dame-d'Igny, d'avoir ainsi enlevé le pseudonyme sous lequel je présentai, l'an dernier, au public son monastère.

Je sais qu'il déteste le bruit, qu'il désire qu'on ne le mette, ni lui, ni les siens, en scène ; mais je sais aussi qu'il m'aime bien et qu'il me pardonnera, en pensant que cette indiscrétion peut être utile à beaucoup de pauvres âmes et m'assurer du même coup le moyen de travailler, un peu, à Paris, en paix. »

M. D.

Viennent de paraître chez Mme Beyer à Gand : *6 feuillets d'album* et *2 autres morceaux*, en tout donc 8 pièces pour piano de dimensions à peu près égales et se vendant séparément. Nous sommes heureux de pouvoir renseigner à nos lecteurs ces charmantes productions dues au talent de M. FRANS DEVOS, l'excellent professeur du Conservatoire de Gand. Les œuvrettes pour piano qui se publient tous les jours sont généralement d'une écœurante banalité : rien de semblable ici. M. Devos a un sentiment raffiné de l'harmonie et ses mélodies sont des plus délicatement expressives. Sa parenté avec Chopin est évidente, mais exempte de plagiat. Nous ne ferons de réserves que pour le morceau intitulé « Sympathie » où l'on sent trop de *sympathie* pour le Nocturne en ré bémol de Chopin. Le morceau est d'ailleurs très joli. Procurez-vous cette jolie collection et vous n'en aurez pas de regrets. Je vous le promets.

J. R.

CONFETTI

C'ÉTAIT le Mercredi des Cendres.

J'allais à cette besogne ingrate dont le Conseil de Discipline m'avait imposé l'honneur et la charge, la Présidence du Bureau des Consultations gratuites.

Une fois de plus, comme chaque semaine depuis des années, j'allais faire la désolante clinique.

Quarante, cinquante, ils viendraient, tour à tour, exhiber toutes nues, en le langage brutal de la souffrance exaspérée, les plaies horribles que cache le luxe superficiel des grandes villes. Ils viendraient contre d'intolérables injustices invoquer le Droit, supplier ces jeunes hommes voués au Droit, de se consacrer au redressement de leurs griefs... Ce serait la jeune fille, servante égarée dans un estaminet borgne, victime de la servitude du gage, réclamant la liberté de ses vêtements, condition de la liberté de sa pudeur; la femme abandonnée du mari ivrogne, réclamant des aliments, pas pour elle : elle a des bras, mais pour ses enfants qui n'ont pas de muscles encore et s'étiolent de faim; puis l'ouvrier blessé, demandant le pain pour ses journées d'incapacité; puis le mari, le père, dont la femme est partie pour Roubaix, avec un amant, laissant la maison sans feu et les enfants sans soin; puis la couturière qui a acheté une machine payable à la semaine et qui,

faute de pouvoir payer une échéance, se voit privée de son outil et de tout ce qu'elle a versé pour l'acquérir.

Il faudrait, quarante, cinquante fois en une heure, prononcer sur l'admission du secours judiciaire demandé ; le plus souvent, la mort dans l'âme, constater l'impuissance de la Justice devant l'arriérisme des lois ou devant l'inéluctable impossibilité de toute sanction à leur prescrit.

Et ce lendemain de Carnaval ! Oh ! la clientèle se multipliait ce jour-là d'un terrible coefficient ! Le Carnaval avec ses lésions du droit, innombrables comme ses violations de la morale ! Le Carnaval, impudent steeple-chase de toutes les ignominies sautant tous les obstacles ! Que de jeunes filles enfoncées dans la honte ! Que de familles déchirées ! Que d'enfants tombant dans l'abandon ! Et que de misères matérielles, que de budgets ébranlés à jamais par cette orgie de trois jours, longuement préméditée, coulée comme une institution dans les règlements de nos villes.

Le Carnaval !

Oh oui, justement les Cendres étaient là, symbole de deuil !

Et je rêvais vaguement à ces malheureuses dans leurs maisons étroites, à ces malheureuses devant le banc à broches, pleurant de leurs pauvres yeux, comme pour les gonfler de douleur, autant que sont gonflés des joies de la veille les yeux de leurs maris, de leurs fils, de leurs filles. Je rêvais et je me sentais une colère monter, pensant qu'en ces trois jours de joie saturnale, des milliers d'âmes s'étaient flétries, des milliers de corps souillés, dans la capiteuse fange du plaisir bête.

Un attroupement s'était formé, fait de cette sorte de lazaroni dont les abords du Palais ont la curieuse spécialité. Repris de justice, presque tous, semblant avoir

une dévotion particulière pour la Déesse qui les frappa, se réfugiant en son temple, asile contre la pluie et la neige, se chauffant à son foyer, servant ses serviteurs, *facio ut des*, presque de la maison, et d'une cordialité de rapports avec la Police comme avec une vieille connaissance.

Au centre du groupe, un agent, le casque à pointe en tête, le revolver sur le ventre, solennel et grave, interroge une petite fille. Pauvre enfant! Elle peut avoir huit ans. Petite tête fine, avec ce diaphane des traits que donne la misère, quand même la phtisie n'a point fait sa prise mortelle... Petit corps maigrelet, frêle, fragile comme ces stalagmites de glace qui pendent là, aux corniches, aux arbres... Petits pieds nus dans des savates usées...

Elle tremble, secouée d'un petit frisson aux chocs brefs et durs. Elle se cache dans ses petites mains, peureuse...

— « Ton nom? » — « Où habitent tes parents? » — « Que fais-tu ici, par ce froid, seule, sans robe, pieds nus? » — « D'où viens-tu? »

Vainement les questions reprennent...

Tout à coup un sanglot éclate, déchirant, et la pauvresse pleure, pleure sans cesse, se frottant les yeux de son petit tablier de cotonnette qui seul couvre un peu son jupon loqueteux.

Et, dans la foule des lazaroni, chacun de creuser ses souvenirs, de chercher à établir l'identité de l'enfant.

— « C'est la petite de la Rousse, » dit l'un, que l'agent reconnaissait pour lui avoir dressé quelques procès-verbaux à la sixième section, à la Porte de Bruges.

— « Ah oui, de la Rousse de la Cour 99! » dit un second, un ancien pensionnaire d'Hoogstraeten qui, aux jours d'abondance de saisies, faisait métier de garnissaire.

— « La Rousse... Je l'ai vue hier soir au bal masqué. Elle était avec le bancal... Beau couple! » fit un troisième, sorti à peine de trois mois de prison pour vol.

La Rousse, elle n'était point méchante. Elle travaillait toute l'année. Elle était économe et sage... Mais, au Carnaval, il lui prenait une frénésie de plaisir. Pourquoi ne s'amuserait-elle pas, puisque les autres s'amusent ? Son mari ne s'amusait-il pas avant d'être emporté, sept ans passés, quand elle nourrissait la petite, d'une pneumonie prise à une sortie du mardi-gras? Et puis, le Carnaval n'est-il point fait pour cela?.. Et elle s'en donnait, de mascarades et elle s'en donnait, de bals... Les économies roulaient vite... Les habits, les couvertures, les literies allaient à l'avance au Mont de Piété : la Rousse était riche alors : elle s'en payait pour cent francs chaque année : un septième de son salaire annuel.

Pendant des mois elle faisait d'héroïques efforts pour dégager ses effets; les mois suivants, péniblement, luttant avec la faim, elle accumulait à la cagnotte établie pour cela même entre les ouvrières de sa fabrique, la petite épargne que ferait flamber la liesse prochaine... Elle faisait comme beaucoup, la Rousse... !

« Il serait inutile de lui ramener son enfant. Elle serait au lit, cuvant la fête. » Ainsi jugea le jury des fainéants, bien compétent en les mœurs populaires, et l'agent ratifia leur verdict. Il fallait la conduire à la permanence, la petite, comme une vagabonde...

Et le groupe s'ébranla, l'agent marchant en tête avec la pauvre désolée ; les fainéants suivant, commentant l'événement.

La Place d'Armes était vide de monde. Seul, le docteur Habers la traversait en diagonale, se dirigeant vers l'Hôpital.

Un vrai type, le docteur Habers. Petit, nerveux, à la mine un peu rougeaude, quoique pas charnue. Un rictus toujours trahissant un mouvement du cerveau élaborant en images spirituelles et paradoxales des idées

justes et nettes, un pince-nez mouvant le reflet des verres devant des yeux étrangement brillants, il parlait une langue pittoresque au charme de laquelle, par un effet de contraste, un accent du terroir natal donnait un relief particulier. On citait de lui des mots d'une finesse admirable. On en citait d'une cruauté infinie. Jamais il n'avait su vaincre le plaisir du *trait*. A part ce défaut-là, un cœur d'or.

« Vous avez vu cela, me dit-il... Vous avez vu cela... « Mais ceci, l'avez-vous remarqué? Voyez la place, donc..! « Ne fait-elle pas songer à une salle de banquet un « lendemain de fête... Oh ! elle est belle avec ses arbres « givreux et le châtoiement du soleil matinal perçant le « brouillard... Elle est belle en cette gaze qui la couvre de « vague... — Eh, c'est bien dit, n'est-ce pas? Du Jeune « Belgique! — Mais voyez donc le groupe de misères « s'enfonçant dans le coin extrême, là avec l'agent. Sur « quel macadam nouveau la police conduit-elle la pauvre « décharnée frissonnante? Vous êtes toujours en l'air, vous « autres, quand vous courez à votre Palais de Justice. « Regardez à terre, regardez donc cette mosaïque multico- « lore, de petits cercles accumulés! Ne dirait-on pas un « tapis luxueux, épais comme un Smyrne, cette sédimen- « tation de confetti, onctueuse au regard avec son duvet « de vapeur congelée...?

« Là, à terre, regardez donc! Voyez ces reliefs des « joies éteintes. Ils gisent là, à trois doigts d'épaisseur, « les confetti ! Ne vous donnent-ils pas la sensation d'un « bruit expiré, d'une cohue arrêtée, d'une agitation finie « dans la mort? Ne sentez-vous pas quelque chose « comme le relent d'une atmosphère d'orgie terminée? « N'éprouvez-vous pas la lourdeur survivant à la con- « sommation des choses capiteuses ?

« Dimanche, avant-hier, hier, de jour et de nuit, « ce matin même, si tard qu'il était tôt, comme dit « Shakespeare, c'était ici la joie, c'était le plaisir, c'était

« la débauche d'hommes croyant s'amuser, de femmes « jetant de petits rires éclatants, savourant le délice de « se jeter à la tête, d'ami à ami, d'inconnu à inconnu, « de petits papiers coupés tous ronds, à la machine...

« Hier, les riches, ici, jetaient par poignées des confetti « à un franc le kilo, les médiocres des confetti à soi- « xante centimes le sachet, les pauvres, les pauvres, « entendez-bien, des confetti à dix centimes le verre.

« Pendant trois jours, à raison de plusieurs heures « le jour, ces papiers sans valeur, coûtant cher, ont « volé ici par les airs, au milieu des gros rires de joie « béate, des petits rires vibrants, des petits cris de « surprise délicieuse.

« Pour faire diversion, pour entrecouper la mono- « tonie de l'éternel confetto, des lanières de papiers ont « évolué dans l'espace, des serpentins ont enlacé des « tailles sveltes, entouré de leurs volutes des chapeaux « de soie, décoré ridiculement des chapeaux melons. « En « voilà, et puis encore, et encore » et il levait des ser- pentins du pied. « Une mosaïque cloisonnée !

« Ici la ville s'amusait. Ici elle couvrait à six cen- « timètres d'épaisseur une surface de près d'un hectare. « Elle répandait par mètres cubes le papier-monnaie « de ses distractions.

« Il faisait gai !
« Il faisait amusant !
« Il faisait fou ! »

Voici venir des tombereaux : les tombereaux de la ferme des boues.

Voici venir des balayeurs : les balayeurs de la ferme des boues.

Ils sont sales, ces tombereaux, faits pour charrier des ordures.

Ils sont malpropres, ces balayeurs habitués à remuer des ordures. Cour des miracles! Ah! ce malheureux-là, portant dans le blème de la face la couleur de la phtisie qui le dévore! Ah! ce manchot...! Ah! ce bossu...! Ah! cette barbe noire encadrant et cherchant à masquer ce nez rongé du lupus!...

Lentement, méthodiquement, sous les ordres d'un brigadier de police, cette armée des souffrances physiques, cette armée de fantômes de la faim, s'attaque à l'immense dépôt des résidus de la fête.

Lentement, méthodiquement, ne s'arrêtant que pour souffler dans les doigts transis de froid leur dégelante haleine, les souffreteux poussent en une mouvante diguette multicolore, puis en petits tas de moins en moins colorés, de plus en plus allant à l'aspect commun des détritus de voirie, les confetti, messagers aériens de la joie folle, hier!

Lentement, méthodiquement, les pelles enlèvent les monticules.

Un à un, lourdement, les tombereaux partent verser les confetti au dépotoir des déjections de la cité.

Au bout de la place, un attroupement de nouveau se formait.

Madame Sanders, traversant la place de la Calandre, avait aperçu la petite fille conduite par l'agent. Elle s'était informée des raisons de ce qu'elle croyait une arrestation; renseignée, elle avait offert de faire soigner l'enfant.

Madame Sanders, une bonne et excellente femme, tenait dans une rue voisine un magasin très achalandé de légumes, de fruits, de fromages, de denrées coloniales, etc. Une bourgeoise, mais tout à fait la bourgeoise, la marchande. Levée à cinq heures, elle allait à la

Messe, rentrait travailler, tandis que son mari faisait le marché, vaquait à sa besogne jusqu'au soir, se partageant entre les affaires et les enfants. Toujours gaie, toujours aimable, toujours en action, d'une honnêteté scrupuleuse, d'une serviabilité sans pareille, d'un esprit d'initiative toujours en quête du mieux, elle avait fait à sa famille une aisance touchant à la fortune. Elle laissait son mari raisonner sur la crise, aussitôt le marché fini, et passait sa journée à démontrer par les faits que la crise n'était pas faite pour sa diligence... Elle poussait ses enfants à se faire une éducation un peu supérieure à la sienne, assez pour qu'ils fussent mieux armés qu'elle pour lutter dans la vie, pas assez pour qu'ils pussent dédaigner le travail et rêver aux grandeurs vaines. Une femme accomplie suivant son état, bref, et c'est tout dire.

« ...Viens chez moi, mon enfant ; il y a du lait chaud là, et du pain beurré... » Et elle conduisit la pauvresse chez elle, à la cuisine, tout simplement, l'assit près du feu, lui présenta un bol de lait, un gâteau : « A ta faim, ma petite, mais lentement... »

Lentement ! fallait-il le dire ? — L'affamée n'avait plus la force de déjeûner... Son estomac n'acceptait plus la nourriture...

Avec des soins de mère, la bonne femme la ranima, doucement, cuillerée par cuillerée, lui faisant prendre le lait chaud aromatisé de cannelle. Puis elle essaya de l'interroger :

« As-tu-vu les masques, hier ? »

Ses yeux tournèrent dans leur orbite, puis se fixèrent effarés, avec une expression d'indicible souffrance.

Le Docteur — car nous avions suivi et nombreux, les voisins avec nous se pressaient dans l'hospitalière cuisine, le Docteur trouva prudent de la faire coucher. On la porta à l'étage : M^me^ Sanders, sans réfléchir à plus qu'à la charité qu'elle faisait, la plaça dans le lit de sa fille.

« As-tu-vu les confetti? » demanda-t-elle distraitement, pour dire quelque chose.

— « Ah oui, les confetti.. Ces petits ronds, rouges, « bleus. Oui, oui! C'etait beau.. Ils riaient.. Ils s'amu- « saient... J'en ai ramassé beaucoup.. j'en ai jeté à leur tête « aussi : c'était si gai !.... » Elle revivait le plaisir enfantin de la veille... la petite, mêlée au tohubohu de la grande ville, toute fière... Mais bientôt une impression angoissée reprit le dessus..., ses traits se contractèrent..., la sueur de la fièvre perla sur sa face et sur ses mains....

Le délire !

« Mère, ouvrez donc! j'ai faim! j'ai froid! Mère..! « Mère...! Mère, ouvrez..! Je meurs .! Il fait si froid « dehors..! Mère, une tartine, je n'ai pas mangé depuis « Dimanche..! Je n'ai pas de robe, pas de bas! Mère, « allez donc au Mont-de-Piété..! j'ai froid... »

« Ah ! Écoutez, mère... ! Une, deux, trois, quatre.... « douze ! Il est minuit : mère, j'ai si peur...! Ouvrez, « ouvrez, vite, vite..! »

Et elle pleura, oh longtemps ! se cachant dans l'oreiller comme si des visions horribles la hantaient... Et les hallucinations venaient, exprimées tout haut en paroles entrecoupées... C'était un groupe d'hommes qu'elle avait suivis ; c'était le porche de St. Michel où elle s'était blottie; c'était le veilleur dont le pas lourd, cadencé, lui avait donné la peur d'être arrêtée; c'était la Place d'Armes où elle avait été entraînée par une attraction drôle...; c'était le remous de la foule, les confetti, les serpentins, l'entraînement de l'imitation, le jeu, la joie; c'était le banc où elle s'était affalée, les morsures du froid, les morsures plus atroces et les affres de la faim, la solitude immense, la recherche vaine de la maison maternelle, la giration désespérée autour du même centre, le besoin d'aller, la crainte d'avancer, des fantômes blancs, noirs, jetant autour d'elle les confetti avec des rires stridents d'enfer et des bruits de foule

comme des grondements de chûte d'eau, ou le ronflement des cubilots de l'usine prochaine, ou le mugissement des flammes d'incendie... Blanche, livide, avec le frisson, puis la couleur montant en la congestion d'une poussée de fièvre chaude, elle s'agitait, les yeux fixes, hagards, quelquefois se mouvant avec la rapidité d'un saisissement.

« Pauvre enfant ! » ne cessait de dire la bourgeoise, avec son cœur de mère... « Pauvre enfant »... tandis qu'elle s'évertuait à la calmer, prodiguant les remèdes populaires.

« Monsieur le Docteur, dit-elle, est-il permis ? N'y a-t-il « donc pas de loi pour protéger les enfants ? Ne devrait-on « pas punir ces parents dénaturés ? Et l'Autorité, Mon« sieur, l'Autorité, pourquoi est-ce qu'elle permet ces « vilaines fêtes ? »

Cri du cœur, instinctif devant nos maux : l'appel à la loi, le blâme de l'Autorité jugée tolérante ou complice !

Le Docteur n'avait point le temps de disserter. La situation était grave... Cette pauvre petite tête ne pouvait longtemps résister à ces chocs violents.

Il usa des ressources de son art... Puis, crainte sans doute de soins mal entendus..., crainte peut-être que le séjour ici ne devint long et gênant, il ordonna qu'aussitôt que la petite se calmerait un peu, on la transportât à l'Hôpital.

L'Hôpital.. c'est le port vers lequel dirigent les fêtes...

La petite y séjournerait sous le même toit que sa mère.... Car elle aussi, on l'a trouvée chez elle, — je l'ai appris depuis — rêvant... hallucinée.. délirante. Elle aussi, il a fallu l'envoyer se calmer.... à l'Hôpital.

Des voisins s'offrirent à prendre une voiture, des voisines bienveillantes allèrent se préparer à conduire la pauvresse.. C'était à qui pourrait rendre un service, petit ou grand, une expansion de bonté toute simple, sans prétention..

« Encore une, » dit le Docteur, tandis que nous passions dans la chambre voisine, de ce ton à peine agacé, presque indifférent, de l'homme habitué à voir se succéder souvent les mêmes misères. « Encore une.., encore une victime !

« Elle sortira de cette crise : elle guérira. Je l'espère. « Mais songez donc à la tare profonde que des commotions « comme celle-là laissent dans l'organisme. Songez que, de « génération en génération, notre race s'affaiblit dans ces « secousses réitérées d'année en année.

« Ceci est un cas extrême. Mais le mal qui, ici, a « pris ces proportions, a agi, ces trois jours, chez des « milliers d'hommes et chez des milliers de femmes, « dans une mesure moindre; mais il a agi.

« Avec la vie intellectuelle chez les uns, avec la vie « de l'usine agglomérée chez les autres, la résistance n'est « pas suffisante pour que nous subissions sans consé- « quences graves de pareilles causes de dégénérescence.

« Vous en croirez ce que vous voudrez ; mais cela « nous prépare de belles générations pour un avenir très « prochain. »

Puis s'animant :

« Ce carnaval ! Ce carnaval ! Vous l'avez vu avec « ses folies... Cela fait aller le commerce, dit-on... C'est « le prétexte et c'est l'excuse lâche. Comptez-y ! Cela fait « rouler les chars des pompes funèbres.

« Une entre des milliers, cette petite ! Une entre « des milliers dont les parents ont mis leurs literies au « Mont-de-piété pour s'affubler d'un costume burlesque ! « Une entre des milliers dont la maison est vide de pain, « qui ont rôdé par les rues, qui se sont amusées une « heure au spectacle des plaisirs fous, les nerfs surexcités « de cette ambiance de vertige, sans sommeil aux mem- « bres, sans un morceau de pain à l'estomac !

« Tristes journées que je commence, triste semaine, « Monsieur l'Avocat. Si vous saviez comme cela fait aller

« la phtisie, comme cela fait aller les névroses, comme cela « fait aller l'anémie, comme cela fait aller la mort ! »

Il scandait ces paroles avec une visible intention d'enseignement.

Je ne me trompais donc pas en mes impressions, et le Docteur les éprouvait comme moi !

Sait-on assez que la clinique médicale et la clinique judiciaire se rencontrent ? Sait-on assez les points de contact des maux appelant les remèdes du Médecin et des souffrances appelant l'aide de la Justice ? Sait-on que ces maladies appelées les procès, comme les autres maladies, plongent par leur étiologie dans les vices profonds de notre économie sociale ? Sait-on que le confetto est un symptôme ? Sait-on qu'il est l'expression d'une hygiène sociale malfaisante dans sa pratique ? Sait-on qu'il est le symbole d'une théorie populaire, passant pour vérité, régissant nos mœurs, s'imposant aux pouvoirs publics, toute entière construite de préjugés, mais de préjugés égarant la raison parce qu'ils flattent les passions.

Ah ! les fêtes ! Ah le carnaval !

Le lendemain, il en reste les *confetti* traînés dans les mêmes tombereaux, aux même sentines, avec les écailles d'huîtres et les bouteilles cassées ! Mais il en reste aussi les familles appauvries, les enfants affamés, les jeunes filles perdues, les bâtards à neuf mois d'échéance, les prostituées à l'hôpital !

La marchande n'avait pas songé tout à l'heure à la thèse économique que le Docteur venait de toucher de sa rude ironie. Devant cette victime délirante du carnaval, elle n'avait pas pensé un instant que *cela* fît aller le commerce. Quand le mal est sous les yeux, visible dans les souffrances d'un être humain vu concrètement en son individualité, le préjugé ne lève

pas, loin de pousser en théorie. Devant un ivrogne, on ne songe pas que la circulation de l'alcool fait prospérer le débitant. Devant un homme malade d'excès, on ne songe pas que les excès font la richesse de quelqu'un. Non ! Non ! La brave femme avait saisi : le mal est là ; le remède est dans la suppression de la cause.

Souvent néanmoins elle avait entendu l'éloge de la dépense. Souvent elle avait entendu parler du relèvement des classes moyennes par le luxe. Souvent elle avait entendu vanter le carnaval, les fêtes, les courses, que sais-je? comme les spécifiques de cette crise dont elle avait entendu le nom partout, sans avoir vu la chose. Elle était de la bourgeoisie, elle était du commerce, elle était boutiquière Elle était cela de cœur et d'âme, plus que personne. Ne comprenait-elle rien aux intérêts de sa classe ? Ou bien était-ce son mari qui se trompait, lui rapportant ce qu'on disait dans son cercle, dans son journal ?

Elle se mit à réfléchir, puis tout à coup :

« Eh bien, c'est égal, Monsieur le Docteur, vous « avez raison.... J'y pense, maintenant. Vous avez envoyé « cet enfant à l'hôpital.... ce qu'elle coûtera là, quelqu'un « devra le payer ; sa mère est à l'hôpital... quelqu'un devra « payer pour elle .. ; cette enfant deviendra une pen- « sionnaire à perpétuité de la bienfaisance : tant qu'elle « vivra, quelqu'un paiera son entretien. Cette famille a « bradé cent francs en trois jours : quelqu'un y a gagné, « c'est vrai, mais cette famille va être une charge pour « la ville : cette famille va coûter bien plus cher. Si cette « femme avait été sage, si cette fille avait été bien élevée, « toutes deux auraient pu mériter leur vie, toutes deux « auraient gagné leur pain. Elles auraient acheté autant « et plus qu'il ne faudra maintenant qu'elles reçoivent « gratis. Oui, oui, nous comptons mal, Monsieur : il y « a en fin finale, perte nette du travail rendu impossible,

« perte nette du pain gratuit de l'assistance qui s'impo-
« sera. Vous avez raison, Monsieur le Docteur, cela ne fait
« pas aller le commerce ; cela fait mal circuler des richesses
« et cela détruit des richesses. Dans la vie sérieuse, on crée
« des richesses qui circulent utilement avec plus d'abon-
« dance, avec plus de profit pour tous. »

Cependant le mari de la marchande venait d'entrer.

Excellent homme, M. Sanders, avec ses jambes courtes, avec son ventre légèrement proéminent, sur lequel broche une lourde chaîne d'or, avec sa face replète, rasée en un glabre luisant de suffisance, à part des moustaches d'un châtain douteux, virant au roux tendre. Il était un des spécimen les plus réussis de cette espèce de maris qui croient à l'autorité maritale pour la voir exercer par leur femme, acceptant cette loi sociologique qui met le pouvoir là où est la tête.

M. Sanders avait entendu les derniers mots de Madame. Il lui en était monté au visage un air de gravité doctorale avec une tension de dignité froissée.

— « Catherine, donnez-moi mes pantoufles, » dit-il.

Et quand Catherine, obligeante et bonne comme la femme qui voit dans son époux le plus grand de ses enfants, lui eût donné ses pantouffles, il s'étala dans son fauteuil, lançant vers nous un regard révélant un monde de pensées. Puis, avec un sourire qui ne manquait point de finesse :

« Monsieur le Docteur, vous êtes là avec un Avocat.
« Les avocats sont tous contre la bourgeoisie. Les avocats
« sont des socialistes, Monsieur le Docteur, car ils sont
« tous pour la coopérative... « Circuler sans utilité, » c'est
« l'avocat qui vous a mis cette idée-là dans la tête à vous
« et à ma femme, les avocats nous traitent de parasites,
« d'êtres inutiles : je sais bien que c'est leur système.

« Mais vous, M. le Docteur, vous qui voyez tous les jours « les bourgeois, vous savez bien que les classes inter- « médiaires sont indispensables au bien de la société. »

Je me tenais dans mon coin, immobile, silencieux, sachant bien qu'au moindre mot, au moindre geste, Sanders serait parti en une diatribe sans fin.

J'aime beaucoup, Sanders, et il m'aime bien un peu en retour, mais il ne pardonne à personne d'être avocat, à preuve qu'il voudrait beaucoup que son fils le devînt, bien convaincu qu'il serait ministre le lendemain de son dernier examen. Madame ne veut pas entendre parler des projets paternels, ce en quoi elle a cent fois raison. Quand Sanders est sur le terrain de la circulation ou de la coopérative, il est intarissable !

Me regardant de temps à autre, de ses beaux yeux gris-verts, avec la légitime supériorité d'un homme vraiment compétent en affaires, il continua son discours :

« La Bourgeoisie, Monsieur le Docteur, le com- « merce vivent de circulation : rien que de circulation. « Si les gens ne dépensaient pas, de quoi vivrions-nous?

« La dépense profite toujours à quelqu'un. Tenez — « je l'ai lu dans mon journal, tout à l'heure, — les courses, « par exemple, font profiter le commerce, la bourgeoisie « de trois cent mille francs. C'est bien vrai, voyez-vous! « Vous pouvez m'en croire : je suis un commerçant établi, « moi, un bourgeois véritable. Ecoutez les gens pratiques et « leur journal. N'écoutez pas ces Messieurs qui ne savent « pas de quoi ils parlent.

« Il y a, d'abord, les propriétaires de chevaux, il y « a les bookmakers, il y a les jockeys, qui arrivent en « ville. Il y a les parieurs qui affluent.

« Tout ce monde vient dépenser ici, voyez-vous.

« Il y a ensuite les quinze mille Gantois qui vont « aux courses. Tout ce monde fait toilette : les tailleurs, « les modistes, les coiffeurs y font leurs affaires. Les « loueurs de voitures n'ont pas de plus belle journée.

« Il y a enfin toute la population qui va voir le « retour des courses, et qui, dans l'attente, prend des verres « de bière à l'estaminet.

« Voyez l'immense mouvement d'argent ! Cela profite « à quelqu'un, n'est-ce pas? Tout cela va au commerce, « tout cela va à la Bourgeoisie. »

Dans la chambre voisine, on entendait : « Mère, « mère, ouvrez..! Mère, j'ai faim, Mère, j'ai froid .! Mère, « j'ai si peur... Ah! ah! la place! Ah! ah! les confetti..! « Là, à votre chapeau, Madame... ! Pour vous, Monsieur ! « Ah, que c'est gai... ! Mère, mère, j'ai faim ! mère, mère, « j'ai froid... ! mère, mère, j'ai peur... ! ouvrez, mère ! »

Le Docteur s'était approché de la petite patiente avec M^me^ Sanders. Ils revinrent bientôt. Elle dormirait avant peu, pensait Madame.

— « Sans doute, Monsieur, il y a du vrai dans ce « que vous nous dites là.

« Mais il y a autre chose qui est vrai aussi.

« Je ne chicane pas sur votre chiffre : Trois cent « mille francs sont reçus, mais trois cent mille francs « sont aussi payés. On voit l'argent qui entre, d'une part, « on ne voit pas l'argent qui sort, d'autre part. C'est un « premier point. »

— « Vous oubliez que c'est l'étranger qui paye ! »

— « Pardon, Monsieur, je n'oublie rien ! Je veux bien « que, au point de vue égoïste d'une cité, il puisse y avoir « un certain gain... relatif ; mais je vois les choses plus « largement. A part la fraction imperceptible amenée « par l'étranger, c'est de Belge à Belge que se fait le « déplacement d'argent. Et, si vous me parlez de relations

« internationales, je vous dirai que recevant les étrangers « aujourd'hui, nous irons chez eux, demain.

« Il y a un second point, le plus grave ; celui-ci : « quand trois cent mille francs qui étaient ici, sont allés « là, en argent monnayé, ils se sont déplacés en échange « de quelque chose? Trois cent mille francs sont trois cent « mille francs : valeur pour valeur : rien n'est changé là ; « mais les choses contre lesquelles ils ont été échangés « et l'usage fait de ces choses ne sont point sans « intérêt. »

M. Sanders regarda le Docteur, interloqué. Il ne comprenait pas. Voilà une idée qui certes ne lui était jamais venue.

— « Voyons : Si l'argent n'a été déplacé que pour « obtenir une prestation de travail, fugitive, sans incor- « poration matérielle aucune, vous m'accorderez bien qu'il « n'est pas sans intérêt de savoir si ce travail a servi à quel- « qu'un ou n'a servi à personne. Si, par exemple, des cons- « crits après le tirage au sort, ou des étudiants après « l'examen, ont roulé en voiture pendant des heures, vous « m'accorderez que le bilan de l'opération est facile à « établir : des francs, des louis ont passé d'une poche dans « une autre : et puis un cocher, une voiture et un cheval « ont roulé sans rien faire de bon, comme mes conscrits « ou mes étudiants n'ont rien fait de bon.

« S'il y a eu échange d'argent contre une chose « matérielle, vous voudrez bien admettre qu'il n'est pas « sans intérêt de savoir ce qui a été acheté, ce qui « en est advenu. Que je me fasse confectionner un cos- « tume coûteux, pouvant servir à une excentricité passa- « gère, bon à être jeté demain, vous avouerez que l'opé- « ration n'est pas la même que si je me faisais faire « un bon et durable paletot.

« Madame songe à cela et vous y songez quand vous « achetez des cadeaux pour vos enfants. Vous mettez une « différence entre l'achat pour vingt francs d'un cheval

« de carton et l'achat pour vingt francs d'un objet utile.

— « Cela, c'est vrai, Séraphin, » fit Catherine.

Séraphin eût un regard, Catherine en eut un autre. Ces regards semblaient les signes d'électricités de noms contraires.

— « Quand l'argent circule d'A à B, il importe peu à « B de savoir si ce qui reste à A peut lui servir à quelque « chose ou à rien. Mais, pour A, il y a la différence de « rien à quelque chose, d'après qu'il aurait acquis une « utilité ou une futilité. »

Séraphin regardait Catherine comme pour voir si elle comprenait. Elle comprenait fort bien, la bonne femme...

— « Mais oui, Séraphin, dit-elle : c'était ta fête l'autre « jour. Je voulais te faire un cadeau Je t'ai acheté un bon et « solide fauteuil dans lequel te voilà .. Je pouvais acquérir « un joli petit pouf Pompadour, tout coquet et mignon. Peu « importait au tapissier, le prix était le même et le bénéfice « pour lui était identique. Si je t'avais apporté, ce gentil « petit meuble, tu m'aurais demandé si je perdais la boule « d'acheter une chose qui ne pouvait nous servir à rien, « puisque moi je n'use pas d'objets de ce genre et que toi, « tu aurais écrasé le pouf sous ton poids. Pour le même « prix, je pouvais te faire tirer un feu d'artifice dans la « cour, je pouvais arroser ton linge pendant des mois, « d'opoponax ou d'essence d'héliotrope, t'offrir une séance « de prestidigitation, t'amener une diseuse de bonne aven- « ture de premier choix. — Dis, n'est-ce pas que tu m'eusses « accusée de jeter l'argent par la fenêtre? »

Séraphin ne disait pas oui. Il ne pensait pas non. Son ventre proéminent, portant fièrement la chaîne d'or dans le fauteuil Voltaire, affirmait par la majesté de ses lignes reposées, le bon choix de Catherine.

— « Madame y est tout juste, fit le Docteur. Ce n'est « pas tout, pour que les affaires marchent bien, que l'argent « passe d'un côté du comptoir à l'autre. Il faut encore

« que, d'un côté comme de l'autre, l'affaire faite soit profi-
« table, non ruineuse. »

Le silence s'était fait dans la chambre voisine... On n'entendait plus qu'un petit bruit de soufflet rapide, sifflant...

— « Elle dort, » dit Mme Sanders, un sourire de joie sur les lèvres, comme si elle croyait déjà tenir la victoire sur la mort.

— « Elle dort, ce sera fini, » dit M. Sanders, heureux lui aussi, le brave cœur.

Le Docteur hocha de la tête.

Elle dormait, la petite!.. Oui, elle était insensible aux bruits que ses sens ne percevaient plus! Madame lui soulevait la main, doucement, pour s'assurer que le sommeil était profond ; la petite main retombait sans qu'un réflexe eût troublé l'apparent repos. Mais ces yeux ouverts, brillants! Et ces pommettes rouges, l'une surtout! Et cette teinte bleue de cyanose autour des petites lèvres écumantes se couvrant d'un enduit brun. Et cette petite langue seule se mouvant, jouant dans la bouche entr'ouverte, cherchant à déblayer l'obstacle qu'elle sentait à l'entrée de l'air! Et cette respiration s'accélérant! Et cette faible poitrine battant soixante coups de soufflet à la minute! Et ce pouls que nous touchions tour à tour, imitant le Docteur, frappant cent-vingt, cent-trente, cent-quarante! Cette pauvre machine humaine, cette enfantine mécanique mugissant à haute pression dans l'horrible lutte contre la dyspnée oppressante, soufflant l'air à travers les mucosités gargouillantes, avec des glouglous sinistres dans la petite gorge... et des craquements comme de cuir froissé crépitant dans les poumons!

Le Docteur percutait : son doigt se promenait sur

le dos de l'enfant; il approchait la tête, plus curieux, plus anxieux, à mesure que le son plus mat, marquait davantage l'engorgement de ces pauvres poumons...

Puis, l'oreille collée au thorax, longuement, s'appliquant de plus près de temps à autre comme pour s'assurer de ne point se tromper, il murmurait : « Pneumonie « double, avancée, très avancée... et un souffle là, carac- « téristique,... des symptômes pleurétiques certains. C'est grave, messieurs, c'est très grave. »

Et déjà, la combustion de cette marche surchauffée répandait dans l'air de la chambre, l'odeur spécifique des fièvres. Et déjà nous nous sentions aux lèvres la sécheresse venir.

Oh! spectacle enchanteur des bals masqués! Oh! costumes gracieux! Oh! belle foule tournoyant en la joie des intrigues et le plaisir des confetti! Oh! bruits séducteurs, musique des danses, valses et polkas! Oh! senteurs des fêtes! Oh! parfums excitants! Venez donc, prôneurs de ces échappées de joies débordantes! Voyez donc l'enfant là, malpropre et laid, dans la sécrétion de l'inflammation! Entendez ces poumons siffler et ce cœur battre! Sentez ces effluves d'organisme brûlé!

— « Comme je vous l'ai dit, Madame, vous l'enverrez « à l'hôpital. Et quand elle sera partie, vous prendrez vos « précautions : vos enfants ne peuvent courir péril à votre « charité. Cette chambre est condamnée, jusqu'à désin- « fection parfaite. Entendez-moi bien : la pneumonie est « contagieuse... »

Il n'ajoutait point, pour ne pas effrayer, qu'il soupçonnait la tuberculose de pousser en ce champ si bien préparé.

Madame Sanders était affectée, abattue... Cette petite n'était-elle pas son enfant en vertu de l'adoption de la charité?

Pour faire diversion, en attendant que la voiture vînt et que les voisines eussent fait toilette, le Docteur reprit la conversation de tout à l'heure :

« Quand je faisais mes études, Pierre Larue et Martin « Bonhardt étaient cafetiers-restaurateurs (1) : leurs établis- « sements faisaient vis-à-vis. L'un vendait une délicieuse « bière flamande, l'autre une Munich alléchante. Le « voisinage de l'Université n'était point étranger à leur « succès ; mais la vérité m'oblige à dire que les étudiants « y fraternisaient avec les bourgeois et s'y rencontraient « pacifiquement avec la police. Pierre et Martin faisaient « fortune. Mais, s'il n'y a point de roses sans épines, « il n'y a pas de succès sans quelque crève-cœur. Pierre « était chagriné de ne voir jamais Martin au *St.-Job* ; « Martin en voulait à Pierre de ne point mettre le pied « à *la Princesse*. Un soir de fête, ils se trouvèrent, « par hasard, côte à côte, dans un café voisin. Le vin « de France avait débridé leurs langues germaniques : « on causa : on se communiqua ses griefs réciproques ; « au coup de l'étrier, on convint d'être amis et clients. »

Sanders interrompit : « C'est ainsi que cela doit être. Il faut que chacun aide à faire vivre les autres. »

— « Le lendemain, Pierre fut chez Martin, prit l'apé- « ritif et paya dix centimes. Une politesse vaut l'autre « et Martin s'empressa de rendre visite à Pierre : il « prit l'apéritif et paya dix centimes.

« Chose curieuse, le gros sou que reçut Pierre était « le gros sou même qu'il avait remis à Martin, une demi « heure auparavant, un de ces gros sous à l'effigie de « Napoléon III, qu'après Sedan, un patriote sarcastique « avait orné du casque prussien ! Ce détail parut piquant

---

(1) L'anecdote des cafetiers est une réminiscence. J'ai entendu cette « charge » de la théorie de la « circulation », quelque vingt ans passés, de la bouche d'un honorable négociant aussi spirituel qu'expérimenté en affaires., M. ***

« et les deux amis, par une convention tacite, de jour en « jour, se payèrent du même gros sou.

« Les visites ne tardèrent pas à se multiplier. Le « Napoléon de bronze au casque prussien circula avec « une rapidité croissante, si bien que, chaque midi, Pierre « était allumé du genièvre de Martin et Martin rubi- « conait de l'alcool de Pierre.

« Ils devinrent économistes. La puissance de la « circulation leur apparut manifeste, étonnante, magique. « Un seul gros sou circulait, toujours le même. Cette « seule circulation permettait aux deux amis de s'enivrer. « Martin faisait chaque jour un beau bénéfice à la liqueur « qu'absorbait Pierre. Pierre s'enrichissait à la consom- « mation de Martin. »

Sanders regarda Catherine. Catherine souriait malicieusement : son mari ne fut pas sans s'apercevoir qu'elle le guettait un peu de l'œil.

Le Docteur continua, en pince-sans-rire que la nature l'avait fait :

— « On gagne cinquante pour cent au petit verre. « C'est bien le moins ! Donc, l'unique sou, à chaque demi- « tour de sa circulation, engendrait pour Pierre un demi- « sou; au second demi-tour, il procréait un demi-sou « pour Martin.

« Il suffisait d'introduire un grand nombre de « cabaretiers dans le cycle, pour assurer la fortune à « tous. Le même sou passant de main en main, devait « laisser un petit sou à chaque mutation. C'était la richesse « dans la consommation.

« Faire aller le commerce: il n'y a que cela ; n'est-ce « pas? Consommer, faire circuler, c'est enrichir l'univers. »

Séraphin reconnaissait sa théorie; il se l'avouait et cependant jamais il ne l'avait entendue exposer avec une logique aussi osée. S'enrichir à pratiquer la coopérative de l'alcoolisme lui paraissait une conception trop neuve pour entrer dans son cerveau conservateur.

Catherine le tira d'embarras en demandant : « Combien de temps cela dura-t-il? »

— « Pour cela, pas longtemps, répliqua le docteur. Un « jour Martin constata que son tonneau s'était vidé et, le « même soir, Pierre fit la même découverte. L'argent avait « circulé; on avait oublié que la marchandise se consom- « mait. Quand il fallut payer le distillateur pour refaire sa « provision, on dut gratter le fonds du tiroir : il n'y eut « plus de quoi acheter ni pain, ni viande... Le commerce « avait marché, mais les commerçants étaient ruinés. »

— « Cela devait finir comme ça, » fit Sanders, après avoir lu dans les yeux de Catherine que tel était son avis.

— « En effet, on avait oublié que l'argent qui circule « représente des valeurs, que ce qu'on échange, ce sont des « utilités, que l'échange cesse quand on boit son magasin « ou qu'on l'incendie. Détruire des marchandises, c'est dé- « truire des richesses, sans plus; c'est appauvrir la masse « circulante, c'est diminuer l'aisance pour soi et pour les « autres. »

— « Je le crois bien, s'écria Madame, si j'allais boire « le café et prendre le sucre de Mme Vanden Bok et si « elle venait en faire autant chez moi, avec ou sans « Napoléon casqué, tu payerais une jolie traite au bout « de l'an et M. Vanden Bok aussi.

« Martin et Pierre, à part qu'ils s'étaient saoulés, avaient « fait à chaque visite la même opération que s'ils avaient « versé tout simplement un verre de genièvre à l'égoût. « Ils n'avaient plus ce qu'ils avaient bu : ils ne pouvaient « plus le vendre, ils ne pouvaient plus en faire de l'argent « pour acheter de quoi manger.

« Votre histoire, M. le Docteur, m'explique bien « des choses. Précisément, Pierre et Martin étaient mes « clients. Ils m'achetaient quantité de marchandises « pour leur restaurant. Ils payaient très bien. Mais, dans « les derniers temps, ils ont commencé à négliger leurs

« notes. J'ai perdu mille francs à l'un et quinze cents « francs à l'autre. »

Sanders n'en pouvait croire ses oreilles.

Catherine allait-elle se laisser égarer jusqu'à parler comme les Avocats?

— « Voyons, Catherine, est-ce que c'est la faute de « la circulation que ces deux individus ont bu ? »

— « Mais non, mon ami, dit Catherine, tu sais bien « que je suis une femme d'affaires, moi, et mon expé- « rience me dit que la circulation, c'est comme un « couteau.

— « Comme un couteau !! »

— « Oui, un couteau qu'on emploie à couper sa « viande est utile. Un couteau qu'on emploie à tuer son « voisin est nuisible.

« La circulation qu'on emploie à mettre les choses « où elles sont utiles, fait du bien.

« La circulation qu'on emploie à mettre les choses « là où elles ne servent à rien, fait du mal. »

« La circulation, c'est un chariot, mon ami, si vous « l'aimez mieux, le chariot qui transporte le pain là où on a « besoin de pain, fait bon service; le chariot qui trans- « porte du pain là où on a besoin de briques, fait un « voyage perdu; le chariot qui transporte le pain à la « rivière, fait un voyage perdu et, de plus, il appauvrit le « monde de tout le pain qu'il verse à l'eau. »

— « Tout juste, Madame, » fit le Docteur.

— « Et ce n'est pas tout... Celui qui fait venir des « choses dont il n'a pas besoin, se fait du mal à lui- « même, puisqu'il doit payer ces choses inutiles. Tout « ce qu'il dépense en pure perte, il ne le dépense pas en « choses utiles. Pour nous, il est égal de vendre ceci ou « cela. Mais ce n'est pas tout de vendre maintenant: il faut « continuer à vendre et se faire payer... Et, pour moi,

« j'ai meilleure confiance de voir durer les choses si les « gens sont sages que s'ils sont fous. »

— « Vous parlez d'or, Madame, » dit le Docteur, tandis que Sanders bourrait sa pipe, geste familier au penseur embarrassé. « Et cependant il faut le dire parce que c'est « vrai : Il y a une tendance dans nos mœurs, une tendance « dans nos idées, dans nos préjugés, à engager la production « à jeter sur le marché des choses qui ne servent à rien ou « à peu, à attirer le consommateur vers cette production « stérile, au préjudice de la satisfaction des besoins sérieux, « au préjudice de la production sérieuse. »

M. Sanders avait tiré de sa pipe quatre ou cinq grosses bouffées de fumée. On voyait qu'une activité cérébrale venait de se développer subitement, énergique et puissante.

Le Docteur venait de s'engager dans le mauvais pas des controverses sur le luxe.

C'est ici qu'on les serre dans l'étau du ridicule et du respect humain, les prêcheurs de vie simple!

M. Sanders le ferait bien voir au Docteur! Il donnerait à son apostrophe la formule quintessenciée.

Tenez vous bien, Docteur, c'est la dosimétrie dans l'objection : le principe actif, là, tout seul, avec le sucre de lait d'un sourire triomphant !

— « Voyons donc, est-ce que la ville doit devenir un « béguinage? Vous parlez comme un Trappiste..! »

Le Docteur en fut un peu défrisé et prudemment se cantonna dans la défensive.

— « Ne forçons pas la note, mon cher M. Sanders.

« Non, Monsieur, je n'entends pas être austère, je ne « veux pas condamner tous les plaisirs. Il faut dans la « vie une dose de gaité, il faut la distraction, il faut la « dissipation même, dans une certaine mesure. Ce sont là « des conditions de la conservation de l'énergie.

« Il faut une satisfaction aux besoins intellectuels, aux « besoins esthétiques. C'est une condition de développe- « ment.

« Quand les gens s'amusent pour se reposer et se « reposent; quand ils se distraient des ennuis des affaires, « en s'ornant l'esprit d'étude et d'art; quand ils se dis- « sipent un instant pour laisser leurs nerfs se détendre...; « c'est parfait, Monsieur!

« Mais précisément, je voudrais voir faire économie « pour les plaisirs bienfaisants, de ce qui se gaspille dans « les joies insensées dont on sort sans avoir acquis de repos « pour le corps, sans avoir acquis de tranquillité et de « force pour l'esprit.

« Ah! je regrette trois cent mille francs — puisque « c'est votre chiffre — perdus en trois jours, sous pré- « texte que dix chevaux ont lutté de vitesse et qu'il a « fallu voir les chevaux ou voir les gens qui les ont vus.

« Mais j'applaudirais à voir cet argent passer à faire « notre population robuste, à la faire artiste, à la déve- « lopper, à l'élever.

« L'argent qui circule de main en main pour laisser, « après cette circulation, l'âme populaire plus noble, plus « sensible au beau, je me félicite de le voir circuler, autant « que je me félicite de le voir rouler dans les affaires « qui nourrissent le corps.

« Je ne demande pas qu'on s'amuse moins. Je « demande qu'on s'amuse mieux. Je demande qu'on « s'amuse comme vous vous amusez vous-même, comme « vous voulez que s'amusent vos enfants.

« Je n'ai pas de morale à moi, trouvée dans un livre « nouveau. Je dis que la morale pour tous est celle qui « est la vôtre, pour vous et votre famille.

« Et vous me laisserez dire que votre morale est la « meilleure des économies politiques.

« Vous n'êtes pas si malheureux, mon cher Monsieur « Sanders; sans être indiscret, je croirais bien qu'un jour

« votre nom figurera sur la liste des éligibles au Sénat... »

La pipe donna des bouffées opalines, montant au plafond tout droit.

— « Eh bien! Si un homme était venu, il y a vingt ans, « à vos débuts, vous acheter tout le riz que vous aviez en « magasin et qu'il vous eût dit : « Je suis riche, moi : je « « veux faire aller vos affaires; j'achète ce riz pour le jeter « « au ruisseau... » Vous eussiez cru, peut-être, que cet « homme vous voulait du bien. Vous vous fussiez dit que « vous bénéficiriez à la vente qu'il vous offrait... Mais vous « n'eussiez pas fait l'affaire sans un regret. Le scrupule « vous fût venu que cet homme avait un grain de folie... « Vous eussiez dit : « Monsieur, ne vaudrait-il pas mieux « « que quelqu'un profitât de ce riz, qu'on en fît de bonne « « soupe pour les pauvres? » Vous eussiez senti, d'un « instinct sûr, que ce bradage était mauvais. »

— « Ce n'est pas douteux! » fit Madame.

— « Ça c'est vrai! » « accorda Sanders.

— « Voici qu'on vient vous commander du papier à « couper en petits ronds... On vous demande des hectolitres « de confetti. Oui, vous y bénéficierez. Mais voyez! demain « ces petits numulles de papier seront le tapis de la Place « d'Armes... Vous serez tentés de dire : « Monsieur, si c'est « « pour m'être agréable que vous achetez, si c'est pour « « faire aller mes affaires, commandez-moi autre chose, « « je vous prie, quelque chose d'utile... Je gagnerai autant « « à vendre du pain, des pommes de terre, des légumes. « « Cela, au moins, à côté du passage de votre argent « « de votre caisse dans la mienne, mettra quelque chose « « à l'estomac de quelqu'un. Et ce quelqu'un, cet ouvrier « « rassasié, aura des forces demain pour travailler, pour « « produire, pour créer des marchandises à la fabrique « « et gagner un salaire pour lui, double source d'offres « « pour moi ou mes confrères, double aliment pour « « l'échange, double aliment pour les affaires. »

« Les confetti, c'est la suprême expression, la réali-

« sation symbolique de cette idée, que celui qui a l'argent « en mains doit le dépenser n'importe comment, le faire « passer à autrui au plus vite, sans discernement et sans « discrétion.

« On ne voit pas qu'à se dégarnir le gousset en « achetant ce qu'il va jeter, le possesseur d'argent se « rend moins solvable, peut-être insolvable, qu'en tout cas, « il diminue sa puissance d'acquérir ce dont il a un besoin « réel, sérieux, sa puissance d'intervention dans les affaires « productives.

« C'est le phénomène général, tristement général. On « paie comptant l'inutile, le superflu, le voluptuaire : « argent en main au théâtre, argent en main au cirque, « argent en main aux expositions, argent en main aux « courses, argent en main chez le bookmaker, argent « en main au café, argent en main au restaurant *chic*...; « mais on a des comptes chez le boucher, on a des « comptes chez le boulanger, on a des comptes chez le « tailleur, on a des comptes chez le cordonnier, on « a des comptes partout.

« De plus en plus les fonds disponibles vont à la « vie de plaisirs, à la vie de jouissance, à la vie de « frivolité... De plus en plus, l'offre des choses foli- « chonnes absorbe les ressources au préjudice de la vie « sérieuse.

« On paie comptant les *confetti* qu'on jettera à la « voirie : on s'endette pour le morceau de bœuf qu'on « doit manger...

« Ne voit-on pas que la débâcle est au bout de « cette vie de polichinelles? Ne voit-on pas que cette « prospérité de surface, faite de dépenses inconsidérées, est « la ruine des affaires solides?

« Oui, l'on achètera, en un jour de courses ou de « Longchamps-fleuri, des toilettes tapageuses! On débou- « chera de nombreuses bouteilles et l'on fera sauter des « milliers de bouchons! Mais dans les familles, une vie

« courante se fait de misères et de privations : « Gran-
« dement en dehors, petitement en dedans » me disait
« un marchand allemand, traduisant prosaïquement le
« spirituel « tout en façade » d'Emile Augier.

« Il restera vrai toujours, le vieux mot : *Aurea*
« *mediocritas.* Il restera vrai toujours que dans l'intérêt
« de tous, fournisseurs et consommateurs, la solidité est
« dans la modération.

« Les grands magasins dont on se plaint tant, l'ont
« bien compris : ils ont compris que ce n'est point à des
« commandes aux chiffres étincelants qu'ils auront le
« bénéfice. Ils ont imposé la règle du comptant comme la
« seule et dernière garantie du profit réel. »

— « Nous ne le pouvons nous, dit Madame, nos
« clients nous quitteraient. »

— « Je ne le sais que trop ! poursuivit le Docteur :
« mais si vous n'êtes pas de force à faire cesser le mal dont
« vous souffrez, au moins sommes-nous d'accord que le
« mal est là.

« Au lieu de la conspiration des préjugés pous-
« sant de plus en plus dans la voie fausse, il faudrait
« le concert unanime des bonnes volontés et des esprits
« sages, disant partout à l'unisson : Arrière le luxe ! arrière
« la vie voluptuaire ! Vie simple et probe, avec son confort
« modéré et son esthétique sans tons criards !

« Qu'est-ce donc que cette amère ironie ?

« Partout je trouve ce mot de *crise.* La propriété
« foncière crie que ses rentes baissent. Le portefeuille
« clame que les revenus diminuent. L'industrie, le com-
« merce ont des lamentations qui n'ont d'égales, à part
« celles de Jérémie, que celle de l'agriculture. La bour-
« geoisie gémit à fendre l'âme. La crise, toutes les crises !!
« et voici que la consommation, que la dépense, que le luxe
« s'étendent et se propagent avec une rapidité effroyable.

« Depuis des années, les esprits graves signalent le
« péril et voici que le péril est prôné comme le remède.

« Voici qu'au nom du stupide : « Cela fait aller le com-
« merce », de toutes parts on nous pousse à l'impré-
« voyance, au gaspillage, à la folie.

« Nous sommes tombés aux confetti. Nous dépensons
« pour jeter à la rue... Partout, jusque dans les faubourgs
« populaires, sont étalés les confetti que les pauvres gens
« achèteront comptant, à côté des harengs qu'ils ne pour-
« ront se payer et des pommes de terre que réclame vaine-
« ment leur ventre vide. Tant la contagion s'étend, répan-
« dant le luxe là même où il devient meurtrier! C'est
« le dernier stade. Il est temps de nous ressaisir, temps,
« grand temps !

Les voisines venaient de rentrer et la voiture attendait à la porte...

On roula la petite dans des couvertures. Toujours la dyspnée, toujours la cyanose, toujours le petit soufflet de la poitrine d'enfant, jetant le strident sifflement, une fois par seconde!

Madame Sanders prit l'eau bénite : « Puisque ta mère
« n'est pas là, mon enfant, je te donne la bénédiction.
« Dieu te garde et Dieu te bénisse! Puisse-t-il te guérir! »
Et les voisines, doucement, comme un colis fragile, portèrent la fillette dans le fiacre qui, hier, voiturait les bruyants plaisirs du carnaval... Et tous songeaient que, tout-à-l'heure peut-être, ce petit corps serait un cadavre que sa mère ne réclamerait pas!

« A l'hôpital, cocher! »

Mme Sanders se sentit des larmes aux yeux. Séraphin avait laissé sa pipe choir des doigts sur la table et portait le mouchoir au visage.

J'osai dire : « Tristes dessous! « ce qu'on voit et ce

« qu'on ne voit pas. » Vous avez vu, M. Sanders, vous « avez vu... Dites-le là à vos amis, ce que vous avez vu!

« Voilà une enfant inscrite pour sa vie aux livres « de la bienfaisance. C'est la bourgeoisie qui payera. Ou « voilà une morte que demain on enterrera. C'est la bour- « geoisie qui payera »

Le brave homme nous serra la main : sur sa face passait un sourire indécis, comme s'il ne voulait capituler, comme s'il ne voulait plus résister davantage.

A la Place d'Armes, les balayeurs toujours remuaient le tapis de confetti et les tombereaux partaient, de leur roulement cahotant, vers le dépôt d'immondices.

Mais là, au loin, là où, par ironie, le Théâtre, Palais des Plaisirs, n'est séparé que d'une largeur de rue, du Palais de Justice, comme s'il fallait que les drames et les comédies de la vie pussent se répéter, voisinant, du fictif au réel, du vécu au conventionnel, une foule s'était massée, nombreuse, compacte...

Le Tribunal correctionnel venait de juger une affaire de banqueroute : une banqueroute retentissante.

Qui n'avait connu le failli au temps de sa splendeur?

Il avait fait aller le commerce, lui, il avait fait aller les affaires, il avait fait circuler l'argent en une giration diabolique.

On le saluait chapeau bas, il y a peu de mois, parce qu'il dépensait largement. Il vivait dans un luxe oriental..., il aimait et pratiquait grandement les jouissances de la table..., il avait des maîtresses qui aux jours de courses, étalaient les raffinements de la dernière mode..., il donnait des fêtes superbes... Il était de tout ce qui fait le mouvement. Tous les commerces, tous les métiers avaient leur part du fleuve d'or coulant à pleins bords...

Quel bien il faisait! Comme on regrettait que d'autres ne suivissent pas plus nombreux ses exemples. C'eût été la vie, c'eût été l'animation, c'eût été la richesse dans la ville... Car, dépenser, ça profite toujours à quelqu'un... Car le luxe, c'est la fortune des affaires...

Peu à peu, l'étiage avait baissé dans le bassin d'où coulait le Pactole fertilisant. Peu à peu il avait fallu recourir au jeu, au grand jeu, pour ramener le niveau fuyant... Comme toujours, la débâcle vint. Un jour, la corde des reports trop tendue, se rompit, laissant tomber en ruine le vaste édifice que seule elle soutenait de longtemps.

Les bookmakers avaient été payés comptant, les maîtresses aussi et les orgies de tout genre...

Mais le boucher était pris dans la faillite et le boulanger, et le tailleur et le cordonnier. Les servantes mêmes, les domestiques n'avaient point reçu leurs gages.

Et lui, il était parti, avec une femme, emportant tous les fonds qu'il avait pu recueillir.

De quinzaine en quinzaine, aux jours d'échéance, les Banques renvoyaient, innombrables, les effets impayés. Oh, chacun avait accepté ses remises! Qui eût douté de la signature, séchée au sable d'or, de cet homme qui partout jetait l'or? Les comptes de retour, d'endosseur en endosseur, passaient jusqu'au preneur originaire, disant le vide, le creux, de cette circulation, qui avait alimenté l'autre, tandis que celle-ci l'avait couverte de son éclat trompeur.

Et voici, chez beaucoup, l'huissier sonnant la terrible cloche du protêt. Et voici chez beaucoup le désarroi des carnets d'échéances, la gêne et le désespoir... Et voici des maisons solides et stables jusque là, forcées de solliciter des renouvellements, vacillant aux confins de la faillite.

Chez les petits surtout, la survenance subite d'un retour imprévu cause un trouble sans nom. Les huis-

siers avaient entendu cent fois le même discours : « Tou-
« jours j'ai fait honneur à mes affaires, jamais je n'ai
« eu un protêt... Qui eût pu croire cela, Monsieur?
« Nathan, c'était de l'or en barre... Si je dois
« payer cet effet, maintenant, je ne puis satisfaire mes
« fournisseurs... » Les Banquiers avaient été bons, ils avaient été humains, ils avaient accordé des délais... Mais ces délais n'empêchaient point les frais d'avoir été faits et les intérêts de courir et, enfin, plus tôt ou plus tard, il avait fallu payer. Nombreux, ils avaient dû dire à leurs créanciers : « je suis pris à la faillite Nathan, il faut me donner du temps... » Ils avaient dû avouer leur gêne, ils avaient dû découvrir l'exiguité de leur capital..., ils avaient dû prier beau, s'humilier... eux, les courageux, les vaillants, qui, à force d'ordre, d'économie, de labeur, s'étaient acquis le crédit qui ferait un jour leur petite fortune.

Ce fut une clameur de haro. Ce fut une colère indicible. Il avait étalé un luxe au-delà de ses moyens ; il avait trompé le public. Tel, le grand grief !..

La folie acclamée hier, quand elle portait le manteau des illusions dorées, était odieuse maintenant, dans la nudité du désenchantement.

On l'avait arrêté à Paris. Le tribunal venait de lui infliger deux années d'emprisonnement. La foule discutait le jugement... C'étaient les témoins, c'étaient les créanciers irrités, c'étaient les victimes, honorables, intéressantes, car les créanciers de jeu n'étaient point là. On trouvait que le tribunal n'avait pas été assez sévère. « Quoi donc ! Est-ce que les juges ne comprennent pas quel mal ces hommes néfastes font aux affaires, qui dépensent follement au-delà de leurs moyens? Est-ce que les juges ne comprennent pas que le commerce vit de confiance? On devrait être impitoyable pour ces misérables qui par leur luxe jettent la poudre aux yeux. On devrait les enfermer pour la vie, ces bourreaux d'argent. »

— Et les femmes, plus cruelles en leurs indignations, parce que moins habituées aux perversités du monde, regrettaient les sévérités d'antan : « Pourquoi donc a-t-on « supprimé la peine de mort? Autrefois on brûlait vifs « les banqueroutiers et c'était justice. Y a-t-il pires crimi- « nels que ces êtres sans entrailles, engouffrant la fortune « des familles honnêtes, dans leur luxe insensé? S'il avait « vécu comme nous, simplement, travaillant comme nous, « n'aurait-il pas eu assez de bonheur avec sa fortune? « Qu'avait-il besoin de nous plonger dans la misère, nous, « nos pauvres enfants? »

Les poings se crispaient; sans le sentiment de retenue que donnent les convenances sociales, ils se fussent dressés, innombrables, en forêt, au-dessus des têtes.

Il sortit du Palais.

Ce fut une cohue. Il fallait le voir, le dévisager, lui ricaner à la face, le jouisseur qui avait fait leur malheur. « Quelle mine fera-t-il maintenant? Il était insolent tout à l'heure devant les juges. Comment sera-t-il maintenant entre les gendarmes? »

Un instant, faisant les cinq pas qu'il fallait pour arriver au triste équipage des criminels, il put voir ce théâtre d'où vingt fois il était sorti à pareille date, après le bal masqué, au milieu de la foule délirante, comme lui, des plaisirs de la nuit.

Maintenant on criait : « le voilà, le voleur! »

Ce fut une tempête d'injures, un ouragan d'invectives, poussé par un vent de rage. Un bond de sang lui avait rougi la face, congestion à la tête de tout ce qui fermentait en lui de désespoir, de honte, de fureur impuissante et d'orgueil meurtri.

Il sauta, comme dans un refuge, dans la voiture.

Là, seul, dans la cellule étroite, il trépignait, se tordait.

Du dehors, le bruit de la colère populaire battait les parois. C'était l'allusion brutale, c'était l'évocation cruellement ironique, c'était le persiffiage rancunier de chacun de ses plaisirs, de chacun de ses luxes, de chacune de ses jouissances.

C'en était trop ! Il bondit, de ses poings cogna la cloison... : « Imbéciles ! cria-t-il, c'est pour cela qu'ils « me conspuent ; c'est pour cela qu'ils m'encensaient. »

Cette détente motrice le laissa plus calme : il s'affaissa sur la banquette... et il sentit commencer la course qui le menait là-bas, entre quatre murs, pour deux ans.

— « Imbéciles... hélas, non ! L'imbécile, c'est moi... « Je les éblouissais de mon luxe, je les illusionnais à leur « jeter l'argent par poignées... Ils croyaient, les pauvres, « que ce jeu continuerait... Ils croyaient que je produisais « l'or suivant une recette magique. Ils ne savaient point « que je creusais le gouffre sous mes pieds ; ils ne savaient « pas que je bâtissais la maison dorée sur un vide affreux, « la soutenant du fil fragile de mon crédit... Ils ne se « doutaient pas que, si ce fil rompait, tandis que je roulerais « au fond de l'abîme, ils y descendraient avec moi. Ah ! « Ils sont furieux de la surprise que je leur ménageais ! « Ah ! ils me font cortège de leurs récriminations ! Ils « ont raison,.. ils ont raison...! Oui, mon Dieu, je suis « coupable ! Oui, j'ai mérité !... J'expie dans la honte la « popularité que j'avais escroquée... J'expie... ! »

La voiture roulait, avec son vieux cheval poussif, avec son petit cocher vieillot à la veste grise, à la casquette galonnée de rouge, les gendarmes suivant,... vers la prison.

Et puis venait le fiacre, avec son cheval fatigué des courses du Carnaval et son cocher aux yeux ballonnés d'insomnie, conduisant la petite fille... à l'hôpital.

Et tout près, à vingt pas, résonnait sur le pavé un tombereau charriant des confetti... au dépôt des ordures...

Et de pied suivaient les créanciers, les bourgeois victimes du luxe.

Lamentable et suggestif cortège! Ah! le luxe fait aller les affaires! Ah! la dépense fait circuler et cela profite toujours à quelqu'un!

H. DE BAETS

AUTOMNE

Les feuilles tournent dans les airs
Comme un vol de papillons jaunes;
Adieu l'amour dans les bois verts !...
Le ruisseau pleure sous les aulnes.

Le temps des nids nous a laissés
Avec les feuilles des grands arbres
Qui se dressent noirs et glacés,
Immobiles comme des marbres.

O pauvres squelettes de bois,
Adieu vos frissons, vos murmures !
Je n'entends plus sonner les voix
Qui chantonnaient dans vos ramures.

Le ciel lourd pèse sur les champs;
Un vol de corneilles s'égrène
Dans la grisaille des couchants...
Le ruisseau pleure dans la plaine.

C'est l'heure de se réunir
Autour du feu plein d'étincelles,
Et de vivre du souvenir
En attendant les fleurs nouvelles.

LÉON SAHEL

UNE AME SACERDOTALE

L'abbé FÉLIX KLEIN

.... J'ai passé ma vie à tâcher de rendre la jeunesse un peu plus chrétienne et les chrétiens un peu plus jeunes.....
(*Lettre de* l'Abbé KLEIN *à la Société Littéraire*)

LA *Société Littéraire des Etudiants catholiques gantois* fêtera, les 20 et 21 février prochains, sa dixième année d'existence. A cette occasion, elle a invité M. l'abbé Félix Klein, maître de conférences à l'Institut Catholique de Paris, à prendre la parole devant ses membres. L'éminent professeur a accepté cette invitation avec une cordialité et une bonne grâce parfaites et, le samedi 20 février, à 8 1/2 heures du soir, en la grande salle du Cercle Catholique, il traitera de l'*Idéal de l'écrivain catholique.* Le moment est donc bien choisi, pour entretenir les lecteurs du *Magasin Littéraire* de ce prêtre au cœur vaillant et à l'âme vraiment sacerdotale et de dire, en quelques mots, pourquoi les Jeunes Catholiques lui ont voué un respect profond et une reconnaissante admiration.

Voici d'abord quelques notes biographiques et bibliographiques (1).

L'abbé Félix Klein a fait sa théologie au Séminaire de Saint Sulpice et préparé sa licence ès-lettres à l'Institut Catholique de Paris. Aussitôt après le succès qu'il y obtint, il entra au *Correspondant*, dont il devint, tout jeune encore, un des collaborateurs assidus. Il y publia une série d'articles très remarqués, qu'il a réunis plus tard (1892) en volume, sous ce titre significatif : *Nouvelles tendances en religion et en littérature.*

La fatigue de la vie menée au Séminaire, aggravée par celle des examens, altéra la santé du jeune prêtre et l'obligea à prendre une année de repos. Ce fut en Algérie qu'il se rendit. Mgr Lavigerie l'y accueillit avec bonté et lui témoigna toujours une bienveillance particulière. Il put étudier sur place les œuvres du grand Cardinal et recueillir des matériaux nombreux. Nous devons à ce séjour le livre : *Le Cardinal Lavigerie et les œuvres d'Afrique*, qui a été traduit en allemand et dont la quatrième édition, complètement refondue, vient de paraître, ces derniers jours, chez Mame. — Ces deux âmes d'ardeur et de dévouement étaient bien faites pour se comprendre et s'aimer. Il n'est donc point surprenant que le livre où l'une raconte l'autre soit une œuvre remarquable et forte.

A son retour d'Afrique, l'abbé Klein fut nommé par son évêque professeur de philosophie à l'Ecole Saint-Etienne de Meaux, mais il demeura à peine trois mois dans cette charge. Mgr d'Hulst, dont la

---

(1) Je dois la plupart de ces notes à l'obligeance et à l'amabilité de M. Edouard Trogan, secrétaire du *Correspondant*, à qui je suis heureux de pouvoir ici, publiquement, adresser tous mes remerciements.
J. S.

haute et belle intelligence savait pénétrer les esprits et juger les hommes avec une sûreté parfaite, avait été très vivement frappé d'un article intitulé *Le Mouvement néo-chrétien*, que l'abbé Klein avait publié dans le *Correspondant* et il avait conçu une grande estime pour son auteur. Il l'appela bientôt à professer la Littérature française à l'Institut Catholique de Paris. Et plus tard, vers la fin de sa vie, quand Mgr d'Hulst, toujours animé d'un zèle ardent pour la haute culture et pour la vraie science, organisa à l'Institut Catholique les cours supérieurs de jeunes filles, c'est à l'abbé Klein encore qu'il confia l'enseignement du dogme et de l'apologétique, tout en lui conservant sa chaire de littérature française.

L'enseignement de l'abbé Klein a été fécond et porte des fruits : on peut dire que c'est à son esprit généreux et ouvert, à son ardeur d'apostolat compris suivant les vrais besoins du siècle, que l'on doit la création à Paris, par ses élèves et ses amis inspirés et soutenus par lui, de la jeune revue catholique *Le Sillon*. Cette revue est vaillante; des articles très intéressants à divers points de vue y ont déjà paru et, grâce aux éléments précieux dont elle dispose, elle est pleine de promesses d'avenir. Signalons en passant l'excellente *Correspondance de Belgique* que vient d'y publier notre ami Thomas Braun, dans laquelle, après un historique très complet, il résume avec précision et netteté les œuvres de la jeunesse catholique contemporaine, dans notre pays. Lui reprocherai-je d'avoir été trop bienveillant pour le *Magasin Littéraire* et pour moi-même?

L'abbé Klein avait en main le plus puissant et le plus efficace des instruments d'influence sur l'élite des jeunes gens : l'enseignement supérieur. Il a su et il sait en user. Mais ce ne lui a point été un motif pour négliger cette autre grande force : le journalisme.

Lorsque *Le Monde,* aujourd'hui fusionné avec *L'Univers,* devint, sous l'influence vivifiante de l'abbé Naudet, l'organe des catholiques progressistes, l'abbé Klein accepta d'y faire tous les quinze jours une chronique littéraire. Il y a donné des articles qui firent du bruit et, mieux que du bruit, qui produisirent une impression profonde. Rappelons seulement que c'est là qu'il publia la belle étude où il apprécie favorablement le dernier livre du maître J.-K. Huysmans, *En Route,* étude qui nous consola et nous dédommagea, nous catholiques belges, de la mauvaise foi et de l'étroitesse d'esprit dont firent preuve nos critiques, à l'égard de cette œuvre. C'est là encore qu'avec un noble courage, à propos du *Jardin d'Epicure,* il flétrit l'immoralité foncière du beau styliste Anatole France. C'est là enfin qu'il fit entre la mémoire de Taine et celle de Renan une séparation nette et dont les catholiques ont tenu compte. On retrouve ces études, avec d'autres essais, dans un volume édité chez Lecoffre en 1895 et intitulé *Autour du dilettantisme.*

Mais l'activité de l'abbé Klein ne se bornait pas au domaine littéraire. A la même époque (1894) il fit paraître, encore chez Lecoffre, sous ce titre : *L'Eglise et le Siècle,* une série de discours de Mgr Ireland. C'est dans la préface et dans les notes de ce livre, qui arriva en quelques mois à sa septième édition et qui fut traduit en diverses langues, que l'on peut retrouver, clairement et franchement dites, les idées politiques et sociales de l'auteur. Rien peut-être n'a autant contribué que ce petit livre à répandre en Europe les idées et l'influence de l'Eglise des Etats-Unis. Quelle reconnaissance ne devons-nous pas, pour cela, à celui qui a été de la sorte, l'occasion d'un si notable et si heureux changement dans les idées!

Ajoutons, pour être complet, que l'abbé Klein a dirigé pendant deux ans (jusqu'à la fin de l'année 1896) la revue *L'Enseignement moyen*, organe de toutes les maisons libres d'enseignement secondaire. Disons enfin qu'il achève d'écrire la vie de Mgr du Pont des Loges, évêque de Metz au temps de la guerre franco-allemande.

On le voit, la vie de ce prêtre encore jeune est abondante déjà en œuvres : nous ne pouvons pas ici l'étudier d'une manière complète et approfondie : la compétence d'ailleurs nous ferait défaut. — Contentons-nous donc, puisqu'il faut se borner, de reprendre les *Nouvelles tendances en religion et en littérature* et *Autour du dilettantisme* et efforçons-nous, grâce à ces deux livres, de bien comprendre cette *âme sacerdotale*.

Tout d'abord et ceci résume tout, l'abbé Klein est un *chrétien*.

Je sais que des gens vont sourire et trouveront naïf que je vienne dire d'un prêtre qu'il est chrétien. Je n'en ai pas souci : je m'expliquerai toutefois, parce qu'il peut être utile parfois que ces choses-là soient rappelées.

Pour être chrétien, il ne suffit point d'être baptisé, d'assister à la messe d'obligation et d'observer les abstinences prescrites : c'est la matérialité cela, c'est du christianisme négatif. L'on vit ainsi, accomplissant des rites incompris, obéissant à des formules qui paraissent vaines, l'on vit, fidèle seulement à la lettre de la Religion. Heureusement pour ceux-là, — heureusement pour nous tous d'ailleurs, — Dieu est le Père des miséricordes infinies, et il bénit les moindres bonnes volontés! — Quand je fais à un

homme l'éloge de l'appeler *chrétien*, (hélas ! pourquoi faut-il que cet éloge se puisse si rarement appliquer dans le monde des artistes?) je donne un sens plus large et plus haut à ce mot. C'est pour celui qui est pénétré de l'esprit du christianisme et qui agit en tout, en conformité des principes dont il se réclame, que je réserve ce nom. Il faut, pour le mériter, être d'une logique de vie, rigoureuse, ou du moins s'efforcer vers cette logique; il faut que toute la vie et tous les actes, la vie et les actes de l'écrivain comme ceux de l'homme privé aient été préalablement jugés par la conscience, et qu'elle ait été vécue ou qu'ils aient été accomplis, parce que la conscience a estimé que tel était le bien, tel donc le devoir. Ce verdict rendu, il faut que l'on ait marché de l'avant, sans égard pour les susceptibilités que l'on pourrait froisser, pour les égoïsmes que l'on pourrait troubler, ou pour les mécontentements que l'on pourrait susciter, — marché de l'avant, avec sincérité et charité. La sincérité vous console vis-à-vis de vous-même, la charité vous console et console aussi les autres.

Et ce n'est point à l'intolérance qu'aboutit l'écrivain ou l'artiste qui s'inspire de ces principes : certes il écarte loin de lui, dédaigneusement, cette tolérance lâche et facile, qui est faite de paresse morale et intellectuelle et constitue l'encouragement tacite au mal. Mais il a la haute et large tolérance de celui qui connaît la Vérité et la Vie et, sachant que rien ne prévaudra contre elles, n'hésite point à être sincère partout et envers tous, à rendre à ses adversaires l'hommage qu'il estime leur être justement dû. Il sait qu'il y a une Beauté purement formelle, et quand elle s'offre à lui, haïssant l'hypocrisie du silence, tout autant que le mensonge d'un blâme immérité, il parle, il loue ce qu'il croit digne d'éloges

et dans la mesure où il le croit. Mais il sait aussi que la Beauté idéelle est plus parfaite et a besoin de la Beauté formelle comme l'âme humaine qui se revêt du corps, il sait que les chefs-d'œuvre naissent de l'union féconde de ces deux Beautés et son culte, par conséquent, s'adresse à chacune d'elles, en maintenant entre elles la hiérarchie nécessaire. Il sait enfin que si l'absolue Beauté est en Dieu et si cela seul en participe pleinement qui est selon Dieu, tout ce qui tend vers Lui d'un effort sincère et loyal emprunte à des degrés divers un reflet à cette Beauté.

Tout ce qui précède n'est point, comme on pourrait le croire, une inutile digression. Pour bien comprendre un écrivain, il faut avant tout se rendre un compte exact du point de vue dont il part : c'est l'infaillible moyen de juger s'il s'est conformé à son idéal. L'appréciation de cet idéal lui même constitue une question spéciale.

L'abbé Klein est un *chrétien*, et ce qui précède aura montré en quel sens. Ce devient donc chose superflue de le dire, c'est à un point de vue chrétien qu'il se place pour juger les œuvres et les hommes. L'on vient de voir, philosophiquement, à quelle impartiale et noble tolérance doit aboutir celui qui est animé d'un tel esprit : faut-il montrer en pratique, comment l'abbé Klein sait respecter ses adversaires et faire la part aux éloges mérités? Mais il faudrait pour cela rappeler son œuvre entière, qui est toute de sincérité, de justice, d'accueil aux bonnes volontés même les plus débiles; souvenons-nous seulement des études si profondes et si bienveillantes qu'il a consacrées

au mouvement néo-chrétien (1), à MM. Paul Bourget, Henry Bérenger, Joris-Karl Huysmans (2). — Et quelle leçon pour beaucoup, que celle qui ressort de ces lignes bien caractéristiques, que je veux citer ici :

« .... C'est donc être injuste pour les néo-chré-
« tiens, de voir seulement les utopies sans danger
« qui se mêlent parfois à leur système; si l'on peut
« sourire de quelques détails, l'ensemble de leur
« tentative mérite plutôt une réelle sympathie. —
« Certes, la plupart des esprits que ce mouvement
« entraîne loin du scepticisme et du positivisme,
« s'arrêteront à mi-chemin du vrai; mais alors même
« ils se seront rapprochés de nous. *Loin de les*
« *décourager en leur reprochant avec amertume*
« *ce qui leur fait défaut, c'est à nous de les appeler,*
« *du geste et de la voix, vers les hauteurs que la*
« *foi éclaire et où il a plu à Dieu de nous placer.* » (3)

Mais il ne doit pas nous suffir à nous chrétiens, d'être courtois et accueillants pour les hommes de notre époque et de leur rendre justice; nous avons des devoirs plus amples et plus graves encore. Cette époque elle-même, où nous vivons, il faut que nous l'aimions, que nous espérions en elle : il faut que nous nous adaptions aux inéluctables changements qu'elle a entraînés et que nous tentions d'agir sur elle pour l'orienter vers le Bien. Confiance en Dieu, telle est notre devise. Or, si Dieu permet *les tristesses de l'heure présente*, suivant l'expression chère aux Jérémies du doctrinarisme, c'est apparemment qu'il a

(1) *Nouvelles tendances en Religion et en Littérature.*
(2) *Autour du dilettantisme.*
(3) *Nouvelles tendances*, p. 66.

ses desseins. Et il y a peut-être quelque vraisemblance à croire que ce n'est pas seulement pour lancer au siècle des anathèmes plus ou moins grandiloquents et ..... nous croiser les bras, que le Créateur nous a appelés à la vie, au moment actuel et dans le pays où nous sommes. Il nous faut donc agir, agir sur nos contemporains, agir par les moyens actuels, agir dans le présent : c'est un devoir d'une logique élémentaire. Et, pour accomplir cette mission qui nous incombe, pour acquérir sur son temps l'influence utile et efficace, montrons donc que nous le comprenons et que nous l'aimons : si l'hostilité est dans nos cœurs, la défiance naîtra dans l'âme des autres, et vaines alors seront nos exhortations, et vains nos exemples!

Or, l'abbé Klein aime son siècle d'une ferme et virile affection, d'un amour éclairé. Sa noble intelligence a compris les besoins et les aspirations de ce siècle et découvert ce qu'il y avait, au fond de lui, de noblesse native. Il a vu les rêves généreux et grandioses, les conceptions élevées, les tentatives toujours échouant et toujours recommençant, vers plus de Justice et plus de Beauté. Une honte l'a pris, en reconnaissant combien souvent les catholiques étaient restés indifférents à tout cela, confinés dans les regrets d'un passé irrémédiablement défunt et assez aveugles pour négliger leur intérêt primordial : marcher en tête de tous les progrès humains, pour les diriger, et empêcher ainsi qu'ils ne se butent au moindre obstacle. Assez longtemps, s'est-il dit, les catholiques n'ont choisi d'autre poste que celui de l'arrière-garde qui suit en maugréant les étapes des autres corps d'armée et se réjouit, quand il lui arrive par hasard de n'être point restée en arrière.... Changeons les rôles : soyons les guides, nous qui avons la lumière, soyons les éclaireurs,

nous qui savons la voie et frayons la route au Progrès humain. On ne nous cèdera pas de bon gré ce poste d'honneur : il s'agit de l'emporter de haute lutte et de nous y maintenir !

Comme ce sont les sentiments n'est-ce pas? — appliqués au domaine social, politique ou littéraire, — qui se font jour dans les pages si lumineuses que l'abbé Klein a consacrées au *Mouvement Néo-Chrétien* à la *Démocratie et l'Eglise,* à l'*Art au point de vue social* (1), dans tout ce qu'il a dit ou écrit, tantôt directement et tantôt indirectement !

Et il s'est mis à la besogne, joyeusement, et d'autres s'y sont mis avec lui, joyeusement, heureux de faire comprendre au siècle étonné qu'il ne s'agissait point d'une vaine parade de mots. Bien des défiances déjà se sont dissipées en le voyant à l'œuvre, en constatant que vraiment l'abbé Klein aimait son temps, s'enthousiasmait pour ses œuvres et partageait ses légitimes aspirations; bien des défiances déjà se sont dissipées et d'autres sont en train de disparaître. Et comme il arrive souvent qu'une noble action entraîne avec elle sa propre récompense, M. l'abbé Klein a trouvé, dans son ardent amour du temps présent, l'intelligence la plus entière et la plus adéquate du vrai caractère de grandeur, de l'incontestable beauté de l'heure actuelle, grandeur et beauté tant niées par les *laudatores temporis acti.* Qu'on lise pour s'en convaincre l'admirable étude intitulée la *Poésie du temps présent* (2). Nous n'en voulons citer, à titre d'exemple, que ces lignes trop brèves :

« ... Tandis que le savant déplace ainsi sans repos « ni trêve les bornes de son ignorance, le poète,

---

(1) *Nouvelles tendances en religion et en littérature.*
(2) Id.

« habitué à franchir, si lointaines qu'elles soient, les « limites de nos connaissances, explore en liberté des « régions inconnues de tous les ancêtres. La raison « s'est créé des instruments si admirables, qu'elle « est parvenue à explorer des cieux plus beaux et « plus vastes que tout ce qu'avait pu se figurer la « foi naïve des temps primitifs. Mais l'imagination, « un moment dépassée par le grand effort, revient « bientôt de sa surprise; elle s'habitue à ces immenses « perspectives et, prenant pour point de départ la « limite même de ses anciens rêves, elle fait monter « ses rêves nouveaux par delà toutes les découvertes, « au-dessus des étoiles innombrables et des blanches « nébuleuses, ces déserts infinis dont nous savons « maintenant que leurs grains de sable sont des « soleils. » (1)

Ecoutez encore cette fière réponse, toute vibrante de foi et d'espérance, que l'abbé Klein fait aux contempteurs du siècle :

« ... Il est temps de secouer la tristesse morne « que veulent répandre sur nous, ceux qui n'ont à la « bouche que les mots « siècle trop vieux » et « fin « de siècle ». Après tout ce n'est là qu'une illusion; « quand une année finit, c'est que réellement la terre « a achevé sa course autour du soleil, mais quand un « siècle finit, c'est simplement un ordre factice qui « s'établit dans la mémoire des hommes. Et si l'on « tient à ces expressions fatidiques, rappelons-nous que « la fin d'un siècle annonce la naissance d'un autre, « pensons que la plupart d'entre nous verront le début « d'un siècle jeune et plein d'espoir!.. » (2)

(1) *Nouvelles tendances en religion et en littérature*, p. 255.
(2) Id., p. 298.

L'abbé Klein cite quelque part cette belle parole d'Ozanam : *La possession de la vérité oblige à la communication.* C'est en un aphorisme saisissant, l'énoncé de cet impérieux devoir de l'apostolat, qui incombe à tout chrétien.

Non, nous ne pouvons pas être les rêveurs dédaigneux ou les intellectuels blasés qui s'enferment, solitaires, dans la Tour d'ivoire de leurs méditations et s'y livrent à d'égoïstes jouissances; chacun, dans l'humble mesure de ses forces, doit se donner aux autres et leur porter secours, tantôt matériellement, tantôt, dans un ordre de choses plus élevé, par l'exercice de cette charité intellectuelle tant négligée et qu'Ernest Hello a si magnifiquement et si justement exaltée, notamment dans les *Plateaux de la Balance.*

S'il est un devoir auquel l'abbé Klein ait été fidèle, qu'il ait accompli avec ardeur et avec joie, de toute son âme de prêtre, c'est bien celui-là. Je l'ai déjà dit, il aime son temps. Il l'aime pour ce qu'il y a de bon et de beau en lui, mais il l'aime surtout parce qu'il veut agir sur lui, et qu'on arrive à une action efficace sur cela seulement que l'on comprend bien. Or on ne le répétera jamais trop, pour bien comprendre il faut bien aimer.

Agir! quelle heure a été jamais plus grave et plus propice?

Aussi loin que l'on porte ses regards, la mer s'agite et gronde, ballottant les frêles esquifs épars; les nacelles et les grands navires sont également désemparés : une à une, les étoiles du ciel ont éteint leurs lueurs directrices, et les fanaux que les hommes allumèrent et ceux qu'ils tentent d'allumer encore, une lame plus haute et plus furieuse les submerge tour à tour. Seul un phare reste debout, érigeant vers le ciel sa robuste sveltesse : il rayonne d'un éclat solitaire et divin et ceux-là sombreront définitivement

dans l'Océan immense, qui ne tourneront pas vers lui la proue de leurs barques. C'est le phare de la foi catholique, de la foi réconfortante et consolatrice, debout lui seul après la chute de l'idéal humain, après l'écroulement de toutes les espérances orgueilleuses et vaines. Pour le service de ce phare, une faible équipe d'hommes hardis et forts se dévoue : il s'agit d'entretenir la lumière, d'en aviver l'éclat puissant, afin que les rayons lumineux pénétrant les plus épaisses ténèbres puissent guider les voyageurs perdus au loin; il s'agit aussi de gréer parfois la barque de sauvetage, de la lancer à la mer et d'aller au secours de ceux qui sont proches déjà et qu'un vigoureux coup de main mettra définitivement en sûreté.

Quel rôle d'activité superbe que celui de ces vaillants serviteurs du Maître, et comme l'abbé Klein s'en acquitte avec courage et bonheur! Il dissipe les préventions anciennes; il accueille et encourage tous les efforts sincères, il les épure et les dirige vers le mieux; il explique lumineusement la vérité, la dégageant de la gangue des erreurs et des enfantillages, dont l'ignorance courante la recouvre; il aide tous les frères de désir à devenir vraiment des frères d'âme : « ... C'est à nous de les appeler, dit-il, vers les hauteurs que la foi éclaire et où il a plu à Dieu de nous placer. » (1)

Ecoutez parler cette âme d'apôtre, vibrante et infatigable :

« ... Refaire l'âme des peuples n'est pas seule-
« ment la tâche de qui détient les pouvoirs publics.
« C'est aux maîtres du travail et de la pensée qu'ap-
« partient, pour la plus grande part, cette glorieuse

(1) *Nouvelles tendances en religion et en littérature*, p. 66.

» mission. A eux de faire ce que d'autres ne font « pas; à eux d'émanciper les deux forces humaines « qu'un faux libéralisme essaie d'enchaîner, c'est-à- « dire l'association et l'initiative; à eux d'accomplir « le progrès scientifique et le progrès matériel, comme « aussi de rendre aux âmes l'espérance et la foi, « sans lesquelles il n'est plus de vertu ni de paix « sociale. C'est la grande œuvre qui déjà se prépare « en France, en dépit des efforts contraires. C'est « de là, non d'ailleurs, que s'élève la brise rafraî- « chissante de l'esprit vraiment nouveau. — Et nous « qui ne sommes rien dans l'Eglise, mais qui pour- « tant sommes dans l'Eglise, nous affirmons à tous « ceux qui travaillent au redressement des volontés « et à la pacification des âmes, que l'Eglise catholique « est de tout cœur avec eux... » (1)

« ... Nous oserions affirmer que les jeunes gens « ne sont pas rares, du moins parmi les nôtres, qui « savent allier à l'esprit de tolérance les fortes convic- « tions et les chauds enthousiasmes, à l'amour de « leur temps la foi en ce qui ne change pas, aux « plus vives curiosités de l'intelligence la ferme volonté « *d'agir et de servir.* » (2)

« ... On reproche à l'Eglise d'être par ses dogmes « l'ennemie de la science et on lui demande de les « sacrifier. Cette erreur subsiste dans l'*Aristocratie* « *Intellectuelle.* Quand disparaîtra-t-elle ? Lorsque « l'auteur saura ce qu'est au juste la doctrine chré- « tienne. Il n'est pas possible qu'il continue de la « croire absolument incompatible avec les hautes « spéculations de l'esprit ou les sûres données de « la science, quand, pour la complète loyauté de sa « recherche, il aura médité des livres comme la

(1) *Autour du dilettantisme*, p. 137-138.
(2) Id., p. 211.

« *Philosophie du Credo,* par le P. Gratry, ou l'*Avenir*
« *du Catholicisme en France,* par M. l'abbé de Broglie.
« — *Que ne tient-il à nous* de mettre ces deux
« ouvrages entre les mains de tous ceux qui, aujour-
« d'hui, s'éloignent encore, par une espèce de loyauté
« intellectuelle, de la croyance qui sollicite leurs
« cœurs! » (1)

Il faut nous arrêter de citer. Encore une fois, c'est l'œuvre entière de l'abbé Klein qu'il faut lire, pour se rendre un compte exact du zèle sacerdotal, du besoin d'action qui enflamme son cœur et le pousse à parler ou à agir, partout où il y un bien intellectuel ou moral à accomplir.

Mais si un chrétien qui aime véritablement son temps et veut le voir plus grand et meilleur, doit avoir pour les efforts les plus lointains un trésor d'indulgente et sympathique bienveillance, et pour toutes les bonnes volontés un accueil cordial et fraternel, il ne s'en suit pas du tout, je l'ai déjà dit, qu'il en soit réduit à une tolérance mesquine, à un vil laisser faire, tels que les pratiquent les faibles et les trembleurs, par apathie intellectuelle, par le méprisable souci d'un repos non troublé. Certes, il y a, dans le domaine même de l'art, des ennemis à combattre, et d'autant plus dangereux qu'ils sont doués d'un plus prestigieux talent, d'autant plus redoutables que leurs œuvres sont d'un style plus séduisant et d'une lecture plus agréable. Il faut s'élever contre ceux-là; mais l'ancienne méthode est finie, qui se ramenait à dire : ce livre est mauvais, donc nous ne nous en occupons pas. Cela était péremptoire,

(1) *Autour du dilettantisme*, p. 236-237.

aisé et... ridicule. Désormais c'est à la discussion et au raisonnement qu'il s'agit de recourir, à l'explication loyale et probante des dangers que l'on signale, et surtout à une réfutation victorieuse, sachant garder la mesure et faisant la part du vrai et du bon. Elle est close, grâce à Dieu, l'ère de ces « réfutations « impressionnistes, dont parle quelque part M. l'abbé « Maurice De Baets, qui ne savent pas distinguer « le vrai du faux et qui font toujours le plus grand « tort à la vérité! »

L'abbé Klein procède d'abord à un impartial examen des œuvres ou des systèmes : dans cette étude il est sincère vis-à-vis de lui-même. S'il aboutit à un jugement défavorable, à un blâme que son intelligence ou sa conscience l'oblige à émettre, alors il sait être sincère vis-à-vis des autres, sans transactions et sans hésitations. Ce que nous avons déjà dit de son talent et de son caractère suffit à faire comprendre qu'il est, en ce cas, énergique et tranchant, et qu'il porte à ses adversaires des coups dont ils se souviennent.

Quel adversaire a-t-il surtout combattu?

L'abbé Klein a lutté — et victorieusement — contre tous ceux, coreligionnaires ou anti-chrétiens, qui voulaient, les uns par routine, les autres par une vue très profonde, conserver au parti catholique, en politique en sociologie et en littérature, son rôle effacé et exclusif de frein ou de contre-poids. Il a attaqué vigoureusement toutes les tendances basses, tous les égoïsmes et ce système, de plus en plus répandu, des petites lâchetés et des demi-concessions pour la paix honteuse. Mais surtout, dans le domaine artistique et littéraire où son activité a été très grande, il a soutenu un corps à corps décisif avec un ennemi

alors encore triomphant et respecté, mais dont l'attention heureusement commence à se détourner méprisante : j'ai nommé le *dilettantisme*.

Ces notes, si imparfaites déjà, n'auraient vraiment aucune portée, si je négligeais de dire au moins quelques mots de cette campagne littéraire.

Le *dilettante* est un jouisseur intellectuel, absolument comme celui qu'on appelle *vivcur* est un jouisseur matériel. « Je ne vois dans le dilettantisme, « a écrit M. Gabriel Séailles, rien de plus qu'une « ingénieuse théorie du divertissement. » Et M. Paul Bourget a dit : « Il y faut un scepticisme raffiné « avec un art de transformer ce scepticisme en instru- « ment de jouissance. » — Le dilettante et le viveur ne diffèrent entre eux que par l'objet de leurs désirs et cet objet maintient entre eux une hiérarchie incontestable; mais tous deux sont des hommes de plaisir. Et par cela même ils sont en contradiction avec la loi philosophique de la vie, qui n'assigne au plaisir qu'un rôle accessoire, celui de délasser et qui veut comme norme immuable, l'action et le travail. Faut-il ajouter qu'ils sont en contradiction plus formelle encore avec la loi divine, qui ordonne de faire fructifier les talents que l'on a reçus et de les faire servir au bien des autres?

Il n'est donc point étonnant que, philosophe convaincu du sérieux de la vie et prêtre occupé suivant sa propre expression « à rendre la jeunesse un peu plus chrétienne », l'abbé Klein soit entré en lice pour combattre le dilettantisme dont les dernières conséquences, si caractéristiques, s'étalent impudemment dans ces lignes d'Anatole France :

« C'est une grande niaiserie que le *connais-toi* « *toi-même* de la philosophie grecque. Nous ne connaî- « trons jamais ni nous ni autrui. Il s'agit bien de « cela! Créer le monde est moins impossible que de

« le comprendre. Hégel en eut quelque soupçon. Il « se peut que l'intelligence nous serve quelque jour « à fabriquer un univers. A concevoir celui-ci, jamais. « *Aussi bien est-ce faire un abus vraiment inique de « l'intelligence que de l'employer à rechercher la « vérité. Encore moins peut-elle nous servir à juger, « selon la justice, les hommes et leurs œuvres.* Elle « s'emploie proprement à ces jeux, plus compliqués « que la marelle ou les échecs, qu'on appelle méta- « physique, éthique, esthétique. Mais où elle sert le « mieux et donne le plus d'agrément, c'est à saisir « çà et là quelque saillie ou clarté des choses et à « en jouir, sans gâter cette joie innocente par esprit « de système et manie de juger. » (1)

Le dilettantisme est d'autant plus dangereux qu'il trouve une proie facile dans les âmes cultivées et sans volonté, nombreuses aujourd'hui même parmi les catholiques. D'autant plus perfide qu'après avoir corrompu le cœur, il s'attaque trop souvent à l'intelligence débilitée par ses plaisirs variés et superficiels et incapable désormais de s'ouvrir aux grandes et nobles idées. D'autant plus séduisant qu'il s'enveloppe dans les œuvres de ses protagonistes, comme Renan ou Anatole France, de toute la magie du style le plus impeccable et qu'il emprunte au nom et à la situation de ces maîtres un faux air de suprême bon goût, d'aristocratie idéale.

Tous ces motifs n'ont fait qu'exciter le zèle et le courage de l'abbé Klein.

Ce n'est pas d'hier que date son antipathie pour le dilettantisme : Déjà dans les *Nouvelles tendances en religion et en littérature,* il l'avait démasqué et combattu. Voici notamment le jugement qu'il portait

---

(1) *Le Jardin d'Epicure*, p. 77.

dans un des premiers articles qu'il publia. Il parle aux néo-chrétiens :

« ... Avant tout, qu'ils persévèrent et se fortifient « dans leur juste mépris du dilettantisme. En lisant « les écrivains fantaisistes à qui la vérité est indif- « férente, ils méditeront cette belle pensée de Fichte « disant, vers la fin de son *Introduction à la vie « bienheureuse,* qu'il n'y a pas d'orgueil à déclarer « ceci vrai ou cela faux, car c'est donner sa pensée « à cause de son rapport avec la vérité, mais qu'il « y a de l'arrogance à dire : « Voici mon avis, il « ne vaut sans doute pas mieux qu'un autre, mais « il doit être intéressant parce qu'il est mien. » Comme « s'il suffisait, pour être un penseur, d'effleurer et de « déguster les choses de la pensée, de dire, en passant, « son mot sur la vie et sur l'univers, d'apprécier « toutes choses provisoirement, sans réfléchir, sans « raisonner! Le dicton populaire est juste, qui défend « de parler sans savoir... etc. » (1)

Cela est sévère et mérité. Mais la question était d'un intérêt si capital que l'abbé Klein y a consacré tout un volume intitulé : *Autour du dilettantisme.* Il y étudie ce qu'il appelle les deux courants : « Puisque « le dilettantisme compte, en réalité, si peu d'adeptes « qui méritent considération, et puisque si souvent « l'on parle des courants d'idées, ne pourrait-on com- « parer le mouvement dilettante à ces menus et « gracieux ruisseaux qui, avant d'atteindre l'Océan, « se perdent dans les grèves, tandis qu'au contraire « on verrait, dans ce qui s'appelle par opposition « le mouvement moral, le fleuve puissant et vénérable « qui, depuis la naissance du monde, porte les géné- « rations humaines au vrai but de leurs destinées. » (2)

---

(1) *Nouvelles tendances en Religion et en Littérature*, p. 67-68.
(2) *Autour du dilettantisme*, p. 10.

Nous ne pouvons ici résumer ce très beau livre qui devrait être l'un des manuels familiers à la jeunesse contemporaine; l'abbé Klein y exalte le travail fécond et consciencieux, l'effort chercheur et sincère et cloue au pilori de la plus légitime indignation la stérilité des dilettantes. Permettez-moi, avant de terminer, et puisque mon ambition ici n'est pas tant de donner une appréciation personnelle que d'expliquer la reconnaissance et le respect que nous avons voués à l'abbé Klein, permettez-moi encore une citation :

« Il y a eu des temps, et il y a encore des « pays, où nul n'arrêterait le public en racontant « de pareilles inepties, disons, si le mot paraît dédai- « gneux, de pareilles monstruosités. Mais quand le « raffinement d'esprit est, dans certains cercles, coté « plus haut que le bon sens, le devoir et la science; « quand une partie minime de la société n'a pour « occupation que de se moquer de l'autre, ou bien « de s'amuser aux dépens de tout le monde; quand « des suites de générations peuvent vivre, sans rien « faire, du travail d'un lointain ancêtre ou de l'exploi- « tation réglée des plus faibles; quand, par les moyens « que l'on sait, un Max Lebaudy devient aussi célèbre « que put l'être le chien d'Alcibiade : alors le moment « est venu des sophistes et des histrions, alors des « écrivains comme M. Anatole France peuvent tra- « vailler en paix à ruiner le peu de conscience qu'ont « gardée les riches et le peu d'espérance qui console « les pauvres. » (1)

« S'il fallait caractériser en quelques mots les tendances de l'abbé Klein, m'écrivait récemment

(1) *Autour du dilettantisme*, p. 272-273.

M. Edouard Trogan, on pourrait dire que le jeune professeur est de ceux qui unissent *l'orthodoxie la plus rigoureuse* au plus vif amour du progrès et à la plus large compréhension des besoins de leur temps. » C'est aussi mon avis, et n'ai-je pas bien fait dès lors, de le présenter sous ce titre : *Une âme sacerdotale?* Je n'ai point l'espoir d'avoir parlé de lui de la façon qui eût convenu; j'ai moins encore la prétention d'avoir été complet. J'ai simplement, à l'occasion de sa prochaine visite parmi nous, tenu à faire connaître en des pages trop brèves quelques traits saillants de ce caractère d'apôtre moderne.

JOSEPH SOUDAN

COMPLAINTE DE PIERROT.

Variation en mineur sur le « Clair de la lune. »

(*Triolets*)

Arlequin m'a pris Colombine !..
Au clair de leur lune de miel,
Mon cœur nage dans la débine :
Pauvre Pierrot sans Colombine !
Et mon destin se débobine
Mélancoliquement tel quel...
Pauvre Pierrot sans Colombine,
Au clair de leur lune de miel !

Il fait nuit, ma chandelle est morte ;
Il fait froid, je n'ai pas de feu :
Où traîner ma douleur ?.. qu'importe,
Il fait nuit, ma chandelle est morte !
— « Frère, frère, ouvre-moi la porte !
J'y frappe pour l'amour de Dieu :
Il fait nuit, ma chandelle est morte ;
Il fait froid, je n'ai plus de feu !

— « Va-t-en, Pierrot, chez la voisine :
« Amour lui bat son gai briquet ! » —
J'entre, joyeux, dans sa cuisine :
— « Va-t-en, Pierrot, chez la voisine ! » —
J'ai tant souffert de leur lésine ;
Peu, si peu ! d'amour me manquait !
— « Va-t-en, Pierrot, chez la voisine ! » —
Et tous m'ont fermé leur loquet...

GASTON DELLA FAILLE DE LÉVERGHEM

CONTE BLANC

I

N corbillard de pauvres, sans oripeaux ni couronnes de fleurs, aux rosses maigres d'un noir roussi, aux pleureurs lamentables, dont le vent allumait les faces grimaçantes et qui semblaient de hideux corbeaux accourus à l'odeur d'un mort. De-ci de-là un passant d'un geste machinal soulevait son chapeau, jetait un regard distrait sur les deux voitures qui suivaient, et continuait sa route. D'autres s'en allaient rapides, ne voyant point, ou n'aimant point voir — et ceux-là montraient des visages très divers : les uns ouverts, réjouis, heureux de vivre, illuminés de sourires affables, les autres repliés, contractés dans l'absorption de la pensée, du calcul, poursuivant l'idée fixe — ou poursuivis par elle — avec les sillons de la volonté ou les lignes molles de l'indécision; d'autres encore, plus physiquement souffrants, révélant malgré eux les privations et la misère, pleurant la faim avec des yeux d'envie passive : la vie, en sa multiplicité d'attitudes, et au milieu d'elle, passant, à tous pareille, la mort.

Lorsqu'on fut dans la campagne, les chevaux habitués se prirent à trotter, faisant sonner leurs fers

sur les pavés durcis. Un froid très vif mordait la chair. Le soleil, pâle, aux reflets lunaires, tremblotait derrière une brume vague; on eût dit qu'il mourait sur les cimes neigeuses d'une chaîne de montagnes, énorme, qui ferait le tour de la terre, et ce ciel, d'un gris presque blanc, baignait le paysage dans une lumière trouble comme si on l'eût vu au miroir. La route se perdait au loin, monotone, dans les vapeurs du matin; elle longeait un canal aux berges hautes, dont le gazon appauvri se mouchetait de taches de sable, aux eaux dormantes, verdâtres, que la gelée commençait d'attaquer. En haut de la berge, une ligne d'arbres plantés à distances égales, avec des troncs grêles, des branchures comme des balais, et cet air de tristesse qu'ont les êtres destinés à ne pas vieillir. A droite, jusqu'à l'horizon mal défini, des prairies et encore des prairies, étalant éblouissante la verroterie des flaques gelées où ondulaient les silhouettes des patineurs, avec de-ci de-là — comme des arcs en ciel aux cristaux — la gamme multicolore d'un bout de champ qui émerge. Un vieux moulin abandonné, accroupi sur sa butte avec des airs de ruine, des toits rouges ou gris de maisons, quelques cheminées d'usines, maussades comme une ligne droite, filant des buées hésitantes. Et la paix silencieuse de la campagne berçait l'âme en une mélancolie où des pensers très distincts s'aboutaient, comme en une symphonie les tons divers d'un thème unique.

II

Les chevaux s'arrêtèrent : le mur blanc du cimetière s'allongeait dans sa nudité. Par dessus les arbres d'une allée, le clocher en poivrière de l'église, d'où s'égrenaient comme des prières ailées les trois notes de la sonnerie des morts. Deux jeunes gens et un

prêtre — le confesseur de la morte — descendirent de la première voiture; de la seconde, un grand gros homme à la face puissamment colorée, broussaillée d'une barbe en pointe, blanche, abritée d'un énorme chapeau de feutre mou, et qui déposait ses pieds, enflés sous la bottine d'étoffe, avec une attention touchante; puis un abbé, le vicaire de leur paroisse. Les porteurs s'étaient approchés, et d'une brusque épaulée soulevèrent le cercueil : on se mit en marche à travers les tombes. Là, comme ailleurs, l'orgueil qui n'aime pas mourir, avait taillé le marbre en croix altières, en colonnes dominatrices, en chapelles hermétiques, et aussi en inutiles blasons. A côté s'effaçait l'humilité des croix de bois et des tertres gazonnés, fleuris d'immortelles. Des bordures de buis — leur vert sombre se détachant sur le sable blanc — traçaient leur géométrie morose le long des chemins. Les ifs graciles frissonnaient et, penchant leurs têtes flexibles, pleuraient sur les morts de longs pleurs enguirlandés. La cloche s'était tue; dans le froid silence on entendait grincer sur la pierre les couronnes qu'une brise faible agitait. Près d'un Christ en fer noirci déjà mangé de rouille, béait un trou oblong dont la terre aux tons chauds, rejetée sur les bords, fumait en petites buées. Sous le Christ on lisait peint en lettres d'or — quelques-unes effacées — :

Priez pour le repos de l'âme de
Monsieur Félicien Malgane,
pieusement décédé dans la 54me année de son âge.

Autour du cimetière, des vergers dépouillés où les pommiers miraient leurs difformités moussues dans la stagnance des mares; lacéré d'ornières séchées, courant entre deux haies épaisses, un sentier, d'où montaient assourdis le cahotement pénible d'un chariot et les jurons du conducteur.

Au bord du trou on s'était groupé, et lentement — au milieu des émotions qui sculptaient de façons diverses les visages — sur des cordes tendues qui criaient, le cercueil nouveau oscilla vers la fosse.

III

Une petite vieille de maison toute enfumée, toute patinée — son pignon en sa double ascendance de gradins, majestueusement s'érigeant vers le ciel — avec des fenêtres étroites, échiquetées de croisillons — les carreaux verdâtres, presque opaques, laissant passer à peine quelques rais ondés de lumière — basse d'étages, étalant par endroits les moulures à demi effacées d'un cartouche bizarre et, sous sa sénilité, un air d'étonnante robustesse pour narguer le millésime révélateur. Très simple, sans surcharge d'ornements ni flamboyance de détails, elle avait le mérite de l'homogénéité, et puis aussi d'être un petit coin du passé, saillant parmi la barbarie des bâtisses contemporaines.

Seulement son humidité — assise qu'elle était sur un marais mis à sec, — sa fâcheuse disposition : pas deux pièces qui communiquassent, son délabrement — que le propriétaire, un bourgeois amant de la chicane, respectait insolemment — l'avaient fait louer assez bas prix à Monsieur Félicien Malgane. C'est là que, dans l'isolement et la décadence, consolé par les sublimes espérances de la religion, il avait achevé sa vie rompue. Une triste histoire que celle des Malgane. Le père, d'honnête race, mais peu riche d'argent, après de bonnes études, une vie de garçon sobre et sérieuse, s'était marié vers la trentaine. Sa femme lui apportait une figure sympathique et l'aisance; elle était douce, aimante, supportant et aplanissant les petites contrariétés, les petits froissements qui

naissent d'une existence toute en commun, active, pieuse comme lui, sachant que cette vie n'est qu'un court passage et qu'il faut songer à celle qui viendra. Elle lui avait donné une fille, morte après quelques mois et successivement deux garçons. De cette mort — n'ayant plus l'espoir de remplacer l'ange envolé — elle gardait un deuil à l'âme, et ce lui était pénible parfois lorsqu'en rue, en visite, n'importe où, elle surprenait l'œil attiéré d'une mère penché sur le babil de ses filles. « Les garçons, ce n'est pas la même chose, disait-elle; dès qu'ils ont grandi, ils ont hâte de s'affranchir de tout souvenir d'enfance et de faiblesse; les recommandations maternelles leur semblent puériles, ridicules : ils ne le disent pas — oh non! — mais ils le pensent, et ils en rougissent parfois. Si on les interroge sur leurs études, leurs occupations, ils sourient, répondent oui et non avec une moue qui veut dire : « Comment cela peut-il vous intéresser? Qu'y comprendriez-vous? » Par contre, si l'on veut leur confier, leur faire partager une joie intime : une nouvelle misère rencontrée et qu'on espère soulager, un sermon qui vous a émotionnée, une grâce obtenue, ils écouteront d'un air distrait, puis : très gentil, ça!.. et parleront d'autre chose. » — Mais sa résignation chrétienne lénifiait ses regrets pour n'en laisser qu'une ombre de mélancolie, qui s'allongeait parfois sur son front sans en altérer la limpidité. Elle aimait sincèrement Félicien Malgane. Celui-ci était un homme bon, intelligent, grave, avec parfois de soudaines vivacités de caractère : la laideur de l'âme humaine le mettait pour un instant hors de lui, surtout lorsqu'elle s'incarnait en la lâcheté ou en la perfidie; fonctionnaire distingué, il ne souffrait pas de ce mal qui ne pardonne pas, l'ambition; le bruit, la vie du dehors lui paraissaient haïssables, il aimait seulement le bonheur paisible du foyer. Et il semblait qu'il l'eût. Ses fils grandissaient :

l'aîné, Olivier, venait de passer de façon brillante son premier examen de droit, Claude achevait ses humanités.

Brusquement, sans doute pour montrer à l'homme qu'il propose seulement, mais que Dieu dispose, comme un temple reposant sur de trop frêles colonnes, toute cette tranquillité s'écroula. Un parent, pour qui Malgane s'était toujours montré généreux, quelque dix ans auparavant, était parti au loin chercher fortune, avec encore cette surannée confiance qu'il suffit pour cela de sa bonne mine et de ses deux bras. Tant qu'il s'était contenté d'un poste fixe et bien rétribué, mais dépendant, tout allait bien. Mais il vivait dans ces pays où des fortunes se font et se défont journellement et, cette fièvre de l'or le gagnant lui aussi, il se mit à spéculer. Pour lui faciliter sa situation, Félicien Malgane avait accepté un engagement qui le mettait, lui, à la discrétion entière de son parent. Celui-ci, soit malechance, soit maladresse, soit les deux réunies, perdit tout et dut s'engager pour des sommes énormes. Malgane solda les intérêts, ce n'était rien encore; mais l'autre s'empétrant de plus en plus, lorsque les termes échurent, ce fut lui qui dut payer: il paya, mais lorsque ce fut fait — et Dieu sait que d'humiliations il lui fallut subir — les titres étaient cédés, les fermes vendues, la maison y avait passé. Et, comme toujours, des racontars méchants surgirent que colportent à plaisir les langues même innocentes: il se vit forcé de donner sa démission. Cependant Olivier avait conquis son diplôme de docteur en droit, et Claude à son tour subi ses premiers examens; maintenant il fallait que, sans attendre, ils gagnassent leur vie. Alors le père, l'âme alourdie, le cœur mordu, s'accusa d'avoir ruiné sa femme, brisé l'avenir de ses enfants, et comme un tronc frappé de la foudre dont la sève dessèche, ses énergies s'en allèrent, ses forces peu à peu se

désagrégèrent, il tomba dans une complète ataraxie, et lentement il acheva de mourir. A six mois d'intervalle, sa femme venait de le suivre.

IV

A la lumière décroissante des blancs après-midi d'hiver, dans l'ombre qui s'allonge des maisons d'en face, les tisons font danser des rougeoyances ainsi qu'une sarabande de feux follets sur les argents noircis d'un étang. La chambre n'a plus de formes exactes, la dureté des angles s'amollit, tout s'efface en une dégradance infinie suggestive du rêve, endormeuse des réalités. Sur la table qu'on ne voit presque plus, pareil au lumignon d'un sanctuaire, le rubis d'un verre plein; derrière, dans la sombreur qui fait repoussoir, éclate l'hilare tonalité d'un masque pourpre de vieux bourgeois, crevé de rides béates, au poil blanc que dorent les scintillements de la flamme: c'est l'oncle. Près de la cheminée, dans le halo propice, comme des chenêts à tête de sphynx, les deux frères affalés en leurs pensées.

Tout à l'heure il vient de les troubler. Un brave homme pourtant: il est venu de sa ville ce matin pour l'enterrement, quoiqu'il souffre fort des pieds depuis quelque temps, assure-t-il; maintenant, dans la béatitude d'une digestion aisée qui finit, sirotant à petites doses son vieux bordeaux, il attend l'heure du départ. A la mort de Malgane il était venu aussi; comme aujourd'hui il s'était assis à table avec eux, puis il leur avait posé cette magistrale question : que comptez-vous faire?

Et voici que tantôt du bout des lèvres, avec cette compassion banale qui dans son exagération trahit l'indifférence ou presque, avec cette ignorance des caractères qui ne sait pas deviner le baume qu'il leur faut, il avait répété dans les mêmes ter-

mes: « Que comptez-vous faire? » comme il eût dit : « mes affaires vont bien ». Aussi tous deux, brusquement tirés de leurs songeries lointaines par cette trop pratique question, d'une même parlée, sèchement: « Rien » dirent-ils. Et, tandis que l'oncle interloqué estimait que rien n'est pas beaucoup, ils étaient retournés déjà à leurs rêves. Et dans l'ombre qui achevait de tomber, ils rêvaient sans doute d'admirables iris jaune et mauve sur des lacs d'acier bruni, et d'une musique exquise s'essorant des roseaux, et d'amour. Peut-être.

V

Le vulgaire assurément appellerait l'âme de Claude Malgane bizarre. Sensitif à l'extrême, comme une plante de serre chaude qui au moindre courant d'air froid se replie sur elle-même prête à se faner, un mot dur, un geste brusque, une attitude, un rien faisait vibrer douloureusement les fibres de son cœur, toute sa joie s'en allait, il se taisait, il devenait morose. Puis, à de certains moments, l'humeur noire qui s'était accumulée faisait explosion et se déchargeait en des colères inattendues, violentes, nerveuses. Quand leur diapason progressif avait atteint son intensité suprême, elles tombaient net, ainsi qu'une corde trop tendue qui se rompt; et, la réaction amenait chez lui des mélancolies et des douceurs infinies, car, jugeant les autres d'après lui, il redoutait de les avoir blessés comme il avait été blessé lui-même. Il semblait que son cœur fût fait d'une argile trop malléable et que la pluie des tristesses y creusât de larges sillons, alors qu'elle glissait sans l'entamer sur le marbre des autres. Par contre, il avait aussi ses joies timides et concentrées, craignant le grand jour et la moquerie, un souvenir précis des moindres détails qui l'avaient charmé, les savourant, les analysant, les exagérant

pour les savourer encore plus, et ainsi il jouissait plus par l'idée que par la réalité qui l'avait provoquée.

..... Ah! le beau soir d'été, un soir couleur d'opale et de rose, sombrant sur les cimes des sapins bleus aux longues franges, dans l'allanguissante volupté d'une fin de jour affraîchie. Longtemps il avait flâné dans les allées du Parc, cherchant l'ombre et les emboisées désertes où n'arrivaient qu'assourdies les cuivrées d'une musique militaire qui laissaient à la trémie des branches et des feuilles, en passant, l'écorce de leurs crispantes tonalités. Il se laissait bercer en des songeries imprécises vers des au-delà mystérieux où la pensée s'exacerbe, dédaigneuse des ambiances d'autant plus qu'elle les sent malgré elle influer sur l'être. Il se complaisait en ces luttes et en même temps il en souffrait, car son âme incertaine et sans point d'appui errait ainsi qu'en un labyrinthe dont elle cherchait vainement le fil conducteur, devinant derrière les massifs l'oasis centrale où seraient le repos et la paix, mais rebutée parfois par les détours de la voie et l'apparente inutilité des efforts.

A l'époque du malheur qui s'était abattu sur sa famille, alors qu'il sortait du collège, il avait eu lui aussi son malheur, presque irréparable celui-là. Déjà à moitié corrompu par un compagnon aigri, une vilaine âme, la liberté absolue, l'exemple et les discours cyniques d'une jeunesse rabougrie n'ayant plus rien de ces enthousiastes escholiers que passionnaient les joûtes intellectuelles, achevèrent de le gâter. L'idéal ne fut plus pour lui qu'un mot dont on rit, et ceux qui y croyaient, des malades. Le divin enthousiasme n'auréolait plus son front soucieux, et les croyances qui poussaient encore en lui, il les arrachait comme de mauvaises herbes. La vertu, néant, si elle ne consistait pas à s'abreuver de voluptés; ceux qui parlaient d'une vie future, des

simples sinon des menteurs; derrière toute action, même la plus indifférente, il voyait des mobiles intéressés, de vils calculs. La vraie sagesse c'était de tirer de tout et de tous le plus possible de plaisir pour soi, sans s'inquiéter d'autrui ni de rien, et de ne faire jamais plus que le nécessaire. Toutefois jamais il ne voulut admettre l'inutilité de l'art, et qu'on fût fou de le cultiver et sage de le mépriser.

C'est peut-être ce qui le sauva, ou du moins le moyen dont Dieu se servit pour ramener à lui cette âme fourvoyée dans une étable à pourceaux; il n'était pas possible qu'elle y croupît longtemps. Après la mort de son père, un grand changement se fit peu à peu en lui. La bienfaisance des larmes opéra : elles entraînèrent avec elles ces pestilences qui fusaient dans son cerveau, il fut inondé d'un retour du passé qui s'empara de lui impérieux avec ses joies et ses rêves que nimbait mystérieusement le souvenir : Il se vit tout petit enfant, naïf et crédule, sur les genoux de sa mère, écoutant les contes irréels drapés d'or et de pierreries, et les superbement simples et sévères vies des saints, avec les pénitences et les martyres, les fouets, les plaies, les lèpres, les fournaises ardentes, et la palpitation des chairs, et la torture du cœur aussi. Il se passionnait alors pour ces hommes qui bravaient toute la malice d'autres hommes, plutôt que de renier leur Dieu, il les aimait, il se fût fait leur disciple afin de souffrir comme eux, et souvent il demandait pourquoi il n'y avait plus de persécuteurs. Innocent, qui ne savait alors que tout ici-bas est souffrance et martyre, et que la vie est parfois bien pénible lorsqu'on ne veut ni compromission, ni accommodement avec cette tyrannie de tout ce qui est fort contre ce qui est faible, ce qui est riche contre ce qui est pauvre, ce qui est vil contre ce qui est

noble, ce qui ne croit pas contre ce qui croit, sans parler de cette perpétuelle lutte intérieure qui est la plus terrible, parce que l'on y est vaincu volontaire, alors qu'un peu de courage vous aurait fait victorieux.

Et voici qu'aujourd'hui, dans cette sérénité du soir magique qui descendait lentement sur les champs au repos, sa pensée émigrait de nouveau vers ce passé bienheureux, et y mêlait des rêves d'avenir. Et là-bas, sur la voie ferrée, des signaux s'allumaient, le bruit sourd d'un train qui arrive, toujours grandissant, les fanaux d'abord petits comme des étoiles, puis pareils à deux énormes diamants au cou d'un éléphant, et tout à coup l'impression de quelque chose qui vous entraîne et qu'on ne pourrait arrêter, le grincement des freins qu'on serre, un fracas de vitres abaissées, de portières qui s'ouvrent, tout le brouhaha d'une arrivée, avec de petits cris joyeux et des jurons qui s'entrecroisent.

Et Claude songeait : la vie? n'est-ce pas ce train qu'on voyait poindre tantôt et qui disparaît au tournant de la voie, et n'en reste-t-il point aussi que quelques rires et beaucoup de pleurs? Soudain un pli d'ennui sillonna son front; il se leva du banc où il était assis, et partit à grandes enjambées : il venait de se rappeler qu'il avait promis à Olivier d'être là à l'arrivée du train pour recevoir leur vieille parente, la mère du malheureux qui les avait ruinés et qui était mort misérablement en Amérique. Elle revenait de là-bas, où elle avait été appelée par une courte et triste lettre qui lui envoyait tout juste l'argent nécessaire au voyage, car elle avait été la première prise dans la ruine. C'était cette pauvre femme qu'ils allaient abriter pendant quelques jours sous leur vieux toit, hospitalier à ces tristesses et à ces misères.

VI

— « Mon cousin, me rapporterez vous ma laine?.. oh! ne vous effrayez pas, elle est choisie et commandée, vous n'aurez qu'à la prendre comme ça, sous votre bras. Surtout ne la laissez pas tomber, les poètes sont sujets aux distractions. »

— « Déjà des chaussettes pour l'hiver, ma cousine, répondait Olivier; on ne saurait être plus prévoyante; est-ce donc ma tête toute seule qui voyage en plein mois de mai? »

Et deux sourires se croisaient, Olivier lui envoyant de la main un au revoir affectueux.

Quelle chaude bouffée de jeunesse cette voix mettait dans la chambre, et comme elle était délicieuse avec ses yeux mutins qui gardaient à travers leur limpidité une gravité précoce, avec ses cheveux noirs et sa peau ambrée qui disaient les pays méridionaux.

Elle, c'était Marthe.

Le soir d'été, déjà lointain, où Claude était allé chercher sa vieille parente à la gare, lorsqu'à la lueur tremblotante des becs de gaz il l'avait embrassée, il s'était tout-à-coup arrêté, surpris de voir à côté d'elle cette jeune fille qui attendait.

Deux grands yeux le regardaient, une voix à la fois humble et résolue avait dit : bonsoir, mon cousin; et il avait serré cette petite main qui se tendait vers la sienne, tandis que la vieille dame murmurait avec un soupir : « Il était marié, Claude, c'est sa fille! »

Et dans ce premier instant du revoir où l'émotion paralyse la langue, un peu ahuri par cette rencontre qu'il ne pouvait prévoir, Claude était demeuré silencieux. Sa pensée tentait de se représenter ce qu'avait dû être l'existence de ce malheureux qui avait vu pierre à pierre tomber l'édifice trop hâté de son unique rêve, et qui alors, mari et père, n'avait plus osé faire

appel aux siens en invoquant cette lourde charge qui pesait sur lui et qu'il n'avait point révélée autrefois, dans la crainte sans doute d'un mauvais accueil.

Puis tout à coup, comme honteux de s'être laissé aller devant d'autres à sa manie de rêvasser, après avoir excusé Olivier, retenu par des leçons qu'il donnait — oh! ce n'était point le métier qu'il avait choisi, non, mais il fallait vivre, car la littérature, la vraie, ne rapportait pas grand' chose — il parla avec chaleur de la vieille ville qu'il aimait pour sa mélancolie flottant au ras des canaux, autour des pignons, dans l'air qu'on respire; pour ses anciennes églises où les prières montaient des nefs sombres vers la sveltesse des arceaux en mystique encens, où de pâles soleils doraient de leurs caresses les enluminures des vitraux; pour ses rues désertes où l'herbe poussait entre les pavés pointus; pour ses maisons délabrées, mais hospitalières, et gardant entre leurs murs lézardés comme une tiédeur familiale, comme un reste de la présence de ceux qui les avaient habitées.

En dépeignant ces attirances mystérieuses, Claude semblait plutôt parler pour lui-même que pour celles qui l'écoutaient. On eût dit qu'il cherchait à se convaincre : et en effet quelque chose en lui à ce moment disait que même ces innocentes affections étaient vaines et que la vie parfaite exige le détachement complet de tout ici-bas.

NÉEL

(*A suivre*)

VERS

Oh! mon ami, va-t-en; la rose du parterre,
Vois-tu, ce soir est morte, et j'avais mis en terre,
Pour germer, avec elle un peu de mon vieux cœur.
J'avais cru.... ne ris pas, car je sens la rancœur
Maintenant, et pour peu je te.... mais quelle rage
Me prend, il gronde en moi comme un vilain orage :
Mon Dieu, que c'est fragile une longue amitié!...
Non, ami, non, reviens; il faut avoir pitié
De celui-là qui pleure, il faut ne pas entendre....
Et pourtant écouter; il faut un peu lui rendre
De ce qu'il a perdu. Mon cœur voudrait mourir
D'avoir tué sa rose, et, je crois, d'en souffrir.
J'avais cru, vois l'erreur, malgré l'hiver morose
Retenir prisonnière ici ma chère rose.
J'avais, pour suppléer aux beaux charmes absents,
Des soins agenouillés et ces mots caressants
Qu'on murmure bien bas, qui tremblent sur la lèvre,
Comme on en dit parfois lorsque l'on a la fièvre....
Et j'étais si heureux de me sentir meilleur,
De ne plus être enfin le stupide railleur
Qui riait de l'amour, cette divine enfance,
Pour n'en avoir connu pas même l'espérance.
Je marchais dans la vie étouffé d'un secret
Brûlant, insoucieux du regard indiscret
— Écoute-moi, disais-je, oublions la sagesse,
Buvons, buvons à même à la coupe d'ivresse;
Ceux-là sont les heureux qui ne savent compter,
Qui courent, ne songeant qu'il faudrait s'arrêter;
Soyons comme les fous qui n'ont plus la mémoire,
Ignorons le passé, l'avenir et la gloire.....

Hélas! le passé mort pleure en moi son grand deuil,
La tombe s'est ouverte et je suis sur le seuil
Comme un pauvre, cherchant parmi les tas de cendre
Quelque chose à brûler, quelque chose à reprendre
Pour chauffer ma détresse.... Oh! ne me quitte pas,
Ami, t'ai-je blessé? Non, reviens sur tes pas;
Il faut me rendre un peu ma pauvre chère rose,
Il faut un peu m'aimer pour celle qui repose.

FRANZ SOUDAN

PETITE CHRONIQUE

La *Revue des Deux Mondes* a publié, dans son numéro du 1er janvier, des lettres inédites d'Alfred de Vigny à sa petite cousine, la vicomtesse du Plessis. Ces lettres intimes, curieuses à plus d'un titre, font honneur au caractère du noble poète de *Moïse*. J'y cueille ce passage qui fournit une explication nouvelle de l'incroyable discours où M. Molé — qui se souvient encore de ce politicien? — railla l'illustre et fier écrivain qu'il était chargé de recevoir à l'Académie française :

« Horace Walpole disait : *Dirty politic!* (Donnez cela à traduire à votre petit Hector.) C'est dans des temps comme le nôtre que la solitude est sainte. Quand par hasard vous vous occuperez de votre cousin, en famille, vous ferez bien de vous informer, car je crois que vous ignorez ce qu'il a fait. On vous dira : *pendant dix-huit ans* il a résisté à toutes les séductions, comme grâces, marques d'estime et même d'attention, de la famille d'Orléans. Il n'y a rien qui ne lui ait été offert sous ce règne. On lui offrit la pairie, il la refusa; quelques jours avant sa réception publique à l'Académie française, quand on vint chez lui le prier de faire dans son discours l'éloge de Louis-Philippe et quêter une louange en usage jusqu'à lui, il refusa et dit que *son siège était fait*, qu'il n'avait rien à changer à son discours. De là vint la *vendetta* de quelques courtisans. Leur intrigue prit pour organe M. Molé, qui se faisait un mérite de sa complaisance pour rentrer au ministère, ce qui ne lui réussit même pas. Il ne lui en resta qu'une honte de plus. Les princes qu'il flattait en ayant l'air de les venger contre moi, furent les premiers à traiter sa conduite avec mépris. Nous pouvons leur rendre cette justice, à présent qu'ils ne règnent pas, et Mme Adélaïde dit à un de ses parents, qui ne me l'a répété qu'il y a deux ans, à Paris : « M. de Vigny ne vient jamais aux Tuileries où nous l'invitons toujours, mais nous ne lui en voulons pas, nous savons son respect superstitieux pour la branche aînée... » C'était bien agir de part et d'autre, je crois. Qu'en pensez-vous?

« J'ai voulu vous conter cela ce soir, pour que quelqu'un de ma famille le sût bien.

« Vous avez remarqué un jour que je ne parlais jamais de moi.

Mes amis me le reprochent souvent ; hier encore l'un d'eux en m'écrivait. Mais je viens de penser qu'il était permis au moins de raconter à sa famille des choses que tout le monde ne sait pas. Il faut se souvenir quelquefois que personne n'a dans sa vie une grande quantité de périodes de *dix-huit ans*. J'en ai sacrifié une tout entière, je n'en ai point de regret, et le ferais encore. »

❦

A lire, dans la *Revue de Paris* du 1er janvier, de belles *Notes sur Hugo*, « le Pasteur des Mots » par M. Henri de Régnier.

❦

Lu, dans la *Revue blanche* de janvier, ce sonnet de M. Stéphane Mallarmé, auteur de récentes *Divagations*, à la mémoire de Verlaine :

Tombeau

Anniversaire. Janvier 1897

Le noir roc courroucé que la bise le roule
Ne s'arrêtera ni sous de pieuses mains
Tâtant sa ressemblance avec les maux humains
Comme pour en bénir quelque funeste moule.

Ici presque toujours si le ramier roucoule
Cet immatériel deuil opprime de maints
Nubiles plis l'astre mûri des lendemains
Dont un scintillement argentera la foule.

Qui cherche, parcourant le solitaire bond
Tantôt extérieur de notre vagabond —
Verlaine ? Il est caché parmi l'herbe, Verlaine

A ne surprendre que naïvement d'accord
La lèvre sans y boire ou tarir son haleine
Un peu profond ruisseau calomnié la mort.

❦

Un jeune poète qui obtint jadis de grands succès, Louis Le Cardonnel, vient, — annonce un journal parisien — d'être ordonné prêtre et nommé vicaire à Saint-Bonnat, dans la Drôme.

Après quelques mois passés dans un cloître, Louis Le Cardonnel s'était retiré durant quatre mois au séminaire français de Rome.

Louis Le Cardonnel revient, paraît-il, de la ville éternelle avec un livre de poèmes catholiques et mystiques qui verra bientôt le jour.

Louis Le Cardonnel fut un des grands amis de Paul Verlaine, et c'est à *Sagesse* que l'on doit l'entrée dans les ordres du jeune poète.

❦

Une violente querelle vient d'éclater, à l'occasion du nouveau drame d'Ibsen : *Jean-Gabriel Borkman*, entre l'illustre dramaturge norwégien et son rival de gloire et de talent, Bjærnson. Celui-ci prétend découvrir dans l'œuvre nouvelle des attaques malveillantes et les plus perfides insinuations contre lui et les siens et il prépare contre Ibsen un pamphlet vengeur. Divertissez-vous, Béotiens! Les poètes se mangent entre eux.

« Supposons que l'Académie française et l'Académie des Goncourt s'entendent pour ramener à quarante le chiffre des immortels. Quels seraient les dix académiciens à éliminer? » Tel est le petit jeu de société, très inoffensif, que proposa à ses lecteurs le *Mercure de France*. Et le résultat de ce referendum ne manque point d'intérêt. Cent-et-quatorze réponses valables ayant été recueillies, toutes, cela va de soi, parmi les adeptes des écoles nouvelles, l'accord unanime ne s'est établi sur l'élimination d'aucun académicien. M. de Freycinet, qui sort le plus meurtri de ce plébiscite, n'a réuni contre son immortalité que 43 voix! Il reste donc établi que 71 *jeunes* sur 114 le trouvent fort à sa place dans son fauteuil; et c'est une constatation qui doit faire sourire l'Académie, dont les choix sont parfois si violemment discutés.

D'autre part, dix académiciens n'ont recueilli aucun vote hostile; ce sont MM. José-Maria de Heredia, Anatole France, J.-H. Rosny, Paul Bourget, Gustave Geffroy, Alphonse Daudet, Jules Lemaître, Paul Margueritte, Gaston Paris et... Joseph Bertrand.

La consultation aboutit à l'élimination des dix académiciens suivants : MM. de Freycinet, Thureau-Dangin, marquis Costa de Beauregard, duc d'Audiffret-Pasquier, vicomte Henri de Bornier, Mgr Perraud, duc de Broglie, Rousse, Gaston Boissier et Gréard. On remarque que les *ducs* sont surtout atteints. L'arbitraire a, du reste, une très large part dans le choix des victimes, et l'on se demande en vain pourquoi sacrifier M. Thureau-Dangin de préférence à M. Hervé, le duc de Broglie plutôt que M. Emile Ollivier, ou M. de Bornier plutôt que M. Bertrand, mathématicien.

Si une académie unique devait ne compter en tout que dix membres, voici enfin quels sont, parmi les immortels présents, ceux qu'y installerait la sympathie des *jeunes* : MM. José-Maria de Heredia, Anatole France, Octave Mirbeau, J.-H. Rosny, Paul Bourget, Gustave Geffroy, J.-K. Huysmans, Alphonse Daudet, Jules Lemaître et Pierre Loti. Je ne suis pas réactionnaire, mais qu'il me soit permis de trouver un peu vif que certains jugent M. Mirbeau supérieur, par exemple, à M. Sully-Prudhomme ou à M. Brunetière.

M. Charles Morice, le délicat poète et critique, momentanément notre hôte, juge ainsi, dans un journal bruxellois, le peintre Henry de Groux :

« Je ne sache pas vision d'artiste plus impérieusement que celle de de Groux étrangère à des visées temporaires ou locales. Il est de son

époque, mais pas plus que de toutes les autres, et de même il aurait toutes les patries ou pas une; Flamand de Bretagne, exilé ici, là-bas aussi. Je sais seulement qu'à Paris on se souvient avec joie qu'il est d'origine française; je pense qu'on est heureux de se souvenir, à Bruxelles, qu'il y est né. Peu importe, d'ailleurs, et cet esprit dont les origines, fières, plongent loin dans le passé, peut compter sur assez d'avenir pour ne se soucier qu'à peine du présent.

Car son originalité est entière, avec même pour sauvegarde une parenté illustre : un peu des clartés puissantes, terribles et douces, d'Eugène Delacroix, Henry de Groux ne l'imite pas, — non plus qu'il n'a choisi de ressembler, extérieurement, à Ernest Hello (ressemblance que M. Bloy nous affirme) — mais les préférences de son rêve volontiers ou fatalement frôlent celles du peintre des *Croisés* et des *Pestiférés*. On vérifierait l'analogie, le mystère de cette rencontre au lieu des âmes, par des similitudes de noblesse dans la conception et de brusquerie tendre dans l'expression, par la magie de la couleur chère à tous les deux pour elle-même sans que jamais ni l'un ni l'autre ne lui cèdent au point de la laisser, splendeur physique, éteindre l'héroïsme ou la tragédie des pensées.

Le rapprochement, s'il fallait l'approfondir, vaudrait autant par les écarts que par les traits communs. Mais sauf de celle-ci — qui proprement n'en est pas une, évoquant la Peinture, ou l'Art, plutôt que tel « système » personnel à quelqu'un — de Groux n'est d'aucune école et apparaît au lendemain des impressionnistes comme à leur veille, sans ignorer qu'ils vinrent. Les procédés, il les sait, et surtout qu'ils sont des moyens, douloureux, délicieux, qu'il faut dompter et posséder, comme la matière et comme la nature, sans s'y attarder, pour aller vite au but vrai, lequel plane au-dessus des arts particuliers — Poésie, Peinture, Musique, Sculpture — : l'Idée Vivante. Plusieurs aujourd'hui prennent les moyens pour le but et, par les sortilèges d'une habileté dangereuse, interrompent les relations providentielles des arts entre eux, accréditent cette erreur que la peinture et, par exemple, la musique soient deux; peintres, ils luttent de vitesse avec la durée, qu'ils décomposent en secondes lumineuses dont ils prétendent nous donner des doubles. Et, en effet, de leurs yeux physiques par leurs mains sur la toile la lumière même du soleil coule, asservie ou dérobée, sans rien nous enseigner en outre de ceci — qu'elle est la lumière. Ils ont les yeux de l'esprit fermés. Leur doctrine n'est pas celle qui permet à Baudelaire, à Delacroix, à Wagner d'avoir raison de croire qu'ils sont tous trois des peintres, tous trois des poètes, tous trois des musiciens.

Ces trois noms, que de Groux aime et vénère, nous disent l'orientation de sa pensée à des splendeurs de joie et de gloire contemplées à travers le désespoir de ne les atteindre que du désir. Telles, pourtant, et de leur hautain éloignement, elles dorent d'un reflet d'infini les horizons de la tristesse ordinaire. Au moins, elles n'y tolèrent la lâcheté d'aucun renoncement, et, plutôt que l'abattement de la défaite subie, elles provoquent dans l'âme éprise d'elles les révoltes, les colères, et tous les affreux tumultes de la haine.

N'est-ce pas cela, les *Vendanges*? N'est-ce pas cela, le *Christ aux outrages*? Et ces deux portraits de Wagner et de Baudelaire, si beaux tous deux et si différemment beaux, n'est-ce pas cela encore, au positif et au négatif? Wagner, calme, épanoui, triomphant, roi, élu, du haut de son œuvre, dans une tranquille solitude, enfin touchant à la réalité spirituelle, esprit pur lui-même devenu, des splendeurs dont l'amour exalta son génie, Baudelaire, qui les aime et qui les contemple aussi, mais qui ne les aura pas, replié sur lui-même dans l'horreur des fantômes qui font à sa pensée un linceul de cris damnés.

Diversement, encore l'Epopée napoléonienne, qui sera peut-être l'œuvre de la vie de de Groux, c'est cela, — l'aspect baudelairien, négatif, des splendeurs, — avec l'équilibre, au positif, par les compositions inspirées des drames wagnériens (*La Mort de Siegfried*) ou influées des grandes légendes poétiques éternelles : *Orphée*, *Les Mages*...

Il faudrait bien des pages pour suggérer cette suite napoléonienne, huiles et lithographies, depuis d'extraordinaires portraits de Napoléon, où apparaît la brute géniale et fatale, pourchassée par son cauchemar de grandeur et de sang, jusqu'à l'exil final, à travers les dates éclatantes ou funèbres, *Marengo*, *Austerlitz*, *Le retour de l'Ile d'Elbe*, *La veillée de Waterloo*...

M. Léon Bloy désigne Henry de Groux : « Le Peintre des Tourments ». La beauté sombre des syllabes dit bien un des deux aspects, que je signalais, de cet esprit, double comme tout être humain complet, — l'aspect tragique : les visages convulsés, les bras tordus, les poitrines saignantes,

Et l'appareil sanglant de la destruction

(comme dit Baudelaire) que de Groux étale avec une sorte de complaisance désespérée. Mais l'autre aspect, l'aspect lyrique, ces extases dorées, ces ondulations harmonieuses, ces douces femmes nues aux lignes amoureuses, tout ce charme et toute cette tendresse et toute cette noblesse dont j'entrevois comme une expression synthétisée dans les yeux inoubliables du portrait de Louis II ?... »

M. D.

Vient de paraître chez l'éditeur Charles Peeters à Louvain, le 1er numéro d'un nouveau périodique : le *Musée Belge*, *Revue de Philologie classique*. Du comité de rédaction, des spécialistes fort distingués, professeurs aux universités de Liège, Gand et Louvain ; nous y relevons les noms bien connus de P. Willems, Waltzing, Mgr de Groutars, Victor Brants, Henri Francotte, de Ceuleneer, Collard, Mœller et Cauchie.

Le plan le plus heureux a été adopté : deux parties, l'une — trimestrielle — contenant articles et travaux originaux sur la philologie, l'histoire, les lettres anciennes ; l'autre — mensuelle — parlant de tous les ouvrages qui peuvent intéresser *tout* l'enseignement littéraire et historique. Les deux livraisons que nous avons sous les yeux sont d'une lecture aussi instructive qu'attachante ; la première est étoffée de quatre longs et savants mémoires ; la seconde qui est intitulée *Bulletin critique et pédago-*

gique du Musée Belge, est une vraie mosaïque de comptes rendus, discutant les mérites de vingt-cinq livres nouveaux.

Vient enfin la partie pédagogique, rédigée par un maître, M. F. Collard, et consacrée à Xénophon, ce preux chevalier de la plume et de l'épée.

On le voit, notre jeune et docte sœur nait sous une excellente étoile et est appelée au plus brillant avenir : elle rendra, en notre pays, de très grands services et fera certainement à l'étranger le plus grand honneur à la science belge.

L'IDÉAL LITTÉRAIRE

Mesdames et Messieurs,

LA victoire est un bien qu'il faut mériter deux fois : d'avance par le courage sans lequel on ne la peut obtenir ; après, par le bon usage qu'on en fait.

Chrétiens de Belgique, vous avez eu cette double gloire. Modèles enviés, modèles aimés de vos frères dans la foi, vous avez su, par d'héroïques efforts, conquérir les pouvoirs publics, et ce qui, peut-être, était plus difficile, vous vous en êtes servis pour le bien de votre patrie, comme pour l'honneur de toute l'Église.

Si entre vous des désaccords se sont fait jour (non pas certes dans le but poursuivi, qui est chez tous de faire largement le bien, mais quelquefois sur les moyens à prendre pour le faire plus vite), sachez que de loin ces nuances disparaissent dans le commun éclat de votre vaillance, de votre foi, de votre dévouement au progrès religieux, moral, intellectuel, artistique, matériel même, de vos concitoyens et de l'humanité. Les forces d'apparence contraire qui s'agitent en vous, comme en tout être bien constitué, forces de conservation et forces d'évolution, se combinent en une résultante providentielle dont la beauté demande, pour être perçue, un certain recul qui vous manque peut-être, mais grâce auquel nous pouvons, nous autres, admirer sans aucune

réserve, la grande œuvre qu'ensemble vous accomplissez.

C'est donc à tous ici, à vous tous, catholiques belges, et spécialement aux plus jeunes d'entre vous, que nous apportons aujourd'hui le fraternel hommage de notre admiration et de nos vives sympathies : mon ami Octave Homberg, au nom des nouveaux écrivains de la France croyante, car il y a encore une France croyante, il y en aura une toujours, et elle ne pouvait être devant vous mieux représentée que par le rédacteur en chef de la revue qui groupe et qui affermit depuis trois ans tant de belles espérances, j'ai nommé le *Sillon ;* — et moi, M.M., malgré mon insuffisance, au nom de notre enseignement supérieur libre, au nom tout au moins, je l'ose dire parce que j'en ai reçu avant mon départ la mission toute spéciale et très douce à remplir, au nom de Mgr le Recteur, de MM. les Professeurs et de tous les étudiants de l'Université Catholique de Paris.

C'est tout d'abord dans le domaine des faits que vous avez bien usé de la victoire, et là dessus, je vous assure qu'au delà des frontières, on a su vous rendre justice, plus même que, sans doute par excès de modestie, vous n'avez peut-être coutume de le faire entre vous. Mais dans la société humaine il n'y a pas que les faits, ou plutôt il n'y a pas que les phénomènes de l'ordre matériel, de l'ordre économique, politique ou industriel ; il y a les phénomènes de l'ordre moral, de l'ordre religieux, scientifique, artistique, littéraire ; il y a les idées, qui sont, elles aussi, des faits, parce qu'elles existent et parce qu'elles agissent : oui, parce qu'elles agissent, et d'une action souvent plus profonde, plus retentissante et plus prolongée que les incidents visibles de l'existence nationale ou individuelle. Eh bien, ce domaine des idées, le plus grand et le plus beau, est-ce qu'il a été, lui aussi, fécondé par votre triomphe?

A cette question, MM. vous êtes une réponse vivante ; et votre présence ici, chers et glorieux soldats

de la *Revue Générale*, du *Magasin littéraire*, du *Drapeau*, de *Durendal*, de l'*Escholier*, de la *Lutte*, du *Blé vert*, du *Spectateur Catholique*, (je mêle aux jeunes les vieux, et les morts aux vivants), votre présence ici, symbolisant les féconds travaux de ces seize dernières années, clame fièrement, de Bruxelles à Louvain, et de Gand jusqu'à Liége, que les héros des victoires politiques et religieuses, savent aussi comment se gagnent les pacifiques triomphes des arts, des lettres et de la poésie.

En vérité, sur ce domaine de l'idée pure, comme sur celui des faits pratiques, ce serait à nous, Français, de vous demander des conseils; et si j'avais prévu, il y a quelques semaines, tout ce que j'ai pu, dans la discussion de cette après-midi, entendre d'excellent sur l'attitude et le rôle des Catholiques vis-à-vis des Ecoles littéraires d'aujourd'hui, je ne dis pas que je ne serais point venu à Gand (c'eût été pour moi une trop grande privation), mais je n'y serais venu que pour voir et pour écouter. Au lieu de prendre la parole et de jouer un rôle dans vos glorieuses fêtes, j'aurais voulu y paraître tout bonnement en simple auditeur, en... spectateur catholique, au risque d'être accusé de contre-façon par M. Edmond de Bruyn. Mon silence eût été, MM., bénéfice pour tout le monde : j'y aurais gagné de vous entendre une fois de plus; vous y auriez gagné de m'entendre une fois de moins.

Toute la faute en retombe sur la Société littéraire des Etudiants catholiques Gantois, sur son Président et son secrétaire, MM. Franz Soudan et François de Brouwer, qui ont eu l'imprudence de me faire, avec la plus exquise cordialité, je dois en convenir, une de ces invitations auxquelles on ne répond jamais par des refus. Cependant, MM., ne vous montrez pas trop sévères pour eux : j'oserai presque dire qu'ils ne savaient qu'à demi ce qu'ils faisaient. Sous le prétexte, d'ailleurs mal fondé, que je savais écrire, ils auront cru, dans

leur bienveillance, que je savais parler. Nous allons, si vous le permettez, consacrer la présente conférence à les tirer de cette grosse erreur.

I

Dans la discussion générale d'aujourd'hui, vous avez essayé, MM., de mettre en évidence l'attitude qui nous convient, à nous Catholiques, vis-à-vis des Écoles littéraires d'aujourd'hui. Et ç'a été pour chacun de nous une bonne occasion de juger les autres.

Qu'est-ce que vous diriez, si nous essayions, ce soir, de nous juger nous-mêmes? Peut-être sera-ce aussi profitable; ce sera sûrement plus évangélique. En même temps que la charité, la modestie y trouverait son compte, car vous savez la conclusion fatale vers laquelle tend le cours habituel de nos réflexions : « Je suis bien peu si je me considère, je suis beaucoup si je me compare. » Ce qu'il s'agirait de faire ensemble, ce serait de nous comparer, non plus à nos voisins, qui ont une fâcheuse tendance à nous apparaître moins bons que nous, mais à l'Idéal commun de tous ceux qui écrivent.

Beaucoup plus, en effet, qu'on ne paraît le croire, l'Idéal des écrivains catholiques ressemble, dans ses grands traits, à l'Idéal de tous les autres. En littérature, comme un peu partout, notre effort doit tendre, non pas précisément à faire autre chose que les non-chrétiens, mais à faire les mêmes choses mieux, si nous le pouvons, et à ennoblir chacun de nos actes par des motifs dignes de nos destinées.

Cherchons donc sans arrière-pensée quel est l'idéal humain de toute littérature, en quoi consiste la supériorité purement naturelle de l'œuvre artistique. N'ayez crainte, MM., ce sera en même temps préciser l'idéal chrétien, car la religion, comprise comme elle le doit

être, s'accorde tout aussi bien avec les arts qu'avec les sciences, avec le beau qu'avec le vrai.

Il ne saurait être question ici d'énumérer ni de définir une à une les qualités qui se présentent le plus fréquemment dans ce qu'on appelle les chefs-d'œuvre ; ce serait une entreprise à la fois médiocre, fastidieuse et aisée. Ce qu'il faudrait tenter, ce qui, je l'espère, satisferait davantage des esprits aussi accoutumés que les vôtres à la discussion générale des systèmes et des théories, ce serait de découvrir, sur quelque hauteur, un point de vue d'où le regard pût contempler en même temps tous les divers aspects de la question, tous les caractères intrinsèques et tous les signes extérieurs auxquels se reconnaît la supériorité des œuvres littéraires, ce qui partout et toujours en fait le mérite et en mesure la valeur. A vouloir nous élever si haut, nous risquons un peu, comme en toute espèce d'ascensions, de manquer d'air ou de nous casser le cou. Essayons-le cependant, car l'audace en est belle, et nous sommes, ou du moins vous êtes à l'âge de toutes les audaces.

M'accorderez-vous pour point de départ qu'on doit entendre par œuvre supérieure celle qui est la plus belle et la plus parfaite, la plus belle par sa forme, la plus parfaite quant au fond ? Cette affirmation, n'est-ce pas? n'a rien d'excessif, et j'ai plutôt à craindre que vous n'y voyiez une sorte de truisme et de tautologie.

Le conférencier entreprend ici une discussion philosophique assez courte, mais d'une haute portée, sur la nature de la beauté et de la perfection. On peut résumer ainsi le résultat de cette discussion : *le beau,* qualité qui convient à la forme, est ce qui provoque en nous, en dehors de tout besoin utile, le jeu puissant, facile, harmonieux, de nos facultés de connaître et de sentir ; — *le parfait,* qualité qui s'attache au fond même des êtres, c'est le plus haut degré de réalité, d'harmonie et d'universalité. — Nous rendons maintenant la parole à M. l'abbé Klein :

L'œuvre supérieure sera donc celle qui par le fond et par la forme répondra le mieux à ce qu'il y a d'essentiel dans les deux idées de perfection et de beauté, c'est-à-dire celle qui, par la beauté de sa forme et la perfection de son fond, provoquera chez les hommes et chez le plus grand nombre d'hommes, l'activité la plus large, la plus harmonieuse, la plus désintéressée. Qu'est-ce à dire, Messieurs, sinon qu'elle sera l'œuvre la plus puissante, la plus chargée d'action, enfin, pour tout exprimer dans une seule formule, *celle qui mettra en jeu et satisfera, tant par sa forme que par son fond, le plus de facultés possible chez le plus d'hommes possible.*

C'est ce qu'il nous faut, maintenant, vérifier dans le détail et par des exemples.

Vous allez voir que notre théorie, d'apparence si abstraite, s'applique sans peine à tous les cas particuliers et qu'elle nous met à même, sans rien sacrifier du bon goût ni de la morale, de rendre pleine justice et de faire largement accueil à toutes sortes de genres, à toutes sortes de systèmes, à toutes sortes d'écoles littéraires. Et je crois que ce sera bien, d'avoir montré une fois de plus que les chrétiens, lorsqu'ils se réunissent pour dire ce qu'ils pensent de n'importe quelle question, se montrent toujours prêts à admettre, sans acception de personne, tout ce qui est bon, tout ce qui est grand, tout ce qui est beau.

II

Une œuvre littéraire commence à être intéressante dès là qu'elle satisfait n'importe laquelle de nos facultés de connaître ou de sentir, dès là qu'elle en provoque l'exercice esthétique, c'est-à-dire, facile, agréable et désintéressé.

C'est quelque chose déjà, bien qu'assez peu, à mon avis, que de charmer l'oreille par l'harmonie des

mots, que de charmer les yeux par l'éclat des images évoquées. N'accablons donc pas de notre mépris le pauvre poète qui aime la musique pour elle-même. Laissons-nous faire quand il nous dit :

Ecoutez la chanson bien douce
Qui ne pleure que pour vous plaire.
Elle est discrète, elle est légère :
Un frisson d'eau sur la mousse (1)!

Et s'il arrive que le sens de ses paroles nous échappe malgré nous, ne nous fatiguons pas à le poursuivre ; peut-être il n'existe point. Le poète s'en doute, mais cela n'est pas pour le troubler, et, au lieu de s'en repentir, il nous conseille de faire comme lui :

De la musique avant toute chose
. . . . . .
De la musique encore et toujours!
Que ton vers soit la chose envolée
Qu'on sent qui fuit d'une âme en allée
Vers d'autres cieux à d'autres amours (2).

Voici maintenant, pour le plaisir des yeux, les premiers vers d'un *Pastel* de Théophile Gautier :

J'aime à vous voir en vos cadres ovales,
Portraits jaunis des belles du vieux temps,
Tenant en main des roses un peu pâles
Comme il convient à des fleurs de cent ans (3).

Voici, pour l'harmonie et pour le spectacle en même temps, la fin d'un *Soir de bataille* par M. de Heredia :

C'est alors qu'apparut tout hérissé de flèches,
Rouge du flux vermeil de ses blessures fraîches,
Sous la pourpre flottante et l'airain rutilant,

Au fracas des buccins qui sonnaient leur fanfare,
Superbe, maîtrisant son cheval qui s'effare,
Sur le ciel enflammé, l'Imperator sanglant.

---

(1) VERLAINE : *Sagesse.*
(2) Id. *Jadis et naguère*, Art poétique.
(3) THÉOPHILE GAUTIER, *Poésies diverses*, 1833-1838.

Mais où trouver plus de musique et de couleur que dans *la Nuit* de Verhaeren :

Depuis que dans la plaine immense il s'est fait soir,
Avec de lourds marteaux et des blocs taciturnes,
L'ombre bâtit ses murs et ses donjons nocturnes
Comme un Escurial revêtu d'argent noir.

. . . . . .

Comme de blancs linceuls éclairés de flambeaux,
Les lacs brillent, frappés de lumières stellaires;
Les champs, ils sont coupés, en clos quadrangulaires,
Et miroitent, ainsi que d'énormes tombeaux.

Et telle, avec ses coins et ses salles funèbres,
Tout entière bâtie en mystère, en terreur,
La nuit paraît le noir palais d'un empereur
Accoudé quelque part, au loin, dans les ténèbres (1).

Après ces quelques citations, M. l'abbé Klein en emprunte deux ou trois autres aux écrivains de l'antiquité, et il montre, dans un heureux commentaire, que ni les Grecs ni les Romains n'ont dédaigné l'art de provoquer dans leur poésie les simples sensations. Il reprend ensuite :

III

Un art plus élevé satisfera et stimulera, en même temps que les sens par son harmonie et par ses couleurs, l'imagination elle-même par la grandeur, l'éclat et la nouveauté des comparaisons. C'est ainsi que le croissant de la lune, tant de fois décrit, suggérait à Victor Hugo cette question hardie :

Quel Dieu, quel moissonneur d'un éternel été
Avait, en s'en allant, négligemment jeté
Cette faucille d'or dans le champ des étoiles.

Et pour le cœur, oyez l'excitation très douce qui s'ébranle en nous, pour n'y plus finir, quand un Georges Rodenbach nous murmure ses soirs de silence :

---

(1) VERHAEREN. *Poèmes.*

Et langoureusement la clarté se retire;
Douceur! Ne plus se voir distincts! N'être plus qu'un!
Silence! deux senteurs en un même parfum :
Penser la même chose et ne pas se le dire (1).

Plus haut encore nous placerons ce qui satisfait, avec l'imagination, l'intelligence proprement dite, ce qui ouvre à l'activité de notre esprit en même temps qu'à nos facultés sensibles une sorte de champ illimité.

Goûtez-moi, par exemple, sous la forme un peu familière que le contexte réclame, cette parole que Villiers de l'Isle-Adam prête à l'une de ses héroïnes. A Saint-Malo, par la fenêtre ouverte d'un salon où deux hommes racontent des stupidités, Claire Lenoir écoute et regarde l'Océan, que couvre une nuit d'orage, et elle dit pour elle seule : « Nous voici au théâtre : on donne, ce soir, *La Mer*, grand opéra, musique de Dieu (2). » Il faut tout comprendre, Messieurs, (de ce qui est compréhensible!) et j'avoue, à ma honte de professeur, que cette boutade de Villiers me produit un effet de même ordre que le cri sublime d'un Massillon commençant ainsi l'oraison funèbre du roi Louis XIV : « Dieu seul est grand, mes frères! »

Mais où trouver les œuvres admirables qui d'un même coup mettraient en branle toutes nos puissances intellectuelles et sensibles, depuis l'impression en quelque sorte purement physique de la jouissance, de la force ou de la peur, jusqu'aux plus sublimes envolées dont soit capable la raison humaine? Et ici je ne puis m'empêcher de penser à Pascal, s'écriant dans toute son angoisse : « Quelle chimère est-ce donc que l'homme? quelle nouveauté, quel monstre, quel chaos, quel sujet de contradiction, quel prodige! Juge de toutes choses, imbécile ver de terre, dépositaire du vrai, cloaque

(1) G. Rodenbach. *Le règne du silence.*
(2) *Tribulat Bonhomet*, p. 130.

d'incertitude et d'erreur, gloire et rebut de l'univers.... Connaissez donc, superbe, quel paradoxe vous êtes à vous-même. Humiliez-vous, raison impuissante; taisez-vous, nature imbécile : apprenez que l'homme passe infiniment l'homme, et entendez de votre maître votre condition véritable que vous ignorez. Ecoutez Dieu. »

Où les trouver, surtout, les œuvres dont la lecture provoquerait sans interruption de si hautes idées et des émotions à ce degré-là profondes ? Et que serait-ce, je vous le demande, si cette puissante évocation, ce magnifique déploiement de notre activité, montait jusqu'à des sphères infiniment supérieures à nous, et s'y épanouissait en des transports impersonnels, tout à fait désintéressés, s'adressant, dans le complet oubli de nos avantages propres, aux splendeurs de l'art, à l'amour de l'humanité, aux causes sacrées de la justice, de la vérité, du progrès, du bien, mieux encore à l'idéal en acte qui est Dieu lui-même? Puisqu'il ne s'agit ici que de l'art humain, j'omettrai l'Evangile et ses profondeurs, son *Ego sum via, veritas et vita*, le *Misereor super turbam*, le *Sic Deus dilexit mundum*. Mais rappelez-vous, pour ne prendre que les œuvres écrites de main d'homme, les appels émouvants de l'*Imitation*, les visions de Dante, les subites profondeurs de Shakespeare, les Elévations de Bossuet; rappelez-vous les *Méditations* de Lamartine, certains cris d'angoisse de Musset, les épouvantes d'un Lamennais, les inspirations de la *Légende des siècles*, le *Psaume de Vie* d'un Longfellow :

« Ni de jouir ni de pleurer ne fait notre destin d'hommes, mais bien d'agir; d'agir, pour que chaque demain nous trouve plus loin qu'aujourd'hui.

« Ne te fie pas au Futur malgré ses sourires; laisse le Passé mort ensevelir ses morts! Agis, agis dans le Présent qui est la vie, ton cœur dans ta poitrine et Dieu au-dessus de ta tête. »

IV

Voilà, Messieurs, ce qu'on appelle des œuvres supérieures, et voilà en même temps, n'est-ce pas vrai ? les œuvres qui stimulent en nous l'action large et profonde de toutes nos puissances, à la fois pleines d'éclat pour nos yeux et notre imagination, pleines d'harmonie matérielle pour notre sens d'entendre et d'ordre supérieur pour notre sens de comprendre, lumineuses pour notre raison, touchantes pour notre cœur, élargissantes, épanouissantes, ouvrant comme un espace illimité au libre développement de nos énergies sensibles, rationnelles et morales. Ce sont elles, les œuvres supérieures, parce qu'elles sont les œuvres puissantes, et c'est à leur puissance même que se mesurent les degrés hiérarchiques de leur supériorité. Plus hautes sont en nous les facultés qu'elles font mouvoir, plus leur puissance a d'intensité; plus nombreuses en nous les facultés qu'elles font mouvoir, plus leur puissance a d'étendue ; et l'œuvre qui s'élèverait au-dessus de toutes les autres serait celle justement, si jamais elle se rencontrait, qui s'adresserait à toutes nos énergies à la fois, qui manifesterait chez son auteur et développerait en nous, sans rupture d'harmonie, le magnifique épanouissement de toutes les puissances humaines.

Comprenez-vous maintenant pourquoi nous mettons avant toutes les autres les œuvres qui unissent à la plénitude du sens la perfection de la forme, les œuvres les plus belles en même temps que les plus vraies ? Comprenez-vous, bien qu'il soit juste de reconnaître leur droit à la vie, comprenez-vous l'insuffisance de ces systèmes littéraires qui dédaignent la pensée pour limiter leur idéal aux couleurs et aux harmonies, comme si tout consistait dans le plaisir des oreilles et des yeux ! Voyez ce que devient, à la lumière de telles vérités, l'exclusive recherche de la beauté plastique, mais aussi combien paraît incomplète la théorie classique pour

laquelle « rien n'est beau que le vrai », et qui enclot dans la raison l'illimité domaine de l'art. Quelle petitesse d'enfermer l'art dans l'harmonie des mots et dans la beauté visuelle des rivages qu'il évoque ! mais ce fut une étroitesse aussi, et tant pis pour qui ne le voit pas, ce fut une étroitesse aussi de borner l'art, comme fit le XVII^e^ siècle, à l'expression du vrai, et de bien oser dire :

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

Ni les sens à eux seuls, ni à elle seule notre raison ne suffisent à l'épanouissement total du grand art; il peut exprimer toutes les facultés de qui écrit ou de qui parle, il peut mettre en éveil toutes les facultés de ceux qui lisent ou qui entendent; il est coextensif à toutes les puissances humaines, et c'est sa supériorité d'en satisfaire le plus possible, d'en provoquer le plus possible à une activité intense et harmonieuse.

M. l'abbé Klein montre ensuite que l'art deviendra encore plus grand s'il exerce son influence sur plus d'hommes à la fois. C'est ici notre dernière interruption, et nous aurons le plaisir de citer *in extenso* toutes les dernières pages de la conférence.

V

. . . . . .

Quand les poètes cycliques enfantaient leurs Iliades, c'était en les chantant par les villes d'Ionie! Quand Eschyle et Sophocle mettaient en scène les légendes des héros, tous les Grecs y croyaient, tous pleuraient au théâtre. La Chanson de Roland et les Niebelungen se récitaient aux barons ignorants. Bossuet ne prêchait pas qu'à la Cour, il savait convertir le populaire de Meaux. Les fables de La Fontaine charmaient le peuple et les enfants autant et plus que la cour du grand Roi. Toute l'Allemagne répète depuis Henri Heine la légende de la Lorelei. Tolstoï jette aux moujiks russes les sincères et naïves doctrines de son Evangile mal com-

pris. Et qui ne voit qu'étant populaires et universelles sans cesser d'être littéraires, de pareilles œuvres sont vraiment supérieures et qu'elles dépassent autant les écrits raffinés que les dattiers du désert les palmes rabougries de nos serres artificielles; autant que les forêts vierges, les parterres de Versailles!

Le don, pour un artiste et un penseur, d'intéresser la foule des contemporains, suppose aujourd'hui, Messieurs, une bien autre puissance que dans les vieux siècles. Les contemporains, jadis, c'étaient les concitoyens, tout au plus les compatriotes. Aujourd'hui, ce sont tous les hommes. Maintenant que l'espace est à nous et que les frontières s'abaissent, les peuples se comportent ainsi que des vases communiquants, et l'on voit, de l'un à l'autre, passer, en se nivelant comme des liquides, la richesse et les crises, les maladies, les grèves, les affranchissements, les révolutions de faits, les mouvements d'idées. Et sur le vaste échiquier du monde, toutes les pièces sont si solidaires qu'on n'en peut bien comprendre ni utilement toucher la plus petite sans avoir d'avance médité la condition de toutes les les autres. Messieurs, pour être aujourd'hui grand écrivain, il faut dans une large mesure connaître l'univers, soit parce que c'est une noble ambition de vouloir atteindre tous les peuples civilisés, soit parce que, même en ne s'adressant qu'à son entourage, on doit nécessairement tenir compte des influences qu'il reçoit de partout.

O le beau rêve, Messieurs, et le rêve bien catholique, celui de connaître toute l'humanité pour comprendre et pour exprimer toutes les choses humaines!

Quelle vue splendide il aurait du monde, et du passé des races, et de leurs devoirs actuels, et de leurs perspectives, celui qui, préparé d'avance par une sérieuse étude de la philosophie et de l'histoire, aurait entrepris un jour de contrôler et d'agrandir ses connaissances par des recherches sincères à travers les pays qui marquent

les étapes essentielles du progrès humain! Les faits présents lui diraient comme d'eux-mêmes ce qui fut et ce qui sera. Il n'aurait qu'à partir, comme a fait notre espèce entière, de cette Asie centrale, où maintenant le chemin de fer nous porte en moins d'une semaine; il n'aurait qu'à marcher dans le même sens que le soleil, et il verrait la lumière morale, suivant, par une rencontre singulière, le cours de la lumière physique, s'étendre et resplendir de plus en plus à mesure qu'il s'avancerait, dans les steppes de Russie à peine éclairées encore; maudissant au passage l'ignominieuse Turquie; saluant la Grèce de tous ses vœux, la Grèce, fille des vieux artistes et mère des héros jeunes; l'Italie, qui a Rome; l'Allemagne, savante et forte; la Belgique et la France, en qui se fait la splendide synthèse des génies celte, latin et germanique; la Grande-Bretagne et les Etats-Unis, patries de l'initiative et de la force libre. Alors, dépassant les Montagnes-Rocheuses et traversant le Pacifique, longtemps mer silencieuse, aujourd'hui sillonnée de navires, il verrait la lumière parvenue à son éclat le plus intense dans Washington et Saint-Paul de Minnesota, brusquement décroître à l'approche de l'Asie orientale et tout d'un coup faire place aux ténèbres de la tradition chinoise. Après ce périple solennel, qui oserait le contredire s'il énonçait les lois du progrès humain et se prononçait en maître sur ce qui fait la grandeur ou la misère des hommes? Quel sage, ayant de longues années médité sur le monde dans le silence et l'étude, vaudrait ce sage qui a su joindre l'information à l'idée pure et qui, non content de voir les choses à la lumière des livres historiques, dans la changeante perspective des siècles, les a aussi connues réelles et toutes vives, dans l'instantané de l'espace et de l'heure présente?

Pour prendre un tel contact avec le monde présent, pour agir dans le sens du bien sur l'universel état

d'âme des hommes d'aujourd'hui, il faut savoir de toute façon, matériellement et spirituellement, il faut savoir sortir de chez soi. Il ne faut pas attendre que d'autres mieux informés nous aient dit ce qui est, il faut devancer le troupeau qui se laisse conduire, il faut marcher en tête. Autant qu'on le peut, il se faut mettre en directe relation avec l'élite présente de tout le genre humain, apprendre ce qu'elle a gardé des illusions héréditaires et des vérités transmises, l'interroger sur les éternels problèmes, s'entretenir avec elle du bien moral et de nos destinées, apprendre d'elle ou lui enseigner ce qui est éternellement vrai et ce qui peut changer toujours, lui communiquer notre Dieu en affirmant sans compromission qu'il est le seul vrai, et que pourtant sa juste bonté n'exige de ceux qui sincèrement cherchent leur voie sans la trouver, que de conformer, dociles et humbles, leur croyance et leur vie à la part de lumière qu'ils ont reçue de sa Providence.

VI

Mesdames et Messieurs, et vous, noble jeunesse, dont je voudrais être digne d'acquérir l'amitié, comment ai-je osé vous retenir si longtemps, ce soir, à entendre une voix comme la mienne? Je vous en prie, ne tenez compte que de mes bonnes intentions, ou plutôt oubliez ce faible orateur et gardez en un coin de vos mémoires, pour l'y faire fructifier, ce qu'il voulait vous dire. Une dernière fois, le voici en peu de mots :

La morale et le bon goût étant sauvegardés dans ce qu'ils ont d'essentiel, montrons-nous accueillants pour toute œuvre d'art qui stimule, dans l'ordre, et qui satisfait n'importe laquelle de nos puissances sensibles ou intellectuelles. Mais pour nous-mêmes, sans nous interdire par trop sévèrement les virtuosités reposantes, sachons élever nos yeux vers les hauteurs où plane le

grand art. Le plus longtemps, chez le grand nombre d'hommes, faire vibrer le plus puissamment et harmonieusement le plus de facultés possible, voilà, Messieurs, l'effet auquel on le reconnaît. Toujours, chez tous les hommes, stimuler sans conflit l'activité de toutes les puissances, ce serait le rêve et l'idéal suprême.

Dieu s'en est à lui seul réservé l'étonnante réalisation. La plus belle œuvre d'art qu'il ait créée pour nous, c'est le ciel des nuits pures, c'est l'infini semé d'étoiles. A tous les hommes, toujours, s'adresse ce divin spectacle; chez tous il charme la vue par la douce clarté bleue, il ravit l'oreille par le prochain silence et l'harmonie lointaine, il pénètre le cœur de douce et infinie tendresse, il ouvre à l'imagination l'illimité du calme et effrayant espace, il montre à la raison la grandeur de la Cause première et presque il lui fait voir Dieu; — mais tout cela sans effort, sans fatigue, sans souci, dans le total oubli de nos besoins terrestres, dans l'harmonie de nos puissances, dans l'ordre conforme au bien, dans le plein épanouissement de tout ce qu'il y a de bon en nous.

Voilà le chef-d'œuvre de l'art divin; plus s'en rapprochera l'art des hommes, moins il différera de son idéal. Et l'auteur le plus grand sera celui qui, possédant en lui les puissances les plus vastes et la plus riche humanité, à la fois le meilleur, le plus sage et le plus aimant, saura faire part de tous ses dons au plus grand nombre de ses frères et suscitera en eux le plus d'amour, de lumière et de bonté.

Un seul, dans ses paroles, a pu se montrer tel et pleinement accomplir cette œuvre, mais ce n'était pas qu'un homme. Il était le chemin qu'il faut suivre, la vérité qu'il faut savoir et la vie qu'il faut vivre. Gloire à celui qui, étant l'Homme-Dieu, est par là même, en tout ordre d'idées et de faits, en esthétique non moins qu'en morale, l'Idéal divin de l'Humanité.

Abbé FÉLIX KLEIN

DE L'ATTITUDE DES CATHOLIQUES

VIS A VIS DES ÉCOLES LITTÉRAIRES CONTEMPORAINES

Séance du 20 février

M. Eeman, Président d'honneur. — Messieurs, en prenant la parole le premier dans cette réunion que votre extrême modestie ne permet pas de qualifier « congrès », je n'ai pas l'intention d'abuser des droits de la présidence et de vous faire un discours d'ouverture.

J'ai pour ce genre de discours la même estime que pour les morceaux de piano qui commencent d'ordinaire les concerts.

Ce qu'on peut faire de mieux c'est de ne pas les exécuter.

Je ne veux donc pas m'exposer à ce qu'on ne m'écoute pas et me bornerai à remplir les devoirs de la présidence dont vous avez bien voulu m'honorer.

J'imagine qu'en le faisant vous avez voulu donner à votre président l'occasion de croire que, ne l'étant malheureusement plus, il était encore aussi jeune que la plupart d'entre vous.

Je vous remercie tous, Messieurs, de l'honneur que vous m'avez fait en me choisissant pour présider votre réunion.

En ouvrant la séance, je remplis un devoir agréable, c'est celui de souhaiter à tous la bienvenue. Pour ceux qui connaissent le cercle dont j'ai l'honneur d'être le Président, ils savent qu'en revenant ici c'est en famille qu'ils reviennent; pour ceux qui, invités ici, s'y présentent pour la première fois, j'ai la conviction que dès maintenant ils sont persuadés d'être accueillis à bras ouverts. Je les remercie d'être venus et je sais que votre accueil sera à la hauteur

du dévouement qu'ils ont montré en se déplaçant pour venir siéger avec nous. (*Applaudissements.*)

Un dernier mot, Messieurs, et après cela nous passons à la partie utile de notre réunion. Je voudrais donner à l'Assemblée quelques conseils au point de vue de l'ordre de ses débats. Je ne me permettrai pas de vous recommander le calme (*rires*), car il est évident que ce conseil serait inefficace, pour l'excellente raison que vous êtes tous exubérants de jeunesse et que je connais des gens qui, malgré leur âge, ne parviennent pas toujours à rester calmes. (*Hilarité.*)

Mais un conseil suprême c'est de n'être en aucune manière parlementaire. (*Sourires.*) Tâchez de ne pas parler le langage qu'on parle aujourd'hui, non en dehors de l'enceinte parlementaire, mais dans celle soumise aux règlements de police de l'Assemblée. « Ce ne serait plus là de la littérature. » Tâchez de ne pas adopter ces mœurs parlementaires, car puisque, comme Président, je n'ai que la sonnette comme moyen de coërcition, les discussions pourraient ainsi qu'à la Chambre, se terminer sur l'escalier ou dans la cour.

Je fais appel aux meilleurs sentiments et forme les vœux que la réunion pourra se passer dans la tranquillité, dans l'ordre, dans le calme que je serai fort heureux de voir appliquer à ses discussions. (*Applaudissements prolongés.*)

La parole est à M. le Président effectif pour la lecture de son rapport.

Messieurs,

Avant de commencer cette sorte de congrès où vous êtes venus, confiants dans l'absolue sincérité des uns vis-à-vis des autres, heureux de vous retrouver, de retremper pendant quelques instants vos énergies dans la libre défense de vos convictions en face de ceux qui, s'ils ne partagent pas toutes vos idées, ont du moins pour vous la plus entière estime; persuadés que tout effort sincère vers le vrai est bon et doit être encouragé; avant donc de déclarer cette lice ouverte — car en ce moment je suis un peu le héraut des tournois antiques, qui rappelait aux chevaliers assemblés les règles de courtoisie et les invitait à se saluer avant de se com-

battre, il me faut — et ce m'est un plaisir — au nom de cette société littéraire, dont vous allez aider à fêter comme il convient le dizième anniversaire, vous souhaiter la plus chaleureuse bienvenue, et vous remercier d'être venus si nombreux à l'appel de quelques jeunes. Vous êtes venus, de loin peut-être — et ici je tiens à dire un grand merci à M. l'abbé Klein si prodigue de son dévouement, si généreux de sa parole, et qui nous fut si accueillant, à ce prêtre illustre que nous envierions à la France si nous ne savions comme elle en a besoin; — vous avez abandonné vos travaux, vos soucis, pour passer au milieu de nous quelques heures que nous désirerions agréables; vous avez bien voulu participer à l'éclat que nous souhaitons pour cette fête. Et n'est-ce pas une belle fête que celle où une Société littéraire d'étudiants catholiques salue l'aurore ou plutôt le midi de sa dixième année, toujours debout, toujours vaillante? Quand, il y a dix ans, celui qu'on peut nommer le porte-drapeau des jeunes catholiques belges — car il l'a porté, ce drapeau — Firmin Vanden Bosch, avec quelques amis, fonda cette société au milieu de l'indifférence de la plupart, avait-il espéré pour elle une telle longévité? En tous cas, voilà pour nous l'âge arrivé, sans la vieillesse, et cela mérite d'être crié bien haut, au grand soleil, pour la gloire des lettres et pour l'honneur des catholiques.

La gloire des lettres! Elle était bien mince, bien nulle dans notre petite Belgique il y a trente ans. En dépit de l'admiration imposée par quelques pontifes officiels pour des œuvres plus ou moins historiques et politiques, mais fort peu littéraires, nous pouvons dire qu'il n'y a à citer tout au plus que deux ou

trois noms. Il semble, comme le dit Francis Nautet, qu' « on parcourt une lande maigre où se rencontrent de loin en loin quelques efforts de végétation. » (1).

Rien surtout de personnel et d'original ; les quelques œuvres de cette époque sont de faibles et serviles copies de celles de nos voisins, soit du sud, soit du nord. La fusion de deux races ne s'opère pas en un jour, ni par les décrets d'un Congrès. C'est une œuvre de temps et qui passera par bien des tâtonnements, bien des faux pas, bien des reculs. Du reste les circonstances esthétiques et morales qui jusqu'alors influaient encore sur nous, n'étaient guère favorables à la floraison de notre génie propre. La race était, somme toute, — ceci surtout pour les Flamands — plutôt artiste que littéraire : voyez nos peintres, nos sculpteurs, nos musiciens, nos architectes; nombrez d'autre part ceux qui manièrent la plume. Nous étions trop sensationnels, trop peu raisonneurs. Nous étions, et nous sommes encore, plutôt des coloristes que des adorateurs de la ligne et du dessin. Ce qui nous manque, c'est l'expansion; rapprochez un Provençal, par exemple, d'un Flamand ; le contraste vous sautera aux yeux. Interrogez notre œuvre artistique passée, comparez là aux productions du génie français : ici la grâce, la légèreté, le fini, et ça parle, c'est limpide; là, au contraire, la lumière et l'ombre, la couleur, la ligne imprécise, et c'est muet, ça trouble, c'est énigmatique. Du reste, c'est bien là le génie d'un pays comme le nôtre, pays de brumes et de demi-teintes, aux plaines immenses et muettes, où rien ne renvoie la voix, où les eaux endormies et noires coulent sans bruit sur leurs lits de vase, où la solitude, le silence

(1) *Histoire des lettres belges d'expression française.*

et l'immobilité des choses est propice au rêve, aux sensations étranges et inexpliquées, aux antithèses de l'âme et de la matière.

Or, tant que nous subîmes le contre-coup de l'agitation philosophique et phraseuse du 18e siècle en France, cette France d'où venait alors la lumière, dépaysés, nous restâmes taciturnes. Cette fin de classicisme maniérée et raisonneuse nous glace et n'éveille aucun écho en nous. Et cependant, il faut noter qu'auparavant, sous les ducs de Bourgogne, époque où nous eûmes quelques écrivains, nos lettres s'orientèrent plutôt vers le sud, et sont surtout romanes. Mais c'est ensuite qu'une poussée s'opéra vers le nord et vers les pays Germaniques, vague encore et presque inconsciente. Le classicisme, incompréhensif de la nature, nous laissa froids et rebelles ; ses influences négatives perdurèrent longtemps, jusqu'en ce siècle même.

Ajoutez à ces causes principales, l'état de déchirement perpétuel dans lequel végéta notre pays depuis les guerres religieuses jusqu'à l'émancipation de 1830, jouet entre les mains des puissances, sans cesse changeant de maîtres, théâtre où se vidaient les querelles de nos voisins.

Mais vers la fin du siècle dernier, un mouvement se dessine, qui, né en Allemagne, épanoui en France, sera pour nous, mais plus tard, provocateur, d'une résurrection littéraire. Avec Goethe le romantisme est né. La pensée latine et la pensée germanique, longtemps hostiles, vont se fusionner. « Désormais, ainsi que dit encore Francis Nautet, nous avons une raison d'être littéraire. » (1) Admirablement situés entre les deux grands peuples, c'est chez nous que va se faire la combinaison, et nous allons réfléter à la fois

(1) Ouv. cité.

l'éclat serein du midi et les brouillards mystérieux du nord.

Au lendemain de notre indépendance, cela s'explique aisément, tous les efforts vont à la politique; ils s'y absorbèrent trop longtemps et trop complètement. De telles transformations ne s'accomplissent que lentement. Nous étions encore si imprégnés de l'esprit des communes, autrefois notre gloire et notre richesse, que, trop habitués à n'avoir qu'une volonté, qu'une intelligence, à sentir tous de même, en un mot à être conformes, nous ne nous refaisions que lentement une individualité, nous ne marchions qu'à petits pas vers cette sorte d'anarchie intellectuelle, si propice à la création d'œuvres.

Peu à peu cependant le souci littéraire s'éveille, grandit; des journaux font une place dans leurs colonnes aux choses d'art et de littérature ; des revues naissent, puis bientôt se multiplient ; beaucoup meurent, elles sont remplacées ; certaines progressent, s'accroissent. Toutefois à tout ce travail intérieur manquait encore la cohésion nécessaire pour ne pas piétiner sur place. C'est alors que fut fondée *la Jeune Revue.* Au bout de quelque temps celle-ci s'appela *la Jeune Belgique* et eut pour directeur Max Waller. A lui surtout revient l'honneur d'avoir fait de cette revue ce qu'elle devint plus tard, d'avoir consacré en Belgique l'existence d'une renaissance littéraire.

Dans tout ceci, que devenaient les catholiques, quelle part prirent-ils à ce glorieux renouveau ?

Il semble, à parcourir nombre d'articles épars dans diverses publications surtout catholiques, qu'on ait jugé souvent cette part trop petite, ou du moins que beaucoup de catholiques se soient tenus en de-

hors de ce mouvement, ou même l'aient combattu. On leur fera, par exemple, le reproche de n'être pas de leur siècle et de pleurer aux portes de cimetières.

Il y en a, paraît-il, qui se désintéressent du roman et du théâtre, ou même qui croient ces genres dangereux. Je me souviens aussi de nombreuses attaques contre la façon incomplète dont est enseignée la littérature dans les collèges.

D'autre part des blâmes doux ou sévères sont adressés parfois aux jeunes littérateurs catholiques pour leurs attitudes indépendantes, pour leur parler trop audacieux, pour leurs admirations trop peu circonspectes.

Enfin, il est des gens qui passent sous silence les œuvres catholiques, qui pensent qu'un catholique ne peut être un artiste, et qui, s'ils ne nous accablent de leur dédain, sont pour nous d'une indifférence glaciale.

Mais avant de la discuter, constatons d'abord cette part. Et ici je voudrais citer bien des titres, bien des noms, mais il faut être bref. Je me bornerai aux principales revues, car celles-ci sont l'avant-garde littéraire, c'est là qu'on bataille, c'est de là en partie que part l'orientation, c'est là en partie qu'elle se reflète. Et d'abord : la *Revue Générale*, la plus importante, sinon la plus littéraire. Fondée en 1865 elle fut longtemps, et elle est encore plutôt une revue politique, historique et religieuse. Toutefois sous la direction de M. de Haulleville et, plus récemment, depuis le secrétariat de M. Eugène Gilbert, elle s'ouvre plus souvent à des articles littéraires et artistiques. — Ensuite, le *Magasin Littéraire* : il date de 1884 et prit bientôt une attitude plus littéraire, et plus large, plus indépendante. — Peu après le Congrès de Malines de 1891 où se livrèrent des joutes animées sur lesquelles je reviendrai tantôt,

parut *Le Drapeau*, celui-ci tout à fait d'avant-garde, et prompt aux escarmouches. Il vécut un an. Depuis lors : *Durendal, La Lutte, Pages d'art et de science, L'Escholier* et tout dernièrement *Le Spectateur catholique ;* j'en oublie peut-être.

Donc, chez nous aussi pousse une végétation touffue, et si d'aventure des rameaux se dessèchent et meurent sans qu'on les voie remplacés, l'arbre grandit et se fortifie des sèves contenues.

Or, dans ce qu'on pourrait appeler notre jardin littéraire, passent, d'intervalles, et repassent des jardiniers. Il en est de très vieux, il en est de plus jeunes ; les uns, chargés d'années et déjà courbés, avec ce sourire étonné qui les fait ressembler à des enfants, cherchent leur chemin et semblent ne pas reconnaître les lieux ; d'autres, soucieux et grondeurs, contemplent les pousses folles et les branches hâtives tendues comme de grands bras vers le ciel et je crois les entendre qui soupirent; d'autres, encore, rayonnants et moqueurs, sourient et croisent les bras, en défi. Il y en a qui s'efforcent de changer avec des étais la courbe des branches; d'autres s'essaient à tailler, à élaguer ; quelques-uns même frappent les troncs de leur cognée. Et c'est entre les jardiniers une rivalité, et souvent même une hostilité d'abord sourde, qui éclate ensuite en de bruyantes disputes dont résonne la forêt, si bien que parfois les paisibles habitants d'alentour, distraits malgré eux de leurs journalières besognes, jettent des regards inquiets et se demandent ce qui se passe.

Ce qui se passe? C'est que l'âme artistique du pays s'est réveillée, c'est que les cordes de l'instrument longtemps muet vibrent de nouveau. Ce qu'il y a? C'est la vie qui circule, c'est le mouvement qui revient au paralysé. Ce sont les idées captives qui viennent de s'envoler comme une bande de tur-

bulents frelons, ce sont les théories qui se croisent, les systèmes qui s'opposent, les écoles qui rivalisent, et les belles joutes littéraires qui se livrent autour de ces attachants théorèmes : l'art pour l'art, le spiritualisme, l'art social, le verslibrisme... que sais-je!

Et voici qu'au milieu de cette belle ardeur, des voix graves se firent entendre, qui partaient de nos rangs. Au nom de la morale, des paroles de blâme s'élevèrent. On reprochait à beaucoup de catholiques leur liberté d'allures, leur sympathie trop vive pour une littérature immorale et perverse. Et ce fut une lutte nouvelle plus sérieuse, moins emballée, et cette fois, pour ainsi parler, une lutte de famille, sur des questions essentielles, primordiales. Un écho en demeurera historique : c'est le souvenir de ce qui se passa en 1891 au Congrès de Malines, à la section des Lettres.

Si vous parcourez le compte rendu qui parut en volume, c'est à peine si vous trouvez trace de cette chaude querelle dont pourtant ceux qui y assistèrent gardent une mémoire encore émue. Une note de M. Petit sur les revues catholiques mit le feu aux poudres. Une revue catholique, disait le rapporteur, doit s'inspirer des enseignements du décalogue et de l'Eglise. Et il concluait : les catholiques ne disposent pas d'une revue qui réponde rigoureusement à ce thème. De vives protestations éclatèrent aussitôt : M. Eugène Gilbert au nom de la *Revue Générale*, M. Firmin Van den Bosch en celui du *Magasin littéraire*, M. Henry Carton de Wiart réclamèrent, arguments en main, le retrait de cette conclusion : ce qui fut fait.

C'est là un simple incident, mais qui a sa portée. C'est l'indice évident d'un désaccord entre catholi-

ques sur ces questions importantes : la littérature vis-à-vis de la morale, les catholiques vis-à-vis de la littérature.

Au reste, ce désaccord apparaît à travers la plupart des discussions de la section des Lettres au Congrès de Malines. L'organisation permanente de représentations théâtrales, la part à faire au roman, la théorie de l'art pour l'art, l'éloge du mérite littéraire d'œuvres immorales, l'usage de pages ou de livres moraux d'auteurs mauvais, l'enseignement littéraire dans les collèges : autant de points controversés et autour desquels on dispute encore aujourd'hui.

Peu après le Congrès, dans un article paru au *Magasin littéraire*, sous le titre « Nos tendances », M. Hermann de Baets, avec sa verve habituelle, exposa le programme des jeunes écrivains catholiques. Avant tout, et là-dessus il y a accord absolu, la littérature doit être morale. Le principe est net et tranchant, mais ses applications ouvrent le champ à de multiples contestations. « Une revue catholique doit s'inspirer des enseignements du décalogue et de l'Eglise » disait le rapport de M. Petit. — « Nous ne savons, répond M. de Baets, si une revue ne peut être catholique sans prendre le but immédiat d'une propagation de la Foi. Nous oserions même dire que dans l'état de nos sociétés, dans l'état des idées, la meilleure organisation de la production intellectuelle sera la division du travail; ici, la propagande religieuse; là, l'occupation du terrain scientifique; là encore, la conquête du terrain littéraire. » — « S'inspirer du décalogue? Veut-on dire qu'il faille que toute revue prêche la morale? S'inspirer des enseignements de l'Eglise? Veut-on dire que toute revue

doive ex professo faire de la Théologie? Non, n'est-ce pas? » (1) — « Faire de la morale une reine et de l'art une sujette amène de désastreuses hérésies artistiques, » écrivait M. Armand Thiéry (2). Et d'autre part le Père Lintelo dira dans sa brochure intitulée : *Faut-il louer le mérite littéraire des écrivains mauvais :* « l'art n'étant que moyen par rapport à la fin dernière, il doit à la morale, c'est-à-dire à cette fin, un concours direct ou indirect, mais positif. — Pas de milieu pratique entre nuire et servir, directement ou indirectement » — Au contraire, selon M. Van den Bosch : « Il y a des choses parfaitement indifférentes, des motifs de genre, que sous prétexte d'art moralisateur, on ne peut nous défendre de peindre et de repeindre en tous les tons de la palette (3). »

Voici maintenant le programme de la revue *Durendal* : « Cette revue nouvelle n'a d'autre prétention que celle-ci, réunir en plus grand nombre possible, des artistes jeunes, voués à l'art pour lui-même, sans but apologétique direct, et fiers seulement de travailler à l'élévation de l'âme humaine. L'art, selon nous, n'est pas un monopole. Il n'est de soi ni musulman, ni catholique. Ainsi le paganisme, de l'assentiment unanime, a possédé d'admirables artistes. Il n'est donc pas question d'accaparer l'Art au profit d'une idée; mais il s'agit, ayant cette idée, de faire œuvre artistique. »

Sans doute, l'on pourrait dire qu'il n'y a ici guère plus qu'une querelle de mots, un malentendu qu'on trancherait par une règle ainsi posée : l'art doit être

---

(1) « Nos tendances », *Magasin littéraire.*

(2) « Une dispute artistique », *Magasin littéraire.*

(3) Id. id.

moral, non pas toujours moralisateur. En effet, reprenons les écrivains cités; écoutez M. de Baets : « Nous avons la conviction que la plus haute expression de l'art est son application à la propagation du vrai, du vrai spéculatif et du vrai moral. Nous croyons que la littérature a mission d'aider à l'harmonie du vrai, du bien et du beau (1). » Et M. Thiéry : « Cherchez tous les chefs-d'œuvre, tous les grands poèmes, il n'en est pas un qui n'ait été moralisateur comme il fallait l'être (2). » Et M. Vanden Bosch : « Quoi qu'il en soit, je reconnais que l'art pour l'art, l'art indifférent, sans portée et sans action, a un profond caractère de dilettantisme platonique et que comme tel, il est inférieur à l'art moral, à l'art social, qui nous apprend à aimer les choses bonnes comme il faut les aimer de tout notre cœur et de toute notre force (3). » Et *Durendal* : « Nous croyons cependant que l'artiste catholique se doit d'œuvrer à la gloire de ses croyances. » Et d'autre part, relisez le rapport de M. Petit, vous y trouverez ceci : « Est-ce à dire qu'il faille faire d'une revue catholique un sermonnaire périodique, une annexe des lettres édifiantes, un bulletin théologique? » Relisez aussi le Père Lintelo : « Selon que l'objet est grandiose ou familier, dit-il, l'obligation pratique de l'écrivain sera d'élever l'âme par l'admiration ou *d'entretenir en elle la droiture de l'esprit affinée par l'observation* (4). » Eh bien, cela veut-il dire qu'il faille faire du catéchisme? Et attirant ainsi à la lumière la pensée de ces écrivains, après l'avoir débarrassée des mots trop catégoriques qui rendent mal ses contours, ne vous

---

(1) « Nos tendances », *Magasin littéraire.*
(2) « Une dispute artistique », id.
(3) Id. id.
(4) Faut-il louer le mérite littéraire des écrivains mauvais?

semble-t-il pas que cette pensée soit pareille chez tous? Je conviens qu'ainsi présenté le litige semble nul et n'exister qu'en l'air. Aussi bien, peut-être en est-il ainsi; mais le malentendu est là, une explication définitive serait sans doute bonne. Peut-être importerait-il de rappeler que, s'il vaut mieux « œuvrer à la gloire de ses croyances », cela n'est toutefois pas une obligation. Il ne *faut* pas *nécessairement* que l'art soit le missionnaire de la morale. Dire que l'art doit toujours être moralisateur serait, semble-t-il, confondre le beau avec le bien. « Le beau, dit encore M. Thiéry, est un aspect de l'être au même titre que le vrai, le bien; c'est ce que les philosophes appellent un transcendantal. Il n'y a aucune hiérarchie entre les différents transcendantaux, tous s'appuient directement et immédiatement sur la notion fondamentale d'être, c'est-à-dire sur Dieu (1). »

Peut-être aussi serait-il utile de rappeler qu'il y a diverses façons de comprendre cette fameuse formule : l'art pour l'art, que toutes ne sont pas condamnables. Il y eut à ce propos de vives discussions au Congrès de Malines, le rapport de M. de Monge portant entre autres conclusions celle-ci : la théorie de l'art pour l'art est immorale. — Distinguons un peu. L'art pour l'art : si l'on entend par là cette sorte de dilettantisme qui consiste à provoquer une émotion, en soi ou chez les autres, uniquement pour jouir de cette émotion, je ne crois pas que cela soit nécessairement immoral; l'épithète stérile serait plus à sa place. Au contraire, si l'on veut dire qu'une immoralité, lorsqu'elle se présente sous des aspects artistiques, est absoute par l'art qui la revêt, il faut évidemment condamner cette théorie. Mais il est une troisième

(1) « Une dispute artistique », *Magasin littéraire.*

conception de la formule, c'est celle qui « exprime que l'artiste doit poursuivre les formes les plus élevées d'art, dit M. Thiéry, fût-il obligé pour cela de peiner davantage, et dût sa bourse en pâtir ». — Et cette conception-là me paraît hautement louable.

Donc l'art doit être moral. Mais, dira-t-on, ce principe, sans conteste pour nous, n'existe pas, du moins le croient-ils, pour beaucoup d'écrivains modernes. Quelle doit être notre attitude vis-à-vis d'eux? — J'en viens ici à la fameuse question : Faut-il louer le mérite littéraire des écrivains mauvais?, qui a provoqué quelque bruit et fait couler quelque peu d'encre.

« Faut-il louer le mérite littéraire des écrivains mauvais? » Tel est le titre d'une brochure où le Père Lintelo nous présente la traduction d'articles du Père Gallerani, parus dans la *Civilta Cattolica*, brochure qui contient également une partie propre au traducteur. A la question posée le Père Lintelo répond énergiquement non. Interrogeant la tradition catholique, il produit l'exemple de Notre Seigneur traitant les scribes et les pharisiens de sépulcres blanchis, de génération perverse et adultère; l'exemple de l'apôtre St-Paul, des Saints Pères, de St-Augustin, de St-Bernard, de St-Thomas, de St-François de Sales. Puis examinant la question en elle-même : « La nature de ces auteurs, dit-il, est substantiellement mauvaise, et la malice essentielle n'est pas détruite par quelques qualités accidentelles. » Du reste il est impossible de séparer le lettré de l'impie. Maintenant, ces éloges, outre qu'ils sont déplacés, « sont encore souverainement imprudents, parce qu'envers des auteurs qui ne devraient inspirer que de l'horreur, ils font naître tout naturellement une sympathie pleine de dangers ».

On commencera par ne lire que les livres inoffensifs, on en viendra à les lire tous. Enfin, ces éloges contribuent au succès de l'œuvre démoralisatrice de ces auteurs et découragent les écrivains catholiques. Voilà réunis et présentés sèchement les arguments du Père Lintelo.

En une seconde partie, il répond à quelques objections. Il faudra, dit-on, proscrire aussi les classiques latins et grecs. Non « aucun classique païen n'a jamais outragé N. S. Jésus-Christ et son Église ». Quant au point de vue moral, on ne les livre aux jeunes gens qu'expurgés de toute impureté. Les éditions non expurgées ne leur tombent pas facilement entre les mains. Et du reste « l'influence pernicieuse que pourraient avoir les classiques païens est en grande partie dissipée par la distance des siècles, par l'atmosphère toute différente des idées et des mœurs, et par la diversité de la langue ». — On dit aussi qu'il faut être impartial ; l'impartialité n'est requise que dans un juge obligé à prononcer une sentence, répond le Père. « Maïs ici qui nous oblige à parler et à parler haut pour avancer les affaires de l'incrédulité et de ses fauteurs ? » — Ainsi donc il faudra laisser à la jeunesse ignorer ces auteurs ? — Pas absolument, si leur connaissance est indispensable, mais autant que possible : une légère lacune dans les connaissances littéraires est un mal moindre que la perte des mœurs. — Mais ce sont là précautions inutiles : tôt ou tard les jeunes gens voudront connaître à fond ces auteurs. — Cela n'est pas vrai pour tous ; et puis, si nous ne pouvons empêcher complètement le mal, efforçons-nous du moins de le retarder et d'en réduire la proportion. D'ailleurs c'est dès la jeunesse qu'il faut former une conviction.

En somme, — c'est la dernière objection, — vos maximes ont un goût de vieilleries démo-

dées; il faut être homme de son temps et savoir se conformer au siècle où l'on vit. — La vérité ne vieillit pas; nos idées sont antiques, soit; démodées, non. Il ne faut jamais se conformer à son siècle dans les choses mauvaises.

Nous ne plierons pas le genou devant la déesse science. « Pour le dire en deux mots, que d'autres soient hommes de leur temps, quant à nous, nous voulons être les hommes de l'éternité. »

J'ai résumé aussi brièvement que possible le petit livre du Père Lintelo, ou si l'on aime mieux, du Père Gallerani. Maintenant, s'il vous plaît, examinons d'un peu plus près arguments et objections.

Et d'abord, je me demande si ces deux qualités: homme de son temps, homme de l'éternité, sont incompatibles. N'est-il donc pas possible, tout en gardant intacts en soi ces principes essentiels qui sont la force et la beauté de la religion catholique, n'est-il donc pas possible d'adapter aux conditions de vie ambiantes, celles des règles qui, justement parce qu'elles ont été faites pour une époque, pour un milieu, ou en vue d'événements passés, sont susceptibles d'être changées, et doivent l'être? N'est-ce pas tout juste ce qu'on admire dans l'Eglise, qu'elle soit restée debout au milieu des ruines et des bouleversements, pareille à ces arbres dont le tronc est toujours le même, mais dont l'écorce se renouvelle? Et n'a-t-on pas vu en tous temps les Papes prêcher le ralliement autour des formes et des aspirations nouvelles qui ne heurtaient pas le Dogme? Tout récemment, ici dans cette salle, M. Godefroid Kurth rappelait ce rôle de timonier qu'ont toujours pris les Vicaires du Christ, et, si j'ai bon souvenir, il remettait doucement à leur place ceux qui prennent parfois celui de vigie alarmée.

« Ah! nous y songeons souvent avec tristesse,

disait le programme du *Drapeau*, comme la jeunesse catholique qui marche déjà à l'avant-garde de la politique et marchera bientôt à l'avant-garde de l'économie sociale, comme la jeunesse catholique serait plus forte, marchant aussi à l'avant-garde de l'art — si ceux qui ont mission de l'éduquer et de l'instruire lui prêchaient autour des formes littéraires de son temps le ralliement loyal que Léon XIII préconise autour des formes politiques établies ! »

Ecoutez Mgr Ireland : « Nous devons vivre avec notre siècle, le connaître et nous tenir en contact avec lui. Il y a des catholiques à qui le présent ne sera réellement connu que longtemps après qu'il sera devenu le passé ; il ne nous servira de rien de comprendre le XIII^e^ siècle mieux que le XIX^e^ siècle, le passé ne reviendra pas. — Parlons à notre siècle des choses qu'il sent, et dans la langue qu'il comprend. Soyons en lui et de lui, si nous voulons qu'il nous écoute. » (1)

Entendez aussi Mgr d'Hulst : « Vous les connaissez comme moi, ces chrétiens timides et moroses que la civilisation humaine inquiète, pour ne pas dire qu'elle les scandalise. Ils font mauvaise mine au progrès. Passe encore, disent-ils, pour les lettres et les arts. L'Eglise les a cultivés dans tous les temps. Toutefois, même dans cet ordre, on les voit, je ne sais pourquoi, suivre d'un œil maussade les transformations du goût. L'architecture du Moyen-Age et la sculpture du XV^e^ siècle, la littérature du XVII^e^ devraient, à les en croire, borner les préférences des chrétiens. L'antiquité classique et toute la culture moderne représentent à leurs yeux, ce qu'ils appellent un art païen, c'est-à-dire damnable. Les incroyants recueillent avi-

(1) *L'Eglise et le siècle*, p. 95, 96.

dement ces déclarations ; ils s'empressent de les mettre au compte de la religion elle-même, pour désigner celle-ci au mépris et au ressentiment des niais toujours flattés de s'entendre appeler les champions du Progrès. » (1)

Ici l'on peut déjà entrevoir esquissé l'argument puissant qu'invoqueront les jeunes catholiques pour répondre au Père Lintelo : oui, il faut que les catholiques soient de leur temps, oui, il faut qu'ils connaissent leur siècle, car ce siècle est à un raffinement de science et d'art, et il ne faut pas qu'on puisse dire que l'Eglise n'enfante que des ignorantins. Il importe que cela ne se dise ni ne se pense, parce qu'il faut conserver à l'Eglise son prestige, à la religion catholique sa supériorité, parce qu'il faut, pour conserver ce prestige et cette supériorité, si minés en ce siècle, que les catholiques soient les premiers partout. Et pour cela, il faut qu'ils connaissent leurs adversaires, il faut qu'ils étudient leur tactique, il faut aussi qu'ils leur empruntent leur art, car chez les catholiques, avouons-le, on manque souvent de tout cela, on se repose trop sur le passé, on vit trop sur son capital. Or, nous croyons que pour ne pas dégénérer, il faut sans cesse renouveler ses énergies dans les luttes de son temps, et pour n'y pas succomber, il importe d'employer les armes du moment.

Ces armes sont dangereuses, nous objectera-t-on ; ces écrivains ont un effet pernicieux, nous dira le Père Lintelo. Certes, nous ne le nions pas. « Oui, dit encore Mgr d'Hulst, la littérature antique et la littérature contemporaine contiennent un poison de scepticisme et d'immoralité ; mais elles contiennent

(1) Carême 1895, 6e conférence.

aussi des formes admirables, des merveilles de pensée, de sentiment et d'expression, une psychologie profonde, de puissantes aspirations vers l'idéal. Est-il donc impossible de leur prendre tout cela et d'exclure le reste? » (1)

Et plus loin : « L'art aussi, j'en conviens, est plein de séductions dangereuses : c'est le Jardin de la Tentation. Mais, si Dieu n'a pas été complice du péché en plaçant le premier homme dans les bosquets de l'Eden, une civilisation humaine *ne mérite pas l'anathème pour rechercher le beau, même à travers l'inévitable risque moral,* pourvu qu'elle se tienne ferme à l'affirmation du devoir et qu'elle proclame bien haut l'alliance possible et nécessaire d'une esthétique toujours en quête de procédés nouveaux, et d'une éthique fortement appuyée aux règles du bien. » (2)

Voilà pourtant l'opinion d'un catholique peu suspect. Elle fut citée par M. Pol Demade, dans sa revue *Durendal*, en réponse à la brochure du Père Lintelo; et j'estime qu'elle est d'un grand poids dans la balance. Pourquoi donc, si tout en nous aspire au beau, pourquoi ne pourrions-nous pas le rechercher partout où il se trouve? D'abord, le beau en soi n'est ni moral, ni immoral; rien ne peut donc faire obstacle à cette recherche, si ce n'est le péril provenant d'ambiances immorales dont cette beauté est indépendante. Ce péril, nous dit-on, est grave, et d'autant plus grave qu'il s'accompagne de la beauté : mais l'immoralité présentée dans la platitude et la laideur n'a plus aucun correctif. Toutefois je me garderai de prétendre que la beauté efface l'immoralité. Il y a un danger, cela

(1) Carême 1895, 6e conférence.
(2) Id.

est certain, mais est-il tel qu'on ne puisse le braver? Il y a dans le culte de la beauté pure une sauvegarde aussi. Cette sauvegarde contrebalancera-t-elle le péril? Pas toujours. Mais le péril l'emportera-t-il sur la sauvegarde? Pas toujours. Dès lors, la chute morale n'étant pas inévitable, il ne faut pas nécessairement condamner ceux qui en courent le risque, alors surtout que leur sauvegarde se fortifie des principes catholiques inébranlables.

Du reste, nous n'avons jamais été, que je sache, si prodigues de notre admiration, nous n'en avons jamais gratifié les « modernes avortons de Paul de Kock et de Crébillon fils » suivant l'expression de M. Godefroid Kurth. Il me paraît que dans les attaques dirigées contre les jeunes catholiques, on a souvent de leur goût une opinion bien peu flatteuse. Il ne faut pas leur supposer des sympathies qu'ils renient.

Quant à cette admiration, à cette louange, pourquoi ne serait-elle pas permise? L'impartialité, dit le Père Lintelo, n'est requise que dans un juge obligé à rendre une sentence. « Est-il raisonnable, poursuit-il, d'exiger de notre part envers les méchants une impartialité et une justice plus grande que celle qu'ils ont pour nous? » De tels arguments ne sont pas pour nous plaire. Nous croyons que l'impartialité est requise toujours et partout; depuis quand donc la doctrine catholique a-t-elle pris pour principe : il faut rendre le mal pour le mal? Cet argument du Père Lintelo me semble bien mal servir la cause des lettres catholiques; c'est une arme que nos adversaires tourneront contre nous.

Et puis n'y a-t-il pas une distinction radicale à faire entre les écrivains de bonne foi, entre les sincères, et ceux qui ne le sont pas? Surtout à l'heure présente où l'art dans toutes ses manifesta-

tions est à l'effort ardent vers le vrai moral, est-il possible de ne pas se sentir pris de sympathie pour les âmes droites et loyales qui ne l'ont pas encore trouvé, mais qui s'efforcent vers lui de tous leurs désirs? Et ne serait-ce pas en même temps qu'une étroitesse d'esprit qui n'a jamais été le propre de notre Eglise, une funeste rigueur, de leur refuser notre admiration et nos encouragements, de fermer la porte à leur détresse, de les vouer d'avance et irrémédiablement à l'impénitence finale? Il semble que certains catholiques aient l'orgueil de leurs vertus, ainsi qu'un orgueil de caste, d'une caste très fermée, où l'on n'entre plus une fois qu'on a péché. Ceux-là ont-ils donc oublié la touchante histoire de Marie-Madeleine? Faut-il leur rappeler Notre Seigneur, insensible aux remontrances des apôtres, regardant d'un œil complaisant la pécheresse qui répandait sur ses pieds les précieux parfums? Quant à nous, nous ne voulons pas être pareils à ceux-là; nous ne douterons pas de la conversion d'un pécheur quand elle s'affirme en une œuvre telle que cet admirable *En route,* dont on a pu dire que c'était comme une statue de pierre qui se mettrait à pleurer (1). Nous avons foi en la sincérité de beaucoup parmi les écrivains modernes; nous estimons que le devoir d'un catholique est de louer hautement ceux-là qui, dans des livres peut-être audacieux et violents, peut-être crus et trop peu réservés, mais loyaux et ardents, cherchent et appellent de tous leurs vœux une foi qu'ils avaient perdue.

Mais il est d'autres écrivains foncièrement hostiles aux dogmes et aux préceptes de notre religion; il en est qui s'efforcent de ridiculiser tout ce qui pour

---

(1) Remy de Gourmont, *Le livre des Masques.*

nous est sacré ; il en est même qui se font les glorificateurs du mal : quelle sera notre attitude vis-à-vis d'eux ?

Fermerons-nous les yeux? Nous boucherons-nous les oreilles ? Sera-t-il interdit de prononcer seulement le nom de l'auteur maudit? Et laisserons-nous son livre faire à l'aise son œuvre de démoralisation ? L'attaque restera-t-elle sans riposte ? Non, n'est-ce pas; il nous semble peu digne d'un catholique de se croiser les bras devant le travail dévastateur des ennemis de sa croyance. S'enfermer dans le silence d'un cloître et y passer sa vie à se meurtrir la chair et à user ses lèvres en prière pour le salut des autres, c'est sublime, et ce n'est pas si aisé qu'on voudrait le croire; mais ce rôle n'est pas départi à tous, ni même au plus grand nombre; pour la plupart, humbles soldats lancés dans la bataille, nous devons de façon plus patente et plus directe nous mêler au corps à corps avec l'adversaire. Et pour parler sans métaphore, nous devons, nous catholiques qui ambitionnons un rôle d'action, connaître ces œuvres, les discuter, les réfuter par des œuvres aussi belles, plus vraies. Or, dans cet examen faudra-t-il passer sous silence la beauté dont il a plu à Dieu de leur laisser l'éclat? Faudra-t-il se taire sur la prestigieuse magie d'un style, sur un don merveilleux de conter, sur la limpidité ou la souplesse étonnantes d'un esprit? Ce serait là, croyons-nous, une tactique bien mal entendue, et le plus sûr moyen de ne jamais ramener à nous des âmes, avec les faiblesses desquelles il faut compter.

En terminant ces pages, que j'eusse voulu moins monotones et moins lassantes, je veux, messieurs,

vous remercier encore tous au nom de la Société Littéraire du témoignage d'estime que vous nous donnez par votre présence. — Maintenant le débat est ouvert; je n'ai pas la prétention de l'avoir illuminé d'une clarté révélatrice, j'ai simplement voulu vous esquisser les idées de quelques jeunes sur l'attitude des catholiques vis-à-vis des écoles littéraires contemporaines.

M. Pol Demade. — Je vous admire, Messieurs de Gand. — Alors que l'Université catholique de Louvain, qui compte 1600 jeunesses, porte, depuis près de cinq ans, et fort allègrement, hélas! le deuil de sa défunte société littéraire, vous nous conviez à fêter le 10e anniversaire de la vôtre.

Vous avez gardé, en les transposant dans un mode plus moderne, les traditions de vaillance ancienne — et l'on peut dire de vous, parodiant le mot historique, que vous avez, à votre façon et très littérairement, mis Paris dans votre Gand.

Je vous admire et suis heureux de prendre la parole en ce meeting littéraire.

Aussi bien les Lettres constituent-elles une République de suffrage universel où chaque citoyen a son mot à dire. Ce mot, je le dirai en toute franchise et liberté et mes paroles — encore que je me flatte qu'elles correspondent aux idées de plusieurs — n'engageront que moi.

De l'attitude des catholiques vis à vis des Écoles littéraires contemporaines!

Je ne me dissimule pas que le sujet est périlleux. C'est pourquoi je convierai à cette discussion et j'appellerai, en témoignage de mes idées, ceux qui, parmi nous et avant nous, pratiquèrent la littérature catholique.

Selon moi, il y a lieu de distinguer pour décider — et d'examiner séparément quelle est ou doit être, devant les Écoles littéraires contemporaines,

I. — *L'attitude de ceux qui écrivent.*

II. — *L'attitude de ceux qui lisent.*

I. — L'attitude, devant les Écoles contemporaines, des catholiques qui *écrivent* doit être envisagée à un double point de vue, au point de vue des théories littéraires; au point

de vue des œuvres littéraires. Parlons d'abord des *théories*.

Les pédagogues, ces fruits secs de l'art, ont imaginé, sous les vocables peu variés de : Manuel de style, Art d'écrire, Poétique, Guide du jeune littérateur, Cours de Rhétorique, des livres petits ou gros qui sont, en littérature, l'analogue de la Cuisinière bourgeoise ou du Formulaire thérapeutique. Ce sont des collections de recettes littéraires au lieu d'être des recettes de cuisine ou d'apothicaire.

Ai-je besoin de vous citer des exemples? Vous prenez quelques mots propres, bien choisis, convenables, vous agitez de façon à former une synecdoque; ajoutez un doigt de métonymie, une pincée d'hyperbole ou de litote au choix; relevez le tout d'apostrophe ou d'hypotypose. Cuisez à feu doux pour le genre tempéré, à toute vapeur si vous voulez obtenir le genre sublime... et servez chaud!

« La rhétorique, écrit Hello, vous conseille d'imiter les grands écrivains. Elle croit qu'ils ont une recette et qu'il suffit de la prendre. Leur recette, c'est d'être eux-mêmes. Leur personne est inviolable et nul ne peut se l'approprier. »

Ne nous donnons pas la peine de discuter les conventions pédagogiques; suivons le conseil de l'écrivain que je viens de citer : oublions-les, voilà tout. Ce sont des règles factices, elles n'existent pas.

Les règles sont des échasses que les agences de style louent très cher aux petits, pour que ceux-ci puissent plus commodément regarder passer les grands; du haut de ces allonges inventées par et pour la vanité, les petits sottement s'imaginent faire la nique aux grands, ils oublient leur taille!

« Etant ce que nous sommes, nous portons tous — a dit Barbey d'Aurevilly — (et même les plus forts) quelque lambeau saignant de notre cœur dans nos œuvres. »

Nos pages, nos écrits, nos livres, ce sont nos enfants. Or, est-ce qu'il existe des méthodes pour faire de beaux enfants?

Ernest Hello affirme que : « La formule est absolument stérile en art » et Goethe a dit magnifiquement : « Les hommes de génie ressemblent aux mères, qui ne savent pas comment elles s'y sont prises pour faire de magnifiques enfants. »

Mettez « écrivains » au lieu « d'hommes de génie » et vous serez encore dans la vérité.

A côté des inépuisables conventions littéraires, il convient de ranger, dans le sommaire de la théorie, les *proce-*

des d'ecole. L'habitude qu'ont les hommes de marcher en troupe, comme les oies, a créé ces fâcheuses institutions intellectuelles, désignées au programme de cette assemblée, sous ce titre d'Écoles.

M. Jules Huret, dans son Enquête sur l'Évolution littéraire, en distingue sept ou huit principales :

Les psychologues,
Les symbolistes et décadents,
Les naturalistes,
Les néo-réalistes,
Les parnassiens,
Les indépendants,
Les théoriciens et philosophes.

Aucune de ces écoles ne détient la vérité littéraire toute entière, toutes en possèdent une parcelle. Personnellement je suis attentif à toutes, mais je n'entends faire partie d'aucune. J'estime que c'est le bon parti.

Sans entrer dans de longs commentaires, permettez que je cite un exemple de ces vues.

Prenons le naturalisme, issu du réalisme. Les catholiques auraient le plus grand tort de repousser aveuglement le naturalisme.

Le catholicisme ne répugne nullement à l'observation que cette école impose à l'écrivain.

« Étudiez les pères et les écrivains sacrés au point de vue réaliste, m'écrivait naguère J. K. Huysmans. Tous le furent! Depuis Saint Bernard jusqu'à cette douce Angèle de Foligno dont nous ne possédons que des traductions amoindries. Et quelle franchise chez ces Saints! Personne plus qu'eux n'a dit la vérité. Voyez Ste Hildegarde, Suso, Ste Catherine de Sienne. Ils parlaient sincèrement, sans avoir peur des mots, ceux-là! Et tout l'art flamand? les primitifs étaient-ils des réalistes surélevés, ceux-là?... Au reste, le réalisme mystique n'a-t-il pas été tout l'art flamand du Moyen-Age, et les sculptures des cathédrales ne sont-elles pas sculptées dans une langue analogue? »

J'ai commencé cette étude et j'ai dû m'arrêter. Clément d'Alexandrie et saint Jérôme ont des passages d'une cruauté d'observation et d'une crudité de mots qui interdisent toute citation publique.

En résumé, quant aux écoles, le naturalisme réduit à l'observation a du bon; « la salutaire réintégration de l'idée et de la vie de l'âme » que nous devons aux psychologues est une conquête sérieuse; les parnassiens ont imposé aux

écrivains le souci de la forme, qualité littéraire désormais indispensable... et ainsi de suite.

Cela dit, je prends la liberté d'être éclectique. Je ne veux pas être d'une école, je veux être de toutes, en ce qui concerne la beauté.

Si les *procédés d'école* me touchent davantage que les *conventions pédagogiques*, je ne saurai cependant m'attarder longtemps à certaines *spéculations philosophiques* et autres que je veux citer brièvement, ce sont :

L'art pour l'art et le vers libre.

J'ai dit plus haut mon mépris absolu pour les formules, ces menottes, — je le répète ici. Oui, la formule est stérile en art.

La question de l'art pour l'art a été résolue, ce me semble, par un philosophe que vous connaissez tous, Mgr Mercier.

« Le beau en lui-même peut être indifférent et il n'est pas interdit à l'homme de vouloir des choses indifférentes. Il suffit d'une intention subjective générale qui soit honnête, pour que la volition d'une chose indifférente devienne moralement bonne. Or, par le fait seul qu'il poursuit directement le beau, l'artiste a une intention droite, car il sert incontestablement la cause du vrai et du bien en contribuant à faire prévaloir les jouissances esthétiques sur les satisfactions grossières de l'animalité. Donc l'art ne commande pas la recherche d'un but positivement moral ou religieux. Est-ce à dire que l'art l'exclue ? Tant s'en faut..... »

La dispute des vers-libristes et de leurs adversaires me passionne moins encore. Monsieur Boileau, en suivant exactement toutes les règles, a fait des poésies lamentables à faire pleurer ; H. de Régnier, en se passant de toutes règles, a écrit d'admirables poésies. Jugez vous même.

Je conclus ceci, en matière de théories, ce sont les termes dont mes amis et moi nous nous sommes servis en janvier 1894, dans le programme de la revue *Durendal*, qui vient d'entrer dans sa 4e année d'existence :

Toute tradition est rompue, toute règle abolie, le passé est vilipendé, le naturalisme agonise, tous les systèmes, toutes les théories, toutes les poétiques ont leurs adversaires et leurs amis intransigeants ; c'est la fin du vieil autoritarisme. L'individualisme exaspéré nous a menés logiquement à l'anarchie.

A présent, les catholiques doivent se demander quel est, au milieu de l'universelle anarchie et contre la décadence particulière qui les menace, *le parti le plus sage à prendre.*

A notre avis, il est opportun, pour nous, d'accepter, afin d'en tirer tout l'avantage possible, *la situation d'absolue liberté* conquise au profit *de l'Art.*

Ne perdons pas de temps en regrets et en lamentations. Séparons-nous résolûment du passé, si cher que ce cadavre puisse nous demeurer. Cessons, également, d'horripiler les oreilles de nos contemporains de notre ridicule complainte *sur le malheur des temps.* Vivons pour le travail et l'espérance.

Une impérissable espérance nous doit animer par ceci: que l'anarchie artistique et littéraire, qui a fait table rase de toutes les lois, n'a rien pu, et ne pourra sans doute rien, contre l'*aspiration de l'âme humaine vers la Beauté.* Cette *aspiration est une loi naturelle,* et en Art, selon nous, *la seule légitime. C'est en se soumettant à cette loi les tout premiers que les catholiques se ressaisiront eux-mêmes, et qu'ils reconquerront en Art le terrain perdu.*

Le catholicisme intégral nous fait un devoir de rechercher la Beauté, cette Beauté qui, de son nom réel, s'appelle DIEU *tout court. En Art, cette tendance vers Dieu se nomme, je crois — disons le mot franchement — l'Idéalisme.*

Nous ajoutions encore cette déclaration que je renouvelle ici — et que mes amis d'alors ne désavoueront pas, j'en suis convaincu :

« Nous ne reconnaissons ni écoles artistiques, ni drapeaux, ni théories, ni poétiques, ni autoritarisme littéraire quelconque. »

Voilà, ce me semble, une attitude bien décidée et que je souhaite à tous ceux qui écrivent, vis-à-vis des théories chères aux Écoles contemporaines.

Examinons, à présent, le point de vue plus pratique *des œuvres littéraires.* Les Écoles contemporaines produisent des œuvres d'un intérêt supérieur à toutes les petites et grandes chicanes de la critique.

L'attitude des catholiques devant les œuvres contemporaines n'est pas ce que je voudrais qu'elle fût et, avant de la qualifier ou de la disqualifier, il sied de la constater bien franchement.

Nous avons parmi nous (je ne parle pas des jeunes) une École littéraire que vous me permettrez d'appeler archéologique.

Aux yeux de ceux qui constituent cette École littéraire archéologique les œuvres contemporaines n'existent pas. Toutes leurs complaisances s'arrêtent sur le seuil du XIX^e^ siècle. Tandis que Monsieur Boileau, de son fameux : « Enfin Malherbe vint et le premier en France... » raturait l'admi-

rable Moyen-Age et la délicieuse Pléiade de la Renaissance, ces conservateurs littéraires déclarent la littérature finie avec Louis XIV. En Belgique cette École ne manque pas de partisans.

Il nous est trop facile d'avoir raison contre eux.

Léon Gautier a prouvé, pour rabattre le caquet du XVII[e] siècle par exemple, que le siècle de Louis XIV n'était pas français, mais grec et latin.

Je ne pousserai pas les choses à cette extrémité. Je note seulement, avec Paul de Saint Victor, que la nature — c'est-à-dire la création de Dieu — était tenue pour inexistante en ce temps-là.

« La nature entière était non avenue pour cette société factice. Il n'y a pas une seule fenêtre ouverte sur la campagne dans l'immense salon qui la renfermait. L'arbre ne figurait dans ses parcs que taillé en monument ou en meuble. On faisait des pyramides et des candélabres avec l'if, des cabinets avec la verdure, des paravents avec les charmilles. L'eau même n'y jaillissait qu'en panaches ou en girandoles. Qui n'est frappé — conclut Paul de Saint Victor — de la singulière odeur de renfermé qu'exhale la littérature du siècle de Louis XIV? »

Vis-à-vis de l'École littéraire archéologique une seule attitude est de mise, c'est de tourner les talons. Ne vous donnez pas le ridicule de combattre ces archéologues, laissez-les dans leur coin silencieux. Que les morts demeurent avec les morts.

Nous autres, occupons-nous de vivre.

Les Écoles contemporaines sont ou *catholiques* ou *non catholiques*, mais cette division impose-t-elle une double attitude? Ce n'est pas mon avis.

Les catholiques ont le devoir d'être justes. Dès lors il ne suffit pas qu'une œuvre émane de l'un des nôtres pour que, nécessairement, nous devions la porter aux nues.

Nous l'avons déclaré, dans le programme de notre revue *Durendal*:

« Pour se réclamer de nos enthousiasmes, le simple qualificatif de catholique, joint à une œuvre, à défaut d'art, ne suffit pas. »

Si nos amis avaient plus exactement suivi notre conseil, nous n'eussions pas assisté à la mésaventure cruelle qui vient de nous arriver: le Krach de la littérature antimaçonnique catholique.

Les Taxil, les Bataille, les Margiotta et autres bandits de lettres avaient imaginé une littérature, sur laquelle les fidèles

trop goulus, se jetèrent, avec une avidité de gens qui n'ont pas mangé depuis 40 jours. L'étiquette catholique fit tout passer, ce fut la dorure de cette énorme pilule. Aujourd'hui il est prouvé que nous avons eu affaire à une bande de chenapans et que nous avons été volés comme au coin d'un bois.

Vis-à-vis de l'École non catholique, nous sommes tenus à une justice plus stricte encore. On a posé cette ridicule question : Faut-il louer le mérite littéraire des écrivains mauvais? J'ai répondu carrément : oui, soutenu dans cette appréciation par Léon Gautier, l'admirable écrivain catholique qui a écrit :

« Rendre justice à ses adversaires n'est qu'un acte fort élémentaire de justice ; mais c'est, en outre, pour certains esprits, une jouissance profonde et délicate. Nous voudrions être un de ces esprits-là. ».

Telle est, ce me semble, devant les Ecoles littéraires contemporaines, leurs œuvres et leurs théories, l'attitude à conseiller à ceux d'entre nous qui écrivent. Cette attitude nous pouvons la résumer en un mot « *l'éclectisme dans le sens de l'idéalité* ».

Cette conduite, en quelque sorte négative, n'est pas tout l'écrivain catholique — et M. l'abbé Klein vous dira, sans doute, tout à l'heure, dans sa conférence sur l'*Idéal de l'écrivain catholique,* ce que l'avenir attend de nous dans le domaine de l'affirmation littéraire catholique.

II. Il me reste à parler — et je le ferai succinctement, rassurez-vous — du second objet de cet entretien :

De l'attitude de ceux qui lisent vis-à-vis des Ecoles contemporaines.

Je constate d'abord que le lecteur, quel qu'il soit, se moque absolument et des conventions pédagogiques, et des spéculations philosophiques ès arts. Ou plutôt non, il ne s'en moque pas; les poétiques, les disputes de cénacles, les questions d'art pour l'art le laissent radicalement indifférent. Et ceci vous indique, Messieurs, le cas qu'il vous convient de faire vous-même, des batailles de mots.

Ceux qui lisent demandent des œuvres, et le reste ne leur est rien.

Ils demandent, suivant le mot de Mgr Ireland, des œuvres qui leur parlent *des choses qu'ils sentent, dans une langue qu'ils comprennent.*

Sans entrer dans le détail de ces exigences légitimes, je tiens à vous les signaler, en vue de conclusions que je

crois utiles et profitables à certaine école littéraire contemporaine que vous oubliez peut-être trop : l'Ecole catholique.

La pensée catholique est une des choses que ce siècle est très capable de sentir, à condition que nous la disions sous une forme non seulement intelligente, mais aimable.

Parmi ces formes, je vous citerai : le roman et le théâtre.

Quoiqu'en puissent dire ou penser les jansénistes, les timorés et les trembleurs, qui sont légion parmi nous, je maintiens, en fait, que la pensée catholique peut et doit se servir, pour sa diffusion, de ces modes d'art choyés de nos contemporains.

Oh! ne prenez pas, en cette matière, l'avis de nos adversaires.

« Dans la morale des Libres Penseurs, écrit fièrement J. Barbey d'Aurevilly, les catholiques ne doivent toucher ni à l'art, ni à la littérature, ni à rien, mais s'agenouiller dans un coin, prier et laisser le monde et la Libre Pensée tranquilles. Certes! je le crois bien que les Libres Penseurs voudraient cela! Si c'est bouffon par un côté, par l'autre une telle idée a sa profondeur. Je crois bien qu'ils aimeraient à se débarrasser de nous par un tel ostracisme, à pouvoir dire, nous ayant barré toutes les avenues, toutes les spécialités de la pensée : « Ces misérables Catholiques! Sont-ils assez en dehors de toutes les voies de l'esprit humain! »

Qu'on ne vienne pas nous parler d'abaissement, d'avilissement possible de la pensée catholique. L'échelle de Jacob touchait la terre, certes, par un bout — mais par l'autre elle atteignait le ciel.

J'ai pris, sur cette grave question, l'avis d'un des plus fiers esprits de ce temps, un prélat que M. l'abbé Klein connaît bien, puisqu'il a popularisé sa pensée neuve dans notre vieux monde.

Voici cet avis :

Saint-Paul, le 29 juin 1894.

Mon cher monsieur,

Je vous remercie de la lettre dont vous m'avez honoré à propos du recueil de quelques-uns de mes discours, que M. l'abbé Klein vient de donner au public français. C'est pour moi un plaisir et un encouragement de savoir que des hommes dont je dois respecter le jugement approuvent mes paroles.

C'est une de mes convictions les plus profondes que les enfants de la vérité travaillent la plupart du temps en

vain, parce qu'ils se tiennent éloignés de ceux qu'ils voudraient gagner : ils vivent dans le passé plutôt que dans le présent, dans l'air plutôt que sur la terre.

Vous avez raison de dire que nous devrions nous saisir de toutes les armes possibles dans notre sainte guerre et occuper toutes les avenues menant à l'esprit et au cœur de nos contemporains. Pourquoi ne nous servirions-nous pas du roman et du théâtre? Il y a des millions d'hommes qui ne connaissent que le roman et le théâtre, et si nous voulons qu'ils nous écoutent, il faut bien que nous allions à leur rencontre.

Les gens de lettres peuvent faire un bien immense à l'Eglise. Le monde n'écoute guère qu'eux, aujourd'hui : ils sont les rois de la pensée.

Priant Dieu de vous bénir et de vous offrir mille occasions de travailler pour Lui, je suis, cher monsieur,

Votre serviteur,
JOHN IRELAND,
Archevêque de Saint-Paul.

Mgr Ireland n'est pas seul de son avis; Barbey d'Aurevilly a écrit :

« ... Je trouve très impertinent pour nous autres, catholiques, que les Drôles de l'incrédulité aient la prétention d'être les seuls qui puissent écrire des livres d'imagination et de sentiment intéressants, et ce livre, très catholique, sera une réponse aux incroyables prétentions de ces messieurs. Notre mère l'Eglise est insultée de toutes les manières, et il ne faut pas que les artistes, d'aucun degré et d'aucun genre, acceptent pour elle l'injure qu'on lui jette. Ils ont à prouver qu'ils peuvent faire ce que peuvent faire les ennemis : être spirituels, intéressants, pathétiques, forts sur la passion humaine, et catholiques toujours, par-dessus le marché! Est-ce que le grand Calderon de la Barca, l'un des plus grands artistes qui aient jamais existé, n'a pas trouvé dans le catholicisme des sujets de drame et des ressources de passion supérieurs à tout ce que Shakespeare lui-même a mis en scène, avec son prodigieux génie et son impie sérénité d'observateur? »

Il faut, à la pensée catholique. pour aller dans le siècle, un vêtement digne d'elle. Or, ne nous le dissimulons pas, Messieurs, nous avons à progresser pour égaler nos adversaires.

Ce qu'on pourrait appeler le style catholique est, selon le mot d'Huysmans, une langue de pensionnaires de couvent, une « langue blanche ». « Le parler chrétien a fini par devenir

impersonnel, par se figer dans une rhétorique aux mouvements et aux repos prévus, dans une série de périodes construites d'après un modèle unique. (1)

« Le catholicisme, écrivait un jour l'étonnant écrivain, a usé tant de mots dans les passoires des cuistres, qu'on n'ose plus s'en servir; on nage dans de l'albumine pieuse... »

Cette constatation n'est pas exagérée et le public, même catholique, est tellement prévenu contre notre style qu'un de nos livres suscite immédiatement la défiance. C'est au point que bon livre et livre ennuyeux sont devenus synonymes.

La jeunesse littéraire ne saurait accepter, pour son compte, cette infériorité.

Il faut qu'elle écrive et qu'elle écrive artistement.

La parole magnifiquement exprimée ne demeure jamais sans effet et la lassitude, capable de prendre les hommes vis-à-vis du vrai, est impuissante en face de la beauté.

L'écrivain catholique se doit d'œuvrer, en artiste, à la gloire de ses croyances.

J'ai dit.

Un tout dernier mot encore pour vous remercier. L'accueil si franc, si sincère, si jeune enfin que vous m'avez fait me touche profondément. L'écrivain belge est accoutumé à rencontrer sur son chemin des passants indifférents et le viatique d'enthousiasme, qu'en cette halte charmante d'aujourd'hui, vous m'avez servi plein mon verre, — mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre, — ce viatique est savoureux et je sens qu'il me restaure l'âme.

Vive Dieu, Messieurs de Gand, voilà un coup de l'étrier en suite duquel on fournira de belles chevauchées.. (*Applaudissements.*)

M. DE PEDRELLI (Univ. de Liège). — Messieurs, je vous avouerai que je n'ai pas préparé de discours; vous me pardonnerez donc si ce que je veux vous dire vous semblait décousu.

L'objet du Congrès « l'Attitude des catholiques devant les écoles littéraires contemporaines » est assez étrange, car je ne connais pas d'écoles littéraires qui méritent la réprobation des catholiques, à part celles qui prônent directement la débauche et le mal.

Je suis donc disposé à accepter toute école qui s'affirme

(1) *A rebours*, p. 196.

comme catholique, qui défend les principes catholiques, ou qui n'atteint en rien ni la morale ni ces principes, — que cette école soit décadente, classique ou romantique.

Permettez moi, messieurs, à propos de ces classifications, de constater leur inanité. Quand nous étions au Collège qu'appelait-on beauté classique? N'a-t-on pas dit du *Cid*, que c'était une œuvre classique? Et franchement, quand on lit BOILEAU, qui n'est pas si mauvais qu'a bien voulu le dire, l'honorable M. Demade.....

M. POL DEMADE. — C'est un cuistre. (*Hilarité.*)

M. DE PEDRELLI. — ..... Eh bien, le *Cid*, n'est-ce pas du pur romantique? Voyez, si, en tenant compte de l'époque, cela ne se rapproche pas d'*Hernani* et de *Ruy Blas* de Victor Hugo. Et d'autre part, Messieurs, n'est-il pas vrai que les belles poésies de Victor Hugo, — car il a commis (*sourires*) des vers qui ne sont pas littéraires — sont devenues ce qu'on appelle des poésies classiques! Je me rappelle qu'un de mes professeurs du Collège des Jésuites.....

M. POL DEMADE. — Son nom? (*Hilarité.*)

M. DE PEDRELLI. — ... disait : nous devons être classiques, et cependant, dans son cours, il vantait les plus belles poésies de Victor Hugo.

Je voudrais aussi, Messieurs, vous dire quelques mots des écoles d'aujourd'hui, dont on stigmatise les adeptes du nom de décadents.

Un philosophe, — je ne me rappelle plus qui, — (*rires*) a dit : Rien n'est beau que le vrai. Eh bien, n'est-il pas vrai que beaucoup de nos décadents, même parmi ceux qui sont de vrais poètes, des artistes du vers, cherchent leur idéal ailleurs?

N'y en a-t-il pas beaucoup qui l'ont cherché dans l'érotisme, dans l'hermétisme, dans la magie, dans le symbolisme, voire dans l'instrumentisme?

Ces artistes cherchaient leurs inspirations dans l'opium, dans le haschich, dans une foule de narcotiques. (*Applaudissements et protestations.*) Ils font naître à leurs yeux des choses plus ou moins nuageuses, perdues dans le vague, et dont ils ne se rendent pas bien compte. C'est d'autant plus regrettable que plusieurs ont au fond, bien au fond (*rires*) l'inspiration morale et chrétienne.

Eh bien, Messieurs, il y a une chose que je voudrais

ne pas voir oublier : c'est que non seulement dans la littérature mais dans tous les domaines, le catholique ne doit pas seulement s'intéresser à des petits groupes d'initiés qui n'ont qu'un idéal restreint, mais qu'il doit écrire de façon à être compris de tous. (*Bravos.*)

On a dit que la poésie n'était pas moralisatrice et cependant les décadents eux-mêmes viennent de plaider à cette tribune que la poésie devait être morale. Or, du moment qu'elle l'est, elle est aussi moralisatrice. Je me rappelle avoir lu sur ce sujet un article récent de Francisque Sarcey (*vive Sarcey ! hilarité*), dans les *Annales Politiques et Littéraires.*

M. Pol Demade. — C'est un décadent ! (*Rires*).

M. H. De Baets. — Non, mais il est en décadence ! (*Hilarité.*)

M. de Pedrelli. — Dans cette revue on reconnaissait.... vous riez... C'est cependant une revue que presque tous les catholiques lisent en France.

M. De Baets. — Cela prouve que nous lisons mieux qu'eux ! (*Rires.*)

M. de Pedrelli. — Je le reconnais, mais il faut tenir compte du pays, du milieu. Les catholiques de France ne sont pas les catholiques de Belgique. (*Bravos.*)

M. le Président d'honneur. — Cher Monsieur, permettez-moi de vous déclarer que tout ce que vous dites est extrêmement intéressant (*rires*), mais que, malgré tout le plaisir que nous éprouvons à vous écouter, nous devons tenir compte de l'heure. Il faudra forcément que nous limitions la durée des discours afin de pouvoir terminer.

M. Carton de Wiart. — On pourrait limiter la durée à 10 minutes, par exemple. Nous vous écoutons cependant avec infiniment de plaisir.

M. de Pedrelli. — Je serai très bref, Messieurs. Je voulais dire que nous devons faire la mesure entre le naturalisme et l'idéalisme. Il faut que nous prenions à l'un l'observation sincère et véridique des choses et de leurs aspects, que nous dépouillions l'autre de ses extravagances, de ses obscurités, de son goût du précieux, que nous précisions notre idéal, que nous nous efforcions par nos écrits d'amener à cet idéal les autres.

Je pense qu'une littérature uniquement naturaliste, de même que celle qui serait uniquement spiritualiste, n'a d'autre influence que celle très stérile qu'elle exerce sur de petits groupes d'initiés, auxquels elle s'adresse et que celle-là ne sera jamais la nôtre! (*Applaudissements.*)

M. LE PRÉSIDENT D'HONNEUR. — Messieurs, nous recevons à l'instant deux télégrammes, dont, suivant l'usage, je vais vous donner lecture :

Bruxelles

Empêché mais uni de cœur au congrès de Malines à Gand.

PAUL MUSSCHE
de *la Lutte.*

Bruxelles .

Lutte de cœur avec vous

JOHAN NILIS.

M. L. RYCX. — Messieurs, je tâcherai de n'être pas beaucoup plus long que les télégrammes dont notre honorable Président vient de nous donner lecture. (*Sourires.*)

Si j'ai demandé la parole, c'est parce que je désirerais appeler votre attention sur un côté intéressant au point de vue social, qui me semble devoir occuper une réunion comme celle-ci. Je voudrais vous entretenir du côté national de la question. Il me semble qu'un des grands dangers de l'époque, c'est ce spécialisme qui semble aller d'une façon croissante et qui fait que les anciennes croyances, qui étaient si profondément ancrées dans nos cœurs, qui étaient notre plus belle sauvegarde contre le matérialisme, vont chaque jour en diminuant.

Nous voyons une grande désaffection pour ce sol natal, ce sol de la patrie où nous irons dormir un jour.

Le sentiment d'amour pour le sol natal disparaît complètement et c'est là un grand danger pour notre nationalité. Messieurs, on l'a si bien compris qu'on s'évertue actuellement à trouver tous les huit jours une nouvelle *Brabançonne* et qu'on voit distribuer à tout moment des drapeaux aux enfants de nos écoles. Mais, Messieurs, pour aimer son pays il faut le connaître. Il faut l'avoir vu. Toutes les œuvres que nous empruntons à l'étranger évoquent des choses, qui ne parlent pas à notre cœur, qui ne nous disent rien du sol natal. Il n'en était pas ainsi à l'époque des fiers communiers, à celle des Ducs de Bourgogne, mais c'est qu'alors tous les cœurs se sentaient en communion constante avec

l'âme même de la Patrie, alors l'ouvrier se consacrait aux choses qui élevaient l'âme, il embellissait sa demeure; d'autres s'unissaient pour construire les Beffrois et les superbes cathédrales, et lorsque venait l'heure du danger, on les voyait tous réunis devant ces énormes édifices portant à leurs lèvres une parcelle du sol de la Patrie qu'ils avaient teinte de leur sang... (*Bravos.*)

Depuis lors, nous avons bien dégénéré, au point que lorsque des étrangers devaient subir l'exil en Belgique, ils étaient unanimes à dire « cette terre de Belgique est plus amère que la mort même ».

Et Proudhon, que disait-il ? « La jeunesse belge n'est bonne qu'à faire la noce! » Un autre disait : Ils ne savent pas même apprécier les merveilles de leur pays. — Et lorsque nous avions quelques artistes comme André Van Hasselt, comme De Coster, qui chantaient les beautés du pays, leurs pensées se résumaient dans ces paroles : ce qui me fait croire que ce pays soit ma patrie, c'est la tristesse que j'y ressens. Heureusement, messieurs, depuis quelque temps tout cela a changé et nous avons vu et nous voyons nos écrivains nous parler de la Patrie. Ils nous ont dit cette belle mer qu'on ne peut voir sans l'aimer, ils nous disent nos campagnes opulentes, nos forêts, nos montagnes, tout ce qui constitue l'attrait de notre petit pays et c'est ainsi que se forme une littérature nationale, qui est la sauvegarde constante contre l'abaissement des caractères à l'heure présente.

Je me souviens qu'il y a quelque temps, nous revenions, un ami et moi, d'un voyage outre-mer. Nous rentrions en Belgique, chose banale pour les vieux loups de mer qui étaient avec nous. Nous regardions défiler ces grèves que nous connaissions, ces villes où s'écoula notre enfance. Je me souviens qu'un des officiers de l'équipage, natif de Bruges, prétendait apercevoir au-delà des dunes les tours de sa ville natale. C'était réellement émouvant de voir le sentiment de la Patrie se réveiller chez ce vieux marin. Et lorsque nous entrâmes dans la rade d'Anvers, lorsque nous vîmes tous ces navires couvrant l'Escaut, lorsque nous vîmes ces tours de la Cathédrale décrite par Van Hasselt, tous nous nous sentions réellement en communion avec l'âme de la Patrie. (*Bravos.*)

Comme conclusion, Messieurs, puisque nous en sommes à étudier la manière dont nous devons nous comporter vis-à-vis de la littérature contemporaine, il faut que nous fassions un véritable apostolat, afin de travailler à déve-

lopper la littérature nationale, afin que ceux qui peignent l'âme de la Patrie sachent qu'ils seront compris par ceux auxquels ils s'adressent; nous, catholiques militants, nous devons opposer à l'abaissement général des caractères, une barrière inébranlable; nous devons défendre l'idée de la Patrie confiée à notre garde vigilante, nous devons avoir foi en elle et, dans un intérêt social, relever le sentiment de notre nationalité. (*Applaudissements.*)

M. Firmin Vanden Bosch. (*Applaudissements.*) — Messieurs, je suis heureux que l'orateur qui m'a précédé ait si bien dit la nécessité d'un art national, original et libre; vous savez la torpeur dans laquelle avait végété pendant cinquante ans notre littérature et quel renouveau se fit jour vers 1880. Et ce renouveau, l'honneur en revient à la *Jeune Belgique.*

C'est à ce renouveau que nous fûmes redevables d'être dotés enfin de ce que Francis Nautet a si bien appelé une « Littérature belge d'expression française ».

Lorsque la *Jeune Belgique* apparut, elle conquit de suite nos sympathies. Lettrés, nous serions assurément allés à elle, si cette adhésion avait été possible sans compromission pour nos croyances. Et nos enthousiasmes d'artistes durent céder devant nos convictions de chrétiens et notamment devant cette nécessité primordiale de ne pas admettre un art qui traite en vassalité le Dogme et la Morale.

Et pourtant il n'est pas possible que nous nous désintéressions de l'art de notre époque et que nous en abandonnions le monopole aux ennemis de l'Eglise; et alors — c'était au congrès de Malines — l'idée est venue à un ancien de convier la jeunesse catholique à se grouper autour d'une formule d'art qui joigne l'éternelle pérennité des idées à l'éternelle évolution des formes. C'est là le programme des jeunes catholiques; ce programme est aujourd'hui acquis et conquis et j'en veux un peu à M. Demade d'avoir parlé comme si ce programme pouvait encore être contesté.

Le néo-classicisme, avec ses étroitesses et ses étriquements, est chose morte.... Ses œuvres?... En France, feu Ponsard, cette mâchoire d'âne avec laquelle on voulait assommer Hugo, et en Belgique... *Africa.* (*Hilarité.*)

Jadis, le néo-classicisme avait ses revues. Elles ont disparu, ou se sont transformées! Voyez la *Revue générale* où Eugène Gilbert défend si magistralement nos idées!

Voyez notre *Magasin littéraire,* mon cher de Baets, où nous cherchons en vain, et je dois dire que je voudrais

l'y trouver de temps à autre, une note qui rappelle par contraste toute la portée de notre victoire.

Voyez *Durendal,* voyez *le Spectacteur catholique,* dans lequel je lisais hier en une brève formule le résumé de toutes nos aspirations : « Mettre l'immanent des idées dans les formes nouvelles ! » (*Applaudissements.*)

Quand après cela, on vient nous demander, en une brochure béatement méchante, « s'il faut louer les mérites littéraires des écrivains mauvais », la réponse nous est aisée, étant dictée par nos principes mêmes — nos principes de catholiques et nos principes d'artistes.

Ainsi posée, cette question du reste se relie intimement au sujet de discussion pour laquelle la société littéraire nous a convoqués.

Eh bien, voici notre réponse : catholiques, nous devons observer en matière littéraire, comme en toute matière, le devoir de justice ; certes, nous pouvons glorifier par dessus toutes les autres, les œuvres qui réalisent notre idéal chrétien, mais même quand il s'agit des œuvres où cet idéal est méconnu, nous n'avons point le droit de dénier leur mérite littéraire : c'est une règle d'élémentaire loyauté que l'enseignement classique — cet enseignement dont le révérend auteur de la brochure fait partie — a toujours observée, et avec usure, vis-à-vis des maîtres classiques : que de dithyrambes inoubliés sur les beautés de ces polissons d'Horace et d'Ovide, du Virgile des *Églogues,* et d'autres!

Pourquoi ces deux poids et ces deux mesures? Il est vrai qu'il s'agit d'une question de principe; qu'est-ce donc que ce principe qui varie avec les époques et selon les auteurs et qui sert à la fin *contre* les modernes et en *faveur* des anciens ?

Une voix. — Il y a un vieux stock de livres a écouler, voilà ce qu'il y a !

M. Vanden Bosch. — Abriter une telle théorie sous l'égide vénérable de Léon XIII, c'est tout simplement de l'impertinence ! (*Rires.*)

Nous estimons, nous, qu'il faut être justes envers tout le monde, intransigeants certes sur les idées essentielles, mais éclectiques et tolérants vis-à-vis des formes qui sont chose de liberté et de contingence; la justice qu'à ce point de vue nous devons et nous rendons aux livres de nos adversaires est une condition de notre influence littéraire : car un des modes d'art principaux de notre temps est la criti-

que; comment veut-on que nous soyons des critiques non-seulement loyaux mais sensés, si nous prenons pour point de départ de nos appréciations que jamais nous ne pouvons « louer le mérite littéraire des auteurs mauvais »? Donner de pareils conseils, c'est prêcher une abdication, à laquelle les catholiques ne peuvent et ne doivent se résoudre envers aucune manifestation quelconque de la pensée, ni le théâtre, ni le roman, ni la critique. (*Bravos, Applaud. prolongés.*)

M. NELIS (Univ. de Liège). — Messieurs, il est assez téméraire de ma part de venir prendre la parole après les orateurs qui m'ont précédé. Je ne veux dire que quelques paroles et d'abord je me permettrai d'ajouter un mot à ce que vient de dire l'honorable M. Vanden Bosch, et je lui ferai le reproche qu'il a fait à mon excellent ami M. Demade.

Je ne puis comprendre qu'on vienne discuter ici la brochure du Père Lintelo. Il me semble qu'une question pareille à celle qu'elle pose ne peut être posée. En effet, il y a avant tout une question de franchise à reconnaître les mérites d'un écrivain quel qu'il soit et je m'étonne qu'un tel écrit soit sorti des rangs de la Compagnie de Jésus. En somme, il est possible qu'il n'y ait là qu'une dernière tendance à défendre un des vestiges du programme — datant de 300 ans — de l'enseignement de cette Compagnie. Mais cela ne devrait pas m'étonner, car je me rappelle avoir vu, lorsque j'étais en poésie, un professeur vouloir renvoyer un élève du cours, parce qu'il avait osé dire que Victor Hugo avait du talent. (*Longue hilarité.*) Avec des gens pareils, on ne discute pas. (*Très bien.*)

Je ne puis comprendre qu'on fonde des écoles littéraires. Il ne doit y avoir en littérature qu'une règle : le cœur et l'imagination doivent parler. Il ne faut pas de principes, sauf les principes moraux, ni voir si les écrivains se conforment à la fameuse règle des trois unités, mais bien s'ils atteignent à ce que nous appelons : le beau et l'idéal. Et ici, je rencontre un des orateurs qui m'ont précédé et qui a déploré la perte du sentiment de la patrie. Je dois dire qu'à mon sens, il n'a pas été assez entier dans son appréciation, car ce n'est pas seulement l'idée de patrie qui se perd, mais la notion de tout ce qui est noble, beau et grandiose. Nous devons le dire et le regretter : la jeunesse actuelle n'a pas suffisamment le goût du beau; elle s'abrutit dans des plaisirs ridicules, pour ne pas dire honteux. C'est au relèvement des aspirations vers le beau que nous devons travailler et pour cela nous devons admettre toutes les écoles

littéraires, pourvu qu'elles tendent à réaliser le beau, à nous élever.

Peu nous chaut que l'école soit romantique ou décadente. Il suffit qu'elle chante l'idéal, la beauté sous toutes ses formes. Qu'elle se serve de vers à douze ou à dix-huit pieds, du moment qu'elle décrit des choses belles, nobles, généreuses, nous catholiques, nous devons l'aimer, puisque la religion catholique est la plus noble, la plus généreuse de toutes les doctrines. (*Applaudissements.*)

On a parlé contre les classiques. Il est probable que d'autres parleront en leur faveur, car il est constant que les vieilles doctrines ont toujours des défenseurs.

Une voix : Comme les musées ont toujours des *conservateurs*...

E. Nelis. — On a évoqué tout à l'heure le souvenir de l'honorable professeur Kurth, souvenir cher à toute la jeunesse universitaire catholique. (*Bravos.*) L'année dernière j'entendais l'honorable M. Kurth donner le cours de littérature moderne et défendre les idées que je défends ici en ce moment. Il les défendait d'ailleurs déjà avant moi et il disait que nous ne devions pas faire attention aux règles ridicules qu'on a imposées aux élèves pendant les six années de travaux forcés au collège. Nous devons aimer tout ce qui élève le cœur et l'imagination, tout ce qui relève la pensée catholique, tout ce qui relève et idéalise la religion et c'est là ce qui doit être notre idéal. Nous tous, jeunes gens catholiques, qui nous occupons de littérature, qui voudrions suivre ceux qui nous ont précédés dans cette voie, marchons à la conquête du beau sous le drapeau catholique, parce qu'il est le plus large et parce qu'il l'est assez pour abriter tous les cœurs. (*Bravos.*)

M. Hermann de Baets. — Messieurs, il me semble nécessaire de protester contre une allégation produite ici tout à l'heure. On a parlé de la jeunesse comme si elle avait perdu toute notion du beau et de l'idéal. Laissez-moi vous le dire : vous pouvez être tranquilles; si vous connaissiez la jeunesse d'aujourd'hui et que vous la compariez à celle de notre temps, vous ne seriez pas découragés. L'idéal ne lui manque pas, à la jeunesse de nos jours, et le courage non plus. Puisque je suis encore un peu des jeunes, je vais tâcher de faire acte de courage, de défendre quelque peu la brochure du Père Lintelo.

M. CARTON DE WIART. — L'avocat du diable alors! (*Rires.*)

M. HERMANN DE BAETS. — Non, parce qu'il y a là dedans des choses d'une candeur angélique. Ce sont précisément celles que je veux mettre en relief devant vous. — Le Père Lintelo pense qu'il ne faut pas qu'on lise des œuvres qui ne soient absolument bonnes. Il pense qu'il ne faut pas louer le mérite littéraire des œuvres qui, au point de vue de la doctrine, sont mauvaises. « Parler de ces œuvres, engager à les lire, c'est conduire la jeunesse à sa perte. » On me permettra bien un *distinguo*. Il faut, semble-t-il, distinguer entre le fait de mettre des livres entre les mains d'enfants en bas-âge, le fait de les mettre entre les mains des élèves des collèges, et celui de les faire lire par ceux qui, d'éducation et de position, sont obligés à les connaître. Il est absolument exact qu'il ne faut pas qu'une page immorale, hétérodoxe passe sous les yeux des enfants, c'est clair! C'est pour cela qu'on ne donne à lire aux enfants les classiques païens, latins ou grecs, que convenablement expurgés, qu'on ne leur donne les classiques païens français, comme ce *Télémaque* que nous avons tous connu... et trouvé le plus invraisemblable de tous, qu'expurgé. On ne donne à la jeunesse des Collèges que des éditions à l'usage du Dauphin. Mais ce qui était suffisant pour le Dauphin ne l'est plus pour la jeunesse moderne. Quoi qu'on fasse, elle lira tôt ou tard les œuvres modernes. Il faut bien, par la force des choses, que nous vivions dans notre temps. Si les humanités sont destinées à former des hommes, il s'agit vraisemblablement d'hommes qui soient de force à se mouvoir dans le siècle où ils vivent.

Il faut assurément qu'ils soient mis à même de se servir de toutes les forces d'art de leur temps. Il faut qu'ils puissent s'orienter dans cet usage.

Est-ce à dire que je souhaite voir les auteurs modernes substitués aux classiques dans tout le cycle de l'enseignement? Nullement!

Et cela à deux points de vue.

On m'a beaucoup montré les beautés de Virgile et d'Horace; on m'a expliqué comme quoi, quand ces auteurs écrivaient, ils se rendaient un compte exact de la manière dont ils choisissaient chaque synonyme, de la raison précise de toutes les fautes qui leur échappaient et qu'on appelle licences.

On m'a tellement saturé de toutes ces œuvres de Virgile et d'Horace, de toutes ces beautés classiques, j'en ai été si profondément écœuré que je n'ai plus jamais songé à les

regarder si ce n'est quinze, vingt ans après, quand je me suis dit : on m'a pendant six ans dit tant de belles choses d'Horace et de Virgile que je voudrais bien essayer de les lire. Mais il m'est arrivé alors que je ne savais plus mon latin et qu'il m'était impossible de les comprendre. Quant à mon grec, je n'en parle pas! (*Rires.*)

Mais, par contre, on ne m'avait jamais parlé de ces auteurs qui ont le tort d'avoir quelquefois mal parlé de l'Eglise... « parce qu'ils sont nés quelques siècles après Jésus-Christ ». On m'avait caché ce qu'il y a de beau dans Victor Hugo et tant d'autres Il en est résulté que, comme de ces auteurs nous n'avions pas conçu de dégoût, nous les avons lus avec passion : sans doute un peu, parce qu'on nous a si bien mis en garde contre eux. C'est pour cela que nous avons eu la chance de les connaître et de les apprécier et je penserais bien que la génération littéraire d'aujourd'hui résulte pour une grande partie de la méthode classique suivie dans notre enseignement. (*Bravos et rires.*)

Je ne plaisante pas. Je parle au contraire très sérieusement et je considère comme utile que les exercices de dissection se fassent sur le cadavre. (*Rires.*) Il n'est pas nécessaire que l'on fasse la vivisection des auteurs modernes. L'enseignement des humanités dans l'état de choses d'aujourd'hui ne va pas à la culture artistique, à la culture littéraire. Il reste beaucoup trop confiné dans l'étude du mécanisme. Tel qu'il est conçu, d'après les programmes stéréotypés, il consiste à faire des exercices comparables à ceux qu'on ferait faire à des artistes organistes quand on leur dirait : Voilà des tons, des demi-tons, deux claviers, des pédales, des régistres; plaquez des accords, exécutez un trille, faites entendre un harpège. Voici un trope, une synecdoque, une métonymie, une onomatopée, composez! Faites une amplification! Vous n'avez aucune pensée mélodique en tête : peu importe, tirez les voix célestes : ce sera suave, et pour le bombardon : ce sera terrible comme le tonnerre. Ecoutez Wagner : des trompettes de cuivre. Ecoutez Cicéron : quel nombre! « Esse videatur. »

Eh bien, Messieurs, dans ces conditions, j'aime beaucoup mieux qu'on ne parle pas une seule fois d'un auteur moderne aux élèves, car s'ils doivent subir l'opération qu'ont subie Cicéron, Virgile et Horace, on ne les lira plus. Oui, très sincèrement, je souhaite que les encrages sur l'histologie de langage s'opèrent sur ces anciens dont la tradition a fait le cobaye de laboratoire.

Et dès lors je conclus : mettons l'étude des modernes à la fin des humanités...

A un second point de vue : le point de vue moral. La méthode d'isolement vis-à-vis des auteurs dont la moralité ou l'orthodoxie sont sujettes à caution est excellente quand il s'agit d'enfants... et non seulement d'enfants par leur âge, mais encore d'enfants par leur développement, j'entends : les gens qui lisent, comme on dit vulgairement, qui dans la lecture ne voient qu'un délassement, comme ils voient un délassement dans la promenade qu'ils font; pour ceux-là, il est bon et il est excellent que jamais un livre dangereux ne vienne entre leurs mains.

Il est dangereux pour les enfants de jouer avec le feu, et pour les enfants d'un certain âge surtout le danger est considérable, à raison de l'inflammabilité spéciale qu'on peut trouver chez eux.

Sans doute, pour ceux qui sont voués à rester dans une note très rudimentaire de développement intellectuel, il n'est pas bon qu'ils lisent des œuvres périlleuses.

Mais pour les intellectuels, pour ceux qui, par leurs études, se préparent à remplir certains *devoirs d'état*, pour ceux qui auront une responsabilité à prendre dans l'existence, qui auront une direction à donner, qui, comme pères, auront à diriger la foule dans les choses de la politique, c'est une nécessité inéluctable de lire et de lire tout. On ne va pas à la haute intellectualité sans avoir une direction à exercer sur les autres et, dès ce moment, il faut connaître à fond le terrain sur lequel on aura à se diriger et à diriger les autres. Et, pour bien s'y retrouver, il faut d'abord connaître les fondrières, les gouffres. Certes, il ne faut connaître ces choses-là qu'à l'âge où l'on est capable de les affronter sans danger.

Le grand tort est de laisser nos jeunes gens quitter le Collége sans orientation aucune, tomber dans la littérature moderne comme dans un pays inconnu. Une initiation méthodique, progressive, prudente, est indispensable.

Pourquoi ne dirait-on pas : voilà tel auteur, voilà son mérite littéraire. Son œuvre est dangereuse; ne la lisez pas actuellement. Mais je vous la fais connaître par extraits. Cette allure franche et sincère inspirera confiance à l'élève. Plus tard, l'enseignement universitaire devrait reprendre d'une main vigoureuse la critique de la littérature moderne, y diriger les jeunes gens préparés à recevoir la direction.

Heureusement que nous avons le bonheur de saluer

quelques hommes qui, comme l'honorable abbé Klein, ont compris que c'était dans cette voie qu'il fallait marcher et élever la jeunesse.

Croyez bien que ceux qui disent : « Prenez garde, ne lisez pas ces auteurs, ils sont dangereux, » se préparent un peu le sort de Tante Rose.

« Pauvre tante Rose, qu'avez-vous dit là? »

Elle a dit à la jeune fille : le jeune homme c'est un démon... fuyez le jeune homme, jeune fille; mais la petite ne trouve pas que le garçon soit si hideux, si méchant... « Pauvre tante Rose! qu'avez-vous dit là? » (*Rires.*)

Telle, Messieurs, la morale d'un enseignement littéraire qui prétendrait nous isoler de tous les périls dans un classicisme étanche. C'est dangereux, c'est mauvais! C'est, de plus, fatal à l'influence catholique dans le monde. Si nous voulons diriger, si nous voulons exercer une action forte, il faut, et ceci est la règle, en littérature comme en science et en politique, il faut que nous employions toutes les forces humaines de notre temps, que partout nous soyons à la tête du mouvement. Ceci exige la préparation, non par la facile conservation à l'abri des périls; mais la vigoureuse formation en pleine connaissance des difficultés et des dangers de la lutte. On couvre de la *Croix rouge* les femmes, les enfants, les malades, les impotents. On aguerrit les hommes valides.

Qu'on parle après cela des écoles littéraires.

J'attache peu d'importance à ces étiquettes dont on use et dont on abuse en littérature comme en politique. Il ne faut, me semble-t-il, se laisser apposer de ces étiquettes. La qualité dominante des hommes de trempe, n'est-ce pas de ne se laisser jamais dominer par une idée unique, mais bien au contraire de coordonner ses préoccupations diverses, de les harmoniser en vue d'obtenir le maximum de bon et de beau? Voilà pourquoi je repousse les classifications, en littérature comme en politique. (*Bravos. Applaudissements prolongés.*)

M. le Chanoine VANDEN GHEYN. — Messieurs, je ne croyais pas avoir l'honneur, ce soir, de prendre la parole, mais l'enseignement a subi ici des critiques assez sérieuses pour que vous me permettiez, non pas au nom de l'enseignement ancien, mais au nom de l'enseignement actuel, de vous adresser quelques mots.

On peut dire de la brochure du Père Lintelo que, si elle ne méritait pas cet honneur, elle ne méritait pas non

plus cet excès d'indignité. Il est évident qu'il n'est pas entré dans l'idée du Père Lintelo ni de qui que ce soit de contester aux écrivains mauvais, puisqu'on leur donne ce titre, toute valeur littéraire et, par conséquent, le devoir essentiel de tout professeur qui se respecte c'est de reconnaître ces mérites littéraires, là où ils se trouvent; ce sera à regret peut-être chez nos adversaires, mais il est néanmoins certain que la vérité a ses droits partout et qu'il ne faut jamais songer à la détruire. (*Applaudissements.*)

Le devoir de l'enseignement est de signaler à la jeunesse tous les écrivains indistinctement qui se disputent une place sous le soleil. Il est incontestable que vouloir réduire toute la littérature à un siècle, aussi brillant soit-il, le siècle de Louis XIV ou le siècle de Léon X, c'est réduire la pensée humaine dans des bornes bien étroites, c'est prétendre que tout a été dit sous le Roi Soleil. Il est évident que nous devons signaler à nos élèves les auteurs contemporains et je dirai même plus, nous devons en parler autant et plus même que des auteurs classiques. (*Bravos.*)

Il est vrai, Messieurs, qu'il y a loin de la pratique à la théorie et c'est pour ce motif que je voudrais vous dire ceci : Laissons là ces vieilles querelles d'humanistes et suivons plutôt le conseil que nous a donné notre excellent ami M. Vanden Bosch, c'est-à-dire de ne plus nous occuper de la routine passée, mais d'aller de l'avant et de produire des œuvres nouvelles, réellement fortes et vraiment belles.

Affirmons par des œuvres, nous catholiques, qu'il y a moyen d'écrire sans qu'il faille encore recourir aux formes surannées du siècle de Louis XIV. Et d'ailleurs, Messieurs, n'est-ce pas une chose belle et grande, sur laquelle je désire appeler votre attention, c'est que, malgré ce qu'on appelle en littérature comme en archéologie le style chrétien, l'Eglise catholique n'a jamais eu de style ou plutôt elle les a toujours eus tous.

M. F. VANDEN BOSCH. — Il y a des styles chrétiens dont il n'y a pas lieu d'être fier!

M. le Chanoine VANDEN GHEYN. — L'Eglise n'a jamais déterminé ce que j'appellerai la quintessence d'un style chrétien, que vous l'entendiez au point de vue archéologique ou au point de vue littéraire.

Mais il n'est pas possible d'admettre une littérature où les vertus essentielles du christianisme seraient violées et bafouées. Toutefois de là à conclure que ceux qui se seraient

écartés de ces règles et qui auraient écrit des vers ou de la prose sur des sujets qui s'écartent de nos dogmes n'auraient pas de talent, il me semble qu'il y a un abîme qu'on ne peut franchir. Il faut reconnaître le talent où il se trouve en même temps qu'il faut battre l'erreur autant qu'il l'est en notre pouvoir chez tous ceux qui la propagent.

Ne vous préoccupez point du Père Lintelo.

Une voix : C'est le lapin qui a commencé! (*Hilarité.*)

M. le Chanoine VANDEN GHEYN. — Ecrivez des pièces de vers qui plaisent, écrivez de la prose où vous exprimez largement les beautés de nos dogmes chrétiens et laissez de côté les discussions stériles. (*Applaudissements.*)

M. FIRMIN VANDEN BOSCH. — Un mot seulement. — M. le Chanoine Vanden Gheyn — et nous sommes heureux de cette adhésion — a remarquablement développé les idées littéraires que les jeunes catholiques ont défendues depuis le Congrès de Malines : admirer le beau partout où nous le rencontrons, chez nos amis comme chez nos adversaires, dans les formes classiques de l'art, mais aussi dans les formes modernistes, être des catholiques pour les idées et des éclectiques vis-à-vis des modes d'expression.

M. JOSEPH SOUDAN. — J'entends formuler autour de moi la proposition de remettre la suite de la discussion à demain. On pourrait se réunir à onze heures et demie. Je sais que plusieurs de mes amis ont l'intention de prendre la parole, mais désirent ne pas prolonger la séance d'aujourd'hui.

M. LE PRÉSIDENT D'HONNEUR. — Il serait difficile de continuer encore ce soir. Vous plaît-il que nous nous réunissions demain matin? (*Assentiment.*)

La discussion continuera donc demain à 11 1/2 heures.

La séance est levée à 7 heures.

Séance du dimanche 21 février 1897.

La séance est ouverte à 11 heures 45.

M. LE PRÉSIDENT D'HONNEUR. — Messieurs, nous continuons la discussion.

Je vais vous donner lecture d'une lettre qui nous est adressée par M. Edmond de Bruyn, directeur du *Spectateur catholique.* Cette lettre, la voici :

Chers Messieurs,

La spécialisation de la discussion tantôt m'empêcha, et des exigences tout à l'heure me retiennent de formuler quelques appréciations.

En mon nom personnel tout d'abord, et quant à deux détails, permettez-moi de dire que :

1° Touchant les rires qui accueillirent le nom de M. Mallarmé, je me réserve de n'y point avoir participé.

2° Touchant la brochure du R. P. Lintelo, je pense la question, au point de vue CATHOLIQUE, tranchée depuis la nouvelle constitution sur l'Index, parue il y a une quinzaine, où Sa Sainteté dit :

« Les livres d'auteurs soit anciens, soit *modernes* (je « souligne moderne, car là est l'innovation), que l'on appelle « *classiques,* s'ils sont infectés d'obscénité, sont permis, à « cause de l'élégance et de la propriété du style, à ceux « qu'excusent les devoirs de leur charge ou de leur ma- « gistère : mais ils ne devront être, pour aucun motif, remis « ou lus aux jeunes gens, s'ils n'ont été expurgés avec un « soin minutieux. »

Les classiques modernes, c'est pour sûr Voltaire comme Hugo, c'est probablement Flaubert, c'est peut être Anatole France.

Il suffira, je pense, d'un ou deux syllogismes pour exposer un R. P. Lintelo, plus catholique que le pape. C'est une attitude d'ailleurs assez commune aujourd'hui....

— Quant au réel débat, j'aurais voulu m'accorder l'honneur de pouvoir dire quelques mots.

Plusieurs de mes aînés me paraissent d'irréductibles jeunes. Incontestable dépense d'énergie, mais d'utilité contestable.

Il est possible qu'il soit agréable de casser les carreaux, mais encore ne faut-il pas lancer les cailloux dans des carreaux cassés depuis si longtemps.

Ce n'est plus qu'un sport. J'ai remarqué, Messieurs, que la plupart des vitres brisées tantôt, étaient brisées. On me dit même que d'entre vous, vous en aviez vous mêmes brisé quelques-unes, au Congrès de Malines ou ailleurs.

Vous n'avez oublié qu'une chose, Messieurs, c'est de voir qu'on ne les avait plus remises.

D'ailleurs on ne les remettra plus. C'est acquis. Aujourd'hui il ne s'agit plus de faire du bruit, mais des œuvres.

..... Mes proches amis et moi, nous reconnaissons, je pense, la jeunesse d'hier : elle a déblayé et préparé un terrain.

Mais nous croyons en la jeunesse de demain : elle serait

moins émotive, plus décidée; moins bruyante, mais plus studieuse, sûre d'elle-même, philosophique et virile.

Comment dès lors la jeunesse littéraire catholique dirigera-t-elle son expansion ?

A cette question, il fut répondu tantôt par une négation et une critique des systèmes, des écoles littéraires. La question, à discuter ailleurs, est ici étrangère. Voit-on une assemblée de catholiques voter au point de vue catholique la reconnaissance ou non du vers libre? Y a-t-il une forme catholique, un style catholique, — je ne dis pas liturgique —, comme il y a une philosophie catholique ?

Je n'insiste point.

Mais ce qui importe aux littérateurs catholiques, c'est le point de vue en littérature, l'attitude à prendre vis à vis de diverses conceptions de la vie.

Et cela est à discuter.

On pourrait se soucier, par exemple, de *l'Idéalisme :* à savoir si l'artiste catholique peut nier le monde objectif, œuvre de Dieu; *du Naturisme :* à savoir si l'on peut accepter la beauté définitive du monde extérieur, sur lequel ne pèserait ni péché ni malédiction....

— Voilà des sens divers de la vie, donc des conceptions diverses de l'art.

Il est une conception, par exemple, que des amis et moi-même souhaitent d'établir. Accordez que, malgré mon intérêt en cette tentative, je la renseigne, et veuillez en tout cas l'écouter comme une simple nouvelle.

L'art étant le mode d'expression de rapports ordonnés, chaque fois que tous les rapports sont envisagés, l'idée de Dieu y sera, pour le catholique, comprise.

Plus il y a de rapports envisagés, plus l'œuvre d'art est grande. On conviendra donc que l'art apologétique, c'est-à dire comprenant l'idée de Dieu, dépasse l'art dont l'objectif est indifférent, de toute la majesté que le ciel absolu a sur la terre contingente.

Et ceci n'implique pas une négation de l'art habituel, pas plus que les jours de fêtes ne nient les jours ordinaires.

— Voilà, chers Messieurs, ce que j'aurais essayé de vous faire comprendre.

A ces mots je veux ajouter en toute camaraderie, mes félicitations les plus réelles pour le cercle des étudiants et l'expression de mes espoirs.

Je suis tout à vous,
EDMOND DE BRUYN

M. LE PRÉSIDENT D'HONNEUR. — Permettez-moi, Messieurs, de vous donner un conseil sur la discussion de ce jour. Je crois qu'il vaudrait mieux l'engager sur quelque chose de plus précis.

A cet égard, je crois que la conclusion de la conférence de l'honorable abbé Klein pourrait être celle de notre Congrès. Il me semble que la discussion d'hier fut trop éparpillée, trop peu serrée. Peut-être certains parmi vous désirent-ils déposer des conclusions; elles pourraient servir de base à la discussion d'aujourd'hui; mais je vous l'avoue, j'ai un peu peur des formules absolues.

Ceci dit, Messieurs, je donne la parole au premier orateur inscrit.

M. HENRY CARTON DE WIART. — Messieurs, je crois qu'il serait bon que des vœux fussent votés. Il est utile que les débats provoqués par l'heureuse initiative de la section littéraire de Gand aient une conclusion pratique. On s'est occupé beaucoup, dans tous les milieux littéraires, des sentiments de la jeunesse spiritualiste.

Tous les publicistes, rhéteurs, psychologues s'en inquiètent. Après MM. de Vogué et Lavisse, toute la *Revue des Deux-Mondes* y a passé : MM. Brunetière, Desjardins, Bérenger, et jusqu'à M. Francisque Sarcey, l'oracle des mufles! La plupart attribuent d'ailleurs naïvement aux générations montantes les opinions qu'ils ont vainement cherchées chez leurs contemporains, parce qu'ils escomptent dans l'avenir la réalisation des idées qu'ils ne peuvent faire aboutir dans le présent.

Pourquoi ne connaîtrait-on pas l'avis des jeunes eux-mêmes? Pourquoi ne dirions-nous pas nous-mêmes ce que nous voulons?

La discussion des vœux aura aussi cet autre effet utile de préciser notre discussion et d'éviter qu'elle ne s'égare.

De la conférence si élevée de style et d'inspiration de M. l'abbé Klein, j'ai retenu, entre autres choses, la distinction fort sage et fort opportune qu'il a faite entre le catholique lecteur, appréciateur, critique d'une œuvre littéraire, et le catholique en tant que poète ou littérateur.

Il nous a dit, et nous avons été heureux d'entendre proclamer cette vérité par sa parole autorisée, que comme critique d'art, le catholique n'avait pas le droit d'exiger de l'artiste autre chose que le beau. Il a dit que toutes les manifestations du beau devaient être admises, bien plus, devaient être accueillies par nous avec enthousiasme, parce

que le beau est un transcendental et qu'il a, comme tel, le droit de s'affirmer dans sa solitude, non pas à l'encontre de la vérité, mais indépendamment d'elle. L'éminent conférencier complétait sa pensée en déclarant que le catholique qui a le don de l'art et la vocation d'écrire assume, à raison de ses principes, des devoirs spéciaux.

Sans doute, il n'est pas question de lui interdire le culte de la Beauté pour la Beauté. S'il borne ses complaisances à l'ingéniosité des rythmes, à l'interprétation purement littéraire de la vie et du décor où elle se meut, libre à lui. Et nous l'admirerons sans réserve, s'il fait de belles choses.

Mais reste à savoir si l'art pour l'art, quand il s'agit d'un artiste pénétré du sentiment chrétien, ne lui apparaîtra pas souvent à lui-même comme une acrobatie de la pensée. A l'heure où les arguments spéculatifs perdent de leur puissance, où la parole du prédicateur n'a plus le retentissement qui sied, n'est-il pas opportun et admirable d'illuminer nos doctrines d'une auréole d'art? Où l'apologétique sévère et le livre d'aride discussion ne pénètrent pas, où ne porte point la brochure de propagande, l'œuvre imaginative est acceptée et rayonne. « Les hommes, a dit justement M. Alphonse Germain, se lassent moins du vrai que de son interprétation *poncive.* Ils aiment qu'on s'ingénie à leur présenter l'Immanent sous des formes nouvelles. »

Voilà le rôle, — ou l'un des rôles — que nous indiquons à l'écrivain ou à l'artiste chrétien. Nous ne prétendons pas lui imposer ce rôle comme une esthétique spéciale. Nous n'entendons pas *l'obliger* à œuvrer pour ses croyances. Mais nous disons que pour lui, il peut, — je ne dis pas : il doit — y avoir autre chose que l'art pour l'art. Vive Dieu! il y a autre chose! Qu'il laisse donc transsuder dans ses écritures les convictions et les aspirations dont son âme est pleine...

La beauté littéraire ne se réduit pas toute entière au charme d'une belle musique. Alcée sera-t-il exclu du Panthéon et les seuls lauriers réservés à la statue de Memnon « qui rendait au lever de l'aurore des sons harmonieux »? Non pas!

L'art est un dieu jaloux, j'y consens.

Mais on peut sacrifier sur son autel, si sereine que soit sa majesté, autre chose que des viandes creuses! J'admets les fakirs de l'art pour l'art en contemplation devant leur nombril. Mais je n'admets pas que leur nombril soit le centre du Monde!

Formule pour formule, je préfère à ceux qui œuvrent pour s'amuser ceux qui œuvrent et sont utiles. Et l'art pour Dieu me paraît plus grand que l'art pour l'art. J'exprimerai toute ma pensée en disant que j'accepte l'une et l'autre formule, à condition qu'aucune de ces formules ne prétende exclure l'autre.

Hier, avec sa dialectique primesautière, M. Hermann de Baets combattait les formules. Il s'écriait : « Arrière les formules ! arrière les étiquettes ! » Je comprends ce dédain chez mon éloquent ami. Les Arabes ont un proverbe fait pour lui : « Le Seigneur lion, disent-ils, marche seul ! » Mais il n'y a pas que des lions ! Il y a la masse, qui chez nous comme ailleurs, pense « en bandes », suivant le mot de Baudelaire. Si ceux qui marchent en précurseurs peuvent se passer de formules, ceux qui suivent en exigent qui soient comme la concrétisation de leurs volontés et de leurs efforts. Quel est le mouvement littéraire, économique ou politique qui ait abouti sans se draper dans une formule, sans afficher une étiquette ?

Pour qu'on nous comprenne, arborons donc cette devise « L'art pour Dieu ».

Cela ne nous empêchera pas, comme critique, de ne réclamer à l'œuvre d'art qu'une qualité : la beauté, et dès qu'elle sera belle de lui rendre hommage. Je ne me soucie pas d'ouvrir des portes ouvertes et de rencontrer l'étonnante question du R. P. Lintelo : Faut-il louer le mérite littéraire des écrivains mauvais ? Eh oui, sans doute, s'ils ont du mérite ! Pour tout critique loyal, poser la question, c'est la résoudre !

Laissons cela. Voyons plutôt si la formule que j'énonce ne fut pas et n'est pas encore celle de grands artistes dont il nous faut louanger et propager les œuvres. On nous dit : La période de démolition est finie. Vous avez assez longtemps conspué les erreurs de l'enseignement littéraire. Vous avez jeté un suffisant discrédit sur la plupart des classiques proposés à l'admiration de la jeunesse. Et assez copieusement, vous avez affirmé votre idéal littéraire. Où sont vos œuvres ? Où sont celles dont vous entendez préconiser la substitution aux œuvres démolies ?

Mon Dieu ! s'il s'agit de remplacer dans nos chrestomathies les bouts-rimés des Lefranc de Pompignan, des abbé Delille, des J. B. Rousseau, des Reboul et autres raseurs : j'estime que Ruysbroeck l'admirable, Dante, St François d'Assise, Montalembert, Lamartine, Ozanam, Louis Veuillot

sont peut-être de taille à occuper leur place. Sera-t-il interdit de critiquer le mode d'éducation littéraire du R. P. Broeckaert, sans être mis aussitôt en demeure d'avoir à pondre soi-même un chef-d'œuvre? Est-ce que ce sont de œuvres toutes neuves, des œuvres d'aujourd'hui que l'on réclame? Les révolutionnaires que nous sommes peuvent répondre. De grandes œuvres — œuvres d'art et œuvres chrétiennes, — sont là, encore fraîches. Commençons par ne pas les ignorer.

Il semble en vérité que les tenants des vieilles méthodes ignorent la belle évolution littéraire dont ces vingt dernières années ont donné le spectacle. Ils semblent être embourbés encore dans ce désarroi et cette désespérance qui caractérisaient naguères l'état moral de ce siècle. Pour s'être orientées vers des fanaux trompeurs : les sophismes de 89, le matérialisme et la fausse science divinisée, — et pour n'y avoir trouvé que des récifs au lieu du hâvre-de-grâce espéré, — les générations d'il y a vingt ans se trouvaient désemparées, sans idéal, c'est-à-dire sans boussole. Ce fut un marasme. On ne savait où aller, — ni que vouloir. Les poètes maudissaient la vie, comme Baudelaire, ou s'en excluaient comme Leconte de Lisle. Le scepticisme, la tiédeur régnaient. Mais ce n'est plus la vie ni l'art d'aujourd'hui. Le spiritualisme a réagi. Il s'est affirmé sous des aspects variés, sans doute, parfois indécis. Mais le symbolisme — qui conquiert tant de nouveaux poètes — n'en est-il pas une expression? Le symbolisme, c'est-à-dire l'œuvre d'art valant moins par la signification exacte de ses phrases et la ligne réelle de ses contours, que par le rêve qu'elle suggère en nous? Et la vogue des primitifs italiens et des gothiques flamands? Et la maîtrise dont on couronne ces « inquiéteurs d'âme », Ibsen et Maeterlinck? N'est-ce point aussi l'indice d'un idéal tout près du nôtre, que cette conception — aujourd'hui courante — d'un art social, c'est-à-dire fait pour révéler à tous l'impression rédemptrice du sentiment esthétique?

Ceux qui précipitèrent cette évolution, ou qui en furent les plus nobles protagonistes, sont de notre race. Barbey d'Aurevilly, d'abord, le Connétable des Lettres françaises, qui mena par de belles œuvres, imprégnées souvent du plus pur esprit chrétien, le combat contre le Naturalisme qu'il appelait à bon droit « une doctrine de marcassins et de glands tombés ». A côté de lui, cet autre champion du spiritualisme, Villiers de l'Isle-Adam, qui mêle à l'ironie « cruelle », froide et hautaine comme celle d'un Hamlet,

les ardeurs et la chevalerie d'un Roland. Il reste trop inconnu, comme ce grand chrétien, Ernest Hello, dont l'œuvre littéraire et philosophique a la calme sérénité et l'effrayante profondeur des lacs de montagne. Faut-il citer des vivants, bien que ce soit — pour certains préposés aux administrations orthodoxes, — une circonstance aggravante pour un écrivain de génie que d'être encore en vie? Je citerai donc Léon Bloy, cet « exaspéré » d'idéal, cet affamé de justice. Je ne veux point tant signaler le Léon Bloy critique. La critique! Il se déclare lui-même incompétent en cet arpentage. Il ignore la mesure et ne connaît que le paroxysme : le dithyrambe ou l'invective. Son invective, il est vrai, n'est pas banale. Ne confesse-t-il point son ambition d'être un ciseleur de crachats et un joaillier de malédictions? Mais lisez donc les pages du *Désespéré* où il évoque la grandeur de l'art chrétien et celles où il exalte le Pauvre, ce membre souffrant de Jésus-Christ. Lisez-les. Et comparez-les aux mucosités dont s'honorent nos recueils de « proses choisies ». Lisez aussi, lisez surtout et faites lire le plus beau poème chrétien qui ait été écrit en langue française : *Sagesse*, de Verlaine : lisez ces pièces sublimes : *Bon chevalier*, les *Voix*, *l'entretien de Dieu et de l'âme fidèle*, la *Fête du Blé*, lisez-les et si, après les avoir lues, vous me dites que Verlaine est indigne d'être popularisé dans la jeunesse chrétienne parce qu'il a écrit *Parallèlement* — qui est un méchant livre, — je répondrai que vous êtes digne d'admirer dans l'éternité Jean Baptiste Rousseau, l'auteur des *épigrammes* pornographiques, dont les odes en vers de mirliton sont depuis 200 ans incrustées — à coup de pensums — dans les innocentes cervelles de tous les jeunes gens catholiques!

Vous nous demandez avec malice où sont les œuvres dont nous nous réclamons. En voilà!

Il en viendra d'autres encore, n'en doutez pas! La jeunesse catholique qui vient se dégage des admirations conventionnelles et amoindrissantes. Si le respect humain, — cette lâche pudeur du vrai, — disparaît chez elle, d'autre part, elle professe un suffisant dédain pour le principe d'autorité en matière littéraire. Elle veut sentir et admirer par elle-même, en dépit des exhortations du chœur antique. Une telle spontanéité est pleine de promesses. En possession de l'idéal littéraire qu'elle aura librement choisi, elle n'oublie pas d'en auréoler ses croyances. La seule fin humaine de la vie n'est pas de vivre, elle est aussi de semer autour

de soi quand on en a le pouvoir, un peu de Beauté, un peu de Vérité! (*Applaudissements prolongés.*)

M. Th. Braun. — Messieurs, notre jeune oncle, Firmin Vanden Bosch, en achevant hier soir sa demi douzaine d'huîtres, nous disait, critiquant avec l'aménité qui le caractérise une expression fréquemment employée par une récente revue catholique : « Montrez-moi donc une œuvre *définitive.* »

Eh bien! votre première séance a jeté, me semble-t-il, sur la question de la modernité en art une lumière définitive. On a pu voir hier tous les « Congressistes », en une unanimité touchante proclamer la faillite des écoles, la vanité des formules, l'éclectisme indulgent et fécond...

Catholiques et modernes sont donc — c'est chose acquise — deux épithètes parfaitement conciliables — et alors qu'on nous reprochait, il y a quelques années, amèrement, de vanter le charme exquis de Verlaine, nous avons eu hier soir la joie de voir toute la salle applaudir l'*Art Poétique* que nous rappelait du haut de la tribune un des maîtres les plus éminents de l'Institut Catholique de Paris!

De tel faits sont suffisamment significatifs.

En cette heure de communauté fraternelle qui nous demeure encore, ne nous attardons plus aujourd'hui a enfoncer des portes nouvelles et à lancer, comme l'écrit Edmond de Bruyn, des pavés dans des vitres brisées depuis longtemps.

Si aux autodafés nécessaires a survécu quelque bonze, de grâce ne le tombons pas, bien mieux soignons-le, dorlotons-le et conservons pour le Musée, ce spécimen aussi intéressant qu'inoffensif des époques disparues...

Nous avons mieux à faire que de nous en prendre à de telles momies.

Dans le beau discours que nous venons d'entendre, M. Henry Carton de Wiart nous a fait entrevoir de multiples aperçus nouveaux de la grande question qui nous amène ici.

Il en est un autre encore digne d'un vif intérêt. Et puisque nous avons l'honneur de posséder parmi nous M. Octave Homberg, le jeune et distingué directeur de la Revue *Le Sillon*, je lui serais bien reconnaissant de nous renseigner sur les efforts de son groupe vis-à-vis de celui de *L'Art et la Vie.* Nous serions curieux de savoir ce qu'il pense de cette revue de Néos-Chrétiens, qu'a séduits notre Morale mais qu'effare notre Dogme, et que Henry Bérenger, Pierre Lasserre et Maurice Pujo mènent à la

remorque des Lavisse et des de Vogüe en répétant : « *Croyons, croyons* », avec une énergie semblable à celle des figurants de l'Opéra qui piétinent sur place en disant : « *Marchons, marchons.* »

Par la similitude ou la quasi similitude d'aspiration que cette école prétend avoir avec la nôtre, elle est doublement intéressante et curieuse à étudier — et je suis persuadé d'être votre interprète en demandant à M. Homberg : « Quelle doit être l'attitude des catholiques vis-à-vis de ce groupe littéraire contemporain? » (*Applaudissements.*)

M. Homberg. — (*Applaudissements.*) Messieurs, je vous remercie de la bienveillance de votre accueil; elle m'encourage à glisser quelques paroles dans cette discussion. Je suis votre hôte, mais je ne me sens pas un étranger parmi vous; nos aspirations sont trop semblables pour que nous ayons peine à préciser l'idéal commun que de tout notre effort nous voulons réaliser. J'ai été tout particulièrement heureux d'entendre M. Carton de Wiart, et le discours si net et si nourri qu'il vient de nous adresser m'amène à vous faire connaître l'œuvre que, mes amis et moi, nous avons entreprise à Paris. Le récit de notre effort sera pour vous un document, je ne veux pas dire un encouragement : notre Sillon est, encore, riche surtout d'espérances — et d'autre part, Messieurs, il n'est pas besoin d'exciter votre ardeur, elle est celle de victorieux qui entendent mériter leur victoire et l'achever. C'est bien de notre côté que doit naître cette jalousie généreuse qui n'est pas l'envie, mais de l'émulation et n'engendre que de la reconnaissance pour ceux qui la provoquent.

Auparavant, toutefois, je voudrais revenir sur un des points que le précédent orateur a touchés dans son vibrant discours. L'honorable M. Carton de Wiart a parlé d'une « littérature catholique »; — à travers ce terme j'ai senti une généreuse et féconde pensée à laquelle je m'associe pleinement; mais le mot me semble dangereux, il faut craindre qu'il n'engendre des méprises.

La fortune de ce terme accréditerait peut-être cette erreur trop répandue : que les catholiques, en vertu même de leur religion, possèdent tout un système, toute une façon de penser qui les met, par avance et sur tout domaine, en dehors de ceux qui ne partagent pas leur foi.

Or, je ne pense pas qu'il faille laisser croire qu'à notre religion appartient un attirail spécial et complet de doctrines.

Sans doute, il est vrai que seule la certitude religieuse nous place à ce point de perspective exact, hors duquel nous ne saurions avoir du monde qu'une représentation fragmentaire, tronquée, faussée. Mais il ne peut y avoir une science, une philosophie, ou un art catholiques. Craignons, Messieurs, ces formules qui justifieraient les défiances de ceux qui voient dans notre dogme une tyrannie, qui voudraient mettre les catholiques à l'index de la science et leur interdire le domaine de l'art. Cherchons résolument les terrains d'entente et ne croyons pas que nous cesserons par là d'être apôtres. Ce que nous avons à mettre de notre catholicisme dans la littérature, dans l'art, c'est, sans prétention à un enseignement dogmatique ou à une soutenance de thèses religieuses, notre façon, à nous catholiques, de concevoir et d'apprécier la vie. Goethe disait : « une œuvre d'art peut être morale, à condition de n'y pas prétendre. » Cela veut dire seulement que le souci, l'idée fixe de faire œuvre morale peut empêcher de faire œuvre belle. L'artiste doit prendre un moyen plus sûr qui lui permettra de concilier toujours son respect pour la morale et sa recherche de la beauté. Qu'il développe sa moralité intérieure et qu'il s'abandonne ensuite aux conceptions, aux rêves d'art qui naîtront dans une âme ainsi cultivée!

D'une façon plus précise, soyons pleinement catholiques, prenons de mieux en mieux conscience de l'objet de notre foi, mais donnons-nous ensuite sans parti pris à la science ou aux arts : et ainsi nous ne serons point des dilettantes, car la teinte même de notre âme, si je puis ainsi dire, mettra dans nos œuvres le reflet qui les fera bienfaisantes.

Il n'y a, en effet, à proprement parler, d'art catholique que celui, de douteuse réputation, que nous devons aux modernes fabricants d'objets de piété; il ne doit pas y avoir une « littérature catholique » à moins (mais que l'étiquette serait fâcheuse!) qu'on entende par là cette littérature que feront des catholiques plus désireux que leurs aînés de mêler leur pensée à la pensée du siècle.

A ce propos, permettez-moi de vous signaler un article de mon ami M. Léger, qui a paru dans *Le Sillon* du 10 janvier et, sous le titre : *Les Catholiques et le théâtre,* met en lumière un aspect particulier mais important du problème qui précisément se trouve être l'objet de votre discussion.

Vous le voyez, Messieurs, c'est un même souci qui, en France comme en Belgique, met en branle la pensée des jeunes écrivains catholiques. Et cette considération même

m'invite à vous raconter en quelques mots l'effort des fondateurs du *Sillon,* à caractériser brièvement leurs tendances.

Il y a quelques années s'accusait dans notre littérature un mouvement des esprits, las des négations sèches du positivisme, inquiets d'une vérité directrice, capable de donner un sens à la vie, une règle à la conduite. Ce réveil des idées religieuses, l'attirance profonde exercée par le catholicisme sur les intelligences les plus ouvertes, donnait aux catholiques de grandes espérances. On commençait à croire que la pensée scientifique et la pensée religieuse allaient enfin pouvoir se réconcilier. Mais pour achever cette œuvre essentielle, il fallait que la religion fît de son côté quelques avances — et de même que la science semblait vouloir renoncer aux prétentions qui dépassent le champ de ses expériences certaines, le catholicisme, pour sa part, devait se dépouiller de tout ce qui n'est pas l'essentiel de son patrimoine, de l'accessoire changeant que les siècles apportent et remportent comme des alluvions au dogme immuable et pur. A tous les esprits que soulevait ce généreux élan, il fallait désormais montrer dans le catholicisme la vérité totale, divine et humaine, immuable et vivante; il fallait leur révéler que le Christ était toujours, pour les individus comme pour les peuples, la voie, la vérité et la vie. Mais, par malheur, les catholiques, sortant peu de leur vieille attitude défensive, contribuaient encore à fortifier ce préjugé qui fait du catholicisme le dernier refuge de l'intolérance et de l'étroitesse d'esprit. Aussi est-ce pour réagir contre une telle tendance — toujours mauvaise et illégitime mais alors plus que jamais inopportune — pour prendre parti à la fois contre la mauvaise humeur des croyants ennemis du siècle et contre l'indifférence lâche, la neutralité de ceux qui laissent s'établir un divorce entre leur vie religieuse et leur vie laïque; en un mot, pour porter partout, dans toute la mesure de nos forces, la pure lumière du Christ, pour donner à la pensée catholique une voix, une expression, que nous avons il y a trois ans fondé à Paris *Le Sillon.*

Avec une foi profonde dans la vertu morale et sociale du catholicisme, nous avons résolu de nous préparer aux diverses tâches que nous offre l'époque présente. Fils du Christ, nous voulons être fils de notre siècle et, aimant l'un et l'autre, travailler à la fois pour l'un et pour l'autre.

Sous la poussée de ces deux forces, la démocratie et la science, le monde moderne s'ébauche et grandit, mais cette formule est incomplète, le nombre et la raison sont des

facteurs insuffisants et dans la religion seule peut se faire une synthèse durable, définitive.

Nous croyons, en effet, que la question sociale est, non pas entièrement, mais en grande partie, question morale et religieuse. Dans l'Evangile seul se trouve le ferment capable de développer l'esprit qui doit soutenir une démocratie. L'Eglise enseignera à la démocratie cette égalité dans les devoirs et dans les droits, cette solidarité dans les sacrifices et les récompenses qui fait déjà d'elle-même comme une démocratie mystique; elle modèlera la société de l'avenir sur cet idéal de désintéressement, de justice, de charité dont elle est la gardienne.

En même temps que nous saluons l'avènement de la démocratie, voyant dans l'Eglise la force capable de diriger cette immense crue humaine et de la faire bienfaisante, nous accueillons avec joie l'essor scientifique de notre siècle. Nous ne saurions paraître marchander à la vraie science des hommages que nous ne refusons qu'à l'athéisme pseudo-scientifique. Animés par le désir de nous rencontrer avec la science sur tous les terrains, nous voulons seulement arriver à cette délimitation commune de frontières qui montrera que science et religion sont deux concepts qui, loin de s'exclure, se complètent. Entre l'une et l'autre, il ne peut y avoir qu'un désaccord apparent dû à des empiètements réciproques, à des confusions de domaines. Mais nous espérons que du travail commun et loyal des savants et des croyants sortira une connaissance plus large, plus synthétique de la nature tout entière.

En littérature enfin, Messieurs, nos préférences, sans que d'ailleurs elles soient limitées par une esthétique particulière, nos préférences vont d'instinct à la littérature d'action, *à l'art qui rapproche de la vie pour y trouver une inspiration, saine et forte,* à l'œuvre née d'une émotion sincère et qui répond aux aspirations de notre âme. Larges dans notre admiration et notre recherche du beau, nous ne rejetons que cette étroite conception de l'art pour l'art qui nous semble plus vide encore qu'illégitime. De même que le philosophe doit, comme l'a dit magnifiquement Platon, philosopher avec l'âme tout entière, l'écrivain n'oubliera pas quelles qualités morales son rôle lui impose. Je ne vous ai pas caché qu'une *littérature catholique,* un *art catholique* me semblaient choses inconcevables : les deux termes mis en présence dans ces formules n'ayant pas de commune mesure. Mais comme vous je pense que les catholiques doivent

dans l'art et la littérature exprimer leur manière de concevoir la vie. Il serait étrange que nos idées et nos sentiments fussent par leur nature rebelles à prendre une forme d'art.

Je ne sais si ce rapide et flottant exposé de notre but, de nos tendances, aura suffi à caractériser *Le Sillon.* Ne jugez pas, Messieurs, d'après ces paroles l'entreprise de mes amis. Mais je serai amplement consolé de ma maladresse si, comme je le crois, vous avez suivi avec sympathie durant quelques minutes le récit de notre effort. Vous aurez senti qu'en fondant cette revue, la jeunesse de Paris a voulu donner à la pensée catholique une voix, une expression, une action, et en même temps la rajeunir sans cesse en la tenant dans un perpétuel contact avec la pensée active du siècle. Et je tiens à le dire, Messieurs, à cette conciliation du catholicisme et du monde moderne, où nous voyons notre grand devoir intellectuel, nous travaillerons désormais avec un nouveau motif d'espoir, de confiance. L'accueil que vous avez fait en ma personne aux idées qui expliquent la création du *Sillon,* nous sera un précieux encouragement. Au nom de mes amis de Paris, je vous remercie et vous demande d'assurer de plus en plus par une union plus étroite, par un commerce plus fréquent, par l'harmonie croissante de nos efforts, le succès de l'œuvre générale à laquelle, écrivains catholiques de Belgique et de France, nous nous sommes consacrés et que nous entendons poursuivre. (*Applaudissements.*)

M. RAMAEKERS, Directeur de *La Lutte.* — Après les orateurs qui m'ont précédé, je me permettrai de faire simplement une proposition que je crois pratique. Tous ici vous êtes comme moi revuistes. Permettez-moi de vous dire, Messieurs, que d'après moi, les catholiques devraient surtout viser à la propagation de leurs idées non pas tant parmi ceux qui y sont déjà convertis, mais surtout parmi ceux qui ne le sont pas encore. Aussi, je trouve que l'on devrait faire plus d'échanges de revues. Pardonnez-moi, Messieurs, mais je dis les choses très simplement, sans vouloir faire de phrases. Je crois surtout que ma proposition est pratique et qu'elle aura des résultats très prochains. Il faut faire plus d'échanges avec les artistes, même non croyants. Ils ne connaissent pas nos revues, ils n'ont pas conscience ou très peu du mouvement très intense déjà, de l'efflorescence brillante, qui bientôt sera plus belle encore, de notre littérature catholique, surtout en Belgique.

Je crois encore, Messieurs, que nous devons faire attention à leurs hérésies et que nous devons procéder comme le faisaient les grands poètes du peuple juif qui prenaient le symbole, le style des peuples païens, pour traduire leurs vérités. Ils prenaient l'art de ceux qui étaient dans l'erreur pour mieux faire comprendre leurs vérités, et je crois, Messieurs, que nous devons faire la même chose aujourd'hui, ceux surtout qui se distinguent parmi la dernière génération littéraire à laquelle j'appartiens. Récemment, à Paris, vous avez pu voir quelques jeunes, et, entre autres, mon ami Le Blond, prendre l'étiquette de naturistes. Ils sont cependant ennemis des formules. Je le suis aussi; mais je crois, comme M. Carton de Wiart, qu'une étiquette — prenons le mot dans son sens le moins mesquin — est chose nécessaire. Il faut synthétiser les tendances, et, comme une race, prendre un nom. Ainsi, un mouvement d'art doit prendre un nom général, sans pour cela s'astreindre à une règle effaçant la personnalité. De même que dans une race tous les éléments sont différents, de même dans un mouvement littéraire tous les styles, toutes les âmes diffèrent, et chacune s'exprimera selon sa façon de concevoir et de sentir, mais toutes cependant auront un trait de ressemblance, puisque, appartenant à une même époque, elles se dirigent toutes vers un même rayon de beauté. Eh bien, Messieurs, je crois que nous devons surtout viser à ceci : allier l'antiquité avec le style des modernes. Nous devons aimer notre époque tout en aimant ce que l'antiquité nous a laissé d'admirable; nous devons montrer que notre idéal est supérieur à celui des païens de cette antiquité, et des païens d'aujourd'hui, qu'ils n'ont vu qu'une des faces de la beauté, que le rayon qu'ils ont vu était bien faible, et que le nôtre est le plus brillant. Il faut montrer que si nous aimons la ville, la campagne, le soleil, les blés, les champs, c'est parce que nous voyons quelque chose de plus qu'eux, c'est parce que nous y voyons l'œuvre de l'artiste suprême. Il faut montrer que si nous aimons la vie, c'est parce que nous savons, nous, qu'elle n'est pas passagère comme eux le croient; que nous n'aimons pas la terre comme eux l'aiment, d'un amour bestial, que nous l'aimons comme une chose dont nous nous servons pour nous élever vers notre destinée suprême.

Nous devons montrer surtout que c'est par la philosophie, par les croyances catholiques qu'on arrive à l'expression totale de la beauté; que l'immoralité est une chose anti-artistique. Il ne faut pas seulement dire que comme

catholiques nous n'admettons pas tel ou tel passage d'un livre qui pourtant est bien écrit. Il faut dire : comme artistes, nous trouvons cela laid, et vos théories sont anti-artistiques. Il faut montrer qu'outre les beautés de la forme, il y a aussi les beautés du fond, c'est ce qu'on a trop oublié. Beaucoup ont vu dans la forme, l'expression totale de l'art.

J'en trouve un exemple frappant en Mallarmé. Il est parti d'une erreur profonde : les mots sont tout pour lui, et quant à la pensée il s'en insoucie profondément. Je répète donc, Messieurs, que nous devons montrer que nous avons quelque chose de plus que le souci de la forme, nous avons le souci de la pensée. D'ailleurs, je suis persuadé que nous parviendrons à avoir une forme qui nous sera propre et qui n'est pas la forme de ceux qui ne croient pas. M. Edmond de Bruyn le disait : la prose du catholique sera toujours quelque chose qui prie, même si, par exemple, il décrit simplement un paysage, tandis que chez les autres le calme est fort rare dans leurs écrits, parce que leur âme ne le possède pas. Il y a malheureusement des gens chez qui on sent le regret malgré tout, et l'inquiétude vers un idéal qu'ils ne connaissent pas. Pourquoi, Messieurs ? Parce qu'ils ne veulent pas le connaître ; car s'ils le voulaient, ils le connaîtraient aussi bien que nous ; le nom de cet idéal : c'est Dieu ; vous le savez tous ici. Voilà maintenant pourquoi, dans notre revue, nous avons cru bon de prendre cette formule : « l'art pour Dieu ». Nous croyons que l'idéal c'est Dieu, et nous croyons surtout que l'artiste doit tout reporter à l'Artiste suprême, et que toute parcelle de beauté est un rayon de la Toute-Beauté ; que, par conséquent, tout artiste, croyant ou non, qu'il le veuille ou ne le veuille pas, est toujours un adorateur, un glorificateur de la Divinité. (*Applaudissements.*)

M. F. Vanden Bosch. — Messieurs, je ne voudrais pas que cette réunion se termine sur une équivoque.

En lisant les comptes rendus de nos débats, il ne faut point que nos adversaires puissent prétendre que, commettant nous-mêmes l'injustice que nous reprochons aux autres, nous ayons exclu de nos admirations n'importe quelle école ou quelle forme d'art.

Ces admirations vont à la fois au classicisme, — et dans le classicisme, surtout aux grands génies spontanés, Corneille et Bossuet, — et au Romantisme, et à l'école Parnassienne et au Symbolisme.

Mais, enfants de notre temps, imprégnés de son esprit

et de son art, nous devons nécessairement avoir une préférence pour les formes d'art du siècle où Dieu nous a placés: ces formes d'art sont en somme nos armes de combat et nous devons les employer au service de nos idées; c'est la condition de l'influence sur notre époque; c'est la condition de l'union entre nous.

Il y a des œuvres — et notre ami Carton de Wiart vient d'en parler magnifiquement — où ce verbe moderne qui doit être le nôtre, revêt de toute sa splendeur l'idéal chrétien;ces œuvres-là, ce sont des œuvres-types, des modèles, celles que nous devons prôner, glorifier et répandre : car ce sont nos classiques à nous!

C'est par ces œuvres que nous avons compris la possibilité d'allier la forme moderne aux vérités éternelles.

Mais c'est nous prêter des théories ridicules que de prétendre que nous voulions faire de la beauté l'apanage d'une époque, ou le monopole d'une école. Et j'ajoute, en désaccord en cela avec notre ami Ramaekers, que nous ne pouvons soutenir non plus que, comme chrétien, nous possédons l'unique et suprême conception artistique. C'est là confondre ce que les manuels appellent le fond et la forme. Si, comme catholiques, nous sommes, au point de vue du fond, c'est-à-dire de l'idée, dépositaires de la vérité éternelle, il n'en est pas moins vrai qu'au point de vue de la forme, c'est-à-dire de l'expression qui est la seconde face de l'art, le mérite artistique peut se rencontrer et se rencontre souvent dans des œuvres dont les tendances morales ou religieuses réclament notre désaveu.

Quand, dès lors, Messieurs, nous parlons d'éclectisme, il s'agit évidemment de l'éclectisme vis-à-vis des formes littéraires, vis-à-vis du style, si vous aimez mieux, et, bien que jadis on ait prédit au vaillant secrétaire de notre *Drapeau*, mon ami Joseph Soudan, qu'en pratiquant l'éclectisme, nous aboutissions à la libre pensée, aucun de nous, jusqu'à présent, n'a abouti à cette horrible extrémité. (*Rires.*)

Bien au contraire, après ces dix années de lutte pour la modernité catholique, nous pouvons tous nous rendre cette justice de n'avoir jamais compromis dans une aventure d'art équivoque notre dignité de chrétiens; nous avons rejeté le legs d'un enseignement vieillot et routinier, mais nous avons gardé comme un viatique précieux, celui de se laisser entraîner pour l'art dans les convictions de notre jeunesse; certes nous sommes devenus des modernes, mais nous sommes restés des catholiques.

Le premier vœu que je voudrais voir adopter ne serait que la paraphrase de ces mots que jadis nous inscrivions en tête du *Drapeau* : « Comme l'Eglise s'accommode de tous les gouvernements qui respectent sa mission sacrée, elle peut aussi s'accommoder de toutes les formes littéraires. » (*Applaudissements.*)

Une longue discussion s'engage. Et d'abord adoptera-t-on des vœux, n'en adoptera-t-on pas ? Une partie de l'assemblée paraît hostile à l'émission de vœux. M. de Baets s'en fait le porte-parole ; mais la majorité se prononce contre lui. Ensuite la rédaction des vœux donne lieu à des débats où la parole s'éparpille, où parfois l'on se combat sur des questions de mots. On entend encore : M. l'abbé Klein, M. le président d'honneur Eeman, MM. Homberg, Hermann de Baets, H. Carton de Wiart, F. Vanden Bosch, Dullaert, E. Carton de Wiart, Nélis, etc. L'accord semble à peu près unanime sur les tendances générales ; toutefois certains paraissent avoir peine à reléguer la théorie de l'art pour l'art au rang fort accessoire que lui donne le second vœu. — Voici le texte adopté à une grande majorité :

I. — Le groupe littéraire des jeunes catholiques Belges estime qu'il ne serait point sérieux de prétendre river les artistes et lettrés catholiques, soit dans leurs critiques, soit dans leurs écrits, à une formule d'art déterminée. Ils reconnaissent le Beau sous toutes ses expressions.

II. — Il est à souhaiter que, sans s'interdire toute virtuosité, ils se préoccupent de faire servir leurs œuvres à la glorification de leurs croyances.

III. — Il est à désirer que l'enseignement catholique se pénètre de ces principes.

La séance est levée à 1 h. 3/4.

QUELQUES APPRÉCIATIONS

VOICI, dans l'ordre des dates auxquelles elles nous sont parvenues, l'appréciation sur les fêtes de la Société Littéraire et les impressions rapportées, que quelques-uns des assistants ont bien voulu nous faire parvenir :

Mon avis sur les fêtes littéraires de Gand? Nous avons donné libre cours — et pour la dernière fois, j'espère — à notre juste mépris des conventions pédagogiques, des écoles littéraires, des spéculations artistiques *et de tout ce qui n'est pas la liberté absolue, dans le catholicisme.* Songeons désormais à réaliser *quelque chose,* hors des rhétoriques et des poétiques magnifiquement conspuées. Je sais un beau plan, un programme, si vous voulez. Le voici :

« *Nova sint omnia,*
Corda, voces et opera. »

Que tout se renouvelle, les cœurs, les voix et les œuvres; les cœurs par l'idéalisme, les voix par l'éclectisme, les œuvres par le modernisme.

Ce programme pourrait être, ce me semble, celui de cette Renaissance catholique des Arts et des Let-

tres, que j'appelle de tous mes vœux et dont le Congrès de Gand aura été la pâle mais bienfaisante aurore.

POL DEMADE

Bruxelles, le 6 mars 1897

Mon cher Soudan,

Ce qui surtout nous mit l'espoir au cœur depuis ces fraternelles et enthousiastes assises de Gand, c'est l'avis unanime qui s'y manifesta le second jour : « Fini le temps de tomber les pions, voici le temps des *œuvres.* »

Car il faut bien l'avouer, trop longtemps l'on se contenta d'une *attitude négative,* contre des gens qui *n'existent pas* pour une discussion de choses d'art.

Et cependant, comment susciter un mouvement catholique littéraire, si l'on ne produit pas d'œuvres littéraires catholiques? Ce n'est pas suffisant, vraiment, quelques vers ou quelques proses dans les revues.

Ce qu'il faut, ce sont des LIVRES. Et ne crois-tu pas qu'un *beau livre,* chrétien, soit contre les doctrinaires de lettres, plus éloquent mille fois que toutes ces vides et tapageuses polémiques en faveur du mouvement jeune?

Sans doute il est urgent, parfois, de tomber quelque cuistre, surtout s'il se rencontre dans nos rangs, voire dans une revue qui se prétend jeune; mais que nos œuvres, écrivains catholiques, soient plus nombreuses, dix fois, que nos critiques, si nous voulons sincèrement que l'art retourne vers sa source éternelle.

Ce qui nous réjouit encore à *La Lutte,* c'est d'avoir su par le congrès, que nous étions, catholiques jeunes, unanimes pour condamner la néfaste erreur des *écoles* en art. Toute école tue l'originalité, première condition de l'art. *Les grands artistes ne sont d'aucune école, ils font école,* c'est le malheur. Quand on est d'une

école on ne crée plus, on *imite*. Or l'artiste crée, c'est par là surtout qu'il ressemble à Dieu.

Ce qu'il faut aussi, c'est que notre effort catholique en art soit connu de tous les artistes et de tous les publics lettrés. Pour cela, que nos revues soient échangées contre toutes les revues, que nous collaborions aux revues des artistes non chrétiens et qu'ils puissent en retour collaborer aux nôtres. Que nos livres leur soient offerts, afin que partout la critique affirme (favorable ou non, il n'importe) l'existence et l'extension du mouvement catholique en art, aujourd'hui.

Nous qui possédons le vrai nom de la Beauté, notre devoir est de le crier à tous ceux qui cherchent la Beauté totale en errants douloureux et déçus, afin que bientôt et partout l'*Art soit pour Dieu!*

Crois-moi, mon cher artiste, ton tout fraternel en N. S.

GEORGES RAMAEKERS

Paris, 15 mars 1897

Ce qui m'a paru dominer, au Congrès de Gand, c'est le caractère de vraie jeunesse, avec tout ce que ces mots impliquent de forte et de libre expansion.

Vous êtes *forts,* mes amis, parce que vous possédez dans votre foi catholique les certitudes nécessaires; dans la personne du Christ, un idéal de vertu qui entraîne l'amour et l'imitation; dans vos origines nationales, de saines qualités de race. Et en nul de vous je n'ai trouvé trace de ce blasé scepticisme qui substitue, en d'autres, la morbidesse à la distinction, l'enjolivement à la beauté, le sourire à l'effort, la danse sur place à la marche vers le progrès.

Mais de vos énergies vous faites un usage *libre*,

Et c'est cela, peut-être, qu'en vous j'ai le plus aimé. Nous n'avons guère eu le temps de parler que de littérature; pourtant cela m'a suffi pour voir que vous êtes de ceux qui se rendent compte de leurs idées; qui complètent, qui rectifient, quand c'est nécessaire, les opinions qu'on leur a données; qui, enfin, jugent assez banal de dire ce qu'on pense, si l'on n'a tout d'abord pensé ce que l'on dit.

Adapter à la vie réelle et aux besoins de l'heure présente, quelque effort ou regret qu'il en puisse coûter, toute la formation d'esprit, de cœur et de volonté, que notre enfance a passivement reçue, c'est, en tout ordre de choses, le devoir essentiel des jeunes qui veulent faire honneur à Dieu et remplir leur tâche dans l'œuvre splendide du progrès humain. Cette « mise au point » de l'éducation, j'ai admiré avec quelle bonne foi, avec quel courage, avec quel succès, vous la savez faire en littérature. Je souhaiterais peut-être que l'on vous y aidât, en fortifiant encore l'enseignement *pratique* des belles-lettres dans vos excellentes Universités... Mais tel que, dès maintenant, il se poursuit chez vous, je suis sûr que le progrès littéraire se développera vite, parce que vous aimez le grand air et la pleine lumière. Vous nous donnez déjà des Rodenbach et des Verhaeren : nous attendons de vous plus et mieux encore. Des fécondes plaines de Flandre, l'art chrétien espère en littérature l'équivalent des grands peintres qu'il en a reçus. *Exoriare aliquis :* Oui, que de chez vous de grands talents, des génies, surgissent, et que bientôt, la plus catholique nation du monde nous donne, comme écrivains, l'équivalent de ses Van Eyck, de ses Pourbus, de ses Rubens! Vous avez la foi, la jeunesse, l'intelligence, la victoire elle-même: ô mes amis de Belgique, faites nous part de votre enthousiasme, ressuscitez-nous au contact de votre vie!

Abbé FÉLIX KLEIN

Cette fête fut belle vraiment, — belle par les souvenirs qu'elle évoqua, belle par les idées qu'elle consacra.

Petite Littéraire de jadis, frêle enfant de notre jeunesse enthousiaste et novatrice, nous déposâmes en toi un rêve d'art catholique et libre, bien incertain du lendemain parmi la veulerie et l'indifférence d'alors.

Et voilà que ce rêve s'est réalisé, au-delà des plus téméraires espoirs! Le « modernisme catholique », autrefois drapeau d'un petit groupe, est devenu le programme — nettement affirmé l'autre jour! — de tout ce qui dans la jeunesse pense et agit; il a conquis les revues; il s'impose à l'enseignement; demain il se réalisera dans des œuvres.

Jeunes gens d'aujourd'hui, aux œuvres! La période de déblaiement est close; la période d'édification est ouverte.

Vos anciens vous ont conquis le droit de revêtir la vérité éternelle des formes fulgurantes ou délicates de l'Art de ce temps; faites, mieux que nous et plus que nous, des livres où votre Foi soit magnifiée et où votre siècle soit glorifié...

Et puis de temps à autre, n'oubliez point de faire le tour de la plaine où la fronde de vos aînés coucha les Philistins et assurez-vous qu'aucun d'eux n'a velléité de se réveiller.

FIRMIN VANDEN BOSCH

Si le Congrès de la jeune littérature catholique n'eut pas la fortune d'aider à l'éclaircissement ou la solution de certaines faces obscures ou litigieuses, — doctrinales et non formelles, — de la vaste question qu'il s'était donné pour programme de résoudre, on lui doit d'avoir réuni pendant deux jours des amis épar-

pillés, toute une force désagrégée, dont il importe de faire le recensement à certaines dates, pour savoir ceux qui demeurent et sur qui l'on peut compter aux heures nécessaires. N'est-ce pas là le rôle de tout bon Congrès qui se respecte et en vit-on jamais qui eussent la prétention d'avoir effectué besogne plus « pratique » ? Ils affirment des groupes — et c'est déjà beaucoup.

THOMAS BRAUN

SOLEIL COUCHANT

La campagne ressemble au
sanctuaire naturel de Dieu.
E. HELLO

Frère, voici le soir. Vois, le soleil couchant
met des rayons fanés sur la plaine songeuse;
c'est l'heure où l'angelus fait revenir des champs
les frustes laboureurs fiancés aux glaneuses.

Le rude effort des grands travaux du bel été
a raidi tout le jour leurs dos courbés, ô terre!
pour récolter les fruits de ta maternité :
froments mûrs et blés d'or, avoines nourricières.

Le baume du repos assouplira leurs corps
tantôt, après avoir mangé la soupe chaude,
quand ils iront naïvement rêver dehors
devant les seuils, auprès des femmes qui ravaudent..

Devant le soir serein tombant à l'horizon,
devant les arbres gris et la forêt mystique,
devant le pâle azur, les rustauds sentiront
leur âme s'imprégner d'un calme évangélique.

Leurs yeux vagues, perdus vers les lointains profonds,
croiront voir dans le ciel, strié d'un vol rapide
d'oiseaux, grandir soudain la céleste moisson
promise par le Christ, éternelle et splendide!

PAUL MUSSCHE

REVUE DES LIVRES,

DES ESTAMPES ET DE LA MUSIQUE-PUBLIÉE

Livres : A propos d'Ernest Hello. — MARIUS ANDRÉ : *Monserrat.* Paris : Savine. — HENRY BORDEAUX : *Sentiments et idées de ce temps.* Paris : Perrin. — A. F. HÉROLD : *L'intermède pastoral.* Paris : Librairie du Centaure.

Estampes : Deux nouvelles revues illustrées. — *Art et Décoration.* Paris : Emile Levy. 13, Rue Lafayette. — *L'image.* Paris : Floury. 1, Boulevard des Capucines.
La bicyclette et l'affiche. — Affiches belges.

Musique : *Sainte Godelive* de EDGAR TINEL. Drame musical en trois actes. Leipzig : Breitkopf et Härtel.

MON dernier article sur le livre parfaitement précisé *le Siècle*, de Hello, a été jugé « injurieux » pour Hello par M. l'abbé Moeller. Je parlerai des autres livres de Hello en temps et lieu ; en attendant je prie les lecteurs de *Durendal* de ne pas s'en référer sur mon cas à M. l'abbé Moeller *sans m'avoir lu.* Quand je dis d'un homme qu'il fut le porte-voix du Saint Esprit, l'éloge est assez grand, ce me semble, pour qu'un prêtre ne voie pas une injure dans la réserve que je fais sur les passages d'une œuvre où le génie reployant ses ailes étoilées nous laisse face à face avec la nue du plus plat prosaïsme et de la plus totale absence de talent. Me confondre avec les détracteurs de Verlaine, c'est être

mal informé. Me parler dans *Durendal* de mon roman que je crois ma meilleure chose, *Leurs lys et leurs roses,* sous la forme où il a paru à *l'Echo de Paris,* il y a deux ans, complètement mutilé et sous le titre de *Sensuelle* dont je suis irresponsable absolument — mésaventure que je raconterai dans tous ses détails lors de la publication de ce livre en volume; et cela, alors que le directeur de *Durendal,* à cette époque et à celle de l'article de M. l'abbé Moeller, M. Pol Demade, a été informé par moi-même de ce que cette affaire n'était pas et ne pouvait être encore tirée au clair, — c'était peut-être aussi prématuré que maladroit, ce qui sera prouvé lorsque mon public pourra juger en connaissance de cause de mon œuvre. Quant au public de *l'Echo de Paris,* qui a lu ce que *l'Echo de Paris* juge bon de cuisiner pour lui, je n'en ai cure, tout en regrettant d'abord que M. l'abbé Moeller ait fait partie de ce public; ensuite qu'il m'ait été impossible d'agir pour empêcher la dénaturation de mon livre, dont je n'ai su la publication et le changement de titre qu'à une très grande distance de Paris, huit jours après le premier feuilleton et sans qu'il ait été fait droit à aucune des protestations subséquentes que mon éloignement rendait de tous points inefficaces; tout cela encore une fois sera raconté ultérieurement. Pour le moment, j'entends maintenir ceci envers et contre tous : mon droit à l'admiration restreinte aussi bien qu'à l'admiration totale, aussi bien qu'à pas d'admiration du tout, suivant les cas. Je compte au reste écrire sur Hello des chapitres qui pourront consoler la charité si éveillée de mon honorable contradicteur, sans même me donner le malin plaisir d'additionner en marge le chiffre des pages qui, dans le reste de l'œuvre de Hello, continuent à justifier ma thèse. — Cette réponse n'a pu paraître plus tôt, M. l'abbé Moeller n'ayant pas jugé bon de

me signifier sa riposte dont je n'ai eu connaissance que par hasard. Mes remercîments à M. Pol Demade pour m'en avoir à ma demande accordé lecture.

Un livre catholique d'abord, comme de coutume : le *Montserrat* de Marius André, *roman féerique.* Féerique?.. Que voulez-vous, l'auteur très artiste de ce livre a deci-delà un vocabulaire totalement intelligible pour qui seul a lu Péladan. Je ne saurais lui en vouloir, ayant passé par une phase analogue. Tel un peu en cela le poète anglais Browning, dont il faut, pour bien saisir le sens de certains passages, deviner les lectures immédiatement précédentes qu'il a soin de n'indiquer jamais. M. Marius André, tout saturé de Peladan, a cru bien faire de ne pas citer une seule fois son nom : cela pour éviter sans doute d'être rejeté *a priori*, avant que d'être entendu, par tous ceux à qui le nom passablement galvaudé du Sar produit l'effet d'un épouvantail. Et vraiment, c'eût été dommage, car il y a là toute une série de paragraphes qui veulent être médités, et une trouvaille tout à fait charmante, celle de ces fleurs qui forcent leur épanouissement afin d'être plus tôt cueillies pour orner les autels de la Sainte Vierge et le récit du martyre qu'endurent celles profanées à l'usage de la passion. *Féerique* doit donc ici s'entendre au sens du *Comment on devient fée* de Peladan, contre-partie de la façon dont le même auteur entend le mot *magique,* dans *Comment on devient mage.* La fée de Montserrat est une sainte, ce qui est tout plein dans la donnée rose-croix. Là où j'aime le mieux M. Marius André, il va sans dire, c'est là où il ne tient rien de Péladan ; pour le reste, je crois son œuvre recommandable en ceci, c'est qu'elle résume efficacement tout ce qui, des œuvres

du Sar, est à retenir comme ligne de conduite pour un jeune homme de dix-huit à vingt ans. Inutile d'ajouter que les jeunes filles n'ont pas à toucher à ce livre.

Or, c'est justement ce qui appartient en propre à M. Marius André, que je voudrais louer, mais la mixtion est presque toujours si inextricable... Il y a d'abord l'évocation du milieu, très nette, malgré la sobriété des descriptions, le plan général du livre très habilement conçu et équilibré; il y a aussi une sorte de nuit de Walpurgis qui met en scène la tentation sur les trois modes (corps, âme, esprit) que je trouve amenée d'une façon un peu enfantine, mais traitée avec art, un art auquel du reste les eaux-fortes de Rops ne sont point étrangères, enfin des pages auxquelles je souscris pleinement sur Lourdes. En revanche, comme toute cette musique — la même que chez Peladan, avec les mêmes interprétations — est mal en place dans tout cela. Je ne vois pas un archange jouant Mozart, ni Beethoven, ni même Wagner, fût-ce *Parsifal*... Bref, il y a là une belle et noble volonté d'art idéaliste, mais l'œuvre d'art chrétien n'est pas encore réalisée. Toutefois bon courage! Et que M. Marius André jette donc de côté toute cette défroque péladanesque belle parfois sur les épaules du Sar qui se l'est faite à lui-même et qui y a droit comme à sa propriété, mais de mauvais goût sur celles du traducteur de Raymond Lulle, dans le pays de Sainte Thérèse, de Saint Ignace, et j'ose ajouter... de Velasquez.

Sentiments et idées de ce temps, bien un de ces titres neutres affectionnés de notre camarade Henry Bordeaux. Je l'aime bien, lui; mais j'aime moins ses livres, de sorte qu'à chacun je suis pris entre l'embarras

d'en parler et le remords de m'en taire. Je leur trouve un vocabulaire de convention, un style et une habileté à ne froisser aucune susceptibilité qui sentent une longue accoutumance de la magistrature et de la province, non dénuée de diplomatie. Pas un accent qui puisse afficher trop haut une opinion téméraire; pas une incartade d'écriture ni de pensée. Aussi les Genevois, aux revues desquels Henry Bordeaux collabore fidèlement, lui ouvrent sans difficultés leurs colonnes toutes grandes, et je suis là avec quelque ironie les divers avatars de ses articles de France ou de Belgique toujours « bien-pensants », quel que soit le milieu où ils paraissent. Certainement, il aime et sent l'art; mais on dirait qu'il a peur d'en faire. Un cerveau en continuelle effervescence comme le mien a peine à comprendre ces natures placides qui savent agir en tout sans se créer d'adversaires : Henry Bordeaux n'en a point. Les protestants disent de lui : « Ah! si tous les catholiques lui ressemblaient! » et M. Rod le vante d'être bien sage. Je le trouve en outre fort superficiel et d'une érudition peu sûre. Si je lui consacre jamais une longue étude je l'intitulerai : « *Les Gants de Coton,* ou l'art de toucher à tout sans rien casser... même pour faire une omelette. »

L'intermède pastoral de M. A. Ferdinand Hérold me reporte au temps de la Pléiade. C'est un réveil de mythologie à la fois caressant, plastique et un peu fade et quelque peu intempestif aussi, qui me fait songer plus à Annibal Carrache et aux Bolonais qu'aux Noces Aldobrandines et qu'aux peintures de Pompéï si bien étudiées par M. Pierre Gusman. Le parfum, peut-être plus vieillot qu'antique, de cette poésie savamment surannée imprimée en caractères

démodés avec les vieux *s* en *ſ*, m'évoque aussi telles eaux-fortes de Tiepolo jaunies par les années, piquées par l'humidité... Un divertissement très délicat que ces vingt-deux sonnets classés selon l'ordre des saisons, variés presque tous sur le même thème, presque tous des invites amoureuses. L'un particulièrement saisissant : *Le vieux Centaure* crie après un dessin de Franz Stuck :

« Peut-être il revivait en rêve l'ancien jour
Où la Centauresse aux crins blonds, morte ou menteuse,
Lui jurait vainement un éternel amour. »

Le second de ces trois vers n'est-il pas frappé avec la décision et la netteté d'une médaille du Pisanello? — parfois c'est d'une strophe entière qu'il faudrait le déclarer :

« Dans cet antre gardé par une maigre chienne,
Vois la femme qui danse avec d'étranges cris
Et dont tourbillonnent au vent les cheveux gris :
Cette femme, Damon, c'est la Thessalienne. »

— parfois d'un sonnet entier; mais alors je ne cite plus : lisez vous-mêmes *Le Rêveur, Le Cortège de Dionysos, Les prudents Conseils*. En revanche au sonnet suivant : *La Moisson*, un talus ne peut être « *noir d'airelles* ». Airelles et myrtilles sont deux, et je ne connais d'airelles que rouges. Dans *Les Vieillards*, passe un souffle de Böcklin; c'est de tous ces sonnets à la fois virgiliens et théocritiens celui que j'aimerais le mieux citer en entier : c'est le plus moderne de vision, peut-être le mieux senti; d'autres sont un peu trop fleurs d'anthologie alexandrine. Toutefois lisez encore *Le Val harmonieux, La Nuit heureuse, La Plainte des Arbres, Le courageux Amant, Le Soir hâtif*, et dites si de belles œuvres peintes ou gravées ne s'imposeraient pas accompagnatrices. Et partout du reste, je le répète, à défaut de la pièce entière, au moins deux ou trois

vers très beaux qui sollicitent plus particulièrement l'eau-forte ou le burin :

« Par les chemins personne, et, seul au carrefour,
Un Hermès pluvieux qui pleure nuit et jour,
Semble grelotter dans le marbre de sa gaîne. »

« *Et ego in Arcadia* » pourra dire lui aussi M. Ferdinand Hérold... Mais choisit-il bien son heure? Si j'interroge les horizons d'aujourd'hui, je rêve partout pour les poètes d'autres activités que l'églogue et l'idylle. Du reste, n'est-ce pas un signe des pires périodes de malaise politique et social que ces retours à la bucolique? Tandis que MM. Hérold, Vielé-Griffin, de Régnier, cisèlent à l'antique patères et cratères ou bien dans leurs paysages renouent la tradition de Poussin et de Claude Lorrain, là-bas, à l'extrême Orient, la Chine et le Japon prennent conscience de leur force sans trouver d'Homère, et entre eux et nous que toutes les gangrènes dévorent, que tous les dangers menacent, l'Asie secoue ses bandelettes léthargiques que nous avons profanées, les convulsions de l'Homme Malade touchent à l'agonie et n'intéressent aucun artiste, l'invasion slave est imminente et nul ne s'apprête à en écrire les annales; le sens de nouvelles pages de l'Apocalypse va s'éclaircir et je ne vois personne de taille à les commenter... Voici que vont se lever les épouvantes de l'An Deux Mille: où est le poète d'entre nous qui les chantera..? Je ne crois pas qu'il lira jamais *Aphrodite*.

La France et les pays qui parlent sa langue, qui s'inspirent de son art, manquaient d'une revue analogue au *Studio* anglais; M. Thiébault-Sisson, le critique d'art du *Temps*, et la Librairie centrale des Beaux-Arts de M. Emile Levy ont désormais comblé

cette lacune. Un somptueux recueil *Art et Décoration,* à la direction duquel MM. Puvis de Chavannes, Grasset, Jean-Paul Laurens, Vaudremer, Cazin, Luc-Olivier Merson, Fremiet, Roty et Lucien Magne apportent leur concours, paraît depuis deux mois et prouve une fois de plus que la France, lorsqu'elle s'est laissé devancer dans une voie quelconque, a vite fait de reprendre son rang aussitôt qu'elle le veut. Le vitrail a d'abord attiré l'attention des fondateurs et nous voici en présence des merveilles trop ignorées du vitrail moderne : les *Pèlerins d'Emmaüs* de Luc-Olivier Merson, le *Saint Benoît,* la *Sainte Madeleine, Jeanne d'Arc* et *Saint Michel* de Grasset (sans compter ses *Saisons*), l'*Education de la Vierge,* le vitrail des Alérions à Montmorency de F. Ehrmann, et encore et surtout la grande œuvre de Grasset à l'église de Galveston. Nous parlons tous tant d'art catholique! Eh! en voilà et du plus fier! et qui mériterait une longue étude, et qui l'aura, si Dieu m'accorde un peu d'énergie et nos revues un peu de place! Mais voici une autre bonne nouvelle : aux deux premiers numéros de *Art et Décoration* s'étale, encore trop brève à mon gré, une longue et très pressante étude sur l'art décoratif en Belgique qui célèbre Victor Horta, l'architecte novateur de Bruxelles, lequel introduit avec une si mâle franchise et une sobriété si distinguée le fer dans la façade de la maison Tassel et qui l'orne intérieurement d'une manière aussi neuve que pratique : modèles de ferronnerie sveltes et onduleux comme des algues, de meubles caressants et pratiques, de vitraux-sourires, de tapis dont l'originalité suspend les pas qui les foulent et d'appareils d'éclairage-floramyes, le tout si bien fait pour apprendre comment il faut s'inspirer de la nature sans la copier; il y a surtout un départ de rampe d'escalier d'où s'élance une floraison de grands calices

électriques aux tiges de nénuphar, qui est de toute évidence un chef-d'œuvre d'art nouveau. Et après Horta, c'est à M. Winders d'Anvers, au bourgmestre Buls de Bruxelles, à M. van der Stappen, le sculpteur monumental qui subordonne tout à l'architecture, à M. Isidore de Rudder, le statuaire et céramiste qui a si bien collaboré à la restauration de l'hôtel de ville de Bruxelles, à Mme de Rudder, dont les broderies appliquées devraient être un enseignement pour tant de femmes du monde, que M. Thiébault-Sisson rend un hommage d'admiration des mieux mérités. Les reproductions des estampes en couleur de Grasset et de Boutet de Montvel rehaussent encore de leurs délicates symphonies jaune et bleu crépusculaire l'une, bleu et rose glauque fond de fleuve de France l'autre, encore qu'il paraisse s'y agir des filles du Rhin, l'intérêt artistique de ces deux premiers numéros où il y aurait tant d'autres choses à signaler, à commencer par la belle étude de M. Georges Ducrocq — un critique-poète — illustrée de documents si originaux sur Victor Prouvé, dont les reliures sont faites pour tarir les larmes de regret des yeux des bibliophiles dont la bourse est moins heureuse que le goût, Victor Prouvé, dont les coffrets peuvent consoler les femmes de n'être pas nées au seizième siècle italien, et dont les peintures décoratives et les sculptures témoignent que la tradition d'universalité des artistes de la Renaissance est bien près de se rétablir pour d'aucuns.

La revue *L'Image* est une protestation par les œuvres de la corporation française des graveurs sur bois contre la submersion diluvienne des procédés industriels de reproduction si souvent traîtres. On y trouve réunis de bons écrivains, des musiciens pas

banals et surtout un groupe d'artistes qui pour être surtout des graveurs n'en sont pas moins des individualités tout à fait caractéristiques. Leur œuvre présente — qui est une œuvre d'enthousiasme autant que de sacrifice — mérite d'être très vivement encouragée. Feuilletons aussi les deux premiers numéros parus : M. Roger Marx y est préposé à dénouer les attaches des cartons d'artistes et il nous raconte à son tour d'abord *Adolphe Hervier*, que M. Raymond Bouyer remémorait dernièrement, selon la manière délicate et musicale qui lui est propre, aux lecteurs de la *Gazette des Beaux-Arts*, ensuite *Jules Chéret* dont les feux de joie d'affiche laissaient jusqu'ici ignorer les préalables études et les gentils croquetons prestement enlevés deci-delà. Paris et Londres pittoresque sont explorés avec passion par MM. Renouard et Auguste Lepère, un Maître celui-là, dont l'œuvre sera un jour aussi recherché que celui des xylographes du quinzième siècle. Florian se distingue par un hors texte d'après de la Gandara qui est presque un poème de Baudelaire, et Eugène Froment grave en six planches une composition de Grasset : *Deux petites Faunesses* aux tignasses rousses, si capricantes et maigres, et nerveuses et efflanquées, et de seins aigus, dans un paysage nocturne muet d'horreur sacrée, une invention qui montre le maître décorateur sous un aspect nouveau et me fait tout à coup me demander si ne va pas se dessiner entre lui et son compatriote Böcklin quelque lien de parenté tardif : c'est peut-être son œuvre la plus typique et la plus neuve que Grasset a signée là. Quant aux *Roses d'antan* de Lucien Pissaro, qui diable aurait oncques cru qu'un nom aussi célèbre dans les fastes du plus moderne impressionnisme trouverait un homonyme un jour signataire d'une évocation des héroïnes d'Octave Feuillet et de leur crinoline, en style de

Walter Crane. Longue vie et bon succès à *L'Image.* Qu'elle nous apporte très vite d'aussi beaux bois et nous ne serons pas les derniers à anathématiser les procédés de reproduction ochlocratiques.

Il y a bien des laideurs exaspérantes dans la vie moderne qui est presque toujours laide, plus que des laideurs, des hideurs; l'une des pires : la femme à bicyclette; cela, c'est la fin de tout, cela ne peut se qualifier. Mais sachons même trouver une fiche de consolation là où il y en a. La bicyclette a amené pour le jeune homme des costumes charmants, les plus jolis, les plus plastiques que l'on ait eus depuis Louis XIII en Occident et je crois qu'il y aura matière à œuvre d'art avec ce motif : *le bicyclettiste*, plus qu'avec tout autre de la vie de tous les jours parmi ceux que l'on définit tour à tour civilisés, élégants, mondains, modernes, citadins, etc. en opposition à tous les sages, les heureux qui vivent encore en pleine nature : paysans, gens de mer, etc. Je m'étonne que l'art de l'affiche n'ait encore pas tiré de la bicyclette cette beauté du bicyclettiste que j'admets; on a eu sur ce thème des affiches drôles, ingénieuses, spirituelles, pas une de belle. Pourquoi la maison Peugeot par exemple — pour en citer une au hasard — ne demande-t-elle pas le bicyclettiste-type à Franz Stuck qui a dessiné les plus beaux corps de jeunes gens de ces dernières années. Guillaume, dont elle m'envoie les affiches, un caricaturiste mordant, un observateur mondain très écrivain, lui a fait des snobs amusants et caractéristiques des scènes de la rue, les badauds devant le magasin ou l'écurie à bicyclettes. Mais au lieu de l'anecdote trotte-menue, de la chronique sportive, je voudrais moi la beauté,

que j'ai vue parfois, et les attitudes de ceux qui font de cet exercice un plaisir, un art, une expansion de leur personnalité physique et non point un sport, une gageure. Quant à la femme à bicyclette, que les Rops, les Forain s'en emparent et en donnent la formule perversement expressive ou carrément obscène, ce sera bien fait; qu'on en montre surtout la laideur et le ridicule, ce sera encore mieux surtout dans les pays où le ridicule tue; mais qu'on ne cherche pas le joli là où il n'y a que sa contradiction ou sa négation. Avec la bicyclette il n'est de possible que le beau ou le laid, l'homme y donne quelquefois l'un, la femme toujours l'autre. — Article à reprendre, à mûrir, et que je tiendrai au courant. Si l'affiche dans cette voie ne produisait rien, cela m'étonnerait fort! Point à indiquer encore : le nu masculin y est en quelque sorte possible, puisque l'essentiel, les lignes sont à nu et les occasions où cela se rencontre dans la vie contemporaine sont si rares, (à moins de peindre des baigneurs, une autre laideur, un autre ridicule, du moins comme l'ont compris presque tous les peintres qui s'y sont essayé), que les artistes devraient se hâter de saisir cette occasion!.. Il n'est pas jusqu'à la statuaire qui n'y trouverait son compte. Allons, Jean Dampt! un bicyclettiste d'ivoire et d'ébène sur une bicyclette d'or!

Les artistes belges viennent de se révéler, à l'exposition d'affiches de Vienne, « *affichistes* » tout à fait remarquables et conscients au plus haut point de l'esthétique du nouvel art. La *Toison d'or* de Gisbert Combaz est certainement l'une des idées les plus simples, les plus heureuses et les plus grandement décoratives qu'on ait réalisées jusqu'ici dans ce domaine. Très décoratif encore le *Salon de Liège* de Emile Berchmans tandis que telle scène de lui : laveuse frottant au savon le cou d'un enfant blond qui souffle des bulles du

même savon par dessus la lessive séchant à une corde, c'est toute la fraîcheur de la plus vive aquarelle; tirée avant la lettre, cette pièce a sa place toute marquée dans les cartons du collectionneur d'estampes originales et s'encadre à merveille. Armand Rassenfosse campe aux siennes des allures à la fois réalistes et bon enfant, familiales ou débraillées tout à fait imprévues Enfin le *Petit Belge* de MM. A. Crespin et E. Duyck, nous donne ici à l'étranger bien réellement une « sensation de Belgique ». Survenu peu après l'exposition des œuvres du statuaire van der Stappen, ce petit triomphe des quelques affichistes belges a éveillé très ferme les Viennois à la conscience de la très réelle renaissance artistique dont Flandre et Wallonie ne cessent en tous les domaines de donner de non équivoques symptômes depuis quelques années. D'un côté la sculpture des van der Stappen, Lambeaux, Dillens, Jean-Marie Gaspar, Meunier, la peinture d'un Gilsoul et encore d'un Meunier, l'estampe d'un Rassenfosse ou d'un Auguste Donnay, quelle moisson! Et les poètes et les romanciers! Et s'il s'agit de musique, voici venir Tinel.

Je serai assez bref ici, m'étant réservé une place pour traiter ce sujet à la *Revue Générale,* sur la *Sainte Godelive* de Edgar Tinel qu'il importe, à l'honneur de la Belgique, d'avoir au plus tôt monté dans quelque grand théâtre et exécuté au concert dans les villes où la scène ne permet pas de si grandioses spectacles. Tinel y apparaît musicien dramatique beaucoup plus que dans *Franciscus*, sans cesser une minute d'être aussi religieux. La pureté d'hermine de ce compositeur est telle que je ne sais vraiment s'il arrivera jamais à peindre *en soi* un caractère odieux comme celui de son

Bertholf, lequel acquiert son expression de barbarie dans la lâcheté, plus par le contraste de toutes les clartés dont sa sainte épouse est nimbée que par sa propre intensité dans le noir. Mes seules réserves dramatiques portent sur ce point, et somme toute elles sont à l'absolue louange de Tinel. Il n'est pas donné à tout le monde d'avoir les mains assez pures pour toucher à la sainteté et de maîtriser le génie qui consiste à la servir, en une œuvre d'art telle que la relique ne fasse point tort au reliquaire. Peindre par des moyens humains ce qui est devenu presque en dehors de l'humanité d'aujourd'hui et y intéresser des humains précisément d'aujourd'hui, c'est un peu le combat de Jacob avec l'ange, et combien peuvent prétendre à être Jacob. Naguère il y a eu Liszt, il y a eu Bruckner, et voici Tinel, celui qui y réussit le plus parfaitement des trois, parce que c'est chez lui que la foi se trouve le plus sublimée, le mieux débarrassée de tous les alliages natifs. Musicalement je ne reprocherai pas à Tinel d'abuser des chœurs, il y excelle; ce serait dommage en vérité d'être beau et de ne pas se montrer et de ne pas porter les vêtements qui parent le mieux, mais il pourrait peut-être éviter un peu davantage l'emploi des accompagnements en harpèges et user moins des chansons à boire symboliques et autres comme moyen de nous renseigner sur les événements. Dans la musique dramatique il faut le moins de récits indirects et le plus d'action possible. Du reste à quoi bon s'arrêter à ces petites observations, lorsqu'il s'agit d'une œuvre pleine de beautés presque surhumaines, d'intentions pieuses qui témoignent d'une des plus belles âmes de poète-musicien qui aient jamais existé. Un rayonnement émane de cette musique comme de celle de *Franciscus,* il y a là une source de chaleur et de grâce, une fontaine d'intarissable piété qui est

pour le cœur et l'âme une réelle fontaine de Jouvence. On s'y sent bien; je me plonge dans certaines pages de cette partition avec l'impression de m'attabler à ces banquets paradisiaques dans des prairies de fleurs que nous représentent les très vieux peintres italiens, en dépit de toutes les noirceurs romantiques et de la fastueuse décoration dont ces lumineuses éclaircies sont contrastées, et je mets dans ma vie l'impression d'un Dimanche à chaque fois que j'entends l'un des chorals de la plèbe pauvre évoluant dans le sillage doré de Sainte Godelive.

Vienne, Mars 1897 WILLIAM RITTER

SOLEIL

Oh ! le soleil ! La vie en cet enivrement
De rayons d'or fondu, de chaleur monotone,
De désert flamboyant, de sable qui moutonne
Et de couchants de pourpre au fond du firmament !

Vivre sous ces ciels bleus où luit infiniment
L'immuable soleil, sans hiver, sans automne,
Sans froidure qui glace et sans foudre qui tonne,
Sur le sol crépitant qui s'endort lourdement !

On ne vous connaît pas dans notre horizon blême,
Songes orientaux des flamboyants levers,
Qu'on ne peut oublier quand on les a rêvés.

Plutôt que de quitter le ciel d'or, tant on l'aime,
On voudrait être un jour le tigre ou le chacal
Qui dort dans un rayon du soleil tropical.

LÉON SAHEL

CHRONIQUE HISTORIQUE

La France chrétienne dans l'histoire, 1 vol. in-4° illustré et in-18. (Paris, Firmin Didot.) — B. DE MONVEL. *Jeanne d'Arc*, 1 album grand in-4°. (Paris, Plon.) — FRANKLIN. *La vie privée d'autrefois*, 2 vol. in-18. (Paris, Plon.) — Le P. PIERLING. *La Russie et le Saint Siège*, 2 vol. in-8°. (Paris, Plon.) — WADDINGTON. *La république des Provinces-Unies, la France et les Pays-Bas espagnols de 1630 à 1650*, 1 vol. in-8°. (Paris, Masson.) — BASSERIE. *La Conjuration de Cinq-Mars*, 1 vol. in-18. (Paris, Perrin.)

Chacune de mes précédentes chroniques historiques a été jusqu'ici consacrée à entretenir mes lecteurs de livres qui avaient été publiés sur une époque restreinte de l'histoire, soit le XVIII^e^ siècle, soit la Révolution, soit le Second Empire. J'abandonnerai aujourd'hui ce plan pour glaner à travers les œuvres récentes, dont s'est enrichie la littérature historique du moyen-âge et de l'époque moderne, celles qui me paraissent mériter le plus d'être signalées au public.

Et tout d'abord, je leur parlerai d'un ouvrage que je voudrais voir entre les mains de tous ceux qui ont l'amour du beau, du bien et du vrai, *La France chrétienne dans l'histoire*, œuvre des meilleurs esprits parmi

nos écrivains contemporains, et où, à côté de noms illustres de la littérature française, on trouve ceux de nos savants les plus estimés.

Les fêtes données pour célébrer le 14e centenaire du baptême de Clovis ont fait naître ce livre; il a été publié afin de conserver un souvenir durable de ce glorieux anniversaire et raconter la part prise par la France à la grande œuvre de la civilisation depuis le jour où le premier roi très chrétien courba sa tête barbare sous la main de St-Remy. Certes, le récit qu'on a voulu nous offrir ne pouvait être mieux fait. On est parvenu à lui donner une grande perfection, parce qu'on l'a confié non pas à un seul homme, mais à une réunion d'intelligences élevées, dont chacune, s'attachant à un point spécial, a contribué à faire de l'ensemble un véritable monument littéraire, empreint d'une science incontestable et d'une foi éclairée. En donnant, par exemple, à M. l'abbé Duchesne la mission d'étudier la Gaule chrétienne sous l'empire romain, à M. Kurth le baptême de Clovis et ses conséquences, au R. P. de Smedt la vie monastique dans la Gaule du VIe siècle, à M. l'abbé Chevalier Gerbert, le premier pape français, à M. Léon Gautier la chevalerie, à M. le marquis de Vogué les croisades, à M. l'abbé Klein les chansons de geste, à M. Wallon saint Louis, à M. le marquis de Beaucourt Jeanne d'Arc, au P. Baudrillart la France catholique en face du protestantisme, à M. le prince E. de Broglie les bénédictins français, à Mgr Perraud l'œuvre du cardinal Lavigerie, à Mgr d'Hulst la vie surnaturelle en France au XIXe siècle, et à M. Étienne Lamy le saint Siège et la France dans ce même siècle, pour ne citer que ces études signées des noms les plus connus, on a élaboré un de ces livres qui ne sont pas destinés à une vie éphémère et qui échappent au naufrage vers lequel vont inévitablement tant de productions littéraires.

Cet ouvrage, bien qu'il soit une glorification de la

France chrétienne, ne constitue néanmoins pas un panégyrique où les côtés sombres disparaissent. La France n'a pas toujours été fidèle à la mission civilisatrice qu'on revendique pour elle : elle a eu ses jours de défaillance, elle a eu ses jours de révolte. Les auteurs de *La France chrétienne* n'ont point caché ces erreurs. Et pourquoi l'auraient-ils essayé? L'œuvre de Dieu est parfaite, mais pour l'accomplir les instruments sont nécessairement imparfaits et les défauts de leur conduite ne font point tâche sur elle.

Il est un peu tard, ou un peu tôt, comme l'on voudra, pour parler maintenant d'un livre d'étrennes. Je le ferai cependant parce que celui, dont je veux entretenir mes lecteurs, n'a pas seulement un intérêt de saison et ne s'adresse pas uniquement à la jeunesse, mais conserve par son côté artistique une valeur permanente et va bien au-delà du public restreint auquel il paraît destiné.

Le livre d'étrennes, même à un prix modique, a fait bien des progrès depuis quelques années. Il n'est plus seulement distrayant, il s'est fait instructif, il a acquis un caractère artistique qu'on ne pourrait sans injustice lui refuser. Des éditeurs intelligents ont entrepris d'enseigner l'histoire à la jeunesse en lui mettant en main des albums dont le texte et le dessin confiés à des écrivains ainsi qu'à des peintres de talent se combinent heureusement pour frapper l'intelligence et la mémoire. La maison Plon est entrée la première dans cette voie en publiant, il y a trois ans, *Le grand Napoléon des petits enfants*, qui fut accueilli par un vif succès. D'autres ont suivi et nous ont donné *Le bon roi Henri IV*, *Le sire Duguesclin*, *Les mots historiques du pays de France*, qui ont intéressé, amusé et instruit

bien des jeunes têtes. Mais aucun de ces ouvrages n'avait l'empreinte artistique, moderne et archaïque à la fois que présente la *Jeanne d'Arc* de M. Boutet de Montvel. L'auteur a interprêté l'histoire de la douce pucelle en une série de cinquante aquarelles où la science de l'archéologue complète l'habileté du peintre.

J'ai passé d'agréables heures à contempler ces pages dans lesquelles tout d'abord Jeanne nous apparaît conduisant ses troupeaux et filant sa quenouille près de sa vache favorite. Puis les voix se font entendre, l'archange saint Michel, le brillant chevalier céleste, lui apparaît et lui ordonne de courir au secours de la France. Obéissant à l'injonction divine, la voici devant le sire de Vaucouleurs qui la repousse alors que le peuple plus confiant l'acclame, lui achète un cheval, une armure, et la confie à Jean de Metz qui se charge de la conduire à Chinon. Elle voyage au milieu de mille dangers, elle arrive près du roi Charles VII, au milieu d'une cour brillante, dont l'artiste a rendu la physionomie en de vives, chatoyantes et harmonieuses couleurs. De graves docteurs torturent Jeanne d'insidieuses questions pour s'assurer qu'elle n'est point sorcière. Mais à Chinon, comme à Vaucouleurs, la foule se montre plus perspicace que les théologiens. Nous retrouvons Jeanne à la tête de l'armée, marchant précédée de la croix et accompagnée de sa bannière, sur laquelle elle a fait broder l'image de Dieu ainsi que les noms de Jésus et de Marie. Elle passe la Loire, elle entre à Orléans au milieu des acclamations de la foule. Puis les aquarelles de Montvel la font apparaître dans une succession de batailles, de mêlées furieuses, comme devaient être les combats corps à corps du moyen âge : c'est l'attaque de la bastille Saint Loup, de la bastille des Augustins; de la bastille des Tournelles, pendant laquelle est blessée la vierge de Domremy, c'est la bataille de Patay que le peintre nous décrit en deux pages de

caractère épique. Voici Jeanne humblement agenouillée au sacre de Reims et tenant sa pieuse bannière, qui ayant été à la peine pouvait bien être aussi à l'honneur. La destinée de l'humble pucelle se poursuit : elle se voit repoussée et blessée au siège de Paris, prise à l'attaque de Compiègne, livrée aux Anglais. Nous la revoyons dans sa prison où une vision céleste vient la réconforter, où ses ennemis la couvrent d'avanies, et devant ses juges qui la condamnent à être brûlée vive. La dernière page de l'album, d'un pittoresque coloris et d'une vie très intense, nous montre l'héroïne sur le bûcher dont les flammes commencent à l'envelopper.

Cet album contient une ravissante reconstitution des costumes et des mœurs militaires à l'époque de la guerre de cent ans. Comme je l'ai déjà dit, le public auquel il s'adresse est tout autre que celui auquel il était primitivement destiné. Par l'érudition archéologique que l'auteur y a déployée, le talent élevé, consommé, délicat, dont il a imprégné chacune de ces aquarelles, il en a fait un de ces ouvrages qui réclament une place sur les tables des salons et dans toutes les bibliothèques d'art.

J'éprouve toujours un vif plaisir à ouvrir les livres consacrés à la vie privée d'autrefois, bien que d'éminents auteurs méprisent quelque peu ce genre d'études, qu'ils proclament d'un genre inférieur à d'autres travaux historiques. J'avoue les priser fort, au contraire; il m'est souvent agréable, après avoir lu quelque grave traité d'histoire politique ou diplomatique, de me délasser en parcourant un volume comme ceux que nous donne périodiquement, avec une régularité remarquable, M. Franklin, un des bibliothécaires les plus érudits et les plus complaisants de Paris, deux qualités que ne réunissent pas tous les bibliothécaires.

Elle est déjà bien longue la liste des travaux de M. Franklin sur les mœurs, modes, usages, arts et métiers des Parisiens et chaque année elle s'enrichit de deux titres nouveaux.

Le premier des deux volumes dont elle se soit augmentée en 1896 traite des magasins de nouveautés et étudie la teinturerie, le deuil, les chapeaux, la bonneterie et leurs modes. Je le recommande à mes lectrices qui y trouveront de nombreux, curieux et pittoresques détails sur les robes, les manteaux, les couleurs des étoffes, l'origine et les vicissitudes des chapeaux, des bonnets et des bas. Ce livre renferme un intéressant tableau de la mode à travers les siècles non seulement à Paris, mais dans toute l'Europe, puisque, depuis de nombreuses générations, la capitale française a toujours été l'arbitre de la mode.

L'autre captivera surtout les mamans, car il a pour sujet *l'enfant* et nous parle particulièrement de la layette, des nourrices, de la vie de famille, des jouets et des jeux, questions qui offrent toujours de l'actualité. Il contient, sur la vie de famille, des détails concernant divers rois de France, qui n'ont aucun caractère édifiant et de plus révèlent combien sous l'ancien régime on instruisait de bonne heure les enfants de certains détails que l'on cache soigneusement aux jeunes gens et aux jeunes filles d'aujourd'hui.

Le fouet jouait un grand rôle dans l'éducation d'autrefois, les princes ne s'en trouvaient pas exempts. Un des rois de France les plus fouettés s'appelait Louis XIII. Henri IV, et ceux auxquels ce souverain avait commis la garde du jeune prince, usaient largement de ce mode de correction. Le médecin Eroard, qui a tenu note jour par jour de ce qui arrive à Louis XIII, enregistre soigneusement toutes les fouettées qu'on lui fait subir. Voici quelques extraits de son journal :

« 9 octobre 1603. Eveillé à huit heures. Il fait

l'opiniâtre, il est fouetté pour la première fois. — 22 décembre. Le Roi arrive à midi, il le baise et accole. Le Roi s'en va, il crie; colère, fouetté. — 22 février 1604. Mené à la chambre du Roi; le Roi le menace du fouet; il s'opiniâtre, veut aller en sa chambre. Mené en celle de la Reine, il continue. Le Roi commande qu'il soit fouetté; il est fouetté par Madame de Montglat. — 4 mars. A onze heures veut dîner. Le dîner porté, il le fait ôter, puis rapporter. Fâcheux, fouetté bien fort. »

Pendant cette même année 1604, on fouette encore le petit prince le 5 et le 19 mars, le 27 et le 29 avril, les 4, 8, 13, 17 et 31 mai, les 11, 12 et 13 juin, le 28 août, le 5 septembre et le 23 octobre.

Lorsque, le 15 mai 1610, Louis XIII est proclamé roi, on le conduit au parlement, où il prononce un discours. La haute dignité, dont il se trouve revêtu, ne l'empêche pas d'être, quinze jours plus tard, « fouetté un peu serré ». « J'aimerais mieux, dit-il, qu'on ne me fist point tant de révérences et tant d'honneur, et qu'on ne me fist point tant fouetter. »

Un chapitre de ce livre, que je signale encore spécialement à ceux qui me liront, c'est celui qui concerne les jouets et les jeux. Ils y verront que certains divertissements que l'on pourrait croire réservés à l'enfance, étaient fort prisés par les personnes d'âge. Le *colin-maillard*, entre autres, divertissait beaucoup le roi de Suède, Gustave le Grand, et ce jeu n'avait pas un moindre succès parmi les gens du monde. Un poète du XVII^e^ siècle, parlant des divertissements qui se donnaient chez M^me^ de Longueville, écrit :

« Au chagrin on y fait la mouë,
Et tous les soirs presque on y jouë
A ce jeux plaizant et gaillard
Qu'on appelle colin maillard. »

Les châteaux de cartes et la lanterne magique faisaient aussi les délices de la société à la fin de l'ancien

régime, mais ce qui était considéré comme l'agrément suprême c'était le jeu de l'oie. C'est à ce jeu que la Dauphine, après la mort de son mari, fils aîné de Louis XIV, retirée dans ses appartements, demanda des consolations. Lorsqu'il eut perdu quelque peu de son succès, le loto le remplaça dans la faveur universelle dont il jouissait. De France, il se répandit sur toute l'Europe et c'est le divertissement que Cathérine II crut devoir offrir un jour à Krasnoie-Selo, au comte de Ségur. Ce gentilhomme ne partageait pas l'engouement de ses contemporains pour ce mode de récréation et un jour il dédia les vers suivants à la maréchale de Luxembourg, célèbre par son esprit et que le loto séduisait beaucoup :

« Le loto quoiqu'on en dise,
Sera fort longtemps en crédit;
C'est l'excuse de la bêtise
Et le repos des gens d'esprit.

Ce jeu vraiment philosophique
Met tout le monde de niveau;
L'amour propre si despotique
Dépose son sceptre au loto.

Esprit, bon goût, grâce et saillie
Seront nuls tant qu'on y jouera.
Luxembourg, quelle modestie!
Quoi! vous jouez à ce jeu là. »

Un autre poète satirique décocha à ce jeu quelques vers qui n'étaient pas des plus aimables :

« Je chante cet enfant de la monotonie,
Sans doute au rang des jeux placé par ironie.
Son nom est le loto, son effet le sommeil.
On est autour de lui comme on est au conseil,
Faisant beaucoup de bruit et fort peu de besogne. »

La Révolution fit sombrer dans son universel nau-

frage le jeu de loto en même temps que les plus grandes institutions de l'ancienne France (1).

Quoique vieilles de plusieurs siècles, il y a des questions qui sont toujours ou plutôt qui redeviennent actuelles. L'histoire, *cette éternelle recommenceuse*, comme l'on a dit si justement, ramène fréquemment à la pensée des problèmes dont nos ancêtres, à plus d'une reprise déjà, ont cherché la solution. Le monde suit aujourd'hui avec une sollicitude émue les efforts incessants du grand pape Léon XIII pour ramener à l'Eglise catholique les branches dissidentes de la famille chrétienne. Cette œuvre, dont les résultats seraient immenses, possède de curieux rétroactes. L'attention des Souverains Pontifes s'est fréquemment arrêtée, dans les siècles passés, avec une particulière prédilection, sur les plans destinés à rendre au monde croyant la force que donne l'unité de la foi. Ils ont toujours aidé de tout leur pouvoir les tentatives faites dans ce but, de quelque côté qu'elles vinssent.

Ces rétroactes sont d'une considérable importance. Quiconque ne les connaît ne peut se faire une idée exacte de la situation de l'église grecque vis-à-vis de l'église romaine. Dans les négociations actuelles, on

---

(1) Au moment où nous achevions cette chronique, nous avons reçu deux nouveaux volumes de cette si curieuse collection : le premier, intitulé *Les animaux* est consacré aux curiosités zoologiques du moyen-âge, aux ménageries du treizième et du quatorzième siècl., aux animaux historiques, à ceux qui ont été les favoris des rois. Le second volume, intitulé *La vie de Paris sous la régence*, ouvre une nouvelle série dans la collection de *La vie privée d'autrefois*. L'auteur réédite le récit fait par un allemand au commencement du XVIII[e] siècle d'un voyage à Paris et les conseils qu'il donne à ceux qui voudront suivre son exemple.

retrouve les traditions invétérées, les procédés, les réminiscences qui ont inspiré la diplomatie russe au moyen-âge et pendant l'époque moderne. En cette matière, comme en beaucoup d'autres, c'est dans le passé qu'il faut aller chercher l'explication de bien des énigmes qu'apporte le présent.

Le P. Pierling avait publié antérieurement déjà, sur les rapports entre la papauté et la monarchie des tzars, diverses études dont l'autorité est grande dans le monde savant. Ses livres, intitulés notamment *Un arbitrage pontifical au XVI^e siècle* et *Papes et tzars*, firent avantageusement connaître son nom au public lettré. Dans l'ouvrage, en deux compacts volumes, qu'il vient de publier sur *la Russie et le Saint Siège*, il coordonne et développe considérablement ses travaux antérieurs. La réputation qu'il s'était acquise n'en peut que grandir, car son travail est conçu d'après les méthodes scientifiques les plus rigoureuses; il est le résultat de recherches longues, patientes, fructueuses, portées dans les archives d'Italie, d'Allemagne, d'Angleterre, de Russie, et les documents rassemblés, qui forment une riche moisson, sont mis en œuvre avec un incontestable talent littéraire, ainsi qu'avec un parfait discernement.

Les livres du P. Pierling embrassent une période de deux siècles. Ils racontent l'histoire des négociations qui se nouèrent entre Rome et Moscou de 1417 à 1600. C'est une histoire des plus étranges que celle de la diplomatie russe. Le danger de l'invasion musulmane rapproche un moment l'église grecque de l'église romaine et un moine de Saint Demetrius, Isidore, métropolite de Kiev, qui plus tard deviendra cardinal, vient représenter l'église russe au concile de Florence. Mais l'union ne dure qu'un moment, bientôt elle se trouve rompue. La papauté ne désespère pas pourtant de la faire revivre : elle forme de grands projets contre le croissant et dans ces projets

elle donne une place à Moscou. Les luttes qui éclatent entre Ivan le Terrible et Bathory, le roi de Pologne, rendent malaisées les négociations et infructueux les efforts tentés par le Souverain Pontificat. Ces luttes offrent l'exemple d'un des premiers arbitrages dont l'histoire diplomatique fasse mention. Les deux belligérants ont recours à l'intervention du pape pour amener la paix entre eux.

La question d'Orient se trouve intimement mêlée à toutes les négociations. Bathory avait des visées très hautes : il voulait l'unité de la race slave, il rêvait de soumettre d'abord les Russes à son sceptre, puis, fort de l'accroissement ainsi donné à sa puissance, il projetait de lancer ses troupes sur la sublime Porte, de chasser les Turcs de l'Europe et de rétablir à son profit l'empire d'Orient.

D'étranges incidents, comme le mariage de Sophie Paléologue avec Ivan III, célébré au Vatican même, marquent d'un trait pittoresque le tableau que trace l'écrivain des relations entre Rome et Moscou. Ce tableau nous fait en outre pénétrer dans l'existence privée des peuples moscovites et les détails que donne le P. Pierling sur leurs mœurs, leurs traditions, leurs idées, enlève à son œuvre ce qu'un récit trop continu de négociations diplomatiques aurait pu avoir d'aridité.

Il est rare que nous ayons à signaler des ouvrages écrits sur notre histoire nationale par des écrivains français. Je doute que depuis huit à dix ans il en ait paru d'autres que les *Etudes sur les Pays-Bas au XVI^e siècle* publiées en 1889 par Wiesener et *La domination française en Belgique*, cette œuvre d'un transcendant intérêt que nous a donnée en 1895 M. Lanzac de Laborie. Aussi sommes-nous heureux de

pouvoir consacrer quelques lignes au livre de M. A. Waddington, *La république des Provinces-Unies, la France et les Pays-Bas Espagnols de 1630 à 1650*, dont la première partie a paru il y a quelques mois.

Cet ouvrage mérite d'attirer l'attention à un double titre : d'abord à raison de son mérite intrinsèque, puis parce qu'il nous raconte un épisode de notre histoire peu ou mal scruté jusqu'ici, même par nos écrivains nationaux.

C'est une de ces œuvres que l'on aime à lire. On y trouve la marque d'un esprit consciencieux, indépendant, érudit, d'un écrivain habile qui manie la langue française avec élégance et sait habilement disposer les renseignements qu'il a réunis.

Ce livre renferme un chapitre des plus curieux de l'histoire diplomatique au XVII^e^ siècle. Son sujet est l'étude des rapports diplomatiques entre la France et les Provinces Unies qui ont conclu une alliance et les Pays-Bas Espagnols dont les gouvernants s'efforcent de troubler cette union si profitable à la jeune république. L'auteur raconte de laborieuses négociations, de ténébreuses intrigues, de curieux complots. Le développement de son récit l'amène en même temps à tracer quelques portraits dans la facture desquels on reconnaît une main expérimentée : les archiducs Albert et Isabelle ainsi que leur cour, le prince d'Epinoy, le duc d'Aerschot, le comte d'Egmont, le marquis de Trazegnies, le prince de Barbanson, etc., pour ne parler que des Belges, apparaissent tour à tour au milieu de ces événements très compliqués.

Ce livre est un de ceux qui ne se prêtent guère à une analyse de quelques lignes ; pour bien le caractériser il faudrait lui consacrer une étude détaillée. Peut-être le ferons nous quand le second volume aura paru.

La génération qui nous précède a étudié le caractère de Richelieu, de Louis XIII, du père Joseph, de Cinq-Mars et de de Thou, surtout dans le *Cinq-Mars* d'Alfred de Vigny, livre rempli d'achronismes et de la même valeur au point de vue historique que les romans d'Alexandre Dumas. Le succès universel de cet ouvrage a grandement contribué à répandre des notions très fausses sur une importante période de l'histoire de France. Des ouvrages considérables, comme le *Père Joseph et Richelieu* de M. Fagniez, l'*Histoire de Richelieu* de M. Hanotaux, ont rétabli l'exactitude des événements. Voici qu'un troisième écrivain, M^elle^ Basserie, apporte sa contribution à cette œuvre de révision historique.

Rappelons en quelques mots l'histoire de Henry Coiffier Ruzé d'Effiat, seigneur de Cinq-Mars. Sa beauté, son élégance, sa vivacité d'esprit, les séductions multiples qu'offrait sa personne, l'avaient fait choisir par Richelieu pour être attaché à Louis XIII. Le cardinal voulait en réalité avoir près du roi un espion qui l'aidérait à pénétrer dans les secrets du monarque. Mais Henry d'Effiat valait mieux que ce rôle, il se refusa à le jouer et entendit être le serviteur loyal de son prince. Impatient du joug que le cardinal prétendait faire peser sur lui, il résolut de s'en débarrasser et dans ce but noua des négociations avec l'Espagne. En réalité, sous prétexte d'abattre Richelieu, il trahissait son pays et le roi, sur l'aide duquel il comptait, l'abandonna à la terrible vengeance de son ministre. Arrêté, emprisonné, jugé, condamné, il subit la peine capitale avec un courage et une noblesse dont les contemporains conservèrent un souvenir ému.

M^elle^ Basserie a raconté avec détails cette existence bien plus compliquée que ne pourrait le faire croire la courte analyse que nous venons d'en donner. Elle en a redit les curieuses péripéties, les phases variées, l'intérêt passionnant.

Son livre constitue une bonne étude qui se lit avec plaisir. Je lui adresserai néanmoins deux critiques. D'abord les jugements que porte l'écrivain ne sont pas toujours basés sur une appréciation exacte des faits : comme toutes les femmes, le cœur, chez M^elle^ Basserie, l'emporte sur la raison et elle se montre plus sensible que logique. En second lieu, sa manière d'écrire trahit une certaine inexpérience. Elle introduit dans son récit le texte même de nombreux documents. Elle use et abuse de ce procédé qui rend lourde l'allure générale du travail. Il vaut mieux résumer ou interpréter les pièces dont on fait usage. Le labeur est certainement plus considérable, mais la valeur, surtout littéraire, de l'œuvre ne peut qu'y gagner considérablement.

ALFRED DE RIDDER

BOIS SACRÉ

C'est, loin dans la forêt, une étroite clairière
Discrète et recueillie, où le poète errant,
Étendu sur la mousse épaisse et la bruyère,
S'abrite du vain bruit dans le charme attirant
Et le silence pieux du vieux bois centenaire.
Le soleil au zénith, à travers les rameaux
Écartés sur l'azur, est le grand luminaire
De ce temple endormi; les troncs des pins jumeaux
Et des chênes bossus sont plus clairs et plus sombres,
Et les bouleaux d'argent flamboient comme l'éclair
D'une lance au détour des muets sentiers d'ombres.
De rapides oiseaux au long plumage clair
Passent sur le ciel bleu comme le blanc sillage
D'une nef disparue au loin de l'horizon.
C'est ici qu'il faudrait bâtir un ermitage,
Avec la branche d'arbre et le moelleux gazon
Dans le calme du bois au pied de l'impassible
Chêne où gémit le vent, où meurt l'écho lointain
De la foule, chargé de tristesse indicible.
C'est ici qu'il faudrait, dans la coupe d'étain,
S'abreuver au cristal de l'eau claire qui ronge
Le marbre de sa vasque, où nagent les poissons
D'or sur un lit de mousse; oui, c'est ici qu'on songe,
Tranquille et souriant, oublieux des moissons
Que là-bas la faucille, aux genoux des glaneuses,
Par le rude labeur, répand sur le sol chaud.
C'est ici le mystère, au sein du bois d'yeuses,
Ici qu'il faut chanter sur le long chalumeau
Les doux riens de l'amour, les langueurs puériles,
Et la fête du vert, les pins bleus frissonnants,

Et le miel de l'abeille, et les senteurs subtiles,
L'eau qui dort au soleil, les échos résonnants.
. . . . . .
. . . . . .
Et l'ennemi vient, maussade, et le regret de n'être
Qu'un vain chanteur stérile au sein d'un bois sacré,
Impuissant à créer autre chose peut-être
Qu'un insecte brillant sur du sable nacré.

NÉEL

CONTE BLANC

(*Suite*) (1)

VII

L'HIVER avait passé. Dans l'intimité des longues soirées en commun où l'on se groupait autour du feu dans le rayon discret de la lampe, la connaissance s'était achevée et des affinités se dessinaient. Pendant que la vieille dame s'endormait, les lunettes au bout du nez, sur son éternel tricot, et que Claude, accoudé à la cheminée, s'enfonçait dans ses méditations, plus près de la table, leurs chaises rapprochées, Olivier et Marthe discutaient avec animation les pages que le poète venait d'écrire. Et c'étaient des conversations sans fin qui les charmaient tous deux, lui, disant avec passion la sublime pérennité de son art, racontant ses espoirs, et souvent ses désillusions; elle, ardente, l'écoutant les yeux baissés, tandis que battait sa poitrine; puis le reprenant lorsqu'il laissait échapper un mot amer, et relevant son courage meurtri aux épines de la route.

.....Et maintenant le printemps était éclos aux branches des arbres, au sein fendu de la terre et

(1) Voir le n° du *Magasin Littéraire* du 15 février.

au bleu du ciel, et ce grand renouveau dissipait tous les deuils, relevait tous les espoirs, et mettait sur tous les visages le rayonnement de sa triomphante allégresse. Claude aussi sentait en lui l'effet de cette puissance; et tandis que tout son être frémissant de jeunesse entonnait le cantique de l'universelle résurrection, son âme parallèlement semblait sortir d'énervantes limbes et s'essorer — valétudinaire impatiente — vers les limpidités réconfortantes de la foi. Lambeau par lambeau s'en allaient les haillons qui l'avaient recouverte, aimés comme tout ce qu'on a longtemps possédé, et voici que, toute nue dans sa personnalité, âme à la fois d'enfant qui vient de naître et d'homme qui a vécu, elle renaissait aux irréductibles confiances, aux ardeurs des suprêmes amours. A présent il priait dans les églises, il n'y venait plus seulement pour rêver, pour bercer selon son caprice la somnolence de sa pensée, non; c'étaient parfois ses lèvres qui priaient, plus souvent maintenant son cœur; et il disait :

« Voyez, Seigneur. la pauvreté et la froidure « de mon âme; voyez, je voudrais qu'elle bondît de « reconnaisance pour Vous si bon, je voudrais qu'un « feu la brûlât d'amour pour Vous si aimable, je « voudrais qu'elle gémît toutes les souffrances pour « Vous qui avez tout souffert; hélas, la voilà déjà « qui tremble et s'agite, lâche, qui recule devant le « moindre effort et la plus petite douleur! Ah! prenez « pitié d'elle dans votre miséricorde, Seigneur; soyez « juste : frappez, mais soyez lui paternel : relevez-la, « montrez-lui la route, et pour qu'en chemin elle ne « tombe pas lassée, tendez-lui d'une main compatis- « sante le viatique d'amour qui fait les aveugles « voir, les sourds entendre, et les paralytiques courir! »

Chose étrange et pourtant vraie, à côté de ces mystiques élans, sa chair lui soufflait d'horribles

révoltes. Il la sentait souvent se plaindre et comme se soulever contre lui : alors de lascives images dansaient devant ses yeux comme en une féerie, toute la volupté des désirs faisait bouillonner son sang, et leur tourbillon toujours plus violent et plus rapide l'entraînait tout à coup dans ses premiers cercles, s'emparait de lui ainsi que d'un navire sans pilote, le faisaient tournoyer dans une furie affolante, et le lâchait rompu, humilié.

Alors il s'en allait par les routes vers les campagnes parfumées où des brises pures balançaient les cimes colorées des peupliers et des tilleuls, où les buissons déjà pleins de mystère se tendaient la main, où les chansons montaient de ceux qui font paître les bœufs roux et les lentes génisses, où les pommiers en fleurs jonchaient la terre de baisers blancs et roses, et dans cette paix lénifiante il retrouvait le calme et la sérénité. Qu'était-ce donc que cette fièvre intermittente qui jamais auparavant ne l'avait travaillé ainsi ? Lorsqu'il se posait cette question, sa sincérité ne trouvait qu'un mot à y répondre : Marthe !

Jusqu'ici sa vie avait été austère, jamais il n'avait connu une femme, jeune, dans l'intimité ; farouches comme ils étaient, Olivier et lui, ils ne se liaient point avec leurs voisins : on les trouvait même un peu hautains dans le quartier ; ils ne se connaissaient pas de parents en ville, et ne voyaient personne.

Et voici que maintenant, depuis six mois, la pureté d'un délicat visage, l'élégance flexible d'un corps de jeune fille, toute la grâce et tout le parfum d'une femme embaumaient leur petite chambre. Comme elle remplissait leur vie avec son charme ! comme son esprit subtil savait leur tenir tête à tous deux et les amener où il voulait ! comme son cœur savait sympathiser, comprendre ce qui les blessait, se mettre à l'unisson de leurs joies !..... Est-ce donc qu'il

l'aimait alors? Et des visions s'ouvraient devant sa pensée, d'union, de vie où l'on se partage, pour mieux les supporter, les peines et les bonheurs, de paternité, avec cette jouissance de se sentir revivre dans d'autres, en sorte que la famille n'est qu'une longue chaîne ininterrompue..... Mais tout cela le laissait froid. Jadis n'avait-il point soutenu que c'était là un avilissement, et que l'homme supérieur est celui qui dans l'orgueil de son esprit sait fouler aux pieds sa nature? Mais à présent il avait abjuré tout ce passé de ses vingt ans maussades et stériles; cette maxime, il l'avait reniée, avec les autres..... Que voulait-il donc?

Là-bas à l'orée des bleues sapinières qui barraient l'horizon, par delà la nappe immense des prairies, sa pensée revoyait dans le miroir du ciel le clocheton ajouré d'un blanc monastère. Un jour de crise, il l'avait découvert. Derrière les hauts murs on ne pouvait rien apercevoir, qu'un toit moussu où nichaient des hirondelles; pas un murmure n'affirmait la vie; et cependant cet endroit lui était apparu comme une oasis bénie où se dilatait le cœur, où l'âme s'exhaussait au-dessus des contingences. Et tandis qu'il s'oubliait dans son extase, tout à coup, dans l'air immobile, clairsonnantes s'étaient envolées, ainsi qu'une théorie d'anges annonciateurs, ces notes incolores de l'angelus du soir. Et il s'en était retourné, marchant dans un rêve où passaient des frocs en prière et des sonneries de cloches; et de plus en plus cette vérité triomphait en lui, qu'il ne pouvait terrasser: l'essence de la Joie suprême est la Douleur.

VIII

Mai, superbe, défiait en magnificence juin qui allait venir: sous le ciel implacablement beau, toute la luxuriance des couleurs et des parfums en fusion

dans un creuset de voluptés ; le châtoiement des fleurs grisait les yeux d'arcs-en-ciel qui scintillaient sur les sombres draperies des arbres ; des vols d'oiseau planaient en paraboles harmonieuses — et leur musique aérienne avait de délicieuses sourdines — des bouffées odorantes, aux essences infixables, toujours pures, toujours nouvelles, inondaient la tête et caressaient les membres : sous le soleil aux magnétiques effluves, on vivait double. Et déjà l'on redoutait sa chaleur trop ardente, on cherchait les ombreux sous bois, et la fraîcheur des ruisseaux clapotants, et les troncs moussus où s'asseoir, pour, en fermant les yeux, rêver un instant qu'il fait bon vivre.

Or c'était dimanche : ils s'en allaient tous quatre par la campagne en fête, et ils n'étaient point blasés sur ses splendeurs, ils n'étaient pas de ceux qui trouvent que la nature n'est belle que corrigée par la main de l'homme, ils s'arrêtaient charmés devant une fleur, un papillon posé, une libellule rasant l'eau, un brin d'herbe où le soleil dans la rosée faisait éclore un diamant. Et de leurs cœurs montaient vers le Très Haut des hosannah de reconnaissance.

Ils atteignirent un sentier de piéton qui s'enfonçait en capricieux lacets sous les verges entrecroisées et les gibbosités des saules. Claude et la vieille dame marchaient en avant, dans le silence qu'ils aimaient ; Olivier et Marthe avaient rallenti le pas, et l'on entendait par moments leurs voix jeunes s'élever claires dans une brise qui passait, puis retomber en longs chuchotements. Ils se parlaient de leur vie passée, le poète recommençant sans cesse l'éloge de Claude, disant que les misères ne sont plus des misères lorsqu'on est deux pour les supporter, Marthe lui répondant par la louange de sa grand-mère. Ils parlaient de dévouements, de tendresses, d âmes éprises d'idéal,... et soudain ils s'arrê-

tèrent confus, s'apercevant tous deux qu'ils mettaient dans le portrait d'autrui un peu,... beaucoup d'eux-mêmes.

Et rougissants ils s'assirent côte à côte sur une souche mutilée, regardant droit devant eux, de peur de voir se refléter dans leurs visages leur mutuel embarras, de peur aussi de faire s'envoler ce délicieux moment.

Et le poète, sentant palpiter son cœur, doucement, comme lorsqu'il disait des vers, sans détourner la tête, murmura : « c'est vrai tout de même que deux misères réunies peuvent faire une joie! »....

IX

Ce jour-là, Claude était parti de grand matin. Depuis quelque temps son âme était divisée en d'étranges luttes qu'il ne pouvait apaiser. Des voix contraires lui parlaient, impérieuses, et tâchaient tour à tour de l'entraîner; et dans son trouble, il sentait vaciller sa raison et sa foi, ne sachant plus discerner le mensonge sous son apparence plausible de la vérité, sous son masque rigide, tant ces voix étaient pressantes et subtiles, et pareillement suasives: tel un voyageur, la nuit, sur un sentier escarpé, ayant perdu son guide et sa lumière, hésite, n'ose plus faire un pas, de crainte de tomber dans le précipice, et reste immobile, en proie au doute affreux. Partout cette anxiété l'accompagnait; il demandait grâce: elle redoublait, et lorsqu'il croyait retrouver un peu de calme dans la prière, elle venait le chercher, même là, atroce, sans pitié. Alors des visions de suicide le prenaient — et c'était presque une diversion — mais il les repoussait avec dédain, car il était de ceux qui ont compris toute la lâcheté de cet expédient pour se soustraire à la vie lorsqu'elle devient trop lourde.

Maintenant il fuyait la tempête dans la sérénité des champs à l'aurore; la rosée montait vers le ciel en fraîches buées qui lui bassinaient le front et l'enveloppaient d'une bienfaisante froidure. Son supplice faisait trève un moment: il en éprouvait un soulagement immense et en même temps un affaissement presque animal, comme lorsque le cerveau trop longtemps chauffé a été surmené par la pensée. Il savourait cet engourdissement, jetait sur le paysage des regards d'admiration enfantine, prenait plaisir à suivre le persévérant travail d'une fourmilière, s'adossait à un arbre pour contempler le ciel, et lorsque le soleil surgit éclatant d'entre les voiles du brouillard, il s'assit, les jambes pendantes, au bord d'un ruisseau qui jasait sur des cailloux. Il lui sembla qu'il était redevenu le tout petit d'autrefois, naïf et simple, qu'il s'endormait dans sa couchette blanche avec la chaleur d'un baiser au front; puis, dans son sommeil il avait peur du loup et du terrible ogre, et il s'éveillait appelant: Maman! Maman! Alors il s'agenouillait, et traçant de sa menotte un signe de croix hésitant, il commençait: Notre Père qui êtes aux cieux, que votre volonté soit faite....

Tout le matin il le passa ainsi en une somnolence réparatrice et des rêves paisibles, écoutant chanter dans son cœur une musique très ancienne dont il se ressouvenait et qui coulait comme un baume sur ses fatigues. Et quand le soleil dans toute sa gloire, en une débauche de feux, sonna sa méridienne, il se leva et marcha vers une ferme au toit de chaume, dont la cheminée lançait de blondes fumerolles, où l'on entendait par le seuil entr'ouvert éclater la fanfare des rires francs et des larges poumonnées....

.....A présent il battait la route d'un pas fébrile comme quelqu'un qui, ayant un rendez-vous mysté-

rieux, par moments se hâte, pressé d'arriver, par moments s'arrête, et voudrait reculer. Mais une force plus puissante que ses anxiétés le poussait, et il s'en allait à travers les splendeurs des champs sans les voir; et tandis que le printemps dans sa paix illuminée se mirait nonchalant au miroir des eaux, l'orage grondait dans son cœur, les rafales se succédaient précipitées, l'horizon s'assombrissait.

Les voix s'élevaient de nouveau, et leurs arguments et leurs objections s'entrecroisaient en une bourrasque ahurissante. Elles disaient, l'une :

— « N'entends-tu pas l'appel d'en Haut? Pourquoi tardes-tu? Qu'est-ce qui te fait hésiter? Va, endosse le froc, et fais tondre ta tête. »

Et l'autre : — « Toi! te faire moine! à quoi « rêves-tu? Chasse ces songes malsains! Reste dans « le monde : la vie est belle, elle te réserve assu- « rément des compensations que tu ne peux encore « apprécier. »

— « N'écoute pas, reprenait la première, c'est « le Malin qui te parle, et si tu te laisses démonter « au premier choc, à quelles turpitudes ne te réduira-t-il « pas! Ses promesses ne sont que des mirages séduc- « teurs : il ne faut pas espérer ici-bas la compen- « sation : il faut chercher la Douleur et l'aimer, et « aimer en elle ton Dieu qui s'est tout incarné en « elle pour ta salvation. »

— « N'écoute pas, insinuait la seconde, c'est ton « orgueil qui te parle, qui te veut plus grand, plus « noble, plus saint que les autres. Tu te crois un « élu et tu n'es qu'un misérable pécheur. C'est un « piège dangereux dont ta raison saura te tirer. « Cette vie que tu rêves, elle n'est faite que pour « quelques-uns qui se sentent irrésistiblement appelés, « que le Pasteur mène visiblement par la main comme « des brebis de prédilection. — Et toi, as-tu cette

« vocation? N'est-ce pas plutôt ta vanité qui te « trompe, mais dont la voix n'aura jamais la suprême « insistance d'un appel divin? »

Et aussitôt la première répondit :

— « La Foi sincère est humble et confiante; « elle n'a besoin ni de voir ni de toucher : elle sait, « elle s'incline. Celui qui demande des preuves est « le premier incrédule. Une fois qu'il les aura, en « croira-t-il plus? Son orgueil ne lui demandera-t-il « pas les preuves des preuves? »

Alors de son âme torturée s'échappa ce cri d'aide : « Oh! si je pouvais savoir! si je pouvais voir clair! »

Or au tournant de la route, en sa solitude propice, blanc comme le linceuil d'une vierge, apparut le monastère.

Et voici que tout-à-coup dans la douceur réconfortante du soir qui étendait ses impalpables voiles sur les prés au loin, tandis que des lumières s'allumaient derrière les volets des fermes, pareils à une musique de rêve, des chants s'élevèrent.

Et en même temps toutes les claretés de la grâce illuminèrent son âme jusque dans les ténèbres de ses plus sinueux replis, faisant des ignorances, des doutes, des erreurs, en un embrasement d'éclair jaillir l'aveuglante lumière de la vérité et, saisi d'une joie immense à la compréhension de ce signe qu'il avait demandé, mais point osé espérer, Claude s'enfuit à travers la campagne silencieuse.

. . . . . .

NÉEL

PETITE CHRONIQUE

L'on savait peu, tout récemment encore, que les frères Rosny, dont la place est si large dans les lettres françaises contemporaines, sont de nationalité belge. Ils se nomment, de leur nom véritable, Boecx et naquirent à Schaerbeek. L'aîné débuta dans l'administration des télégraphes, faillit partir pour l'Australie avec des camarades de bureau, mais s'arrêta à Londres où il vécut une couple d'années, travaillant à devenir le remarquable autodidacte que l'on admire en lui. Rentré à Bruxelles, il signa : *Jack*, en 1877 et en 1878, des articles parus dans les *Nouvelles du Jour*.

Pendant ce temps, le cadet conquérait, à l'école normale de Bruxelles le diplôme d'instituteur.

Jugeant bientôt trop étroite la scène bruxelloise, les aventureux jeunes gens s'en furent à Paris où les entoura, pendant longtemps, un profond mystère. Leur pseudonyme déroutait les curiosités, et le décret qui vient de donner le ruban rouge aux frères Boecx, dits J. H. Rosny, a surpris bien des gens.

L'on prétend que l'art belge tire gloire de leur œuvre; mais ne pourrait-on dire, avec tout autant de raison, que leur succès nous humilie? Leur destinée, après celle de bien d'autres écrivains et artistes, tend à prouver que la *belgeoisie* mène à tout, à condition d'en sortir.

Un M. Eugène Tardieu, cuistre notable, qui professe à l'Ecole militaire le cours de littérature française, vient de publier le tome second du dit cours. On y lit, avec stupeur, à propos des *Martyrs* de Chateaubriand : « Tout cela, c'est de la religion en pain d'épice », Théophile Gautier est « un poète que ses vers accusent d'impuissance ». Quant à Balzac, écoutez : « N'ayant que la culture intellectuelle d'un simple employé de bureau, Balzac est incapable de se livrer à l'étude d'un caractère complexe... c'est un ouvrier qui fait des moulages et qui se prend pour un sculpteur... Balzac, styliste, paraît virtuose à l'égal d'un aveugle qui joue de la clarinette. » J'en passe, et des meilleures. Jamais cours de littérature ne collectionna tant d'âneries.

L'*Art moderne*, justement scandalisé, estimant avec raison qu'il ne peut y avoir qu'une seule voix sur la suppression urgente d'une ignominie qui déshonore une de nos grandes institutions d'enseignement et ridiculise la Belgique aux yeux des lettrés, se demande si la presse catholique ne va point, avec lui, crier haro. Pour notre part, c'est fait.

Dans une conférence sur « Verlaine inconnu », M. Jean Bourguignon, directeur de la *Revue d'Ardenne et d'Argonne*, révèle, à propos des origines du grand poète :

« Bien que Verlaine soit né à Metz, il est d'origine ardennaise. C'est en pleine Ardenne, dans l'Ardenne des plateaux, non loin des rives de la Semois, au nord de Bouillon, dans la province belge de Luxembourg, que l'on trouve le berceau d'origine de la famille de Verlaine. Depuis la fin du XVIII[e] siècle, on découvre des ascendants de Verlaine, successivement dans les villages de Bras, Arville, Jehonville, bourgs perdus au milieu des immenses forêts, au milieu des vastes solitudes de bruyères et de genêts qui donnent une physionomie si particulière à cette partie de l'Ardenne. C'est à Jehonville que naquit le père de Verlaine. Et l'auteur de *Sagesse* s'est toujours souvenu avec plaisir de ses séjours dans ce pays et dans les environs. Il aimait à rappeler les parties qu'il faisait dans le verger de sa tante, à Paliseul, et ses longues promenades avec le curé, le long des rives pittoresques de la Semois. Et les truites, donc, qu'il mangeait avec le curé de Bouillon!... »

Vient de paraître, au *Mercure de France*, un second et magnifique recueil de poèmes de M. Henri de Régnier : *Les Jeux rustiques et divins*.

M. le docteur Valentin (pourquoi : docteur?), aisément reconnu sous le masque de *Godefroid*, semonce, dans le *Patriote* du 3 mars, la jeunesse qui assista et les orateurs qui parlèrent au récent meeting littéraire convoqué à Gand par les étudiants catholiques. L'éminent barbacole-poète se plaint de ce qu'il ne se soit trouvé là personne pour remettre toutes choses au point et pour, au dédain des applaudissements, dire les vérités qu'il fallait. Ces plaintes sont mal fondées : la défense des « bons principes » comptait, au congrès de Gand, sur les *Petits Couteaux* de M. le docteur Valentin. La défection de M. le docteur Valentin les laissa sans défense, tout le monde ayant jugé qu'il eût été souverainement impertinent de prétendre à le remplacer.

Qu'est-ce que le *type aristocratique?* « Ce qu'on appelle le type aristocratique, répond M. Anatole France, est un pur concept de l'esprit. Il n'a pas plus de réalité que le type classique de la Bacchante ou de la Muse. Je me suis demandé plus d'une fois comment ce type de la femme aristocratique s'était formé, comment il s'était fixé dans la conscience

populaire. Il procède, ce me semble, d'éléments réels très divers. Parmi ces éléments, j'indiquerai les actrices de drame et de comédie, les comédiennes de l'ancien Gymnase et du Théâtre-Français, celles aussi du boulevard du crime et de la Porte-Saint-Martin, qui présentèrent dans le cours du siècle à notre peuple, amateur de spectacles, des modèles innombrables de princesses et de grandes dames. Il faut noter encore les modèles d'après lesquels les peintres modernes firent des reines, des duchesses, dans leurs tableaux d'histoire ou de genre. On ne doit pas non plus négliger l'influence plus récente, moins étendue, mais très active, des mannequins des grands couturiers, belles filles inimitables et très imitées. Or ces comédiennes, ces modèles, ces demoiselles de magasin sont toutes plébéiennes. J'en conclus que le type aristocratique est formé uniquement de la grâce des roturières. »

Une nouvelle revue, *Le Spectateur catholique*, nous est née. Elle tente, avec une très louable hardiesse, de prendre une place inoccupée encore dans les lettres. Elle se définit apologétique et délimite son domaine : la part de Dieu et du divin en le monde et sur le monde. Son but la désigne naturellement à la sympathie de tous les croyants; ses deux numéros déjà parus la signalent impérieusement déjà à l'attention des artistes et des lettrés. Nous serons heureux d'applaudir à son succès.

Une lettre inédite de Louis Veuillot à Hello, publiée par le *Spectateur catholique*, définit le journal « un marché de légumes » encombré de clients « plus pressés de gruger des potirons que d'entendre parler d'Angèle de Foligno ».

L'Académie française a élu, en remplacement de M. Jules Simon, M. de Mun; en remplacement de M. Challemel-Lacour, M. Gabriel Hanotaux.

Le centenaire de la naissance d'Alfred de Vigny a remis à la mode, pour le public, pendant vingt-quatre heures, un des poètes les plus chers aux passionnés de beauté. Certains, jaloux du bruit lucratif qui se fit tout récemment autour d'*Elle* et de *Lui*, se disposent, dit-on, à utiliser l'actualité du chantre d'*Eloa* pour exhumer certaines correspondances fâcheuses pour sa mémoire. C'est une de ces spéculations ignobles dont les chacals de lettres sont coutumiers aujourd'hui et que n'excuse aucun intérêt historique ou littéraire. Dans un éloquent article du *Figaro*, M. Melchior de Vogüé proteste à l'avance contre une telle profanation. « Si quelque industriel, dit-il, a le triste courage de faire cette publication criminelle, qu'est-ce que cela prouvera? Que Vigny fut un homme comme nous tous, crucifié comme les autres par les faiblesses et les déchéances communes. On s'en doutait, j'imagine. Il

n'en restera pas moins le fier poète qui déroba décemment ses misères à ses admirateurs, alors que tant d'autres exhibaient les leurs comme une parure de plus; le stoïque soldat qui ne dénoua jamais son armure sous le regard du monde ennemi; le cœur sauvage et naïf qui n'épancha ses eaux troubles que dans le sein où il croyait son secret en sûreté. Quoi qu'on publie désormais, la figure est établie trop haut pour descendre; et nul ne regrettera d'avoir apporté sa pierre au monument que nous demandons pour elle. »

Nous nous plaisons à signaler une belle étude sur *Paul Verlaine et la Mystique chrétienne*, parue sous la signature du R. P. J. Pacheu, de la Compagnie de Jésus, dans *La Quinzaine* du 15 mars. Un scrupuleux souci de justice et de loyauté a guidé, dans ces pages, l'écrivain. Sans doute, nous contesterions plus d'une appréciation de l'auteur, mais il sied de reconnaître avec gratitude le courage qu'il a mis à proclamer, au dédain des partis pris aveugles et des irritantes partialités, les mérites *catholiques* du pauvre Lélian. « Il serait malséant de marchander d'éloge à cette sincérité de l'accent chrétien qui croit et qui prie, cet accent de foi humble, si rare chez nos poètes, » écrit-il en parlant de *Sagesse* et d'*Amour;* et c'est une parole vengeresse, qui tintera sans doute aux oreilles de plus d'un.

M. D.

LES LIVRES

Le Monde où l'on imprime, par LUCIEN MUHLFELD. — Un vol. Perrin édit. — Ce sont des notes de lectures. On les dirait écrites immédiatement aux marges des livres, tant elles ont d'alerte vivacité. Elles sont d'un lettré amateur d'idées plus encore que de sensations, habile à discerner les motifs de ses préférences.

Dans un premier chapitre, M. Lucien Muhlfeld énumère les qualités du bon critique. Le bon critique doit lire : ceci est clair. Moins qu'on ne pense : M. Jules Lemaître ne disait-il pas un jour, en donnant à sa confidence un tour paradoxal, qu'il espérait pouvoir lire dans la seconde moitié de sa vie, les livres dont il aurait parlé dans la première? De plus, le bon critique doit *aimer lire* et *savoir lire*, afin de recevoir ainsi de ses lectures des impressions vives et claires. Sa tâche se complique; mais il y a plus. Il doit avoir le goût du jugement. Il lui faut encore une lecture digérée et étendue, afin d'éviter les confusions fâcheuses et de ne pas attribuer à quelque auteur contemporain l'apport littéraire qui nous vient d'un ancien, — et aussi l'amour de la sincérité.

Telles sont les vertus du bon critique. M. Muhlfeld sait qu'il les possède. Il a raison de le savoir : sans quoi il n'aurait pas le goût du jugement. J'aurais voulu qu'il joignît à ces qualités un peu de charme. Sans doute, le charme est superflu pour la critique; mais nous avons tant de peine à nous passer du superflu. M. Muhlfeld n'a point de souci du style.

Loyalement il nous en prévient, ce qui n'était point nécessaire

Il écrit des notes, quelquefois des notules. Elles sont claires, limpides; s'il aurait voulu, elles eussent été des études élégantes, sans rien perdre de leur netteté et de leur précision.

Il plaît cependant, parce que vraiment il aime les lettres, et que l'amour est bon inspirateur. Lisez comme il parle d'Anatole France (bien qu'il n'admire pas assez *Le Lys rouge* à mon gré), de Maurice Barrès, de Paul Adam et des autres écrivains modernes qui le séduisent, tels Jules Renard, Elémir Bourges, Marcel Schwob, etc. Ce même amour lui donne le goût de la raillerie contre les littérateurs sans valeur véritable.

Il n'a pas de tendances mystiques ni même morales, et il a quelque méfiance pour les écrivains qui y sont portés. Il n'a pas de goût pour les écrivains sans culture qui n'ont que des dons naturels, comme Pierre Loti ou Guy de Maupassant, ce sont pour lui des illettrés. Combien il leur préfère les artistes érudits et purs qui ne sont pas sentimentaux et donnent de belles formes à de belles idées.

Tels sont les goûts de Lucien Muhlfeld critique. Je ne les partage pas tous. Si je lui consacrais une étude, je ferais mes réserves. Mais ce que je suis bien sûr de partager avec lui, c'est son amour des livres. Le sien est de ceux qui m'ont fait plaisir. Or il prétend que le plaisir est le meilleur critérium. Et je le crois volontiers.

HENRY BORDEAUX

Une âme s'est envolée qui avait vécu parmi nous d'une vie toute céleste : le poète JEAN CASIER est mort. Le fugitif printemps de la terre renaissait et il semblait que les beaux jours espérés dussent ranimer sa faiblesse : mais l'Éternel Printemps, auquel toute sa vie il aspira, l'a conquis... et son âme mélodieuse continue devant Dieu les doux chants d'amour et de reconnaissance, auxquels son existence de poète chrétien avait été un harmonieux prélude.

Ce n'est point l'heure de déflorer par des mots de critique ou d'éloge son œuvre à laquelle un seul qualificatif est vraiment adéquat : elle fut angélique. Nous étudierons plus tard, en détail, ses poèmes si purs et si religieux. Nous ne voulons ici que payer le tribut de nos regrets à la douce mémoire du cher disparu.

JEAN CASIER fut un des fondateurs de notre Revue : Et jusqu'aux derniers mois de sa vie il la suivit toujours avec un intérêt profond. Le *Magasin Littéraire* perd en lui un collaborateur assidu et un ami dévoué. Sa santé chancelante avait seule pu l'amener à résilier les absorbantes fonctions de Secrétaire de la Rédaction, mais il était resté pour ceux qui lui succédèrent un guide expérimenté et devoué. Tous ceux qui furent en rapport avec lui ont pu apprécier sa bonté et sa générosité, mais Dieu seul connaît le nombre de ceux qu'il a obligés.

JEAN CASIER, poète chrétien, qui as reçu la récompense céleste, souviens-toi auprès de Dieu des frères d'armes que tu as laissé sur la terre. Prie pour eux et pour leur œuvre qui fut la tienne...

LA RÉDACTION

REVUE DES LIVRES,

DES ESTAMPES ET DE LA MUSIQUE PUBLIÉE

Livres : ANTONIO CONTI : *Giorgione.* Florence : Alinari. — Le R. P. BEISSEL, S. J. : *Fra Angelico.* Fribourg en Brisgau : Herder. — HENRY MAZEL : *Le Khalife de Carthage.* Paris : Mercure de France. — WILLY : *Maîtresse d'esthètes.* Paris : Ollendorf. — ATTILA DE GÉRANDO : *Le défilé du Bas-Danube.* Paris : Delagrave.

Estampes : ARMAND RASSENFOSSE : Aqua-tintes, eaux-fortes et vernis-mous. — Œuvres récentes du Prof. BERNARD MANNFELD et de ses élèves à l'Institut Staedel de Francfort-sur-Mein : M^lles^ REDELSHEIMER et VERSEL, MM. KILB, BANDELL et E. GIESS.

AUJOURD'HUI c'est grande joie; car j'ai d'abord à parler de deux très beaux livres d'art, deux livres de tendance et d'esprit très différents, l'un religieux, l'autre profane, mais tous deux d'une telle bonne foi et d'une si grande portée que je ne saurais vraiment auquel donner la préférence, ni quant au fond de la critique, ni quant à la forme. Et pourtant le *Fra Angelico* du Père Beissel et le *Giorgione* de M. A. Conti, sont aux antipodes l'un de l'autre. Chronologiquement je devrais parler d'abord du *Fra Angelico;* je commencerai par le *Giorgione*, aimant mieux m'en référer à la logique sentimentale du remède après la souffrance, du paradis après la vie, qu'à toute autre soi-disant plus scientifique. Et puis le poète de la *Madone de Castel-*

franco n'est-il pas nôtre, aussi bien, sinon peut-être mieux, que *Fra Angelico ; peut-être mieux*, puisque selon toute apparence il a plus souffert. L'église militante est, hélas! plus immédiatement nôtre que la Triomphante, l'une est la vie, l'autre l'espérance. Le Bienheureux est un saint que nous invoquons; Giorgio Barbarelli fut *l'un de nous*, et *le* fut *le premier* parmi les hommes de la Renaissance; c'est ce qu'a démontré excellemment M. A. Conti dans son livre, œuvre d'art lui aussi, publié et enrichi d'excellentes reproductions par la maison Alinari de Florence.

Certainement de tous les écrivains encore vivants, celui qui a eu sur nous tous le plus d'influence — et il n'eût dépendu que de lui d'en avoir encore davantage — est Joséphin Péladan. Beaucoup le désavouent qui sont marqués de lui jusque dans les moëlles. Il nous a fait un bien incommensurable — j'attends son prochain livre pour le démontrer — et nous avons beau par-ci par-là blaguer les mille et un petits ridicules par lesquels il est presque arrivé à dénaturer l'essence de l'étincelle divine qui a fait de son âme un flambeau initiateur; il faut pourtant lui rendre justice et de nombreuses justices. Léonard de Vinci doit intercéder pour lui au Paradis. Mais malheureusement est survenu « le galvaudage » de toutes les nobles idées mises en circulation parmi des gens qui n'étaient point du tout faits pour les recevoir, et tels petits avortons de lettres, mystiques d'alcôves et rose-croix de trottoir eurent la bouche fleurie comme une boutonnière du nom de Léonard. Sur ces entrefaites, les livres de M. d'Annunzio vinrent montrer ce qu'il y avait *en virtualité* dans l'œuvre péladanesque et ce fut en quelque sorte un peu le Platon venant après Socrate. Il fut surtout le véritable élève de Léonard et, montrant ce à quoi Péladan romancier *faillit* atteindre, il montra encore à la fois comment il fallait comprendre Léonard et comment

il convenait de n'être point péladanesque. M. A. Conti, grand admirateur de d'Annunzio, vient de se faire une personnalité analogue en découvrant *Giorgione!* Eh! plutôt que d'être le caudataire ignare des grands-prêtres de Léonard, ne vaut-il pas mieux aller selon son cœur, et montrer la grandeur de tout ce que le cœur trouve grand? Lorsqu'on a soi-même un grand cœur on ne peut errer. Et j'aime mieux qui se fera un Dieu *personnel* de Giovanni Bellini, de Palma Vecchio, ou de Benozzo Gozzolique qui jouera à égaler Péladan et d'Annunzio dans leur admiration pour Léonard sans avoir été capable de rien exprimer pour Léonard avant que Péladan et d'Annunzio eussent délié les langues.

Disons-le aussi carrément que M. Conti. La distance entre *Giorgione* et Léonard n'est peut-être pas si grande. Le jeune Barbarelli avait vingt-trois ans lorsqu'il connut Léonard à Venise. Ils s'aimèrent, ce qui signifie se comprirent. Dès lors Barbarelli fut triste, produisit des œuvres empreintes d'une profonde désespérance, dans la splendeur d'un coloris élyséen et dans une sorte de musique de la composition, puis, vers 1510, silencieusement il disparut de ce monde, à trente-trois ans, sans que l'on sache rien de sa vie, sinon qu'il souffrit à Venise, à Castelfranco et à Vedelago. Ses œuvres sont rares, intenses, profondes et résignées, et contiennent un monde de douleur et d'espérance en l'au-delà. Ces quelques œuvres inspirent à M. Conti des pages admirables, car ce critique est un poète, lui, qui jamais n'écrira comme M. Müntz de la *Madone de Castelfranco :* « qu'elle est assise sur un trône excessivement élevé et privé de marches, *de sorte que l'on ne comprend pas comment elle a pu y monter !* » Quelle misère! quelle misère! Et pourtant M. Müntz est avec M. Bode, de Berlin, la grande autorité en peinture italienne. Tout est à recommander dans ce livre de M. Conti, qui fait foin de la théorie du milieu et de

son corollaire : « voir les œuvres en se faisant les yeux des contemporains de l'œuvre, » qui fait foin de la critique dite documentaire, et en un mot de tout ce qui n'est pas la conscience artistique d'un spectateur digne de l'être, dans la piété, la ferveur et le recueillement. Quant à l'illustration, elle met en parallèle aux œuvres de mon *Giorgione* — j'ai le droit de l'appeler ainsi, car je n'avais pas attendu pour en faire mon héros le livre de M. Conti qui sera pour beaucoup une révélation — les deux ou trois belles œuvres, similaires par quelque côté, de ses contemporains. Que ceux surtout qui ne savent pas ce que c'est qu'une belle médaille, regardent à la fin de chaque chapitre celles du Pisanello, données en cul-de-lampe, que ceux qui ignorent la mélancolie monumentale de la petite ville de province italienne la mieux faite pour sertir — triste de soleil — son trésor : *La madone entre Saint François et Saint Liberale*, attardent leurs rêveries aux vues de Castelfranco qui servent de tête de chapitre.

Une seule citation : « Qui donc est Giorgione? « Celui qui, parmi tous les peintres de la Renaissance, « est le premier homme moderne; qui est l'âme la « plus voisine de notre âme; l'artiste qui pour la « première fois a transmis dans ses œuvres les images « visibles et le sentiment de la plus profonde tristesse « humaine : la tristesse de la volupté. Il est le poète « de l'amour, le grand musicien de la passion; et il « est en plus celui qui *dans sa misère, vit apparaître* « *la* « VITA NUOVA » et contenus en elle les suprêmes « aspirations, et toutes les formes aimées et tous les son- « ges, comme pour s'y submerger dans une atmosphère « purificatrice... » Je saute quelques lignes, que je n'ose pas même citer ici dans l'original italien, les plus belles peut-être, et qui concluent dans la lumière, mais après avoir traversé des charbons ardents...

Et ce pécheur las, si bien notre frère, qui expia

dès ici-bas par la souffrance et les œuvres les plus expiatoires que nous sachions, puisse-t-il aujourd'hui avoir trouvé le repos et la grâce dans l'ineffable douceur du paradis de Fra Angelico.

Le livre du Père Beissel après le *Giorgione* de Conti apparaît comme l'acte de foi d'un confesseur! Ici n'était pas lieu pour le monologue intérieur d'un poète devant l'œuvre d'un archange. Il s'agissait de dire à la critique moderne : cette œuvre a sa place dans l'histoire de l'art humain, *comme si elle n'était pas inspirée.* Car n'avez-vous pas remarqué la pernicieuse rouerie du siècle à l'égard de tant d'œuvres chrétiennes : « Cela, ce n'est pas de l'art... ou de la littérature... ou de la philosophie, c'est du christianisme! » Combien de cours de littérature ne citent pas les œuvres signées par un saint ou un docteur de l'église, combien de cours de philosophie sautent galamment d'Alexandrie en Ecosse en pleurnichant quelques pages sur le moyen âge dont on ne retient qu'Averrhoès et Moïse Maimonide. Tous les historiens réputés sérieux de la Renaissance à l'heure actuelle tendent à prouver d'abord que la Renaissance a aboli le sentiment religieux et a été le triomphe du paganisme sur le christianisme, ensuite que tous les artistes de la Renaissance furent païens couardement, en *dessous,* que leur catholicisme fut un *semblant* pour éviter à leur peau de désagréables aventures. (On aime mieux Léonard lâche comme un encyclopédiste que catholique.) Et si un artiste est décidément, invinciblement, irréfutablement catholique, n'est *que cela*, de propos délibéré on l'élimine. Fra Angelico a été souvent éliminé. En revanche n'avons-nous pas vu le protestantisme même s'attaquer d'une manière doucement enveloppante à St. François? Le Père Beissel feint d'ignorer toute élimination de

Fra Angelico et écrit tranquillement son histoire en la documentant mieux qu'il n'a jamais été fait; il rejette le sujet embarrassant dans les jambes de la critique positiviste. Et il faudra bien qu'elle s'en occupe, cette vieille gorgone brèche-dent, qui a plus de mâchoire que de cervelle, mais dont il n'est pas un croc qui ne soit carié; elle aura beau grimacer la grimace la plus risible que je sache, celle du diable à qui l'on jette de l'eau bénite ou que le saint Ermite de la légende fait peiner à la gloire de Dieu... Cela pourrait même devenir un *comble* en son genre pour les commis-voyageurs commissaires-priseurs qui cherchent à comprendre et expliquer Michel-Ange par de petits papiers, le comble certes de l'embarras : un saint jeté sur le chemin d'un historien de la Renaissance !.... Mais Fra Angelico aura son heure très prochainement, il en est des symptômes non équivoques. J'attends un grand livre italien à son sujet, annoncé comme prochain, et j'apprends que la *Revue de l'art religieux* a commencé la traduction de celui du Père Beissel. Aussi renverrai-je pour en parler davantage à l'apparition du texte français. Toutefois à ceux qui lisent l'allemand, recommanderai-je l'édition allemande de Herder, qui est d'une très grande clarté et suffisamment illustrée pour les besoins du texte. Il va sans dire que je souhaiterais encore mieux : davantage de grandes planches, et non seulement les ensembles mais beaucoup de détails, tel *L'ange et le moine* publié il y a quelque trente ans dans la première année de la *Gazette des Beaux-Arts*... N'importe, ne soyons pas trop exigeants à cette heure, nous avons motif d'être déjà suffisamment heureux. Nous devons au Père Beissel un bien grand merci...

Et, avec Henry Mazel aussi, nous continuons à être heureux, et nous devons le remercier de son *Khalife de*

Carthage. Atterrissons avec lui aux rives des âpres chevaleries de l'Orient byzantino-arabe, des mille et une nuits provençalisées, dont cet amoureux d'Arles nous ouvre à deux battants les portes magiques. C'est toujours la fastueuse évocation de cette opulente et grandiose Barbarie christiano-islamite, hispano-maugrabine, des romans de chevalerie et des récits de voyage merveilleux, où le *Pélerinage de Charlemagne à Jérusalem et Constantinople*, le *Cliges* de Chrestien de Troyes, le cycle de mon patron Saint Guillaume de Gélonne, Guillaume au Courtnez, les récits de voyage de Marco-Polo et les divagations itinéraires de Sir John Maudonville semblent concorder à la surprenante érection d'une splendide œuvre d'art, fortement dramatique, dans le goût point vulgaire des *Théodora* et des *Esclarmonde*, mais dont les vulgaires *Théodora* et *Esclarmonde* ne sont que la monnaie de billon sentant fortement ce que Vespasien faisait sentir qu'elle ne sentait pas à Titus. La hantise de Sarah Bernard règne d'un bout à l'autre du drame; aussi bien la reine de Byzance, dont voici désormais le tchèque Mucha peintre attitré, ne serait-elle nulle part plus belle que dans le rôle d'Eudoxie. Pas de danger qu'elle l'investisse jamais plus que les rôles de Péladan un temps leurré de même espoir, l'art théâtral étant, partout ailleurs qu'à Bayreuth, exactement le contraire de l'art dramatique, et l'actrice de l'héroïne. — Un reproche : les femmes de Mazel sont toutes par trop irrésistibles; il n'est pas de Parsifal — ce qui est très français, — pour ces Kundry, qui brisent les vouloirs et les volontés aussi facilement que pailles et joncs. — Un autre reproche : il y a encore trop de conventionnel dans cet art qui s'en passerait si bien et jusque dans la décoration : il faut être non seulement riche, mais difficile dans l'élection de ses richesses. — Le style lourd, en chape byzantine, éblouit et stupéfie ainsi que les mosaïques de Sainte Sophie de Constantinople et de Saint Demètre de Salonique; chaque

phrase est une orfèvrerie d'un archaïsme barbare; chaque chœur est tellement chamarré de pierreries, bordé d'orfrois si lourds, cassant à force de matière précieuse sertie de métal, qu'on se demande quelle musique s'y adapterait : pas même celle du juif Goldmark infiniment trop vulgaire mais la seule assez haute en couleur orientale.... J'aimerais faire avec Mazel un nouveau voyage de Dalmatie, Montenegro, Albanie et y ajouter la Morée. Nous y rechercherions la trace des seigneurs des Baux dans leurs destinées jougo-slaves où ils sont les glorieux Balsch de la Zenta, puis lévantines où ils fusionnent avec la haute banque pour devenir de nos jours les Baltazzi de Vienne et d'ailleurs.... Quelle épopée multiséculaire allant des troubadours à Balzac, de l'aventure casse-cou à l'aventure tapis-vert !... Quand on pense qu'il y a à évoquer les destinées de telles familles et que d'aucuns se croient du génie à n'être pas même les Daumier des Rougon-Maquart!

Maîtresse d'Esthètes par Willy... On sait au moins à quoi s'en tenir : le titre et la signature disent tout et le disent bien. C'est si complet que, de mon côté je n'en saurais dire autre chose... Sinon qu'il y a de drôles de corps de par le monde, et que, si Socrate a mérité Aristophane, il est regrettable que Péladan ait parfois mérité Willy. *Maîtresse d'Esthètes* est la contre-partie de l'éducation en trois volumes de la princesse Paule Riazan de l'éthopée...

M. Attila de Gérando refusera de me prendre au sérieux en voyant à quel nom le sien succède..... Mais il a l'amabilité de m'envoyer le remarquable travail qu'il a publié dans la *Revue de Géographie* de Paris sur « *le défilé du Bas-Danube de Bazias à Orsova* », c'est-à-dire

sur toute la partie commandée par la frontière méridionale hongroise. Je regrette beaucoup qu'un aussi copieux travail scientifique, riche en renseignements de toute nature, même pittoresques, s'arrête à une délimitation politique et se soit retranché de son programme les Portes de Fer proprement dites, c'est-à-dire le débouché sur les plaines bulgares et roumaines. Mais M. de Gérando s'est voué uniquement à la célébration des plus intéressantes régions de son pays, qu'il sert dans les publications scientifiques de l'étranger où il suit avec succès, en même temps qu'avec un sens littéraire volontairement plus atténué au profit de la rigoureuse exactitude, les traces de son père M. de Gérando-Téleki, dont le beau livre sur la *Transylvanie*, trop peu connu encore que désormais introuvable, fut certainement l'un des plus beaux livres de voyage de son temps. Pourquoi le fils ne réédite-t-il pas cette grande œuvre sous le titre la *Transylvanie en 1850*, et en la mettant à jour dans d'abondantes notes et des suppléments ?

La présente étude sur la plus magnifique région du parcours de l'immense « chemin qui marche » entre l'Occident et l'Orient, peut être considérée, à quelques adjonctions ou corrections près le cas échéant, pour définitive, ou tout au moins pour base, pour squelette scientifique d'une tout-à-fait complète monographie, car il n'y manque guère que les illustrations auxquelles suppléent par ailleurs une douzaine de cartes; puis M. de Gérando qui se préoccupe beaucoup — c'était de rigueur — de la géologie du défilé, me paraît moins s'intéresser ou juger bon de s'intéresser à la flore et à la faune, encore que l'article sur les mouches de Goloubats compte parmi les plus intéressants de l'étude, avec les pages sur les ruines qui ont donné leur nom à ces dangereux insectes, et celles sur la table de Trajan et la voie romaine de la rive droite. Et si l'histoire et surtout la légende tenaient dans cette œuvre beaucoup, beaucoup plus de place,

nous serions au comble de nos vœux. Mais je m'aperçois que je tombe dans le travers d'exiger de l'auteur tout autre chose que ce qu'il avait l'intention de faire....

M. de Gérando introduit dans la science et la littérature géographiques une probité extraordinaire non dénuée toutefois d'ironie; il ne cite pas un mot, jusqu'à la plus pauvre épithète sans en indiquer en note le propriétaire primitif. Je serais curieux de voir ce qu'il adviendrait des œuvres de tel de nos « chers confrères » mosaïstes, si un critique malin et aussi savant que feu Paul Masson leur appliquait le même procédé. N'importe, cette probité encombre un peu un texte déjà bardé de chiffres et il faut prendre le parti de le lire sans prêter aucunement garde aux renvois. Ce qui est plus amusant, c'est lorsque M. de Gérando surprend M. Lancelot par exemple en posture de détrousser les belles phrases de M. Thouvenel, ou que le lyrisme de tout autre littérateur ou de ceux-ci mêmes porte, soit à faux, soit sur des choses qui n'existent pas, fatalité qui menace tous les littérateurs en voyage, sans exception. Je me résous facilement à ne pas faire exception à la règle; mais qui croirait que le plus exact de tous, à en juger par les quelques occasions pour moi décisives que j'ai eues de le contrôler, est le « divin » Loti, lequel n'en a pas la prétention ; alors qu'au contraire Victor Hugo, qui dans *le Rhin*, comme partout, pontifiait l'infaillibilité, accumule entre autres quelques bourdes d'une étrangeté tout-à-fait folâtre, au moins aussi fortes que celle de Boileau prenant une baraque titrée du mot *Zollhaus* (douane) pour une importante cité du nom de Tolus (?) je crois. Comme il fait beau réconcilier deux adversaires dans l'absurde !

Accusé réception, en attendant une meilleure occasion de parler d'eux, à M. Joseph Soudan du tiré à part de

son intéressant article paru ici-même sur *M. l'Abbé Klein* et à M. H. Carton de Wiart de celui qu'il a donné à « *Durendal* » sous le titre *La cité de la folie.* Ce dernier nous apprend qu'il existe au moins un endroit sur terre où l'aliénation n'implique pas, sous prétexte de cure, le martyre abominable et l'injustice révoltante qui font des maisons dites de santé une des hontes de notre temps, et l'une des plus criantes atteintes de la prétendue science et de l'orgueil du siècle à la charité et à la morale chrétiennes....

Quelques estampes nouvelles de M. Armand Rassenfosse, comme toujours difficilement analysables ici, comme toujours cependant d'une âpre moralité réaliste et déshabillée, — le vice mis à nu par un furieux qui tient à montrer l'envers des jolis enrubannements menteurs, des gazes provocantes, des savantes fausses pudeurs, des indiscrets décolletages, — comme toujours des corps qui semblent labourés par la vie bête ainsi que glèbe par la charrue. Oh! la belle verdeur de haine contre l'ignoble, si sensible dans cette exhibition telle quelle de l'ignoble, de la chair qui n'est plus femme, mais rosse, mais vache, mais matière et glaise molle aux mains des damnés de la fange, aux dents des affamés de la faim que rien ne rassasie. Oh! le crâne mépris pour la femelle brute qui, à force de vie bestiale, sait devenir la fruste arrière-monnaie de billon de cette médaille d'or que fut Eve la blonde aux grands siècles de l'individualisme. Et comme toujours encore, cette hargneuse écriture experte à merveille à saisir sur le vif et à trahir d'une encre empoisonnée toutes les louches flétrissures, tous les indélébiles stigmates des visqueuses mollesses et des pâles et bêtes noces, tout le parcours de l'absinthe au vitriol, du bal de barrière d'hier et d'aujourd'hui à la table de marbre du carabin de demain. Après Rops beaucoup plus universel et cosmo-

polite à la fois dont procède évidemment M. Rassenfosse, — on procède toujours de quelqu'un — celui-ci détient une spéciale originalité d'une saveur toute locale, et très appréciée des amateurs d'étrangetés et de contrastes. La perversité du Maître, sa psychologie sardonienne de confesseur pour le compte du diable, ont disparu et cèdent place à la foncière honnêteté d'un garçon qui ne semblait point du tout fait pour documenter la joie damnée des créatures dites de joie, et qui paraît y être entraîné malgré lui par une sorte de nécessité vengeresse. Au milieu de ces brutalités, çà et là quelques très belles lignes, gracieuses ondulations décoratives (telle *La Lyre*), des scènes d'intérieur d'un charme très flamand (la *Repasseuse* avec son pot de géranium fleuri à la fenêtre), et de jolies frimousses de gamines (le frontispice de *L'émerveillée*). L'essai de frontispice d'un rouge de flamme pour l'*Eloge de la folie* d'Erasme, où voici ce qu'on pourrait appeler l'ascétisme de la *mala vita*, caractérise à merveille la sorte de maigreur qu'alourdit à bon escient juste assez de chair pour en écarter toute idée qui ne soit point luxurieuse. Enfin pour dire carrément toute ma pensée, çà et là, de loin en loin, certaines études de nu aux seins et au ventre fatigués, aux larges reins veloutés d'ombres fluctuantes, vont sur le chemin qui aboutit à cet inoubliable et souverainement noble prototype de la femme à qui la vie fut odieuse, la grande Nuit de Michel Ange.

Parmi les artistes qui s'attachent avec le plus de talent à nous prouver l'infériorité absolue de procédés mécaniques même pour la reproduction des architectures et à nous conserver les aspects pittoresques des derniers vieux morceaux des grandes villes historiques allemandes, il n'en est point de mieux doués, de plus habiles, ni de plus aptes à sentir la poésie de ces sortes de sujets, que

le professeur Bernard Mannfeld, de Francfort sur Mein. Les monuments gothiques, les ruines féodales, les vieilles places classiques avec leurs palais démodés, les rues à pignons, bref le bibelot de pierre de tous les âges a trouvé en lui un Hubert Robert et un Panini, qui n'a du reste rien à envier à ceux des ruines romaines. Peu d'aquafortistes ont aussi bien que lui le don de la mise en scène et savent frapper à la fois aussi fort et aussi juste. Je n'en veux pour preuve que deux de ses travaux récents. A commencer par celui-ci : un gibet abandonné bien en vue au bord d'une route dont on a le sentiment que se détournent les voyageurs, un gibet composé de trois colonnes auprès d'un groupe d'arbres écimés par la foudre, dans une enceinte de pierres plantées droites, fatidiques, redoutées... Un triste ciel gris boude ce motif patibulaire, le vent passe dans les branches et fait cliqueter les chaînes de la potence; une sorte de malédiction pèse sur le paysage qui a peur et souffre en harmonie avec le sinistre motif. Dans les grandes marges blanches y aurait-il place pour décrire toute la légende et l'histoire de ce petit coin de terre hanté? Je ne sais, mais la page de Joseph de Maistre sur le bourreau lui serait une épigraphe fort appropriée, encore que l'eau-forte soit assez éloquente par elle-même.

Cet artiste du Nord a toujours excellé dans les effets d'hiver, dégels larmoyants, neige fondant en boue, murs suintant, gouttières qui pleuvent, glaçons fondant au cours des rivières; il ne se trouve nulle part mieux à l'aise qu'au milieu des frimas. Un cimetière désolé près d'une gare de la capitale allemande, la *Schillerplatz* aussi de Berlin, la *Grande vue de Dresde*, l'*Albrechtsburg de Meissen*, nous avaient diversément impressionné... Mais voici un *Château de Höchst sur Mein* où l'étrangeté du motif se compose bien frappante avec le deuil tragique d'un lugubre entre-chien-et-loup de neige, où perce déjà le premier rayon de lune parcimonieux et désolé d'une nuit de vent froid. Qu'on imagine un petit paquet de

constructions hétéroclites, moitié châtelet campagnard, moitié palais classique enfermé dans de doubles vieux murs, escarpe et contre-escarpe, circonscrit d'un profond fossé converti en vergers. Des toitures du petit manoir s'élance une grosse tour ronde à coiffure baroque d'une hauteur tout à fait disproportionnée et dont le faîte légèrement raccourci plonge dans la nuit nuageuse... Un petit pont de pierre à trois arches traverse le fossé où se hérissent les ramures tourbeuses des arbres fruitiers. Un Saint Jean de Nepomuk pleure sur son crucifix et se tord sous la neige au premier plan. Le vent enlève au rebord d'une toiture évasée à une robuste et courtaude tour d'angle un petit nuage de neige. Une humidité glacée moisit le tout encore qu'il aille tout à l'heure neiger... Ce n'est plus la belle santé hivernale de la grande vue de Dresde, mais le plus morne et maussade crépuscule d'hiver pourri. Et comme toujours chez Mannfeld c'est d'un effet saisissant.

Depuis son installation comme professeur à l'institut Staedel de Frankfort, le Maître a fait beaucoup de bien et obtenu pour ses élèves des succès dont il se réjouit autant que des siens propres. Enregistrons quelques résultats : M^lle^ Franziska Redelsheimer a le tort d'encadrer une excellente vue du vieux *Moulin des tanneurs* (*Gerbermühle*) près Frankfort, de palmes et de rinceaux d'un style qui n'a rien à voir avec son motif, si délicatement étudié et gravé avec ce soin coloriste et cette conscience du détail qui est la caractéristique des Menzel et des Mannfeld. Un fort beau ciel très simple et des éclats de lumière habilement ménagés dans les flaques pluvieuses d'un sol détrempé témoignent aussi dans la composition de l'influence du goût Mannfeldien. De la main de M^lle^ Redelsheimer encore un coin du vieux Frankfort peu connu : le *Hexenbrunnen*, vrai décor pour telle scène de Faust mis en place avec le plus grand soin et dont l'ensemble fantastique n'a nul besoin d'être très poussé

au noir romantique pour beaucoup impressionner. Une très consciencieuse copie de la fameuse planche de Mannfeld, la *Maisonnette de Gœthe dans le parc de Weimar* mérite beaucoup d'éloges à Mlle Annette Versel, moins encore que ses gravures originales de Michelstadt dans l'Oderwald : il y a surtout un premier état d'un intérieur de cour, enfermée entre de vieilles constructions cuirassées de bardeaux et dominées par un clocher octogonal, où ne manque rien de ce qui fait la vie des cours de province allemandes, ni les oies, ni les baquets, ni des roues de char ni une énorme meule; cela a des qualités de vie et de pleine lumière très louables sans compter certains bonheurs de tirage tout à fait intéressants. M. Kilb a des maraudeurs qui rappellent par d'expressives recherches de mimique et de costume Menzel et annoncent un tempérament très germanique; enfin M. Bandell, dont je trouve certain motif nocturne de Hanau un peu dur, me fait plaisir par une fort bonne étude académique drapée qui trahit des préoccupations auxquelles Klinger n'est pas étranger : ce joueur de lyre aux bras croisés, aux jambes étendues, ce qui amène à l'avant-plan des pieds énormes, est d'une plastique vigoureuse; c'est le morceau d'essai de quelqu'un qui sent la beauté du nu et ne s'arrêtera pas en si beau chemin.

A un point de vue pratique très immédiat, mais qui sait n'être nullement dépourvu d'art, M. Mannfeld a intéressé ses élèves à de jolies publications qui ont pour objet la vieille ville libre du couronnement des empereurs et de Gœthe. Ces tentatives de célébration d'une ville, d'un monument, ces menues efflorescences d'art local sont à encourager beaucoup plus qu'on ne le croit communément... Quelques noms nouveaux apparaissent parmi ces charmants dessinateurs et graveurs des plus caractéristiques motifs de Frankfort; je retiendrai surtout ceux de MM. Gies pour un minuscule angle de place moderne sillonné de tramways et tout à fait gentil, Röderstein

pour une tragique silhouette de vieille burg, et surtout Gust. Kille pour un petit soleil couchant sur le Mein aussi sommaire que coquet et blond. Bernard Mannfeld lui-même a prêché d'exemple, ses silhouettes de la cathédrale vues du Mein sont grandes comme le pouce et offrent de séduisants résumés d'une manière qu'on aurait pu ne croire à l'aise que dans les planches de très vastes dimensions. Enfin ses prodigieux dons de mise en scène l'ont servi une fois de plus dans son croquis nocturne de la gare la plus colossale de notre vieille Europe.

WILLIAM RITTER

CUIQUE SUUM

Tronchiennes, le 5 mai 1897

Monsieur le Secrétaire,

Comme la rédaction du *Magasin littéraire* n'a pas jugé convenable de me faire parvenir un exemplaire du numéro mars-avril où je suis attaqué tant de fois, je n'en ai eu communication que hier 4 mai.

Sous le titre « *Quelques appréciations* », je m'attendais à trouver autre chose que des témoignages de satisfaction mutuelle. Même dans une revue amie on a pu entendre une note différente. Quoi qu'il en soit, j'avais donné aussi mon appréciation dans une lettre parue dans *le Patriote* du 14 mars, et, puisque j'étais le principal intéressé, il semble qu'on eût pu en tenir quelque compte (1).

---

(1) Le *Magasin Littéraire* s'est contenté de donner, sous ce titre « l'appréciation sur les fêtes de la Société Littéraire et les impressions rapportées, que quelques-uns des *assistants* ont bien voulu nous faire *parvenir*.... » (v. p. 232).

Nous n'avions pas à reproduire des éloges ou des critiques parus ailleurs : notre règle est de ne publier que des choses inédites, et c'est par pure courtoisie pour notre honorable contradicteur que nous insérons sa *lettre au Patriote* : Il ne nous déplaît d'ailleurs nullement que ceux qui ont lu la brochure du P. Lintelo, puissent de la sorte savourer l'art... subtil avec lequel son auteur parvient à l'interpréter. J. S.

Usant de mon droit de réponse, je viens donc vous prier de vouloir bien insérer dans votre plus prochain numéro ma lettre au *Patriote*. Maintenant que je possède un compte-rendu officiel, je pourrais accentuer davantage certains points de ma réponse ; faute de loisir, je me suis contenté d'y ajouter quelques notes. Ce que j'ai dit suffit d'ailleurs pour ruiner par la base les allégations émises à Gand.

Je me fais un devoir et un plaisir de reconnaître le ton mesuré et digne gardé dans son Rapport, par votre frère M. Franz Soudan (1). Que n'a-t-il été suivi en cela par tous les autres orateurs !

Agréez, M. le Secrétaire, l'hommage de ma parfaite considération.

J. LINTELO S. J.

Voici la lettre adressée au journal « *Le Patriote* ».

Tronchiennes, le 8 mars 1897

Monsieur le Rédacteur en chef,

On s'est beaucoup occupé à la réunion du Cercle littéraire des étudiants catholiques de Gand d'une brochure que je publiai il y a deux ans sous ce titre : *Faut-il louer le mérite littéraire des écrivains mauvais?* Elle y fut l'objet d'un « éreintement en règle », nous le savons maintenant non plus par les

(1) J'avais toujours cru qu'un rapporteur est par sa situation même, forcé d'être plus mesuré que d'autres orateurs.... Il paraît que j'étais trop simpliste : Je sais désormais, qu'un rapporteur qui expose impartialement les idées de ses contradicteurs, fait preuve de mollesse dans la défense de ses principes. Cette leçon ne sera pas perdue. J. S.

indiscrétions d'un rapporteur trop zélé, mais par les aveux des participants eux-mêmes (1).

Un des champions de cette mémorable soirée veut bien observer qu'on m'a fait en cela un honneur immérité. Je pourrais faire remarquer à mon tour que l'honneur — puisque honneur il y a — est singulièrement atténué par certaines circonstances de la joute, par les commentaires auxquels elle a donné lieu, et par le ton sur lequel les triomphateurs ont chanté leur victoire. Mais, puisque ces procédés que j'avais excusés par l'ardeur de la lutte ne causent aucune gêne à la courtoisie de ces Messieurs, il y a là pour moi un indice que toute insistance serait superflue. Je dirai seulement que ce mot d' « *éreintement* », avec toutes les images qu'il évoque, peint assez bien le caractère chevaleresque des attaques dont ma brochure a été l'objet (2).

---

(1) Je vise ici certains articles de journaux. — A Gand même, un Monsieur a qualifié ma brochure de « *béatement méchante* ». L'auteur des articles traduits par moi, le P. Gallerani, directeur de la *Civiltà Cattolica*, traité de niais et de méchant ! Au lecteur de juger sur qui retombe le mépris provoqué par un tel langage (*).

(*) On fait son petit Villiers de l'Isle Adam, mon révérend Père? « L'homme qui t'insulte.... etc. » Il est vraiment regrettable que le Congrès de Gand n'ait pas eu lieu quelques lustres plus tôt, votre effet eut peut-être été neuf....

Si des appréciations, pittoresquement exactes, comme celle que vous relevez, ont échappé à certains qui ignorent l'art des nuances habiles et prudentes dans l'expression d'une idée dont ils sont convaincus, veuillez donc m'apprendre, Mon Révérend Père, en quoi cela vient corroborer votre thèse ou infirmer la nôtre? Quel est celui de nos raisonnements qui s'en trouve ébranlé? Et puis le P. Lintelo est-il bien sûr que l'épithète incriminée ne s'applique pas moins au texte très objectif du P. Gallerani qu'aux notes très personnelles dont le P. Lintelo a souligné ce texte? (p. 18 et 19).

J. S.

(2) Traduction en langue vulgaire : Ne dites jamais fran-

Du reste, la vérité a été encore plus maltraitée que ma personne, grâce à un tour de polémique très ancien et fort commode qui consiste à dénaturer la thèse de son adversaire afin de la démolir plus à l'aise (1).

Pour les auteurs de l'*éreintement*, il paraît conster d'un fait, qui n'aurait plus même besoin d'examen, c'est que la question posée par le titre de la brochure y est résolue par une négative absolue (2). Il est temps de mettre fin à cette légende. Une thèse aussi outrée, loin d'être celle de la brochure, y est formellement contredite en maints passages. Citons : (3)

P. 34 : « Parce que certains auteurs sont tarés en ce qui concerne la foi ou les mœurs, devons-nous nier leur talent et leur mérite littéraire? Faudra-t-il déclarer laid ce qui est beau ? — Non, cela jamais. La fin ne justifie pas les moyens, et, fût-ce pour

---

chement et nettement ce que vous pensez, les figures de rhétorique ont été données à l'homme pour voiler, obscurcir et noyer sa pensée. Par un usage judicieux et fréquent des dites figures, on arrive à contenter tout le monde et son père.... c'est le suprême but de tout art qui se respecte! J. S.

(1) Cela se dit toujours, et ne constate-t-on pas, au contraire, ce que nous voyons encore aujourd'hui, l'attaqué évoluer et abandonner la rigueur de sa thèse primitive. J. S.

(2) Cela se trouve affirmé en particulier dans le *Magasin littéraire*, p. 182 et 207.

(3) Aucun de nous n'a jamais prétendu que chacune des phrases de la brochure du P. Lintelo fut sujette à critique. Je pourrais le suivre sur le terrain qu'il adopte et citer des propositions absolument contraires à celles qu'il extrait et cite ici. Cela ne prouverait rien. J'en appelle à la bonne foi de tous ceux qui ont lu le libelle en question. Je maintiens énergiquement que l'impression d'ensemble qui s'en dégage est bien celle-là : La question posée y est résolue par une négative quasi-absolue. J. S.

empêcher la ruine du monde, il ne faut pas mentir (1). »

P. 35 : « Admettons que leur mérite soit incontestable; en ce cas, nous ne dirons pas qu'ils en sont dépourvus » (2).

P. 60 : « Parmi les auteurs modernes qui ont méconnu, dans leur vie et dans leurs œuvres, le dogme et la morale catholique, il en est qui **s'imposent** à la connaissance des jeunes gens, par un talent incontestable ou par la grande notoriété dont ils jouissent. **Il serait puéril de vouloir faire silence autour de leurs noms,** mais Mgr Dupanloup voulait qu'ils ne fussent jamais prononcés *avec honneur* (3) dans une maison d'éducation... Il n'entendait pourtant pas qu'on fût exclusif et que l'on méconnût le talent de ces hommes. »

Peut-on être plus explicite? A ceux qui m'attribuent un exclusivisme absurde, ne suis-je pas en droit de poser le dilemme : inintelligence ou mauvaise foi? (4) Ajoutez que là même où je déclare à propos

---

(1) Il ne faut pas mentir n'est-ce-pas, mais il est permis de se taire, ô subtilité! J. S.

(2) Et si leur mérite est réel mais contesté, nous aurons soin de ne pas nous compromettre... Au demeurant, mon Révérend Père, ne vous tronquez donc pas vous même et ajoutez que vous dispensez (p. 35) les écrivains catholiques « d'impartialité et de justice » envers leurs frères égarés, parce qu'ils ne sont point « des juges obligés à prononcer une sentence et qu'ainsi — on vous l'a dit à Gand — vous prêchez aux catholiques l'abdication dans une des formes d'art la plus puissante de ce temps : la critique! J. S.

(3) ?... On loue le mérite littéraire et alors on prononce ce nom avec honneur à ce point de vue... Je ne comprends pas la loyauté autrement. J. S.

(4) Je crois, mon Révérend Père, que vous avez protesté contre les mots *béatement méchante* appliqués à votre brochure. Merci de l'exquise leçon d'urbanité que vous nous donnez ici. J. S.

de faire le silence ou d'user de réserve, j'indique néanmoins le tempérament que réclament tous les problèmes de conduite pratique. « Il y a des degrés dans la perversité des livres et dans les dangers que présente leur lecture, C'est de quoi il faudra tenir compte dans l'application des principes. Il y faut de la discrétion et de la prudence, comme dans tous les problèmes d'éducation et de morale » (p. 8) (1).

Le vrai sens de la brochure, c'est d'être un effort tenté contre l'envahissement des lectures corruptrices. Or, depuis le paradis terrestre, c'est toujours le même appât que le tentateur présente aux âmes, la beauté de la forme : *pulchrum visu, aspectuque delectabile.* Il faut s'en souvenir.

Je n'ai jamais nié que l'on puisse et même que

---

(1) Ce qu'aucun des orateurs de Gand n'a su ou voulu voir, c'est que, dans la brochure on n'entend pas par écrivains mauvais les auteurs qui, de ci de là, ont leurs heures de défaillance. Évidemment non; la défaillance est comme la signature obligée de bien des œuvres humaines. Par écrivains mauvais, on vise « les auteurs de productions, où la perversion est dans tout l'esprit du livre, la corruption dans la substance même de l'ouvrage »; les hommes en un mot dont le nom est synonyme d'impiété ou d'immoralité. cfr. p. 10 (*).

J'ai de bonnes raisons de croire que plus d'un a parlé de ma brochure, sans l'avoir lue. C'est peut-être encore leur meilleure excuse. Mais alors où est la justice? où le sérieux de la discussion? (**)

(*) Nous l'espérons bien, mais en vous lisant nous en pourrions parfois douter. Il me semble que votre thèse de jadis est bien atténuée, mon Révérend Père. J. S.

(**) Ceci va trop loin, mon Révérend Père, c'est notre loyauté que vous attaquez. Veuillez nommer ceux que vous visez, — et cela fût-il vrai d'ailleurs, où aurions-nous pris cette habitude de juger les écrivains qu'on n'a pas lus soi-même? Faut-il que je vous apprenne ce qu'était de mon temps le cours de littérature, dans les collèges? J. S.

l'on doive reconnaître le mérite quand il est réel (1). Ce que je condamne, c'est la déplorable manie de tailler de la réclame à des mécréants et à des auteurs pervers, ce sont surtout ces panégyriques imprudents (2) qui vont provoquer chez les simples, les faibles et les jeunes, un engouement dangereux au point de vue des âmes.

Le désir de se montrer impartial peut aisément induire à une complaisance excessive, et il y a beaucoup plus d'inconvénients à dépasser la mesure de l'éloge qu'à rester en deçà (3).

L'Église, n'ayant pas vu dans l'Évangile que le souci de l'art prime celui du salut des âmes, condamne les livres même inoffensifs de certains auteurs *propter ipsum auctorem.*

---

(1) Pardon, mon Révérend Père, vous avez écrit dans votre brochure que nous ne devions pas être plus justes pour nos adversaires qu'ils ne le sont pour nous. — Des principes pareils nous déplaisent : libre à vous de les approuver. J. S.

(2) Qui est-ce qui est imprudent : celui qui écrit une chose exacte ou celui qui parfois lit ce qui ne lui est pas destiné? Le premier doit-il cesser d'écrire afin que le second n'ait plus l'occasion d'une défaillance? J. S.

(3) Oui ou non, peut-on justifier, sous la plume d'un catholique, des éloges tels que ceux que j'ai relevés p. 18 et 19 de ma brochure à l'adresse de Baudelaire, d'Edm. de Goncourt et de Guy de Maupassant? Et il m'eût été facile d'allonger la liste de ces exemples. — Oui ou non, est-il tolérable que des revues dites catholiques soient remplies de complaisances pour des auteurs dangereux, où il faudrait relever à tout prix la moindre paillette de Beau, et pleines d'attaques pour des auteurs catholiques coupables d'un engouement moins hasardé et pour l'enseignement religieux tel qu'il n'existe que dans leur imagination? (*)

(*) Oui, cela est tolérable et justifiable : parce que, quand nous faisons de la critique littéraire, c'est au point de vue littéraire que nous apprécions les œuvres : je croyais ce droit incontestable. J. S.

Il y a donc, au jugement de l'Église, des auteurs dont il faut détourner malgré leur talent, ou plutôt à cause de l'abus qu'ils en font. Clément VIII, dans l'instruction sur la correction des livres placée en tête de l'Index, veut que l'on fasse disparaître des ouvrages « les qualifications honorables données aux hérétiques et tout ce qui tourne à leur éloge: *epitheta honorifica et omnia in laudem hereticorum dicta deleantur* ».

Après avoir faussé la portée de l'opuscule, les littérateurs de Gand se sont donné le plaisir de combattre ce que personne n'affirme. Ils me transforment en ennemi des lettres modernes, même dans leurs tendances louables et leurs progrès évidents. Mais où donc ont-ils vu dans ma brochure une condamnation qui porte sur autre chose que sur ce poison de scepticisme et d'immoralité dont, au jugement de Mgr d'Hulst, la littérature moderne est infectée (1)? Y fait-on preuve d'intolérance pour

(1) On a fait grand étalage et peut-être grand abus de certain passage de Mgr d'Hulst. Nous ne le discuterons pas. Nous souscririons toutefois plus volontiers aux énergiques appels du P. Monsabré « à cette foi noble et fière qui ne laisse point approcher d'elle les blasphémateurs et les impies, leur ferme la bouche, proscrit sans miséricorde leurs livres et leur interdit l'entrée du foyer domestique »; avec lui nous protestons contre « ces lâches qui admirent et respectent des talents dont on abuse contre Celui qui les a donnés, et s'entêtent à croire à la bonne foi des ennemis de Dieu et de son Christ. » (Discours prononcé à Clermont, mai 1895) (*).

(*) Ce raisonnement est d'une incontestable puissance, et détruit positivement toute la portée du texte en question de Mgr d'Hulst.

Si nous le renversions : Le père Lintelo fait grand étalage et peut-être grand abus de certain passage du P. Monsabré. Nous ne le discuterons pas. Nous souscrirons toutefois plus volontiers aux nobles paroles de Mgr d'Hulst... etc.

Qu'en pensez-vous? J. S.

n'importe quelle école littéraire, éclectique ou non? (1)

Y réprouve-t-on l'art, le beau sous quelque forme que ce soit, les aspirations vers l'idéal et l'effort pour l'atteindre? Ne recommande-t-on pas, au contraire, toutes ces grandes et nobles choses, surtout puisées à des sources pures?

La thèse de ces messieurs serait-elle qu'il faille de préférence puiser à des sources impures? (2) Si oui, qu'on le dise. Si non, où est le désaccord, et contre quel moulin ces fiers chevaliers partent-ils en guerre?

Quant aux tendances de certains jeunes gens à travailler dans un genre de plus en plus raffiné et spécial, à recourir à un vocabulaire nouveau, à méconnaître la grammaire et la versification consacrée par les grands poètes, si c'est là ce qu'ils entendent par « les conquêtes artistiques et littéraires de notre siècle », nous n'avons pas à les déranger dans ce jeu qui n'est justiciable que du simple bon sens (3).

La besogne serait longue de relever toutes les confusions et tous les sophismes semés au milieu

---

(1) Voici notre réponse — elle se trouve à la page 47 de la brochure de notre correspondant : « Déjà on remarque çà et là un réveil du *bon esprit*. Non seulement dans le domaine religieux et philosophique, mais même dans les arts comme dans la musique, la peinture et jusque dans les lettres on s'en va répétant : *Revenons à l'antique*! »

J. S.

(2) Il serait peut-être opportun de s'entendre sur le sens que vous donnez aux mots *pure* et *impure*, mon Révérend Père. — Et j'imagine que l'on verrait alors que votre dilemme est loin d'être parfait. J. S.

(3) Nous connaissons de vieille date cette chanson, pardon ce cantique; c'est la vieille tirade que l'on nous débitait déjà au collège, avec d'ailleurs la même précision. Nommez-les donc ces jeunes gens et indivuellement.... Ils vous répondront. J. S.

des déclamations des orateurs gantois. Signalons seulement ceci.

Dans la brochure, il est constamment question, non de la conduite à tenir vis-à-vis de la *personne* des écrivains mauvais plus ou moins sincères, plus ou moins en voie de retour, mais de la manière dont il faut en parler à la masse des lecteurs, pour lesquels la bonne foi ou le caractère de l'auteur ne peuvent diminuer le danger de ses œuvres. Cela n'empêche pas mes adversaires de me présenter comme un homme sans miséricorde, qui fermerait le bercail du Christ au pécheur repentant (1).

Tout en ouvrant les bras bien larges pour accueillir le prodigue, il faut avec le divin Sauveur crier anathème au scandaleux : « Si quelqu'un est une occasion de chute pour un de ces petits qui croient en moi, il vaut mieux pour lui qu'on lui attache au cou une meule de moulin et qu'on le précipite au fond de la mer... Si ta main, si ton pied, si ton œil, est pour toi une occasion de chute, coupe-les et jette-les loin de toi (2). »

Ailleurs, le Maître nous met en garde contre les faux docteurs, contre tous ceux qui, par la propagande des idées, prétendent influer sur l'opinion, et il en fait ce portrait qui n'a pas cessé d'être vrai: « Ils viennent à vous sous des vêtements de brebis,

---

(1) Les paroles que vous visez ont dans l'ensemble, leur sens très clair, et vous savez bien, mon Révérend Père, que ce n'est pas celui que vous leur attribuez ici. Au demeurant vous feriez mieux de ne pas vous cantonner dans de vagues généralités. Personne ne vous accusa jamais que d'intolérance littéraire ! Comparez à ce sujet, dans les *Etudes religieuses*, l'article de R. P. Noury sur J. K. Huysmans.
J. S.

(2) Nous croyons en ces paroles, et jamais nous n'avons dit le contraire. J. S.

mais au dedans ce sont des loups ravisseurs. » Vêtements de brebis que les charmes du récit, la séduction du style, les attraits offerts à la vanité et à la curiosité humaines; mais, loups ravisseurs, ils dévorent les âmes, ruinent l'innocence, pervertissent le plus pur esprit chrétien (1).

C'est de ces paroles divines, des traditions de l'Église et des maximes des Saints que je veux continuer à m'inspirer, au risque d'être taxé de sévérité, voire même d'être traité d'esprit étroit et rétrograde (2).

Dieu soit béni! Cela ne signifie nullement qu'on doive étouffer la lumière sous le boisseau et se tenir en dehors des légitimes progrès. Un jour, un homme dont on ne récusera pas la compétence, Sainte-Beuve, en faisait compliment aux Jésuites : « Je vois, écrivait-il au P. Cahour, à quel point dans l'enseignement de la jeunesse, votre Société redoute peu d'aborder les sujets nouveaux, les questions modernes et à l'ordre du jour, *combien, par vous, la jeunesse est tenue au courant, mise au fait, en même temps que prémunie* » (3).

---

(1) Voir au programme des collèges les *Odes* d'Horace, les *Eglogues* de Virgile, les *Métamorphoses* d'Ovide... J. S.

(2) Il ne nous déplairait pas de nous trouver ainsi en compagnie d'hommes comme M. le comte Verspeyen, accusé après sa conférence de Liège sur la Jeune Belgique, de « *tendances littéraires déplorablement étroites et injustes* ». — Voir *Le Drapeau*, 1r avril 1893. (*)

(*) C'est un coup de ciseau habile! L'ombre de Pascal vous demande, mon Révérend Père, de citer le passage complet et de dire l'hommage que le directeur du *Drapeau* rendait « à la haute et vaillante personnalité de M. Guillaume Verspeyen »... Vous traitez réellement l'éminent rédacteur en chef du *Bien Public*, comme un vulgaire « auteur mauvais »!

J. S.

(3) Lettre au sujet des études du P. Cahour sur la poétique des poètes romantiques et des extraits qu'il avait publiés de leurs œuvres.

Je termine par une déclaration énergique d'un grand penseur chrétien, Joseph de Maistre. On me trouvera peut-être naïf de citer des autorités à des jeunes gens si fiers de leur indépendance. Libre à eux d'être fiers, mais il m'est bien permis de croire que le nom de Joseph de Maistre survivra longtemps, entouré d'une pure auréole, à certaines renommées bruyantes de la littérature contemporaine (1).

« *Refuser les honneurs du génie à celui qui* « *abuse de ses dons.* Si cette règle était sévèrement « observée, on verrait bientôt disparaître les livres « empoisonnés. Mais puisqu'il ne dépend pas de « nous de la promulguer, gardons-nous du moins « de donner dans l'excès bien plus répréhensible « qu'on ne croit, d'exalter *sans mesure* les écrivains « coupables (*Soirées,* 4e entretien) (2). »

Agréez, Monsieur le Rédacteur, l'assurance de ma considération distinguée. J. LINTELO, S. J.

P. S. pour le *Magasin Littéraire.* — On a invoqué contre moi la règle par laquelle l'*Index* permet, à cause de l'élégance du style, l'étude des auteurs classiques tant modernes qu'anciens *(Magas.* p. 215).

Si j'ai affirmé quelque part qu'on ne peut à un mécréant reconnaître du talent, qu'un ouvrage mauvais est nécessairement mal écrit, alors oui, cette règle me condamne. Mais si je soutiens que certains auteurs, malgré leur perversité, « s'imposent à la con- « naissance des jeunes gens par un talent incontes- « table ou par la grande notoriété dont ils jouissent », alors, de quel droit m'objecte-t-on ce texte?

Il ne renferme d'ailleurs pas tout ce qu'on pense

---

(1) C'est aussi mon avis; tout dépend de ce que vous entendez par « certaines » renommées.... J. S.

(2) *Sans mesure!* C'est toujours mon avis.... J. S.

y trouver, et il ne sera pas superflu d'en faire ressortir la véritable portée.

L'article 9 énonce la condamnation *absolue* et *pour tout le monde*, des livres qui *ex professo* traitent de sujets lascifs ou obscènes, ou contiennent des récits et des enseignements de cette sorte. Il atteint ainsi directement, pour en proscrire la lecture ou même la conservation, un bon nombre de productions de la littérature contemporaine, sans qu'elles doivent être soumises nominativement à l'examen de l'autorité ecclésiastique. En ce point la loi positive ne fait que corroborer la loi naturelle.

L'article 10 établit une exception à la prohibition précédente. Il suffit d'en lire le texte pour constater deux points importants :

1° Cette exception n'a pour objet que les auteurs appelés *classiques*, c.-à-d. admis dans l'enseignement de la jeunesse par un usage assez général et quasi consacré. Il ne s'agit donc pas d'ouvrages obscènes quelconques, mais d'une catégorie fort limitée.

2° Ceux là seuls *(ii tantum)* peuvent bénéficier de la dispense qui sont excusés par *les devoirs de leur charge ou de leur magistère.* L'Index n'autorise donc nullement la lecture de ces sortes de livres par la simple raison du plaisir littéraire. Il pose une *condition sine qua non.* Quiconque ne la réalise pas ne peut, sans violation grave de la loi de l'Église, lire ou garder les productions visées par l'article 9. En aucun cas, elles ne pourront être remises intégralement aux enfants ou *aux jeunes gens* (le texte ancien ne mentionnait que les enfants).

La mitigation consacrée par l'article 10 existait depuis longtemps pour les auteurs anciens; elle est nouvelle en ce qui concerne les modernes. Cette addition était réclamée surtout pour certains pays où les nécessités d'examens à subir forcent même

l'enseignement catholique à adopter des programmes officiels inspirés par un esprit sectaire. C'est le cas en Italie et en France où le professeur se voit obligé de commenter aux élèves des auteurs ou des ouvrages nommément portés à l'Index, tels par ex. que Rabelais et l'*Émile* de J. J. Rousseau.

Loin de l'approuver, l'Église subit cette situation en gémissant. Laisser entendre qu'elle n'y voit aucun inconvénient serait une grave erreur. Pour la faire toucher du doigt, prenons un exemple dans une autre matière. Vu les difficultés suscitées par des pouvoirs hostiles, le Souverain Pontife a accordé la permission de bénir isolément les fosses des fidèles, dans les cimetières non bénits. Est-on autorisé à conclure de là que les préférences de l'Église ne demeurent pas tout entières pour ses traditions antérieures ?

Concluons. Ne soyons pas plus catholiques que le Pape, non; mais souvenons-nous qu'on cesse d'être bon catholique quand on ne l'est pas autant que le Pape.

Une remarque pour finir. Des questions de ce genre appartiennent à la théologie morale, et par suite relèvent de l'Église enseignante. Il y aurait plus que de l'outrecuidance à vouloir dogmatiser en ces matières sans y être préparé, ni de près ni de loin, par ses études professionnelles. En ce qui concerne la licéité des lectures, la réserve serait d'autant plus à sa place que la matière est plus délicate et la solution plus grosse de conséquences (1).

---

(1) Tout cela est incontestable et incontesté; le R. P. Lintelo confond à plaisir et avec une habile préméditation le domaine moral et le domaine artistique, et parce que nous revendiquons contre lui l'éclectisme littéraire, il voudrait bien

A consulter : *La nouvelle Constitution apostolique sur l'Index,* articles du P. Desjardins, S. J. *Études,* nos du 20 mars et du 20 avril 1897.

---

faire croire que nous défendons contre l'Eglise les licences immorales... C'est le cas ou jamais, mon Père, de faire appel au *distinguo !*... J. S.

LE MOULIN SILENCIEUX

(PANTOUM)

Moulin silencieux, à quoi donc rêves-tu,
Seul, tout seul dominant la bruyère endormie ?
— Qu'espères-tu, vieux cœur sans force et sans vertu,
Seul, tout seul au milieu de la foule ennemie ?

Seul, tout seul dominant la bruyère endormie,
Pourquoi scruter toujours le même point des cieux ?
— Seul, tout seul au milieu de la foule ennemie,
Qu'y cherche obstinément ton regard soucieux ?

Pourquoi scruter toujours le même point des cieux ?
Et quel frisson d'espoir fait tressaillir tes ailes ?
— Que cherche obstinément ton regard souzieux ?
Nul ne sait les trésors d'amour que tu recèles !

Et quel frisson d'amour fait tressaillir tes ailes
Au moindre vent qui passe en se riant de toi ?
— Nul ne sait les trésors d'amour que tu recèles ;
Et tu crois qu'une autre âme aura pitié ?... Pourquoi ?...

Au moindre vent qui passe en se riant de toi :
« C'est le souffle, — dis-tu, — qui me rendra la vie ! »
— Et tu crois qu'une autre âme aura pitié ?... Pourquoi ?...
Vieux cœur, tu bats en vain ! Chasse ta folle envie !

« C'est le souffle, — dis-tu, — qui me rendra la vie ! »
Non, va ! c'est pour toujours que le moulin s'est tu.
— Vieux cœur, tu bats en vain ! Chasse ta folle envie !
Moulin silencieux, à qui donc rêves-tu ?...

GASTON DELLA FAILLE DE LÉVERGHEM

janvier 1897

L'AME DU VIOLONCELLE

L'AUTRE soir on faisait de la musique de chambre chez la baronne du Théreuille. — Oh! une charmante baronne, veuve entre deux âges, instruite, spirituelle, d'un caractère très original, une nature d'élite enfin, et qui avait le talent de recevoir, non pas avec cette sotte politesse de certaines gens du monde, mais avec le tact exquis d'un esprit tout à fait supérieur. — Son salon, lambrissé de vieux chêne, drapé de riches tentures feuille-morte, était décoré comme un atelier d'artiste. D'élégants vases de Sèvres, hérissés de végétations tropicales, de suggestifs tableaux, détachant sur le brun velouté des murs les arabesques de leurs cadres dorés, des poteries japonaises, étagées dans tous les coins, des meubles de tous les styles, des bibelots charmants, groupés en un désordre voulu, faisaient de ce lieu un vrai paradis pour un homme de goût.

Et nous venions là, tous les mercredis soirs, une douzaine d'habitués de la maison : Aubry le juge, Chavernet le poète, Origal, Tessard, Nollé, Durieux, tous instrumentistes de premier ordre, et d'autres :

Hullin, Caverni le sculpteur, Gauchot le peintre comme moi simples amateurs de belle musique. J'allais oublier le docteur Corot, un des types les plus remarquables cependant de la société : habile causeur, fin critique, dont l'esprit sceptique, railleur, plein de verve, savait parfois d'un seul mot faire crouler l'enthousiasme qu'il avait fait naître ; homme étrange, vrai sphinx, d'un commerce très original, mais peu sympathique en somme.

Nous avions, ce soir-là, l'invité de passage, un célèbre violoncelliste présenté par Durieux, et nous nous promettions tous la jouissance d'une soirée musicale tout à fait sélecte.

Dans cette attente je m'étais étendu, avec le sans-gêne permis, dans une commode bergère, me pelotonnant dans mon bien-être, et respirant le capiteux parfum qui s'échappait des coussins soyeux, tandis que mon œil, lassé des jolies choses qui m'entouraient, s'égarait rêveur au fond de la véranda, ouverte en face de moi, et où, dans l'obscurité, des plantes exotiques se fantomatisaient sous la clarté lunaire.

Déjà on nous avait fait entendre deux concertos de Clementi et un quatuor de Beethoven, lorsque vint le tour de notre virtuose inconnu.

Madame la baronne s'était mise au piano et préludait pendant que le violoncelliste accordait son instrument.

Tout à coup le silence se fit et le piano attaqua l'introduction. D'étranges accords s'exhalèrent bientôt du violoncelle, grinçant avec une fureur satanique, dégringolant en une sarabande chaotique, puis se relevant comme fouettés par un vent de malheur. Et, au milieu du cataclysme, une voix fluette, désespérée, râlante comme une voix de naufragé, poussait des cris d'alarme.

J'en fus tout bouleversé; un malaise étrange m'énervait et une angoisse me prenait aux entrailles : je croyais entendre une âme blanche, faible et pure, se débattre au milieu des poulpes grouillants des mauvais désirs.

Vraiment, cette musique me troublait trop, et, fuyant ma bergère, je me glissai dans la véranda, pour aller, jusqu'à la porte du jardin, contempler la pelouse, le bassin du jet d'eau et les massifs, endormis sous les rayons de lune consolateurs.

Bientôt après la petite voix fluette du violoncelle s'accentua, surnageant l'engloutissement des esprits infernaux; l'âme s'était dégagée des replis tortueux qui l'encerclaient; elle tintait, claire, joyeuse et triomphante, au-dessus de la tempête apaisée, et planait radieuse en des poudroiements d'or de ciels rêvés.

Je m'assis alors sous la gerbe éventaillée d'un superbe latania, et j'écoutai, ravi, cette voix enchanteresse qui semblait venir jusqu'à moi à travers les eaux sonores d'un lac, comme le chant féerique d'une ondine. Je ne sais quel souffle magnétique passa sur mon cœur, mais le monde réel disparut à mes yeux, et les palmiers, les phormiums, les agaves, qui m'entouraient, se déformèrent, se perdirent peu à peu en une brume opaline, qu'estompaient fantastiquement les ombres gladiolées d'inquiétantes végétations aquatiques.

L'instant d'après, je crus entendre gazouiller l'âme d'une petite marquise, et je la vis, gentille en son costume Louis XV, s'avancer vers moi, au milieu du brouillard enchanté. Sa mutine figure de poupée m'apparut souriante sous la neige de sa chevelure poudrée; ses petits bras potelés, crevant les manches de dentelle de sa robe soie-cerise, se repliaient en courbes langoureuses; ses pieds mignons, chaussés de brodequins aux talons rouges, glissaient discrètement en un pas

cadencé de menuet. Et, pendant que le piano égrenait ses gammes perlées, la petite marquise chantait; elle chantait le printemps, la jeunesse, l'amour, la joie de vivre. Et il me semblait avoir déjà entendu cette voix, — oh! il y avait bien longtemps, — par les beaux soirs d'été, sous les arbres séculaires de vieux parcs seigneuriaux.

Tout à coup la gentille image s'évanouit et le timbre de la voix changea; elle se fit humble et suppliante telle que la prière de pâles princesses, errant solitaires en des bruyères désolées, triste et plaintive ainsi que le soupir du voyageur accablé sous le faix du devoir. Puis s'assombrissant encore, au milieu des roulements sinistres du piano, elle devint grave, lente, lugubre comme la voix fatidique qui hurle dans les vastes cheminées, les nuits de tempête, lorsque les vitres des vieux châteaux grelottent, lorsque les girouettes des tours geignent, lorsque tout croule, les vieilles pierres et les vieilles illusions!

Mon cœur se serrait; une vague désespérance attristait mon âme; je sentais fuir, loin de moi, quelque chose qu'en vain j'aurais voulu retenir; et sur mon front s'appesantissait la main glacée du néant, tandis que la voix désespérée pleurait, pleurait un dernier cri d'agonie vers le ciel, son unique refuge désormais!.....

A ce moment, une grande ombre s'avança du salon vers moi et vint me prendre la main. Je reconnus le docteur Corot, qui me tâtait le pouls. Puis de sa voix railleuse, cynique, il me dit: — « Jeune homme, jeune homme! Je vous conseille d'aller boire un verre de vin chaud; il n'est pas bon de s'oublier ainsi. Gare la *névrose!* »

Au même instant un coup sec, bref et mat comme le bruit d'une balle de plomb qui tombe sur un

plateau de bois, se fit entendre dans le salon : une corde de l'instrument venait de casser et le chant se tut.

Je me levai en sursaut, et d'un geste indigné repoussai loin de moi la main du docteur.... Le misérable avait tué d'un seul mot l'âme du violoncelle!

PAUL AMAURY

UNE RÉFORME SOCIALE EN BELGIQUE

Le droit de disposer (1)

Les juristes ont négligé trop fréquemment de remonter aux sources de la loi civile. Les uns l'on fait par ignorance du droit naturel, dans lequel bien souvent la loi humaine plonge ses racines ; les autres égarés par une fausse philosophie, ont considéré la loi humaine elle-même comme la source première de tout droit,

La prodigieuse révolution de la France n'a fait naître que des écrivains et légistes politiques imbus des principes vénimeux de cette doctrine erronée : tels qu'un Babœuf, un Talleyrand, un Mirabeau, un Tronchet et un Robespierre (2).

Que disait Mirabeau? « L'homme n'a aucun droit exclusif sur aucun objet de la nature; ce qui appartient également à tous n'appartient réellement à personne. Si la propriété existe, c'est que la loi l'a créée pour des motifs d'utilité sociale : c'est donc à la loi de distribuer les biens que l'homme laisse à son décès;

(1) Voir mon traité : *La capacité de disposer, la quotité disponible et son calcul* — introduction, p. 5-8.

(2) BUCHOT et ROUX, *Histoire parlementaire de la révolution française*, t. IX, p. 285 et ss.

ce n'est pas au propriétaire; à vrai dire, le propriétaire n'est qu'un usufruitier et sa jouissance finit avec lui. »

Troplong, le premier qui écrivit une défense de la propriété, prouva clairement en réfutant tous les sophismes de la philosophie chimérique de ces juristes égarés, que le droit de propriété, ayant ses racines au fond de la nature humaine, est de droit naturel et qu'il a été consacré par les coutumes (1); en outre dans son commentaire sur le titre « des donations et des testaments », il établit nettement que le titre de propriété passe entre les mains de ses héritiers, soit qu'il laisse ses biens aux parents que la loi y appelle, soit qu'il dispose lui-même de son hérédité (2).

Depuis lors, plusieurs écrivains, juristes et membres de cercles d'études sociales, ont publié une série de traités destinés à éclairer le peuple, fournissant à l'appui de la saine doctrine de Troplong, des arguments convaincants et triomphants.

Néanmoins cet égarement de la part des adversaires de Troplong a eu de fâcheuses conséquences.

Partant de ce principe que tout ce qui a été établi par la loi humaine, peut être modifié par elle, on a ébranlé les bases du droit, et on a fourni une arme terrible aux modernes barbares qui montent à l'assaut de la propriété privée et partant de la société elle-même.

Il importe donc grandement de distinguer dans la loi humaine ce qu'il y a d'absolu et ce qu'il a de contingent : l'absolu ou le nécessaire ressortit au droit naturel, le contingent ressortit au droit positif.

C'est pourquoi nous inaugurons notre étude sur le droit de disposer par cette double question :

---

(1) *Traité de la propriété, suivant le Code Napoléon*, Ch. XXXI; donations; des lois civiles, liv. III, p. 408.

(2) Préface, page 1 et suiv.

1°) La faculté de disposer est-elle de droit naturel!

2°) La faculté de disposer entre vifs est-elle absolue, au point de vue du droit naturel, de nos traditions historiques, de nos mœurs et de l'état de civilisation de nos populations, voire même au point de vue économique?

Entre toutes les questions qui se rattachent au droit de disposer, nulle n'a été aussi controversée que celles-là; voilà plus d'un siècle que le débat se prolonge avec des alternatives diverses, et à en juger par les écrits, les rapports et les publications de tout genre que chaque année voit éclore, il est encore loin d'être terminé.

I

La faculté de disposer est-elle de droit naturel?

La réponse à cette question ne peut être qu'affirmative, pour tous ceux qui invoquent le droit naturel en faveur de la propriété.

En voici la preuve formulée en syllogisme :

Le droit de propriété est de droit naturel; or, la faculté de tester est renfermée dans le droit de propriété, comme le corollaire dans la thèse. Donc la faculté de tester est de droit naturel.

Nous nous abstiendrons de démontrer la majeure, parce que cette démonstration dépasse le cadre de cet article.

Nous supposons donc la majeure démontrée; et, en effet, il serait impossible de faire admettre que la faculté de tester soit de droit naturel, par des personnes qui n'admettent pas que le droit de propriété soit de droit naturel.

Bornons-nous donc à prouver la mineure.

La faculté de disposer est le corollaire du droit de propriété.

Le propriétaire d'une chose a le droit de con-

sommer, d'échanger, de délaisser, de détruire, à son gré, la chose qu'il possède. Par conséquent, il a aussi le droit de la donner à n'importe quel instant de la vie, soit d'une manière absolue, soit sous certaines conditions; qui peut le plus, peut le moins. Or, le testament considéré dans son essence n'est autre chose qu'une disposition à titre gratuit et conditionnel, qui est censée faite au dernier instant de la vie.

Le testament est une disposition gratuite, conditionnelle, parce que le testateur donne sous cette double condition : *a*) que l'héritier n'entrera en possession des choses données qu'à sa mort. *b*) Que l'héritier sera tenu des charges imposées. Toutefois, pour n'être qu'une disposition conditionnelle, le testament n'en reste pas moins une donation, car les deux conditions mises à la donation peuvent être considérées comme des accédents qui n'altèrent pas la substance.

Cette donation est considérée comme faite par le testateur au dernier instant de sa vie; en effet, le testament est un acte essentiellement révocable; il ne devient irrévocable qu'à la mort, et c'est pour cela qu'il est appelé la dernière volonté du mourant.

Il est donc absurde de dire que par le testament le défunt dispose de biens qui ne lui appartiennent plus. Ce n'est pas le défunt qui dispose, c'est le propriétaire vivant : celui-ci fait connaître sa volonté qui ne devra être exécutée qu'après sa mort. Le droit de tester aussi bien que le droit de propriété, dont il n'est qu'un simple corollaire, est donc un droit naturel, un droit individuel et antérieur à toute organisation sociale.

Il s'en suit que l'Etat ne peut pas porter atteinte au droit de tester sans commettre un crime de lèse-propriété. Tout ce que l'Etat peut en cette matière, se borne à protéger le droit individuel, et à le faire servir au bien général.

C'est ainsi qu'en vue du bien général la loi civile

détermine les conditions requises pour qu'un testament soit valable.

II

La faculté de disposer entre vifs est-elle absolue au point de vue du droit naturel, de nos traditions historiques, de nos mœurs et de l'état de civilisation de nos populations, voire même au point de vue économique? (1)

Cette question de la liberté de disposer entre vifs, absolue ou relative, préoccupe en ce moment plusieurs nations européennes : l'Allemagne qui unifie sa législation civile, l'Autriche qui s'occupe des petits propriétaires ruraux, l'Angleterre qui commence à s'émouvoir de l'accaparement de son sol par quelques Landlords (2).

En France et en Belgique aussi, il existe malheureusement sur cette importante matière des opinions trop absolues, traitant de démagogues étourdis nos législateurs qui ont introduit dans le Code ce juste et sage principe de la réserve héréditaire, et de sophistes, nos économistes et juristes éclairés, qui préconisent et défendent chaleureusement ce principe sacré renfermé dans les limites de l'article 913 du Code civil.

La règle fondamentale de l'article 913 de notre code qui constitue la base de notre loi en matière de succession,

---

(1) Bibliographie : DU PUYNODE, *Journal des économistes*, 1859; DE MONTALEMBERT, *De l'avenir politique de l'Angleterre*; C. DE NEUS, *De la réserve héréditaire ;* COURCELLE SENEUIL, *Journal des économistes*; LE PLAY, *La réforme sociale en France ;* NICOLAS, *Manuel du droit civil*, t. II; V, THIRY, *Discours inaugural* 1875; BOISSONADE, *Histoire de la réserve héréditaire*; BROCHER, *Étude phil. et hist. sur la législ. et les réserves en matière de succession* ; WURTH, *Discours de rentrée en* 1872; A. DE MOREAU D'ANDOY, *Du droit de tester dans les familles stables*, LAFERRIÈRE, *Hist. du droit français*, t. II.

(2) DENEUS « *De la réserve héréditaire* » introd., XIV.

a été l'objet de débats persistants durant plusieurs années. Elle préoccupe au plus haut degré les esprits éclairés. Tant d'intérêts vitaux, tant de droits sont en jeu dans ces questions du côté de la famille, de l'État ! Ces débats sont loin d'être terminés ; car de nos jours on voit les hommes les plus éminents apporter leurs connaissances, les uns pour défendre le principe de la réserve, les autres pour convaincre le monde aveugle de la nécessité chimérique d'écarter de nos lois ce principe qui leur paraît injuste, à raison des conséquences iniques et funestes auxquelles il donne le jour.

Ces critiques si diverses ont, depuis quelque temps, donné naissance à deux grandes écoles essentiellement différentes : L'une, souhaitant que le patrimoine familial fût intégralement transmis par le père à celui de ses enfants qu'il jugerait le plus apte à lui succéder, oppose au système de la réserve adopté par le Code civil, celui de la liberté absolue de disposer. L'autre école, réfutant la doctrine erronée de la première, fait ressortir dans toute leur splendeur les avantages auxquels le système équitable du Code civil donne lieu.

De nombreux articles dans les journaux et les revues les plus divers, quelques opuscules, des volumes même publiés sur cette importante matière nous ont dépeint les deux écoles, et nous ont fait connaître les éléments dont elles se composent, le but qu'elles poursuivent, les arguments qu'elles font valoir pour l'atteindre et l'esprit de conviction ou de parti-pris qui les imprégne.

Il serait donc à la fois et superflu de traiter cette grave matière avec les développements juridiques qu'elle réclame, et très difficile de condenser même tous les développements dans le cadre restreint dont je dispose.

Aussi n'ai-je pas la prétention de le faire ; je me bornerai à en donner un aperçu, à indiquer les principaux traits qui caractérisent la doctrine de ces écoles, et à signaler la manière simple et pratique d'écarter

les effets désastreux que produit notre système actuel, sans rien changer toutefois au principe de la réserve, tel qu'il est admis et consacré par le Code civil.

I. — *Ecole nouvelle : liberté absolue de disposer entre vifs.*

Des journalistes, des publicistes et des économistes sont venus, il y a bien des années, proclamer la liberté absolue de tester, comme étant l'institution qui doit sauver la société, et l'ont opposée au système adopté par le Code civil, en représentant ce dernier comme la source de tous les malheurs. Leur doctrine a été très bien accueillie par un grand nombre d'esprits éclairés, d'hommes aux connaissances les plus variées et les plus approfondies, qui tous poursuivent avec zèle et ardeur la réalisation de la réforme qui leur est chère.

Cette école connue dans plusieurs pays, compte aujourd'hui beaucoup de partisans et chaque jour encore elle fait en Belgique, en France et à l'étranger de nouvelles et importantes recrues.

A la tête de ces réformateurs se placent deux hommes, dont l'un appartient à la France et l'autre à la Belgique. Le premier : M. Le Play, a fait l'apologie de la liberté de disposer, dans un ouvrage intitulé « La réforme sociale en France ». Le second, un homme ayant occupé dignement de hautes positions dans notre pays et qui, par l'étendue et la grande variété de ses connaissances, par son dévouement au bien, a mérité le respect de tous : M. Coomans, ancien membre de la chambre des représentants, a l'an dernier, dans son journal d'économie politique et social « la Paix » (1) attaqué le principe de notre régime héréditaire. M. Coomans, tout en ne résumant que les nombreux arguments

(1) *Journal* 1895, n° 1735.

richement développés par M. Le Play, a exposé cette doctrine avec l'ardeur que donne une conviction profonde. Ces deux hommes n'ont pas cru devoir ménager leurs expressions, qui sont toutes empreintes de dédain et de raillerie, tant paraissent grands, à leurs yeux, les maux dont souffre la société sous le régime de succession réservée auquel elle est soumise.

Selon les maîtres de cette école, la liberté absolue de disposer :

a) Est la conséquence rationnelle du droit de propriété, lequel, dit M. Coomans, a ses racines au fond de la nature humaine et implique le droit de fabriquer, de vendre, de trafiquer de son temps, de ses peines, de ses privations (1); M. Le Play ajoute qu'en dehors de la liberté testamentaire fondée sur la coutume, il n'existe aucun terrain solide pour asseoir le droit de propriété (2). Selon Acolas, la restriction à la liberté absolue de disposer contient une spoliation du droit de propriété (3).

b) Elle fortifierait la puissance paternelle si affaiblie aujourd'hui par le partage forcé des biens des parents entre tous les enfants, quel que soit leur mérite ou leur démérite. L'une des sept maladies mortelles, dit Coomans, dont notre société souffre, est la dissolution de la famille. La liberté testamentaire y remédierait. Elle placerait les enfants sous le conseil naturellement doux et éclairé des parents, pouvoir qu'ont usurpé des lois aveugles et injustes.

c) Elle réformerait le foyer domestique. Elle rattacherait à l'épouse survivante les ingrats qui quittent aujourd'hui avec le pécule du mort. Ainsi, dit M. Courcelle-Seneuil, un fils ou une fille auront manqué, de

---

(1) *Journal*, loc. cit.
(2) T. I, ch. 21, III.
(3) *Manuel du droit civil*, t. II, p. 409.

la manière la plus grave, à la loi morale et à leur père, il ne peut légalement les priver de leur réserve (1).

d) Elle permettrait de réparer les inégalités provenant de la nature ; l'un des enfants doué d'une grande intelligence et d'une force d'âme remarquable, peut en peu de temps, sinon amasser des millions, gagner cependant assez pour subvenir amplement à ses besoins. Un autre peut être, soit aveugle, sourd, muet, paralytique, soit extrêmement borné au point de vue intellectuel. Le père, voulant réparer les inégalités soit physiques soit intellectuelles de ce dernier, trouve ses moyens tellement limités par la loi, que sa volonté ne peut guère avoir un effet efficace.

e) Elle obligerait le paresseux à gagner son pain, l'insolent à se taire, le dévergondé à rester au logis ou à y rentrer humble et repentant.

Un fils est-il prodigue, faible de caractère et de mœurs, égoïste : le père qui a souffert pendant des années de ses désordres, qui a payé vingt fois ses dettes, ne peut laisser la totalité de sa fortune à un autre fils, laborieux, économe, animé de l'esprit de famille (2).

Le droit à l'héritage, dit Le Play, habitue la jeunesse riche à croire que la naissance lui donne le droit de jouir de tous ces avantages sociaux, de vivre dans l'oisiveté ou le vice, et de se soustraire à tout devoir envers la famille et la société. La loi favorise indirectement ces scandales, si elle enlève aux parents le pouvoir d'imposer à la jeunesse, le travail, la vertu et l'obéissance (3). Un millionnaire, ajoute M. Coomans, justement fâché de voir ses enfants se conduire mal, appelle deux notaires pour les déshériter. Il apprend

---

(1) *Journal des économistes*, 1865, p. 332.

(2) COURCELLE-SENEUIL, *Journal des économistes*, 1865, p. 332. THIRY, p. 12.

(3) *Ref. soc.* liv. 2, ch. 20, VII.

que c'est impossible, que la meilleure partie de ses richesses leur est réservée et qu'ils se moquent fort légalement de ses colères et de ses menaces. Après avoir examiné et rejeté toutes les combinaisons qu'on lui suggère, il ne trouve rien de mieux que de confier à son domestique quelques poires pour la soif et d'échanger sa fortune contre les plus mauvais papiers de la Bourse de Bruxelles. Cette exhérédation radicale était décisive et irrévocable. Ses fils n'eurent rien, mais il serait mort de faim s'il ne s'était pressé de mourir, car son gueux de valet alla perdre le magot en Californie (1).

f) Elle rétablirait l'ordre autour du foyer central entretenant l'esprit de famille et la solidarité entre les personnes qui la composent. Sous ce régime, le foyer se transmet de génération en génération et avec le foyer, le respect du nom, les saines traditions de travail et d'honneur. Le père choisit, parmi ses enfants, celui qu'il juge le plus capable de lui succéder dans son exploitation rurale, dans son industrie ou son commerce; il l'associe à ses travaux. Les bénéfices réalisés par cette association servent à doter et à établir les autres enfants. Ceux qui gardent le célibat continuent à vivre au domicile paternel. Avec le concours de cet héritier associé, le père peut continuer son œuvre jusqu'à la fin de ses jours; tandis que sous le régime du partage forcé, aucun enfant n'ayant intérêt à demeurer avec lui, il est obligé de l'abandonner aux approches de la vieillesse; elle est fatalement destinée à périr. Le fonds est presque toujours vendu ou partagé et, dans les deux cas, il perd les conditions de succès liées aux traditions et au nom du fondateur (2).

---

(1) Loc. cit.
(2) THIRY, *Réf. soc.* livr. 2, ch. 20, VII p. 13.

g) Elle rendrait hommage, dit Coomans, à notre sainte logique que scandalisent ces deux lois antithétiques :

« Toute personne peut vendre son bien, en disposer à sa guise, se ruiner jusqu'à la besace et mettre ainsi ses enfants sur la paille ; aucune quotité de ce bien n'est réservée par la loi au profit de ses ascendants ni de ses descendants. »

« Mais :

« Personne ne peut donner à l'un de ses enfants la part qu'un autre a moins méritée ; le partage inégal est interdit pendant la vie comme à l'article de la mort » (1).

h) Le partage forcé produit comme résultat indirect et déplorable à tous les points de vue, de stériliser les mariages.

i) Il conduit d'ailleurs à un morcellement indéfini de la propriété, contraire à l'intérêt de l'agriculture et au bien-être social (2).

j) Enfin le système du Code entraîne des frais considérables, engendre de nombreux procès qui dévorent la valeur totale des petites successions et consomment la ruine des familles.

(*A suivre*) CLÉMENT DE BOCK

---

(1) COOMANS. Loc. cit.
(2) *Réf. passim.*

L'AQUARELLE

Ses origines — Sa diffusion — Son état actuel

INUTILE de remonter bien haut dans l'histoire pour découvrir les sources de cette expression d'art, délicate et séduisante autant, sinon plus, que le pastel, et moins fragile que la poussière de couleur même fixée.

D'aucuns ont essayé de faire dériver l'aquarelle des premières manifestations artistiques ; ils l'ont considérée comme l'arrière-petite-fille des grossières images que l'homme préhistorique traçait avec une mixture colorante sur les peaux de bêtes qui lui servaient de vêtements, d'armes défensives, de tente.

C'est chercher loin !

Moins pédants et mieux avisés paraissent ceux qui proclament que les ancêtres de la pimpante aquarelle moderne sont ces lavis japonais que les Bing, les Goncourt et autres japonisants mirent en vogue.

Voilà une thèse défendable au point de vue historique et esthétiquement admissible.

Mais l'aquarelle moderne n'a pas d'ascendance *directe* et, si elle dérive de l'enluminure médiévale ou du lavis de la Renaissance, elle n'a avec ces formes esthétiques que des liens de parenté éloignée.

La miniature du moyen âge est de deux manières :

elle se compose d'un dessin naïf, où les ombres sont indiquées par un simple trait, puis d'une teinte uniforme, non dégradée : une teinte plate.

Plus tard, on mélangea à l'eau de la gomme arabique, on superposa et épaissit les teintes.

A cette première manière de travailler — que les artistes de la Renaissance et des siècles suivants perfectionnèrent pour leurs projets et esquisses de tableaux, relevant leurs dessins au trait ou hâchurés d'une teinte de sépia, bistre ou neutre — se rattache l'aquarelle proprement dite, franche, transparente, obtenue à grands coups de pinceau chargé d'eau, avec des lumières réservées, c'est-à-dire fournies uniquement par le blanc du papier, sur lequel on n'a pas étendu la couleur.

De la seconde manière se rapproche la miniature, notamment la miniature sur parchemin et ivoire, et la gouache.

Mais si les collections de dessins, publiques et privées, renferment un grand nombre d'études au lavis antérieures au dix-neuvième siècle, il ne s'y rencontre que fort peu d'aquarelles à plusieurs teintes.

Adrien van Ostade est un des rares peintres qui lavèrent à plus d'un ton.

Au musée de South Kensington on peut voir un dessin de Gainsborough rehaussé d'un lavis bleu ; c'est la magistrale esquisse du fameux portrait de Master Buttall, connu sous la désignation de *Blue Boy* ; cette œuvre date du milieu du XVIII^e^ siècle.

A la fin du même siècle, Fragonard et Moreau de Tours exécutaient quelques aquarelles, mais toujours en procédant par une série de teintes plates et sans recourir au modelé.

Les Anglais, les premiers, ont mis la peinture à l'eau en honneur. A l'époque où les artistes français que je

viens de citer faisaient leurs premiers et timides essais, l'Angleterre avait déjà d'habiles aquarellistes et, dès 1804, elle voyait se constituer la *Society of painters in water colours*.

Et, un quart de siècle plus tard, cette société, qui comptait dans son sein Turner, Prout, Coppley, Filding, avait pris une importance suffisante pour faire construire le Salon de Pall-Mall (1).

Ce fut Géricault qui importa l'aquarelle en France. Quand Géricault fit le voyage d'outre-Manche, il vit les aquarelles anglaises, admira, comprit toutes les ressources du genre, se l'appropria et, de retour en France, y appliqua toute la fougue de son tempérament. Vers la même époque, aux environs de 1820, l'Anglais Bonington fixait son séjour à Paris, exposait et introduisait du même coup l'aquarelle au Salon.

Le procédé se démocratisa, et tous les grands artistes en usèrent. Les aquarelles de Delacroix sont célèbres, et il est des connaisseurs qui préfèrent certaines d'entre elles à ses meilleures peintures. Decamps suivit son exemple; mais l'aquarelle perdit en ses mains plutôt qu'elle n'y gagna ; il en fit, à la mode anglaise, de véritables tableaux. Eugène Lami conquit dans le même genre, sous la monarchie de Juillet, une réputation qui ne s'est pas démentie. Mais c'est en 1878 seulement que la Société des aquarellistes français fut fondée.

« Elle eut une incroyable fortune dès le début, lisons-nous dans un article consacré par le *Temps* à l'un des derniers salons des aquarellistes français. Elle méritait cette fortune. Qui ne se souvient des chatoyantes fan-

(1) *La Peinture à l'eau*, par Mlle DE SÉRIGNAN. Paris, Garnier, frères.

taisies d'Isabey, des bords de Seine ouatés de brume de Heilbuth, des fantastiques paysages de Doré, des incomparables coins de Provence, où le pinceau de Jules Jacquemart fit vibrer les radieux soleils du Midi?

« Le succès artistique se doubla d'un succès commercial énorme. On avait commencé à vendre à 500, 600 francs, les pièces les plus parfaites. L'engouement fit monter les prix à 5,000, à 10,000 francs, et plus haut, pour les talents en vogue. Encore ne parlons-nous pas de Meissonier, dont les plus petites aquarelles se sont payées, en Amérique, 15,000 francs, et dont les grandes, qui sont, à vrai dire, des tableaux, ont fait monter jusqu'à 50,000 francs les enchères. »

L'aquarelle française moderne est habilement traitée certes, mais elle est — sauf quelques brillantes et rares exceptions — mièvre, mesquine, « enlevée de chic », si le lecteur veut bien me passer cette expression empruntée au pittoresque argot de l'atelier.

Veuillez noter que cette constatation est faite par les chroniqueurs français eux-mêmes ; et il n'y a pas si longtemps un critique d'art parisien déplorait qu'ils fussent si peu nombreux les aquarellistes, ses compatriotes, « qui n'ont point fléchi du côté de l'art commercial, ceux qui maintiennent intactes les traditions anciennes, ceux qui se bornent à des impressions d'art et de nature et qui ne versent ni dans le portrait minutieux, tout en retouches, ni dans la scène de genre, cuisinée comme une peinture à l'huile et abominablement sirotée ».

Si les aquarellistes anglais du commencement du siècle furent les initiateurs et les maîtres du genre, il ne faudrait plus proposer comme modèles leurs successeurs, les aquarellistes d'aujourd'hui : sauf quelques rares exceptions, les *painters in water colours* d'Outre-Manche sont devenus des miniaturistes habiles, mais sans fougue, sans élan, sans audace, cette belle audace qu'en matière

d'art plus qu'en toute autre la fortune se plaît à récompenser.

Qui voudrait vérifier notre assertion n'aurait qu'à jeter un coup d'œil dans le compartiment anglais à l'Exposition universelle de Bruxelles, ouverte en ce moment.

Beaucoup d'entre nous ont en portefeuilles ou dans ces albums familiaux fort à la mode dans la première moitié du siècle, des sépia et des aquarelles généralement assez lourdes de facture et plutôt conventionnelles que sincèrement réalistes.

Vers 1836, Madou ralliait le public à ses amusants et parfois spirituels lavis, à ses grisailles discrètes, à peine nuancées, ça et là, de rose pâle, jonquille éteint, de carmin tirant sur le violacé.

Ce fut grâce à son initiative qu'en 1857 un groupe d'artistes épris comme lui des charmes de la peinture à l'eau eut l'ambition de s'organiser méthodiquement. On jeta les bases d'une association régulière et Madou fut chargé de la présider (1).

La *Société des Aquarellistes belges* vit toujours, vénérable et vénérée, mais un peu vieillotte.

La *Société royale des Aquarellistes* constituant une espèce d'académie avec un système de recrutement limité, devait fatalement voir se lever à ses côtés des cercles concurrents, des sociétés rivales plus accessibles.

En 1883, pour rallier des jeunes et ouvrir un exutoire à leurs productions, le *Cercle des Aquarellistes et Aquafortistes* se fonda.

La vie de cette association nouvelle ne fut pas longue,

(1) *Histoire des Beaux-Arts en Belgique*, par CAMILLE LEMONNIER. Bruxelles, Weissembruch.

mais les *Hydrophiles* reprirent aussitôt la succession du groupe dissous.

De ces deux sociétés, comme de tant d'autres nées et mortes en ces vingt-cinq dernières années, on ne parle plus guère : à peine s'en souvient-on !

Quant à la *Société royale des Aquarellistes*, elle a la vie dure, la vie officielle...

Si le nombre de ses membres est toujours restreint, elle n'a cependant plus le monopole de jadis : les aquarellistes belges se sont multipliés et ils envahissent les salons autres que ceux qu'entre-bâille avec méfiance, une fois par an, la *Société royale*.

Celle-ci s'est d'ailleurs laissé enlever une initiative dont l'honneur et les avantages lui revenaient : la plus importante et la plus éclectique exposition d'aquarelles, de pastels, de dessins qu'il nous a été donné de voir en Belgique a été organisée en mars 1897 par la *Société royale d'Encouragement des Beaux-Arts* à Anvers...

L'aquarelle pénétra promptement en Hollande où elle fut et est encore actuellement pratiquée par les meilleurs artistes : Mauve, Israëls, Rochussen, les Maris, les Mesdag, etc. et où les amateurs la tiennent en grand honneur.

Largement traitée, avec une négligence apparente, cette négligence qui est bien souvent un indice de maîtrise, elle s'affirme de premier ordre en des pages puissantes et d'un coloris raffiné...

Les artistes allemands, sauf de très rares exceptions, ne saisirent pas le parti à tirer des délicates ressources de l'aquarelle ; chez eux, elle fut savante et lourde ; elle constitue encore pour la plupart des allemands qui la pratiquent une transposition de la peinture à l'huile plutôt qu'un genre spécial. « Certains de leurs paysages, a écrit

quelque part Georges Verdavainne, léchés, pourléchés, blaireautés, font aux chromolithographies une concurrence désastreuse. »

Quant aux Italiens, ils usèrent et abusèrent bientôt du papier et des couleurs moites comme ils usent et abusent du marbre et du bois polychromé; ils créèrent des œuvrettes jolies, « meublantes », mais rarement des œuvres d'une réelle portée artistique.

Le papillotage criard de la plupart de leurs aquarelles est d'un incontestable mauvais goût.

Sa valeur esthétique

Quelle est la valeur esthétique de l'aquarelle, quelle est sa place dans la hiérarchie des arts plastiques?

A une époque relativement récente, il fut beaucoup question dans un petit clan politique belge du *referendum* à la mode suisse; ce système d'information fut appliqué quelquefois, non sans succès, en matière artistique et le questionnaire adressé à certaines personnalités au sujet de spécialités déterminées constitue pour plusieurs questions une importante source d'avis autorisés.

C'est ainsi qu'en 1890-91 l'*Art moderne* a demandé à quelques-uns des maîtres de l'aquarelle en Belgique comment ils envisageaient ce genre, quel était son caractère essentiel. Le périodique de MM. Picard, Maus et Verhaeren leur demandait aussi si l'aquarelle était apte à exprimer toute sensation artistique.

Deux lignes de la réponse de Constantin Meunier, dont le style est synthétique comme ses œuvres, en résument bien d'autres : « A l'artiste, répondit-il, n'importe « l'outil : *ébauchoir*, *brosse*, *crayon*, il en sortira *une* « *œuvre d'art*. Que lui importe? »

Et, en fait, le peintre et le statuaire de la rude population boraine a éloquemment prouvé la vérité de son dire par des productions diverses, notamment par de puissants lavis.

« A mon avis, dit Binjé, l'aquarelle a la même valeur « *artistique* que le tableau...

« Le tout est de faire *œuvre d'artiste;* le style, le « caractère, l'émotion, la pensée, le rêve produisent ce « rayonnement indéfinissable, cette communication élec- « trique qui, à travers l'œuvre, va de l'artiste qui crée « à l'esthète qui regarde... »

Stacquet estime que l'aquarelle « peut réaliser aussi « complètement que les autres procédés, l'impression « artistique, le définitif de l'œuvre d'art ».

« Peu importe *avec quoi on fait*, répond Uytterschaut, « un des chefs (sinon le Chef?) de nos peintres à l'eau, « il faut voir *comment on fait.* Le procédé ne compte « pas. L'œuvre est dans la tête et dans le cœur de l'ar- « tiste, et non dans les tubes de couleur. Un bout de « croquis d'un grand artiste d'autrefois, crayonné avec « du charbon, de la brique pilée ou toute autre matière « aussi peu noble, est souvent du GRAND ART. »

Mais n'abusons pas des citations, d'autant que les avis, pour être exprimés différemment, ne se ressemblent pas moins.

Deux lignes encore de Xavier Mellery — pour conclure : « ... l'*œuvre supérieure* parle avant qu'on se soit « demandé si c'est de l'aquarelle, de la détrempe, de la « peinture à l'huile, etc. C'est ainsi que l'*aquarelle peut* « *quelquefois être supérieure à la peinture à l'huile* et « réciproquement. »

La question est-elle assez nettement élucidée?

(*La fin prochainement*) ALBERT DUTRY

DE LA CRITIQUE

(*A propos d'un livre récent*) [1]

En vérité la critique est la plus souple et la plus diversifiante des formes d'art : dogmatique ou impressionniste, elle juge les œuvres à la mesure sévère des principes ou elle les éclaire du reflet capricieux et changeant de la personnalité; analytique ou évocative, elle sait tantôt extraire d'une œuvre importante et forte l'idée-mère et les linéaments essentiels, tantôt accrocher à la patère d'une œuvre médiocre une étude profonde et originale qui donne un regain de succès à des livres déjà en débâcle vers l'oubli.

De ces façons différentes de critique, il me paraît oiseux de chercher quelle est la meilleure; toutes sont bonnes pourvu qu'elles relèvent de la sincérité et du talent; toutes peuvent être mauvaises quand elles sont maniées par la médiocrité et le parti-pris; dans la déroute actuelle des classifications d'écoles, le critique n'est plus comptable que de ceci : dire sa vision spéciale des œuvres et des choses en le style le plus personnel.

---

(1) Henry Bordeaux. *Sentiments et Idées de ce temps.* — Paris, Perrin, 1897.

A ces conditions, l'admiration ne peut-elle aller à la fois à Brunetière et à Lemaître, encore qu'ils soient aux pôles opposés de la conception artistique? Le parallélisme entre eux est un amusant mais vain jeu d'esprit, parce que la vérité esthétique est à faces multiples et que l'œuvre de l'un comme celle de l'autre réalise quelqu'une de ces faces et la revêt de la forme autre que donnèrent à ces deux hommes leur tempérament à la fois et leur éducation.

Le temps n'est plus où la critique se contentait d'être la méticuleuse et soigneuse dissection des œuvres; la critique est devenue un art *in se*; quand elle apprécie un livre, elle se doit d'ajouter ou de substituer sa vision à la vision toujours incomplète et souvent fausse que lui apporte l'ouvrage qu'elle juge; et le rôle des critiques, réduit jadis au cataloguement des défauts et des qualités d'un livre, se hausse, vis-à-vis de leurs frères de lettres, à une mission de collaboration vers l'éternel idéal commun; les romanciers, les dramaturges, les conteurs ont ainsi, maintes fois en ce siècle, apporté au critique le fruste lingot d'or que celui-ci a façonné en exquis vase de perfection; et non moins souvent, romancier médiocre, dramaturge languissant, conteur embrouillé, mauvais chercheur en un mot de matière première, le critique a rencontré, dans des livres déjà et justement perdus de vue, le prétexte à des pages immortelles.

Dans *Charles Demailly*, les Goncourt, après avoir distingué entre deux sortes de critiques — les critiques inférieurs et les critiques supérieurs à l'œuvre qu'ils lisent — disaient de ces derniers : « Ils ne se soucient guère de suivre l'auteur pas à pas, de l'éplucher mot à mot, de faire enfin le rôle médiocre et ennuyeux d'un professeur de Rhétorique corrigeant le thème d'un élève de sixième. L'amour-propre des auteurs a beau ne point leur pardonner; il est très-convenable que ces critiques sautent par dessus le livre dont ils trans-

crivent le titre en tête de leur article, et qu'ils fassent sur ce thème une improvisation et des variations personnelles » (1).

A cette notion d'une critique haute et large, se refusant à descendre dans les menus détails d'une œuvre, mais emportant celle-ci dans les sphères altières des idées générales, me paraît répondre, en partie du moins, le nouveau volume de M. Henry Bordeaux : *Sentiments et Idées de ce temps.*

L'an dernier déjà, l'auteur, qui est un des mieux doués de la jeune génération française, nous avait donné, dans *Ames Modernes*, et à propos de quelques maîtres contemporains, une sorte de vue panoramique des principales tendances artistiques contemporaines; les grands courants littéraires qui traversent notre fin de siècle y étaient signalés avec autant de finesse d'analyse que de talent de groupement — et parmi ces huit études différentes, correspondant à huit états d'âme actuels, j'aime à me souvenir particulièrement de quelques pages sur Henrik Ibsen, d'une réelle maîtrise, et qui m'ont donné, pour la première fois, la notion de cette chose fugace, contradictoire et profonde qu'on a appelée l'idéal ibsénien.

Le nouvel ouvrage que fait paraître aujourd'hui M. Henry Bordeaux a moins d'unité, moins de fondu qu'*Ames Modernes*; malgré le soin — n'oserais-je pas dire le truc? — qu'a employé notre distingué confrère à relier entr'eux, par la corrélation des titres, les différents chapitres, l'idée dominante fait défaut et le livre semble un peu ce que les anciens manuels de préceptes appellaient des « *Miscellanées* »; c'est une série d'études très variées, la plupart intéressantes et quelques-unes vraiment remarquables.

Je fais bon marché, je l'avoue, de toute la partie du

---

(1) CHARLES DEMAILLY. Chap. XXIV, p. 121.

volume où, à propos des œuvres de MM. Costa de Beauregard, René Bazin et Étienne Lamy, l'auteur étudie successivement la Tradition, la Vie Provinciale et la Vie Sociale; ce sont là développements assez faciles et assez banals, qui n'éveillent guère d'idées, et vis-à-vis desquels l'appréciation émise le mois dernier, dans le *Magasin Littéraire*, par M. William Ritter, me paraît justifiée; celui-ci seulement a eu le grave tort de généraliser et, manquant de justice parce qu'il manquait d'éclectisme, d'oublier qu'à côté de ces chapitres « trop neutres » l'œuvre de M. Bordeaux en contient plusieurs autres d'une belle et originale venue, les uns d'une pénétrante sentimentalité ou d'une fine ironie, les autres d'une réelle force de pensée.

L'initiative n'est-elle point délicate d'abord et charmante d'avoir songé à analyser en une étude comparative, l'expression diverse, chez les maîtres modernistes, de cette forme la plus attachante et la plus douce de la littérature psychologiste : *les impressions d'enfance !* D'autant plus qu'au point de vue de l'histoire de l'art, il est d'un grand intérêt de connaître la portée « des impressions premières qui forment les âmes et font dépendre l'homme de ce que fut l'enfant ».

Et ainsi l'enfance inquiète de Tolstoï, l'enfance songeuse de Loti, l'enfance gamine de France, l'enfance enthousiaste de Berlioz, l'enfance tragique de Michelet font déjà prévoir et commentent d'avance le caractère de leur œuvre.

M. Bordeaux établit, avec les plus tenues nuances de style, cette corrélation entre les premières sensations d'enfance et les idées futures de la maturité — et il a extrait des « Souvenirs » des principaux écrivains modernes, une essence de parfum auroral absolument exquis.

Les *Impressions de voyage* donnent ensuite à M. Bordeaux l'occasion d'un parallèle ingénieux et fouillé entre Paul Bourget et Pierre Loti; et ici encore non

seulement il enferme dans de brèves définitions la personnalité propre de chacun des deux écrivains — « Pierre Loti aime la nature dans l'homme, Bourget replace l'homme au centre de l'univers » — mais il éclaire cette personnalité par une vivante évocation de l'œuvre, et réellement ces pages réveillent chez le lecteur toutes les émotions esthétiques nées jadis, au contact de ce livre de pensée qu'est *Outre-Mer* et de ce livre de sentiment qu'est *Jérusalem*.

J'aime moins M. Bordeaux quand il s'attache à nous présenter un raccourci du théâtre de Jules Lemaître... Sur ce critique, qui par sa vivace et souple compréhension, est un des esprits les plus éminents de ce temps, M. Bordeaux eut bien fait de s'en tenir à l'étude très complète parue jadis dans *Ames Modernes*, et de négliger, en Lemaître l'auteur dramatique qui paraît d'ordre secondaire et doit l'être, puisque M. Bordeaux n'a su tirer de ses pièces qu'une série d'anecdotes, sans une idée générale qui les relie ! Ce chapitre — qui sombre d'intervalles dans le Sarceyisme ! — dépare l'ouvrage de M. Bordeaux.

Passons, ou revenons plutôt à l'étude initiale du volume consacré aux *Passions de Châteaubriand*.

La renaissance idéaliste de ces dernières années a donné comme un renouveau à la gloire de Châteaubriand ; les buées naturalistes dissipées, les yeux de la génération présente se sont tournés d'instinct vers cette haute personnalité, qui se dresse au seuil de l'histoire de ce siècle, comme la prestigieuse et géniale incarnation de la Vérité auréolée d'Art .. Les aspirations d'aujourd'hui sont si semblables aux aspirations d'alors, un si identique dégoût des vulgaires et basses réalités relie cette jeunesse lointaine à la jeunesse actuelle, que la figure de Châteaubriand en a reconquis soudain le prestige lumineux dont sont nimbés les grands initiateurs.

Et les études et les articles ont abondé ; de nou-

veaux documents ont été mis au jour; on a recommencé à détailler l'œuvre de Châteaubriand et à éplucher sa vie; les uns ont fait œuvre d'enthousiasme absolu, d'autres ont fait œuvre de dénigrement systématique

M. Bordeaux apporte à son tour sa part contributive à cette reconstitution littéraire; il s'est attaché à scruter les passions de Châteaubriand et à dire leur répercussion dans ses livres et leur influence sur sa vie; et je lui sais gré de n'avoir versé ni dans le solennel dithyrambe dogmatique, ni dans la menue et puérile anecdote; son appréciation joint la largeur de vues à une subtile perspicacité; j'ai pour elle, entre toutes les parties de l'ouvrage de M. Bordeaux, la faiblesse d'invincible prédilection que nous vouons toujours à des études qui interprètent et réalisent, dans l'écriture qu'il faut, nos visions vagues et nos idées éparses sur les êtres et les choses.

De la lecture successive du *Génie du Christianisme* et des *Mémoires d'Outre-Tombe*, l'impression qui depuis mon adolescence m'est restée de Châteaubriand est bien celle que M. Bordeaux caractérise si adéquatement en ces quelques pages où il montre la contradiction flagrante entre l'œuvre et l'homme — l'œuvre qui fut la plus suggestive de belles actions et de belles pensées, l'homme qui fut un pitoyable exemple d'orgueil, de vanité et d'égoïsme... Vraiment celui que M. de Vogüé appelle le père spirituel de ce siècle — et il l'est certes quand on ne considère que son œuvre — apparaît, lorsqu'on repasse sa vie, un assez triste exemplaire humain... Sous une forme atténuée et mesurée, l'étude de M. Bordeaux dresse un impitoyable réquisitoire contre cette existence qui manqua essentiellement d'élégance morale: « Châteaubriand s'aima dans la nature, dans l'amour et dans la mort. La beauté du ciel et de la mer, la grâce et la tendresse des femmes ne le détournèrent point de s'admirer lui-même. Il prit souci de se bien placer au tombeau, et réserva

le récit de sa vie aux générations qui lui succédaient. En un mot il s'édifia un temple afin de s'adorer. » Et quelle page accusatrice que celle où M. Bordeaux évoque le souvenir de tant de pauvres êtres qui aimèrent en René l'idéal glorieux de leurs songes et que, le caprice satisfait, il brisa, grand enfant gâté, comme des jouets de suite dédaignés ! Et la vieillesse venue, il ne sut l'accepter et s'obstina dans un rôle de « vieux beau », grotesque à faire pleurer ! « Ayant passé la soixantaine, il croit à sa jeunesse ; il triomphe de n'avoir point de cheveux blancs. » Et M. Bordeaux conclut excellemment : « L'amour de soi-même est une passion dangereuse... Il ne faut point que nous nous cachions à nous-même le reste du monde. Le bonheur de ceux qui nous aiment doit faire partie de notre bonheur ; or Châteaubriand ne se préoccupa que de sa propre félicité. »

Au terme de ce jugement qui est motivé avec une réelle sagacité, je regrette seulement que M. Bordeaux n'ait point cru devoir ajouter cette nécessaire remarque : la contradiction entre l'existence d'un écrivain et son œuvre n'infirme point la sincérité de celle-ci ; la chair peut être faible, fragile et chancelante — tandis que l'esprit demeure droit et honnête. Dieu se sert souvent, pour de hauts destins, d'instruments médiocres ; Châteaubriand partage avec d'autres artistes immortels ce défaut de belle concordance harmonique entre la vie du sentiment et la vie de la pensée ; certes, c'est un des tributs fatals de la gloire qu'une vie comme l'autre appartienne à la critique — mais l'une et l'autre doivent être jugées en elles-mêmes, et il serait malséant de rendre responsable le *Génie du Christianisme* de ce que son auteur ait répété à beaucoup de femmes « les paroles sacrées qui ne devraient servir qu'une fois ».

Au cours de son livre, M. Bordeaux dit quelque part : « Les écrivains très intelligents d'une époque en ont parcouru toutes les idées et en offrent le reflet dans leurs œuvres. Dès lors, quand bien même d'autres artistes nous séduiraient par une plus grande puissance créatrice, ceux-ci demeureraient encore d'un intérêt direct pour l'histoire intellectuelle de leur temps. »

Je m'approprie volontiers cette appréciation de M. Bordeaux et je l'applique à M. Bordeaux lui-même et à ses différents ouvrages critiques ; et, en réponse à M. William Ritter qui accusait récemment l'auteur des *Sentiments et des Idées de ce temps* d'être « une nature trop placide », je dirai que, s'il est certes des critiques plus puissamment originaux que M. Bordeaux, on peut néamoins ranger celui-ci parmi les juges littéraires les plus aptes à comprendre une œuvre et à nous restituer, dans leurs analyses, l'émotion même que cette œuvre nous donna.

Et puis M. Bordeaux allie toujours le souci de l'Eternelle vérité à l'amour ardent de l'art de son temps ; c'est un chrétien et c'est un moderniste ; par delà les frontières, les lettrés chrétiens et modernistes de Belgique saluent en chacun de ses livres un effort de plus vers notre bel et grand idéal commun.

FIRMIN VANDEN BOSCH

PETITE CHRONIQUE

Le *Victor Hugo* de Rodin, destiné au Luxembourg, triomphe au Salon du Champ de Mars cette année. La critique acclame, unanime, l'œuvre magistrale du sculpteur. M. Gustave Geffroy la décrit ainsi :

« Hugo prend ici la majesté et la force d'un dieu de nature. Il a du calme olympien et de l'instinct terrestre. On peut croire que l'avenir acceptera cette représentation de son œuvre tumultueuse, où il y a les bruits de marches et de clameurs de la foule et les grands souffles des éléments. Le créateur d'êtres particuliers, si puissant et si extraordinaire qu'il se soit montré, s'efface devant le divinateur de la signification des choses, les grands mouvements obscurs et continus qui parcourent le monde et qui semblent rythmer les courses des peuples, les explosions des révolutions, en même temps que les successions des saisons et les sillages des planètes. Hugo est un grand poète panthéiste, et c'est ainsi qu'il a été compris par Rodin, semblable à lui, amoureux de nature, invocateur des forces partout présentes.

Le poète, nu, est assis, au bord de la mer, parmi les roches où viennent se briser les premières vagues. Il a devant lui le gouffre qu'il contempla pendant vingt ans, des promontoires de Jersey et de Guernesey, la vaste mer sculptée par le vent, changeante, colorée, terrible et gracieuse, l'Océan vers lequel sa pensée s'en allait toujours :

Toi qui bats de ton flux fidèle,
La roche où j'ai ployé mon aile,
Vaincu, mais non pas abattu,
Gouffre où l'air joue, où l'esquif sombre,
Pourquoi me parles-tu dans l'ombre?
O sombre mer, que me veux-tu?

L'inspiration vient vers lui. Une femme apportée par le vent, s'abat sur la roche, au-dessus de sa tête, avec un mouvement d'ouragan. Une autre, apportée par la lame, se dresse derrière lui dans la mousseline des vagues. L'une est virile et indomptable, elle parle et chante à voix haute : c'est la Muse de l'histoire, de la légende et de la colère; elle a parcouru la terre et elle apporte avec elle les protestations et

les révoltes humaines. L'autre est douce, mélancolique et charmante, son corps jeune et frais est tout imprégné de l'eau de la mer, et c'est elle qui murmure et chuchote les douces paroles que gazouillent les flots, qui bruissent aux verdures des rives, et que chantent les enfants, les jeunes filles et les amants.

Rodin a rendu son idée visible pour tous. Ces deux femmes ne sont pas des apparitions, ce sont des voix. Le regard du poète les ignore. Il les écoute, pendant que l'espace se déploie devant lui, et jamais double action d'une physionomie ne fut mieux exprimée. Les yeux, petits, vivants, profonds, dégagent une puissance de vision extraordinaire, pendant que l'attention, la réflexion, s'emparent du visage, donnent au corps cette attitude de force à l'abandon. La pensée intérieure se manifeste par le repos du corps, le front penché et le beau geste instinctif de la main qui s'étend.

Il est impossible de ne pas dire immédiatement : « C'est le poète »; et c'est en même temps Hugo, le Victor Hugo que nous avons vu passer parmi nous. L'homme a été élevé au type par la puissance de l'art, et il est en même temps d'une ressemblance particulière absolue. Pendant des jours et des jours, Rodin a vécu dans son intimité, suivant tous ses mouvements, observant sur sa physionomie les nuances de sa pensée. Les dessins qu'il en a faits, en nombre si considérable, étaient résumés dans les deux pointes sèches qui sont parmi les plus belles œuvres de la gravure. Mais maintenant c'est tout Hugo qui est confié à l'avenir, c'est sa vie et son œuvre qui sont là, parmi ces roches, ces vagues, hantées par les muses familières.

L'art du sculpteur est ici à la hauteur de la conception : ou plutôt, ils sont inséparables. On comprendra maintenant, il faut l'espérer, le sens de ces fragments exposés l'an dernier par Rodin, et qui étaient tous des exemples de modelé continu, de vie présente par toutes les parcelles de la matière, de nature grandie non par les dimensions, la stature, mais par la distribution de la lumière et des ombres sur tous les points de la surface. C'est le principe de la statuaire et de tous les arts, et c'est parce que Rodin en fait une perpétuelle application que son œuvre originale se rattache à toutes les grandes œuvres du passé. »

A savourer, ce délicieux et cruel portrait de M. le sénateur Laprat-Teulet, incarcéré à Mazas pour cause de panamisme :

« Laprat-Teulet, républicain de la première heure, était depuis vingt-cinq ans le chef puissant et vénéré de l'opportunisme dans le département. Blanchi par l'âge et les travaux parlementaires, il se dressait dans sa ville natale comme un chêne orné de bandelettes tricolores. Il avait enrichi ses amis et ruiné ses ennemis. Il était publiquement honoré. Il était auguste et doux. Il parlait aux petits enfants de sa pauvreté, chaque année, dans les distributions de prix. Et il pouvait se dire pauvre sans se faire de tort, car personne ne le croyait, et l'on ne pouvait douter qu'il ne fût très riche. On connaissait les sources de sa fortune, les mille canaux par lesquels son intelligence et son

travail avaient drainé l'argent. On savait ce que lui avaient rapporté toutes les entreprises fondées sur son crédit politique, toutes les concessions assurées par son influence parlementaire. Car c'était un grand député d'affaires, un excellent orateur financier. Ses amis savaient aussi bien et mieux que ses ennemis ce qu'il avait touché au Panama et ailleurs. Sage, jaloux de ne pas fatiguer la fortune, modéré, ce grand aïeul de la démocratie laborieuse et intelligente avait depuis dix ans, au premier souffle de l'orage, renoncé aux grandes affaires; il avait quitté même le Palais-Bourbon et s'était retiré au Luxembourg, dans ce grand conseil des communes de France où l'on appréciait sa sagesse et son dévouement à la République. Il y était puissant et caché. Il ne parlait qu'au sein des commissions. Mais là il déployait encore ces brillantes facultés justement appréciées depuis longtemps par les princes de la finance cosmopolite. Il demeurait le défenseur courageux de ce système fiscal, inauguré par la Révolution et fondé, comme on sait, sur la justice et la liberté. Il soutenait le capital avec cette émotion si touchante chez les vieux lutteurs. Les ralliés eux-mêmes vénéraient en Laprat-Teulet une âme apaisée et vraiment conservatrice, un génie tutélaire de la propriété individuelle... Mais Laprat-Teulet avait des ennemis acharnés à sa perte. « J'ai mérité ces haines, disait-il noblement, en défendant les intérêts qui m'étaient confiés. » Ses ennemis le poursuivaient jusque dans l'ombre vénérable du Sénat, où ses malheurs le rendaient encore plus auguste, car il avait connu les temps difficiles et s'était trouvé jadis à deux doigts de sa perte, par la faute d'un garde des sceaux qui n'était pas du syndicat, et qui l'avait livré imprudemment à la justice étonnée. Ni l'honorable M. Laprat-Teulet, ni son juge d'instruction, ni son avocat, ni M. le procureur de la République, ni M. le garde des sceaux lui-même n'avaient prévu, n'avaient compris la cause de ces déclenchements subits et partiels de la machine civique, ces catastrophes burlesques comme un écroulement d'estrade foraine et terribles comme un effet de ce que l'autre appelait la justice immanente, qui par moments culbutaient de leur siège les plus vénérés législateurs de la République. Et M. Laprat-Teulet en conservait un étonnement mélancolique. Il ne dédaigna pas de s'expliquer devant la justice. Le nombre et la grandeur de ses alliances le sauva. Un non-lieu intervint, que Laprat-Teulet accepta d'abord modestement et qu'il porta ensuite dans le monde officiel comme un certificat régulier de son innocence. « Le bon Dieu, disait Madame Laprat-Teulet qui était dévote, a fait une grande grâce à mon mari : il lui a accordé le non-lieu qu'il désirait tant. » On sait que, par reconnaissance, Madame Laprat-Teulet fit suspendre en *ex-voto*, dans la chapelle de Saint-Antoine, une plaque de marbre portant cette inscription : « Pour une grâce inespérée, une épouse chrétienne. »

Pinxit Anatole France.

Un fiacre a failli écraser le père de *Nana*. Ce qu'il y a d'extraordinaire en cet incident, c'est le numéro du fiacre. M. Zola savait d'avance que les chiffres additionnés formeraient le nombre 17. Cela

devait être, M. Zola, très superstitieux, ayant remarqué que le nombre 17 est mêlé toujours à ce qui lui arrive de malencontreux, et, vérification faite, cela fut.

Les bonnes gens qui « gobent » les miracles de Lourdes et que railla si copieusement, au nom de la SCIENCE, le célèbre sculpteur d'excréments, n'avaient pas rêvé si belle revanche.

Le Théâtre de la Maison d'Art a révélé, pendant la Semaine Sainte, un Camille Lemonnier inattendu. Le conteur de *L'Enfant du Crapaud* a fait du chemin depuis quelques ans; le voici, la mode aidant, mystique et pastichant, dans *Les Yeux qui ont vu*, la manière de M. Maurice Maeterlinck. M. Lemonnier mystique! Priape cueille des lys.

Mort de M. le duc d'Aumale, membre de l'Académie française. Il y occupait, depuis 1871, le fauteuil de Montalembert. La courtisanerie a fort exagéré, sans aucun doute, l'importance de ses exploits militaires; mais on ne contestera pas le galant homme qu'il fut, artiste et lettré. M. D.

Des journaux catholiques se sont plu — dans un but de mesquin dénigrement — à dénaturer le sens et la portée des paroles prononcées à la Chambre par notre ami Carton de Wiart, à propos des subsides à des littérateurs et des abonnements aux revues. Voici, d'après les *Annales Parlementaires* toute la partie de son discours dont il a été si souvent et si inexactement parlé : J. S.

L'honorable M. Demblon a parlé tantôt de la littérature wallonne, l'honorable M. Coremans s'est étendu sur la littérature flamande; il n'a guère été question de notre littérature française. En revanche, lors de la dernière discussion du budget de l'intérieur en 1895, un débat intéressant s'était engagé à ce sujet.

L'honorable M. Destrée avait notamment préconisé deux moyens par lesquels l'Etat, à son avis, pouvait intervenir utilement en faveur de notre littérature française.

D'abord, il préconisait ce que l'honorable M. Slingeneyer avait proposé avant lui: la création d'un catalogue dans lequel auraient figuré toutes les œuvres littéraires belges de quelque valeur. Ce catalogue devait servir à l'alimentation de nos bibliothèques populaires, ainsi qu'au choix des livres destinés à être distribués sous forme de prix à la fin de l'année scolaire. Ce premier moyen me semble bon, à la condition que la rédaction de ce catalogue soit confiée à des hommes compétents et qui évitent, dans ce travail, toute préoccupation de tendances.

Ensuite, l'honorable M. Destrée préconisait — et ici je ne suis plus de son avis — l'installation d'une librairie belge à Paris. Il reproduisait ainsi, sous une autre forme, une idée de l'honorable M. de Moreau, dont on s'amusa beaucoup naguère: celle de l'établissement d'un restaurant belge à Londres. J'estime cependant que la proposition de M. de Moreau valait mieux que celle de M. Destrée, car — au point de vue de l'écoulement de

nos œuvres littéraires — la création d'une officine belge à Paris serait, je pense, d'un médiocre résultat!

Quant à l'allocation de subsides littéraires, je doute qu'elle ait quelque efficacité; mais, aussi longtemps que des subsides de ce genre resteront inscrits au budget, j'insisterai pour qu'il en soit fait le meilleur usage possible. Ceci dépend de l'intelligence et de la conscience du chef du département.

Puisque le pays lui donne mission de favoriser le rayonnement littéraire, — qui consacre la splendeur d'une nation, — qu'il s'acquitte donc de ce rôle avec tout le soin qu'un si beau rôle requiert!

Ernest Hello a écrit cette phrase admirable: « La gloire de la charité, c'est de deviner. » Eh bien, on peut dire que la gloire d'un ministre qui prétend protéger les arts ou les lettres, c'est de deviner. Deviner le mérite là où il se cache. Deviner aussi les besoins là où une intervention respectueuse peut corriger l'inaptitude des vrais artistes dans la lutte pour l'existence. Ces quelque dix mille francs mis à votre disposition pour encourager les lettres, ne les galvaudez pas, ne les déshonorez pas! Si je consulte les documents, déjà anciens il est vrai, qui ont été fournis à la section centrale, je dois constater, hélas? dans l'indication de la plupart des encouragements donnés à la littérature, un arbitraire ou une incompétence qui suffiraient, s'ils étaient invétérés, à nous faire repousser à l'unanimité des crédits si mal employés.

Sur une somme d'environ 10,000 francs pour la littérature française, nous voyons accorder 1,000 francs à un très haut fonctionnaire honoraire du département de l'intérieur et de l'instruction publique!

Plus loin, nous relevons une allocation de 800 francs à un littérateur belge qui a trouvé, hors du pays, l'emploi rémunérateur d'un talent reconnu.

D'autres écrivains — d'un talent non moins réel — se débattent chez nous contre l'indifférence publique. Le gouvernement a-t-il décidé qu'il y aurait pour les littérateurs, comme pour les sucres, des primes à l'exportation? *(Rires.)*

Je ne voudrais pas relever l'un après l'autre les subsides indiqués dans la liste remise à la section centrale. Ce serait manquer à la charité. Il n'en est pas moins vrai que les noms qui figurent dans cette liste n'ont, pour la plupart, que des rapports fort lointains, tout au plus des rapports de courtoisie, avec la littérature et avec les arts.

Je crois que l'on peut, en cette matière, s'inspirer utilement de ce qui se pratique dans les pays étrangers, en France notamment. Il existe en France — ce n'est malheureusement pas le cas chez nous — un grand nombre de prix et de fondations de tout genre qui rendent la vie littéraire plus facile qu'ailleurs.

Mais la France, indépendamment de ce moyen, a une façon discrète et ingénieuse d'encourager ses écrivains. Elle leur donne la préférence dans la désignation lorsqu'il s'agit de pourvoir à certains emplois, lorsqu'il s'agit, par exemple, de nommer certains fonctionnaires aux bibliothèques, aux archives, aux musées et même dans l'enseignement et l'administration. Voilà des occasions que l'on devrait saisir pour favoriser les littérateurs qui ont fait leurs preuves, en leur permettant

de poursuivre leurs travaux littéraires à l'abri des soucis absorbants. Musset, Leconte de Lisle, de Bornier, bien d'autres encore ont dû à des désignations de ce genre d'avoir la tranquillité matérielle assurée.

Il y a un autre moyen que je veux indiquer à l'honorable ministre: c'est d'employer une part des subsides, *puisque ces subsides existent et qu'il faut les épuiser*, à encourager, sous forme de souscriptions et d'abonnements, les publications périodiques littéraires.

Les publications de ce genre deviennent nombreuses en Belgique et leur multiplication est un indice évident du développement de notre esprit littéraire. Les jeunes talents s'y essayent et s'y affirment. Ces revues n'ont aucun souci de lucre. Loin de là, elles vivent parfois de sacrifices. Puisque le culte des belles-lettres est toute leur raison d'être, l'argent que le ministre doit dépenser ne trouverait-il pas là à s'employer utilement?

Or, le département de l'intérieur et de l'instruction publique, loin d'en agir ainsi, a rogné, si mes renseignements sont exacts, — et pour en faire bénéficier Dieu sait quels budgétivores! — quelques-uns des rares abonnements qu'il souscrivait à ces publications. Nous assistons en Belgique à un véritable renouveau en matière littéraire; nous voyons des groupes de jeunes gens, admirablement désintéressés, aller au beau avec toute leur âme et traduire leurs impressions esthétiques dans des proses et des poésies qui, pour être parfois de deuxième et de troisième ordre, si on les compare à des chefs-d'œuvre, n'en sont pas moins de nature — par leur ensemble — à rehausser le niveau de notre pays et à lui donner une certaine auréole d'intellectualité et d'art qui lui faisait terriblement défaut. A des manifestations aussi intéressantes, on ne devrait pas marchander quelques subsides qui honoreraient l'argent public. Il existe beaucoup de ces publications dans notre pays : Je vous signalerai *la Jeune Belgique*, *le Coq rouge*, *Durendal*, *la Lutte*, *le Magasin littéraire*, *la Revue générale*, etc., toutes revues qui s'occupent de littérature française.

Voilà des formes d'intervention qui me paraissent moins empiriques que la création d'une librairie belge à Paris et qui seraient bien accueillis, je crois, par tous les littérateurs belges.

N'oubliez pas que, lorsqu'il s'agit de la production des œuvres d'art, picturales ou plastiques, l'Etat n'hésite pas à faire d'importantes commandes à de jeunes peintres, à de jeunes sculpteurs. La littérature, elle, ne travaille pas sur commande. Mais ces encouragements peuvent trouver leur équivalent dans les souscriptions et les abonnements que je viens de signaler.

Voilà, messieurs, les brèves observations que je croyais devoir présenter au sujet de l'article 41.

L'honorable ministre de l'intérieur et de l'instruction publique a déjà prouvé, notamment par plusieurs nominations dans l'enseignement moyen, qu'il savait discerner et encourager le mérite littéraire. Par atavisme comme par tempérament, il a l'amour des belles choses. Le seul danger que nous pourrions redouter, c'est que le rôle de Mécène officiel que l'article 41 de son budget lui impose ne soit éclipsé par les autres occupations multiples qui sollicitent son activité. Ces subsides

que nous allons voter, qu'il les répartisse par lui-même et avec soin! Faite *avec sagesse*, cette répartition peut être *de quelque utilité* à la littérature. *Faite par routine ou favoritisme, elle encourage les pires ennemis de la beauté : le servilisme et la médiocrité d'âme!*

LES LIVRES

Au moment où les vacances approchent avec, pour beaucoup, leurs promesses d'excursions dans des pays divers, nous croyons utile de signaler à nos lecteurs quelques nouveaux volumes de voyage. A ceux qui partent, ils serviront de guide; à ceux qui restent, ils donneront peut-être des illusions de courses lointaines.

Les Alpes restent toujours d'une attraction grande. Le flot des voyageurs continue à se porter de préférence vers ces incomparables montagnes et tout livre qui parle d'elles avec compétence et quelque peu de talent doit être le bienvenu. Pour apprendre à bien connaître ces contrées, on ne pourrait consulter meilleur ouvrage que le volume intitulé *L'homme devant les Alpes* (in-8°, Paris, Plon), publié par M. Ch. Lenthéric, ingénieur en chef des ponts et chaussées de France. L'auteur a étudié les Alpes en artiste ainsi qu'en savant. D'une plume experte il en décrit les merveilleux aspects, il en expose l'origine, il en retrace les destinées préhistoriques, il en raconte l'histoire alors que l'homme y a marqué sa trace, il dit les monuments que la civilisation y a élevés.

L'œuvre de M. Lenthéric porte la marque d'un esprit érudit, curieux de tous les aspects de la question qu'il étudie.

Si la Suisse exerce une grande puissance attractive, l'Orient partage actuellement ce privilège grâce aux événements sanglants qui s'y déroulent depuis quelques mois. Aussi je ne doute pas que les livres consacrés à l'Asie Mineure ne soient de nature à piquer vivement la curiosité des lecteurs et je leur indiquerai comme spécialement digne d'être lu, parmi tous ceux publiés récemment, *Un mois en Phrygie* (in-18°, Paris, Plon), dont l'auteur est un professeur à la faculté de lettres de Bordeaux, M. Ouvré. La Phrygie, qui possède un passé historique remarquable, a conservé des monuments d'un grand intérêt pour l'étude de la civilisation antique. De plus, les mœurs de ses habitants, mœurs qui vont se transformant sous l'influence de la civilisation contemporaine, offrent matière à de curieuses constatations. C'est en archéologue et en moraliste que M. Ouvré a visité la Phrygie et il nous a raconté son voyage en un récit que marque un style pittoresque, imagé, facile, d'un charme très captivant.

Le livre de M. E. Foa, *Du cap au lac Nyassa* (in-18°, Paris, Plon), est peut-être d'une lecture moins agréable. M. Foà ne possède pas comme M. Ouvré un style narratif qui sait attirer et retenir l'attention du lecteur. Mais s'il n'est pas un littérateur sans reproche, il est voyageur intrépide en même temps qu'observateur sagace et d'une sagacité qui remplit à profusion le compte rendu de ses expéditions de constatations judicieuses, neuves et variées.

Je mentionnerai comme particulièrement intéressante la partie de ce volume qui est consacrée au Transvaal, à l'état libre d'Orange, ainsi qu'aux Cafres, Zoulous, Hottentots et autres peuplades qui entourent les deux républiques africaines. Les mœurs, l'industrie, le commerce, etc., de ces populations sont l'objet de pages d'un transcendant intérêt.

Voulez-vous connaître la vie de l'Arabe qui, dans la Smaala algérienne, vit au service de la France, soldat et agriculteur à la fois? Lisez le livre de M. M. ANTAR, *En Smaala* (in-18°, Paris, Plon), livre plein d'anecdotes, de verve, de mélancolie parfois aussi. L'auteur y peint bien le caractère spécial de cette existence où les mœurs orientales se mêlent aux mœurs de l'occident qu'apportent les officiers et fonctionnaires français. Le sujet, tel qu'il est traité, offre un grand intérêt d'originalité et de variété. Ajoutons toutefois que les mœurs arabes étant décrites dans certains détails très intimes, le livre de M. Antar ne compte pas parmi ceux qui doivent composer la bibliothèque d'une jeune fille.

L'impartialité, autant que mon devoir de critique, m'impose de dire que de tous les livres de voyage qu'il m'a été donné de lire récemment, celui qui m'a le plus séduit est le *Journal d'un commandant de la Comète en 1892-1893* (in-18°, Paris, Plon). L'auteur est le lieutenant de vaisseau L. DARTIGE DU FOURNET, un des membres de l'expédition que la France envoya devant Bangkok lors du conflit qui éclata entre elle et l'empire de l'Éléphant blanc. Il commandait dans la flotille française la canonnière *la Comète*.

D'une facture élégante et sobre, d'une grande intensité de sentiment, remplie de tableaux variés et pittoresques, l'œuvre de cet officier de marine m'a grandement intéressé. Je me suis laissé absorber par le récit de ces courses à travers les mers et les fleuves de l'extrême Orient, par la description des villes ainsi que des mœurs chinoises, siamoises et japonaises. S'il est à mettre en bon rang parmi les volumes de science géographique, le Journal du commandant Dartige peut revendiquer aussi la valeur d'une page d'histoire, car il nous raconte avec des détails très précis la démonstration par laquelle les marins français contraignirent le souverain du Siam à s'incliner devant les volontés de la République.

A. DE R.

REVUE DES LIVRES,

DES ESTAMPES ET DE LA MUSIQUE PUBLIÉE

Les Musées de Madrid, par les COLLABORATEURS et dans l'édition de la Gazette des Beaux-Arts, Paris. — *Il campo santo di Pisa*, par M. J. B. SUPINO ; Alinari, Florence; ainsi que *Les Della Robbia*, par M. MARCEL REYMOND. — YVANHOÉ RAMBOSSON : *Jules Valadon*, Paris, édition de la Plume. — Une jeune revue d'art tchèque : *Volné Směry*. — Planches éparses de l'art historique à l'exposition de Prague (*Panatky Vytvarné*), Prague : Billmann.

Mlle HÉLÈNE VACARESCO : *L'âme sereine*, Paris : Lemerre. — ALBERT BOISSIÈRE : *l'Illusoire aventure*. Paris, édition de la Plume. — *Théâtre posthume* d'AUGUSTE VACQUERIE, Paris : Calmann Levy. — MARIUS ANDRÉ : *A la gloire d'Esclarmonde*. Avignon : Roumanille.

GASTON VUILLIER : *La Tunisie*. Tours, Mame. — Les *Maîtres de l'Affiche*. Paris. Imprimerie Chaix. — EUGÈNE GRASSET : Deux estampes décoratives en couleur.

ON se préoccupe avec un intérêt toujours croissant depuis quelques années des incomparables trésors artistiques de ce Madrid dont l'air rude et sec a, paraît-il, l'extraordinaire propriété de conserver si bien la couleur que là seulement on peut juger en connaissance de cause de ce que fut le coloris et d'un Velasquez et d'un Watteau. Viardot, d'abord, qui sut admirablement l'espagnol et traduisit excellemment *don Quichotte*, puis Théophile Gautier, dans quelques pages de son volume *Loin de Paris* et dans le chapitre *Goya* de son *Tras los Montes*, donnèrent le branle. Certaines des incomparables descriptions de ce dernier semblent devoir demeurer

définitives, puisque des critiques d'art du sérieux, de la valeur et de la sévérité de M. Paul Lefort n'ont de nos jours pas craint malgré leur circonspection et leur défiance à l'égard de « la littérature », de se souvenir de loin en loin de quelques-unes de ses épithètes (comparez par exemple chez les deux auteurs la description du tableau des *Buveurs* de Velasquez). Puis la maison Braun, qui a déjà rendu de tels services à l'art, lança sa magnifique collection de photographies du Prado, un document qui vaut à lui seul tous les volumes les mieux documentés. Du reste les travaux des érudits espagnols MM. de Madrazo, Aureliano de Beruete commencèrent à être mis à contribution, tandis qu'en France M. Clément de Ris se faisait presque une spécialité de l'art espagnol. Enfin voici que la *Gazette des Beaux-Arts* réunit en un fort beau livre d'un prix très modéré, malgré ses vingt-deux eaux-fortes hors texte et ses soixante-deux gravures dans le texte, les articles très substantiels qu'elle a publiés sur *les Musées de Madrid*, dus à la plume de MM. Paul Lefort pour la plus grosse portion du volume, Henry Hymans pour les écoles du Nord, A. de Lostalot pour les origines de l'école espagnole, Léopold Mabilleau pour l'école française et Maurice Maindron pour le Musée de l'Armeria ; et ces chapitres de diverses mains arrivent à former un tout complet et assez harmonieux, grâce à une irréprochable unité, tous les collaborateurs ayant à peu près le même ton alors que chacun s'est cantonné dans sa spécialité. Celui qui me tient le plus à cœur est naturellement M. Paul Lefort, à qui incombait la lourde tâche (et la plus intéressante aussi) de nous présenter les œuvres des maîtres italiens et espagnols et qui s'en est acquitté avec son talent habituel. Si mes goûts personnels avaient droit à l'expression d'un souhait, c'eût été pour demander plus de détails sur les œuvres de Théotocopouli, dit le Greco, l'une des plus extraordinaires figures et des moins étudiées de l'histoire de l'art. De

même j'ai éprouvé quelque déception à voir passer d'une façon si sommaire sur une de mes œuvres de prédilection au Prado, l'exquis violoniste aux yeux bleus de Bronzino.

La monographie en italien du *Campo Santo de Pise* par M. J. B. Supino, que publie la maison Alinari de Florence, n'a d'égale pour le charme pratique, c'est-à-dire le confort de l'édition, le multiplicité des illustrations et la modicité du prix, que la monographie en français des *Della Robbia* par M. Marcel Raymond, dans la même édition. Occupons-nous d'abord du volume italien qui nous initie à un art plus ancien. C'est à Pise qu'il faut surprendre les prodromes de la Renaissance, cette réelle maladie, au sens du moins où l'on entend généralement le mot Renaissance; c'est à Pise qu'éclôt cette première efflorescence d'abord toute romane et surtout architecturale des XI^me^ et XII^me^ siècles, puis sculpturale du XIII^me^, qui, se propageant, adorable tant que la résurrection de l'antiquité, le paganisme ne s'en mêlent pas, à Sienne la gothique d'abord, aboutira ensuite et aura son plein épanouissement à Florence, épanouissement qui a déjà en lui, comme les maturités trop belles, les germes (tous dus à l'antiquité) de la décomposition...

« *Si quis in isto campo sancto sepultus fuerit et poenitentiam egerit de commissis ejus vitam possidebit aeternam...* » La paix d'un très beau et très vieux cimetière monumental, ou la tombe fleurie à l'ombre d'une église de village, c'est ce que je souhaiterais à la dépouille mortelle de tous ceux que j'aime et à la mienne. Reposer dans le Campo Santo de Pise où sur la première arcade à droite de la porte principale se lisent ces mots latins, eux aussi déjà si apaisants, que je viens de transcrire! Et c'est l'éloge de M. Supino qui la transcrit aussi de n'avoir négligé dans un ouvrage d'érudition aucun élément

de poésie, et d'avoir assigné sa place à chacune des âmes qui ont passé s'inscrivant en œuvres ou en pensées aux arcades mystiques; le prêtre et l'architecte, le peintre et le poète ont droit de cité dans son livre délicieux, petit cimetière lui-même où s'effeuillent à la gloire de Pise les fastes « d'un art qui fut sien », où se déroulent reproduits les pans de fresque d'un art dont l'analogue ne se retrouverait peut-être qu'autour de certaines petites églises d'Orient qui me sont chères entre toutes (oh! Saint Nicoulaé de Teurgou-Jiou en Petite-Valachie!)... Et les voici tous qui défilent l'un après l'autre, leurs œuvres décrites admirablement par l'auteur avec une fermeté d'érudition sans pédantisme qui dégage déjà en elle-même la poésie : Buonamico Buffalmacco, probable auteur de la crucifixion, de la résurrection et de l'ascension, encore très byzantines si pleines d'envols de *têtards* d'anges, d'envols prosternés aux ailes multicolores, et conçues avec une telle majesté décorative; Andrea Orcagna chanté par Péladan en de belles pages d'une pensée certaine mais d'une critique sujette à caution, et dont le *Triomphe de la mort*, le *Jugement universel* et l'*Enfer* sont peut-être en Italie la plus belle expression de l'âme et de l'esprit du moyen âge; l'attendrissant Pietro Lorenzetti, qui décrit par le menu les saintes idylles des anachorètes avec leurs livres, les palmiers, les rochers et les bêtes du désert; Simone Martini, dont l'Assomption de la Vierge fait penser à un tabernacle de prières faites formes; Andrea da Firenze qui commence à raconter la vie de Saint Ranier en faisant penser à Carpaccio et en cède la suite à Antonio Veneziano, imagination voyageuse (vénitienne!) qui enfle les voiles chioggiotes marquées au signe de la croix sur les vaguelettes de mers héraldiques déferlant vers des villes fantastiques, comme le vieux Brueghel plus tard en rapportera d'Italie en Flandres; Spinello Aretino à qui échoit l'histoire de Saint Efise et Saint Potito, une épopée hérissée de batailles;

Francesco da Volterra, un savant penseur naïf, ne voulant savoir que sa Bible, manière à lui et bien de ce temps-là d'être un vrai savant et un vrai penseur, qui écrira l'histoire du globe; et nous aurons en délicieuses interprétations bibliques : les *aventures* du globe, les *amis* du globe, tandis que Pietro di Puccio raconte les « histoires » de la Genèse et plus loin s'exalte au milieu de l'œuvre de son successeur au couronnement de la Vierge. Enfin apparaît ce successeur, il a nom Benozzo Gozzoli. Il est le plus célèbre de tous et vaut mieux que sa célébrité, il vaut le fléchissement de tous les genoux et l'allégresse de tous les cœurs; il raconte la terre comme plus jamais elle ne sera belle, avec les histoires du vieux Testament; des types miraculeux y ont en germe déjà la notion de beauté de Raphaël et de Botticelli. Benozzo Gozzoli dont l'œuvre est un paradis pour les yeux et dont l'enchantement ne peut en deux lignes se caractériser. Et enfin, pour que rien ne manque à la fête de ce précieux volume, voici au complet le poème rarissime de Michelagnolo di Cristofano da Volterra qui fut « trompette » à Pise : *Les admirables et inédites beautés et ornementations du Campo Santo de Pise...* Cinquante romans d'aujourd'hui ne me donnent pas la millième parcelle de la joie d'un semblable livre. Cette joie je voudrais tant la faire partager!...

De même que celle de la monographie des *Della Robbia* de M. Marcel Reymond. Il s'agit là d'une humanité et d'une piété plus proches de nous... Pendant toute la dernière semaine sainte, grâce à ce livre et à son aîné, celui de M. Molinier, l'art des Della Robbia m'a hanté, les bas-reliefs de marbre de la cantoria prenant les voix des enfants de la Maîtrise de Saint Étienne à Ténèbres, les voix des petits chanteurs invisibles revêtant à mon

imagination les corps et les vêtements angéliques des pieuses créatures de Della Robbia... Oh ! se dire qu'il fut un temps où des êtres semblables existèrent, où les sculpteurs trouvèrent de semblables modèles !... Les jours de très grande tristesse, de profond découragement, je n'ai qu'à reprendre ce livre, à murmurer ma prière devant ces images, et je sens renaître en moi le désir de faire œuvre de beauté, l'expansion qui brûle de se projeter tout soudain en œuvre d'art, et je voudrais être dix et je voudrais être cent pour embrasser tous les arts, toutes les littératures, ériger des cathédrales, des cloîtres, des palais et des ponts, dont je serais l'architecte, le peintre, le sculpteur, l'habitant, le passant, le poète, dont je serais le créateur et le peuple, l'artiste et le public et où j'appellerais tous les êtres que j'aime, eux aussi un peu de mon rêve... Qui n'a pas pleuré de détresse de n'avoir été ni instruit et aimé par Léonard, ni peint par Giorgio Barbarelli, ni sculpté par Donatello, de n'avoir pas ramassé les pinceaux du Titien, adouci la mélancolie de Dürer, mangé à la table d'Holbein, ne sait pas ce que c'est que l'Art et n'est pas digne de réciter la prière de Saint Bernard devant une Madone de Lucca della Robbia, ni de mourir un soir d'été dans la paix harmonieuse d'une petite ville de province, oubliée depuis le moyen âge, tandis que le squelette compâtissant aux grandes draperies recueillies de Rethel sonne l'agonie au clocher ajouré qu'auréolent les hirondelles dans la dernière traluisante lumière... Il faut relever les yeux d'un livre comme ce Della Robbia et voir passer sur l'asphalte de la rue une femme à bicyclette, des messieurs en haute-forme sur leur automobile ou des hommes-sandwichs pour hurler la souffrance de la vie d'aujourd'hui et se sentir tenté de l'invectiver à la Flaubert... Je ne sais de comparable au bonheur d'une telle lecture à travers tant d'admirables images qu'une promenade dans un vallon perdu de la Bohème et des Carpathes où rien,

rien, absolument rien de la vie bête n'ait pénétré.

M. Marcel Reymond ne sera pas content de moi : au lieu de parler de son livre, je consume l'espace qui lui était réservé à me consumer en inconsumable enthousiasme pour les della Robbia. M. Marcel Reymond est un érudit de bonne foi, sagace et persévérant, qui a le tort à mes yeux de se faire une loi de la sobriété : cependant ce qu'il veut dire il le dit bien, son morceau d'introduction avec la caractéristique des trois villes, Rome, Venise et Florence, est le meilleur type de sa manière; comme il le dit lui-même, il « supprime les longues descriptions et se contente de contrôler l'authenticité des œuvres et de les classer pour les présenter au lecteur dans un ordre méthodique ». Eh bien, le voilà fait, ce travail, et sans doute pour un temps d'une façon définitive. Quant aux descriptions elles sont amplement compensées — jusqu'à ce qu'un grand poète nous les donne, — par tant d'exquises reproductions, et par une citation trop courte à mon gré de Giovanni Dominici, religieux florentin du XV^me^ siècle, qui a dit de la Mère de Dieu des choses analogues à celles sculptées par Luca, Andrea et Giovanni della Robbia.

Yvanhoé Rambosson a transformé en plaquette charmante sa coopération au numéro de la *Plume* consacré à *Jules Valadon*. C'est plein de trouvailles, cette critique que l'admiration rend perspicace, la sympathie délicate à l'excès. Et c'est surtout si bien Rambosson dans certains détails précieux et chantournés qui brusquement rompent une phrase très sage, et mettent une pierre précieuse soudaine dans la rocaille, un dimanche dans la semaine du style. Au hasard, des choses telles : « Il y a dix fleurs, et c'est tout le parfum d'un jardin qui vous arrive... » « Il reste indifférent devant les agates et les armures, mais il appartient à tout ce qui souffre... »

sans compter les « mains de désastre » qui séduisirent Rodenbach ou ces « doigts crispés sur du silence » que j'aime encore mieux... Je me rejouis de l'*Ame des Watteau* annoncée de Rambosson comme d'un parc de Cocagne promis à un voyageur claudicant échiné le long des pierreuses grand' routes de la critique d'art « scientifique, documentaire et officielle ».

Feuilletons les six premiers numéros de la jeune revue de littérature et d'art tchèques *Volné Smery*. A côté des tendances nationales les plus légitimes et les mieux accusées comme dans les œuvres de toutes façons merveilleuses du fougueux coloriste peintre de la vie slovaque Jozka Uprka, certaines études du fantasque Hans Schwaiger, un personnage de conte populaire, de K. Spilar, de V. Masek, de Slavicek, de Fr. Zenisek dont certains dessins rappellent Menzel, c'est comme dans tout le reste de l'Europe un regain d'idéalisme fécond et réjouissant qui porte les jeunes artistes dans des voies imaginatives et décoratives, sinon nouvelles au moins propices à l'éclosion de tentatives personnelles. MM. J. Preisler, F. Jennewein, E. Holarek, Ad. Wiesner, Klusacek, et tant d'autres, il faudrait les citer tous, constituent à la suite des maîtres qui s'appellent Hynais, Myslbeck, Pirner, Alesch, une petite phalange d'héroïque bonne volonté, à laquelle le grand Vienne, malgré son million d'habitants, ne pourrait opposer la pareille. La première couverture par M. Ad. Wiesner de la revue, où un radieux jeune homme nu court, brandissant la plume dans une main, la palette dans l'autre, à travers les épines fleuries de roses, était un symbole qui touchait presque au programme... Nous lecteurs, nous ne voyons que les roses, mais les épines ces jeunes gens les savent... N'y aurait-il nul moyen de leur en éviter quelques-unes?

Le tchèque ne s'apprend pas en un jour, mais n'y a-t-il pas rien que dans les images de quoi s'attacher à une semblable publication, reflet de l'art de toute la jeune génération d'un vieux, vieux et grandiose pays? Voyez cette impression de nuit dans une chambre de malade par Max Swobinsky, un profil de jeune fille contre la lueur d'une veilleuse; au fond la fenêtre aux rideaux clos; seuls les carreaux supérieurs sont à nu sur la nuit et trois ou quatre étoiles... On s'abonnerait à une revue rien que pour un semblable dessin.

Nous sommes à Prague, restons-y. Après l'art neuf l'art ancien nous ramène irrésistiblement à lui, port dont on ne connaît le charme souverain qu'après les lointaines aventures modernes, seul port au reste où l'on prenne assez de courage pour affronter les mers mauvaises d'aujourd'hui et les terres inconnues de demain, d'où l'on rapportera peut-être malgré tout des toisons d'or... Sous le titre *Pamatky Vytvarné*, M. Carl Bilmann, éditeur à Prague, publie une collection des plus caractéristiques œuvres d'art ancien tchèque, exposées en 1895 dans la capitale du royaume de Bohème. Et j'en reviens à ce que je disais à propos des Della Robbia; c'est à tel village perdu de la Hana ou des Carpathes slovaques qu'il appartient de nous consoler de ne plus vivre à Pise, Sienne ou Florence entre l'époque de Dante et l'époque de Benvenuto. Ceux qui feuilletteront les planches de cette collection d'objets usuels, de meubles paysans, comprendront l'odieux et le ridicule de nous prétendre plus civilisés, parce que nous achetons de la camelote juive de Vienne et des articles de Paris détestables, que ces populations qui se créent tout à elles-mêmes depuis leur maison et leur lit jusqu'à leur vêtement et leur nourriture et façonnent tout artistique même la nourriture, témoin leurs œufs de

Pâques, leurs gâteaux et leurs pâtisseries des jours de grande fête. Il faut retenir de cette collection un crucifix du XV^me^ siècle, qui mériterait une description de Huysmans et montre que la foi d'un Matthias Grünewald régnait dans les campagnes bohèmes au temps même où sévissaient les pires malentendus et les grandes tueries hussites; un service de faïence paysanne du XVIII^me^ siècle montrera comment une nationalité opprimée, à la pire période de son histoire et peut-être de l'histoire de l'humanité occidentale, entendait autrement l'art décoratif que les imitateurs officiels de Boucher, de Fragonard et des Français. Tandis que les hommes de la glèbe produisaient un art semblable, les Encyclopédistes et tous les aimables et couards farceurs qu'on a voulu depuis nous faire avaler comme des demi-dieux, préparaient, en même temps que l'infâme Révolution, la venue de l'abominable David et les modes et le style de l'Empire... les plus déplorables qui aient existé.

Je suis bien en retard avec M^lle^ Vacaresco dont voici le livre depuis six mois sur ma table et dont j'ai, à vouloir trop bien en parler, reculé de le faire trop longtemps, pour ne pas m'exécuter sans rémission aujourd'hui, quitte à mal en dire tout le bien que j'en pense. Ce sera du reste vite dit. J'ai pour M^lle^ Vacaresco la triple admiration et le triple estime qu'il faut avoir pour un caractère de Vénitienne de la Renaissance, pour une vie brisée, et pour un amour vaincu. Cette Marie Mancini de notre temps, à qui ses compatriotes ne pardonneront jamais d'avoir failli être leur reine, ou à tout le moins d'avoir failli enlever le royaume à un prince-héritier, en même temps que le prince héritier à un royaume, et quel royaume! l'un des plus beaux que nous sachions! fera rêver demain les poètes et les romanciers mieux encore

que Marie Mancini la génération romantique. Et pour qui sait quel est le « *Il* » dont M^lle^ Vacaresco dans l'*Ame Sereine* chante la glorieuse et fugitive apparition dont voilà sa vie à tout jamais à la fois illuminée et endeuillée, le livre devient mélancolique et poignant comme peut-être aucun de poète de notre temps. *J'en ai deux exemplaires :* dans l'un je lis en me souvenant de l'existence pressentie avant le coup d'éclat, dans l'autre en m'imaginant les états d'âme d'aujourd'hui, et ce sont alors deux livres différents que ce même livre : car en présence de l'actuelle Marie Mancini, que j'estime tant et qui est si digne de *toutes* les sympathies, je me resouviens, triste un peu, mais souriant, de mes belles haines de jadis contre celle qui faillit être Bianca Capello... Que M^lle^ Vacaresco se le dise : c'est maintenant, et maintenant seulement que pour elle commence la vraie vie *glorieuse* aux yeux de ceux qui regardent par delà les bassesses contingentes, et les vulgarités de toutes les heures... Vaincue si l'on veut, mais plus grande, l'âme sereine s'épanouit ; s'épanouit en une fleur victorieuse malgré tout, elle, qui ne se flétrira jamais, jamais, puisqu'elle aura à travers les siècles... et l'histoire, la rosée de toutes les larmes qui coûleront à la contempler.

Les amis de nos amis sont nos amis, Yvanhoé Rambosson m'adresse l'*Illusoire Aventure* d'Albert Boissière. Je serais gentil sans cela (comme méchant malgré cela, hélas !) car j'aurais bien reconnu tout seul une poésie amie de la poésie du *Verger doré*, une poésie follement habile, follement maniérée et follement naturelle, produit exquis et capiteux, et parfois délétère non moins, d'une petite âme subtile très compliquée, très contradictoire, très primevère et très orchidée tour à tour ou à la fois, et surtout très française, très rimant à Watteau et aux

plus jolis brimborions du dix-huitième siècle; au fond, une de ces délicieuses quintessences de vie oisive exaspérée de désirs d'art, en continuel prurit d'œuvrer menu et charmant avec, faute de mieux,... rien; tout un bibelot littéraire précieux infiniment : verre de Gallé, grès flammé de Voisin-Delacroix, reliure de Prouvé, mais œuvre d'art et d'artifice, à laquelle je préférerais pourtant une *œuvre* tout court, quelque chose comme un tableau de Moreau ou un buste de Dampt... Toujours la manie de demander autre chose que ce qui nous est donné! Après tout imbécile que je suis! Que diriez-vous d'un à qui vous offririez des pralines et qui vous demanderait plutôt du rôti? Merci et grand merci à M. Albert Boissière de sa botte d'orchidées. N'est pas le jardinier de telles fleurs qui veut... Sans compter que le *Triptyque* final touche à quelque chose de plus grand encore que de rencontrer partout sous ses doigts des vers de cette adorable joliesse :

Dans les pas des pâtres marcher et paître
Par les mêmes vergers où paissaient d'autres pâtres!

Le Théâtre posthume d'Auguste Vacquerie me remet en présence de la hautaine, sévère et dure image de ce Révolutionnaire romantique qui daigna être bon pour moi, lire *Ames blanches* et m'en parler un soir comme peu d'amis m'en ont jamais parlé. Auguste Vacquerie est peut-être dans ce livre davantage que dans aucun autre, avec sa seule religion, mais forcenée, de l'odieux honneur tel que l'entend le monde et la poussant aigûment, volontairement, avec une âpre jouissance, jusqu'aux dernières limites de l'absurdité et de la cruauté. Ces drames à continuels coups de poing dans les vitres, ces caractères, ce style et ces situations cassantes comme ces poignards de cristal qui se cassent dans la blessure, sont pour moi le romantisme dans toute son évidence bien mieux que

Ruy Blas ou *Antony*. On n'a pas assez remarqué qu'avec *Tragaldabas* Vacquerie est mieux, plus véridiquement espagnol que Corneille et Hugo et que nul ne tient davantage que lui de Cervantès et de Lope de Vega. On n'a pas assez remarqué non plus que des drames comme *Le Fils*, *Jean Baudry* et *Jalousie* sont la transition nécessaire entre Hugo et Dumas père, d'une part et d'autre part Dumas fils, que par conséquent Vacquerie pourrait bien n'être pas étranger à certaines œuvres et certaines préoccupations de Dumas fils. *Jalousie* ou *En Puissance de Mari*, que ne supportèrent point les nerfs du public, a beau mettre en scène du bien sale monde, — mais si tristement vrai, si tristement moderne, — c'est peut-être le chef d'œuvre de Vacquerie ; c'est le profil dont *Noël* est la grimace. Il faut lire et retenir *Noël* comme l'une des pires et par conséquent l'une des plus curieuses extravagances qui aient été imaginées, puisque la donnée est telle que par un faux point de vue d'amour paternel on y commet tout ce qu'il est possible de commettre de crime, et cela plutôt que de *tolérer un point de vue juste* et ne pas tolérer une impossibilité minime mais de toute évidence... Sans quoi du reste la pièce n'aurait pas lieu et l'horreur de l'ancien régime ne serait pas démontrée... Il y a ainsi, dans presque toutes les pièces de Vacquerie, un point sensible de convention, une pellicule d'invraisemblance sur lesquels fermer les yeux sinon l'action crève mort-née : cela est dans tout le romantisme, mais nulle part aussi disproportionné aux effets stupéfiants, formidables qui en résultent que chez Vacquerie. Pour que le drame ait lieu, Hugo ou Dumas vous demandent : « Admettez une grosse bizarrerie, une grosse impossibilité comme qui dirait un homme à deux têtes. » — « Un homme à deux têtes, » répondez vous? « Bigre! » Puis après une minute d'hésitation : « Enfin admettons... » Alors le drame a lieu et roule à grand fracas. Vacquerie lui à la fois beaucoup

plus vraisemblable et peut être moins vrai vous dit quelque chose comme : « Admettez simplement qu'un homme laisse tomber sa canne au moment précis où la montre d'un autre tout-à-fait étranger au premier s'arrêtera... » Mon Dieu ! rien là que de fort naturel, pourquoi pas ? Le drame commence dans l'incohérence apparente : vous ne savez pas à quoi il va aboutir ; au sixième acte — car les drames de Vacquerie ont parfois six actes — vous comprenez que sans cette canne perdue et cette montre arrêtée *au même moment* — c'est là l'important — toute une monstrueuse machine ne se serait pas mue, que, sans ce « moment simultané » de deux faits indifférents et fort éloignés l'un de l'autre, toute une formidable construction se serait écroulée. Encore une fois, Hugo et Dumas construisent sur une large base de convention et cela frappe moins, Vacquerie construit sur un grain de sable de convention et cela horripile... Agacé, on se dit : « Mais enfin ! pourquoi me bouleverser ainsi, me tirer tous les nerfs à fleur de peau, alors qu'il n'y avait qu'à souffler sur le grain de sable. » On finit par être pris de l'envie d'un théâtre où tout dépisterait le spectateur, d'un théâtre tout plein de petits faits qui ne serviraient à rien. — Il faudrait justifier mes comparaisons par des exemples tirés de l'œuvre. Que chacun y aille voir, cela en vaut la peine. Auguste Vacquerie est unique dans l'histoire entière du théâtre, puisqu'il y est à la fois l'auteur de deux ou trois chefs-d'œuvre et presque un cas tératologique. Sans compter qu'on peut trouver dans toute son œuvre le salutaire enseignement de quel enfer serait la vie au milieu d'une société uniquement basée sur le point d'honneur mondain ! Et dire que c'est là la dernière trace de la chevalerie ! Une des plus sublimes choses qui aient existé finit par ce ridicule nuisible et féroce, dont voici étalées avec une singulière inconscience de leur sauvagerie les possibles conséquences. Je crois qu'il n'existe rien dans aucune langue qui donne mieux

le sentiment de la foncière barbarie de la civilisation et de la société modernes... Tout est compris là dedans, l'honneur, l'amour, la paternité, la maternité avec des façons et des élans d'une félinité atroce; si les tigresses ont un langage pour leurs petits, elles doivent leur parler et leur apprendre à agir comme parlent et agissent les fauves mondains du théâtre de Vacquerie. Et cela permettra aux professeurs de littérature facétieux de risquer plus tard que, dans tout cet œuvre du reste, c'est précisément à ces façons tigresques qu'on reconnaît la griffe du lion. Pour n'en pas rester sur l'idiotie d'un mot que je ne veux pas de la fin, je répète que les amateurs de très fortes saveurs doivent mettre le théâtre de Vacquerie fort au-dessus de ceux de Hugo et de Dumas fils, entre lesquels on est par trop porté à l'oublier.

Quant à sa farce aristophanesque intitulée *Les Mots*, dont le premier acte se passe à l'intérieur d'un dictionnaire, elle est fort amusante par endroits, satire assez drôle de la prétention républicaine à l'égalité, mais entichée de graves contradictions, elle n'a ni plus de logique, ni somme toute plus d'esprit que la fameuse *Capitulation* dont on parle tant et que personne n'a lue, tant reprochée à ce Wagner dont Paris siffla le *Tannhaüser* en même temps qu'il sifflait les *Funérailles de l'honneur* de Vacquerie. Si ce dernier avait médité d'une façon moins superficielle et anticléricale sur « *le Verbe qui s'est fait chair* » et avait daigné lire et ce Campanella qu'il met en scène et les doctrines adverses que Campanella combattit, bref prendre parti pour ou contre les universaux, nous aurions eu une œuvre d'une haute portée, au lieu qu'une simple satire ayant ce genre de comique, bref, saccadé, monosyllabique, sarcastique, ricaneur, antithétique et vulgaire souvent que Victor Hugo fut le premier à réintroduire après un demi siècle et renouveler en France d'où il avait disparu depuis Voltaire... Les monologues du personnage « *Entr'acte* » sont du meilleur Vacquerie.

Le provençal fait une première petite apparition dans ma revue avec le poème *A la gloire d'Esclarmonde* par lequel a débuté le Marius André de *Montserrat*. Vraiment de la très belle poésie de mystique et de troubadour, une amplement déferlante improvisation d'amoureux chrétien et méridional au cœur ardent, à l'imagination sonore et à la langue résonante du souvenir des chevaleries d'antan. Cela a les clartés et les arêtes vives, le flot de pierreries et la composition confuse toute lyrique d'un vieux vitrail. C'est bien réellement jailli et chanté plutôt qu'écrit; c'est un cri du cœur et un bouillonnement du sang de la vingtième année, un coup de mistral d'ardent amour vierge, de premier amour...

Les livres de voyage de M. Gaston Vuillier réalisent en somme pour moi l'idéal du livre de voyage, c'est-à-dire vécu, raconté et illustré par le même homme qui soit à la fois écrivain et dessinateur. La tournure d'esprit de M. Vuillier n'est peut-être pas celle de mes rêves, mais qu'importe : le dessinateur est hors ligne et l'écrivain tout-à-fait suffisant : il vibre, il est bien informé, je ne lui en demande pas davantage. Gaston Vuillier il est, pourquoi le souhaiter autre en quoi que ce soit; il n'arrive déjà pas si souvent dans la vie de rencontrer un artiste si bien doué. Après ces deux monuments sur *les îles oubliées* et *la Sicile*, voici un beau livre sur *la Tunisie* par lequel la maison Mame se met une fois de plus au premier rang de celles qui entreprennent de nos jours de louables tentatives d'illustrations. Les gravures sur bois sont de toute beauté et prouvent une fois de plus la supériorité des moyens de reproduction *personnels* sur les mécaniques ; il me semble du reste que cela va de soi, et l'esprit humain est susceptible de bien des aberrations pour avoir pu un temps l'oublier. Je n'en

dis pas davantage sur cette *Tunisie* en ce moment et ici, l'œuvre de M. Gaston Vuillier sera prochainement de ma part l'objet d'une étude que je souhaite illustrée.

L'imprimerie Chaix, glorieuse pour avoir vu éclore toute l'œuvre de Chéret, le talent de ses meilleurs élèves et le commencement d'œuvre de ceux-ci : Meunier, Lefevre, René Péan, publie depuis plus d'une année une anthologie des *Maîtres de l'Affiche* qui rend merveilleusement justice à Chéret, à son école et à quelques étrangers. Une seule fois il y est arrivé malheur à l'un deux, et c'est à notre cher maître Hynaïs, dont la meilleure affiche a été dénaturée d'une façon déplorable ou bien par accident ou bien parce que modèle a été pris sur un des derniers exemplaires imprimés (car il a été fait abus du tirage lors de l'exposition de Prague). Ceci dit uniquement pour donner plus de poids aux éloges que j'adresse à l'ensemble de la publication. Cette fois, les collectionneurs d'estampes ne peuvent plus persister à exclure l'affiche du moment que la montagne vient à Mahomet et que l'affiche se réduit aux proportions de l'estampe pour leur faire plaisir, sans rien perdre de ses qualités de fraîcheur et de couleur, puisqu'il s'agit bel et bien de petites affichettes et non point de plus ou moins fidèles reproductions. On a tout dit sur Chéret; cet art qui saute aux yeux, et qui a le genre de charme sensible à tous, d'un bouquet de flamboyantes tulipes, est de ceux devant lequel le premier venu dira à peu près les mêmes choses que le penseur le plus réfléchi : il s'agit d'impressions, de flammes, de pétards, de feux d'artifice; cela se sent tout extérieurement; cela part, un cri de joie, c'est tout; c'est beaucoup. Une seconde fusée, un second cri de joie succède; et ainsi de suite mille fois, et mille fois la millième joie est égale à la première, comme semblable à l'éclat de la première,

l'éclat de la millième affiche! C'est un art peuple, une joie peuple, avec toutes les qualités de l'épithète et y ajoutant ce locatif *peuple parisien*, qui ajoute du même coup tant de choses après tout charmantes : esprit, goût, vie bruyante, enfantillage et blague... Le nom de Watteau a été prononcé; oui et non comme à chacune de ces comparaisons en l'air qui se lancent, que tout le monde ramasse et que tout le monde renvoie. Watteau démocratisé alors, mais Watteau démocratisé n'est plus Watteau! Et l'on dira tout à l'heure Chéret : un point, c'est tout, comme on dit Watteau. — Grasset : et voilà un autre art tout de raisonnement, de combinaison savante après le cri coloriste de l'instinct. C'est l'architecte succédant au peintre. — Forain : et voilà le caricaturiste, le moraliste, — Willette, le fantaisiste et le fantasque, — Hugo d'Alesi, le géographe, — Boutet de Monvel, l'enlumineur exquis — et ainsi de suite. Américains et Anglais apportent un tout autre esprit, cet humour pince-sans-rire et clownesque qui touche souvent à la très mauvaise farce et au macabre le plus lugubre; art sinistre d'homme gris qui a l'eau de vie mauvaise. — Les Belges sont meilleurs enfants : c'est la grande tenue décorative d'Auguste Donnay, le sans-façon populaire de Rassenfosse, ou la libre allure curieuse et chercheuse de Berchmans. — Les Allemands sont symbolistes et énigmatiques, Sattler inquiète par quelque chose d'occulte et de traitre, Otto Fischer en revanche, qui a fait à mes yeux la plus belle affiche qui soit au monde, inquiète cependant lui aussi par un coloris intense sans joie, et une sorte d'oppressante atmosphère qui est celle où se déroule tout le Faust de Gœthe... — On le voit, il y a tout un monde auquel se familiariser dans le cadre de quelques livraisons de ces maîtres de l'Affiche.

M. Eugène Grasset m'envoie les deux premiers papiers décoratifs de sa série meublante : la rêveuse femme au teint mat, à longue chevelure brune, dans le champ d'ombellifères amoureusement détaillées, — (un bocage sombre et un ciel bleu pommelé de nuages ne le cèdent en beauté à aucun paysage de Hans Thoma qu'ils évoquent manifestement, et pourtant Grasset comme tout Paris ignore Thoma), — et la longue demoiselle esthète en robe saumon, gants chiffonnés de Suède jaune, maniant le face-à-main avec un rien de prétention, une abondante toison rousse charponnée à l'arrière de son profil livide. Contre sa robe s'enlèvent des plants vigoureux de cette étrange fleur veloutée titrée en botanique vulgaire (la seule qu'il faille savoir) : crêtes de coq. Fond brunasse-verdasse de forêt. Chaque pièce est en son genre prodigieusement harmonieuse, et les deux créatures un peu affectées chacune à leur façon me donnent l'une la « pose » allemande, l'autre la « pose » anglaise, *chez la française*. Je ne sais ni comment ni pourquoi... Ces gentes dames bien typiques de notre esthétique fin de siècle méritent de prochaines compagnes... et aussi quelques compagnons? Quand donc rendra-t-on justice à la beauté du jeune homme? Il faudrait pour cela, — disent d'aucuns, — que les femmes ramassent le crayon et le pinceau? Pas de danger! Non contentes que d'être chantées par nous tous, elles trouveraient encore moyen de se chanter elles-mêmes; que dis-je, elles le trouvent déjà depuis longtemps? Vit-on jamais *une* artiste célébrer en poète un jeune homme? M^lle^ Vacaresco tout à l'heure peut-être, mais aussi *il* n'est pas un jeune homme comme les autres...

WILLIAM RITTER

UNE REFORME SOCIALE EN BELGIQUE (1)

II — *École ancienne : liberté relative de disposer.*

Les partisans de l'ancienne école constituent la force tant par leur nombre que par les arguments convaincants à l'aide desquels ils combattent leurs adversaires.

La plupart des juristes et légistes ont défendu et défendent encore sans relâche, et non sans succès, le principe sacré de la réserve. Dans les rangs de ces vaillants défenseurs de l'édifice social, dont la réserve héréditaire constitue une des pierres fondamentales, figurent les plus autorisés de la science : Wurth, Boissonnade, Brocher, V. Thiry et C. Deneus.

Leur cercle d'action s'étend dans tous les coins du pays, partout où le souffle dangereux de leurs adversaires a déjà fait sentir ses ravages.

Ils enseignent au monde instruit que la réserve héréditaire est une institution universellement reconnue par les nations civilisées; que c'est une institution qui constitue un progrès dans l'histoire du droit et de la civilisation ; et qu'elle se conforme harmonieusement à nos mœurs et à l'état de civilisation des populations

(1) Voir le *Magasin Littéraire* du 15 mai 1897, page 334.

qu'elle régit. Puis ils démontrent avec netteté et précision, que les nombreuses critiques de leurs adversaires ne sont fondées ni au point de vue de l'influence que la réserve exercerait sur la moralité des familles, ni au point de vue économique ; qu'au contraire, leurs théories sont bâties sur un sable mouvant et servent à saper les bases de l'édifice social.

La vérité se laisse combattre, mais non abattre!

La voix ne s'élève pas toujours bruyamment au-dessus des clameurs d'un public égaré par les sophismes. Mais la vérité garde toujours des asiles où elle est conservée avec un soin religieux, dans les temps troublés et d'où, tôt ou tard, quand les passions de la foule se sont calmées, elle fait sa rentrée triomphale dans le temple de la science.

Parcourons donc, dans leurs grandes lignes, chacune des parties de l'enseignement de ces savants éclairés. Prenons seulement la quintessence de leur réfutation saine et méthodique, et le principe de la réserve héréditaire nous paraîtra équitable, nécessaire et riche en bienfaits ; il suffit pour cela qu'on se pénètre des vues d'ordre supérieur qui ont inspiré l'institution de la réserve.

a) La réserve est conforme au droit naturel.

La liberté de tester est, il est vrai, elle aussi, une des conséquences les plus directes de la propriété, et par là elle découle du droit naturel (1).

Mais cette conséquence rationnelle du droit de propriété, quoique ayant ses racines au fond de la nature humaine, ne va pas jusqu'à laisser une liberté complète à l'homme qui meurt en laissant soit des enfants, soit des père et mère.

Nous admettons qu'il en soit ainsi quand il s'agit d'un propriétaire qui n'est pas père de famille ; mais

---

(1) THIRY, p. 15.

nous ne pouvons l'admettre quand il s'agit de quelqu'un qui a fondé une famille.

Le fils, ainsi qu'on le fait remarquer souvent, est *une extension de la personne* du père ; le père survit en lui. Il est donc naturel que le père assure aux enfants leur existence future et la conservation de l'état dans lequel il les a placés en leur donnant la vie.

Le père ayant appelé ses enfants à la vie, il est naturel qu'il assure leur existence en leur laissant ses biens ; et de même que les père et mère ont l'obligation d'entretenir dans leurs enfants l'existence qu'ils leur ont donnée, de les nourrir et de les élever : de même, les enfants ont un devoir tout aussi grand et aussi impérieux de secourir leurs ascendants dans le besoin. On pourrait ici pénétrer plus avant dans la question et scruter la nature de la loi naturelle, qui défend au père de famille de déshériter ses enfants. Mais peu importe que cette loi soit une loi de justice ou une loi de charité ; il suffit qu'il y ait une loi naturelle limitant la liberté du testateur père de famille.

Cette loi existe, elle repose sur la quasi identité du père et du fils, ou, si l'on veut, sur ce fait que la famille n'est pas une simple agrégation d'individus isolés ; mais un organisme qui a son unité propre de laquelle naît entre ses membres une espèce de co-participation des biens.

D'ailleurs, proclamer la liberté absolue de disposer, permettre de déshériter ses enfants, d'abandonner ses père et mère dans le besoin, sans raisons et sans motifs graves et plausibles, serait méconnaître un des caractères essentiels de la famille, sa continuité, qui suppose la transmission nécessaire d'une portion du patrimoine matériel en même temps que s'effectue celle du patrimoine moral.

Une loi providentielle, dit V. Thiry, exige que nous nous acquittions envers ceux à qui nous avons donné

le jour, des bienfaits que nous avons reçus de ceux de qui nous les tenons (1).

D'après Domat, la vie étant un don qui rend nécessaire l'usage des biens temporels, et Dieu lui-même les donnant par un second bienfait, qui est une suite de ce premier, il est naturel que les biens étant un accessoire de la vie, ceux des parents passent aux enfants comme un bienfait qui doit suivre celui de la vie (2).

b) La réserve est conforme à nos traditions historiques.

Le principe de la réserve héréditaire date des tous premiers temps. Il était connu chez les peuples orientaux et les Grecs (3). Moïse peut être considéré comme en étant le premier introducteur dans la législation hébraïque (4). L'antique droit Gudon permit seulement au père de faire quelques légers avantages à l'aîné ; en outre, il permit de déshériter l'enfant indigne, quand la cause en avait été jugée suffisante. Solon défendit à tout athénien d'instituer héritier un étranger du moment où il avait des enfants mâles.

Dans le droit romain, la réserve héréditaire a existé depuis son origine. On était guidé par l'idée que celui qui a des proches parents est obligé, en raison même des liens de parenté qui l'unissent à eux, de leur laisser *officie pietatis* une portion minime de la succession. Postérieurement, grâce aux formalités illusoires exigées pour la confection du testament, la loi fut éludée, et durant plusieurs siècles le père jouit de ce pouvoir extraordinaire de passer ses enfants sous silence et d'instituer en leur lieu et place un étranger, parfois un vil adulateur. La situation devenait intolérable, tant

(1) P. 2.
(2) *Lois civiles, des succ.*, préf. §. IV.
(3) Voyez C. DENEUS, et les auteurs qu'il cite, loc. cit. p. 1.
(4) *Genèse*, Ch. 15, 4 ; Ch. 35, 22 ; Ch. 49, 3 et 4.

étaient grandes les injustices qui en découlaient. Aussi ne tarda-t-on pas à admettre diverses restrictions à ce droit trop absolu. La plus importante résulta de la plainte d'inofficiosité. Cette plainte consistait dans une action tendant à faire restreindre les dispositions testamentaires ou entre vifs faites par le défunt. Elle était accordée, d'une part, aux descendants et aux ascendants dans le cas où il les avait injustement déshérités, sans même leur laisser à titre de legs ou de fidéicommis, une portion convenable de ses biens, et, d'autre part, à ses frères et sœurs germains ou consanguins, lorsqu'il leur avait préféré des personnes d'une conduite honteuse (1).

La réserve héréditaire existait également en principe dans notre ancien droit (2).

Les lois barbares préconisent la succession ab intestat. Elle se transmettait aux enfants et se partageait également entre eux. Il n'y était pas question de liberté testamentaire. Ainsi les Gaulois ne permettaient pas au père de famille de dépouiller les enfants : car la famille vivait sous le régime de la co-propriété.

Quand les Germains envahirent la Gaule, l'usage du testament y était encore inconnu : *Heredes successores que sui cuique liberi et nullum testamentum.* C'est encore sous l'influence persistante des idées romaines et de l'Eglise que s'introduisit plus tard le testament. Les Francs en firent même un usage assez fréquent du temps de Charlemagne. Le disponible variait beaucoup tant de quotité que de caractère.

Le droit coutumier devant son origine à l'ignorance et l'oubli des lois romaines d'une part, et à la désuétude

---

(1) Voir mon traité : *De la capacité de disposer, la quotité disponible et son calcul*, p. 155.

(2) CÉSAR, *De bello gall.* 19 ; BOISSONADE, p. 136 ; THIRY, p. 19 ; DENEUS, p. 16.

des lois barbares d'autre part, avait surtout sa contre-action dans le nord de la Loire.

La féodalité amena bientôt, comme une conséquence en quelque sorte nécessaire, l'établissement du droit d'aînesse qui n'avait, en général, que les biens nobles pour objet, et encore une partie de ces biens seulement. Le droit féodal consacrait donc au début une très grande liberté testamentaire pour la noblesse et la bourgeoisie ; car la plus grande partie du pays restait fidèle aux traditions germaniques. — La liberté testamentaire, large dans son extension surtout pour les nobles et les bourgeois, reçut dans la suite d'importantes restrictions. — Les institutions d'héritiers y étaient inconnues : *Deus solus heredem facere, potest, non homo.*

Le droit écrit, qui avait son centre d'action dans le midi de la France, ne connaissait pas plus que le droit coutumier la liberté testamentaire. La réserve héréditaire y était considérée comme un élément indispensable au bien-être de la société.

Les rédacteurs du code civil n'ont, comme on le voit, nullement innové quant au principe de la réserve ; ils ont seulement inscrit dans leurs lois un principe que des générations de toute espèce ont cru nécessaire et indispensable au bonheur et à la tranquillité du pays.

c) La réserve est universelle.

Les peuples civilisés ont tous, sauf quelques traces persistantes de la féodalité, proclamé le droit des enfants sur les biens de leurs parents comme base de leur régime successoral légal.

La plupart des législations européennes ont encore pris soin de sanctionner ce principe, en réservant une partie de la succession aux enfants et aux descendants du *decujus*, et en apportant de justes limites au libre exercice de disposer, soit du père, soit du fils. Parmi ces législations diverses nous pouvons signaler

celles de la Hollande, l'Espagne, le Portugal, la Suède, l'Autriche, la Roumanie, la Russie, l'Allemagne, la Suisse, la Norvège, la Bavière, la Grèce, l'Italie, la Prusse, la Saxe et le Danemark (1).

d) La réserve constitue un progrès sur la liberté testamentaire.

La réserve, dit M. Deneus, est une institution qui constitue, au point de vue de l'histoire et de la civilisation, un progrès sur la liberté testamentaire. De même que, dans l'histoire des peuples, la démocratie est un progrès sur l'aristocratie, ainsi dans l'évolution du droit, le principe de la réserve marque une étape nouvelle sur une civilisation moins avancée (2).

Les considérations par lesquelles Le Play et de Bousies essaient d'établir que la réserve est une assertion en contradiction avec les faits, sont dénuées de tout fondement. Le droit romain, au contraire, fournit la plus éclatante et la plus convaincante démonstration de la supériorité de la légitime sur la liberté testamentaire.

e) La réserve est conforme à nos mœurs.

D'abord, dit M. Cl. Deneus, parce que personne ne réclame la liberté absolue de disposer et qu'un très petit nombre ne demande qu'une simple augmentation du disponible (3). — En Belgique comme en France, les exemples sont très rares où un père de famille se plaint justement de ne pouvoir recourir à ce moyen violent : l'exhérédation, pour empêcher son enfant dépensier ou dissipateur de se jeter dans la ruine et le déshonneur. Il est même très rare de voir un père faire usage de la faculté que le législateur

(1) Mon traité, p. 179.
(2) P. 54.
(3) P. 60.

lui donne, en lui reconnaissant le droit de réduire un ou plusieurs de ses enfants à la part rigoureuse que la loi leur réserve. Même dans la noblesse, où se fait sentir plus vivement qu'ailleurs le désir de la conservation de l'influence du nom, de pareils testaments ne se font pas, ou ne se font que très rarement. Userait-on plus du droit de disposer, s'il était absolu ? Quoi ! dans une famille de deux enfants on peut attribuer le tiers de l'héritage à l'un des deux au-delà de sa réserve, soit en tout deux tiers, et on ne le fait pas! Est-ce peut-être par cette considération que les descendants de cet enfant indigne ne peuvent être responsables de la faute de leur père ? A-t-on perdu de vue l'article 1048 du Code civil, qui accorde aux père et mère la faculté de donner la quotité disponible à un ou à plusieurs de leurs enfants, par actes entre vifs ou testamentaires, avec charge de rendre ces biens aux enfants nés ou à naître au premier degré des dits donataires?

La liberté testamentaire se montre surtout incompatible avec ce sentiment de l'égalité qui forme le fond même de notre civilisation, qui se trouve dans toute notre histoire, avant d'avoir été solennellement proclamé en 1780, — contre lequel enfin les tentatives réactionnaires sont demeurées jusqu'à ce jour impuissantes.

Le régime politique, dit Deneus, sous lequel nous vivons, c'est, personne ne le conteste, la démocratie (1). — Or, la liberté testamentaire ou, pour parler le langage de Le Play, la transmission intégrale, c'est là une institution aristocratique; c'était le régime du Patriciat Romain, de l'ancienne noblesse française, c'est le système anglais. Il entraîne à sa suite le droit d'aînesse et les substitutions, dont les criants abus ont contribué pour une bonne part à l'avénement du régime de partage

(1) P. 62.

égal (1). — N'est-ce donc pas une mesure conçue dans un esprit véritablement démocratique, celle qui favorise l'accès d'un plus grand nombre à la propriété et à la fortune, ou du moins à l'aisance, à condition toutefois d'y collaborer par le travail (2)? — Quelques centaines de francs tombant dans les mains actives et économes, ne prépareront-elles pas une accession plus prompte de nouvelles et plus nombreuses familles à la petite propriété (3)?

f) La réserve exerce une influence prépondérante sur la moralité des familles.

On prétend arbitrairement que la légitime est la cause directe de l'affaiblissement de l'autorité paternelle, du respect filial, et qu'elle rend la sécurité paternelle incertaine; qu'elle fait régner dans la famille la discorde et la désaffection fraternelles; qu'elle excite les enfants à la paresse et à la débauche; et enfin qu'elle entraîne avec elle la stérilité du mariage.

Ces accusations sont dénuées de tout fondement solide. Elles sont bâties je le répète sur un sable mouvant. Les père et mère ont la faculté inviolable de récompenser et de punir leurs enfants, selon leurs mérites ou selon leurs fautes. Le père qui aura à se plaindre de la conduite d'un enfant, a des moyens efficaces de correction: si son fils est âgé de moins de seize ans commencés, le père pourra jusqu'à la majorité ou l'émancipation requérir la détention de son enfant pendant six mois ou plus (art. 277). Le père pourra requérir la détention même de son enfant qui a des biens personnels, ou qui exerce un état (art. 382). Le père ou la mère a également durant le mariage et après la dissolution du mariage la jouissance des biens de ses

---

(1) C. DENEUS, loc. cit. p. 62.
(2) » » 63.
(3) » » 64.

enfants, jusqu'à l'âge de dix-huit ans accomplis (art. 384). Les enfants ne peuvent aussi se marier, sans le consentement de leurs parents, avant l'âge de vingt et un ans accomplis. Ont-ils atteint cet âge ils doivent encore faire, en due forme à leurs parents, une demande respectueuse par l'intermédiaire d'un officier public De plus les parents peuvent faire placer sous conseil judiciaire, voir même demander l'interdiction, de celui de leurs enfants qui fait des dépenses folles, qui dissipe tout son patrimoine par de vaines profusions, qui gaspille sa fortune.

La loi engage même les parents à réprimer leurs enfants prodigues; ceux-ci, toutes les nations policées les ont regardés comme entachés d'un vice honteux et repréhensible; les lois de Solon les ont déclarés infâmes et les ont bannis des assemblées publiques. D'autres peuples de la Grèce leur ont refusé la sépulture dans le tombeau de leurs ancêtres; et le Préteur Romain, suivant une formule antique, leur adressait ces paroles austères : « Puisque tu dissipes par ta mauvaise conduite l'héritage de tes pères, et que tu réduis tes enfants à l'indigence, je t'interdis l'administration et l'aliénation de tes biens. »

Le Code moins sévère que les lois des peuples anciens, tout en ordonnant de réprimer ce vice, ne prononce pas de peines rigoureuses pour ces cas; il lui impose un frein : il ne frappe pas, il n'avilit pas; il éclaire, il dirige. Il donne au prodigue un conseil, dont l'assistance lui est nécessaire pour agir, engager ou aliéner. C'est l'art. 513 qui porte cette prescription : « Heureuse et sage disposition, » dit un des orateurs du Tribunat, le citoyen Tarrible, « qui ménage à la justice la faculté de n'employer la sévérité et la rigueur de l'interdiction que dans les cas les plus pressants et les moins équivoques, et qui, en conservant à l'homme faible la disposition de ses revenus, le met

en même temps dans l'impossibilité légale de devenir le jouet de ces êtres vils qui ne rougiront pas de tendre des pièges à sa faculté, pour engloutir sa fortune et le précipiter dans le malheur (1). »

Enfin, les parents peuvent priver leur enfant rebelle de la quotité disponible et l'attribuer à ceux qui sont restés dans le devoir.

D'ailleurs, l'emploi de ces moyens n'est pas de nature à relever sérieusement le prestige des parents. Les fondements de ce prestige, de cette autorité, ce sont, suivant les aveux des adversaires eux-mêmes, l'éducation, le développement des sentiments religieux et moraux et surtout l'exemple de la vie vertueuse, régulière, économe des parents ; car la vie exemplaire et immaculée de ces derniers est naturellement regardée et considérée par leurs enfants comme une ligne de conduite, de laquelle ils croient, avec raison, ne pouvoir s'écarter sans violer les devoirs que les parents leur ont imposés, sans enlever à leur auteur, qui leur a procuré des biens, au prix de toute une vie honnête de labeur et de sueur, ses vœux les plus chers, les plus nobles. Un père est d'ailleurs bien misérable, disait déjà Montaigne, qui ne tient l'affection de ses enfants (si cela doit se nommer affection) que par le besoin qu'ils ont de ses secours (2). Triste père, dit C. Deneus, que celui qui, pour sauvegarder les restes de son autorité méconnue, se voit forcé de recourir à la continuelle menace de déshériter ! (3)

La liberté testamentaire est encore moins une condition de respect filial.

Si les parents voient malheureusement leur autorité méconnue, a-t-on pour cette raison, le droit d'y voir

---

(1) Extrait du discours prononcé le 8 germinal an XI, corps législatif.

(2) *Notes sur l'Angl.*, p. 120-121. — GLASSON : *Hist. des inst. de l'Angl.*, t. VI, p. 24.

(3) P. 113.

un effet de la loi du partage? Ne doit-on pas plutôt, lorsqu'on jette un coup d'œil sur la généralité des familles où règne l'harmonie la plus parfaite et où les enfants ont pour leurs père et mère une affection et un respect jaloux, en accuser des causes morales telles qu'une coupable faiblesse, une éducation négligée ou une réprimande tantôt trop indulgente, tantôt trop brutale? Sans doute, dit M. Deneus, il se peut que l'influence d'une bru ou d'un gendre fasse perdre au fils ou à la fille de leur respect filial, et qu'elle fasse prévaloir leurs intérêts matériels sur ce sentiment sacré; on comprend que dans ce cas exceptionnel le législateur autorise le père à sévir contre l'enfant qui lui a manqué. Mais l'exhérédation n'est que la sanction suprême du respect filial : ce n'est pas le moyen de le faire naître, ni de le restaurer. Si ce sentiment se perd, ce n'est pas tant la loi que les mœurs qu'il faut en rendre responsable (1).

Croire d'autre part que la liberté testamentaire est nécessaire pour assurer aux parents une existence confortable durant les quelques jours qu'ils ont encore à vivre, est une erreur que M. Deneus démontre avec une logique parfaite, une précision nette et avec une grande clarté d'expression. « Est-il nécessaire, dit-il, de bouleverser l'économie de notre régime successoral pour permettre au père de revenir sur un acte de faiblesse? S'il a cédé son bien contre une pension et si celle-ci n'est pas acquittée, il peut faire annuler cette cession en vertu de la condition résolutoire tacite (C. civ. art. 1184). S'il a donné son bien, il peut faire révoquer cette libéralité pour cause d'ingratitude (C. civ. art. 955 et 1076). Il peut enfin vendre sa terre et vivre du prix placé à intérêt. Que si

(1) P. 214.

l'amour de la propriété lui tient trop au cœur, il peut louer son bien et en dépenser les fermages. La liberté testamentaire est inutile. Sous un régime de transmission intégrale, tout irait bien peut-être, tant que l'entreprise prospérerait; mais si l'héritier associé se ruine, les autres enfants en seront-ils mieux disposés à l'égard d'un père qui n'a rien fait pour eux ? » (1)

Prétendre que la réserve héréditaire fait naître entre eux la discorde et la désaffection est une thèse en opposition directe avec le bon sens et dont l'expérience démontre la fausseté. La liberté testamentaire, au contraire, susciterait, selon V. Thiry, entre les enfants une lutte incessante dans le but de devenir héritier choisi. Sachant qu'ils ont tout à attendre de la volonté de leur père, ils s'efforceraient à l'envi de capter sa bienveillance; ils se regarderaient comme des rivaux et bientôt comme des ennemis (2).

On dit encore que la réserve est propre à exercer sur l'activité des enfants une influence désastreuse, à les engager à s'abandonner à la paresse, à l'oisiveté et à la débauche. L'assurance que les enfants ont d'une part héréditaire les encourage à vivre dans l'oisiveté et le désordre.

Si ces idées sont vraies, la conséquence logique à en induire serait celle qu'un bon père de famille doit déshériter tous ses enfants. Sinon, il exciterait ses enfants préférés à la corruption et à la ruine. Dès lors, dit C. Deneus, il faut supprimer purement et simplement l'hérédité et le testament; car il n'est pas plus permis de corrompre ses neveux ou des étrangers que ses propres enfants : il faut que tous débutent par le même point de départ (3). La part héréditaire consi-

(1) P. 217.
(2) P. 25.
(3) P. 218.

dérée à un autre point de vue est une ressource pour celui qui n'a rien, et qui voudrait se créer une position honorable dans la société. L'enfant économe, laborieux et zélé, entreprenant, trouvera dans cette portion du patrimoine paternel les ressources nécessaires pour faire les premiers pas dans une carrière, soit libérale, soit commerciale, soit industrielle, soit agricole, où il pourra prendre son essor, s'élever à l'aisance, former un nouveau cercle de famille et répandre les fruits de son industrie et de ses travaux sur ses proches, sur ses amis, et sur tous ceux qui gémissent sous le poids des épreuves ou de l'infortune.

Enfin la stérilité du mariage que les adversaires de notre régime successoral veulent présenter comme une conséquence de la réserve héréditaire, peut être envisagée comme la perle de leurs arguments. Ce n'est pas ici le lieu de s'étendre sur cette objection, dit Thiry, je me bornerai à dire que je comprendrais qu'on attribuât ce fléau à une décadence morale, au scepticisme religieux; mais je ne puis comprendre qu'on cherche la cause dans l'égalité du partage. Celui qui refuse de donner le jour à de nombreux enfants, par la crainte de ne pouvoir laisser à chacun une fortune suffisante pour faire figure dans la société, ne changera certainement pas d'avis à ce sujet, parce qu'il lui sera permis de léguer tous ses biens à l'un en condamnant les autres à la misère ! (1)

Les critiques des partisans de la liberté testamentaires sont-elles mieux fondées au point de vue économique ?

La plupart des économistes s'accordent à reconnaître les nombreux bienfaits de notre législation.

D'abord la petite culture utilise mieux et avec infiniment plus de soin toutes les parcelles du sol et donne lieu à une plus grande production brute.

---

(1) P. 29.

D'autre part elle offre pour l'état une puissante garantie de sécurité, parce que tous ces petits propriétaires sont très attachés à leur conservation et toujours prêts à les défendre. Il n'est pas indifférent, dit V. Thiry, que la terre soit aux mains de grands capitalistes, sans attache à leurs domaines, ou en celle de petits propriétaires exploitant par eux-mêmes, dépositaires fidèles des traditions d'ordre, de travail, de vertu qu'ils s'appliqueront à transmettre de père en fils (1).

M. Thiry parle évidemment des grands capitalistes sans attache à leurs domaines; car, comme le dit fort bien Paul Leroy-Beaulieu, un grand domaine bien dirigé est, dans un canton, une école que rien ne peut remplacer. Il y a toutefois cette différence entre l'agriculture et l'industrie que, tandis que la grande industrie détruit en général la petite, la grande propriété et la petite peuvent, au contraire, faire très bon ménage ensemble et se rendre des services mutuels.

La grande propriété est très utile aux petits propriétaires qui l'entourent, elle leur fournit de bonnes journées, et leur permet de ne consacrer à la culture de leur champ que des heures surérogatoires, dont le produit, quel qu'il soit, est tout bénéfice pour eux. Les petits propriétaires ne sont nulle part si prospères que lorsqu'ils se trouvent entourés d'un grand domaine intelligemment dirigé.

L'agriculture est donc également intéressée au maintien des divers modes de culture. Si même la grande propriété devait être préférée, de puissants motifs d'ordre social exigeraient encore la protection de la petite propriété (2).

(1) P. 32.
(2) Cl. De Neus, loc. cit., p. 112.

Conclusion

Ces divergences d'opinion nous démontrent nettement dans toute leur simplicité, deux grandes vérités que les maîtres mêmes des deux écoles ont bénévolement reconnues; mais, aveuglés qu'ils étaient par l'ardeur de leur conviction profonde, ils se sont égarés dans des discussions passionnées et stériles.

La première de ces vérités est que le principe de la réserve héréditaire, tel qu'il a été consacré par notre législateur et tel qu'il est appliqué dans les articles 913 et 915 du Code civil, est en parfaite conformité avec le droit naturel, avec les traditions historiques, les mœurs et l'intérêt économique de notre pays, et constitue la clef de voûte de nos mœurs, de la tranquillité et de la prospérité de notre société. Rayer ce principe sacré de notre Code, ce serait miner les fondements de notre société; et bientôt on verrait s'écrouler notre édifice social tout entier. L'expérience a prouvé à Rome, comme ailleurs, là où les considérations politiques et l'orgueil national avaient contribué à introduire dans la législation la liberté testamentaire, que cette liberté illimitée excessive et dangereuse a donné lieu aux plus grands abus, au spectacle révoltant de pères déshéritant leurs enfants au profit de vils adulateurs, de familiers complaisants ou de concubines éhontées.

Pour la Belgique, pour notre pays, qu'on le croie ou qu'on ne le croie pas, qu'on le veuille ou qu'on ne le veuille point, la réserve est, en fait, la base de l'organisation sociale. La prospérité publique, presque tout entière, repose sur ce principe antique et vénéré, et n'a pas d'autre support.

Exclure la réserve héréditaire de notre pays, en priver la génération qui s'élève, sous un vain prétexte de respect filial, de progrès, serait à nos yeux la plus malheureuse des entreprises. En abandonnant le principe de la réserve,

on risque fort, nous le répétons, de voir crouler, avec l'ancien régime, tout l'édifice de l'ordre et de la prospérité publique.

Cela s'est vu ailleurs, et nous pourrions, comme d'autres, être ensevelis sous les ruines que nos propres mains auraient préparées.

Ne songeons donc plus, dit M. Deneus, à introduire chez nous des institutions que nos mœurs repoussent aussi manifestement; laissons à l'Angleterre son régime de transmission intégrale, dont s'accommode son organisation à tant d'égards encore féodale (1); ne poursuivons pas cette dangereuse chimère d'imposer à un pays démocratique les coutumes tutélaires de l'aristocratie. C'est que chaque nation a son passé, son caractère et ses mœurs particulières, auxquels ses lois se plient; ce qui chez l'une est salutaire et bienfaisant peut être mauvais et désastreux chez l'autre, tant demeure vraie cette observation de Maurice Block, que la valeur intrinsèque d'un gouvernement, d'une institution n'est rien : tout dépend de la manière dont on s'en sert. Et Le Play lui-même reconnaît que les institutions ne produisent tout ce qu'on en peut attendre qu'à condition d'être en conformité avec les mœurs (2).

Maintenons ce principe de la réserve, ce principe démocratique, ce principe universellement reconnu. Et en attendant qu'on comprenne mieux sa valeur, après l'avoir soumis à la critique du juste et de l'utile, reconnaissons du moins avec M. Brocher « qu'une institution qui s'est ainsi manifestée à travers les âges, a certainement pour elle le témoignage de l'histoire; qu'elle ne peut avoir vécu d'une pareille vie, que parce qu'elle est

---

(1) Cf. PLASSON, *Hist. des Instit. de l'Angl.*, t. VI, p. 237; TAINE, *Notes sur l'Angl.*, p. 188.

(2) *Organis. de la famille*, § 21, p. 191.

revêtue d'une grande puissance morale et a de profondes racines dans la nature humaine (1) ».

La seconde vérité se concilie harmonieusement avec la première et est renfermée dans l'expérience qui nous enseigne que la loi devrait, en vertu du juste absolu, reconnaître une plus grande autorité au père, et devrait lui procurer un moyen plus efficace de réagir contre ses enfants pervers, prodigues ou dissipateurs, afin qu'il pût les empêcher de dépenser dans la débauche, la fortune qu'il a soigneusement recueillie au prix de son travail ardent et de ses pénibles labeurs. Il y a des cas, dit M. Deneus, où le père doit pouvoir sévir contre le fils majeur qui l'a outragé ou qui déshonore sa famille. Sous ce rapport, notre Code présente une regrettable lacune en ne laissant au père qu'une contrainte morale bien insuffisante. Le Play a raison quand il dit qu'il est bon que le père soit en situation de faire sentir à ses enfants que, dans cette vie, l'acquisition du bien-être est subordonnée à l'accomplissement du devoir. « Garantir quand même la fortune aux enfants n'est pas leur assurer la vertu et le bonheur; ce n'est pas davantage préparer la prospérité des peuples, car la richesse ne peut être possédée, sans danger social, que par ceux qui en sont dignes. Il y a quelque chose de plus précieux que l'argent à laisser à nos fils, et les qualités d'une race valent mieux que l'or, qui déprave s'il n'est accompagné de la valeur de ceux qui le possèdent (2). »

Le moyen de relever l'autorité affaiblie du père, doit être, disions-nous, efficace! en ne changeant pourtant rien au principe sacré de l'égalité fraternelle et tout en ne nuisant pas aux descendants de l'exhérédé, innocents des fautes de leur auteur. Telles doivent être les qualités

---

(1) P. 71.

(2) DE BOUSIES, *Lois successorales*, p. 221.

essentielles de la réforme que les nécessités du temps nous imposent.

Comment le trouver? Les uns ont préconisé le droit d'aînesse; d'autres l'exhérédation pure et simple, sans aucun contrôle ; d'autres encore ont cru nécessaire de reconnaître aux parents le droit, soit de déshériter les enfants pour les causes déterminées par la loi et sous le contrôle de la justice, soit de réduire au simple usufruit la portion héréditaire. Avant de faire un choix, examinons le caractère de chaque système réformateur.

A) *Le droit d'aînesse.* — Le régime féodal amena dans la noblesse l'établissement du droit d'aînesse, inconnu dans la législation romaine et dans les coutumes germaniques.

Ce privilège avait sa raison d'être dans les nécessités du service militaire dû par tout vassal à son suzerain. Les fiefs que les bourgeois étaient parvenus à posséder étaient aussi régis par le droit d'aînesse; mais le peuple restait fidèle aux traditions germaniques. Après la chûte de la féodalité, il se maintint dans les grandes familles, parce qu'il était éminemment propre à leur conserver la richesse et l'influence qui s'y attache. Ce droit, qui variait beaucoup dans ses applications, subsista jusqu'à la révolution française, mais il n'avait, en général, que les biens nobles pour objet et seulement une partie de ces biens. Telle est l'origine du droit d'aînesse. Si le droit d'aînesse n'a plus guère pris de racines, étant contraire au génie du droit français, ses conséquences étaient d'autant plus déplorables. Il fit régner dans la famille, la discorde et la haine fraternelles : les autres enfants, privés de leur part dans ces biens, se croyaient même déshérités de leur part dans la tendresse de leurs parents. D'ailleurs tous les auteurs, juristes et publicistes, voire même les partisans de la liberté testamentaire, ont, à raison, répudié le droit d'aînesse. « Le droit d'aînesse, dit V. Thiry, qui existe encore dans les familles de la

pairie, est façonné de longtemps à la transmission intégrale, tandis que, quand même on le voudrait, il serait impossible de l'implanter dans un pays comme le nôtre habitué à l'égalité.

« L'Angleterre a d'ailleurs pour ses cadets, des ressources qui manqueraient aux nôtres. Là, ceux qui n'obtiennent qu'une faible partie de l'héritage paternel trouvent de larges compensations dans les emplois de l'armée de terre, de la flotte, du clergé, dans les fonctions civiles. Les colonies ouvrent une vaste carrière à la hardiesse de leur génie commercial.

« Il en est tout autrement chez nous, où une population très dense se trouve agglomérée sur un espace restreint déjà trop défriché peut-être; où toutes les carrières sont encombrées, où les fonctions publiques ne peuvent, en général, subvenir aux besoins de la famille de ceux qui les exercent et où enfin le caractère du peuple l'attache au sol natal et l'éloigne des expatriations aventureuses. » (1).

B) *L'exhérédation pure et simple.* — L'exhérédation était admise dans la plupart des législations anciennes, dans notre droit coutumier et dans la nôtre jusqu'aux derniers temps. De nos jours on la retrouve dans quelques codes européens, notamment en Allemagne et en Autriche. Notre code a rejeté l'exhérédation pour de justes causes, comme le faisait le droit romain.

En remettant, dit le conseiller d'Etat Bigot-Préameneu, cette arme terrible dans la main des père et mère, on n'a songé qu'à venger leur autorité outragée, et on s'est écarté des principes sur la transmission des biens. Un des motifs qui a fait supprimer le droit d'exhérédation, est que l'application de la peine à l'enfant coupable s'étendait à sa postérité innocente. Cependant

---

(1) P. 30.

cette postérité ne devait pas être moins chère au père équitable dans sa vengeance; elle n'en était pas moins une partie essentielle de la famille, et devait y trouver la même faveur et les mêmes droits. Or, il n'y avait qu'un petit nombre de cas, dans lesquels les enfants de l'exhérédé fussent admis à la succession de celui qui avait prononcé la fatale condamnation. Ainsi, sous le rapport de la transmission des biens dans la famille, l'exhérédation n'avait que des effets funestes: la postérité la plus nombreuse d'un seul coupable était enveloppée dans sa proscription; et combien n'étaient pas scandaleux, dans les tribunaux, ces combats où, pour les intérêts pécuniaires, la mémoire du père était déchirée par ceux qui s'opposaient à l'exhérédation, et la conduite de l'enfant exhérédé présentée sous des traits que la cupidité cherchait encore à rendre plus odieux! (1)

La non-admission de l'exhérédation, dit Thiry, ne peut être une raison de décadence pour le pouvoir paternel, parce que les faits qui motivaient cette peine dans le droit romain et même dans le droit coutumier, étant des crimes énormes, ne se présentaient que très exceptionnellement (2).

En tout cas, ajoute M. Deneus, l'exhérédation ne pourrait être complète: le père doit toujours des aliments à ses enfants, même indignes, car l'obligation alimentaire est une dette qu'il a contractée par son fait, et d'un autre côté les enfants ne doivent pas tomber à la charge de la société (3).

c) *L'exhérédation pour cause déterminée.*

Plusieurs, dit M. Deneus (p. 223), se montrent opposés à son rétablissement, même pour causes déterminées et sous le contrôle des tribunaux. M. Boissonade la

(1) *Code civil, auteur du dict. forestier*, t. I, p. 103.
(2) P. 24.
(3) P. 222.

juge inutile et dangereuse : « Notre loi, dit-il, est suffisante. Elle punit les attentats à la vie et à l'honneur du père, en rendant indigne de sa succession, le fils qui s'en rendrait coupable. Le code pénal réprime les injures, les violences, la diffamation : les tribunaux doivent trouver dans la qualité du prévenu un motif de plus grande sévérité. Les autres causes, comme l'association avec des malfaiteurs et les désordres de conduite, sont aussi suffisamment atteintes par la loi pénale, ou manquent la plupart du temps de la précision jugée nécessaire en pareil cas. Même dans la mesure la plus restreinte, et pour ne prendre que l'exemple des coups et blessures, que de nuances délicates où l'arbitraire, la passion, la haine même trouveraient moyen de se glisser! Il est donc inutile de confier la répression de ces faits à l'autorité paternelle. Nous ajouterons que cela serait dangereux au premier chef, car le plus souvent ce ne serait pas le père offensé qui prendrait l'initiative du châtiment, ce serait la suggestion d'un frère jaloux, d'une bru ambitieuse ou d'une belle-mère intrigante (1) ».

M. Deneus répond magistralement à cette objection en les termes suivants : « L'art. 727 du Code civil n'exclut de la succession paternelle que les fils coupables des derniers des forfaits. Mais nos lois civiles et pénales punissent-elles la vie dissolue et tous les outrages qu'un fils peut faire à son père? Et dans les cas où elles réprimment ces injures graves, n'en laissent-elles pas moins subsister cette anomalie de garantir au coupable un droit irrévocable sur les biens de celui qu'il a outragé? Puis le père qui a à se plaindre de son enfant, aura-t-il toujours le triste courage de s'adresser au juge, de prendre le public pour confident de son désespoir ou de sa honte? Il est immoral qu'un fils indigne puisse exercer des droits

(1) *Hist. de la rés.*, p. 556. — Cf. aussi BUFNOIR : *Journal des écon.*, 1890, t. II, p. 287 (C. DENEUS, p. 223).

sur la succession paternelle; les enfants doivent à leurs parents pour le moins autant que le donataire au bienfaiteur qui l'a enrichi : il est donc juste d'admettre l'exhérédation pour cause d'ingratitude. On verrait ainsi cesser le scandale d'un fils revendiquant sans conteste sa part des biens d'un père qu'il n'a pas, à la vérité, tué, mais que ses désordres ont fait mourir de chagrin et de honte; biens qui d'ailleurs sont depuis longtemps le gage d'une nuée de créanciers, et que la saisie va immédiatement enlever à ce fils dénaturé. Et d'autre part, comme garantie, l'exhérédé peut en appeler à la justice, dont l'intervention ne serait pas ici plus exorbitante qu'en matière de révocation de donation, de captation, de mise sous conseil, d'exclusion de tutelle ou de divorce (1). »

Nous sommes d'accord avec M. Deneus pour reconnaître que les arguments que fait valoir M. Boissonade ne justifient que le principe de la réserve, la nécessité de son inviolabilité et l'inutilité de la liberté testamentaire. Il démontre, d'autre part et avec raison, qu'un juste renforcement du pouvoir paternel sur ses enfants s'impose indubitablement; qu'il faudrait armer suffisamment les parents pour qu'ils puissent sauvegarder le respect qu'on leur doit toujours, et maintenir leurs enfants dans l'honneur et dans le devoir. Néanmoins nous ne pouvons admettre son système. L'objection qu'il a lui-même prévue répond pour nous. » L'exhérédation est inconciliable avec le respect dû aux ascendants, même après leur mort. Car, bien qu'elle soit établie pour causes déterminées, l'enfant s'efforcera de prouver l'injustice de son père, et l'on verra se reproduire ce qui se passait dans l'ancienne France, où, comme le dit l'exposé des motifs du titre des donations, « la mémoire du père était déchirée devant

(1) P. 224.

les tribunaux ». Et nous pouvons y ajouter qu'un tel système ferait chaque fois connaître tous les secrets du foyer paternel.

D) *Réduction au simple usufruit de la portion héréditaire.* — On avait trouvé, dit le conseiller d'état Bigot-Préameneu, les traces de cette disposition officieuse dans les lois romaines; mais, après un examen plus approfondi, on y a découvert la plupart des inconvénients de l'exhérédation.

La plus grande puissance des père et mère, c'est de la nature et non des lois qu'ils la tiendront. Les efforts des législateurs doivent tendre à seconder la nature et à maintenir le respect qu'elle a inspiré aux enfants; la loi qui donnerait au fils le droit d'attaquer la mémoire de son père, et de le présenter aux tribunaux comme coupable d'avoir violé son devoir par une proscription injuste et barbare, serait elle-même une sorte d'attentat à la puissance paternelle; elle tendrait à la dégrader dans l'opinion des enfants. Le premier principe dans cette partie de la législation est d'éviter, autant que possible, de faire intervenir les tribunaux entre les pères et mères et leurs enfants. Il est le plus souvent inutile et toujours dangereux de remettre entre les mains des pères et mères des armes que les enfants peuvent rendre inoffensives.

C'eût été une erreur de croire que l'enfant, réduit à l'usufruit de sa réserve héréditaire, ne verrait lui-même que l'avantage de sa postérité, et qu'il ne se plaindrait pas d'une disposition qui lui laisserait la jouissance entière des revenus. Cette disposition, officieuse pour les petits enfants, eût été, contre le père ainsi grevé, une véritable interdiction, qui eût pu avoir sur son sort, pendant le reste de sa vie, une influence funeste. Comment celui qui aurait été proclamé dissipateur par son père même, pourrait-il se présenter pour des emplois publics? Comment obtiendrait-il la confiance dans n'importe quel genre de profession?

N'était-il pas trop rigoureux de rendre perpétuels les effets d'une peine aussi grave, quand la cause pouvait n'être que passagère?

Il a donc été facile de prévoir que tous les enfants, ainsi condamnés par les pères et mères, se pourvoiraient devant les tribunaux; et avec quel avantage n'y paraîtraient-ils pas?

La dissipation se compose d'une suite de faits que la loi ne peut pas déterminer; ce qui est dissipation dans une circonstance, ne l'est pas dans une autre. Le premier juge, celui dont la voix serait si nécessaire pour connaître les motifs de sa décision, n'existerait plus.

Serait-il possible d'imaginer une scène plus contraire aux bonnes mœurs, que celle d'un aïeul, dont la mémoire serait déchirée par son fils réduit à l'usufruit, en même temps que la conduite de ce fils serait dévoilée par ses propres enfants? Cette famille ne deviendrait-elle pas le scandale et la honte de la société? et à quelle époque pourrait-on espérer que le respect des enfants pour les pères s'y rétablirait? Il aurait donc bien mal rempli ses vues, le père de famille, qui, en réduisant son fils à l'usufruit, n'aurait eu qu'une intention bienfaisante envers ses petits-enfants, et s'il eût prévu les conséquences funestes que sa disposition pouvait avoir, n'eût-il pas dû s'en abstenir? (1)

E) *Comment trouver le vrai moyen de résoudre ce problème*, contre lequel tant de savants sont venus se heurter infructueusement? Nous n'avons pas la prétention de le résoudre, seulement nous croyons faire chose utile et accomplir un devoir en signalant à l'attention de ces grands hommes un moyen facile, nous semble-t-il, d'écarter les grands inconvénients qui entachent les différents systèmes exposés ci-dessus, et de répondre

(1) *Titre des donat. entre vifs*, p. 104.

amplement aux vœux émis par les maîtres des deux écoles : respecter la réserve héréditaire dans sa conception et son étendue, remettre entre les mains des parents une arme puissante, pour qu'ils puissent sauvegarder le respect qu'on leur doit toujours et maintenir leurs enfants dans la voie de l'honneur et du devoir, sans nuire en rien aux enfants de l'exhérédé, innocents eux des fautes de leurs auteurs, et sans que la disposition nouvelle soit un germe de discorde et d'accusations réciproques.

Le Code civil même nous indique la voie à suivre pour arriver au but souhaité. L'article 1048 du Code permet aux pères et mères de disposer des biens disponibles, en tout ou en partie, en faveur d'un ou plusieurs de leurs enfants, par actes entre vifs ou testamentaires, avec charge de rendre ces biens aux enfants nés et à naître, au premier degré seulement, des dits donataires.

Qu'on permette aux parents de donner, dans les conditions déterminées par cet article, non pas uniquement la quotité disponible, mais aussi la part réservataire de cet enfant, et la question si controversée sera résolue. Tous les abus criants que les maîtres des deux écoles ont signalés, disparaîtront devant l'extension du disponible dans les justes limites de cet article.

Pourquoi, diront certains lecteurs, cette extension que le Code n'a pas crue nécessaire ?

Parce que le système du Code présente ce double inconvénient :

A) Le fils dissipateur peut gaspiller sa réserve au détriment de ses enfants.

B) Les enfants zélés ont le droit d'être mécontents de voir le dissipateur être avantagé. C'est un encouragement public au vice : se méconduire, fouler aux pieds ses devoirs de fils et de citoyen, jouir de plaisirs honteux, et se voir après gratifié, à titre de récom-

pense, d'un usufruit au-delà de sa réserve, au grand dam de ses autres frères et sœurs !

Ce système n'est pas nouveau ! c'est une simple extension, réclamée par les nécessités du temps, d'un système préexistant, déjà vieilli, et dont les citoyens ont fait un usage aussi sage que rare.

Puisse le vent qui souffle à toutes les réformes amener aussi celle-ci.

C. DE BOCK-BAUWENS

DÉCOURAGEMENT

(Pantoum malais)

L'or du soleil scintille au sommet des rochers
Tandis que la vallée est recouverte d'ombre.
Je songe à mes efforts vainement dépensés,
De tristes souvenirs me reviennent sans nombre.

Tandis que la vallée est recouverte d'ombre
Entre les monts altiers vole un nuage blanc.
De tristes souvenirs me reviennent sans nombre,
Mais des rêves d'amour rajeunissent mon sang.

Entre les monts altiers vole un nuage blanc;
Le ciel libre est bien loin, la montagne bien haute...
Mais des rêves d'amour rajeunissent mon sang,
Mirage d'un bonheur qui ne fut point mon hôte.

Le ciel libre est bien loin, la montagne bien haute,
Le nuage s'arrête à ses flancs desséchés...
Mirage d'un bonheur qui ne fut point mon hôte,
L'or du soleil scintille au sommet des rochers.

FERNAND MALLIEUX

PENSÉES DU SOIR !

Pour une petite pensionnaire

Sonnet

La lune rayonnait d'un éclat pur ce soir.
Sous la voile gonflée en ma barque voguante
Je rêve, en regardant l'onde resplendissante
Du feu des astres d'or, brillants dans le ciel noir.

Et sur le bord du lac, je puis apercevoir
L'arbre argenté qui chante une chanson mourante.
Au bien doux bruissement de sa feuille tremblante
J'entends l'arbre gémir sa prière du soir.

Pourquoi pleurer ainsi dans le vent sur la grève?
Pourquoi ce soir si doux et ce si triste rêve,
Et la lune d'argent dolente dans les cieux?

Ma nacelle chétive évoque dans les flots,
De bien secrètes voix et de sombres sanglots.
Mon âme est triste, et j'ai des larmes dans les yeux!

PAUL ESTRAN

GEORGES RAMAEKERS

PARLER de Georges Ramaekers, ce ne me sera guère difficile — bien que j'en aie beaucoup à dire.

Tenez, prenez donc son récent volumet, au titre clair et gai et frais et chanteur, comme un ruisseau dans la forêt, hâtif, fiévreux, irrité, écumeux d'une pierre qui le transperce ou d'une racine noire qui le chatouille, lumineux, de ci de là, de l'or en fusion qu'y laisse goutter entre les feuilles d'un vert jaune, le soleil épandant au dehors, par toute l'atmosphère, son lac de lumière.

Et sur la couverture, vous verrez, en dessous d'un pimpant et joli frontispice, illustrant de son paysage d'étangs, de blés et de verdures à fermes blanches et rouges, à clocher villageois dominant de loin toute la campagne, les vers du livre, qui sont, en retour, comme une légende rythmée, vous verrez cette note : *Collection de la Lutte,* qui s'explique au dos du volume par cette devise : *L'art pour Dieu!* et ce fier titre **La Lutte**, *revue catholique d'Art.*

Et tout Georges Ramaekers se trouve exprimé en ces quelques mots. **La Lutte**! sa revue, sa revue qu'il anime, à qui il donne vie, comme l'âme au corps, ou, pour user d'une comparaison moins séculaire,

comme le soleil à un ciel bleu, un nuage blanc, une branche verte.

Sa **Lutte**! Ah! c'est qu'il l'aime, c'est qu'il l'adore de mille et une attentions et prévenances, presque comme ferait, en quelque chapelle bleu pâle aux vitraux vert mystique, vert glauque, comme un ruisseau où viendraient boire les agneaux, à l'autel mignon et blanc, soyeux de fleurs et de dentelles tel le berceau de l'enfant divin, — une sœur sacristine, dont seul saurait parler le doux et triste Rodenbach et qui serait toujours à veiller autour de la statue de Marie, plaçant parfois à ses pieds un vase où rayonnent les pétales blancs de marguerites, cueillies de ses doigts bleutés, cassant un pli dans sa robe empesée, de velours bleu constellé d'orfroi, relevant d'une épingle le voile de dentelles givrées...

Mais, s'il la chérit, sa **Lutte**, de cet amour religieux, il l'aime aussi, comme un preux aimerait sa Colada et sa Tizone, il l'aime vaillamment, comme un estoc qui lui permettra de briser les écus, de fendre les crânes d'où souvent ne jaillira nulle cervelle et de planter sur un créneau son gonfanon aux langues dardées, où le Christ se nimbe de cette devise : L'Art pour Dieu!

L'Art pour Dieu, qu'est-ce que c'est que ça?.... se sont d'abord demandé bien des messieurs dignes et chauves, et ils ont ri, peut-être pour la première fois de leur existence utilitaire et toute préoccupée de la chose publique — et de la loi sur l'augmentation des traitements.

L'Art pour Dieu! eh! n'est-ce pas une formule naturelle, logique et superbe — pourtant digne de votre vie, ô Joseph Prudhomme de l'an mil huit cent quatre-vingt-dix-sept, qui avez délaissé le pantalon à pont levis, et qui, en culotte de jersey et bas écossais, bécanez maintenant par la nature, à

dix kilomètres à l'heure; l'Art pour Dieu? Eh bien là, descendez prudemment de votre Peugeot, modèle quatre-vingt-douze, laissez Mélanie avec les petites continuer la route, jupes au vent, — et regardant cette campagne, ces avoines, ces seigles, ces blés, ces saules argentés, le papillotement de ces fermes et ce ciel, d'un bleu adouci de gris à l'horizon, et au zénith d'un bleu violent de Méditerranée ou d'Hellade, dites-moi qui les a faits. Vous me regardez, avec une bouche s'arrondissant en œil de bœuf, comme si c'était la première fois que telle question parvenait à votre tympan et à votre cervelle. Vous n'en savez rien, voulez-vous dire? Moi, je soutiens — pour des raisons dont je vous fais grâce — que c'est Dieu. Or donc, si c'est Dieu qui a fait cette toute beauté, n'est-il pas doublement logique, que l'artiste, créature de Dieu, fixe, comme but suprême à son œuvre d'Art magnifiant la création, le Créateur?

Mais vous devenez violet, monsieur Prudhomme, fils digne de votre célèbre papa, Joseph aussi, dont la statue trône en tant de Panthéons, vous devenez violet. Craignez l'apoplexie, vite, remontez à bécane et rejoignez Mélanie -- pas trop rapidement, toutefois. Car avant tout, il faut de la prudence, de la prudence, n'est-ce pas monsieur Prudhomme? Pour moi, je quitte les bécanes et les ânes, pour revenir — berger d'idées et de mots — à mes moutons de tantôt.

Malgré la nouveauté — le grand obstacle — et la hardiesse de cette devise, la **Lutte**, fondée, voici deux ans, avec un nombre de rédacteurs fort restreint — jugez donc, outre Georges Ramaekers, Paul Mussche, qui certes ne devaient pas se disputer, pour leurs manuscrits, les pages — et, en gardant la proportion, un nombre plus restreint encore de lecteurs, *la Lutte* prospéra si bel et si bien, qu'elle bataille, en ce moment, nous pouvons le proclamer sans outrance

de vérité, aux premières lignes de l'armée des jeunes artistes catholiques.

Mais plus oultre, toujours ! On l'a dit assez au congrès de Gand, pour rénover les lettres catholiques, il ne suffit pas que les revues prospèrent, il faut en plus des essais et des critiques où se cloîtrèrent, jusqu'à ce temps, les lettrés catholiques, — des livres. Georges Ramaekers l'avait déjà prévu. Et, à la Noël, avec la naissance de la Lumière du monde, la collection de la **Lutte** vit le jour avec la *Nuit Rédemptrice,* plaquette exquise de naïveté priante, bien que l'écriture en soit parfois un peu floue, le coloris assez terne, et indécis le contour. Mais il ne faut ignorer que cette plaquette fut écrite il y a déjà plusieurs années, sur un pupitre de sapin, entre un Cicéron, un pion et un Démosthènes.

Mais voici qu'advient une œuvre plus marquante — tout en ayant encore les défauts d'un livre de début et de prime jeunesse : l'*Hymnaire du Printemps.*

Ce qu'il faut y noter, avant toute autre, comme qualité caractéristique, c'est la façon dont la nature, je ne dirai pas est sentie, mais revit en ces vers.

Qu'est-ce que ce volumet, sinon une série de promenades dans la nature, avec, à chaque instant, un tableautin saisi et fixé, en un clin d'œil, avec aussi souvent des cris émerveillés d'ivre délire, devant la beauté des campagnes?

Oui, c'est là une note bien personnelle et toute originale, je le ferai observer, que ces hymnes rapides et éblouis, que cette lancée du verbe nerveux dans la joie ensoleillée du Mai de la Nature et de la Foi, lancée qui se communique, par bonds ou fluctuations agiles et sinueuses, au vers et au rythme, par résonances diversement frappées et par la répétition de certains cris

C'est le printemps de toutes choses
au matin rose ;
et de jeunesse triomphant
c'est le printemps !.....

Et nous venons, nous, les Poètes,
Bonne Madone, ô vous si bonne,
Bonne Madone du carrefour
— dont la bouche au passant sourit —
pour votre tête qui se penche
vers nos âmes avec amour,
vous offrir la couronne blanche
de nos célestes rêveries.

Car — ainsi qu'on vient de s'en apercevoir — poète chrétien, dès que la nature l'a ému, toujours quasi, il se tourne vers son Dieu, fût-ce en priant sa Mère divine, fût-ce en regardant un clocher. Selon lui, s'il fleurit des coquelicots entre les blés et au pied des haies des myosotis, c'est uniquement pour que s'en couronne quelque image de grand' route.

Bref, c'est un naturiste chrétien.

Et je pense qu'il ne comprend pour cela la Nature, pas moins bien que S[t] Georges de Bouhélier et tous les autres naturistes panthéistes, quoi qu'en puisse dire le gardien de leurs immortels principes, Maurice le Blond.

Je dirai même qu'il la comprend mieux que tout panthéiste, parce qu'il est chrétien, et qu'il y voit derrière la matérialité, Dieu, alors qu'un panthéiste n'y verra que la matérialité et toujours la matérialité, selon le degré du don qu'il a, de se laisser imbiber de l'ambiance et avec tel ou tel symbole, qu'y mettra sa faculté généralisatrice, mais sans jamais dépasser, dans ses généralisations, les horizons de la matérialité.

Toutefois cette opinion ne m'empêchera d'admirer une œuvre de naturiste panthéiste, si elle me rend la nature dans son admirable extériorité, tout en regrettant qu'il ait eu la vue bornée par la matière, qu'il n'ait pu apercevoir le véritable Éternel et découvrir, les yeux illuminés du rayon de la Foi, derrière et même dans la matière créée, le Dieu qui la créa et qui y enfonça si souvent, en la modelant, l'empreinte de son pouce géant.

Mais ceci est du mysticisme et par conséquent cela est malsain, comme dit si souvent Maurice le Blond dans son *Essai sur le Naturisme,* sans jamais nous dire le pourquoi.

Et de plus,—me permettra-t-il de lui poser ce second pourquoi? — pourquoi veut-il donc que l'interprétation de la nature soit panthéistique, alors que lui-même soutient dans la préface de son essai que « Paganisme, Chrétienté, Genre national et mouvement scientifique, voilà les quatre grandes traditions que doivent renouer, pour une définitive synthèse, les jeunes et candides esprits soucieux d'une œuvre humaine conforme à la nature. » Car, somme toute, avec ses quatre causes, agissant ensemble, mais l'une avec bien plus d'efficience que l'autre, tel le Christianisme, comment veut-il que nous ayons, comme effet synthétique, la compréhension panthéistique de la nature?

Et de plus, laissant là ces influences et prenant celle qui devrait lui être capitale, la nature et par là j'entends la nature seule, nullement éclairée du soleil de la Foi, je ne sache pas qu'elle oblige à la concevoir comme une forme de Dieu. Sapristi, en quelle fourche de branches a-t-il donc été dénicher son panthéisme?

Le livre de Georges Ramaekers est une preuve d'ailleurs de ce que j'ai posé. Je le connais intimement. Il aime la nature et vit en quotidien tête à tête avec elle et sans l'appeler un sage ni tomber en pâmoison, je puis le dire doué de remarquables facultés compréhensives.

Et pourtant, bien que d'inspiration chrétienne essentiellement, en ses vers tressaille toute l'infinie vie des campagnes, transparaissent les étangs avec

> les immobiles poissons rouges
> dans du soleil,

monte la houle argentée des blés, papillottent, de lumière, les feuillées,

> entre les champs beau petit ruisseau d'or
> un tout petit chemin sableux
> où dégringole et puis regrimpe encore
> pour redescendre et remonter vermiculaire
> et disparaître enfin sous les bois bleus
> qui bornent sur le ciel l'horizon circulaire.

Et monte surtout

> l'élan, vers Dieu, des gothiques clochers
> que le soleil matinal illumine.

Certes — pour quitter cet agaçant panthéisme de pose et reparler plutôt de ces poèmes frais — on pourrait reprocher à Georges Ramaekers d'objectiver trop la nature. Oh ! je le sais bien, une idée philosophique le dirige dans la composition et le classement de ses poèmes. Les sous-titres Hymnes de Clarté, d'Amour et de Foi, qu'expliquent les épigraphes, le prouvent surabondamment. De plus — et c'est moi-même qui l'ai fait remarquer tantôt, en y insistant — ses vers ne sont qu'un incessant hymne au Créateur. Voilà deux mérites très grands, sans doute. Mais ne serait-il pas mieux encore de faire une part plus large à l'intelligible dans ses vers, en sorte qu'ils puissent servir, à leur tour, d'épigraphe et d'y faire palpiter des interprétations nuancées de l'âme du paysage, dans le genre de celle-ci :

> Et c'est là que mon cœur a tant de fois senti,
> Quand le soir agitait les feuilles en bruit d'ailes,
> La présence de Dieu, aimante et fraternelle.

Ah ! qu'il la sente donc partout, partout fluer en lui mystiquement, elle que l'on trouve, — diverse à chacun — planant en tous les triomphes crépusculaires, voletant, douce infiniment, dans toute sente

bordée d'orge barbue et pelucheuse, et dans les élans verts de la forêt, grave, fière, pure, hautaine presque, enfin dans tous les paysages, avec un caractère différencié à l'infini, que l'Artiste — interprète de Dieu à l'homme — a comme mission de saisir et de fixer éternellement, avec toutes les puissances de son verbe.

Mais cette qualité, apparue déjà, se développera certes, chez Georges Ramaekers, qui fut entravé ici par les broussailles de la voie neuve où il marche, pélerin infime, vers l'Infini, et qui n'en est — je le répète — avec l'*Hymnaire du Printemps*, qu'à un livre de début. Le voici seulement à un âge où l'on maîtrise sa langue — car parfois ici elle manque encore de couleur — et où l'on va commencer à s'attacher non plus tant à fixer le seul pittoresque, mais à traduire l'intelligible du paysage et ses rapports avec l'âme et Dieu.

Mais ce que je revendiquerai, avant tout, c'est que, sous la couverture rose de ce coquet bouquin, revit de la nature et de la vraie nature — ce qui est énorme et rare.

Ah! nous en avons assez et même trop de ces soleils électriques, de ces arbres en carton et de ces paysages de grand air d'opéra ou de panorama.

Neufs d'esprit, crions avec le poète :

Evivat! voici le soleil
Le soleil tout au long de l'hiver attendu,
Le jeune et gai soleil vermeil
Dans le ciel tout en bleu tendu!

EDGAR RICHAUME

COMMUNION D'ENFANT

Les anges ont dressé la table eucharistique,
Aimable et chère enfant; approche en la candeur
De ta grâce naïve et goûte la grandeur
Et les suavités du banquet séraphique.

Présente à Dieu les fleurs de ta douce innocence;
Pare ton jeune front du bandeau virginal;
Il faut que tout soit blanc au festin lilial
Où l'Hôte trois fois saint appelle ton enfance.

Sans crainte, va.... Jésus t'admet au grand mystère.
Ouvre au large ton cœur et ton âme et dis lui :

« Doux Jésus, que je sois comme ce feu qui luit
D'amour et se consume au pied du sanctuaire.

Que je sois la colombe innocente et fidèle,
Effleurant sans souci les ronces du chemin,
Qui s'élève vers toi, dès l'aube du matin,
Et trouve un doux abri sous ta main paternelle.....

Et toi, Seigneur, pour moi, pour ta brebris craintive,
Sois le Maître adorable et le divin Pasteur.
Protège ma toison du souffle séducteur,
Guide mes pas tremblants vers l'éternelle rive.

Sois la source d'eau vive où mon âme s'abreuve,
Sois l'astre rayonnant où s'éclairent mes yeux,
Sois mon ami, mon bien, mon trésor précieux,
Mon tout dans l'allégresse et mon tout dans l'épreuve ! »

Enfant, l'autel reluit de fleurs et de lumière,
Les ostensoirs sacrés rutilent au soleil;
Mais Jésus aime mieux que l'or et le vermeil
Le cœur charmant et pur que son amour éclaire.

. . . . . .
. . . . . .

Mon Seigneur, je suis indigne
De cette faveur insigne
De m'abriter sous ton toit,

Mais qu'un seul mot de ta bouche
Parle à mon cœur et le touche,
Et je volerai vers toi!

FRANZ VAN CAENEGEM

Juin 1897

PETITE CHRONIQUE

L'apparition, annoncée pour le prochain hiver, de *La Cathédrale* de M. Joris-Karl Huysmans renouvellera, semble-t-il, le tapage que suscita *En Route*. Déjà, le *Correspondant* ayant accueilli des pages inédites et très belles du futur livre, des clameurs indignées surgissent dans certaine presse évidemment catholique. Un châtelain d'Ille-et-Vilaine se lève pour flétrir, dans *la Vérité*, « l'inconvenance orgueilleuse, incohérente, nébuleuse, ridicule et grotesque » du chapitre publié, lequel apparaît, aux regards de l'obtus abonné, comme un « indéchiffrable rébus, une malsaine et burlesque élucubration ». Tout cela parce que M. Huysmans a cru pouvoir nier le talent littéraire de M. Henri Lasserre, « greffier de miracles », affirmer la puissance de M. Zola, et dire qu'au point de vue de la compréhension de l'art, le public catholique est à cent pieds au dessous du public profane. Comme si M. Huysmans était seul, parmi nous, à penser ainsi ! Voilà qui présage, pour cet hiver, un amusant déchaînement d'invectives.

M. le prince de Joinville briguera, dit-on, la succession académique de son frère, le duc d'Aumale. Au fait, pourquoi pas ? La nullité de ses titres l'impose au parti des *ducs* et son élection ne surprendrait personne.

Poussières, le recueil des vers, et *Rythmes oubliés*, les poèmes en prose, de Barbey d'Aurevilly, impatiemment attendus par les admirateurs fidèles du grand écrivain, ont paru chez Lemerre. Tirage de luxe, à petit nombre.

Le collège échevinal de Gand rêve, dit-on, l'organisation d'expositions collectives, dans quelques grandes villes du pays, des chefs-d'œuvre de l'art flamand. Van Eyck triompherait à Gand, Memling à Bruges, Rubens à Anvers, etc. Les administrations communales se

prêteraient tour à tour, dans ce but, leurs trésors artistiques. On peut craindre que la réalisation de ce dessein rencontre maint obstacle; mais l'initiative est belle et l'on n'y saurait trop applaudir.

M. Antonin Proust raconté dans la *Revue blanche :*

« Régulièrement refusé à tous les salons, Manet, en 1867, ouvrit à ses frais, au bout du pont de l'Alma, une exposition particulière. Il y avait rassemblé une cinquantaine de toiles, parmi lesquelles, outre le fameux *Buveur d'absinthe*, se trouvaient l'*Enfant à l'épée*, le *Guitariste*, le *Déjeuner sur l'herbe* (que l'empereur avait été voir au Salon des refusés de 1863 et devant lequel il s'était longuement arrêté), l'*Olympia*, la *Chanteuse des rues*, *Jésus insulté par les soldats*, etc. puis des natures mortes superbes. « Ce fut un éblouissement ; le public fut cependant sans pitié. Il riait devant ces chefs-d'œuvre, se réservant sans doute la ressource de pleurer plus tard devant ce qu'il admirait. Les maris conduisaient leurs femmes au pont de l'Alma ; les femmes y menaient leurs enfants. Il fallait que tout le monde s'offrît et offrît aux siens cette rare occasion de se dilater la rate. Tout ce que Paris contenait de soi-disant peintres classés se donnait rendez-vous à l'exposition Manet ; c'était un concert de poussahs en délire. »

La *Revue du Palais* publie, sous ce titre : *Mon premier procès*, un extraordinaire article de M. Francisque Sarcey, dit l'oracle des mufles. En voici quelques spécimens, où la balourdise la plus rare éclate à côté de l'autogobisme le plus divertissant :

« Il s'éleva avec force *contre* les critiques qui abusent de leur plume pour frapper, *contre* toute justice, sur ceux dont le nez leur avait déplu, ou sur celles qui n'avaient pas voulu passer sous leurs fourches caudines. Mais où son indignation ne *connut* plus de bornes, c'est quand il *prit* à partie les écrivains qui ne *prenaient* pas même la peine d'aller voir les œuvres dont ils eussent à parler, qui les abîmaient sans les *connaître*.... Avoir l'air de tendre la *main* au malheureux qui se noie et le frapper avec la *planche* sur laquelle il croyait trouver un refuge... L'estime dont *je* jouissais parmi mes confrères et chez le public... Ce fut une révolte de *mon* bon sens... J'étais entré dans la critique théâtrale vers les derniers mois de l'année 1859... J'y avais conquis assez vite une notoriété considérable... J'avais été tout de suite distingué par les connaisseurs... Je comptais parmi ceux que l'on appelait par badinage, en souvenir de la *Vie de Bohême*, les critiques influents. J'étais surtout fort écouté quand je parlais de l'ancien répertoire.... Je sentais bien que j'avais pour moi le grand public.. »

Soyez tranquille, oncle Sarcey, vous l'avez toujours.

Les amateurs d'indiscrétions posthumes, qui comptaient sur la publication des inédits de Lamartine pour salir sa mémoire après celle de tant d'autres écrivains, vont être déçus. La Société propriétaire des œuvres du poète, réunie sous la présidence de M. Emile Ollivier, a estimé qu'il fallait suivre les indications de Mme Valentine de Lamartine.

En conséquence, la correspondance, les œuvres politiques et les poèmes de jeunesse de l'auteur des *Méditations* ne seront jamais imprimés. Les manuscrits en ont été déposés à la Bibliothèque nationale, où ils ne pourront être consultés avant un temps assez long.

Tant mieux ! Voilà au moins une noble gloire mise à l'abri.

❦

La revue *Cosmopolis* régale, en mai, ses lecteurs d'un poème de M. Stéphane Mallarmé. Pour être d'un genre neuf, il n'en est pas moins hermétique. La typographie y assume une importance tout à fait capitale, paraît-il. En voici les trois premières pages : « Un coup de dés jamais quand bien même lancé dans des circonstances éternelles du fond d'un naufrage soit que l'abîme blanchi étale furieux sous une inclinaison plane désespérément d'aile la sienne par avance retombée d'un mal à dresser le vol et couvrant les jaillissements coupant au ras les bonds très à l'intérieur résume l'ombre enfouie dans la transparence par cette voile alternative jusqu'adapter à l'envergure sa béante profondeur en tant que la coque d'un bâtiment penché de l'un ou l'autre bord le maître hors d'anciens calculs où la manœuvre avec l'âge oubliée surgi inférant jadis il impoignait la barre de cette conflagration à ses pieds de l'horizon unanime que se prépare s'agite et mêle au point qui l'étreindrait comme on menace un destin et les vents le nombre unique qui ne peut pas en être un autre esprit pour le lancer dans la tempête en reployer l'âpre division et passer fier hésité tout chenu cadavre par le bras écarté du secret qu'il détient plutôt que de jouer en maniaque la partie au nom des flots un envahit le chef coule en barbe soumise naufrage cela direct l'homme sans nef n'importe où vaine... »

Cela continue. Ce poème, où l'absence totale de ponctuation est essentielle, se titre : *Un coup de dés jamais n'abolira le hasard.* Mais le titre importe-t-il ?

❦

Depuis que, pour avoir eu l'irrémissible et difficile courage d'envoyer promener je ne sais quel bretteur assoiffé de réclame qui prétendait l'amener sur le pré, Léon Bloy avait été congédié avec mépris comme un indigne, de tous les « organes » de la presse parisienne, la conspiration du silence s'était savamment ourdie autour de lui. La consigne était de ne plus prononcer son nom.

M. Octave Mirbeau vient, généreusement, de violer cette consigne pour célébrer, selon ses mérites, l'œuvre nouvelle du réprouvé : *La Femme pauvre.* Voici :

« Le cas de Léon Bloy est vraiment unique dans ce qu'on est convenu d'appeler : la littérature.

Voilà un homme d'une rare puissance verbale, le plus somptueux écrivain de notre temps, dont les livres atteignent, parfois, à la beauté de la Bible. Ne cherchez ni dans Chateaubriand, ni dans Barbey d'Aurevilly, ni dans Flaubert, ni dans Villiers de l'Isle-Adam, une prose plus architecturale, d'une forme plus riche, d'un modèle plus savant et plus souple. Dans quelques pages du *Désespéré*, par-delà d'antipathiques violences et des malédictions disproportionnées, il s'est élevé jusque les plus hauts sommets de la pensée humaine. Pour peindre des êtres et des choses, il a, souvent, trouvé d'étonnantes, de fulgurantes images qui les éclairent en profondeur et pour jamais... Il en est d'incomparablement grandes et nobles. Elles naissent, à chaque page, sous sa plume, tout naturellement et sans efforts. Il est en état permanent de magnificence.

Même dans la frénésie de l'insulte, il est magnifique encore; il peut dire de lui-même qu'il est un « joaillier en malédictions ». Il sertit d'or l'excrément; il monte sur des métaux précieux, précieusement ouvrés, la perle noire de la bave. Quand il en arrive à ce point d'orfèvrerie et de ciselure, l'excrément lui-même devient un joyau. Nul n'a plus le droit d'en sentir l'originelle odeur, et tous peuvent s'en barbouiller la face sans honte.

Quoi qu'il en soit, si ceux-là qui ont charge de nous éduquer avaient la conscience de ce qu'est la beauté, s'ils comprenaient la responsabilité qu'est leur mission propagatrice, il y a longtemps qu'ils eussent choisi, dans les œuvres de cet admirable écrivain, tels paragraphes, tels chapitres ou telles phrases, pour en faire des modèles d'éloquence. Il n'y en a, nulle part, de plus impeccable et de plus superbe.

Voilà cet homme. Eh bien! parmi les milliers et les milliers d'écrivailleurs, dont les ouvrages encombrent les rayons des librairies et les cases — j'allais dire les caves, des cervelles bourgeoises — Léon Bloy est peut-être le seul — le seul, vous entendez bien — à qui il soit interdit de vivre de son métier. Non seulement il ne peut pas en vivre, mais le miracle est qu'il n'en soit pas mort. D'autres, hélas! et qu'il aimait, en sont morts, près de lui! Il a connu dans ses bras l'agonie d'un pauvre enfant à qui il a été refusé que le grand talent de son père ne fût pas assez riche pour acheter les deux sous de lait pur nécessaire à son innocente et fragile vie!

Lisez la *Femme pauvre*. C'est un livre dont on vous dira, peut-être, qu'il est mal fait, qu'il manque d'unité, de composition, de psychologie mondaine. C'est peut-être vrai, mais lisez-le tout de même, car il est rempli de choses inégalables. Et puis, sous l'orage des invectives et des vociférations, sous les grands éclats d'un orgueil intolérable — j'en conviens — vous entendrez aussi saigner un cœur dans ce livre douloureux où chaque ligne est comme l'ahan, le cri de révolte, et l'acceptation finale de cette montée au Calvaire que fut, jusqu'ici, la vie de Léon Bloy.

Oh! je sais bien, tout le monde prétendra que cette vie, c'est lui seul qui l'a faite. Sa misère, il l'a forgée de ses propres mains. Par son intransigeance, par son orgueil, par sa fièvre d'extermination, il

a ouvert entre lui et les autres un espace infranchissable, que nul n'osa franchir, car il n'est peut-être personne que ses invectives n'aient atteint et marqué à la face. Sa situation, il l'a rendue si excessive que ceux-là qui tenteraient de le défendre et de reconnaître publiquement les dons supérieurs, les dons uniques, qui font de lui un si exceptionnel tempérament d'écrivain, seraient englobés dans la même haine que lui. Tous se taisent, les uns par rancune, les autres pour ne point paraître complices de ses mépris, de ses dégoûts, de ses excommunications. Il y a beaucoup de lâcheté dans ce silence, soit ; mais il y a autre chose, aussi, par où le malentendu s'accuse davantage, c'est que Léon Bloy n'est pas quelqu'un de notre temps ; il est dépaysé dans ce siècle qui ferme ses oreilles à la parole ardente des vieux prophètes, aux anathèmes des vieux moines, ou qui en rit, comme d'une farce, quand il lui arrive de les écouter. Je me le représente souvent, comme un Jean-Baptiste, allant traverser les déserts, la bouche pleine d'imprécations, ou comme quelque moine distribuant, du haut d'une chaire, dans une église du moyen âge, les anathèmes et les malédictions.

La gendarmerie nationale s'oppose aux apostolats errants ; elle appelle ça du vagabondage. Comme il n'y a plus de désert, Léon Bloy a trouvé un silo. Il s'est creusé lui-même la fosse de ses mains ; il a creusé son corps d'ulcères liturgiques, il a bordé sa fosse de culs de bouteilles, de clous, d'excréments déclamatoires pour la rendre inaccessible, pour être plus nu, pour être plus seul avec son humilité sainte et son saint orgueil, plus seul avec Dieu. De cette fosse, il jette aux passants des bouses de lumière et d'éternité, des haines d'or, le verbe le plus sauvage et le plus magnifique, lourd et pénétrant comme la lave et l'aérolithe. »

M. D.

LES LIVRES

Les hors-nature par RACHILDE. — Paris, Edition du Mercure de France.

Il ne faut parler de ce livre que pour le mettre au pilori ; il continue dignement l'odyssée littéraire d'une femme-écrivain qui voua son talent à la description des perversités les plus dégradantes et des raffinements d'abominable hystérie. F. V.

Squelettes fleuris par TRISTAN KLINGSOR. — Edition du Mercure de France.

Ce sont une série d'ariettes où ne manque ni la grâce, ni la fantaisie, ni l'habileté — mais peut-être l'originalité : l'influence y est frappante de Regnier et de Maeterlinck. F. V.

Crépuscules par ANDRÉ FONTAINAS. — Edition du Mercure de France.

Ce recueil de vers, s'il range l'auteur parmi l'école symboliste pour la conception qu'il a de la vie, le rapproche du groupe parnassien

pour la plasticité de son expression; l'image forte, harmonieuse, rutilante domine dans ces diverses pièces; c'est une vraie fête des yeux et de l'imagination; ceux qui croient pourtant que la poésie ne va point sans une part de rêve, souhaiteraient peut-être à l'œuvre d'André Fontainas un peu d'émotion et de sentiment. F. V.

Idées de demain par JULES GILLARD. — Liège, Godenne.

Ces idées de demain sont presque des idées d'hier : la renaissance de l'idéalisme, que l'auteur célèbre avec un enthousiasme de débutant, est un fait désormais acquis; en tout cas la plaquette de M. Gillard groupe fort habilement et fort éloquemment — en le style un peu pontifiant mis à la mode par M. de Vogüé — les diverses étapes du renouveau spiritualiste. F. V.

Histoire abrégée de la poésie par l'abbé J. TIMMERMANS. — Gand, Siffer.

Ce livre résume fort clairement et fort complètement l'évolution poétique chez les différents peuples; à une œuvre qui n'a certes que la prétention d'être une sorte de tableau synoptique, on ne peut demander des appréciations très raisonnées et très profondes; il nous plaît de remarquer néanmoins que l'auteur a su être juste envers les maîtres des lettres modernes et que le parti-pris dénigrant de jadis a fait place chez lui à un louable éclectisme. Le livre est à recommander aux professeurs de collège. F. V.

TABLE DES MATIÈRES

Premier semestre de l'année 1897

Livraison du 15 Janvier

Pages

I. Le Tombeau de Taine, HENRI BOLLEAUX 5
II. *Souvenir*, LÉON SAHEL 13
III. Revue des livres, des estampes et de la musique publiée, WILLIAM RITTER 15
IV. Etude littéraire et psychologique sur Gustave Flaubert (*fin*), J. FLEURIAUX 30
V. A propos d'un Cours de littérature, LOUIS BELMONT 56
VI. Petite Chronique, M. D. et J. R. 65

Livraison du 15 Février

I. Confetti, H. DE BAETS 73
II. *Automne*, LÉON SAHEL 109
III. Une âme sacerdotale — L'abbé Félix Klein, JOSEPH SOUDAN. 110
IV. *Complainte de Pierrot*, GASTON DELLA FAILLE DE LÉVERGHEM 131
V. Corte blanc, NÉEL 132
VI. *Vers*, FRANZ SOUDAN 145
VII. Petite Chronique, M. D. 147

Livraison du 15 Mars-15 Avril

I. L'idéal littéraire, Abbé FÉLIX KLEIN 153
II. De l'attitude des catholiques vis à vis des écoles littéraires contemporaines 169
III. Quelques appréciations 232
IV. *Soleil couchant*, PAUL MUSSCHE 238
V. Revue des livres, des estampes et de la musique publiée, WILLIAM RITTER 239
VI. *Soleil*, LÉON SAHEL 254

Pages
VII. Chronique historique, ALFRED DE RIDDER 255
VIII. *Bois sacré*, NÉEL 269
IX. Conte blanc, NÉEL 271
X. Petite Chronique, M. D. 280
XI. Les Livres, HENRI BORDEAUX 283

Livraison du 15 Mai

I. Revue des livres, des estampes et de la musique publiée, WILLIAM RITTER 287
II. Cuique suum, J. LINTELO S. J. 303
III. *Le moulin silencieux*, GASTON DELLA FAILLE DE LÉVERGHEM 318
IV. L'âme du violoncelle, PAUL AMAURY 319
V. Une réforme sociale en Belgique, CLÉMENT DE BOCK . . . 324
VI. L'Aquarelle — Ses origines — Sa diffusion — Son état actuel, ALBERT DUTRY 335
VII. De la critique — (A propos d'un livre récent), FIRMIN VANDEN BOSCH 343
VIII. Petite Chronique, M. D. et J. S. 351
IX. Les Livres, A. DE R. 357

Livraison du 15 Juin

I. Revue des livres, des estampes et de la musique publiée, WILLIAM RITTER 359
II. Une réforme sociale en Belgique (*fin*), CLÉMENT DE BOCK . 378
III. *Découragement*, FERNAND MALLIEUX 405
IV. *Pensées du Soir*, PAUL ESTRAN 406
V. Georges Ramaekers, EDGAR RICHAUME 407
VI. *Communion d'enfant*, FRANZ VAN CAENEGEM 415
VII. Petite Chronique, M. D. 417
VIII. Les Livres, F. V. 419

Table alphabétique des auteurs

Premier semestre de l'année 1897

Pages

AMAURY (PAUL). — L'âme du violoncelle 319
DE BAETS (H.) — Confetti 72
BELMONT (LOUIS). — A propos d'un Cours de littérature 56
DE BOCK (CLÉMENT). — Une réforme sociale en Belgique . . . 324-378
BORDEAUX (HENRY). — Le Tombeau de Taine 5
Les Livres 283
VANDEN BOSCH (FIRMIN). — De la critique — (A propos d'un livre récent) 343
Les Livres 419
VAN CAENEGEM (FRANZ). — *Communion d'enfant* 415
DELLA FAILLE DE LÉVERGHEM (GASTON). — *Complainte de Pierrot* 132
Le moulin silencieux 318
DULLAERT (MAURICE). — Petite Chronique . . . 65-147-280-351-417
DUTRY (ALBERT). — L'Aquarelle — Ses origines — Sa diffusion — Son état naturel 335
ESTRAN (PAUL). — *Pensées du Soir* 406
FLEURIAUX (J.). — Etude littéraire et psychologique sur Gustave Flaubert 30
KLEIN (Abbé FÉLIX). — L'idéal littéraire 153
LINTELO (J., S. J.). — Cuique suum 303
MALLIEUX (FERNAND). — *Découragement* 405
MUSSCHE (PAUL). — *Soleil couchant* 238
NÉEL. — Conte blanc 151-271
Bois sacré 269
RICHAUME (EDGAR). — Georges Ramaekers 407
DE RIDDER (ALFRED). — Chronique historique 255
Les Livres 357
RITTER (WILLIAM). — Revue des livres, des estampes et de la musique publiée 15-239-287-359

Pages

R. (J.) — Petite Chronique 95
SAHEL (LÉON). — *Souvenir* 13
Automne 109
Soleil 255
SOUDAN (FRANZ). — *Vers* 145
De l'attitude des catholiques vis-à-vis des écoles littéraires contemporaines. — Rapport 170
SOUDAN (JOSEPH). — Une âme sacerdotale — L'abbé Félix Klein . 110
Petite Chronique 351
Notes en réponse au P. Lintelo 303

II
82752
A

LE MAGASIN LITTÉRAIRE

LE MAGASIN LITTÉRAIRE

GAND
TYPOGRAPHIE A. SIFFER
PLACE ST.-BAVON

14e année — Second semestre

REVUE DES LIVRES,

DES ESTAMPES ET DE LA MUSIQUE PUBLIÉE

Livres : J. BARBEY D'AUREVILLY : *Poussières*, *Rythmes oubliés*, 2 volumes tirés à 510 exemplaires. Paris. Lemerre. — HUGUES REBELL : *La Nichina*. Paris. Mercure de France ; ainsi que GUSTAVE KAHN : *Premiers poèmes*, et MARCEL RÉJA : *la Vie héroïque*. — GEORGES RAMAEKERS : *L'hymnaire du printemps*. Bruxelles. Edition de « La Lutte ».

Estampes : EMILE BERCHMANS : Cinq premiers vernis-mous colorés.

Mlle READ, dont la gloire ne séparera désormais plus le nom de celui de Barbey d'Aurevilly, vient enfin de publier le recueil des poésies du Maître depuis si longtemps espéré et le recueil des proses lyriques qui manquaient à l'œuvre original pour être paru au complet ; l'œuvre critique heureusement est loin d'être épuisé et ne le sera pas de longtemps ; la correspondance verra le grand jour prochainement. Alors le monument sera achevé, grâce au labeur persévérant et tout personnel d'une véritable Artémise de la charité littéraire, et le Mausole catholique de ce Mausolée, dont il avait de son vivant sculpté toutes les pierres sans avoir pu en juxtaposer architectoniquement plus de la moitié, apparaîtra enfin, comme nous l'avons dit souvent, plus grand mort que vivant, dans toute la grandeur et l'héroïsme de l'une des œuvres certes où l'homme

et l'artiste, le caractère et le génie furent le plus adéquats, et le mieux se renvoyant leur lumière. L'angle d'incidence est égal à l'angle de réflexion, — (il s'agit d'un rayon de soleil rejailli d'un diamant noir), — et Barbey d'Aurevilly et son œuvre sont le miroir l'un de l'autre, à tel point qu'on ne sait si l'homme n'est pas l'œuvre davantage que l'œuvre, ou l'œuvre l'homme davantage que l'homme; car ce grand seigneur s'était fait lui-même selon son génie, comme un volume et un héros à la Néel de Nehou de plus; et il apparaît cuirassé de pied en cap à sa guise, n'étant rien qu'il n'ait voulu être, ne luttant plus ni avec lui-même, ni avec ses passions, ni avec sa destinée, mais en triomphant toujours, implacable et serein, souffrant peut-être, mais fier de souffrir et serein de se sentir si fort... Les géants de bronze qui veillent le tombeau de Maximilien, le dernier empereur-chevalier, dans l'église d'Innsbruck, me font penser à lui, car lui aussi monta une garde de toute sa vie auprès d'un tombeau où se décomposaient les derniers nobles espoirs d'empire et de chevalerie, les derniers éblouissements de l'épopée impériale et de la France de Balzac.

Les *Poussières* que voici, poussières d'un cœur qui a cessé de battre, nous livrent un peu de ce qui s'est passé dans ce cœur alors qu'il battait; les *Rythmes oubliés* nous en livrent encore un peu, et nous savons maintenant combien et comment sut aimer à hauteur de cœur et à hauteur de front ce passionné qui put donner son amour, sans jamais perdre son cœur ni la tête. Tels des *Rythmes oubliés,* (les *Yeux caméléons* par exemple), telle des *Poussières,* (voyez le *Buste jaune*), amènent en écho les plus impeccables, les plus profonds poèmes de Edgar Allan Poe; la France peut les leur opposer. *Treize ans, la Maîtresse rousse, la Haine du soleil* suffiraient à placer d'Aurevilly

poète à côté, non au-dessous, de ce que la poésie française a produit de plus grand : notre littérature serait condamnée à la submersion de l'oubli en déluge et j'aurais à y choisir pour les enfermer dans une arche insubmersible seulement douze poèmes, que j'y classerais ces trois-là, poèmes formidables tout en raccourcis strapassés et attitudes michelangesques, malgré telles réserves d'un ou deux vers, les deux vers de « morale » inutile, par exemple, qui terminent la *Maîtresse rousse.* Comme *date* non pas réelle, mais portée par leur air de tête, leur démarche, leurs façons, ces poèmes se placent à mi-chemin entre Vigny et Baudelaire; toutefois une pièce, *le Cid,* à elle seule surpasse à mon goût toute la *Légende des Siècles....* N'ayant pas sous la main en ce moment l'œuvre huguesque et quelqu'un surgissant aussitôt me disant : — « Donnez-moi le frisson de la *Légende des Siècles* », je répondrais : — « Écoutez » et lirais ce *Cid,* et je conclurais : — « Eh bien! cela c'est la *Légende des Siècles,* mais plus beau, plus beau parce que plus simplement héroïque, dégagé de tout procédé, de tout fatras d'érudition douteuse et de tout orgueil bête... C'est cela qu'aurait voulu et que n'a pu être la *Légende des Siècles...* Qu'on ne m'allègue pas l'évocation du milieu si puissante chez Hugo; la sublimité du fameux vers (car il le fut déjà inédit, grâce à des indiscrétions), la sublimité du fameux vers battant la campagne :

Et, n'ayant rien à battre, il battait le soleil,

à lui seul me donne l'Espagne du *Romancero* mieux que toutes les Espagnes d'Hugo, ce que je préfère et ce que préférait aussi d'Aurevilly dans la *Légende des Siècles. Le vieux Goëland* nous replonge en pleine nature aurévillyesque et en pleins *aspects d'âme* normands; c'est si bien lui, d'Aurevilly, ce Vieux Goëland, et ce fut si bien sa vie!

« Comme il a dû souffrir de cette vie affreuse
Faite d'ennui du ciel et d'ennui de la mer!
. . . . . .
Son aile grise était comme un manteau de brume
Pendant sur sa morne blancheur... »

Oh! le magnifique, humain, nombreux, profond poète à cœur débordant qui a écrit les strophes « *Pourquoi voyager!* » Ceux qui ont lu les romans et les *Memoranda* s'en doutaient bien de l'existence de ce poète, mais le voici dans toute sa plénitude, voici les grandes marées d'équinoxe de cette poésie comme nos cœurs n'en expriment plus aujourd'huy... Ici même, dans le corps même de cette chronique, qui par hasard est pleine de poètes, d'autres chants vont défiler plus modernes d'accent, gentils ceux-ci, non plus poignants, d'âme si différente, et dont les chanteurs tous auront l'air d'enfants sifflant dans des pipeaux fragiles à la suite de ce hautain barde normand d'autrefois... Rappelez-vous tel sonnet de Dante Gabriel Rossetti : qu'on imagine les plus charmants peintres d'aujourd'huy et pensez en leur présence à tel maître d'antan au hasard : Francia, Botticelli! Ah! que serait devenu ce grand et magnanime poète s'il n'avait pas été toute sa vie condamné à « *sauter dans ce cerceau-là* » du feuilleton étriqué à tant de lignes et à tant par ligne! car c'est de lui-même qu'il aurait pu dire comme du héros d'une de ses proses : « il possédait la puissance « du Rêve et il était d'une si noble nature qu'il en « paraissait lui-même un. Poète dont la poésie ne « tenait pas seulement dans la pensée, il était un de « ces Pygmalion qui se tailleraient des Galatée dans « la pierre, l'argile et la fange, et feraient passer leur « génie dans les plus viles matières,... mais n'y peu- « vent faire passer leur âme. »

Eh bien! ici où la matière n'est plus vile, l'âme de d'Aurevilly passe et passe toutes voiles éployées.

Comparant aux paysages d'Angleterre ceux de son pays, le Maître dit quelque part que les Normands, franchi le détroit à la suite de Guillaume le Conquérant, purent croire n'avoir point changé de parages tant les aspects se trouvent identiques. Sa poésie à lui me paraît presque plus anglaise que française. J'ai déjà dit qu'on jurerait les *Rythmes oubliés* quelque traduction de Poé ou de tel autre des plus grands parmi les poètes anglais contemporains, mais même dans *Poussières,* constatez l'exaspération de la *Maîtresse rousse* toute trépidante d'un bout à l'autre, sauf les deux vers finaux, d'une sorte de *delirium tremens,* et dites s'il n'y a pas parenté avec le Swinburne cité par Villiers de l'Isle-Adam et traduit par Gabriel Mourey. Ici une pièce admirable, malgré que satirique, une caricature sculptée, une gifle orchestrée, les *Bottines bleues,* rappelle le d'Aurevilly jeune, beau, élégant, impertinent et dandy, fringant et cravacheur, et entiché de Byron, de la *Bague d'Annibal.* Leconte de Lisle n'a jamais fait mieux que, ailleurs, les premières strophes de *Laocoon,* et certes il n'en eût pas fait les dernières; cet impavide marmoréen n'eut jamais la chaleur de ce bronze. (Entre parenthèses d'Aurevilly commet une erreur, en parlant du groupe rhodien rendu à l'admiration de Rome le 14 janvier 1506 : ce Laocoon-là est en marbre et non en bronze. Qu'importe! l'âme de feu de d'Aurevilly a fait *fondre* ce marbre, et c'est encore plus beau ainsi, le poème sonne mieux avec cette erreur!)

Dorénavant je ne passerai plus de Mardi gras sans relire les *Quarante heures,* cette pieuse et douloureuse méditation catholique dédiée par le poète à son frère l'Abbé Léon d'Aurevilly, car je me fais ainsi des petites fêtes à moi tout seul : je relis Lamartine à la Toussaint, à la Pentecôte je me joue le *Liebesmahl der Apostel,* les hivers de neige je les

donne à Chopin, les printemps à la peinture italienne, et ainsi de suite; j'ai tout un petit calendrier spécial pour ma « maison de vie », ma maison de *vita nuova*... Presque toutes ces pièces datent des années 54 et 57, il en est même de 1834 et qui sont aussi bien de notre temps que tout ce qui s'écrit aujourd'huy. Pas une ride! Ah! qui nous donnera de Barbey d'Aurevilly une biographie sérieuse et documentée (je ne compte pas comme tel le livre de M. Buet). Il faudrait pourtant se hâter! Encore possible aujourd'huy, demain elle ne le sera plus... Et ce serait la honte de notre siècle qu'un aussi grand poète ait vécu parmi nous sans que sa vie nous ait été connue davantage que celle de Shakespeare! et qu'il survienne dans la postérité des commentateurs qui, à perdre leur temps à élucider les problèmes tout à l'heure insolubles de cette vie, oublieront à leur tour de se préoccuper de la vie de tel génie qu'ils coudoieront sans le voir. Il y a de belles pages de Hello sur ce spécial aveuglement, ce culte des morts si mal entendu... Ah! si mon appel pouvait réveiller le cœur d'un érudit assez artiste pour comprendre l'urgence qu'il y aurait de se vouer à cette tâche... Voilà les travaux que je voudrais voir entreprendre par qui ne se sent bon qu'à la critique. Tout ce qu'on pourra dire de beau en paraphrase aux œuvres de d'Aurevilly ne vaudra jamais pour moi un beau livre à l'allemande ou à l'anglaise, compact et bourré de faits, nous restituant sa vie jour par jour comme, par exemple, l'ouvrage de Glazenap celle de Wagner.

J'éprouve un embarras terrible à parler du livre très fouillé, très mouvementé, certainement à bien des égards une merveilleuse chronique vénitienne : *la*

Nichina de M. Hugues Rebell. Il ne saurait être question d'aborder l'ardu problème de l'immoralité artistique, — l'auteur n'en a cure, — car il le supprimerait au demeurant du coup, dans le sens de la surimmoralité comme M. Pierre Louys, en se déclarant païen, nietschien, etc., s'il ne faisait pas pire encore. Mais, non content que de s'être piqué au jeu de surpasser *Aphrodite* dans son excessive intensité de recherches luxurieuses et salaces, M. Hugues Rebell par surcroît se déclare catholique sans être chrétien et en blasphémant Notre Seigneur; et il affecte la prétention intolérable de nous présenter un parfait échantillon du catholicisme de la Renaissance italienne, ce contre quoi de toute mon indignation je m'inscris en faux; non que je nie une couleur générale assez exacte à ce tableau de mœurs, et l'existence à cette époque de nombreux cas particuliers semblables à ceux dont son livre est tissé, mais enfin il n'y eut pas aux alentours du seizième siècle, car ce livre ne porte aucune date fixe, que cela, rien que cela, du haut en bas de la hiérarchie ecclésiastique et sociale des états de l'Italie. De l'Arétin, Machiavel et Boccace jusqu'à Casanova et au président de Brosses, l'auteur a remué avec un visible plaisir toute la licence d'une période comme pour l'accumuler en une fois dans son roman vénitien; en contrepoids il y a mis des énergumènes ridicules, des Savonarole, des hérésiarques qui ont l'air vomis d'enfer, mais pas un saint, pas une jeune fille pure, pas un repentir, — rien de François d'Assise, rien de Béatrice, rien de Giorgio Barbarelli; et pourtant il a fait fleurir un peu d'amour au cœur d'une courtisane. Son œuvre est une œuvre de parti pris, hautement scandaleuse et d'autant plus hautement que je ne cacherai pas combien cet horrible livre m'a passionné et en certaines pages enchanté. C'est réellement abuser du bienheureux mariage

qu'il y a entre le Christianisme et l'art antique uniquement dans le Catholicisme, dans notre seule religion de par nos plus grands papes, que de prétendre rendre l'Église et l'art non seulement fauteurs responsables, mais glorieux d'existences telles que celles dont ce livre nous retrace l'hypertrophie de personnalité uniquement dans les exploits de l'érotisme, du luxe et du lucre! C'est faire par trop le jeu de ces protestants dont M. Hugues Rebell professe d'abominer, comme moi, l'erreur, la tournure d'esprit, la mesquinerie, la froideur et l'intolérance. Peindre la passion ou même le vice n'effrayera pas un catholique, qu'il s'appelle Michel Ange, Titien ou Barbey d'Aurévilly, mais de là à les approuver, à les prêcher, sous prétexte que des cardinaux assistaient aux représentations de la *Mandragore* et que des papes protégeaient des criminels lorsque ceux-ci maniaient habilement le pinceau ou l'ébauchoir, il y a loin, et il y a encore plus loin à prétendre que l'esprit du Catholicisme est de pousser à la luxure!!!

Tout cela m'est d'autant plus cruel à dire que M. Hugues Rebell est un de mes cinq ou six camarades qui me tiennent le plus au cœur et que peu de livres jusqu'ici ont mélangé pour moi à si fortes et suffocantes doses le chagrin et le plaisir; car l'auteur a beau ne pas s'en douter, il tend de toute évidence à *détruire par l'absurde* une de mes thèses fondamentales les plus chères, assavoir qu'art et catholicisme ne font qu'un. Or, dans le cas particulier, il n'y a pas à tortiller, il faut absolument trancher net à grands coups d'estoc un abîme entre cet art érotomane et le Catholicisme, entre ce fatras de gros mots rabelaisiens et de scatologies vidés à la hottée dans la plus vivante évocation de la Venise jouisseuse de Véronèse et la peinture catholique de ce dernier ou de Titien. Il y aurait eu dans ce livre un seul juste,

une seule figure pure, une seule trace de la *Vita nuova* que je pouvais encore fermer les yeux sur tout le reste, quelqu'énorme qu'il soit. Mais ainsi, pas moyen! Nous sommes obligés de nous amputer impitoyablement de toutes nos secrètes complaisances pour ce roman d'aventures galantes et autres. Ah! certes oui! que reviennent les temps de Véronèse, de Titien et même de Tiepolo! Tout le pire de ce qui est dans le livre de M. Rebell comme dans les livres de ces trois siècles (voir aussi bien les *Mémoires* de Benvenuto que ceux de Casanova) n'est pas pire, et est autrement artiste, que ce qui existe de tous côtés avec une telle surcharge d'hypocrisie et de laideur aujourd'huy! Mais que ces temps reviennent, non parce qu'il y eut, à côté des génies, ce que M. Rebell nous raconte et qui encore une fois est de tous les temps comme le péché, mais parce qu'il y eut aussi à côté de cela, même à Venise, les Saints que M. Rebell veut ignorer, les Saints de douceur et de bonté et de sourire, et les vertus patriciennes et populaires qui gênent la thèse révoltante de l'écrivain et qu'il lui faut donc élaguer à tout prix. Je veux bien qu'il soit dit, et le répéter est une des fonctions de ma vie, que l'essence de l'art est catholique, que le Catholicisme renferme tout ce qu'il y a de plus haut et idéal dans l'art; mais quand l'art s'égare, je ne veux pas qu'il entraîne à sa suite le Catholicisme et qu'ils restent confondus, il n'est plus alors catholique que comme le pécheur, ce qui ne doit pas vouloir dire que le péché est catholique! Et même l'art peut aller plus loin dans sa révolte. Le Catholicisme a beau le contenir, l'art lui ne contient plus forcément toujours une parcelle de Catholicisme, l'art a aussi ses façons à lui d'être hérétique; si larges que soient les limites de la tolérance, il est un point où la tolérance s'arrête. Et je me souviens d'avoir

lu dans Brantôme même le langage d'un pape du temps cher à M. Rebell et à moi, à qui de belles dames en beaux atours étaient venues demander certaines licences *un Vendredi*, et à qui le pape, tout artiste qu'il fût, et de la Renaissance, répondit : « Ni un Vendredi, ni jamais », et ce pape eût sans doute dit comme nous que si l'art est encore l'art, bien que traîné aux gémonies de la luxure, le péché est encore le péché quoique revêtu de l'ornat royal de l'art.

Si seulement M. Rebell n'essayait pas de cette odieuse thèse, à laquelle il revient sans cesse, du Catholicisme approuvant et justifiant tous les excès païens de la Renaissance, du Catholicisme en contradiction absolue avec le Christianisme, ce qui est bien par excellence une thèse protestante et fait corps avec les pamphlets de Luther ! Et qu'il nous présente donc simplement un livre tel que la *Nichina* comme un tableau de mœurs vénitiennes, je ne me cabrerai pas alors ! Je dirais tranquillement : « Eh ! oui, cela fut ainsi... Encore n'y eut-il pas rien que cela... Mais puisque vous voulûtes porter vos yeux exclusivement là-dessus, je suis forcé de convenir qu'il y avait peut-être moyen, cette volonté vôtre étant donnée, de ne voir que cela et de l'isoler au profit d'un livre. » Mais, lorqu'on vient m'affirmer : « Cela, c'est le vrai Catholicisme, *l'Eglise voulait cela* et le pratiquait non comme un péché, mais comme un exemple et ne croyant plus au péché ! », alors il n'y a plus une parole d'aimable à conserver pour un livre basé sur une fausseté, de laquelle au reste M. Rebell n'a pas fait faute de s'expliquer ailleurs.

Donc, j'ai le cruel courage de le dire : cette œuvre qui, envisagée d'une certaine façon, est l'une des plus remarquables de notre temps, est une mauvaise action contre le Catholicisme. Il eût été pourtant si beau de rappeler à notre époque de

panhypocrisiade et d'ensouquenillement protestants ce que fut l'Eglise pour l'art et l'art par l'Eglise et tous deux pour l'expansion de la personnalité, dans l'Italie du Rinascimento ! Au lieu de nous montrer cela, M. Rebell nous montre l'abus de cela. Or, je le demande, ne faut-il pas une certaine profondeur de foy pour proférer l'impiété fameuse de l'Italienne de ce temps chère à Stendhal et à d'Aurévilly, lorsqu'elle souhaitait que son sorbet fût un péché pour le trouver meilleur? M. Rebell biffe de son époque la notion du péché en même temps que celle de sainteté ou la réfugie dans la bouche des hérésiarques. Alors nous ne pouvons plus nous entendre.

Je remarque une dernière fois que le livre de M. Rebell pouvait être à ses risques et périls tel qu'il est, mais que la seule présence d'une jeune fille pure ou d'un Saint réel, donnant l'autre face de la question Renaissance, sauvait tout. Il ne l'a pas voulu ou, s'il fait une seconde entrevoir une silhouette de Saint, c'est pour aussitôt traiter celui-ci d'homme incomplet. Je répète même encore que ce livre pouvait à la rigueur être tel, sans adjonction, envisagé alors comme un tableau restreint et particularisé de mœurs, mais dans ce cas Lorenzo Vendrain n'a pas à écrire et parler le Nietchisme actuel de M. Rebell et à s'appliquer à en rechercher l'exemple anachronique dans un temps qui malgré tout l'aurait eu en horreur. Or, du moment que cela est, non, non, je ne saurais souscrire à une œuvre semblable, je m'inscris en faux contre sa vérité, je répudie de toutes mes énergies la thèse dont elle vit, et je m'attriste que l'œuvre soit si remarquable, car elle fait le jeu de tous nos adversaires!

Il y aurait énormément de remarques littéraires et artistiques, et des plus intéressantes, à faire à propos de ce livre si bien de notre temps, malgré ses velléités de pastiches casanoviens et autres, et qui n'a de réel-

lement comparable que deux livres d'Elémir Bourges. Après cela je ne les ferai pas! J'ai trop d'humeur contre M. Rebell, et il m'est par trop cruel de devoir détester une œuvre qui m'a tellement plu et qui révèle autrement de poigne, de nerfs et de vie à la fois que l'*Aphrodite* si surfaite de M. Pierre Louys et que toutes les tentatives Renaissance-italienne, germanique ou flamande à la mode, depuis celles de MM. Anatole France et Maurice Barrès, jusqu'à celles de M. René Boylesve. Il y a une si belle ardeur de vie là-dedans! Pourquoi donc faut-il la voir, sous prétexte de secouer le marasme contingent, piaffer sur place et s'ébrouer comme un superbe étalon condamné aux seuls labeurs du haras, au lieu de prendre son galop vers les horizons infinis où il y a toujours du nouveau et nous entraîner à travers des champs où il n'y ait pas que des orchis et des salicornes à moissonner.

O vous qui lirez *la Nichina,* reprenez aussitôt ensuite *les Vierges aux rochers* de d'Annunzio, non que ce soit à tout prendre beaucoup plus moral, mais parce que cela touche de si près à l'ordre de bèauté que le Catholicisme de la Renaissance a préconisé, dont il a donné le premier la formule en quelques-uns de ses Saints et dont tout ce que nous raconte M. Rebell est l'envers. Nul livre de notre temps ne contient davantage de ce que M. Rebell s'est, hélas! soigneusement interdit de mettre dans une œuvre où cela était si bien possible!

.... Et voyez! la fascination de cette *Nichina* est telle qu'au moment même où l'on déclare n'en plus vouloir parler, il faut en parler encore! Cette fois, c'est bien fini. Que le diable l'emporte!

Je voudrais louer M. Marcel Réja mieux que la plupart des poètes dont j'ai parlé jusqu'ici, car il y a

mieux dans son cauchemar de *Vie héroïque,* au point de vue pensée pas tout-à-fait, mais au moins volonté, que dans les livres de ses camarades; seulement ça et là il y a moins bien au point de vue poésie, parfois beaucoup moins bien. Du reste, il ne s'agit plus de pipeaux factices, ni d'orchestres énervés, mais de braves clairons. Lisez la pièce intitulée *Ruisme,* c'est ferme et dur et martelé et expressif comme du Ghiberti ou même du Donatello. En revanche quelques pages plus loin, dans *Essor,* les tirades se dévident comme de la vulgaire prose. Bref, je crois M. Marcel Réja plus sain, mais moins artiste qu'un Rambosson ou qu'un Gustave Kahn, et j'avoue que ce moins-là gêne de temps en temps mon bon vouloir considérablement. Je relis *Ruisme,* une pièce d'un art de médailleur achevé, pour remonter mon enthousiasme; alors aussitôt j'ai envie d'autre chose aussi bien, d'autre chose encore mieux, et en cherchant dans ces visions noires et rouges qui s'affilient modernement aux *Tragiques* d'Agrippa d'Aubigné, — l'heure est bien réellement à récrire les *Tragiques* à l'orientale, — je retombe assez souvent pour que ce soit trop sur du pensum. Laissons; car je retombe aussi sur des dessins de la carrure Moyen-âge-suisse tels que les *Errants.* Toutefois encore des réserves : c'est beau de prêcher l'action, l'énergie, les gestes forcenés, mais un refrain « *pan rataplan* » me gâte tout un poème, et si la célébration des héroïsmes chevaleresques d'antan me charme parce qu'ils furent nobles souvent et décoratifs toujours, l'appel au nimroudisme d'aujourd'huy caporalisé, mathématisé et mécanisé, les trois quarts du temps sans aucune cause idéale pour qui tuer ou mourir, me serait exécrable; et nulle poésie au monde ne m'y rendrait applaudisseur. En art j'admets la guerre que représentaient les Urs Graf, les Hans Leu et les Manuel Deutsch, mais pas celle que MM.

von Werner ou Detaille photographient et photo-jumellent. Aussi ce que j'assens de tout cœur à la « prosopopée » que mérite la fière diplomatie qui vient de tailler de la si belle besogne !

> Et, fiers, vous méprisez l'élan fauve que nous étions
> Vous les bourreaux, nous les lions.
> Vous êtes les filous, hypocrites acerbes,
> Vous êtes les filoux traîtreux, et nous étions
> Des brutes si l'on veut, mais des brutes superbes.

Donc, il a beau être dédié « aux armées de terre et de mer humblement », il a beau soussigner à l'insensé dans le vigoureux sonnet *Patrie,* si le livre des *Fauves* louvoie parfois entre le sarcasme et la louange, heureusement telles louanges y sont assez injurieuses pour qu'il n'y ait pas lieu de se méprendre. A citer trois très belles pièces par exemple : *Les gens du Roy, le Drapeau* surtout et *l'Honneur* où je relève ce motif à la Ferdinand Hodler, le peintre dont la superbe *Retraite de Marignan* va clangorer, dans la tradition de la vieille école suisse, au Musée national de Zurich.

> Comme l'air flamboyait par les espaces, comme
> voluptueusement la flottante chanson
> d'oiseaux chantait dans les halliers en floraison,
> comme riaient les fleurs sur la route, — *des hommes*
>
> *armes de fer, casques de fer, vêtus de fer,*
> *sont passés, écrasant les pâles marguerites,*
> dédaignant les parfums et déniant les sites,
> marchant au but certain à travers un désert.

Il faut ainsi savoir gré à l'auteur de tant de vers si rudement frappés, de deux choses capitales : d'avoir chanté son « *quand même* » déraisonnable avec un accent d'héroïsme et une martialité qui ne sont plus de nos jours, puis de l'avoir raisonné de façon à bien en montrer toute l'absurdité volontaire et consentie. Après ces ébauches sanglantes à la Delacroix, passez

au *Crépuscule d'âme* que hante l'*Ombre* de Watteau, passez à l'*enquête primordiale* où les reîtres de Hodler maraudent au loin des horizons de Millet, mais gardez-vous des longues tirades obscures de l'*âme des foules* dans *Essor!*

Une eau-forte et une justification du tirage, — celle-ci véritable netské, — d'un inconnu pour moi : Henri Héran, me donnent un très vif désir de faire plus ample connaissance avec ce talent si personnel et cette imagination qui me semble imprégnée à la fois de Rops et de Klinger. Ce n'est peut-être pas ce qu'il faut au livre actuel de M. Réja dont le frontispice s'accommoderait mieux de l'*Aventurier* de Böcklin ou de la *Retraite de Marignan* de Hodler ou même de telle lithographie d'Henry de Groux, mais c'est sûrement très beau et plein de promesses, et une belle chose n'est jamais déplacée là où elle peut tomber entre les mains de qui saura l'apprécier.

Rééditant ses *Premiers poèmes,* M. Gustave Kahn se dit le découvreur du vers libre. Je veux bien. Pourquoi pas? Mais tels arguments sonnent mal à ma rectitude franche : c'est par trop spécieux de dire que les précédents vers... libres des Verlaine, Rimbaud, Laforgue, ne l'étaient pas, mais qu'ils étaient seulement « *faux-exprès* », et puis j'exècre de ces phrases tortueuses d'intention : « Je suis persuadé et sûr, « quant à ce qui *me* regarde, que l'influence de la « musique *nous* amena à la perfection d'une forme « poétique, à la fois plus fluide et précise, et que les « sensations musicales de la jeunesse (non seulement « Wagner, mais Beethoven et Schumann) influen- « cèrent sur *ma* conception du vers, lorsque *je* fus « capable d'articuler une chanson personnelle. » J'ai

aussitôt l'impression d'un Monsieur qui, avec précaution toutefois, veut « tirer à lui toute la couverture » et suis induit en défiance... Je l'étais déjà dès le début, car, lorsqu'on se targue d'un mérite légitime et à tout prendre susceptible de quelque gloriole, pourquoi prétexter en outre d'endosser « toute sa part de responsabilité » en présence d'imaginaires dangers! Cela ne revient-il pas à l'éternel appel à la réclame et ne doit-il pas s'entendre : si vous éreintez le vers libre, éreintez-moi.

Que M. Kahn ne m'en veuille pas de cette querelle que je cherche à sa préface. Je ne suis pas à même de discuter si sa revendication est légitime, ayant bien en tête la date de mes lectures, mais point les dates où parurent les recueils objets du litige. Je ferai remarquer, entre parenthèses, que M. Kahn ne cite pas une date, pas même celle de ses propres premiers poèmes, ce qui coupe court à toute discussion, mais une fois de plus tient ma défiance en éveil devant sa retorse préface... Tel jadis M. Johannès Gravier, dans l'ineffable préface où il s'annonçait créateur du théâtre historique, loin que de me convaincre par la naïveté avec laquelle il élaguait — ou ignorait — tout ce qu'on pouvait lui objecter, (et ce que ce « tout » contenait!) me faisait résolument son adversaire, ainsi M. Kahn dont j'aime tant les *Limbes de Lumières* vient de porter un rude coup aux souriantes dispositions avec lesquelles j'ouvrais son volume. Et je crains que mon accueil soit celui d'une maîtresse de maison un peu énervée de ce que l'hôte bienveillamment attendu fasse une gaffe dès le seuil de la porte. Je suis de ceux qui devant un fait veulent, non des affirmations et des raisonnements, mais purement et simplement des dates.. Quelque chose comme : « Les *Palais nomades* parurent en 18.. (?) A cette époque personne n'avait

encore publié de vers libres », me convaincrait bien davantage ; je me dirais : l'auteur affirme en donnant faculté de contrôle au premier venu, tandis qu'ici j'ai, trente-huit pages durant, l'impression d'un prestidigitateur qui passe la muscade.

Encore une fois je ne nie pas jusqu'à plus ample informé le fait affirmé par M. Kahn ; je nie seulement *qu'il l'ait prouvé ;* alors à quoi servent ces trente-huit pages.. ?

Les *Palais nomades* me plaisent moins que *Limbes de Lumières ;* c'est toujours la même imagination orientale, mais moins déguisée d'impressionisme et de modernisme. Je retrouve, dès qu'il s'agit de chair, les mêmes comparaisons hyperboliques et monumentales auxquelles le Cantique des Cantiques nous a familiarisés ; il ne s'agit plus de tours, mais de pagodes, de synagogues, et à tout moment les choses défilent énormes et se pénétrant, comme vues par un fumeur de haschisch ; ce sont de lourdes inconsistances continuelles, des architectures de fumées opiacées, des monuments de nuages irisés ; le titre « *Palais nomades* » dit fort bien, mais à la longue on tombe dans la manière ; ces palais nomades deviennent des palais maniaques. Certaines enfilades d'analogies fuyantes me donnent l'impression de ces dessins où Sattler représente des intérieurs de cerveaux détraqués :

Du silence convalescent ; finie la vague parole.
Le bruit des mers s'écoute et se rêve
Et les cerveaux se sont penchés.
Plus de signe : tout est contraste et lignes.
Et que se dire :
Les légendes périmées
Les musiques désenlacées.
Et les entrelacs pâlis.
Les filandières des arabesques
Au loin des temps s'en sont allées.

Le malheur est que cette sorte de demi-délire est très consciente, très voulue, très artificielle, et que liberté pour liberté nous avons affaire, ici comme devant, à de la... rhétorique.

Mieux que les *Palais nomades* j'aime assez certaines des *Chansons d'amants,* où je retrouve pourtant les « portiques de la beauté », les « péristyles des nouvelles Sions », « les lunes du rêve » et « les soleils des sommeils », le plein mirage oriental issant au loin à travers les fourrés de toute la phraséologie salomonique de naguère avec avant-plan coruscant de mots rares ajustés en dépit de tout sens autre que musical... musical à la façon de Goldmark dans *Merlin* et dans l'ouverture de *Sapho :* amalgame de pierreries les plus lourdes, les plus bigarrées possible, hyperboles des mille et une nuits appesanties du vocabulaire des livres saints. Mais il y a en revanche de courts morceaux, des *lieder,* celui « *des chevaliers qui sont partis pour la vie* » où tous les hasards des mots sont heureux, et où du cliquetis des sonorités jaillit un dessin de clarté suffisante; il y a aussi ce « *soir par la ville* » dont j'aime fort les colorations neuves, auguratrices de tout le paysagisme qui me plut dans *Limbes de Lumières.* Et le dernier livre *Domaine de fée* mériterait toute la place que j'ai perdue à me battre contre les moulins à vent de la préface...

L'hymnaire du printemps de M. Georges Ramaekers avec sa petite enluminure de paysage civilisé — Théophile Gautier lui eût reproché d'être « utilitaire », à ce paysage — si fraîche et si jeune, m'a renouvelé le très grand plaisir que j'avais eu à recevoir, il y a quatre ans, le *Dit un page* d'Edmond Rassenfosse. Le mignon volume tout entier est le commentaire

de la charmante et attendrissante petite image où, sur les jeunes verdures crues, les arbres fruitiers fleuris se réservent blancs et les toits rouges exaspèrent l'aspect printanier des rives d'étangs et des peupliers penchés à la brise; et je ne saurais s'il faut se réjouir le plus de la couverture ou des vers, sans leur heureuse juxtaposition. L'une et les autres se marient si bien que l'image semble être comme le pays natal des vers; c'est la même poésie sous deux modalités différentes, et ce qu'il en faut dire encore et encore, c'est combien c'est jeune et combien répondant à son titre, car alors on en a dit tout ce qu'il est essentiel d'en louer. Tout puisque cela comprend ce rare sens de la nature spécial aux yeux tout neufs, au cœur vierge et au premier amour, et les joies menues de ces frêles coquetteries de style (telle la trouvaille imitative des *Reflets*), qui sont véridiquement les trèfles-à-quatre de ces premiers bouquets de fleurs cueillis au printemps d'un poète... Un petit volume où les jeunes filles peuvent mettre sécher des fleurs, mais dans lequel il n'est pas permis à M. Ramaekers de laisser sécher nos espérances... Après un si joli début il nous doit beaucoup, nous sommes décidés à nous en souvenir et à le lui rappeler.

Et voilà que tout sera printanier dans ces dernières pages...

Aux premières tentatives par un procédé nouveau d'un artiste du reste très maître de son métier, il y a d'exquis tâtonnements, un pudique embarras, — comme une fleur de virginité recouvrée, — de la science qui n'ose plus, de la hardiesse redevenue timide; dans le cas particulier, cette spéciale virginité qui consiste à avoir peur de se tromper... Les premières tentatives

au vernis-mou coloré de M. Émile Berchmans me font indubitablement penser à la neige de pétales blancs et roses tombée en avril des pommiers et des pêchers que pourtant déjà plusieurs automnes alourdirent de belles moissons de fruits... Elles en ont la délicatesse, l'éparpillement léger, les solutions de continuité... On y sent à tout propos l'artiste frissonnant et charmé à la fois, qui s'arrête d'appuyer davantage de peur de gâter, qui s'abstient, pris entre la possibilité du mieux et celle du pire, par l'angoisse de perdre la gracieuseté acquise, qui retient son haleine de peur de souffler cet impalpable pollen si rare dans les triomphales épreuves de plus tard. Une mignonne enfant disait à sa nourrice qui l'embrassait trop : « Tu m'ôtes tout le fard » ; elle l'avait entendu dire de fruits manipulés sans ménagement. Ces cinq premiers feuillets de l'œuvre gravé (que nous souhaitons interminable) de l'artiste liégeois sont de délicieuses petites joues d'enfant qui n'ont pas perdu leur « fard ». M. Émile Berchmans depuis longtemps avait fait ses preuves comme peintre et compositeur d'affiches; dès aujourd'huy il compte dans l'art de Rembrandt, de Goya et de Rops. Où qu'il y parvienne cependant je doute que jamais il retrouve la candeur juvénile, l'ingénuité florale de ces coups d'essai : cela on ne l'obtient pas exprès, c'est comme le premier petit air finement nuancé et cependant tremblé d'un pianiste aristocratique, au bout de seulement quelques semaines; c'est comme le premier duvet au-dessus de la lèvre, il n'apparaît qu'une fois, plus tard c'est une moustache, c'est tout ce qu'on veut, ce n'est plus l'adorable petite illusion d'ombre, si inconsistante, si irréelle presque, qu'on ne savait si elle était déjà ou si elle n'était pas encore. Rien, même l'art à son plus haut degré de science, n'est captivant comme cette fleur d'ingénuité; il n'est pas un parfum qui

vaille celui du muguet! Voici une *Adolescence* aux longs bras charmants — toute une virginité eux aussi, ces bras — étendus vers une branche d'arbrisseau, et tirée en vert blond et vert foncé avec fond vert blond. C'est chaud et jeunet dans le frêle et le svelte, comme tout le petit poème de fraîcheur printanière du muguet évoqué à l'instant; la jeune fille au torse si pur, l'arbrisseau dont ses bras semblent les branches s'adapte à merveille à cette sorte d'attendrissante jeunesse de l'artiste maniant pour la première fois un outil nouveau. La nymphe saisie à bras le corps par un faune, qui fait penser aux personnages de M. Otto Greiner, le lithographe munichois, est moins heureuse; l'ingénuité du débutant se refuse à marcher de pair avec un sujet d'une nature aussi ropsiaque; le dessin du reste n'a plus la fermeté des ravissants bras de tout à l'heure; mais le tirage blond et rouge sur des fonds vert-forestier est encore charmant. De *l'Eve* abattue éplorée d'avoir mordu à la pomme rejetée près d'elle, et de pas plus d'une bouchée entamée, il faut louer la bonne idée dont l'expression très sobrement ébauchée est suffisante à donner provisoire l'impression poignante et qui pourra engendrer plus tard une œuvre plus sérieusement mûrie. *Misère* est un cauchemar esquissé dans les quarts d'heure de ces fièvres où alors passent obligées les influences mêlées de Vallgren et de Odilon Redon. Enfin le deuil d'un tirage tout noir, jeune femme en toilette de ville, rose d'un rouge très sombre au chapeau de crêpe, est avec *Adolescence* et en plein contraste, la meilleure épreuve de ce lot de compositions nouvelles qui fait grand honneur à l'art de l'intéressant petit groupe de peintres graveurs de Liège. C'est pour M. Berchmans le premier bouquet d'hépatiques d'une saison d'œuvres nouvelles. Oh! encore

le dire le charme sans pareil des timides primes-fleurs, de la première promenade sous bois avant Pâques, puisque ce charme si subtil et fugace est là sur ces cinq blancs feuillets de Japon.

WILLIAM RITTER

UNE CONFRÉRIE FLAMANDE A FLORENCE DU XV^e^ AU XVIII^e^ SIÈCLE

TOUT visiteur de Florence connaît la belle place de l'Annunziata, décorée des fontaines singulières de Tacca et de la statue équestre de Ferdinand I par Jean Bologne.

A droite, le Spedale degli Innocenti montre, dans la retombée de ses arcades, les délicieux *bambini* d'André della Robbia. A gauche, la Maison des Servites, construite par da Sangallo sur les plans de Brunelleschi, constitue un remarquable spécimen de l'architecture locale.

Au fond, l'église de la Santissima Annunziata complète cet ensemble artistique.

Les fresques célèbres d'Andréa del Sarto font du parvis de ce temple une merveilleuse préface aux richesses d'art qu'il contient et l'opulence des Médicis s'y déploie dans la nef, à l'entour d'une peinture du treizième siècle, image d'une Vierge miraculeuse.

Derrière la rotonde, un grand crucifix et six bas-reliefs de Jean Bologne décorent la chapelle où repose le maître flamand.

Une autre chapelle, la dernière à droite, avant d'arriver au transept, est, ou plutôt était, celle de S^te^ Barbe et de S^t^ Quirin, l'oratoire de la confrérie des Flamands et, Allemands à Florence.

C'est au cours du quinzième siècle que nous trou-

vons les premières traces d'une association unissant les *Tedeschi* et *Fiamminghi*. Tout au moins les plus anciens documents y relatifs, conservés aux archives de Florence, portent la date de 1420 (1). Empressons-nous d'ajouter qu'une confrérie, érigée sous le même vocable et réunissant des citoyens d'origine germanique, existait à Venise en 1383, ainsi qu'il résulte de documents conservés au même dépôt.

Déjà antérieurement nous avons pu constater la présence, dans la capitale de la Toscane, d'un artiste originaire du pays flamand. Pier di Giovanni Tedesco, de la province de Brabant, avait exercé une immense influence sur les artistes florentins de 1386 à 1398 et avait été l'auteur de plus de vingt statues monumentales qui ornaient jadis la façade de la cathédrale S^ta^ Maria del Fiore.

Il n'est dès lors point étonnant de trouver dans cette ville, dès les premières années du XV^e^ siècle, non plus des Flamands isolés, mais un nombre assez considérable de nos concitoyens pour constituer une confrérie, d'accord avec les résidents allemands avec lesquels on les confond d'ordinaire.

Les documents en notre possession ne permettent point de faire remonter plus haut l'origine de cette

---

(1) Des recherches faites aux archives de Florence ont permis à l'auteur de retrouver nombre de pièces relatives à la dite confrérie. S'il n'a pu, par suite du temps restreint dont il disposait, en faire l'inventaire et les étudier de manière approfondie, il a pu cependant recueillir au sujet de la confrérie de S^te^ Barbe et de S^t^ Quirin de précieux renseignements et puiser, notamment dans un volume intitulé « Il Santuario della Santissima Annunziata di Firenze » paru chez Ricci en 1876, la plupart des détails qui vont suivre.

Il serait cependant hautement désirable de voir mettre en lumière les précieuses archives du dépôt de Florence concernant cette sodalité. Il n'est point douteux que leur publication présenterait le plus grand intérêt et apporterait des documents de haute valeur pour l'histoire si remarquable de l'expansion flamande à l'étranger.

institution, si le fait n'aurait en lui-même rien d'invraisemblable.

A cette époque, d'ailleurs, les relations commerciales de nos provinces avec les républiques italiennes avaient pris la plus grande extension. Florence, triomphante des Visconti de Milan et de Ladislas de Naples, venait de s'emparer de Pise et de Cortone. La conquête de Livourne allait suivre. Les Albizzi, les da Uzzano et les Strozzi étaient les chefs de cette aristocratie d'origine bourgeoise que les Médicis allaient illustrer. La prospérité la plus grande régnait dans la république.

Jean de Médicis, mort en 1429, fondait le pouvoir de cette famille de riches commerçants, qui bientôt auraient leurs comptoirs et leurs agents attitrés dans nos grandes villes de la Flandre.

L'esprit d'association, si développé chez nous, devait faciliter le groupement d'individus de mœurs et de langage présentant de multiples affinités. Comme toujours d'ailleurs, en ces époques de foi très vive, ce fut dans un oratoire commun que se manifestèrent ces unions, car, si nos Flamands, joints aux Allemands et confondus là-bas sous la commune dénomination de *Teutonici oltramontani*, se choisirent une chapelle dans l'église de la Santissima Annunziata, les Espagnols avaient la leur à l'église de S^ta^ Maria Novella et les Lombards dans celle de San Giovannino de la via Sangallo.

Le local de la confrérie de S^te^ Barbe et de S^t^ Quirin se constituait de la chapelle de droite, ouvrant sur la grande nef et le transept de l'église de la Santissima Annunziata, de deux chambres situées derrière le chœur de l'église et, plus tard, après la renonciation à ce dernier local, d'un oratoire, communiquant avec la chapelle par une porte s'ouvrant à la gauche de l'autel. Cet oratoire prend jour dans l'ancienne via di San Sebastiano, aujourd'hui Cino Capponi, où se trouvait la porte d'entrée réservée aux confrères.

Bâtie en 1448 par Nencio di Lapo, « maestro muratore », maître maçon ou architecte, aux frais des Servites propriétaires de l'église, la chapelle de Ste Barbe et de St Quirin était mise à la disposition de la confrérie moyennant une redevance annuelle.

Depuis 1443, c'est-à-dire cinq années avant la construction de ce bâtiment, il semble prouvé que les confrères s'étaient acquittés d'une redevance égale entre les mains des Servites, ce qui ferait supposer qu'antérieurement déjà, un accord avait été conclu entre le monastère et la confrérie.

Celle-ci jouit dès l'origine de la faveur de grands personnages, tant laïques qu'ecclésiastiques.

Ainsi, dès l'année 1451, le Pape Paul II, par l'entremise du Cardinal Pietro Barbo, avait concédé certaines indulgences aux Flamands et Allemands qui s'y étaient fait inscrire. Ces indulgences furent plus tard, en 1618, renouvelées et amplifiées par le Souverain Pontife Paul V.

Marie-Madeleine, femme de Cosme II de Médicis, se distingua également par la bienveillance toute particulière dont elle fit preuve envers la confrérie.

Elle lui fit don notamment d'une relique précieuse, qu'elle fit venir de Cologne, la tête d'une des compagnes martyres de Ste Ursule.

Cette relique est présentement conservée dans l'église, avec celles de deux autres compagnes de Ste Ursule. On y possède également encore des reliques de St Quirin, de St Cyprien et de St Corneille, qui furent de tous temps vénérés par les confrères.

C'est vers la même époque, du consentement de leur bienfaitrice, que les « Capitani » de la confrérie de Ste Barbe et St Quirin, Grégorio Tornansis, Germano Lemens, Piétro del Pio et Giovanni Elias conclurent l'accord avec les pères Servites, en vertu duquel la confrérie échangeait les deux chambres dont elle disposait

derrière le chœur de l'église avec celle contigue à la chapelle de Ste Barbe.

Nous voyons intervenir à cette occasion un Giovanni Van Asel, attaché à la personne du Cardinal de Médicis et chancelier de la confrérie.

Le 1r janvier 1631, l'autel du nouvel oratoire fut consacré par Mgr Alexandre della Stufa, évêque de Montepulciano, qui y dit la première messe.

Une dalle où furent relatés ces événements fut scellée dans le nouvel oratoire (1).

Vers 1740, l'ornementation de l'oratoire de la confrérie subit certaines modifications.

L'autel reçut un complément architectonique et le tableau représentant Ste Barbe et St Quirin, œuvre de Cosimo Roselli, fut remplacé par une autre toile du peintre Giuseppe Grisoni.

Comme ce nouveau tableau ne contenait plus que la figure de Ste Barbe et qu'une inscription latine, placée pour lors sous l'autel, ne faisait plus mention de St. Quirin, on peut en conclure qu'à partir de ce

---

(1) Nous donnons ici, d'après l'opuscule que nous avons cité plus haut, l'inscription à laquelle nous faisons allusion :

« L'Anno di nostro Signore Gesu Christo MDCXXXI, Essendo « capitani di nostra compagnia di S. Barbera e S. Quirico di natione « Tedeschi e Fiaminghi gli Magci. Sigri. Grégorio Tornancis : Germano « Lemens : Pietro del Pio et Gioni. Elias : et par Proveditore Van « Asel : Gioni Gentili Credenziere dell Emintmo. Sig. Carlo. De Medici « c cancelliere di detta compagnia col consenso della Serenma. Arcidssa. « Maria Maddalena loro Protettrice proposse ai Fratelli di fare le « permuta delle due stanze che avevano dietro al choro con la pre- « sente stanze in volta contigua alla loro cappella di Sta Barbara. Ne « fece la chiesta ai M. R. Padri di detta SS. Nunciata e l'otten- « nero. La quale stanza detti uffiziali hanno ridotto a uso d'oratorio « per la loro compagnia nella forma che si vede.

« E a di primo di Geno. detto anno Monsigre. illmo. e revmo. « Allessandro Stufa de Conti del Calcione e Vescovo di Montepul « ciano benedisse l'altare ad honore di Dio di S. Barbara e di S. Quirico e « vi disse il primo la messa. »

moment la confrérie porta exclusivement le vocable de Ste Barbe.

Voici le texte de cette inscription :

Sacellum hoc
In honorem D. Barbaræ V et M
Patronœ suœ
Societatis hujus fratres
Proprio sumptibus
In hanc elegantiorem formam
Restituerunt
An. Sal. MDCCXXXX.

La confrérie des Flamands et Allemands de Florence fut dissoute le 29 mars 1785, en vertu d'un décret du Grand-Duc Léopold I, supprimant toutes les corporations et confréries laïques de quelque nature qu'elles fussent.

La chapelle de Ste Barbe et l'oratoire attenant, qui étaient simplement loués aux confrères, firent retour à la congrégation des Servites et furent incorporés à l'église.

La chapelle fut affectée pour lors à la célébration des mariages et l'on conserve aujourd'hui les saintes huiles dans l'oratoire.

Beaucoup des confrères reposent sous les dalles de ce petit sanctuaire. S'il ne fut point donné à tous, de s'en aller mourir paisiblement dans la patrie lointaine, c'était cependant quelque peu le pays natal que ce coin où tout venait le rappeler.

Ces marchands et ces artistes que les dures nécessités de vivre avaient chassés de leur pays et qui sont venus de si loin, apporter un peu de l'énergie, de l'intelligence et du talent de ces fortes races du Nord, dont ils se sont toujours prévalus, ont désiré la confraternité de la tombe comme ils ont voulu celle de la vie et de l'action.

A quelques mètres de là, dans la même église, trop près pour qu'on n'y voie point une intention manifeste,

Jean Bologne, le grand statuaire vieillissant, a longuement orné sa tombe. Il a voulu reposer lui aussi à proximité de ses frères de la Flandre, aux pieds du grand Christ de bronze et des six bas-reliefs de la Passion qu'il a signés.

Mais si Jean Bologne, par un caprice que son talent et sa fortune lui permettaient de satisfaire, ou pour toute autre cause, repose un peu à l'écart des confrères de Ste Barbe, la dépouille mortelle d'un autre artiste flamand, Jean Stradan, dit Stradanus, né à Bruges, gît dans leur chapelle.

Protégé de Cosme de Médicis, qui lui fit exécuter un grand nombre de cartons pour les tapisseries du palais, objet des plus grands éloges de Vasari, Stradanus brilla dans les vues de batailles et son dessin correct mais lourd, sa belle verve flamande, expressive et colorée, justifient l'honneur posthume de l'épitaphe inscrite sous le buste que sculpta son fils Scipion, son élève :

Hioanni Stradano Belgiœ Brugensi pictori
clarissimo in hac œde quiescenti, Scipio
filius imaginem ad vivum expressam
mœrens benemerenti P. — MDCVI.
Vixit annos LXXXII. Obiit Nonas Novemb MDCVI.

L'œuvre dont il est question ici est fixée au pilier gauche de la chapelle de la confrérie.

Détail curieux, un buste à la mémoire du florentin Lorenzo Palmieri, mort en 1624, le plus célèbre cavalier de son temps, fait pendant à celui de Stradanus.

Nous ignorons encore le pourquoi de cette sculpture au pilastre droit du local de la confrérie flamande et allemande.

A l'autel de l'oratoire se retrouve l'épitaphe suivante ornée des armes du défunt. Nous la transcrivons à raison de l'intérêt spécial qu'elle présente pour nous.

D. O. M.

Antonio de Zeelandre Philippi F.
Civi Bruxellensi ducatus Brabantiœ inferioris Germaniœ
qui morum probitate conspicuus
Annos natus XXV
Dum Bernardi de Yvere civis
Antwerpiensis negocia gereret
XI Kal. Februarii anno Ð,CIↃIↃCII
impia manu lachrymabili casu præ
reptus est pater mœrens optimo filio
Hic in sepulchro virorum societatis
S. Barbaræ ultramontanorū jacent.
Hoc monumentum extruxit.

Il résulte d'autres épitaphes que les personnages cités ci-dessous et que leurs noms font incontestablement de races du Nord, ont été inhumés dans le local de la confrérie : Mathias Mezger de Bobenhausen, Arrigo di Bernardo Brunick et sa femme Cathérine Amman. Qualifié d'« argentiere » c'est-à-dire d'orfèvre, Brunick doit avoir été l'auteur d'un paliotto d'argent destiné au maître-autel de l'église de la Santissima Annunziata. Il était natif de Lubeck. Enfin Jacob Christophe Winekhler, né dans les Marches de Falkenstein, qualifié de « Kunsterreche », c'est-à-dire d'homme de grand talent artistique et un gentilhomme tyrolien du nom de Jean Christophe Retzger.

Ajoutons à ces noms-là, celui de Messire Anselme Fabbri, Docteur et référendaire apostolique, premier protecteur de la confrérie, mort en 1448. Les mérites et les bienfaits de ce personnage lui valurent l'honneur d'être enseveli dans la sépulture commune des confrères.

Les armes de la confrérie des Tedeschi et Fiamminghi étaient de gueule ; une tour à trois fenêtres et une porte ouverte, sur champ d'argent.

Indice de la solidarité qui unissait les Belges hors de leur pays, les annales de la confrérie de S^te^ Barbe et S^t^ Quirin à Florence constituent une page modeste mais non des moins attachantes de notre histoire nationale. Elles la commentent et la complètent, en prouvant une fois de plus l'esprit d'union, de patriotisme et de foi qui animait en des villes lointaines les fils énergiques de la terre flamande.

MAURICE BEKAERT

LA CÈNE DU IX NISAN (1)

(S. Jean XII-1 à 8; S. Mat. XXVI-6 à 13; S. Marc X-46 et XIV-3 à 9.)

— Comme pâque approchait, Jésus, ayant quitté
Jéricho, vint avec les douze à Béthanie,
où Lazare était mort et fut ressuscité.
La famille de son cœur s'était réunie,
pour souper avec Lui, chez Simon le lépreux;
Il prit donc place à table aux côtés de Lazare;
et Marthe servait et se dépensait pour eux.
— Marie entra, portant une livre du rare
et suave parfum qu'on extrait de l'épi
du nard; elle en oignit les pieds du fils de l'Homme,
et les sécha de ses cheveux, humblement, comme
Jésus l'eût fait lui-même. Ensuite elle rompit
l'albâtre qui gardait l'essence renfermée
et, d'un geste pieux, l'épancha sur son front;
et longtemps, la maison en fut tout embaumée.
— Or, quelques-uns d'entr'eux, ayant le blâme prompt,
disaient tout bas :
« Pourquoi cet inutile zèle ?
« Pourquoi perdre un parfum que l'on vendrait au moins
« trois cents deniers et qui subviendrait aux besoins
« de tant d'indigents ? » —
Et tous s'indignaient contre elle,
même au point que Judas l'Iscariote, l'un
des douze, (celui qui devait livrer son Maître,)

---

(1) La veille des Rameaux.

osa dire :

« Que n'a-t-on vendu ce parfum ?...
« Avec trois cents deniers, que de joie on fait naître
« au cœur des malheureux ! » —

Or il parlait ainsi,
non qu'il se souciât vraiment des infortunes,
mais il gardait la bourse et la somme eût grossi
la part qu'il dérobait aux ressources communes.
Et Jésus le sachant, leur dit :

« Amis, pourquoi
« faites-vous de la peine à cette femme ? Pure,
« humble et pieuse fut sa bonne œuvre envers moi :
« laissez-lui son parfum, car pour ma sépulture
« elle en aura besoin. — Quant à vous, vous aurez
« toujours des indigents près de vous et pourrez,
« quand vous voudrez, leur tendre une main attendrie ;
« mais moi, vous ne m'aurez pas toujours, mes amis.
« Marie a fait pour moi ce qu'elle a pu ; Marie
« a d'avance oint mon corps, craignant qu'il ne fut mis
« sans cet honneur dans la tombe ; et, je vous le dis
« en vérité, partout où, pour sauver une âme,
« mes disciples iront prêcher ma doctrine, on
« trouvera noble et grand ce qu'a fait cette femme,
« et, jusqu'au dernier jour, on bénira son nom ! »

GASTON DELLA FAILLE DE LÉVERGHEM

Rameaux, 1897

LES SOIRS

Pour GEORGES RAMAEKERS

J'adore ce qu'il y a d'exquisement vespéral dans les très vieilles choses très frêles et très fines. Toutes me sont très belles et très tristes. De là ce titre : *les Soirs*, et voilà pourquoi certains vocables sans équivalents ni lumineux synonymes se retrouvent dans ces pages écrites avec patience à de très lointains intervalles.

E. PÉRIER

Bateaux chalands

VOILE au vent comme dans les anciennes images, ou tirés de biais par un attelage rêveur, les bateaux chalands enchantent de leur silhouette les ciels rouges et les ciels bleus. Menés au fil d'une eau dormeuse, entre deux rangs de peupliers, ils sont dans le silence harmonieux des aubes, dans la magnificence adorable des soirs, la seule vie des paysages flamands, mais une vie sans sonorité, toute de grisaille et de mouvement. Même, de leur lenteur à passer d'arbre en arbre, au long des berges herbues, il reste une extase aux prunelles des enfants assis sur le tillac ou blottis à l'avant. Grave aussi, le patron tient le gouvernail, — d'un fier dessin dans la vareuse; plus loin sa femme, pensive avec un pâle profil sanctifié par le béguin, berce son nouveau-né, près de la cabine. Sous des persiennes en auvent, elle montre, cette cabine, des rideaux de couleur à ramages; — et

tout à l'arrière, des feuillages grimpeurs, frêles à les croire l'œuvre d'une chasublière, encadrent, branchettes roses, jaunes fleurettes, la cage d'un chardonneret, fin brodeur de vocalises. Insoucieux de l'espiègle chanteur, un chat, parmi des cordes, fait ses tours de clown noir à fraise blanche; et rien d'autre, rythme ou nuance ou voix, n'égaye d'une note alerte la monotonie du bord, sinon les fleurs, et parfois, par les temps cristallins et sans brise, des linges tendus sur une corde, de misaine à beaupré. Mais cette mélancolie du bord, loin d'ensommeiller les gens de l'équipage, réveille chez eux, au moindre détail de leur poétique chemin, la harpe entière des pensées. Du reste, cent fois le jour, un spectacle ensorceleur leur apparaît en fond de rare tenture au loin des peupliers : tantôt un bourg miré dans l'eau, tantôt le campanile d'un ermitage, tantôt une statue vague dans un jardin. D'autres fois, c'est, au bout d'un parc sombrement feuillu, la légende d'un château flanqué de tourelles, — et devant la grille, sur le pont-levis, quelque châtelaine à haute collerette semble, avec un lévrier couché près d'elle, une grande dame du moyen âge. D'autres fois encore, par l'étroit sentier du talus, un cycle fuit, vertigineux de vitesse, en rosace d'immense araignée. Puis reviennent les hameaux aux toits de tuiles, et leurs auberges reflétées sur l'eau, les barques retenues d'une lâche amarre, — coquilles de moules et sabots, — tout un coin de canal peint à l'indigo sur vieille faïence. Et par les clairs matins soleillés d'or, quand pointe le clocher d'une petite ville, oh! pour les pauvres bohêmes des bateaux chalands, le charme d'entendre, aérien liséré de sonneries, le noël argentin d'un carillon.

Vieille rengaine

Fluet mandoliniste en bouffant costume blanc, avec le pain de sucre incliné vers l'oreille, il venait d'un pied leste aux beaux soirs séducteurs, quand le ciel des jardins pleins de roses s'angélise. Parfois, il s'arrêtait, vif de mine et drôlet, dans la ruelle gothique où les vitrages sont peints; et l'on rêvait d'un petit bois vieillement menuisé par une femme aux doigts purs. Lors, de sa mandoline grattée tout uniment, un ancien air caramélisé sortait à menus traits inégaux et débiles. Mais ils restaient clos, les verres fleurdelysés des fenêtres, et pas un œil rieur de pierrette n'y pleurait du sortilège des sons ineffablement doux, usés et tristes. Pourtant Pierrot, tout à son art, n'en poursuivait pas moins sur un rythme brisé sa musique d'enfantillage, et les phrases s'en allaient, toutes minces et d'un joli travail aux fuseaux, dans le là-bas nocturne où l'azur pastellisé semblait la nuance de ce concerto. Le répertoire entier de nos bonnes aïeules y passait, inlassable, en menuets à rubans envolés; et vraiment l'antithèse de cette mandoline rendait mille fois plus cher le charme ogival de tous ces logis aux pierres découpées. Or, l'autre soir, comme Pierrot s'en revenait, bonhomme de neige dans le noir des ténèbres, je lui criai de mon balconnet sous les toits : — Dis-donc, Pierrot, as-tu fait ample recette?

— Pas un sou.

— Diable! Alors pour qui joues-tu?

— Té! pour les murs et les ogives!

Dans l'Autrefois

Des souvenirs s'allongeaient comme des tigelles dans une eau lente.

J. H. Rosny

Est-ce un rêve?

Très loin, dans mon passé d'enfant songeur, au fond d'un grand jardin triste, je revois le vert brodé d'un délicat paysage d'eau.

Sur la pelouse, à droite, un cèdre dentellier de feuilles abrite un banc rustique. Au coin de ce banc, le jour oblique cisèle une petite vieille embéguinée de blanc, vêtue de noir, et tout autour, au bord de l'étang, dans l'herbe, une ronde d'enfants, — fillettes et garçonnets, comme mûs par une ficelle, — danse, boucles au vent, bras en festons, à la manière de marionnettes. L'un de ces enfants, c'est moi, farfadet candide en caban noir, et — je ne sais pourquoi — tout en sautant avec de brusques arrêts et des pirouettes, j'éprouve intensément le vague-à-l'âme d'un monde lunaire où je tournerais à fleur de sol.

A gauche, d'une gloriette en style japonais, la ritournelle d'un clavecin nous arrive, sénile et discrète, et le son d'une clochette y suspend son diamant; puis une autre, minuscule graine d'or, une autre encore y piquent coup sur coup leur tintement, pour reprendre, toutes trois liées d'une même agrafe, en un seul étincelant accord. Alors, comme échappées d'un tortil, trois sonneries répondent d'un court miroitement; plus haute, une nouvelle cloche allume aussitôt sa belle note ardente, et cela forme, au bout d'une minute, un carillon fait de sons lumineux, où l'accompagnement de l'épinette évoque l'arc-en-ciel de fragiles cristaux chanteurs.

Or, dispersées à des distances d'étoiles, les sonnailles s'égrènent en pierres précieuses, trois par trois, deux par deux, une par une, chacune avec une

sonorité jumelle de sa couleur. Elles tombent, — les sonneries pleines, unies, veloutées, — en améthystes, en turquoises, en émeraudes. Elles suscitent, vibrantes et tremblées, l'aurore des topazes, l'éclat stellaire du saphir. Sourdes, elles rappellent le bleu sommeil de l'opale. Et petit rubis serti dans du soleil, leur dernier tintement s'accroche au finale du clavecin, pour mourir doucement, doucement avec lui.

Enorme, une espèce de géant roux au costume de guignol agite en riant son escarcelle parmi nous; puis, une mignonne fillette, d'un modèle exquis, nous emmène, la petite vieille et moi, dans la nuit romane d'une châtaigneraie.

Là-bas, dans la clairière, au-dessus de l'étang, le crépuscule étale amoureusement ses foulards roses tramés d'immortelles.

Où-donc ai-je vécu cette impression-là?

Est-ce un rêve?

Je ne sais pas, je ne sais plus.

Forains

Ah! la longueur des grand' routes! Il y a dans le thème éternel des vieux ormes, des haies sans fleurs, des ciels en fuite, un infini de rêve et de désespérance, où s'attriste un peu plus au cœur des pauvres hères le destin d'aller droit son chemin loin d'un toit. Car la roulotte de foire arrive de tout là-bas, des collines blanches de gel aux touffes d'arbres candies; et quel chagrin d'errer à trente lieues du pays, en quête d'une petite ville aux persiennes de couleur, où dormir sans cauchemar et manger à sa faim! Mais adieu, pour un jour, les crêpes de la pensée, quand la feuillée d'avril pleine de nids querelleurs

fait de chaque perspective un fin papier de serre. L'équipage s'arrête près d'une eau tout illustrée de voiles tendues; et s'ouvrent les fenêtres garnies d'enfants rieurs. Lors, par un escabeau posé devant la porte, voici descendre une femme vêtue, comme les idoles, d'étoffe indienne à larges chrysanthèmes pâlis. Jeune et magiquement mitrée de cheveux bruns, elle rappelle ces profils gravés d'une main hardie sur l'or de boucliers vieux de quatre cents ans, où le génie d'un pur orfèvre a marié la douceur grecque et la colère d'une âme guerrière. Un teint mat, une voix aiguë, le pas cadencé. Sa sveltesse de danseuse sœur lumineuse des guêpes se devine à ses pieds chaussés de brodequins, et l'on dirait du geste aisé de sa démarche une musique de silence. - Ohé! maman! ohé! ohé! Cela part, frêlement timbré, de la fenêtre, avec une candeur digne d'un angélus, et c'est dit par une rose et blonde figurette, fraîche à l'emprisonner d'un merveilleux fermoir au cou d'une faneuse de Watteau. — Ohé! blondine! ohé! blondinotte, blondinette, répond d'un chaud ténor un lutteur en maillot; et ce lutteur — accoudé d'un bras ferme au dos de l'attelage — résume dans une de ces attitudes si bellement campées par les mouleurs de cloches, tout le relief homérique et toute la grâce de la force au repos. Le temps d'envoyer à l'hercule un bouquet de baisers, et la blonde fillette sort à son tour, assise sur l'épaule d'un clown à demi poudrerizé. Ce clown, habillé d'un pantalon sans nuance et d'une redingote usée, tremblote, un peu déjeté par l'âge, à la façon du bon juif-errant des enseignes. Puis un cri triomphal, deux cris, trois cris! Des garçonnets prêts à plonger, évoquent, musclés et trapus, en une vision d'antiquité, les joueurs de chalumeau debout sur le socle des sources sacrées...

Midi! La troupe, après une dînette de pain bis,

sommeille, cils entreclos, sur le gazon des berges. Oh ! la fatigue de ces visages, les rides creuses ! les lèvres dérosies ! Alors, pour célébrer cette halte d'une vie cahotée, le clown a pris son violon. Exquisement au toucher de l'archet, monte de l'instrument chanteur une phrase banderolée, légère jusqu'à se perdre aux nuées, parmi les bleus fondus de l'heure éphémère. Or, cette phrase, ligne grêle suspendue dans l'azur, devient par le miracle des doigts, une mélodie bigarrée de notes vives, surgies en nettes graminées d'accords. Et tous ces frères d'errance se recueillent à cette mélodie de clown navré, tant elle raconte avec extase le regret du chez-soi tressé de fougères, si loin de cette eau plane et de ces horizons, dans un pli rocheux de sommet.

Pauvres diables !

L'auberge du chemin

En ce temps-là, deux disciples de Jésus allaient à un bourg nommé Emmaüs, éloigné de soixante stades de Jérusalem, et s'entretenaient de tout ce qui venait d'arriver. Or, pendant qu'ils conversaient et se faisaient part de leurs conjectures, Jésus lui-même les joignit, et se mit à marcher avec eux ; mais leurs yeux étaient comme fermés, en sorte qu'ils ne pouvaient le reconnaître. Il leur dit : De quoi vous entretenez-vous ainsi en marchant, et d'où vient que vous êtes tristes ? L'un d'eux, nommé Cléophas, prenant la parole, lui répondit : Etes-vous donc tellement étranger dans Jérusalem, que seul vous ne sachiez pas ce qui s'y est passé ces jours-ci ? Et quoi ? leur dit-il. Ils lui répondirent : Tout ce qui est arrivé au sujet de Jésus de Nazareth, qui était un prophète puissant en œuvres et en paroles devant Dieu et devant tout le peuple : ne savez-vous pas comment les princes des prêtres et nos magistrats l'ont fait condamner à mort, et l'ont crucifié ? Or nous espérions que ce serait lui qui délivrerait Israël ; cependant voilà le troisième jour écoulé depuis que ces choses se sont passées. Il est vrai que quelques-unes des femmes qui étaient avec nous nous ont étrangement surpris ; car, étant allées avant le jour au sépulcre, et n'ayant point trouvé son corps, elles sont venues dire que des Anges leur ont apparu, qui annoncent qu'il est vivant. Quelques-uns des nôtres sont allés aussi au sépulcre, et ont trouvé les choses telles que les femmes les avaient rapportées ; mais pour lui, ils ne l'ont point vu. Jésus prenant alors la parole : O insensés ! leur dit-il, que votre cœur est tardif à croire tout ce que les Prophètes ont annoncé ! Ne fallait-il pas que le Christ souffrît de la sorte, et qu'il entrât ainsi dans sa gloire ? Puis, commençant par Moïse et continuant par tous les prophètes, il leur expliquait ce qui était prédit de lui dans toutes

les Ecritures. Lorsqu'ils urent près du bourg où ils allaient, il fit semblant de passer outre. Mais ils le retinrent en lui disant: *Demeurez avec nous, car il se fait tard, et le jour est déjà sur son déclin.*
Luc. XXIV.

Très pittoresque, fait à souhait pour servir de cul-de-lampe au prologue d'une idylle, l'estaminet de la mère Trees, avec son portail bas, son enseigne en couleur, et l'œil d'une lucarne ouvert dans la toiture, nous avait charmés, le juge de paix et moi, par son air d'agreste et cordial accueil. Depuis un quart d'heure nous attendions l'arrivée de l'hôtesse, accoudés à la fenêtre et taciturnes tous deux, las d'avoir causé, durant une après-midi, de la justice et du droit, et de ces grappes d'hommes jetées par le vice au pêle-mêle des prétoires. Et maintenant une mélancolie nous venait, presque de la tristesse, de contempler l'au-dehors, cet au-loin de campagne où l'artiste d'en-haut, par un choix des divins prismes, variait à l'infini les eldorados du soir.

— Ecoute! Entends-tu le glas? interrogea mon compagnon.

Tout près, au cœur du village, un joli campanile d'église rayait la féerie vespérale, — et trois cloches y pleuraient sur un ton de vieilles petites nonnes cloîtrées, se répondaient une par une, lamentablement, et recommençaient ensemble, en une oraison fervente, ainsi qu'un trio de carmélites.

— C'est en effet le glas.

— Sans doute une pauvre aïeule à l'article de la mort.

— Demandons à Rosine.

Rosine, une servante en ample tablier, debout sur une chaise allumait le quinquet, vive et preste à ravir un peintre de kermesses.

— Rosine, deux chopes!

— Och! Messieurs! Bien le pardon de ma distraction. Mais voilà, la tête n'est pas à la causette

en ce moment-ci. La mère Trees vous a des envies de partir pour les siècles des siècles.

— Maman Trees ?

— Une brusque fièvre, une attaque, quoi ! Le docteur ne sait pas. Bref, notre Jan s'en est allé quérir le bon Dieu...

Rosine n'en dit pas davantage, car une voix, dans la chambre, une voix très douce à sonorité de harpe, réclamait un verre d'eau pour la mourante, et nous eûmes la vision d'une jeune religieuse qui passait sereine, les épaules droites, le front haut sous la cornette, les cils abaissés comme une dentelle. Au même instant, sous l'arche du seuil, une lumière, — larme d'astre ou feu follet — trouait le clair-obscur, à mi-chemin du cintre au sol; et c'était une lanterne portée par un homme en surplis. Entrait à sa suite un prêtre pâle, en surplis aussi, les bras tendus sous une écharpe de soie blanche où des silhouettes de vierges s'extasiaient, cerclées d'or. Le prêtre pâle nous bénissait d'un geste eurythmique, avec, sur sa face d'évangéliste, la transparence des béatitudes ; puis, l'homme à la lanterne le menait dans un corridor fleuri tout au bout, par le vitrage bleu, d'un reste de jour. — *Pax huic domui,* chuchotait le prêtre pâle ; et les paroles latines, vagues profils de prières, s'effaçaient au long des murs. Alors, la religieuse de tout-à-l'heure, la jeune sœur aux cils d'archange tirait la porte sans bruit. Et le silence régnait, déplié d'une pièce par d'invisibles doigts, — ce grand silence drapé sur les anciennes abbayes.

Or, dans l'intervalle, l'au-dehors auguste s'était enveloppé de noir, sans plus un haillon de splendeur, sans autre clarté qu'un peu de ciel rouge, là-bas, sous les feuilles, un tout petit coin de paysage arborisé comme une agate. Nous restions muets devant cette merveille, le juge occupé sans doute à pétrir

en une forme pure des statuettes d'idées, — moi, pris de trouble à la pensée du maître en visite dans cette auberge, du Christ rêveur aux boucles blondes. — Ah! Seigneur, lui criais-je en esprit, Seigneur restez ici, restez avec nous, car voici tomber les ténèbres! Et mon âme a peur, oh! si peur de ces voiles jetés sur votre paradis.

Bourg Zélandais

A Middelbourg, la ville adorée des rêveurs, c'était un samedi de juin, vers l'heure du couchant. Dans la ruelle les fenêtres s'ouvraient, larges, où les serins, pour répondre au carillon, découpaient des fantaisies. Tout autour de ces fenêtres, des roses trémières célébraient en leur langage d'humbles fleurs les rideaux légers et frais comme de l'air tissé; partout, sur les balcons, au fronton des portes, elles évoquaient, joliment mariées aux balustres d'or, les tendres coloriages de l'autre siècle. La cruche à l'épaule, de jeunes servantes en bonnet marchaient lentes dans le soir, dignes, avec leur visage en amande et leur bras en anneau, d'imager le vélin d'un évangile moyen-âgeux. D'autres, par groupes rieurs, s'avançaient, la main dans la main, sur toute la largeur de la ruelle; et les yeux noirs et les yeux bleus, les grands yeux clairs, les grands yeux de nuit lisaient déjà l'aube de dimanche aux émaux du soleil lointain. Des hommes causaient çà et là, — des gens de la campagne vêtus de velours brun, coiffés du feutre rond. Un moment, dans leur attitude et leur geste, revivait l'art naïf des anciens graveurs sur bois; puis ils reprenaient leur route, la pipe aux dents, d'un pas fait au rythme des bœufs de labour. Il y avait des

vieux aux belvédères des seuils, de vieux antiquaires assis dans leur fauteuil à haut dossier, de vieux chiens de mer appuyés sur leur canne, tous frêles aïeuls à barbe de fin grésil, avec je ne savais quoi de contemplatif dans le regard, l'intense regret des jeunesses mortes. D'une lucarne, sous l'auvent d'une toiture, une grand'mère épiait, inquiète, le retour du petit chaperon rouge; et soudain, pour la millième fois, l'enchantement me revenait des puériles légendes et des rares chromos, car, d'une crêmerie voisine descendait, un bol dans les menottes, non le petit chaperon rouge, mais le petit poucet... Or, là-bas, à la terrasse d'un cabaret, un flûtiste perché sur un tonneau ciselait des trilles. Alors, servantes et paysans accouraient à cette musique; et les aïeuls à barbe de patriarche, les vieux pirates et les vieux brocanteurs ébauchaient un vague sourire de désolance. Le cabaret s'ombrageait d'un tilleul, au détour de la ruelle. De là, l'on apercevait un paysage à croquer sur un fond de soucoupe : à gauche une chapelle de platanes, à droite un coin d'eau lumineux où passait, sur un ciel mauve, le triangle d'une voile. Servantes et paysans en cercle autour du flûtiste, les costumes de velours brun, les corsages de toutes nuances formaient un radieux Téniers. Et le flûtiste, jeune et fort, avec un torse de lutteur, grimaçait d'aise ainsi qu'un mascaron de fontaine, donnait, au milieu de cette foule, l'illusion d'un satyre grec. Et tout m'émerveillait, tout, depuis ce ciel d'apparitions jusqu'à ce paysage de potiche, jusqu'à la plus pauvre porteuse de cruche, au grand air réfléchi, qu'un enlumineur des Saints Livres eût peinte sous un palmier, près du puits de Jacob.

C'était à Middelbourg, un samedi de juin, vers l'heure du couchant.

Les adorés

Posé sur les demi-ténèbres des rideaux, un zigzag solaire irisait, derrière les vitrines d'un vaissellier, les hauts lys argentins des vases, les carafes aux belles corolles grêles, les tulipes des coupes, tout le jardin prismatique des verres.

La chambre, en ces trois années, n'avait pas changé. Pèlerin revenu de magiques lointains, j'y retrouvais à leur place, au long des panneaux de chêne, les mêmes meubles renaissance, taillés par quelque artiste athlétique et chevelu d'alors. Le rire aux dents, les cariatides de la cheminée fixaient toujours, en une béate ironie, les personnages des tentures. Par la baie de la fenêtre, le paysage de jadis apparaissait d'ambre vert dans la lumière, un joli paysage de décor, bordé de saules, peuplé de parterres. Et les mêmes hirondelles y passaient, légères sarcleuses d'air, comme dans les romances.

Là, devant ce paysage, en cette chambre, autrefois, des âmes de courage, de charité, de bonheur, avait clos mon âme au psaume de la solitude, m'avaient réappris durant un hiver, durant un été les saintes litanies des jours consolateurs. Aujourd'hui, la sensation d'il y avait trop longtemps me rattachait au serein roman de ces choses, à cet ameublement, aux bergères des tapisseries, à la flore illusoire des cristaux; et parmi tout cela, dans ma mémoire, s'évoquait tout d'abord comme un grès fragile, la figure aux lignes nobles, très rares, de bonne-maman. Puis venait ma cousine Madeleine, la sérieuse Madeleine aux yeux de pervenches matinales; puis son mari, l'historien moqueur mais si profondément bon, amoureux de

ce passé qu'il retrace d'une écriture droite, sobre, nette, avec des reliefs d'estampe. C'était enfin leur délicieuse enfant bouclée d'or, leur petite Gisèle, âgée de deux ans, créée pour devenir un motif de colonnette dans l'ajour enchanté d'un fin croisillon. Et cette idée se levait en moi, sidérale, cette unique idée : — Je vais les embrasser, les embrasser tous. Tous? Hélas non! Car vous étiez morte, pauvre pieuse bonne-maman, morte sept mois avant mon retour; et, là-bas, en Orient, un vieillard en turban m'avait remis la funèbre lettre, au crépuscule, près d'une citerne, à l'entrée d'un bourg blotti sous les palmes, tel qu'il s'en détache au fond des poèmes arabes.

Non, vraiment, la chambre n'avait pas changé. Railleuses, les cariatides de la cheminée riaient toujours leur béatitude aux pastourelles des gobelins. Au long des panneaux de chêne, les mêmes meubles renaissance s'alignaient, hardiment taillés par un sculpteur musculeux et barbu d'alors. L'arbalétrier céleste, à travers le store envoyait encore sa flèche au printemps chimérique des verres. Et derrière la fenêtre, le paysage avec ses parterres, ses hirondelles, ses arbres en pleurs, avait gardé son allure de pimpant théâtre, sa coquetterie d'art végétal.

Mais, à présent, l'attrait s'était évanoui : c'en était fini, bien fini d'amarrer à ce château tranquille ma vie. Le sanctuaire des saulaies manquait de couleur sans bonne-maman, sans son bonnet de tulle ébauché dans les allées, sans son châle de tricot, sans sa robe de laine, où, diaphanes et maigres, les mains pendaient en un effeuillement des doigts blêmes. Et ces verres épanouis, ces amourettes murales, ces bois découpés, l'irritant sarcasme de ces cariatides,

tout ça rendait plus amère ma peine d'apercevoir son fauteuil à sujets Watteau vide au coin de l'âtre!

Ah! ce fauteuil de bonne-maman! De le considérer ainsi délaissé, morne et chaud fauteuil des méditations grelotteuses, je me remémorais une impression du dernier décembre vécu près d'elle. Une après-midi: le feu, touffe d'ardentes roses, éparpillait de vives lueurs aux quatre angles de la chambre. Depuis un quart d'heure, je lisais à bonne-maman la *Sainte Marie-Madeleine* de Lacordaire. Insensiblement, sans distraire ma lecture, tant l'illustre moine me saisissait à l'esprit par son verbe forgé, par la géniale ferronnerie de son style, le ciel, au loin des saules, s'était obscurci : l'hiver entonnait sa symphonie blanche, le grand cantique des neiges.

— Bonne-maman, de la neige!

Mais bonne-maman dormait d'un visage irradié dans l'ombre, et je fermai le livre — sans bruit, pour n'éloigner point de ses cils l'éphémère araignée du sommeil, la frêle toile si chère aux yeux des vieilles. Alors, je m'aveuglai, durant quelques secondes, à contempler dans l'âtre la corbeille infiniment variée des flammes pourpres, et je m'engourdis à mon tour, les pieds sur les chenets, dans une exquise grisaille de rêve. A mon réveil, le tisserand décembral avait achevé sur le métier des saules le voile des ensevelissements, et tout, dans la perspective, était si blanc, d'un blanc ruché, d'un blanc de guipure, qu'il en montait au cœur un archangélique désir de pureté, de candeur, d'enfance. Bonne-maman dormait toujours. Soudain, malgré moi, je ne sais comment, l'épouvante m'avait frappé du soir éternel si près de descendre sur ces paupières aimées. Hélas! j'étais parti quelques mois après, sourd à ce pressentiment, et le Seigneur avait attendu ce départ pour faire signe à la pâle

ouvrière de l'au-delà, penchée, sans cesse active, jamais lasse, au rouet des destinées.

— Mon ami, mon brave ami! Quelle surprise!

Ç'avait été prononcé d'une voix chantante, aux tremblantes cordes, grave mais très limpide, où s'assourdissait à la chute de la phrase la tendresse des luths anciens. Tout en noir — un noir de deuil, sans un ruban, avec un doux profil de clarté surgi de la collerette mauve ainsi que d'un chrysanthème, Madeleine entrait d'un pas glissé, les mains tendues, le sourire heureux; — et sur les estompes de la portière, ils semblaient, ce sourire et ces mains, les mains d'une fée fileuse de rayons, le divin sourire d'une apparition. Il y eut, une minute, de moi vers Madeleine, de Madeleine vers moi, l'élan muet des êtres trop émus de se reconnaître, à l'épilogue des longues séparations tristes, pour briser d'une parole l'harmonie de leur silence. Alors, tout au prodige de sa présence, bien inhabile encore à couler en des mots mes pensées, je lui dis quelque chose, un je ne sais quoi, ma joie de la revoir châtelaine de conte bleu, dans ce cadre sévère. Madeleine ne répondit pas, mais ses larges yeux continuaient à sourire, resplendissants calices d'azur tout mouillés de rosée.

Jusqu'à midi, ce fut entre nous, sur le mode des affections bercées, une causerie paisible, à bâtons rompus, sans autre sens, parfois, qu'un arpège de termes modulés, mélodieux, choisis. Suave, son ouvrage sur les genoux, — d'une simplicité dans le luxe uni de son deuil, d'un charme de brodeuse peinte par un élève des portraitistes toscans, Madeleine m'avait

raconté, d'un timbre musical, caressant comme un satin, l'au-jour-le-jour de ces trois années. Elle interrompit son récit pour me verser, suivant la coutume flamande, le vin de la richesse hospitalière, un vin sucré, vermeil, plein d'étincelles, sang généreux de royales vignes mortes depuis longtemps. En ce moment, l'éclair de la croisée frôlait une onde de ses cheveux, et cet éclair s'attardait à ses tempes, la faisait pareille aux déesses des fontaines légendaires, qui répandent d'un geste rond la gerbe claire des aiguières. Et dans cette attitude, avec ce diadème irréel au front, toute sa personne était un hymne à la jeunesse, au triomphe de vivre, à la beauté.

— Mon cher, je te présente bébé.

A l'autre extrémité de la chambre, au seuil de la serre-terrasse, une fillette, une esquisse du pinceau le plus délicat, avait poussé la porte vitrée. Coiffée d'un immense chapeau de paille et des graminées en bouquet dans son tablier de batiste, l'enfant s'avança mignonne, digne de figurer, enguirlandée de verveines, la majuscule initiale d'un merveilleux abécédaire.

— Quoi ! ça bébé? Toute l'extase des anciens recueils ornés d'enluminures m'immobilisait, stupéfié devant ce vivant chef-d'œuvre aux boucles de soleil, car sa grâce ressuscitait à ravir la petite princesse des naïves bluettes, la filleule aux traits mutins des puissants rois bardés de fer.

— Déjà si grande ! Mais ce n'est pas ça bébé.

— Il y a trois ans, mon ami !

— Trois ans ! C'est vrai, pourtant. Trois ans depuis mon départ. Eh bien, peut-être riras-tu, Madeleine, mais je m'attendais, je te le jure, à retrouver Gisèle, portée par sa bonne, avec, t'en souviens-tu, sa drôle de petite tête ébouriffée comme un plumeau... Hein !

tu ne me reconnais pas, n'est-ce pas, ma petite chatte?

Gisèle, les sourcils remontés en une expression d'inquiétude, darda sur moi les saphirs sombres de ses pupilles; puis, brusquement éprise de mon teint pierreux et de mes moustaches, interrogea, familière :

— C'est-y toi, le grand cousin?

— C'est moi!

Le pan du tablier glissa des menottes; adieu les graminées! et deux bras en cerceau me prirent au cou, de fraîches lèvres, sur mes joues brûlées, fleurirent en un baiser.

Et ce baiser de Gisèle essuya sur la dalle entr'ouverte du souvenir ce que la mort de bonne-maman y avait mis, tout à l'heure, de grosses larmes. Non, ce n'était pas fini de trouver, dans ce domaine féodal, un peu d'amical ombrage à mon exil d'errant pensif. Non, trop forte, malgré ce fauteuil vide au coin de l'âtre, la sensation d'il y avait si longtemps me rattachait aux symboles des tentures, au paradis des verres, à ces meubles renaissance taillés par quelque maître herculéen d'alors. Que dire encore? Religieusement, je pressai l'enfant sur ma poitrine.

Au centre de la véranda, pour fêter cette espérance d'une Atlantide où reposer ma fatigue parfois, les notes d'un canari scintillaient dans la splendeur estivale.

Vieilles maisons

Dans les très anciens bourgs embéguinés de tuiles, il est, ainsi qu'au frontispice pâlement nuancé des vieux récits en vers chanteurs, — près d'une eau glauque, parmi les arbres, — des coins de rue pleins d'ombre, où pas un bruit, de l'aube au cou-

chant, ne fait une fêlure éclatante au silence. Derrière le grillage des clos enverdurés, maint logis raconteur y dit aux yeux levés les grands passés enjôleurs; et les tulipes, les chrysanthèmes et les jacinthes, toutes les fleurs tristes et les fleurs de blason, tour à tour soulignent d'un bel arpège de corolles le romancéro de ces architectures. De ces hôtels aux façades historiées, les uns, décrépits et nus, gardent sous leurs barbes d'herbes folles quelque chose de ducal, avec des écussons au-dessus des portes, des médaillons et des ferronneries, des fragments de vitrage multicolores. — Existe-t-il des châtelains? demande à l'aïeule chemineuse le poète de passage; et l'aïeule lui répond non, d'un signe à peine esquissé, puis continue sa route, sans prononcer mot, toute à tresser sur un chapelet consolateur sa guirlande d'avé-maria. D'autres de ces hôtels, temples du souvenir habités par les sylphes, enferment dans une clarté lunaire les reliques de l'autrefois : satins étiolés d'étendards, étoffes mortes, brocarts liturgiques, lourdes armes damasquinées, et des poteries étranges, des étains précieux, des émaux vénitiens, des vases à double anse tordue. Et presque toujours, le visiteur y reçoit le salut d'un vieillard accoudé devant un livre chronical, près de la croisée, — bien à sa place au milieu de ces antiquailles, lui-même un ancêtre à figure monétaire avec mille hiéroglyphes dans le demi-sourire illusoire.

Parfois, dans le jardin d'une veuve en pélerine, après l'averse fraîche, les hauts lys exemplaires prient séraphiquement comme ceux des livres d'heures; et les peupliers, frères des hymnes fins, y montent, tout autour, vers les ors d'un léger paradis. En ce jardin peuplé de chastes végétaux bénis entre les plantes, la dame erre, contemplative, avec des malines sur la tête, et ces malines s'appareillent

adorablement à ses cheveux, vaporeuses et ténues, d'une transparence où ressuscite l'art divin des choses traitées sur cristal. Petite, presque naine, la promeneuse paraît, parmi les lys mystiques et les dévots peupliers, une nonne menue du temps jadis, car cette coiffure — d'un charme si cher aux peintres de bijoux — lui met au long du visage le drapement des bienheureuses, et là-dessous, ses pupilles éteintes par les pleurs évoquent, en rêvant d'un âge très lointain, la ferveur des longs cils baissés sur les doigts joints. Et le jardin lui-même, avec son idéal paysage de missel, a bien l'air d'un jardin claustral au siècle des ogives, tellement les feuillées y croissent candides et découpées, et de partout entr'ouvertes, à la manière des primitifs, sur une cité de tourelles.

Plus loin, dans les sombres maisons monumentales. Les mains grêles, les mains des duchesses historiques revivent, avec leur fragilité d'objets sculptés, en celles de certaines femmes accoudées tout le jour aux coussins des salons, auprès d'un fenestral où les larges corolles d'iris jaunes sont peintes. Sur les soies armoriales et les velours des sièges, le joyau solaire serti dans le vitrail les détache, ces mains aux annulaires bagués; et leur seule blancheur, — parmi les bronzes verts, les porcelaines de chine emplies d'orchidées rares, les cuivres ouvragés, les albums, les portraits, — semble en ce crépuscule de gothique oratoire la blancheur d'irréelles palmes blanches cueillies. Faites pour caresser la chevelure des pages, ou pour tramer la phrase amoureuse des harpes, ces mains-là complètent dans la pensée le style des blonds ovales aux enfantins yeux bleus, et celui des profils châtains au fier sourire. D'elles n'exigez pas l'essai même d'une œuvre. Trop faibles, sans défense contre une piqûre d'aiguille, elles se fâneraient vainement dans l'effort, et leur rôle ici-bas, tout d'indif-

férence et d'inertie, ne consiste pas à sécher la sueur des lentes agonies, à bercer les jésus bouclés aux fraîches joues, à toucher chaque soir l'harmonium des cloîtres. Car les sœurs en cornette, toutes jeunes encore, avec d'émaciés visages byzantins, n'ont plus ces belles mains à rendre jalouses les antiques porteuses d'eau. La splendeur grecque des canéphores au front lauré n'importe à ces dévouées guimpées du linge des renoncements, et plus d'un artiste ecclésial le regrette, tant la lumière intime des mains paresseuses s'harmonie bien, dans les villes défuntes, à la féminité des patriciennes.

Mais l'enchantement vrai des anciens bourgs dormeurs vient surtout des maisonnettes contemplées sur les mares, de leurs toitures en silhouettes de bonnets, de leurs seuils à balustres, de leurs carreaux à plomb. Le voyageur regarde d'un regard ému ces ermitages verdis d'années, où l'existence, simple à l'égal des grandes mauves épanouies sur le mur, se compose uniformément d'humbles plaisirs démodés, de passe-bonheurs, de joies trémières. Souvent la hampe d'une enseigne y croise de sa vigne-vierge forgée l'ogive d'une fenêtre, et cette enseigne annonce en lettres rouges une auberge du quatorzième siècle. On entre, ravi de l'enseigne et de l'endroit, et voici, sur les tulles des rideaux, une dentellière apparaître en des gestes de recueillement. Douce féerie des bobines offerte au travail d'une aranéide. Tout naturellement, malgré soi, tant il y a de sérénité sérieuse aux traits de la jeune fille, à ses lèvres de litanies, au jeu rosacé de ses fuseaux, on les croit sortis d'un miracle ces croisillons de lin, ces rectangles aériens, ces frêles verrières de fils. Et de ces dentelles, de cette auberge et de toutes ces maisons, de cet imbrisable silence, naît l'exquise impression d'un retour à d'autres époques, loin, loin dans le

plus jamais. Ah! les vieilles villes aux vieilles maisons! les vieilles maisons raconteuses dans les vieilles villes muettes!

ERNEST PÉRIER

PETITE CHRONIQUE

L'on a publié dernièrement la traduction d'un poème gastronomique dû à la Muse de Sa Sainteté Léon XIII. L'*Épître à Fabricius Rufus* enseigne, en un latin classique, digne d'Horace, les nourritures qui prolongent et celles qui abrègent l'existence et prodigue les conseils aux aspirants centenaires.

Il m'a paru qu'en ce divertissement de lettré délicat le Saint-Père a fait montre surtout de virtuosité, sans que la gloire de l'Église y trouve le plus léger bénéfice. Et le Pontife illustre épris d'art m'a remémoré ce vœu du récent Congrès de Gand : « Il est à souhaiter que, sans s'interdire toute virtuosité, les artistes et lettrés catholiques se préoccupent de faire servir leurs œuvres à la glorification de leurs croyances. » Les approbateurs de ce vœu ne penseront-ils pas qu'il est urgent de le notifier à Rome ?

M. Henri Meilhac, marchand de joie, est décédé. Avec son associé, M. Ludovic Halévy, il a fait rire, pendant plus de trente ans, une multitude invraisemblable de boulevardiers, le monde et le demi. Sa très lucrative « blague » s'exerça surtout aux dépens de l'héroïsme, de la foi, de la générosité, de l'amour. Il fut de l'Académie. Il sera, demain, du néant.

La statue de Remy Belleau a été inaugurée, le 13 juin, à Nogent-le-Rotrou. M. Catulle Mendès évoque ainsi, à cette occasion, l'aimable compagnon de gloire de Ronsard :

« Aucun, parmi les poètes de la Renaissance française ne fut plus allègrement lumineux que Remy Belleau. Sa vie ressembla, vraiment, à la joie; il n'aurait pas pu dire, parlant pour soi-même, ce que, en une mélancolie délicieuse de pensée et de rythme, il fait dire au Toinet de ses *Bergeries :*

> Or, que j'aille poings clos, le bonheur de ma main
> S'envole avec le vent....

Il avait beau aller, la main grand ouverte, ainsi qu'il sied à un brave homme, le bonheur ne s'envolait pas de lui, mais le hantait fidèlement, comme un ramier familier et caresseur. Même on pourrait croire qu'il eut, parfois, après les jeux orgiaques qui étaient, alors, dans la coutume païenne des poètes, la gaieté fort extrême et un peu rude; car Ronsard lui fit ce reproche :

Tu es un trop bon biberon
Pour un tourneur d'Anacréon.

Bah! le beau crime de vider, dans quelque hôtellerie, deux ou trois demi-pintes de franc vin de France.

Et l'œuvre de Remy Belleau est aussi ardemment contente et claire que sa vie. Il est, la syrinx aux lèvres, le berger-poète, qui fait danser les Limoniades des fleurs et des prairies, les Miliades des pâturages et les Napies des lisières. Sous les branches, il écoute le rossignol. Il sait les épithalames qui plaisent aux génisses bientôt éprises; et pour voler sur les fleurs des champs, ouvertes au baiser d'avril, sa Muse a des ailes de libellule. Mais l'éblouissante éclosion de toutes les fleurs de la prairie, dès le renouveau, ne suffit pas à son amour de la couleur et de la splendeur. Il s'éprend des pierreries, ces astres qu'on peut tenir dans la main. C'est dans les *Amours et nouveaux échanges des pierres précieuses* que vibre, éclate et flambe le personnel génie de Remy Belleau; son vers rivalise d'éclats soudains, de vifs éclairs fourmillants, roses, bleus, écarlates et d'or, avec les diamants, les rubis, les améthystes et les chrysoprases; et, pareil à ce Prométhée que, par une singulière et magnifique imagination, il suppose l'inventeur des anneaux et de l'enchâssure des pierres, ce poète, bon fèvre, excelle à sertir l'idée, opale ou escarboucle, l'image, topaze ou saphir, en l'étroit chaton de la strophe, entre les griffes des rimes. Et tout rayonne! Et voici des lueurs qui ne s'éteindront pas! Et Ronsard, qui, d'ailleurs, avait toujours raison, a eu raison de dire :

Ne taillez, mains industrieuses,
La pierre pour couvrir Belleau,
Lui-même a bâti son tombeau
Dedans ses *Pierres précieuses !*

Un tableau de Jordaens, *La Fête des Rois*, vient d'être acquis par le gouvernement pour le Musée ancien.

M. Ernest La Jeunesse entonne un dithyrambe à la gloire de Cléo de Mérode, en qui il acclame « notre âme à tous avec du charme en plus, notre idéal national et international; héroïne de Platon et tout Platon à elle seule. » Il assure qu'il ne peut apercevoir cette danseuse-hétaïre sans croire qu'il va pleurer. Cela fait comprendre que M. Lavedan intitule un livre d'ironie féroce : *Les Jeunes ou l'Espoir de la France.*

M. Picard. — Dans certaines églises, des toiles de Rubens — il ne se gênait pas, le prodigieux artiste, pour faire des nudités, et ce

serait une curieuse statistique que de mesurer ce qu'il y en a de mètres dans son œuvre totale! — ont été, sous la direction de personnes qu'offusquait la vue de la chair humaine, corrigées par des rapins qui les ont couvertes de chastes draperies de leur façon.

M. Le Jeune. — C'étaient des imbéciles!

(*Annales Parlementaires, Sénat*, Séance du 9 juillet 1897.)

Mort du R. P. Van Tricht, l'aimable conférencier.

Recueilli dans *Durendal*, cet amer poème de Lermontoff (traduction de L. Wallner) :

Le Prophète

Dès le moment où le juge éternel — me donna l'omniscience du Prophète, — je lus dans les yeux des hommes — des pages de vice et de méchanceté.

Je me mis à proclamer et de l'amour — et de la vérité les purs enseignements : — Mais tous ceux qui m'étaient proches — jetèrent des pierres sur moi avec rage.

Semant alors des cendres sur ma tête, — mendiant, je fuis les villes, — et voici que je vis dans le désert, — comme des oiseaux, du don de la pitance divine.

Observant le commandement de l'Éternel : — toute créature terrestre m'est soumise, — et les étoiles mêmes m'écoutent — et leurs rayons scintillent avec allégresse.

Mais, lorsqu'il m'arrive que, d'un pas furtif, — je traverse une cité bruyante, — les vieillards là-bas disent aux enfants — avec des sourires insatués :

« Regardez, voici un exemple pour vous! — Cet homme étant fier, il n'a pu s'entendre avec personne, — ce sot voulait nous faire accroire — que Dieu parlait par sa bouche.

« Regardez, enfants, regardez-le, — comme il est sombre, pâle et maigre, — regardez donc comme il est pauvre et nu, et comme tout le monde le méprise. »

M. D.

LES LIVRES

Poussières. - Rythmes oubliés, par Barbey d'Aurevilly. — Paris, Lemerre. — C'est une pensée pieuse qui, en deux somptueuses plaquettes, tirées chez Lemerre, à petit nombre, vient de recueillir les quelques vers et poèmes en prose de Jules Barbey d'Aurevilly. Vivant, le fier écrivain, qui se livrait malaisément et répugnait à l'étalage de son âme, n'avait point voulu, pour ces pages, le grand jour ni les auditoires nombreux; il en avait obstinément réservé la confidence à un cercle restreint d'amis. Aussi faut-il louer le souci délicat des éditeurs, qui, écartant de ces *reliquiæ* les curiosités banales, y convient, par une publicité discrète, les seules persistantes fidélités.

Convié même, d'ailleurs, à les entendre, le public n'accourrait pas : il ne va point aux artistes d'exception, et Dieu sait s'il en fut, d'Aurevilly ! Dédaigneux du tapage des vaines renommées que dispense trop souvent à des talents vulgaires la jobarderie des foules, il sculptait, dans la solitude, de sombres et grandioses figures. Sa magie souveraine insufflait la vie, une vie intense, à des héros tempétueux, vêtus de sinistre et sauvage grandeur. Amoureux du mystère, il explorait en ses ténébreux replis l'âme humaine. Puis, dans la langue étincelante qui fut la sienne, il transposait ses visions tragiques, crime, épouvante, horreur.

Comme il n'avait point de flatteries pour les sentimentalités bêtes, ni de condescendances pour les instincts grossiers, la renommée fructueuse ne le visita pas. Bien au-dessous de lui, la cohue a passé sans le voir, juché qu'il était, ce stylite, sur les sommets où vivait sa pensée : elle a payé d'oubli son dédain.

Il ne s'en plaignait pas, le fier gentilhomme. Une seule chose l'attristait, lui mit parfois aux lèvres des paroles amères : l'ostracisme dont le frappaient beaucoup de ses frères dans la foi.

Car, quoi qu'on pense de certaines troublantes audaces d'analyse qui, en tel ou tel de ses romans, effraient la masse des lecteurs et doivent, avec raison, les en écarter, Barbey d'Aurevilly, né catholique, en pays normand, demeura toujours des nôtres. Et ce n'est pas seulement sa correspondance, sublime par instants, avec ses amis Trébutien, l'abbé Lefoullon, Mgr Anger, chorévêque d'Antioche, le comte Roselly de Lorgues, qui l'atteste. Son œuvre critique toute entière le range, dans ce siècle, avec le grand Veuillot — son frère d'armes au *Réveil*, — parmi les plus vaillants chevaliers de Dieu. Nombreuses, dans les vingt volumes de *Les Œuvres et les Hommes*, surgissent les superbes pages, impérissables piédestaux dressés à la gloire de l'Église. Historiquement, socialement, philosophiquement, artistiquement, ce soldat de la plume ne cessa jamais, pendant quarante années de lutte, de ferrailler pour Elle. Parmi les maîtres de la critique contemporaine, il est, certes, le seul qui ait donné l'exemple d'une aussi constante inflexibilité de doctrine et qui se soit fait un honneur de juger, du haut de ses principes religieux, les œuvres.

Aussi comprend-on qu'âprement attaqué, sa vie durant, par tous les mécréants que sa vigoureuse cravache avait cinglés, Barbey d'Aurevilly, dont la droiture d'âme était au-dessus du soupçon, ait souffert, malgré de glorieuses et fidèles amitiés, de cette sorte de suspicion en laquelle le tenaient, sous divers prétextes, maints de ses coreligionnaires.

La gloire lui vint pourtant, tardive, mais rayonnante. A défaut des admirations nombreuses, il connut, sur la fin de ses jours, l'hommage enthousiaste de l'élite, la vénération d'une jeunesse littéraire qui le saluait Maître et qui lui fit, dans sa vieillesse puissante, un triomphal cortège.

Ceux-là, qui l'aimèrent, évoqueront son souvenir dans *Poussières* et dans les *Rythmes oubliés*.

A ne rien céler, bien des pages, dans *Poussières* surtout, n'accroîtront point le renom de celui que Lamartine avait bien baptisé

le duc de Guise de la littérature. Poète, et des plus magnifiques, au témoignage de son œuvre entière, par le sentiment et par l'imagination, si Barbey d'Aurevilly est, de métier, un prosateur merveilleux, il n'eut jamais la virtuosité du vers. Composés presque tous en un temps où l'on raffinait peu sur l'écriture et où des poètes comme Musset donnaient l'exemple lamentable du laisser-aller, ses vers ne satisfont guère aujourd'hui. Féconds en heurts, en gaucheries et faiblesses de tout genre, déclamatoires souvent, ils ne se sauvent que par la splendeur de mainte image, l'intensité de l'accent ou la chevalerie de la pensée. Citons, parmi les meilleurs poèmes et les plus révélateurs, la *Haine du Soleil*, l'*Echanson*, *Oh! pourquoi voyager?* la *Maîtresse rousse*, le *Vieux Goëland*, et le plus connu, je crois : *Le Cid.*

Les *Rythmes oubliés* sont peut-être d'un intérêt supérieur; d'abord, parce qu'ils montrent d'Aurevilly s'essayant, dès avant Baudelaire et avec un art égal, à instaurer le poème en prose ; ensuite parce que le maître y apparaît dans toute sa superbe maîtrise, avec sa prose, éclatante et vibrante, merveilleusement cadencée. Les *Yeux caméléons* et *Laocoon* comptent, sans aucun doute, parmi les pages les plus prestigieuses de l'écrivain. Voici le dernier de ces poèmes.

I

Le Grand-Prêtre était debout, fort et majesteux comme un rouvre, et ses deux fils aux chevelures d'hyacinthe, à trois pas de lui, auprès de l'autel. La lumière bleue, safranée d'or, qui inonde tout l'Olympe quand les Cieux sont en fête, transperçait d'azur la coupole du ciel, et la mer, plus bleue à son tour sous ce ciel bleu doré des sommets de l'Olympe, étincelait au loin, — arc de cercle immense, — dans une sérénité qui, ce jour-là, semblait immortelle.

II

Tout à coup, tout à coup, sans bruit, sans frémissement, sur la coupe d'huile de cette mer sommeillante, sans qu'un seul flot se gonfle et saute, comme saute le saphir du chaton de la bague où il brillait, sans un seul flocon d'écume qui tache cette vaste profusion d'azur et, par un trouble, annonce leur présence,

III

Deux serpents, d'un bleu aussi doux que celui de la mer et se confondant avec elle, glissèrent, souples, charmants, reployés comme deux bandelettes oubliées et tombées du front d'Amphitrite, et moelleusement roulèrent comme cette mer qui baisait si amoureusement son rivage!

IV

« Les vagues montent jusqu'à l'autel », pensa le Grand-Prêtre, presque enorgueilli de cette faveur de Neptune, — et les deux vagues vivantes l'avaient déjà pris dans leurs replis troubles, et elles l'étouffaient comme jamais vaisseau ne fut étouffé par les flots irrésistibles — sur les mers!

V

Il lutta, ce rouvre, mais ce fut en vain! Les serpents, les traîtres serpents aux écailles lapis, avaient redoublé leurs anneaux autour de ce torse immobile, dont les bras meurtrissaient les flancs sous la chaîne affreuse qui les étreignait, et c'est là que, s'élançant vers les deux enfants accourus pour sauver leur père, ils avaient piqué l'un jusqu'au cœur et dévoré l'autre aux sources inférieures de la vie.

VI

Et repus de ce sang jeune et fort qu'ils avaient bu d'un coup, tachés de ce sang, devenus violets de bleus qu'ils étaient, dans cette pourpre, ils avaient ramené leurs longs cous, hideusement gracieux, vers le front livide du Grand-Prêtre, et de leur spirale lui avaient fait une épouvantable couronne, lui versant dans chaque tempe, ces messagers des dieux, comme on verse le nectar aux hommes, tout ce qu'ils avaient de venin, de férocité et de morsure!

VII

Et la tête noircissait, et le venin toujours versé de ces reptiles divinement monstrueux, était moins cruel pour ce père que le sang dégorgé de ses fils qui se mêlait au sien et qui empoisonnait *mieux* son agonie!

VIII

O Laocoon! Laocoon! nous te connaissons... Nous avons assez frémi devant ton bronze muet qui crie. Nous te connaissons, Laocoon! N'es-tu pas encore plus terriblement sculpté dans notre propre chair que dans l'airain des plus forts sculpteurs? Ne sommes-nous donc pas tous des Laocoons dans la vie?... N'avons-nous donc pas tous nos serpents sortant de la mer bleue, et nous saisissant, — comme toi, Laocoon! — au moment d'un beau sacrifice, au pied joyeux de quelque autel?...

IX

Nos fils à nous, Laocoon! ce sont nos pensées, nos espérances, nos rêves, nos amours, devenus avant nous les victimes de la destinée, la pâture de ces serpents maudits qu'on n'aperçoit se glisser dans la vie que quand ils se glissent dans nos cœurs et qu'il n'est plus temps de leur échapper!

X

Et à nous aussi, comme à toi, Laocoon, le sang de nos rêves immolés semble plus cruel et plus envenimé que tous les autres poisons qu'on fait couler dans nos blessures! Nous sommes tous pères de quelque chose qu'il faut voir, devant nous, mourir! Mais, ô le supplicié des dieux! ne te plains plus de ton supplice. Nos serpents sont plus obstinés que les tiens. Du moins, toi mort, les tiens te laissèrent, Laocoon! On les vit se détacher de toi et retourner dans la mer bleue. Ils s'y dessouillèrent de leur crime dans la lumière liquide de ses flots. Mais les nôtres ont moins de fierté et un acharnement plus bas... Ils ne retournent pas à l'abîme d'où ils sont sortis.

Ils restent, hélas! sur nos dépouilles, — couronnes de souillures éternelles sur nos fronts morts que le monde imbécile croit vivants, parce que ces horribles serpents s'y agitent encore et font une simagrée de vie avec ce qui FUT la suprême douleur!

—

Barbey d'Aurevilly se complaît dans l'attitude quelque peu romantique où le montre ce beau poème. L'inspiration de *Poussières* et des *Rythmes oubliés* est, presque toujours, *fatale* et se ressent du culte fervent qu'il avait voué, dès sa jeunesse, au génie étrange de Byron. C'est un mélange sombre d'exaltation et de désenchantement. Une âme à la fois orageuse et contemplative s'y manifeste: éprise de force et de fougue, elle est prompte aux dégoûts et aux lassitudes; l'action et le rêve se la disputent perpétuellement. Vieux pirate échoué sur une morne grève, au retour des aventures et des drames mystérieux, Barbey se drape, « plus sombre que Lara », en une hautaine et amère mélancolie; et c'est lui-même qu'il évoque, lorsqu'en un de ses poèmes il chante ce vieux goëland prisonnier :

C'était un fier oiseau, farouche et solitaire.

M. D.

L'indifférence et l'Injustice Belges en matière littéraire par PAUL ANDRÉ. — Bruxelles chez Lamertin.

Quelque pages très substantielles: J'avoue que je les attendais avec curiosité et que je les ai lues avec un vif intérêt quand la Jeune Belgique les publia. Cette conférence que l'auteur a faite dans diverses villes du pays et dans laquelle il parlait aux Belges de deux qualités éminemment belges: l'Indifférence et l'Injustice en matière littéraire, cette conférence n'est pas très neuve peut-être, mais elle rappelle des choses qu'il est si réconfortant d'entendre redire! Nous regrettons que l'auteur ait passé sous silence le mouvement parallèle des jeunes catholiques qui se trouvaient pour la lutte dans des conditions bien autrement désavantageuses encore que les écrivains de la Jeune Belgique! Mais quoiqu'il en soit, cette brochure est à lire. L'auteur nous permettra de citer ici cette page, à laquelle nous applaudissons de tout cœur, parce qu'elle exprime des idées qui nous sont chères:

« Et néanmoins, quels sont les bibliothèques publiques, les salons, les sociétés qui s'abonnent à ces publications dans lesquelles cependant l'on trouverait, entre autres profits, comme des guides, des conseillers sûrs qui diraient les écrivains et leurs livres vers lesquels doivent aller notre choix et notre admiration ?

Peut-être que si on les lisait plus, si on ne les méconnaissait point par parti pris, l'erreur serait moins générale que l'on fait de considérer comme un jargon, une débandade informe de mots sonores la langue que parlent les écrivains belges.

Parce qu'au nom de la Beauté et de l'Harmonie, de jeunes artistes se sont affranchis des lieux communs, des poncifs éculés ont méprisé les errements traditionnels dans lesquels s'égarait, perclus, décrépit, le pur et délicieux parler français, on a crié au sacrilège,

on a brandi un épouvantail qui était une soi-disant anarchie dans laquelle allaient sombrer l'intégrité, la clarté de la langue de Ronsard, de Racine, de Flaubert !

Et une armée de Don Quichottes partit en guerre contre ces moulins à vent...

La foule écouta, jugea sans examiner les pièces du procès.

Les novateurs, — qui, du reste, finissent par triompher en cette France même dont on les accusait de vouloir démantibuler le beau langage, — les novateurs avaient cependant, plaidant pour eux, pour leur cause, qui est celle de l'Art, des arguments irrésistibles.

On a fini par songer que le sujet en lui-même ne suffit pas à faire l'œuvre d'art, de nos jours surtout où l'aspect et l'extériorité ont pris en toutes choses une place prépondérante. On voulut que la forme variât avec l'idée, qu'elle peignît la sensation, diversement parce que diverses sont ces sensations. Et comme derrière les mots on voulut trouver une âme : celle de celui qui les écrivit, il devint nécessaire que la forme fût essentiellement personnelle.

Il fallut dès lors évidemment secouer le joug que des rhéteurs dogmatisants voudraient imposer aux inspirations et il fallut mépriser des traditions — traditions que l'on avait voulu faire passer pour des règles — qui annihilaient les initiatives et les indépendances. »

Ces fières paroles convaincront-elles quelqu'un des indifférents et des injustes ? Peut-être : il y a partout des âmes sincères qu'aveuglent de vains préjugés et c'est une bonne action que d'aider celles-là à aller vers la vérité. Quant aux autres, qu'importe ? J. S.

De stichting der fransche academie in 1635, door baron A. DE MAERE. — In-8°, 27 p. — Gand, A. Siffer, 1897.

Sous ce titre, M. le baron de Maere vient de publier le discours qu'il a prononcé en sa qualité de Directeur de l'Académie royale flamande en séance publique et solennelle du 24 juin dernier. Discours académique vulgaire, avec les périodes rhétoricales obligées et de circonstances ? Non ! mais une belle page d'histoire, qui brièvement raconte en un style qui séduit à la fois par sa pureté et sa simplicité, les origines bien timides, bien humbles, bien modestes de cette académie française que le pastiche des Goncourt ne démolira pas.

Pourquoi M. de Maere a-t-il, pour sa mercuriale directoriale, et en cénacle exclusivement flamand, choisi pour thème le panégyrique — le mot n'est pas déplacé pour caractériser sa pensée — de l'Académie immortelle fondée par le cardinal de Richelieu ? Il nous le fait savoir dans les dernières lignes de son œuvre, que nous demandons à transcrire ici :

« J'ai voulu faire voir quelle similitude existe, à leur naissance, entre les deux Académies, Française et Flamande.

« L'une et l'autre doivent leur création à un ministre influent et éclairé ; l'une et l'autre ont eu à lutter avec les préjugés et l'esprit de parti ; l'une et l'autre ont été honnies et ridiculisées et l'une comme l'autre a accueilli ces attaques imméritées avec une égale indifférence. »

La modeste brochure de M. le baron de Maere restera comme

l'une des pages les plus intéressantes de l'histoire des premières années de l'académie flamande et c'est à ce titre que nous la recommandons à l'attention de nos lecteurs.

Guide à Bruxelles et à l'Exposition par LOUIS DERIE. — *Bruxelles, Société de Librairie.* Prix : 1 fr. 50.

Bruxelles est aujourd'hui une des villes les plus intéressantes de l'Europe; elle ne le cède à aucune autre par les trésors d'art ancien et moderne qu'elle contient, par le pittoresque de sa situation, l'élégance et le goût de ses quartiers modernes, le respect et l'intelligence qui ont présidé à la conservation de ses vestiges d'autrefois.

Aux nombreux étrangers qui viennent cette année visiter notre Capitale, il fallait un Guide qui leur montrât toutes les curiosités, toutes les richesses, toutes les beautés de cette ville élégante; mais ce Guide devait être en même temps une histoire vivante des merveilles qu'il signale. C'est ce qu'ont compris les éditeurs et c'est ce qu'a réalisé son auteur : sans fatigue aucune, le touriste parcourt Bruxelles en trois jours, visitant en détail les quartiers les plus curieux, ayant entre les mains la reproduction de nos monuments, de nos places publiques, de nos artères et promenades principales, avec des descriptions et des renseignements les plus complets concernant leur origine et leur histoire à travers les âges, le tout accompagné de plans et d'itinéraires, évitant toute espèce d'hésitation et de recherche fastidieuse.

L'Exposition y a trouvé une place très étendue. La description des galeries et des mille choses curieuses qu'elles contiennent, celle des jardins tout aussi intéressante et méritant certes l'examen attentif qu'on leur a accordé, la revue de Tervueren et de son Exposition particulière achèvent de faire de ce Guide un livre tout d'actualité et d'intérêt.

F. L.

Anges Musiciens d'après FRA ANGELICO. — Deux magnifiques chromos, format 0,325 × 0,165, impression de luxe à la presse à bras. L'exemplaire fr. 1,50. Gand, Imprimerie St. Augustin.

C'est dans ses types d'anges que brille surtout le génie de l'artiste si bien nommé Angelico. Il a imité les anges de Giotto, mais en leur donnant une beauté plus virginale.

En entrant dans la *Galerie des Uffizi* de Florence, un des premiers tableaux qu'on rencontre est un magnifique retable que Fra Angelico exécuta pour la corporation des ouvriers en lin vers 1433. Il y a figuré la Vierge tenant sur ses genoux l'Enfant-JÉSUS. Dans la profondeur de l'encadrement sont peints douze anges musiciens, chefs-d'œuvre de grâce et de pureté. Ils entourent la Reine du ciel et célèbrent son triomphe par leurs danses et leurs concerts. Pour peindre des anges si beaux, Fra-Angelico a dû les voir, il a attendu leurs chants, il a partagé leur joie, il l'a reflétée sur toutes ces ravissantes figures.

Ce sont ces merveilles que les presses de la Société de St-Augustin ont su reproduire et ont mises par de belles chromo-lithographies à la

portée de tout le monde. Les beaux anges planent sur un fond d'or, dans leurs éclatantes tuniques de toutes couleurs, brodées d'or et voilant leurs pieds.

Une flamme brille au-dessus de leur tête. Ils célèbrent la gloire de leur Reine sur différents instruments. Leur expression est si douce, leur pose si gracieuse, qu'elles rendent aux yeux tout le charme de ce céleste concert.

Les deux premiers de la série, qui en comprendra douze, ont paru; nous croyons que nos lecteurs nous sauront gré de les avoir signalés à leur bon goût.

QUELQUES JOURS
EN ALGÉRIE ET EN TUNISIE

Extraits de mon carnet de voyage

De Paris à Alger

Valence. — 22 février 1896

Il faisait hier matin à Paris, au départ du rapide de 9.25 h., un temps splendide, qui s'est gâté en route. Les côtes de la Bourgogne, au delà de Mâcon, et plus loin la superbe vallée du Rhône, disparaissaient dans une brume opaque; il pleuvait à Lyon.

En revanche, le soleil illumine aujourd'hui Valence et nous remet la joie au cœur.

Nos compagnons, voyageurs de vieille roche, sont charmants; santé et humeur de tous sont au bon diapason pour entreprendre un agréable voyage.

Valence vaut qu'on s'y arrête entre deux trains et nous y faisons notre première étape. Du champ de Mars elle offre un joli coup d'œil sur la vallée du Rhône, la chaîne de l'Ardèche et le mont Crusol

crêté de pittoresques ruines. Elle possède une intéressante cathédrale du XI^e^ siècle et un curieux monument renaissance, le *Penditif,* élevé à la famille parlementaire de Mistral.

Le soir nous avons la bonne fortune d'assister à une belle conférence populaire sur « Mireille », le chef-d'œuvre du grand poëte de la Provence... dont les vers, comme les raisins de la Crau, enferment des rayons du soleil du midi.

Marseille. — 23 février

Nous quittons à 12.19 h. l'excellent hôtel de « la Croix d'or », qui fait honneur à la cité d'Émile Augier. En descendant vers 7 h. du soir de l'omnibus, dans la cour d'honneur de l'hôtel *Louvre et Paix* à Marseille, le chasseur me salue d'un « dag Mijnheer Raepsaet » en plat flamand de Bevere. C'est Bourgeois, l'ancien palefrenier de feu le Baron Victor Pycke de Peteghem, employé depuis dix ans à l'hôtel, et qui semble tout heureux de revoir des compatriotes.

Il y avait foule à la « Cannebière » encore toute pavoisée et enguirlandée à l'occasion de l'entrée triomphale du général *Duchêne,* le vainqueur de Tananarive.

Marseille. — 24 février

Tout d'abord, après avoir cassé une croûte, nous allons retenir nos cabines sur « la ville d'Alger », grand paquebot de la C^ie^ Transatlantique, qui lèvera l'ancre à midi et demie.

Ensuite, nous faisons la visite obligatoire à la basilique de Notre-Dame de la Garde, si fièrement érigée au sommet d'une colline abrupte, à 150 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Jadis, on y arrivait par le sentier sinueux de Pierre Puget; aujourd'hui, un ascenseur disgracieux vous élève jusqu'au perron du sanctuaire, creusant un large sillon dans le rocher, au grand dam de son cachet pittoresque.

Retour à bord à midi. Il nous reste le temps de cacheter nos lettres que le facteur viendra cueillir au premier coup de cloche du départ.

Le vent est très-mal mis, il souffle de terre. « Nous danserons dans le Golfe, » me dit le Steward, en faisant le tour des cabines pour fermer hermétiquement les hublots. Quoiqu'il advienne, nous partons avec le ferme espoir d'arriver à Alger demain vers 4 h. de relevée.

La cloche du bord tinte pour la seconde fois; le navire sort majestueusement du port. Peu après nous doublons le rocher que couronne le château *d'If*, rendu célèbre par Alexandre Dumas dans son prologue de *Monte-Christo*, et, laissant à droite les îles de Pomègue et de Ratonneau, nous mettons le cap sur le Sud-Ouest, la pleine mer.

Mauvaise au départ de Marseille, la Méditerranée était complètement démontée à la sortie du Golfe du Lion, après deux heures de navigation.

Inutile de dire que le terrible mal de mer avait déjà victimé la plupart des passagers.

Vers deux heures du matin je pus entrevoir, à quelques encâblures, les feux de l'une des Iles Baléares.

En mer. — 25 février

Le pont était encore désert à 9 h. du matin, et cependant le soleil avait percé les nuages, mais la

mer n'en restait pas moins détestable. Quelques mouettes suivent le sillage du navire, des goëlands se laissent bercer sur les vagues entre lesquelles s'ébattent les marsouins. Des poissons volants, par petits groupes, émergent des flots pour replonger quelques mètres plus loin.

A 10 h. on sonne le second déjeuner. Ne prennent place à la table *encadrée* (1) que les officiers du bord, un armateur de S[t] Nazaire, un avocat de Paris qui allait plaider devant le tribunal d'Alger, et votre serviteur.

Voici le menu de ce repas, bien fait cependant pour tenter les estomacs creux :

Hors d'œuvres

—

Beurre, Radis, Thon mariné
Poulet froid

—

Matelotte d'anguilles
Blanquette d'agneau
Côtelettes de mouton aux pommes

—

Fromages
Desserts
Vins excellents à discrétion
Café. — Cognac

—

Vers 2 heures, nous apercevons, très au loin et très-vaguement, les premiers contreforts de la terre africaine, et en premier lieu le *Cap Matifou.*

La bonne nouvelle se répand dans les cabines; elle sert de panacée aux victimes de Neptune qui

(1) Planchettes dressées en échiquiers, en terme de marine « violons » qui retiennent assiettes et verres par les gros temps.

peu à peu, envahissent le pont, se cramponnant, tant bien que mal, aux manœuvres et aux bastingages. On se raconte les petites misères de la traversée qui bien vite sont oubliées; on est tout au féerique et absorbant spectacle d'Alger, cette reine d'Afrique, qui approche et grandit, inondée de soleil, étalant son manteau d'hermine entre l'azur des cieux et l'azur des eaux.

Le paquebot entre en rade ; une nuée de barques l'entoure. C'est à qui, des pirates algériens, maltais ou chinois qui les montent, prendra d'assaut le navire et les passagers. Impossible de leur échapper : il faut passer par leurs sales pattes et se laisser déposer, de gré ou de force, après quelques coups de rames. à raison de fr. 5.00, au seuil de la douane.

Une fois à terre, nous nous empressons de nous installer à l'excellent *Hôtel de l'Europe,* boulevard de la République.

On lisait le lendemain dans la « Dépêche algérienne » :

Le mauvais temps.

5 h. s. de Marseille. « Depuis ce matin, 7 h. « la neige tombe abondamment. La ville et les « environs en sont couverts.

« La circulation des voitures est très difficile.

« Depuis hier soir, le thermomètre a baissé de « 13 degrés.

« Sur la Méditerranée, la dépression avait che- « miné vers l'Est et avait son centre entre la Corse « et l'Italie. Les vents du Nord avaient soufflé avec « force. Le temps était très-mauvais sur mer. »

A 6. h. du soir, un coup de canon est tiré de la *Kasba*. Il annonce aux fils du prophète la fin de la journée de jeûne et le commencement des ripailles.

Nous sommes, en effet, en plein *Rhamadan*, le carême des Musulmans, plus sévère qu'aucun autre, puisqu'il force le Croyant à s'abstenir de toute nourriture et boisson, même de tabac, pendant 12 heures consécutives, et cela durant 40 jours ! Il est vrai que, généralement, les disciples de Mahomet se dédommagent et se gorgent de 6 h. du soir à 6 h. du matin. La nuit, c'est la bacchanale en plein ; le jour, ils ruminent l'orgie, assoupis comme des boas repus.

A ce régime, les adolescents s'étiolent, les hommes mûrs s'affadissent et plus d'un vieillard meurt, « mais Allah est grand et Mahomet est son pro-« phète, et le paradis avec ses ruisseaux de lait, « ses bosquets de palmiers, ses houris, n'a pas été « fait pour les chiens de chrétiens qui mangent ré-« gulièrement à heures fixes comme des habitués « de table d'hôte.

« Ceux qui auront succombé pour avoir suivi « les prescriptions du Coran fumeront, paresseuse-« ment étendus sur des nattes moëlleuses, un *Chebli* « blond comme le miel et ils auront pour leur pré-« senter du feu, pour leur apporter un café parfumé « en des tasses de vermeil, des *Khadidja* dont les « yeux sont peut-être ces étoiles qui clignent, ten-« tatrices, dans le bleu firmament (1). »

Dès que le coup de canon vespéral a retenti, la physionomie des rues se transforme : toute la population indigène se réveille en sursaut, et semble revivre. L'arabe, tout à l'heure endormi le long des

(1) Extrait du journal « *l'Atlas* ».

trottoirs, sur le quai, dans les squares, dans les mosquées, au pied des fontaines ou des monuments sur les places publiques, bondit sous ce coup de fouet. Les cigarettes s'allument, les interpellations saccadées s'entrecroisent, les burnous se ramènent prestement sur les épaules, et les affamés de 12 heures, en règle avec leur conscience, se précipitent vers les restaurants arabes que les indigènes seuls fréquentent et où nul étranger n'oserait s'introduire. Et alors, que la fête commence!

Alger et ses environs

Alger. — 26 février

Nous visitons la ville d'Alger, déjà si souvent et si minutieusement décrite avec l'enthousiasme du touriste qui l'aborde pour la première fois.

Voici le port et la rade que longe le magnifique boulevard de la République, — la place Malakoff, où s'élèvent le palais du Gouverneur, *dar Hassen Pacha,* beau type de la maison mauresque, le palais de l'archevêque, ancienne demeure de la fille du Sultan, et la cathédrale de S[t] Philippe; — la maison de Mustapha Pacha, convertie en musée; — la rue Bab-el-Oued, la Montagne de la cour ou le corso d'Alger; — la place Mahon et les mosquées *Djama Djébiot* et *Djama-Kébir* (la grande mosquée) la plus ancienne d'Alger, etc. etc.

La Ville haute ou indigène est dominée par la *Kasba,* qui a conservé son cachet arabe et couronne la Ville européenne.

De là descend tout un réseau inextricable de ruelles étroites entre les maisons ou, plutôt, les taudis arabes, peints uniformément au lait de chaux, aux

portes basses et cintrées, aux balcons saillants, scrupuleusement grillés, et dont les toits se rejoignent et interceptent les rayons du soleil.

C'est dans ces impasses tièdes, malpropres, pavées de caillous gluants et puants, parcourues par des bourriquets chargés d'outres gonflées d'eau ou d'huile, que se trouvent les maisons de joie, si nombreuses en pays musulman, où grouillent les mauresques, les bédouïnes, les soudanaises et même, hélas! les françaises. Ces quartiers seraient inabordables pour l'Européen n'étaient les nombreuses patrouilles qui y veillent à la sécurité publique.

Retournons à la Kasba, ancienne forteresse servant, jadis, de palais à *Sélim-Ben-Temni,* actuellement convertie en immense caserne que traverse la route d'El-Biar. Notre landau nous mène à *Mustapha-supérieur* d'où la vue d'Alger, de sa rade, du Cap Matifou, des montagnes neigeuses de la Kabylie et de la chaîne du Sahel, est merveilleuse.

Nous atteignons la colonne *Voirol* par de nombreux lacets, et de là la Commune d'El-Biar, d'où nous descendons, en contournant le *Bou-Zaréa,* par le ravin de la *Femme sauvage,* vers le fameux *Jardin d'Essai* ou du *Hamma,* autrement dit la Pépinière tropicale d'Alger. On y a tenté l'élevage de l'autruche, mais l'essai n'a pas répondu à l'attente : les frais étaient trop considérables.

Ce qui frappe le plus dans ce parc d'acclimatation des essences de la Nouvelle-Hollande et du Cap, qui occupe une superficie de 80 hectares, ce sont les immenses avenues de platanes, de palmiers, de magnoliers, de bambous, de ficus, de lataniers et d'eucalyptus, dont les sujets atteignent des dimensions colossales.

Nous rentrons à Alger, enchantés de notre première promenade. Le vent est tombé et le ciel est devenu superbe de transparence. La soirée se termine agréablement sur la terrasse d'un des grands cafés du Boulevard de la République, où la Ville entière se donne rendez-vous après le coucher du soleil. C'est là que grouillent les marchands ambulants de l'intérieur, les Kabyles, les Msabis, les Biskris, les Mzitis et les Laghouatis, sans compter les juifs, qui sont de tous les métiers et de tous les pays où il y a quelque chose à grapiller. Toute cette engeance de « mercantis » ne vous laisse pas un instant de répit et vous poursuit d'offres de tapis, couvertures, armes, peaux de panthères, de gazelles et de chacals, bijouteries arabes, parfums, etc. etc.

La Trappe de Staouëli. — 27 février

Il y a 17 kilomètres d'Alger à la *Trappe de Staouëli*. Le patron de l'hôtel de la Bourse, place du Gouvernement, a frêté pour cette course intéressante, une belle voiture-poste attelée de six chevaux, qu'il a baptisée de nom de « Break Algérien ».

Nous partons à 9 h., du matin par Mustapha, Birmandrais, Birkadem et Chéraga.

C'est à Chéraga que s'ouvre la grande plaine de Staouëli, hérissée de beaux vignobles.

Des colons venus de la Corniche, et principalement de Grasse, y cultivent, outre les céréales, les plantes odoriférantes dont ils distillent les parfums.

« L'Abbaye » est le centre d'une colonie agricole de 1027 hectares. Elle est peuplée de 120 Pères trappistes et de 250 frères et ouvriers.

Des 1027 hectares mis en exploitation, 15 sont plantés de géraniums dont les Pères extraient l'essence. Les vignes couvrent un espace de 500 hectares. En

1895, un vignoble de 00 hectares a donné 7000 hectolitres de vin qui se vend, pris au chaix, 22 francs l'hectolitre, ce qui représente un rapport de 2574 frs par hectare ou de 154,440 frs en tout.

Le chaix, les pressoirs, les citernes à vin, sont cités comme des modèles du genre.

Plus de 400 ruches, éparpillées dans l'exploitation, fournissent un miel excellent.

On remarque dans la cour d'honneur de l'Abbaye un groupe de superbes palmiers abritant la statue de Notre-Dame de Staouëli. Devant l'un d'eux se trouve une grande croix en granit. C'est à cette place que campait Abd-el-Kader, le 18 juin 1830, quand on vint lui annoncer que l'armée française débarquait à six kilomètres de là, à la pointe de *Sidi-Ferruch*. Le grand patriote buvait en ce moment son café et fumait son chibouk. La tasse et la pipe furent retrouvées à ce même endroit par les Pères quand ils bâtirent la Trappe en 1843.

Une autre curiosité de leur musée est le bureau sur lequel furent signées, en juillet 1830, l'abdication de *Hussein-Dey* et la cession de l'Algérie à la France.

Après le déjeuner frugal, gracieusement offert par les Pères trappistes, — composé de

Morue chaude à l'huile
Pommes de terre et fèves étuvées
Fromage de Gruyère —

nous reprenons le chemin d'Alger, mais cette fois par le *Cap Caxine*, au sommet duquel brille un phare de premier ordre. Nous côtoyons la mer et les contreforts boisés du Bou-Zaréa, jusqu'à la pointe Pescada, pour rentrer à Alger par le riant village

de *Saint-Eugène,* que baigne la Méditerranée et que couronne la basilique de Notre-Dame d'Afrique.

Maison-Carrée et Notre-Dame d'Afrique. — 28 février

Tandis que nos dames se reposent des fatigues de la veille, le tram à vapeur nous emmène, de bon matin, l'ami Victor et moi, vers la *Maison-Carrée* où se tient, le Vendredi, un important marché de bestiaux.

La pluie a converti le champ de foire en un vaste bourbier. Beaucoup de chameaux, du bétail superbe, quelques mauvais chevaux, énormément de moutons, de chèvres et de porcs pataugent dans la boue. On nous offre des petits mulets de Kabylie, fins et élégants comme des gazelles et d'une incroyable résistance, au prix de 250 à 500 francs, tandis que les bourriquets du pays, âgés d'un an, ne coûtent que 8 à 10 frs au plus.

La *Maison-Carrée* est un village tout moderne de 5184 habitants. Il est dominé par le monticule de l'Harrach, par le Bordj-el-Harrach, ancienne citadelle convertie en prison centrale, dont les murs émergent d'une belle plantation d'eucalyptus.

Près de là s'élève le monastère de S[t] Joseph, bâti par Monseigneur Lavigerie : il sert de noviciat aux missionnaires africains que leur costume arabe (chachia rouge et burnous blanc) a fait désigner sous le nom de *Pères blancs.*

A 11 h. nous étions de retour à Alger.

Une nouvelle visite à la grande mosquée, accessible à tout le monde, nous fit rencontrer le *Vieux*

docteur populaire, centenaire bien conservé, qui venait faire ses ablutions et ses prières du Vendredi. Il était au bras de son fils, — âgé lui-même de 75 ans — et escorté par une foule nombreuse se disputant l'honneur de baiser son turban ou les pans de son burnous.

Un touriste qui se respecte doit aller manger la *bouillabaisse* chez *Cassar.* Allons-y bravement et descendons la rampe de la rue de la Marine pour nous enfoncer dans les casemates où se débitent la soupe au poisson, les praires de Mahon et les salicoques, ces crevettes de la Méditerranée qui ont des dimensions de petits homards.

Encore une réputation « du Midi » cette bouillabaisse!... Il est vrai que nous sommes « du Nord ».

L'après-midi, visite à la *Basilique de Notre-Dame d'Afrique,* située à 3 kilomètres d'Alger, à une altitude de 124 mètres, consacrée le 2 juillet 1872 par Monseigneur Lavigerie. En sortant par la porte de Babel-Oued, le large chemin contourne, à mi-côte, le jardin du Bey; il offre de très-beaux points de vue variés sur la Vallée-des-Consuls, le village de Saint-Eugène, le fort des Anglais et la mer.

La basilique, de style roman, flanquée d'une tour à deux étages, en forme de minaret, domine la Méditerranée; du large, bien avant d'entrer en rade d'Alger, son aspect est des plus imposants. « C'est à deux pieuses demoiselles, Agarithe Berger et Anna Cinquin, dit Piesse, dans le guide Joanne, qu'est dû le pèlerinage de Notre-Dame d'Afrique, qui se fit d'abord dans la Vallée-des-Consuls, au pied d'un vieil

olivier, dans le tronc duquel était placée une petite statue de la Vierge. Monseigneur Pavy, évêque d'Alger, donnant plus que son approbation à ce pèlerinage, et songeant à Notre-Dame de Fourvières et à Notre-Dame de la Garde, fit élever, à son tour, Notre-Dame d'Afrique sur l'un des contre-forts du Bou-Zaréa. Mais on construisit d'abord une chapelle provisoire dont la garde fut confiée à 12 pères prémontrés logés dans un couvent en face. »

L'intérieur de la basilique, en forme de croix latine, déjà richement polychromé, abonde en ex-votos, notamment les épées du maréchal Pélissier et du général Yusuf, une médaille du général Bugeaud et la canne du général Lamoricière.

Tout près de la basilique se trouve le couvent du Carmel, fondé en 1892 par la princesse Jeanne Bibesco et dirigé par elle.

Pour varier nos plaisirs, nous rentrâmes à Alger par la Vallée-des-Consuls et la cité Bugeaud.

Le Frais Vallon. — 29 février

Une dernière exploration de la ville indigène, qui tend à disparaître, la visite de quelques mosquées et les emplettes de petits souvenirs locaux, absorbent la matinée.

Un temps magnifique nous décide à faire une promenade en voiture au *Frais Vallon.*

La belle route du Frais Vallon, commence au quartier de France, gravissant les contreforts du Bou-Zaréa au milieu de pins, d'eucalyptus et d'oliviers.

Le chemin carrossable, toujours serpentant aux flancs de la montagne, où ça et là s'accrochent des villas françaises et des maisons mauresques, se trouve

bientôt étranglé à l'entrée du ravin. On met pied à terre pour en suivre les sinuosités jusqu'à la Koubba de *Sidi-Dj. bba* (marabout vénéré des musulmans d'Alger) d'où s'échappe une source d'eau ferrugineuse. « La tradition, dit Piesse, recommande aux « femmes divorcées qui veulent retrouver un mari, « de faire trois voyages à cet endroit privilégié. Le « résultat, assure la légende, n'a jamais déçu le « vœu des pèlerines. »

D'Alger à Biskra

Bougie. — Dimanche, 1 mars

Après avoir entendu la Messe en l'Église de St-Augustin à 7.10 h. nous disons adieu à Alger et prenons le train pour *Bougie*.

Mais avant de quitter définitivement sa capitale, jetons un coup-d'œil sur la situation topographique de l'Algérie, pour mieux édifier le lecteur qui veut bien nous suivre à travers cette belle colonie française.

Elle doit son nom à la ville d'*Alger*, corruption des mots arabes Al-Djézaïr (les Iles). Il y avait, en effet, autrefois devant la crique d'Alger, un groupe de rochers et d'îlots qui abritaient et protégaient les galères des pirates arabes.

L'Algérie est traversée de l'est à l'ouest par le massif de *l'Atlas*, et par la configuration même du sol, elle se divise en trois régions bien distinctes : la région septentrionale, appelée le Tell, le long du littoral — la région des hauts-plateaux, au centre, — et la région du Sahara ou du désert, au sud.

Le *Tell* est un vaste amphithéâtre de montagnes et de collines entrecoupées de plaines et,

de vallées souvent fertiles, arrosées de rivières qui déversent leurs eaux dans la Méditerranée.

La région des *Hauts-Plateaux* est composée de surfaces arides, dénudées de végétation et parsemées de chotts ou lacs salés.

Quant à la région du *Sahara* algérien, nous en dirons un mot en parcourant ce désert.

Les *Kabyles* habitent le Tell. Les Hauts-Plateaux sont le domaine de l'Arabe pasteur. Les *Bédouins*, les *Chambas* et les *Touaregs* parcourent, en nomades et en maîtres, le désert du Sahara.

Tout le grand massif du Tell, situé entre la mer, le Djudjura et la chaîne des Biban, a pris le nom de *Kabylie*, divisée en grande et en petite Kabylie. Ce pays est très-populeux; sur tous les sommets des collines, plus que dans la plaine, on voit des villages composés de maisonnettes (*gourbis*) construites en terre battue, blanchies à la chaux.

Mais la plupart des Kabyles sont nomades, n'ayant pour toute fortune que leurs troupeaux qu'ils mènent au loin à la recherche des pâturages. Souvent, en hiver, à la saison des pluies, on les rencontre dans le Sahara, campant aux bords d'un puits ou d'un Oued (ruisseau), sous la tente en poils de chameau.

La nourriture ordinaire de ces nomades est le *Couscoussou*, sorte de gruau que les femmes fabriquent avec de la farine d'orge et qu'elles mélangent avec de la graisse et de la viande de mouton; des galettes, semblables à nos crêpes, leur servent de pain; le lait, le miel et surtout les dattes, complètent le menu.

Le train passe par la Maison-Carrée. Au bout de 54 kilomètres s'élève *Ménerville* où le col des *Beni-Aïcha* sépare la plaine de la *Metidja*, dans

laquelle se trouve Alger, de la grande Kabylie située sur le versant du *Djurdjura* que nous allons traverser.

Côtoyant à des altitudes différentes les collines couvertes d'oliviers d'où émergent ça et là des hameaux kabyliens, nous brûlons *Palestro* et nous arrivons au *bordj-Bouïra* pour déjeuner au buffet de la gare.

« De là, aux *Béni-Mansour,* dit *Louis Piesse,* déjà « cité, le chemin de fer parcourt l'immense plaine du « *Hamza,* couverte de culture et de petits bois d'oli- « viers. A droite s'élèvent les Deux-Mamelles qui rap- « pellent les Toumiet entre Constantine et Philippeville, « et le djebel Bou-Kharbedt; à gauche se dresse la « formidable muraille du Djurdjura que surplombent « les pics ou tamgouts de l'Heidzer, de Galland, de « l'Akouker, de Lella-Kredidja et de Tirourda, et que « le soleil nuance de teintes resplendissantes passant « du violet au bleu et au rose et que la neige vient « agrémenter quand l'automne arrive. On embrasse, « sur une immense étendue, ces fortifications natu- « relles qui arrêtèrent toujours les Romains et les « Turcs. »

Le *Bordj des Beni-Mansour* est sur la crête qui sépare les provinces d'Alger et de Constantine. On y change de train pour Bougie. La nouvelle voie ferrée obliquant par une grande courbe vers le sud, entre en plein dans la plaine du Sahel, s'écartant à gauche de la chaîne du Djudjura et de la Grande Kabylie, et s'appuyant à droite contre les montagnes des Biban et des Babor, immenses assises de la Petite Kabylie.

Ici s'élèvent les derniers contreforts du Djurdjura qui se prolongent jusqu'au Cap Carbon et nous descendons dans la plaine ouverte sur le golfe de Bougie.

La ville apparaît bâtie, comme Alger, en amphithéâtre contre le flanc du mont Gouraïa, se mirant dans le beau golfe qui mesure 40 kilomètres depuis le Cap Carbon jusqu'au Cap Noir. Elle est dominée

à 700 mètres d'altitude par des massifs d'orangers, de grenadiers et de figuiers, qui lui composent la plus pittoresque des couronnes.

Notre hospes de *l'Hôtel d'Orient*, a l'obligeance de nous procurer un voiturier qui nous conduira en deux jours à Sétif, moyennant le prix de fr. 110, pourboire compris.

Ce sera pour demain.... et avant de nous coucher nous sommes longtemps retenus à notre balcon par le spectacle féerique et inoubliable du golfe baigné dans la lumière argentée de la lune qui se lève.

Gorges du Châbet-el-Akhra. — 2 mars

A 7 h. du matin, un landau attelé de trois chevaux nous attend devant l'hôtel. Bonne voiture et bonnes bêtes, mais cocher alcoolique, qui nous promet beau temps et agréable voyage ! Acceptons-en l'augure.

114 kilomètres séparent Bougie de Sétif, mais nous couperons la route en deux et logerons ce soir à *Kerrata*, à la sortie des gorges du Châbet.

Nous roulons dans la plaine, le long du golfe, et traversons l'importante commune d'*Ouëd-Marsa*, ses massifs d'oliviers, de lauriers-roses et de vignes. Au-delà commence cette belle partie de la route gravissant le *cap Aokas*, falaise élevée et abrupte d'où l'on embrasse, pour la dernière fois, le panorama de Bougie.

De là, c'est la descente vers l'*Ouëd-Agrioun*, un torrent qui se précipite, impétueux, dans l'immense brèche du Châbet. A travers bois, nous arrivons à *Souk-el-Etnin*, qui veut dire en arabe « Marché du Lundi ». Nous y tombons en pleine foire hebdomadaire.

Elle se tient dans un vaste champ, entre la route et le ravin, où les tribus voisines viennent

déverser tous les produits de la Kabylie: bijoux et cotonnades, grains du Sahel, huile d'olive et figues, armes et poteries des Béni-Aïssi, burnous rayés et haïks de laine aux couleurs diverses des Béni-Abbès, mulets et ânes des Béni-Ouassif.

Les femmes s'occupent du beurre, du miel, des œufs, des poulets et des épices.

On y vend du gibier, surtout du sanglier, et de la viande de boucherie. Des nègres égorgent et débitent sur place les bœufs, les moutons et les chèvres.

La police des marchés est faite par un *cheik* escorté de quelques gendarmes indigènes, à burnous bleu.

De Souk-el-Etnin à Sidi-Rehan, relai postal, il n'y a qu'un pas. Nous déjeunerons... très-bien, nous disent nos chers compagnons, qui y ont passé déjà il y a trois ans et ont conservé de l'hôtesse et de ses pâtés de panthère le meilleur souvenir. L'hôtesse, vraie Diane chasseresse, s'est retirée des affaires, et au lieu de l'éden promis, nous ne trouvons plus qu'une affreuse gargotte où l'on ne nous sert pas même du sanglier... qui abonde cependant dans le pays et s'y vend à trois sous la livre.

Nous repartons vers 2 heures, longeant l'Ouëd-Agrioun et côtoyant le Ta-Babor dont les flancs disparaissaient sous une épaisse fôret de chênes-lièges.

Tout-à-coup, le chien du cocher, un énorme bulldogue, donne de la voix; il s'enfonce, furibond, dans la brousse... et toute une troupe de singes s'élance dans les arbres, en poussant des cris de terreur.

Nous prenons un plaisir extrême à regarder tous

ces petits clowns velus cabrioler d'un arbre à l'autre et grimper aux rocs les plus escarpés.

A l'époque de la récolte, les macaques se rassemblent en grandes bandes et dévastent un champ en une nuit. Ils font des provisions qu'ils cachent dans les creux des rochers. Leur plus grand ennemi est la panthère, qui foisonne dans le Châbet.

De nouvelles bandes de Simiens apparaissent dans les gorges, surtout près des *aiguilles*, à la sortie, où une centaine de singes, petits et gros, prenaient leurs ébats sur le versant de la montagne.

Une roche en saillie à l'entrée des gorges porte en grandes lettres, l'inscription suivante : « Ponts « et chaussées. — Châbet-el-Abkra. — Travaux exécutés « 1863-1870. »

Ici commence le fameux canon, appelé par les arabes « *le défilé de l'agonie ou de la mort* »; il dépasse en sauvage grandeur, tous les ravins de la Suisse et du Tyrol.

Le Guide Joanne décrit ainsi ce passage :

« C'est une étroite coupure entre deux montagnes gigantesques, le *Ta-Babor*, (1965 mètres) et le *Tacoucht* (1904 mètres), presque partout à pic, quelquefois surplombant l'abîme et qui rappelle un peu la route du Simplon ou la Viâ Mala en Suisse. La route, sur un parcours de plus de six kilomètres, est tantôt creusée dans la paroi verticale du rocher, tantôt portée sur des arceaux. Au fond, l'oued Agrioun roule, en mugissant, de chute en chute. Quelquefois la route est suspendue à plus de 100 mètres au-dessus du torrent, toujours dominé par ces deux gigantesques murailles de rochers qui n'y laissent pénétrer le soleil

qu'à midi. A cette heure l'on y rencontre très-souvent des troupes de singes.

Les cavernes, dont les montagnes sont percées, servent d'abri à une quantité innombrable de pigeons.

A mi-chemin de la gorge, on passe de la rive gauche à la rive droite, sur un pont hardi, long de 100 mètres et élevé également de 100 mètres.

Avant d'y arriver, une belle cascade s'échappe d'un trou de rocher. Tous ces travaux d'art, pour lesquels on a consommé 100,000 kilogrammes de poudre de mine, ont coûté 1.630.000 frs. »

La gorge se termine par un petit cirque dont tous les abords semblent être fermés. L'oued se perd dans une fissure forée dans un immense cône en granit : c'est le *Pain de sucre,* colonne d'Hercule sur laquelle nul pied humain n'a encore essayé de se poser. Nous contournons cette aiguille par un passage étroit, véritable poterne des gorges, où l'on voit gravée dans le roc cette nouvelle inscription commémorative : « Les premiers soldats qui passèrent « sur ces rives furent des tirailleurs commandés par « M. le commandant Desmaisons, 7 avril 1864. »

Il est 5.30 h. quand nous arrivons à *Kerata,* à l'*Hôtel du Châbet*, bonne auberge et bon centre d'excursions pour les touristes qui désirent visiter en détail les gorges du Châbet.

Audenarde PAUL RAEPSAET

(*A suivre*)

REVES DE DÉCEMBRE

Assis auprès du feu, mon front sur tes genoux,
Nous devisions d'amour en mots tendres et doux;
Nous parlions d'autrefois :
« — Te souvient-il, disais-je,
Que je t'ai rencontrée un matin où la neige,
Dans la forêt, poudrait les arbres à frimas ?
Je t'aimai tout de suite, et bientôt tu m'aimas
De tout ton cœur aussi... n'est-ce pas, ma chérie ? »
Et tu me caressais avec câlinerie,
Et je sentais frémir dans mes cheveux bouclés
L'adorable douceur de tes doigts effilés.

Ton cou rose sortait d'un rucher de dentelles,
Et ton corps svelte et mince avait des grâces telles
Qu'il me faisait dès lors oublier pour toujours
Le charme évanoui des anciennes amours ;
Les reflets du foyer se jouaient dans tes boucles,
Et tes grands yeux brillaient comme deux escarboucles
En attachant sur moi des regards langoureux.

Puis, dans l'enlacement de tes bras amoureux
Qui se nouaient en cercle à l'entour de ma tête,
Je songeais vaguement, comme songe un poète...
Le frisson des forêts nous secouait encor :
Mais, sous le nimbe fin de tes longs cheveux d'or,
Ta beauté rayonnait dans l'ombre de la chambre;
Et j'oubliais vraiment qu'on était en Décembre,
En te voyant sourire, en t'écoutant jaser !

On entendait parfois le doux bruit d'un baiser.

FRANZ ANSEL

NOUVELLES PAGES DE LA LÉGENDE DORÉE

I

SUR une colline, une solitaire église que fréquentaient seuls, à cette heure, les rayons du soleil et de rapides oiseaux. Les murailles étaient d'un blanc cru, mais les bancs de sapin déjà vieux, semés de livres usés, donnaient à ce lieu un aspect familièrement habité ; les autels aux couleurs vives, au naïf décor, avaient un air aimé et attirant.

Une jeune fille priait. La porte grande ouverte lui avait paru une claire invitation et sa prière s'unissait fraternellement à celle des oiseaux. La voix de son cœur emplissait le temple, lumineuse comme les rayons du soleil, pure comme eux. « Mon Dieu, disait-elle, la vie est douce, mais on la dit plus douce à celles qui sont épouses, à celles qui sont mères. J'aimerais tant l'être à mon tour. » Et son ange disait près d'elle : « Seigneur, celle que vous aimez vous demande une vie d'amour; son âme est pure, elle vous aime, montrez-lui que vous seul acceptez et donnez l'amour. » Puis, l'union intime des êtres les pénétra et fit leur prière universelle : « Faites à tous la vie plus douce, de tous éloignez la douleur, le mal surtout qui la cause et la prolonge; qu'ils aiment par-dessus tout, qu'ils aiment, puisque vivre dans l'amour, c'est vivre en vous. » L'ange précisait ainsi la prière un peu vague de cette âme

inconsciente d'elle-même, en qui palpitait ce désir : l'amour, et qui sentait confusément en elle des infinis lumineux et des abîmes obscurs.

Des infinis lumineux de son âme, elle entendit cette prière : « Veux-tu m'aimer uniquement et tu seras ma bien-aimée ? Tu sentiras mon âme, à ton âme unie, te remplir de confiance et de joie ; tu aimeras en moi tous les hommes de bonne volonté qui ne font qu'un avec toi dans mon amour; tu aimeras en moi tous les mauvais qui ne font qu'un avec toi dans ma miséricorde; tes peines et mes peines effaceront leurs fautes; ta joie et ma joie deviendront leur joie. Veux-tu m'aimer uniquement? — « O Seigneur, vous m'avez charmée et c'est vous que j'aime à jamais. »

L'église était plus lumineuse et les petits oiseaux chantaient. Elle sortit du temple et rassembla ses brebis qui paissaient tranquilles au bord de la route. La vie est douce dans les champs; la lumière se voilait d'une impalpable brume qui l'empêchait d'être aveuglante, et la jeune fille l'aimait ; l'air apportait au brin d'herbe comme au grand arbre un frémissement de joie, et la jeune fille l'aimait; la prairie était d'un vert tendre et chantait, et la jeune fille l'aimait.... Une vie, intense et calme comme l'amour qui s'ignorait en elle, régnait à cette heure dans la plaine et, sans le savoir, elle participait à cette vie qui s'augmentait en elle de toute la vie de son amour.

II

Depuis ce jour, la volonté de n'être qu'à Dieu s'était élevée dans son âme, pareille à ces fleurs qui éclosent rapidement quand le soleil vivifie leur tige et l'eau pure leurs racines. Et la manière d'accomplir sa volonté ne l'inquiéta jamais ; elle savait que les circonstances l'indiqueraient sans laisser possible une erreur. Les circonstances furent claires, en effet : sa mère la

voyait inhabile à la vie pratique, n'imaginant pas la défiance et le mal. « Elle ne comprend rien, » se disait-elle quand une erreur de sa fille la heurtait dans les idées ou les actes qui lui paraissaient simples.

Comme leur vie se faisait plus miséreuse chaque jour, elle demanda conseil au bon curé, qui lui dit : « Votre fille est trop simple, trop ignorante du mal ; proposez-lui d'entrer dans un couvent ; si les Clarisses qui sont près d'ici lui conviennent, ne l'empêchez pas d'essayer leur vie, on ne la gardera pas malgré elle, et c'est peut-être là seulement qu'elle sera bien, éloignée du mal qu'elle ne comprend pas, et vous serez délivrée de tout souci à son égard. »

III

La petite chapelle des Clarisses était en fête et son luxe inaccoutumé était l'œuvre de leurs amis. Derrière l'autel de vieux chêne, la grille laissait entrevoir deux longues files de religieuses qui psalmodiaient doucement de mystérieuses paroles : « Veni de Libano, soror mea sponsa, veni coronaberis.... Elegi abjectus esse in domo Dei mei... Veni, sponsa Christi... »

Très près de la grille, à l'ouverture préparée pour la communion, une novice au voile blanc priait. « Ma fille, que demandez-vous ? » lui dit le prêtre officiant. La voix étouffée et tremblante n'arriva point jusqu'aux fidèles, mais quand le prêtre prononça ces paroles : « On est content de vous recevoir à la profession religieuse, faites-la donc, » la voix se raffermit et devint joyeuse, elle remplit la chapelle tout entière quand elle dit : « Au nom du Père, et du Fils et du Saint Esprit, je promets à la Très Sainte-Trinité, à la glorieuse Vierge Marie, à notre père Saint François, au Souverain Pontife, à Monseigneur notre Évêque et à nos supérieurs légitimes, pauvreté, chasteté, obéissance, et ce jusques à ma mort. Amen. » Et le chœur reprit : « Veni de Libano, soror

mea sponsa.... Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum..... » Puis le chant du Te Deum s'éleva triomphal et la foule unit sa voix à celle des religieuses invisibles.

Le silence se fit, et l'émotion de la nouvelle professe, Sœur Eve, devint plus profonde. Son action de grâces bouleversait son âme de joie. Elle n'avait fait qu'un seul vœu, l'amour : la pauvreté, c'était le don par amour, de tout ce qui pouvait lui appartenir au monde ; la chasteté, c'était le don par amour, de son corps et de ses pensées ; l'obéissance, c'était le don par amour de sa volonté. A qui ce don d'amour fait librement et joyeusement ? à celui dont la voix lui avait révélé l'amour et qui lui commanda d'aimer en lui tous les hommes. Oh ! l'extase de cet amour qui l'avait prise alors tout entière, et dont cette heure marquait seulement la consécration pour la vie ! Son être se dilatait jusqu'à la souffrance, son âme aspirait à briser les liens qui défendaient l'intime union avec son Bien-Aimé. L'impérieux amour qui vivait en elle, qui faisait son âme vivante, lui paraissait un embrasement où elle se consumait elle-même ; tout ce qui n'était pas son amour lui paraissait si loin. Des infinis lumineux de son âme, elle entendit sa voix lui dire : « J'ai aimé bien au-delà de la mort, puisque j'habite toujours au milieu des hommes, et si peu m'aiment et si peu désirent m'aimer. — Seigneur, vous m'avez dit : tu aimeras en moi tous les hommes de bonne volonté qui ne font qu'un avec toi dans mon amour..... ne les voyez donc qu'à travers votre amour ; ne voyez en eux que votre amour pour eux. — Il en est qui veulent ignorer que je les aime, il en est même qui me haïssent. — Seigneur, vous m'avez dit : tu aimeras en moi tous les mauvais qui ne font qu'un avec toi dans ma miséricorde..... ne les voyez qu'à travers l'universelle souffrance, ne voyez en eux que votre pitié..... ta joie et ma joie deviendront

leur joie, réalisez cette promesse. Vous savez bien que je les aime, puisque vous m'avez dit : tes peines et mes peines effaceront leurs fautes ; ce sont mes peines que je suis venue chercher : que ce soit ma vie de souffrir *avec* vous et *avec* eux jusqu'au jour de l'universelle joie. »

Un son de petite cloche, étouffé par l'espace, avertit les religieuses qu'il était l'heure de quitter la chapelle. Elles se répandirent dans le monastère pour accomplir leurs habituels travaux, et Sœur Eve couronnée de roses blanches pour un jour, balaya paisiblement les cloîtres, l'âme pleine de joie.

IV

La sainteté de Sœur Eve était connue par delà les hautes murailles du couvent ; ses compagnes en avaient parlé à tous leurs visiteurs : une prière d'elle obtenait d'invraisemblables guérisons, d'inouïs changements de vie. Et rien ne paraissait en elle extraordinaire, sinon une charité qui la portait à aider les autres sans cesse, au-delà de ses forces même.

On admirait, avec sa charité, une joie qui rayonnait d'elle et que n'altéraient jamais les austérités commandées ou permises par la règle, ni l'épuisement des forces, ni les souffrances d'une santé délabrée. Oh ! cette joie, comme l'enviait Sœur Marthe, entrée tard au couvent et qui, pourtant, s'y trouvait heureuse, mais pas avec une telle plénitude. Sœur Eve paraissait être avec Dieu ce qu'est un enfant avec sa mère : pas de souvenirs inquiétants, pas de soucis, pas de crainte, une absolue confiance abolissant en elle l'intelligence, la sensibilité, la volonté, ou plutôt les transformant en une faculté unique : la charité.

Les jours passaient, divers et monotones. Un soir qu'on manda la supérieure au parloir, elle se fit accompagner de Sœur Eve. Une nouveauté pour Sœur Eve,

ce parloir où jamais on ne l'avait appelée, car, à peine au couvent, la misère avait dispersé sa famille. La visiteuse expliqua très vite qu'elle voulait une neuvaine de la sainte, cette Sœur Eve dont tout le monde parlait ; sa fille était mourante, il fallait qu'elle guérît à tout prix ; elle suppliait la Révérende Mère de lui laisser voir la sainte religieuse que son désespoir attendrirait sûrement..... Sœur Eve rougissait derrière les grilles et le voile qui la faisaient invisible ; les yeux de sa supérieure lui parurent s'abaisser sur elle durement pendant sa réponse : « L'obéissance doit suffire, dit-elle, pour obtenir de Sœur Eve ce que vous demandez. »

En sortant du parloir, la Révérende Mère dit avec douceur à sa compagne : « Ma fille, pourquoi vous troublez-vous d'un éloge ? Il prouve uniquement l'affection avec laquelle nos sœurs ont parlé de vous à leurs familles. » Sœur Eve ne répondit pas, elle n'avait pas entendu.

Au chapitre de la coulpe, pour la première fois, Sœur Eve s'accusa d'avoir rempli ses emplois avec négligence. Ses compagnes sentaient qu'elle n'était plus comme autrefois et l'entouraient avec une exquise tendresse. Et Sœur Eve pensait : « Ainsi l'on reconnaît à mes prières une puissance immense, pourquoi me le cacher ? Mère Anne craint-elle donc que je veuille sa place ? Est-ce pour cela que ses yeux étaient si sévères ? Je ne demande rien pourtant, rien qu'une chose : souffrir *pour* les autres et les sauver .... » Sa joie avait disparu, le ciel de son âme était d'un gris terne, et sa demeure lui parut bien étroite : « Je suis entrée trop jeune ici ; comme Sœur Marthe est plus instruite que moi, comme ses souvenirs sont attachants, à tel point qu'un jour elle m'a dit qu'ils envahissaient sa prière. Comment n'ai-je pas encore compris quelle infériorité est la mienne ? Je suis semblable à cette pauvre Sœur Isidore qui fut

dame d'honneur d'une reine et ne sait plus rien de la cour, sinon qu'il fait meilleur ici. J'aurais pu voir un coin du monde, un coin pas beau peut-être, mais j'aurais vu.... » Puis le doute entra dans son esprit: « Qui sait si nous ne vivons pas ici pour des chimères? N'est-il rien de meilleur que la perpétuelle souffrance dont nous environnons notre corps? L'amour suprême en est le but, mais de tout cet amour que nous tâchons d'augmenter en nous, qui donc nous saura gré? Si Dieu existe, comment ne se montre-t-il pas? J'ai cru jusqu'ici comme j'ai entendu, comme j'ai parlé; oui, j'ai cru avec mes oreilles qu'on accoutumait à ces idées, j'ai cru avec ma bouche qui répétait les mots appris, j'ai cru avec mon cœur séduit peut-être par des apparences; mais avec mon esprit que nul n'a jamais songé à développer, ai-je jamais cru?.... »

Le doute est ce qui la fit le plus souffrir. Oh! partir, fuir, comme cette idée s'emparait d'elle et bouleversait toute son âme. Sa joie s'était évaporée comme ces parfums subtils qu'une fissure invisible laisse disparaître à jamais. Sa volonté s'engourdissait et n'obéissait plus qu'à peine. Ses compagnes disaient tout bas: « Sœur Eve est bien malade. » Elles la déchargeaient à l'envi de toutes ses occupations un peu fatigantes, et ne lui laissaient accomplir les autres que dans l'espérance de la voir se distraire de ses absorbantes méditations.

V.

L'aube virginale était douce et tendre.

Toute la nuit, Sœur Eve avait été accablée de tristesse, et comme la Révérende Mère avait relâché pour elle les liens étroits de la règle, elle se promenait à cette heure matinale dans la grande allée de hêtres. Sous l'influence du réveil de nature, sa souffrance se fondait enfin en une rafraîchissante prière: « Seigneur, ayez pitié de moi. Vous avez fait mon âme aimante,

et, pour la préserver du mal, vous l'avez faite vôtre à jamais. J'ai péché contre vous, puisque l'amour m'a fuie: toutes mes joies sont devenues des souffrances que je ne puis plus supporter. Je me reconnais capable de tout crime, car je ne vois plus en moi que des abîmes d'infamie. Récréez le ciel de mon âme devenu si bas et si lourd qu'il m'écrase. Seigneur, ayez pitié de moi.... »
Son ange auprès d'elle priait: « Seigneur, étendez à son âme aujourd'hui la bienfaisance de votre rosée de bénédictions; que votre regard ne se détourne plus, puisqu'elle avoue sa faute; que votre miséricorde se souvienne qu'elle a aimé. Apaisez le tumulte de ses pensées et de ses désirs qui s'est élevé dans son âme comme un tourbillon d'étouffante poussière; faites luire encore pour elle le soleil de votre amour. Seigneur, ayez pitié, voyez-la confondue avec la foule de ceux qui pleurent leur âme perdue, voyez au milieu d'eux votre âme humaine et divine, et souvenez-vous de vos souffrances, souvenez-vous de votre amour... »

« Seigneur, disait encore Sœur Eve, rendez-moi ce qui me faisait vivre: une intime union avec vous se manifestant par une compassion de souffrances, une communion de joies. Si vous ne venez à mon aide, je succomberai de désespoir, car je me sens saisie de vertige en voyant tout le mal que j'ignorais en moi. Ah! il n'y a pas d'hommes bons, il n'y a pas d'hommes mauvais, il n'y que des volontés plus ou moins affermies dans le bien par votre grâce, et quand votre grâce se retire, il ne reste plus rien à l'intelligence assombrie par le doute, plus rien au cœur desséché par l'indifférence, plus rien à la volonté amollie par l'inquiétude. Inquiète, j'ai voulu fuir comme si l'on se fuyait soi-même; indifférente, j'ai dédaigné de fraternelles tendresses; et mon esprit, oh! quelles ténèbres quand vous n'êtes plus là..... Seigneur, ayez pitié de moi! Comment de troublantes pensées ont-elles fait mon âme si douloureuse?... »

Les premières lueurs du jour étaient divinement tendres. Une figure surhumaine, songe ou vision ? apparut à Sœur Eve et lui dit : « Tu as fait ton âme distincte des autres âmes, tu l'as toi même séparée; tu as pris connaissance de toi-même et cette connaissance t'isolera maintenant malgré toi. Je te voyais, avec tant d'autres âmes chères, revêtues d'un même voile de souffrances et de fautes; et mon âme humaine et divine était avec ton âme et ces âmes; mes souffrances, unies à vos souffrances, dépassaient d'un tel poids toutes vos fautes que je cessais de les apercevoir, et vous m'étiez toujours plus chères.... Tu jouissais de cette union sans la connaître, malgré mes paroles si claires que tu répétas sans les comprendre; tu connaîtras ton isolement sans en jouir. Quelles jouissances pourrais-tu trouver en toi-même? Toi qui ne sais rien, tu possèdes maintenant l'unique connaissance qui détruise la joie et qui enfante le mal. Ton imparfaite nature s'ignorait elle-même et son ignorance était sa pureté; redeviens semblable à l'enfant qui ne sait même pas s'il existe, et la joie te sera rendue. Que la paix maintenant descende dans ton âme avec ma grâce, et que l'effort, inconnu de toi jusqu'à ta faute, te rende l'éternelle et radieuse joie... »

Le soleil du matin était la gloire de la nature dont la nuit venait de renouveler l'incessante jeunesse. Et Sœur Eve contemplait sans la voir cette splendeur qui se fût autrefois unie à son amour pour l'augmenter en elle et s'augmenter en lui.

VI.

« Celui qui cherche son âme la perdra, celui qui perd son âme la trouvera... » Sœur Eve s'efforçait de perdre son âme dans l'oubli d'elle-même le plus absolu, et ses efforts paraissaient être vains: elle ne parvenait pas à oublier sa raison qui s'indignait des mystères;

depuis douze ans le doute habitait son âme qui répétait sans cesse une instante prière: « Seigneur, faites que je ne cesse pas de croire parce que je doute. » Depuis douze ans, l'Eucharistie qu'elle recevait chaque jour était pour elle une source d'angoisse qu'elle n'eût jamais supportée sans la grâce. Ses tumultueux désirs ne l'avaient pas encore abandonnée, désir de fuir, désir d'aimer et d'être aimée, désir de je ne sais quoi qui fût autre chose que sa vie, et tous ses désirs élevaient en elle leur inquiétude que sa volonté ne pouvait apaiser et qu'elle n'eût jamais supportée sans la grâce. Car, après douze ans de cette douloureuse vie intérieure, elle était toujours accablée par le poids de son âme qui était pour elle le plus insupportable des fardeaux. Ses compagnes qui avaient pressenti jadis son état de crise, l'avaient vue depuis si profondément humble, si exquisement douce, si absolument indulgente, qu'elles voyaient en elle une sainte comme autrefois. La paix émanait d'elle comme autrefois la joie; comme autrefois aussi, elle se donnait tout entière aux autres. Sa charité les scandalisait presque jadis; son humilité maintenant leur était incompréhensible, ses manifestations leur paraissaient exagérées, et elles se demandaient s'il était possible que Sœur Eve fût sincère en s'estimant si peu.

Elle était sincère à ce point, la pauvre Sœur Eve, qu'elle eût regardé comme digne d'elle la mort la plus infamante; elle se voyait si clairement capable à présent d'accomplir tout ce qui est mal, que toute marque d'estime la faisait durement souffrir, comme une chose injustement reçue par elle. Son âme, sous cette impression de doute, d'inquiétude et de dégoût d'elle-même, se fût peu à peu désespérée, si elle ne se fût retenue à Dieu de toute la force de sa volonté, comme auprès d'un abîme on se retient, avec une confiance sans borne, au guide sûr de lui-même et de la route à suivre.

VII

Depuis quelque temps la phtisie minait les forces de Sœur Eve. De nouveau la Révérende Mère avait voulu rendre pour elle la règle indulgente; mais Sœur Eve l'avait suppliée de l'aider au contraire à l'observer dans son intégrité. « Mon mal ne guérit jamais, disait-elle, alors à quoi bon des adoucissements que je ne mérite pas? » Et jusqu'au jour où ses forces l'abandonnèrent absolument, on la vit se traîner, toujours plus languissante, aux offices où la toux interrompait fréquemment sa psalmodie ou son oraison; au réfectoire où elle prenait à peine quelques bouchées de mets peu variés, toujours maigres et souvent mal apprêtés; dans les cloîtres qu'elle devait balayer comme autrefois, mais qu'elle trouvait le plus souvent déjà propres lorsqu'elle venait remplir son emploi; dans sa cellule où la fatigue la faisait parfois s'affaisser sur le plancher, et où le sommeil ne venait presque jamais alléger ses peines, lorsqu'elle s'étendait la nuit sur sa couchette de paille.

La maladie faisait des progrès de plus en plus rapides. Les bonnes Clarisses s'efforçaient d'adoucir à Sœur Eve ses derniers jours. Elles la portaient au jardin, vers les grands hêtres, pour qu'elle pût jouir encore du soleil de juin qui fait la nature si pleinement belle. Sœur Eve était si légère, plus légère qu'un enfant, et elle souriait quand Sœur Marthe l'infirmière la prenait dans ses bras comme elle eût fait pour un petit nouveau-né. On l'asseyait dans un grand fauteuil de paille, le seul de la communauté, sur un oreiller de plumes qu'on avait fait pour elle, et là, elle restait immobile de longues heures, son chapelet ou son livre d'offices sur les genoux. Ses yeux reflétaient la joie du splendide soleil d'été qui pénétrait jusqu'à son âme, elle sentait s'évanouir en elle la crainte et l'inquiétude;

il lui semblait que son âme devenait elle-même lumineuse et que cette lumière allait se transformer à son tour en une incommensurable joie.

Un jour elle leva les yeux doucement pour admirer une immense traînée de soleil dans les arbres, lorsqu'elle vit dans ce rayon, songe ou vision? une figure surhumaine qui la regardait avec amour et qui lui dit : « Viens avec moi, ma bien-aimée, tu m'as aimée uniquement dans la joie et dans la douleur. Tu m'as donné ta volonté, le seul bien qui t'appartînt, et ta volonté, l'âme de ton âme, s'est elle-même transformée en un acte perpétuel d'amour. Oui, tu m'as prouvé ton amour en croyant en moi malgré ton intelligence qui voulait comprendre mon mystère, en m'aimant malgré ton cœur qui voulait sentir son amour, en me voulant, moi la Vérité, moi l'Amour, malgré d'apparentes vérités, d'apparents amours. Ton âme est un acte d'amour, le seul acte vivant, le seul qui donne la vie, parce qu'il a la Vie en lui, parce que je suis en lui. Viens, ô âme vivante, ma bien-aimée, éternellement vivante, viens, et tu me possèderas, moi, la Vie, et tu possèderas en moi la joie et tous les biens.... »

Sœur Eve, le visage extasié et l'âme enfin perdue, aimait éternellement.

VIII

On exposa son corps dans la chapelle suivant la coutume du monastère. Ses compagnes la portèrent à découvert pour la dernière fois jusqu'à la tombe creusée pour elle dans leur petit cimetière, et le soleil parut plus lumineux, et les petits oiseaux chantèrent de toute leur âme jusqu'au moment où l'on ferma la bière pour l'ensevelir, non loin des grands hêtres, ses arbres préférés.

JEAN MANAYRE

ACCALMIE

Depuis longtemps l'on a cueilli le lin
que maintenant des doigts de femmes filent.

Et dans la plaine les gerbes en files
attendent que le vent d'automne
sur le ciel triste et monotone
ébranle les ailes des joyeux moulins.

L'âme paisible et satisfaite
de la riche et belle moisson
que le bon soleil de Dieu leur a faite,
les moissonneurs se sont couchés
aux champs qu'eux-mêmes ont fauchés;
et dans les gazons
paissent en liberté les chevaux de labour
dont les reins vigoureux sous le soleil brûlant
ont tiré d'un pas lourd
que l'effort rendait lent
le soc étincelant,
le soc qui creusa dans la glèbe
les longs sillons où sont nés les blés d'or.

Dans l'air du soir volent encor des guêpes;
mais cependant tout s'apaise, s'endort.

Et, sur le bon sommeil des hommes et des bêtes,
s'allument dans les airs les grands feux des planètes.

Et c'est la noble et la sainte accalmie,
après le dur labeur, du repos mérité
sur qui la douce lune amie
penche sa face de clarté.

14 Août 1897

GEORGES RAMAEKERS

PETITS CONTES

Les chaumières qui fument

HIER, chargé de paquets et vêtu de ses habits de dimanche — sarrau empesé et pantalon de velours, — quitte Hal où il a fait ses emplettes. Il marche à grands pas pour regagner le logis; son garçon, le petit Jef, court à ses côtés; lui a faim de bonne soupe dont sa mère emplit les vieilles assiettes à fleurs bleues.

Le paysan tient en bouche une pipe en terre de Nimy achetée à la grand'place et la fumée bleuâtre du tabac se mêle aux légères vapeurs du soir qui tombent au loin sur le chemin.

— « Jefke, quand tu seras grand, est-ce que tu fumeras aussi une pipe? »

Je crois que Jefke, tout petit qu'il soit, a déjà essayé, car il rit malicieusement sans rien répondre.

C'est un beau soir d'août. Des valets de ferme rentrent chez eux, leur « bonsoir » résonne dans le calme accentué le long des champs où sont mis en gerbe les beaux blés d'or que les rustauds battront à grands coups de fléau, en hiver, tandis que les poules picoreront les grains volés hors de la grange, sur la neige...

Aboi lointain, cri de roues dans l'ornière, appel tardif de voix, ah! tous les bruits poignants et simples d'un village qui s'endort!

— « Allons, Jefke, viens, nous y sommes à peu près. »

Le petit garçon, resté en arrière pour regarder un gros crapaud, rejoint son père en courant.

Les voilà parvenus au haut de la colline d'où l'on aperçoit au fond du val le petit hameau vieillot et embrumé. La fumée des foyers allumés pour le repas du soir sort en tirebouchonnant des toits de chaume moussu.

— « Och God! papa, regarde un peu, toutes les maisons sont comme de petits vieillards affaissés qui fument leur pipe au fond du soir... »

Les moineaux pris à la glu

Il a neigé et tout est blanc de la blancheur des choses neuves et du duvet floconneux et candide tombé là haut de la poitrine pure des grands cygnes immaculés, qui passent par ce froid matin de décembre dans le ciel neigeux et d'opale mat.

La campagne est vide et les chemins déserts; un soleil pâle de gel qui rend la neige étincelante affine et précise le paysage hivernal.

A l'orée du bois, près du chemin et regardant le vaste horizon avec les yeux rêveurs de ses fenêtres, se trouve la masure du sabotier. Il y a des enfants derrière la vitre, deux petits garçons sans boucles aucunes, mais avec des dents saines et des yeux clairs: ce sont les gamins de la maison.

Sur un petit espace du chemin on a enlevé la neige, et le sol apparaît noirâtre sous ses fourrures d'hermine; les enfants épient le bout de terre déblayée,

car ils ont mis là et sur un petit buisson proche, des épis englués pour prendre les moineaux affamés, par ce matin d'hiver, comme tout ce qui vit du sol, car la neige est haute sur la terre nourricière.

Il y a eu bien des angoisses quand les lapins sont sortis des terriers au petit jour, quand les oiseaux se sont réveillés éblouis dans les branches et brusquement ont vu la neige lentement accumulée durant la nuit.

Les moineaux surtout, qui durant l'âpre saison vivent des graines et miettes glanées aux abords des maisons, ont faim; ils sont arrivés en piaillant, voyant les beaux épis d'or tombés là comme une manne surnaturelle.

Les enfants les regardent et parfois essuient de la main les carreaux embués de leur haleine impatiente... Voici des pierrots, qui sautillent sans défiance jusqu'aux épis. Ce sont deux pierrots ingénus, aux ailes brunâtres, au ventre gris, marqués à la gorge d'un duvet noir.

Pique, coups de bec hardis, pique, pique... l'épi se retourne, saute, la paille engluée colle aux ailes.

Claquement de porte, rires et cris d'enfants qui prennent aisément les oiseaux empêtrés et les emportent chez eux en attendant les autres que la faim presse et qui viendront...

J'ignore ce que les petits garçons du sabotier vont faire de ces pierrots, mais bien sûr ce sera quelque chose de méchant. Comme ce serait plus beau, n'est-ce pas? s'ils se mettaient sur le seuil de la maison les mains ouvertes et plaines de graines qu'ils jetteraient pour rassasier les pauvres moineaux affamés par l'hiver et par la neige!

Le baiser

Quand elle eut éperlé les dernières notes de son rire clair où tintinnabulaient des clochettes de vie, l'ombre jusqu'alors retenue sous le charme devant ce brusque silence parut tomber plus vite.

Ils étaient seuls dans le petit salon. Mariette endormait sa poupée et George convalescent après la longue maladie qui avait débilité ses forces, assis dans un fauteuil, fumait une cigarette d'Orient, première depuis un mois, dont la fumée légère allait se perdre au plafond en spirales bleues.

Par la fenêtre ouverte au vent du soir on distinguait au bout de la pelouse les arbres noyés dans l'ombre : sapins noirs, halliers de rêve, taillis crépusculaires, hauts peupliers songeurs dodelinant leurs têtes frémissantes.

Il flottait dans l'air un énervant parfum de sève printanière qui venait dilater le cœur de l'adolescent; ses narines palpitaient en aspirant ces senteurs nouvelles; tout devant ses yeux s'objectivait fort et beau et les forces végétales érigeaient devant son regard des futaies régulières et d'un seul jet dressées.

Ah! qu'elle était loin maintenant, sa maladie avec la mort au bout un instant entrevue et, quoique sa voix blanche encore décelât son anémie, il se sentait les membres comme pénétrés de vigueur et d'énergie. Ah! soir de printemps, délicieux rénovateur de santé!

Le ciel s'attendrissait en teintes mauves, tout était calme et s'endormait, des colonnes de moustiques tournoyaient en tourbillons vibrants, et c'étaient, avec les crochets brusques des vols d'hirondelles, les seules manifestations de vie au milieu de l'unanime quiétude.

Mariette était debout près de la croisée; son buste éclairé par la pâle lumière qui tombait du ciel comme d'une verrière, se profilait parmi les ombres alenties.

Silhouette frêle, énigmatique un peu comme une figure de rêve, petite fille sérieuse dont l'âme, instinctivement, sentait que l'heure était grave et qu'on ne pouvait rire.

Les membres las, George restait immobile dans son fauteuil se laissant enliser, sentant son cœur, obsédé de désirs confus, battre avec violence. Mais la vie fermentait en lui. Il avait une conscience très nette des formidables virtualités occultes qu'on devinait éparses en atomes dans l'âme du soir et modelées en frondaisons selon le rythme créateur.

Le ciel criblé d'étoiles se donnait de tout l'infini des ombres molles et l'adolescent, poigné par les troublantes sombreurs, se débattait sous leur étreinte. Se dressant tout debout il se libéra d'un cri intense qui, répercuté par les échos, vibra longtemps dans le parc assoupi.

Mariette, petite fille tout à coup peureuse, sans comprendre, s'approcha du jeune homme, son grand frère et l'embrassa.

George lui rendit sur les lèvres un brûlant baiser à bouche que veux tu avec toute sa fougue d'adolescence; puis, très las et calmé, il referma la fenêtre, sur la Nuit...

PAUL MUSSCHE

SOUS LES BALCONS VERTS

Eh! le temps où l'on avait seize ans...

Des crépuscules de juin, je m'en vais, je m'en vais par les rues et les rues, las, nostalgique, écrasé d'isolement, martelé de souvenances fragiles toutefois, tremblotantes sur leurs tiges et moirées de vieil or et de mauve...

Et je passe sous les balcons où sont accoudées de toutes jeunes filles, en tailles roses à dessins bleus, les yeux rêveurs au ciel vers le cristal de la première étoile, détaillant leurs claires silhouettes délicates et nettes sur le bleu assombri du ciel.

Et je revois le temps, rosé d'aube, des seize ans.

Là-bas, très loin, sous le bleu d'une brume diaphane et floconneuse comme de l'encens, en quelque ville gaie et bonne fille de province...

Seize ans, j'avais seize ans, et des jeunes filles, les soirs de juin, s'accoudaient aux balcons, frissonnantes et blanches, calices de rêve inclinés vers la rue et les passants d'amour.

Et nous nous en revenions, un ami et moi, du collège, par le boulevard à l'allée blanche, aux marronniers enguirlandés de blanc, comme des arbres de Noël où pendraient du Rêve et de l'Amour pour qui passe.

Là-bas, dans les prairies vertes, une brume frêle et blanche floconnait en ondulations alenties et mysté-

rieuses, suivant les sinuosités d'un ruisseau, et s'étendant ensuite, de plus en plus amincie et transparente, jusqu'à se fondre et s'évanouir dans les clartés de l'air.

Et nous passions sous les balcons fleuris des jeunes filles.

Et, parfois, à peine levions-nous des yeux furtifs vers les yeux abaissés sur nous, virginalement.

Oh! à peine levions-nous nos regards.

Et un simple regard s'échangeait, doux, doux comme de la peluche.

Et c'étaient-là nos amours, de simples amours de regards.

Jamais nous n'eussions osé leur parler, jamais! Nos seize ans, à nous, étaient timides et candides. Nous les croyions si pures, si pures, nos vierges aimées des balcons, si pures et si farouches que nous n'eussions osé leur parler, jamais, bien que dans nos rêves, nous leur chuchotassions des aveux si passionnés et des futilités si câlines et si jolies.

Nous préférions-nous nous laisser tout doux ouater de la buée blanche et fragile de notre amour, comme là-bas dans les prairies, les saules argentés et inclinés s'enrubannaient de flocons blancs et ondulants.

Jamais, nous ne leur avons parlé aux candides de seize ans.

Nous n'avons pas touché les nuages blanchâtres. Nous n'avons osé jamais cueillir les fleurs blanches des balcons verts.

Nous n'avons parlé.

Et cependant, à l'étude, sous l'œil du pion, tout noir en sa chaire, que nous leur alignions, retranchés derrière les Quicherat, des petits vers gauches et musqués de madrigaux et que nous faisions résonner le gong des sonnets parnassiens aux rimes tintamarresques et ferraillantes!

Oh! tous les madrigaux où l'on parlait de beaux

yeux d'azur et d'amour pur, d'amour vainqueur, qui ravit le cœur et chasse toute rancœur.

Oh! tous les sonnets qui maintenant font pleurer presque, tous les sonnets avec des dédicaces flambantes où, du nom cher, l'on n'osait écrire que l'initiale suivie de trois étoiles mystérieuses.

Oh! l'ivresse de les réunir un jour, tous les tendrissimes sonnets, dans un cahier, écrits d'une belle calligraphie aux lettres ornées; oh! le délice d'écrire sur la couverture bleue : « Pour elle » ou bien « Rien que pour toi ».

Naïvement, franchement, on allait à l'amour et aux lèvres. Franchement, car l'on n'avait pas encore souffert. Et l'on allait vers l'amour joli. On allait, comme un enfant aux lèvres maternelles, aux lèvres des blondes pas encore femmes, sans un soupçon de leur morsure.

Oh! la virginité de l'amour des seize ans qui ne connaissait rien des saletés de la chair.

Mais, hélas! cet âge pour moi est passé, s'est dissipé, léger comme les brumes des prairies au crépuscule — et le soleil de la tendresse s'est abaissé sous les nuages lilas des horizons...

Et, seul, le saule reste dans la nuit, échevelé au bord de l'eau vaseuse.

L'amour, l'amour ne sait plus que me faire pleurer.

Et par les crépuscules nostalgiques, je repasse sous les balcons où s'accoudent les toutes jeunes filles, blanches et minces, secouées d'un premier battement de cœur à quelque regard, à une simple brise, à une mèche follette qui chatouille leur joue douce...

Mais je passe rapide, triste, si triste — et les yeux baissés.

Car je ne crois plus en moi et je ne crois plus en elles.

Oh! retourner un soir dans la petite ville accorte, suivre le boulevard blanc et poudreux et, près des marron-

niers aux flammes blanches et de la prairie verte hantée des fantômes blancs de la jeunesse, retrouver les vierges claires, penchant aux balcons leurs corolles de lys blancs, sous les nuages fleur de pêcher du crépuscule!

EDGAR RICHAUME

PRIÈRE

d'après CHRI-CHANKARA-ATCHARIA (1)

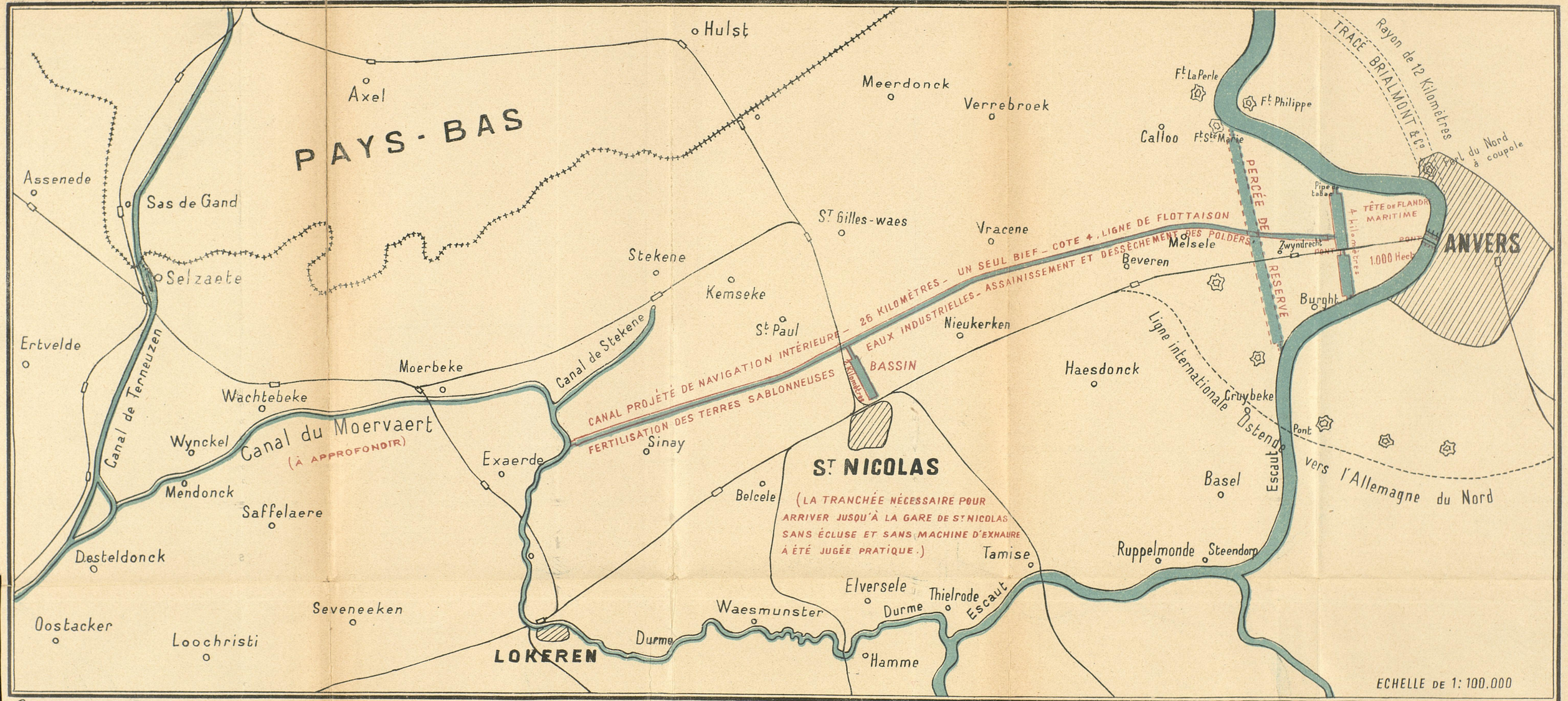
Je m'abandonne à ta puissance,
Ami divin de la souffrance
Du monde, source de bonte
Qui te prodigues sans compter.
Que tes clartés, céleste gage
De douceur et de vérité
Viennent guider ma volonté
Qui, dans l'abîme, fait naufrage.
La flamme brûlante d'un sort
Impitoyable me consume.
Soufflant malheur sur amertume
Les vents ont déchiré mon corps.
Maître sauve-moi de la mort.
Nulle part mon âme ne trouve

(1) Cri-Chankara-Atcharia est un brahmane hindou qui a vécu au 8e siècle de notre ère. Cette prière se trouve dans un manuel intitulé : Trésor suprême de la sagesse. Elle mérite d'être lue. Le sentiment qui l'anime est sincère et profond. Il ne faudrait pas toutefois le juger chrétien trop promptement. L'identité des expressions cache souvent des idées différentes. S'il y a parfois ressemblance de forme entre les traités moraux de Cicéron et de St. Ambroise, la divergence quant au fond n'en est pas moins grande. Les principes dont s'inspirent les écrivains sont en effet bien distincts. — Ce morceau n'est point traduit du sanscrit, mais du russe. La version française est faite d'après une traduction de Véra Johnston, parue cette année dans une revue russe de philosophie. Le lecteur nous pardonnera peut-être la paresse intellectuelle qui nous a empêché de consulter l'original.

Le repos et mon cœur éprouve
Près de toi seul un réconfort.
Comment franchirai-je l'abîme
Du monde? quel est mon chemin?
Quelle route suivre demain?
Je ne le sais, Guide sublime!
Le triste monde est abreuvé
De blessures et de souffrance :
J'attends de toi la délivrance,
Je sais que tu peux me sauver.

FERNAND MALLIEUX

LE PAYS de WAAS Maritime – Projet VERMEIRE _ Plan Sommaire.



Estimations: Le canal de navigation intérieure est évalué de 4 à 6 millons suivant le tirant et la largeur qu'on jugera utile de lui donner. D'après la justice distributive il doit être construit entièrement aux frais de l'Etat sans aucune intervention des communes, comme l'ont été les canaux de Roulers à la Lys, de Turnhout à Anvers, tous les canaux de la campine et du centre.
Le canal à grande section maritime du Burgerweert ayant une largeur de 200 M. et une profondeur égale à celles des passes de l'Escaut est évalué à 12 millions (3 fois le prix kilométrique du Canal de Terneuzen travaux d'art compris) ____ Le pont sur l'Escaut à hauteur normale et 20 M. de largeur est estimé à 10 millions (7 fois le prix du Pont de Tamise)
Pour l'exécution de ces travaux et la construction de la nouvelle ville de Tête de Flandre aucune intervention financière ni de l'Etat, ni de la Province, ni de la Commune n'est nécessaire, comme l'avait proclamé un bon calculateur, le baron Sadoine. La Société immobilière qui se chargerait des Travaux, avec faculté d'expropriation forcée, réaliserait un bénéfice énorme. La province n'ayant point à intervenir dans les travaux d'installation trouverait dans la nouvelle ville des revenus considérables. ____ La Percée de reserve de Calloo au Sud de Burght peut être estimée à 20 millions. Elle pourrait fournir 14 kilomètres de quai en rade.

NOUVELLES VOIES MARITIMES DEVANT ANVERS

ET

Raccordement des Rives

On se rappellera qu'au mois d'octobre de l'année dernière, nous avons exposé un projet de raccordement des rives de l'Escaut devant Anvers. Ce projet a produit un certain émoi dans la presse et a donné lieu à une vive polémique. Au cours de cette polémique, nous avons abandonné le grand canal maritime qui, d'après notre projet, devait traverser le Pays de Waes, et nous l'avons réduit au niveau de l'esprit d'entreprise de notre époque. Nous en avons fait un petit canal de navigation intérieure dont le principe a été voté par le Conseil provincial de la Flandre-Orientale, qui l'a recommandé à M. le Ministre des Travaux publics.

La question des travaux maritimes d'Anvers est revenue à l'ordre du jour par une demande des propriétaires du polder de Borgerweert, tendante à ce que cette partie du territoire de la Flandre Orientale soit annexée à la ville d'Anvers. Elle est ensuite à l'ordre du jour par l'annonce d'un projet de loi que nous considérons comme néfaste, non seulement pour la Flandre, mais pour le Pays tout entier.

Cette question offre donc un vif intérêt d'actualité. Nous allons la traiter à nouveau en basant la défense

du Pays de Waes sur des considérations plus serrées, plus approfondies et plus pratiques que celles que nous avons fait valoir antérieurement.

Nous examinerons d'abord la question de l'annexion du Borgerweert en elle-même.

Nous établirons ensuite qu'on peut mettre en valeur maritime ce polder d'une façon beaucoup plus pratique et beaucoup moins coûteuse que par les moyens qui ont été préconisés.

Nous ferons ressortir que cette partie de notre Province peut devenir une ville maritime, sans qu'il y ait raccordement des deux rives de l'Escaut et qu'elle peut donc être entièrement indépendante de la ville d'Anvers.

Et pour le cas où il y aurait lieu de s'entendre sur un raccordement, nous démontrerons qu'il y a moyen d'établir devant Anvers un pont à hauteur normale sans entrave pour la navigation.

Nous mettrons en parallèle le projet de la rive droite avec celui que nous préconisons.

Nous terminerons enfin notre tâche en présentant le bilan de notre projet et nous montrerons, par des chiffres, quelle est l'importance des richesses qu'on veut enlever à la Flandre.

Ce programme pourra paraître téméraire. Peut-être dira-t-on que nous n'avons pas les qualités voulues pour traiter un pareil sujet; mais nous invoquerons l'autorité que donnent le désintéressement et le dévouement à la chose publique. Nous croyons que lorsqu'il s'agit de travaux publics, cela vaut souvent plus que l'autorité d'un savant de profession qui fait métier de la science et qui, par cela même, manque de désintéressement et d'indépendance.

I

L'annexion du polder de Borgerweert à Anvers

Dans notre étude précédente nous nous sommes déclaré en faveur de l'annexion du polder de Borgerweert à la ville d'Anvers. Et voici les considérations sur lesquelles nous nous sommes basé.

Abandonner la Tête de Flandre à son sort, comme dans la situation actuelle, c'est en arrêter le développement; et si, par la force des choses, ce hameau se développait, ce développement ne produirait qu'une ville incohérente, conçue sans plan d'ensemble et au mépris des lois les plus élémentaires de la salubrité publique.

Il faut donc une autorité officielle ayant les aptitudes voulues pour présider à cette création. Il faut que cette autorité étudie la question, qu'elle examine les projets qui sont présentés et qu'elle s'entoure de tous les renseignements nécessaires, concernant les travaux analogues qui se font ailleurs.

Il faut qu'on arrête ensuite le plan définitif et, quand ce plan sera arrêté, il faudra le faire adopter par l'opinion publique, le Gouvernement et la Législature.

Après cette première phase de l'entreprise, il faudra faire appel au crédit public; car, au Pays de Waes, nous ne disposons pas, comme de l'autre côté de l'Escaut, d'un organisme politique capable d'arracher au trésor national des sommes fantastiques pour les entreprises les plus hasardées.

Nous sommes heureux, du reste, qu'il en soit ainsi et que, dans ces conditions, nous devions nous borner à un projet de rapport qui puisse être exécuté par l'initiative privée, laquelle, naturellement, doit y trouver un profit.

Il faudra donc, disions-nous, faire un appel au

crédit public et quand on aura trouvé une compagnie immobilière qui voudra entreprendre les travaux à ses risques et périls sans l'intervention ni de l'Etat, ni de la Province, ni d'aucune caisse publique, eh bien! alors il faudra lui donner le droit d'expropriation forcée pour cause d'utilité publique. Et quand toutes ces formalités seront remplies, il faudra faire un traité avec la compagnie, surveiller l'exécution de ce traité et présider à la création de la nouvelle cité.

Or, le Borgerweert appartient à la commune de Zwyndrecht, qui est un petit village agricole dont l'agglomeré est à 5 kilomètres de la Tête de Flandre. Les habitants de ce village ont peur de voir disparaître leurs prairies, dont en général ils ne sont pas les propriétaires, mais qui sont la joie de leur bétail.

Comment veut-on que ces gens, qui aiment la vie champêtre plus que celle d'une ville maritime, puissent réaliser les travaux que nous venons d'énumérer? C'est là une impossibilité absolue et il faut nécessairement substituer une autre autorité à cette autorité insuffisante. Nous en avons conclu qu'il n'y avait que la ville d'Anvers qui fût en état de s'occuper de l'organisation de la rive gauche.

Mais, pour cela, il faudrait que la ville d'Anvers eût l'ardent désir d'entrer en possession de la Tête de Flandre. Or, si ce désir a germé il y a quelques années, dans le cerveau des Anversois, le hameau de la Tête de Flandre est tombé en disgrâce depuis qu'on a conçu le projet de faire sur la rive droite des quais jusqu'à proximité de la frontière hollandaise. La rive droite a répudié la rive gauche.

La répulsion est telle que si l'on décrétait aujourd'hui l'annexion du Borgerweert à la ville d'Anvers, cela n'impliquerait plus, par cela même, sa mise en valeur. Bien au contraire. Notre opinion est que l'animosité à l'égard de la rive gauche est si grande que décréter cette

annexion dans le moment actuel, ce serait condamner le Borgerweert à un abandon séculaire (1).

Cette situation étant le renversement de la présomption sur laquelle notre première opinion était basée, il est naturel et logique que nous modifiions complètement celle-ci.

Nous la modifions avec d'autant plus de logique que la seconde présomption sur laquelle nous avions aussi basé l'annexion du Borgerweert à Anvers s'est également évanouie, à la suite des dispositions favorables qui ont été témoignées par les hommes influents du Conseil provincial de la Flandre Orientale, pour patroner l'érection d'installations maritimes à la rive gauche, soit au moyen d'un comité spécial agissant au nom du Conseil, soit à l'intervention de la Députation permanente et du service technique provincial.

Par ces motifs, nous nous rallions aux conclusions qui ont été votées à Gand, en revendiquant le maintien de l'intégrité du territoire de la Province de la Flandre Orientale.

Le maintien de cette intégrité est-il de nature à causer un préjudice à la ville d'Anvers? C'est ce que nous examinerons après avoir recherché de quelle manière le Borgerweert pourrait être mis en valeur.

II

Causes de l'état d'infériorité de la Rive gauche — Moyens de les faire disparaître

En jetant un coup d'œil sur la carte de la Flandre Orientale, on remarquera que la Tête de Flandre et le

---

(1) Nous renvoyons ceux qui voudraient être édifiés sur l'hostilité des esprits à Anvers envers la rive gauche, à un article de la *Gazet van Antwerpen* du 28 juillet 1897. Ce journal établit que tout corps électif qui prendrait des mesures en faveur de la rive gauche serait renversé par le corps électoral.

polder de Borgerweert forment une vaste presqu'île qui s'avance dans l'Escaut jusqu'à proximité de la cathédrale d'Anvers et du centre des affaires de cette ville. En face de ce hameau et de ce polder, de l'autre côté du fleuve, que trouvons-nous?

Nous trouvons un territoire porté à sa plus haute puissance de valeur. Et de ce côté-ci du fleuve, nous constatons l'abandon, l'isolement, disons-le, une espèce de marécage congolais.

A quoi tient cet état étrange qui nous couvre en quelque sorte de confusion, lorsque nous songeons aux progrès réalisés par l'industrie et la science? Cet état d'infériorité tient à trois causes principales.

D'abord l'insalubrité du sol, qui est à quatre mètres en contre-bas de la marée haute. Ensuite, le manque de profondeur du fleuve du côté de la rive gauche, ou, pour nous servir de termes techniques, de manque de passes. Enfin en troisième lieu, la cause qui découle des deux autres, le manque de communications.

Qu'y a-t-il à faire pour remédier à cet état de choses?

Si le terrain est trop bas, il faut l'exhausser; s'il n'y a pas de passes, il faut en faire, et s'il n'y a pas de communications, il faut tâcher d'en obtenir. Telle est la langue de la logique. Mais comment arriverons-nous à ce triple résultat vainement cherché par tant de générations?

Les plus grands problèmes ont souvent les plus simples solutions, et ce que de grands savants n'ont pas découvert jaillit parfois du cerveau d'un simple mortel, sans qu'il ait le droit d'en tirer vanité.

Tel est le cas pour la solution que nous allons décrire.

Pour assainir, c'est-à-dire pour élever le niveau du polder de Borgerweert, il faut une grande masse de terre. Où la trouver? Nous proposons de creuser une grande percée à travers ce polder sur une longueur de 4 kilomètres, une largeur de 200 mètres et une profondeur égale à celle des passes. Nous avons

calculé qu'on en retirerait près de 7 millions de mètres cubes de terre. Avec les terres qui proviendraient du creusement du canal de navigation intérieure et celles provenant d'autres travaux encore, nous obtiendrions 10 millions de mètres cubes de terres, ce qui constituerait une quantité suffisante pour élever ce vaste territoire à la hauteur voulue (1).

Par l'exhaussement du terrain, la première cause, l'insalubrité, serait écartée. Mais la seconde cause le serait également. En effet, le canal de 4 kilomètres donnerait 8 kilomètres de quais, qui pourraient être construits au fur et à mesure des besoins.

Ce canal, par sa grande largeur, serait en même-temps un bassin au milieu duquel les plus grands navires évolueraient à l'aise.

L'assainissement des polders et l'existence de quais et bassins suffiraient pour faire naître une ville maritime à la Tête de Flandre.

Puisque Anvers est devenue une ville maritime puissante sans être raccordée à la rive gauche, la ville à naître sur la rive gauche peut également devenir une ville maritime et commerciale de premier ordre sans être raccordée à Anvers.

Sous le rapport de la situation topographique, la rive gauche offre même l'avantage de mieux rayonner vers le centre du pays, tandis que les extensions de la rive droite se dirigent vers la frontière.

III

Considérations économiques sur la politique chinoise d'isolement et le monopole des ports de mer

L'existence indépendante d'une ville maritime à la rive gauche étant possible, nous pourrions dédaigner les

(1) Au besoin on pourrait recourir au limon de l'Escaut qu'on transporte très économiquement par les machines pneumatiques dites *suçoirs*.

communications avec Anvers, si nous étions animés de vues étroites, mais nous professons que l'égoïsme local en affaires commerciales, est un mauvais conseiller, et la jonction des rives étant d'intérêt national, nous nous prêterons toujours à faciliter cette jonction.

Mais si l'on veut établir le raccordement des deux rives, on doit commencer par faire trêve à la politique chinoise d'isolement qui domine dans certaine sphère.

On ne doit entretenir, ni d'un côté ni de l'autre, le ferment des idées mesquines de l'esprit de clocher qui règne dans les villages. Il faut, au contraire, que les deux rives se prêtent un mutuel appui pour travailler ensemble à la prospérité commune.

Il faut enfin que ceux qui dirigent les courants populaires, au lieu de surexciter les élans d'un protectionisme mal entendu, fassent pénétrer dans les masses la saine doctrine du progrès économique, doctrine que M. le représentant Van den Broeck formulait récemment à la Chambre dans les termes suivants :

« La concurrence, disait-il, est un principe vivifiant. C'est une véritable hérésie commerciale que de prétendre que le monopole est plus favorable que la concurrence. »

Or, ces paroles s'appliquent au monopole des ports de mer comme à tout autre monopole.

Si donc l'on veut établir sur la rive gauche un port de mer en face de celui de la rive droite, il ne faut pas que ces deux ports restent isolés pour se regarder comme des chiens de faïence.

L'antagonisme local trouvait son aliment jadis dans les chartes à privilèges, et dans les péages de circulation pour les personnes et les choses établis entre les provinces et les villes d'un même pays.

Aujourd'hui cet antagonisme est devenu un anachronisme. Il l'est devenu surtout d'une façon complète et entière depuis la suppression des octrois et des droits de barrière.

Au point de vue économique donc les limites communales et provinciales ne sont plus tangibles; elles sont devenues un mythe, de telle façon qu'un centre maritime peut s'établir à cheval sur un fleuve sans que les rives appartiennent à la même administration communale ou provinciale En Belgique un tel état de choses n'offrirait absolument aucun inconvénient au point de vue commercial, tandis qu'au point de vue politique, l'extension illimitée de droits administratifs à un seul collège communal pourrait troubler l'équilibre d'un pays.

Nous défions les partisans de la concentration administrative des deux rives de défendre rationnellement leur thèse.

Ils évoquent la concurrence.

La concurrence entre armateurs et négociants, artisans et ouvriers des deux rives, ne sera-t-elle pas identiquement la même que celle qui se produit par l'extension des affaires à une seule rive?

Une concurrence nouvelle ne pourra donc surgir qu'entre les deux administrations, et en quoi consistera-t-elle?

A desservir le commerce dans les meilleures conditions. Or d'une pareille concurrence il ne peut résulter que du bien, et le commerce devrait la rechercher, tandis que le monopole, comme le disait si bien M. Van den Broeck, conduit à toutes sortes d'abus.

Les deux rives ne pouvant donc que se compléter et non se nuire, il importe d'opérer leur jonction si nous ne voulons mettre obstacle à la prospérité du Pays.

Mais comment les raccorder?

C'est ce que nous allons voir (1).

---

(1) C'est la Législature qui statue en dernier ressort sur toute modification de territoire provincial ou communal. Si donc la ville d'Anvers croit avoir des motifs sérieux pour s'annexer une partie de la rive gauche, elle peut faire valoir des propositions transactionnelles que les pouvoirs publics seraient sans doute disposés à examiner avec bienveillance.

IV

Le raccordement des deux rives. — Pont aérien. — Passages souterrains. — Pont à hauteur normale

Quand on n'a pas étudié la question on est tenté de dire : Opérer la jonction de la Tête de Flandre avec Anvers, quoi de plus simple ! Que l'on fasse comme partout ailleurs : qu'on jette un pont d'une rive à l'autre et le problème sera résolu.

Mais les savants que l'on appelle des hydrographes, les armateurs et d'autres gros bonnets spéculant sur l'accaparement des installations à la rive droite, se redressent contre l'idée d'un pont.

Un pont, s'écrient-ils en chœur, entraverait la navigation pour les grands navires en destination des quais du sud (1).

Si on répond : mais on vous fera un pont-levis comme le *Tower bridge* de Londres !

Inutile, répliqueront-ils. Par le moindre mauvais temps et surtout *quand le diable est dans l'eau* (als de duivel in 't water is) les gros navires heurteront le pont, entraînés par la violence du courant et l'un désastre suivra l'autre.

Le raccordement des deux rives n'est donc pas chose aussi simple qu'on le pense communément.

Avant que nous n'eussions lancé l'idée de créer une seconde voie maritime devant Anvers, les partisans de la rive gauche, pour écarter les difficultés résultant de la construction d'un pont ordinaire, ont présenté deux systèmes de jonction.

On a proposé de jeter sur l'Escaut un pont à une

---

(1) Il n'y a pas lieu de se préoccuper des navires en destination de Bruxelles et de Termonde, puisque ceux-ci ont plusieurs ponts ordinaires à traverser.

seule arcade dont le tablier aurait dépassé la marée haute de 50 à 60 mètres.

Ce projet a été jugé impraticable à cause de la hauteur vertigineuse d'une pareille construction, qui nécessiterait des voies d'accès d'une étendue considérable Il a été abandonné aussi pour des raisons d'esthétique. On a fait valoir que toute la vue de la rade aurait été brisée par un pont aussi gigantesque.

Les idées se sont portées ensuite vers les passages souterrains.

Mais pour descendre au dessous du lit de l'Escaut il faudrait creuser à une profondeur presqu'égale à la hauteur du pont dont nous venons de parler.

Un tunnel peut être praticable pour le passage d'un train. Il peut encore être admis comme passage supplémentaire là où il y a des ponts comme à Londres.

Mais pour la circulation des populations de deux provinces un passage souterrain est, à toute évidence, insuffisant.

C'est en cherchant à éviter les inconvénients de ces deux systèmes et les dépenses énormes qu'ils entraînent, surtout le dernier, que nous avons imaginé la double voie maritime dont il vient d'être question.

Qu'il nous soit permis d'exposer d'une façon plus complète, comment une double voie maritime devant Anvers rendrait praticable un pont sur l'Escaut à hauteur normale.

Pour les navires qui se rendent aux bassins et aux quais en aval du pont, celui-ci ne serait évidemment pas un obstacle puisqu'ils ne doivent pas le traverser.

Il ne serait pas un obstacle non plus pour les bâtiments à petite mâture, qui pourraient facilement passer au-dessous du pont dont le tablier serait établi à une dizaine de mètres au-dessus des eaux.

Il ne reste donc à examiner la question que pour les rares bateaux de gros tonnage dont la destination

serait en amont du pont et dont le nombre, en moyenne, ne dépasse pas quatre par jour.

Eh bien, par la manœuvre la plus simple du monde, ces bateaux prendront la nouvelle voie et toute difficulté sera écartée.

Au besoin ils pourraient passer tous par le canal projeté par tous les temps et le pont sur l'Escaut pourrait être fixe.

La navigation ne serait pas seulement facilitée ainsi par la double voie maritime, mais elle le serait aussi par le pont sur l'Escaut supprimant le croisement à niveau des bateaux qui circulent maintenant d'une façon constante entre les deux rives.

Le contournement du pont sur l'Escaut au moyen d'une double voie maritime était une solution trop simple du raccordement des rives, qui a tenu les esprits longtemps en échec, pour que le système projeté ait pu échapper aux critiques.

Nous pensons qu'il sera intéressant d'exposer celles-ci et d'en examiner la valeur.

1re *critique.* — Un navire, disait un ingénieur occupant une haute position, est comme un métier à tisser. Dès qu'il est arrêté, il cesse de produire ses frais généraux. C'est pourquoi les navires non seulement luttent de vitesse comme les machines de l'industrie, mais les compagnies maritimes veulent aussi appliquer le principe de l'accélération au chargement et au déchargement.

Dans ce but les bassins, dont l'entrée et la sortie font perdre beaucoup de temps, sont de plus en plus abandonnés et les quais le long des fleuves de plus en plus recherchés.

Or le canal projeté devant Anvers équivaut à un bassin à niveau différentiel avec le fleuve.

Les grands bâtiments de mer ne voudront donc pas plus s'aventurer dans ce canal que dans un bassin

ordinaire puisque, dans l'un comme dans l'autre cas, il faudra du temps pour niveler les eaux.

2e *critique.* — Un hydrographe a soulevé une difficulté de nature différente.

En creusant, a-t-il dit, un grand canal à travers le Borgerweert permettant de contourner un pont sur l'Escaut, on ne fait que déplacer la difficulté, parce que les navires rencontreront encore un pont qui devra être jeté sur le canal maritime pour relier la Tête de Flandre, devenue île, au Pays de Waes.

3e *critique.* — Enfin des ergoteurs, à la recherche d'objections, ont soutenu que le canal projeté s'ensablerait.

Si ces diverses critiques étaient fondées, toute l'économie de notre projet serait détruite. Mais nous allons démontrer qu'elles n'ont aucune valeur.

Réponse à la 1re *critique.* — D'ordinaire les canaux, à leur point de communication avec la mer ou avec un fleuve à marée, sont armés d'écluses-sas dans le but d'opérer un nivellement de passage.

Entraîné par la tradition, nous avions aussi tout d'abord projeté un canal avec deux énormes sas, dont chacun aurait coûté 5 millions au moins.

L'objection de l'ingénieur que nous avons cité était donc fondée en ce moment.

Mais la réflexion nous a fait rompre avec l'usage et, avec le concours de notre collaborateur technique, nous avons projeté un canal d'un système nouveau, en supprimant les deux énormes sas à 5 millions et en les remplaçant par deux simples portes, dont l'une sera ouverte tandis que l'autre sera fermée (1).

De cette façon la percée du Borgerweert sera à la

(1) Si l'ouverture d'une porte était insuffisante pour le nivellement des eaux, on pourrait y suppléer par des canaux souterrains qui seraient en même temps des collecteurs de la nouvelle ville.

fois bras de fleuve à niveau constant avec celui-ci et canal privé de courant.

D'où il résulte que le passage du canal n'occasionnera absolument aucun retard, vu qu'on ne devra procéder à aucun nivellement, et qu'on aura toujours le temps d'opérer la manœuvre des portes avant l'arrivée de tout navire signalé.

La première critique nous paraît donc écartée.

Réponse à la 2e critique, relative au passage du pont sur le canal.

Les navires ne vont-ils pas se heurter contre ce pont, comme on présume qu'ils le feraient contre un pont sur l'Escaut?

Nous répondons sans hésiter: Non ; parce que le canal sera une eau calme, privée de tout courant sur laquelle les plus gros navires pourront manœuvrer avec une sécurité complète.

Réponse à la 3e critique. — L'ensablement.

Presque tous les canaux et tous les bassins du monde s'ensablent dans une certaine mesure. On y remédie par le dragage.

Mais dans le canal qui nous occupe on ne devra pas même recourir au dragage, parce qu'en donnant, pendant une heure de la nuit, libre cours au courant, on provoquera une légère chasse qui fera disparaître toute trace d'ensablement.

Le projet que nous venons d'exposer avec toute la clarté possible, comprend donc:

1° L'assainissement du polder de Borgerweert.

2° Une double voie maritime avec 8 kilomètres de quai en rade.

3° Un raccordement pratique des deux rives.

Nous croyons que cela est suffisant pour la géné-

ration présente. Mais le terrain d'extension maritime que nous avons choisi permettrait de doter le commerce d'Anvers d'une rade supplémentaire, si un jour le besoin s'en faisait sentir.

V

Voie maritime de réserve

Le grand élément de succès des ports de mer c'est le quai en rade, parce qu'il permet d'éviter l'entrée et la sortie tortueuse des bassins à niveaux différentiels avec les fleuves et fait gagner ainsi un temps précieux aux navires.

Un port de mer ne saurait donc avoir trop de quais en rade, et le jour est proche où la plupart des bassins seront déclarés déclassés, comme les vieux forts.

Or le coude de l'Escaut, englobant un territoire immense, offre des combinaisons de quais en rade d'autant plus merveilleux qu'ils se concentrent en face d'Anvers.

Nous avons recouru à une de ces combinaisons en traçant la percée de Burght-Nord à la Pipe de tabac, percée qui donne 8 kilomètres de quai en rade.

Cette étendue suffisante pour notre époque cessera de l'être dans un certain avenir.

D'après le développement actuel de la population en Belgique celle-ci serait doublée dans 60 ans; ce qui permet de supposer que les affaires auront suivi la même progression.

En présence de pareille éventualité il n'est pas oiseux de prévoir la possibilité de faire face à un trafic maritime beaucoup plus considérable que celui de notre époque.

Or la configuration du coude sur lequel nous opérons indique la possibilité de pratiquer une seconde percée à travers le territoire de Zwyndrecht.

Cette percée partirait de Calloo pour aboutir au Nord de Burght. Elle aurait une longueur de 7 kilomètres et pourrait ainsi offrir 14 kilomètres de quai.

Nous avons fait figurer cette percée sur la carte jointe à cette brochure et la signalons pour faire voir quelles sont les ressources de la rive gauche.

Pour compléter notre étude nous allons faire la comparaison de notre projet avec celui de la rectification de la rive droite.

VI

Parallèle entre la coupure Brialmont et C^ie^ et la percée du Borgerweert.

La coupure Brialmont et C^ie^ n'est pas une percée canalisée comme celle du polder de Borgerweert. C'est un détournement du lit de l'Escaut. Il en résulterait que le coude coupé ne recevrait plus la force du courant et s'ensablerait inévitablement.

La coupure tracée en courbe ne donnerait de profondeur qu'à la rive droite, de façon que toute passe nécessaire pour avoir des quais serait à jamais rendue impossible à la rive gauche.

Cela aurait pour conséquence :

1° Une violation du droit de riverain qui donnerait lieu à des indemnités incalculables.

2° Une plus grande rapidité dans le courant du fleuve laquelle rendrait la navigation plus difficile et minerait les quais; d'après l'ingénieur Schaffers.

Comme on le remarquera sur la carte, le tracé Brialmont et C^ie^ traverse en plein le *fort du Nord*, à coupole moderne. Ce fort devra être démoli et remplacé ainsi que d'autres constructions colossales telles que le bassin America, les silos à pétrole, etc.

Les forts *La Perle*, *Ste-Marie* et *Philippe* ne se trouvant plus, par suite du nouveau tracé, sur le passage

des cuirassés qui, selon les visions militaristes, tenteront quelque jour de s'emparer d'Anvers, devront aussi être portés ailleurs ou être remplacés par un nouveau genre de défense.

En songeant aux forts de la Meuse et en donnant un libre cours à son imagination, sans se laisser subjuguer par les devis trompeurs qui seront présentés, il sera possible de se faire une idée des gaspillages énormes que le projet Brialmont entraînerait.

La percée du Borgerweert, au contraire, est en dehors du rayon des fortifications et se ferait sur un terrain vierge.

La coupure Brialmont et C^ie^ ayant une largeur double du canal de Borgerweert et une longueur à peu près triple, coûterait donc, sans tenir compte des dépenses que nous venons de faire entrevoir, six fois autant que la percée de la Tête de Flandre, et ce sans fournir une plus grande étendue de quais, un fleuve ne donnant de profondeur dans ces courbures qu'à une seule rive, tandis qu'un canal en ligne droite peut être utilisé des deux côtés.

La coupure Brialmont activant le courant au lieu de le ralentir et diminuant par là le pouvoir dirigeant des navires, rendrait à jamais impossible le raccordement normal des deux rives au moyen d'un pont à hauteur pratique.

Elle diminuerait ainsi non seulement la valeur de la Tête de Flandre, mais aussi celle de l'île qu'elle détacherait physiquement du territoire d'Anvers.

Au contraire, la double voie maritime que nous proposons d'établir devant le centre d'Anvers, rendrait possible une jonction riveraine qui permettrait une circulation facile aux piétons, cyclistes, trams et véhicules de toutes espèces.

Au lieu d'arracher un territoire à notre métropole commerciale, elle en joindrait un, d'une vaste étendue, et donnerait à ce dernier une valeur immense, dont Anvers tout d'abord profiterait par sa proximité topo-

graphique et le Pays tout entier par voie de rayonnement.

On a fait valoir que la rectification de la rive droite dégagerait le fleuve des glaçons qu'il charrie pendant les hivers rigoureux.

Cela pourrait être admissible jusqu'à un certain point, si l'Escaut n'avait qu'un seul coude, mais il en existe en amont et en aval de celui d'Austruweel, de manière que les glaces feront banquise avec comme sans la rectification.

Au surplus le tracé Brialmont et Cie ne remplace un coude que par un autre coude. Il est moins aigu, voilà tout.

Et pourquoi cette nouvelle courbe ?

Si le but n'était que la création de nouveaux quais vis-à-vis des villages d'Oorderen, Austruweel, Wilmarsdonck, pourquoi ne se borne-t-on pas à faire une percée canalisée de 200 M de largeur et à niveau constant avec le fleuve, comme celle que nous proposons pour la rive gauche devant Anvers ? Au moins une coupure pareille ne troublerait pas le régime de l'Escaut et n'ensablerait pas le bras coupé. Elle serait en plus affranchie des bancs de sable et de la loi sinusoidale qui gouverne les fleuves. Elle offrirait en outre des quais à ses deux rives et elle pourrait être franchie par des ponts.

Mais il faut absolument que le courant du fleuve soit détourné. Pourquoi ?

On ne le dit pas. C'est un mystère.

Mais le mystère se trahit par le but de ceux qui l'ont fait naître.

Quel est ce but ?

C'est celui d'avoir un motif ou plutôt un prétexte de déclasser les forts *La Perle*, *Ste Marie* et *St Philippe*. Par un canal on ne démolirait plus que le *fort du Nord*, et cela paraît insuffisant.

La diplomatie du projet Brialmont et Cie, dans

son ensemble, consiste donc à préparer un nouvel embastillement d'Anvers sous le couvert de travaux maritimes et de cacher ainsi à la nation que le triangle des forts indiqués, quoiqu'inachevé, n'est plus à la hauteur de la situation.

Et c'est pour masquer ce qu'il y a de déplaisant dans un fait semblable, qu'on écarte les extensions naturelles du port d'Anvers, et qu'on veut en imposer qui mettent la navigabilité de l'Escaut inutilement en danger, tout en occasionnant des dépenses excessives et en barrant à jamais la rive gauche, le plus bel horizon de l'extension maritime d'Anvers !

Espérons que le bon sens du Pays et l'indépendance du Parlement feront justice cette fois de la nouvelle fantaisie militariste qui menace la Belgique.

Nous allons terminer ce travail en examinant le côté financier du projet que nous préconisons.

VII

Notice financière

Le Borgerweert comprend 960 hectares dont le revenu agricole s'élève à fr. 125 en moyenne. Capitalisé à 2 1/2 p. c. soit au denier 40, il donne un capital de fr. 5,000, ce qui, pour 1,000 hectares, ferait 5 millions.

En supposant qu'on exproprie les terres de ce polder pour le double de leur valeur arable, on devrait donc faire face de ce chef à une dépense de 10 millions.

Le canal maritime, en présence des progrès réalisés par le dragage américain dit Bates, ne coûterait certes pas, par kilomètre, 3 fois ce qu'a coûté le canal de Terneuzen, dont le coût kilométrique est de 1 million, travaux d'art compris (1). Comptons cependant 4 kilomètres à 3 millions = 12 millions.

(1) Les dépenses faites jusqu'à ce jour s'élèvent à 22 millions. Les travaux en projet ont été évalués à 8

La compagnie Sadoine comptait pour la construction de la nouvelle ville: rues, aqueducs, égouts, édifices publics, 15 millions. Pour être large comptons 25 millions.

Nous avons donc :

1° Terrain	10 millions.
2° Canal	12 »
3° Construction de la ville . .	25 »
Coût total sans raccordement. .	47 millions.
Ajoutons-y pour imprévu . . .	3 »
Nous avons donc un total général de	50 millions.

La construction d'un pont peut être évaluée à 10 millions (1); mais elle pourrait faire l'objet d'une entreprise spéciale qui rapporterait largement, par le droit de passage, le service de l'intérêt et de l'amortissement. Le pont pourrait être compris dans ce qui est compté plus haut pour imprévu et construction de la ville, mais on peut aussi le laisser en dehors du calcul, si d'autre part on ne tient pas compte de son rapport.

Dans tous les cas l'insuffisance éventuelle du droit de passage est largement couverte par la somme comptée pour imprévu et par l'impôt communal, dont le montant dépasserait les frais d'un service technique et d'une police du port.

Recherchons maintenant quel serait l'actif probable de l'opération.

A la rive droite le terrain se vend de fr. 30, dans les ruelles sans air et sans lumière, jusqu'à fr. 600 par mètre carré dans les grandes artères.

On peut espérer qu'une nouvelle ville maritime

(1) Sept fois le prix du pont de Tamise.

érigée à la rive gauche amènerait par le temps le même résultat; mais la mise en valeur maritime du Borgerweert, pour ne pas être téméraire, doit pouvoir offrir un résultat financier avec un minimum de valeur terrienne que l'on pourrait obtenir en toute certitude.

En fixant ce minimum à fr. 10 par m² et en calculant, pour arrondir les chiffres, sur 1,000 hectares, nous avons :

10 millions de mètres à fr. 10 = 100 millions.

Au delà on obtient :

10 millions de mètres à fr. 20 = 200 »

10 » » » 50 = 500 »

En déduisant de ces chiffres les frais de premier établissement, soit 50 millions, l'entreprise laisserait un bénéfice de 50, 150 ou 450 millions, en négligeant les droits de quai dont l'import ne nous a pas été renseigné jusqu'ici (1).

Certes ces résultats sont entourés d'aléatoire, mais qui oserait prétendre que le prix du terrain à bâtir d'un territoire entrant au centre de la métropole commerciale, offrant 8 kilomètres de quais, avec des installations à la hauteur du progrès, n'atteindrait pas le prix moyen de fr. 10 par m²? Et qui pourrait assurer, en présence du développement de la population et de l'extension des affaires, que ce prix ne montera pas, dans un certain avenir, à fr. 50?

La confiance dans ces chiffres s'est affirmée déjà sur le terrain pratique, puisque la compagnie Sadoine s'est offerte, il y a quelques années, à construire toutes les installations de la rive gauche sans aucune inter-

---

(1) Au moment de mettre sous presse nous apprenons que les droits de quai en rade constituent un revenu annuel dépassant **un million par kilomètre !**

Avis aux compagnies qui auraient des propositions à faire pour entreprendre les installations de la rive gauche.

vention de l'Etat. Comme seule compensation la compagnie demandait le droit d'expropriation.

Dans un moment où les capitaux sont si abondants que les placements font défaut et que des sommes immenses sont risquées dans des entreprises lointaines signalées à chaque instant par les plus grands désastres, est-il possible de supposer que la compagnie immobilière qui voudrait s'ériger pour la mise en valeur du Borgerweert, ne trouverait pas les ressources voulues dans le crédit public?

Et l'autorité publique représentée par l'Etat et la Province, n'aurait-elle pas le plus grand intérêt à favoriser l'érection d'une nouvelle ville, sans devoir intervenir par des subsides? Le montant capitalisé des impôts que cette ville verserait dans le trésor public sans rien en retirer, représenterait encore une somme considérable.

Et l'industrie nationale, ne lui faut-il pas des installations aussi? Le beau Pays de Waes relié à des installations maritimes ne deviendrait-il pas un centre manufacturier de premier ordre?

Et les classes ouvrières ne verraient-elles pas jaillir de ce mouvement général un bien-être ignoré jusqu'ici? Ce mouvement n'exercerait-il pas l'influence la plus heureuse sur les salaires ?

A tous les points de vue donc le résultat de la transformation de la Tête de Flandre serait exceptionnellement brillant.

Il prouve que nous avons à nos portes une véritable mine d'or.

Si l'on a dit que l'or est une chimère, que l'or est un vil métal, ce sont là plutôt des dictons de la sottise humaine que des adages de la sagesse des nations économiques.

L'or, c'est-à-dire le capital, est l'accumulateur de ce qu'il y a de plus noble dans l'homme : le génie et le travail. L'or est le dépositaire de l'héritage des

temps passés. Il est le véhicule de la civilisation qu'il transporte à travers les océans et les déserts. Il est la force motrice des œuvres de la charité qui étreignent l'humanité en soulageant tous les malheureux de la terre. Sans l'or, nous retournerions à la barbarie, à l'ignorance, et aux misères des temps passés.

Ayons donc la soif de l'or pour faire le bien dans le monde, ayons la soif des richesses économiques pour travailler à la prospérité de nos concitoyens, secouons la torpeur de la routine et mettons en valeur bravement, courageusement, le Borgerweert, la Californie des Flandres!

P. VERMEIRE
député permanent

PETITE CHRONIQUE

MM. Henri Becque, Ferdinand Fabre, Emile Faguet et le vicomte de Borrelli aspirent à la succession académique de Meilhac.

Un savant historien des lettres, M. Léon Gautier, professeur à l'Ecole des Chartes, vient de mourir. Les monumentales *Epopées françaises* et son admirable *Chevalerie* assurent à la mémoire du noble écrivain la gratitude des lettrés et des catholiques.

M. l'abbé Victor Charbonnel n'a pas encore jeté le froc aux orties.

On annonce de M. Laurent Tailhade un livre sur Verlaine.

Le tribunal de la Seine a déclaré valide le testament d'Edmond de Goncourt et débouté de leur action en nullité les rapaces héritiers naturels de l'écrivain. L'Académie Goncourt en devient un peu plus probable.

M. Georges Rodenbach a lu, devant la tombe des Goncourt, où l'anniversaire de la mort d'Edmond avait réuni quelques amis fidèles, ces stances grotesquement blasphématoires :

Salut, maître, dans la lumière et dans les roses
Vous êtes deux en un, Sainte-Dualité,
Et sur la terre maternelle où tu reposes,
Ce n'est qu'un seul tombeau que vous avez sculpté.

Vous êtes deux en un, vous êtes le Mystère,
Le mystère de la Sainte Dualité,
Et parmi le soleil et les roses d'été,
En étant deux, aucun de vous n'est solitaire.

Vous êtes, les Goncourt, le beau mystère unique
Par qui le fait humain au divin s'égala ;
Deux en un, un en deux — ensemble vous voilà,
Et seul à votre cas le cas de Dieu s'applique.

Votre mère en souci vous avait joint les mains
Au moment où son âme entra dans l'heure noire
Sans savoir que c'était pour de tels lendemains,
O jumeaux de la vie, ô jumeaux de la gloire !

Le célèbre auteur des *Vierges aux Rochers*, M. Gabriel d'Annunzio, pris soudain d'ambitions politiques, s'est fait élire député. Son manifeste électoral a grandement diverti la gent gazetière plus habituée à entretenir la foule de la culture des betteraves et de l'élevage des bestiaux que du génie de Léonard de Vinci.

Le prix triennal de littérature dramatique vient d'être décerné à M. Gustave Van Zype pour sa pièce *Le Gouffre*, jouée naguère au théâtre du Parc.

L'*Art moderne* a découvert en Thorwaldsen « Bouvard et Pécuchet devenus sculpteurs après leur tentative malheureuse de confectionner les confitures » et « le maréchal de l'armée des pompiers esthétiques ». C'en est fait de Thorwaldsen.

Le vieux maître paysagiste Harpignies, qui, au dernier salon des Champs Elysées, obtint la médaille d'honneur, se trouve parmi les *refusés* de l'exposition de la Royal Academy de Londres. Toujours réjouissants, les jurys.

Interrogé par M. Huret, qui a institué une enquête sur le théâtre, M. François de Curel s'exprime ainsi sur les pièces à thèse : « Mon sentiment est qu'au théâtre on perd son temps à vouloir convertir le public. D'abord, parce que l'action seule l'intéresse; il dort pendant les tirades régénératrices, ou, s'il parvient à les écouter, c'est pour en sourire, car il a le bon sens d'être peu convaincu de la valeur morale des écrivains de la rampe. Si nous l'amusons : — Bravo ! Mais si nous faisons de la moralité : Holà ! de quoi te mêles-tu ? Ajoutez à cela que, par elle-même, la pièce à thèse n'inspire pas confiance. On sent trop qu'elle est fabriquée pour les besoins d'une cause. Elle donne des conseils peut-être excellents, mais par la bouche de personnages dont la conception est un mensonge, car l'auteur qui n'est qu'un avocat madré, charge tant qu'il peut la partie adverse et blanchit outre mesure son client. L'ensemble sonne faux...

« Tout en ne prêchant pas, un homme intelligent, qu'il écrive

pour le théâtre ou pour le livre, ne peut rester indifférent au bien ou au mal qui résultera de son travail. Si je voyais, dans la société qui m'entoure, une plaie à guérir, un abus à frapper, au lieu d'exposer une méthode de guérison plus ou moins contestable en un drame qui, au fond, ne serait qu'un monologue coupé en paragraphes récités à tour de rôle par des bonshommes faits sur mesure, je me bornerais plutôt à une peinture aussi vivante que possible de cette société en péril. A mes yeux, c'est le choix du sujet, le milieu où on le place qui donnent à l'écrivain pénétré de sa responsabilité le moyen de l'exercer. Ce choix fait, il n'y a plus qu'à être sincère. Aider un peuple à se bien connaître, lui faire sentir une douleur à l'endroit de la plaie, cela suffit pour que, de lui-même, il évolue vers le salut. L'écrivain a rempli son devoir lorsqu'il a dit la vérité avec toute l'énergie dont il est capable. »

La même enquête a révélé les sympathies inattendues de M. Jean Aicard pour le vers libre au théâtre. « Le vers libre, prophétise M. Aicard, entrera dans le drame en vers triomphalement dès qu'un homme de génie l'aura voulu. Le vers libre permettra, j'imagine, des nouveautés de paroles rimées qui seront les bienvenues pour nos oreilles lasses d'hémistiches tout faits, de tournures prévues. Il permettra, j'espère, une souplesse de naturel qui humanisera et simplifiera la langue poétique dramatique. La difficulté (dès qu'il s'agit de drame historique, non de comédie légère) sera de conserver aux périodes, malgré les brièvetés et les rapidités du vers libre, cette force que leur donne ce qu'on appelle le « grand vers », cet alexandrin dont la puissance propre, dont l'unité même naissent peut-être de ce qu'il est entouré ou précédé de vers tout semblables.

« Rien de mystérieux comme les nombres.

« Un bel alexandrin marchant à la fin d'une période d'alexandrins et commandant la halte est accompagné d'un effet de majesté tout particulier. Il y a une force difficile à mesurer. C'est le dernier rang des bataillons carrés bien disciplinés : commandés par Agrippa d'Aubigné ou Corneille, ils sont superbes. Un tas de francs-tireurs de vers libres, une armée de volontaires, c'est beau aussi, commandé par Garibaldi.

« Les théories se font et se défont d'après les œuvres de génie. »

M. Edmond Harancourt affirme, dans le *Gaulois*, que Félicien Rops, « qui dressa le monument de la sensualité humaine, est pudique comme une vierge. » Date lilia.

Une pensée de Barrès, dans *Les Déracinés* : « L'art de conduire les autres suppose une connaissance profonde de la nature humaine, mais dispose à la berner. L'initié devient aisément un exploiteur. »

M. D.

REVUE DES LIVRES,

DES ESTAMPES ET DE LA MUSIQUE PUBLIÉE

G. FELIX : *Palestrina.* Lille : Société S[t] Augustin (Desclée, de Brouwer et C[ie]). — E. H. VON BERLEPSCH : *Walter Crane.* Vienne : Gesellschaft für Vervielfältigende Kunst. — YVANHOÉ RAMBOSSON : *La fin de la vie.* Paris : Bibliothèque de *la Plume.*

Reproductions populaires des *lithographies* de WILHELM STEINHAUSEN. Leipzig : Breitkopf et Härtel. — Le volume III de l'*Album Böcklin.* Munich : Bruckmann. — MARS : *Album Bruxelles-exposition.* Bruxelles : Lyon-Claesen.

Hoffnungsthränen, lieder de ERNST DELTENRE. Bruxelles, édition de *la Lutte.* — EDVARD GRIEG : *Chants populaires norvégiens op. 66.* Leipzig : Peters. — Numéro spécial du *Centenaire de la naissance de Donizetti :* Bergame, Institut graphique.

Les jours se suivent et ne se ressemblent pas! Voici pour une fois une chronique qui sera plus pleine de musique et d'art que de littérature. Au retour de mes trois mois de vacances je ne trouve sur ma table que des estampes, de la musique et des livres sur l'art ou la musique. Pas le moindre roman, pas le moindre volume de vers. Dirai-je toute ma pensée : tant mieux! je reviens d'un pays oriental de lumière, de délabrement, de fièvre et de nonchaloir, où je n'ai vécu parmi aucunes traces de notre art occidental, où je n'ai pas entendu une note de musique. Grisons-nous donc toute cette revue de rentrée de formes et de sons; et, selon

la bonne règle de l'an passé — l'année scolaire toujours durant pour qui toujours étudie, — à un livre catholique la tête de file!

Au premier abord le *Palestrina* de M. G. Felix dans la confortable édition de la société de Saint-Augustin m'a été déception; et pourtant ce n'est pas la faute de l'auteur si j'attendais une monographie très sévère et scientifique destinée aux spécialistes, alors que son intention était d'écrire un livre de vulgarisation dédié aux jeunes gens. Mais, puisque dès les premières pages nous sommes prévenus, va pour le livre de vulgarisation, beaucoup y apprendront beaucoup, peu peu, mais tout le monde quelque chose et y prendra grand plaisir! Aussi bien, composé avec beaucoup d'art, de suite et de clarté, est-il d'une lecture très captivante, adorné de belles citations et plein de forts beaux aperçus sur la musique (ainsi le parallèle indiqué entre l'*Imitation* et l'œuvre de Palestrina) et la nature toute spéciale de la jouissance musicale, la jouissance d'âme la moins alliée de charnellité que nous vivions sur terre après ou avec la jouissance de la prière, car musique et prière tendent essentiellement à n'être qu'un. En effet, on n'a jamais mieux dit de la musique que ceci : « Quoi qu'il en soit, il est juste de penser que cet « art à la fois si divin et si humain, remonte *jusqu'au « berceau du monde ou plutôt* jusqu'au ciel d'où il « vient et où il retourne » (page 16) et tout ce qui suit, un paragraphe absolument beau. Que n'ai-je eu davantage de livres semblables entre les mains dans mon enfance! — Toutefois le chapitre dernier, résumant à grands traits la musique palestrinienne, a le tort, selon nous, d'en vouloir faire autant de la musique religieuse après Palestrina et de ne citer que l'œuvre la plus connue des artistes les plus connus, au lieu que l'œuvre la plus belle des artistes les plus beaux :

c'est pourquoi l'*Ave Maria* de Gounod y figure, mais pas le *Liebesmahl der Apostel* ni *Parsifal,* ni aucun oratorio ou messe de Liszt ou de César Frank, ni le *Requiem* de Berlioz. Si Beethoven y est cité pour sa *Missa solemnis* et pas pour les autres, ni pour son *Christ au mont des Oliviers,* Schubert manque; il est vrai que sa *Missa solemnis* à lui vient d'être découverte et exécutée seulement cette année. Tinel aussi aurait eu droit à une mention. — Mais ce n'est là qu'un détail qui ne méritait pas de me prendre dix lignes, alors que j'ai à louer des chapitres tels que ceux consacrés au chant grégorien, « ces mélodies fortes, imposantes, élevées, chastes, paisibles, aimables, qui depuis douze siècles prient et font prier » et sont à travers les générations le testament angélique de celui qui entendit chanter les esprits invisibles, tandis qu'il voyait sur le môle d'Adrien un ange remettre son épée au fourreau, — à l'orgue, « cet instrument étrange et magnifique dont l'origine se perd dans la nuit du passé », qui nous arriva de Byzance, envoyé par Constantin à Pépin le Bref et fut, selon le mot de M. d'Ortigue, « le générateur de l'orchestre » et partant de la symphonie, — à Gui d'Arezzo, qui, vivant à une époque « où les artistes étaient souvent des saints, presque toujours des moines, aima l'art pour l'art et pour celui qui l'avait fait artiste », « établit l'échelle des intonations diatoniques et se constitua ainsi l'inventeur du solfège », — à Saint Philippe de Neri, fondateur de l'Oratoire et par contre-coup sinon père, au moins aïeul de l'oratorio (à noter dans ce chapitre de belles pages sur la parenté de la sainteté et de l'art, inspirées du mot foudroyant de Hello : « L'art est le souvenir de la présence universelle de Dieu »), — enfin que tous les chapitres qui contiennent la biographie et l'analyse des œuvres de Giovanni Pierluigi de Palestrina. Là

je recommande surtout les pages consacrées à la *messe du pape Marcel* et à l'éducation musicale des chanteurs de la chapelle pontificale. A lire ces lignes : « Les élèves s'exerçaient ensuite devant une grande glace, s'étudiant à éviter toute grimace, tout mouvement déplacé des muscles, du front, des sourcils, toute contorsion de la bouche », je me souviens des adorables petits chanteurs de la *Cantoria* de Della Robbia et je me dis que nous sommes aujourd'hui, avec toutes nos prétentions, d'infects béotiens.

L'association autrichienne dite « *pour la reproduction artistique* », qui jouit de moyens, d'une installation et d'une organisation lui permettant de ne rien se refuser, publie chaque année six ou quatre énormes livraisons d'une revue d'art, comme il n'en est pas une seconde au monde : il est vrai qu'y adhèrent toute la famille impériale d'Autriche et presque tous les souverains d'Europe, toutes les grandes bibliothèques, universités et corps enseignants d'entre le Rhin, le Danube et la Vistule, plus *un millier* d'abonnés dont la liste extrêmement curieuse représente l'élite intellectuelle et aristocratique de la société de culture allemande. Cette grandiose revue consacrée surtout aux arts graphiques (*die Graphischen Künste*) est bien la plus somptueuse et la plus sérieuse publication qu'amateur d'art puisse rêver : la réclame n'y entre pas, le parti pris et l'injustice et le dénigrement systématique et les polémiques personnelles non plus : on s'y occupe de tout ce qui a un caractère d'art suffisant pour attirer l'attention sans se préoccuper de plaire ou de déplaire à un tiers. L'écrivain pour s'y présenter doit montrer patte blanche, aussi l'autorité dont les *Graphischen Künste* jouissent en

pays allemand est-elle souveraine. Les principales monographies qui y sont publiées avec un luxe tout à fait extraordinaire de l'illustration et de la typographie sont ensuite tirées à part, à nombre plus ou moins restreint, suivant les cas et la conduite des plaques ou des pierres, et mises dans le commerce où les amateurs se les disputent. Les plus merveilleux artistes de notre temps et de tous pays, Répine comme Menzel, Lepère comme Bartels, y ont trouvé leur critique sagace et bienveillant. C'est ainsi que le professeur Thode y a eu un « *Hans Thoma* » de tous points remarquable; le Dr. Massner une étude fort complète sur le mouvement actuel des Arts graphiques à propos de l'exposition qui en a eu lieu à Vienne l'an passé, pour ne citer que les travaux dont nous avons eu quelque connaissance.

Aujourd'huy je voudrais attirer spécialement l'attention sur un *Walter Crane* qui dépasse certainement tout ce qui a été publié jusqu'ici sur l'illustre artiste-décorateur. L'écrivain auquel incombait cette monographie, M. E. H. von Berlepsch est un exemplaire très complet de cette universalité allemande qui tend heureusement à s'introduire aussi dans le monde des artistes : il parle le français, l'allemand et l'italien avec une égale aisance, l'espagnol, un peu de slave, de roumain et de turc, en tous cas d'une façon suffisante pour comprendre et être compris; artiste lui-même et le critique d'art munichois peut-être le plus au courant, grâce à sa polyglotie, des tendances modernes de la pensée et de la vie des formes, il a peint des paysages bavarois très profondément sentis et fortement exprimés, gravé des eaux fortes dont je connais un excellent *Cimetière de Raguse*, ajusté et sculpté des meubles habilement combinés, tordu et forgé le fer en objets tels que des chandeliers d'une invention ingénieuse, agencé des bijoux

d'une heureuse recherche, enfin publié des études sur les principaux maîtres contemporains d'une écriture très soigneuse et d'une documentation à toute épreuve : ainsi l'article publié par le *Magasin Littéraire* sur Walter Crane n'a pas échappé à M. de Berlepsch et se trouve cité dans le fascicule qu'il a consacré au même maître. Mais ce n'est là qu'un détail minime : ce qu'il faut dire c'est comment l'étude en question a été préparée, sur quelle base elle a été échafaudée. Mon ami M. Topic, de Prague, ayant pris la généreuse et surtout courageuse initiative de promener dans les grandes villes d'Autriche-Hongrie, à ses risques et périls, l'exposition Walter Crane, qui avait été vue à Bruxelles et Berlin, je m'entremis pour la faire arriver à Bâle où l'organisa le délectable peintre-fresquiste Hans Sandreuter. Aussitôt M. de Berlepsch fondit de Munich à Bâle et là, avec l'autorisation de Walter Crane, fit photographier à ses frais à lui tous les numéros les plus importants de l'exposition. Les photographies furent collées chacune au haut d'une grande feuille de bristol remplie par un questionnaire ainsi conçu : en quelle année l'œuvre représentée a-t-elle été exécutée ? Sous l'empire de quelle préoccupation ? Sa signification dans la pensée de l'auteur est-elle bien ceci ou cela ? S'y rattache-t-il des particularités biographiques ou anecdotiques ? etc. etc. — Le tout fut envoyé à Walter Crane qui, aussi abasourdi que charmé de ce sérieux et de cette conscience, répondit compendieusement mais complètement tout de même à chaque question. Et voilà comment M. de Berlepsch est un critique d'art auquel on peut se fier, et comment les *Graphischen Künste*, en publiant de tels travaux, ont atteint à un renom si exceptionnel : il faut ajouter du reste que la société ne recule devant aucun frais pour assurer à la partie illustrative une exécution

matérielle irréprochable et qu'elle a coutume d'enrichir ses textes d'œuvres originales des artistes graveurs, qui suffiraient à la rendre infiniment précieuse à collectionner : une seule chose m'empêche de déclarer la somme fabuleuse que par exemple cette monographie de Walter Crane lui coûte; c'est que personne ne me croirait!

Encore une plaquette amoureusement caressée et à caresser de même d'Yvanhoé Rambosson! Il s'agit d'un artiste neuf, Henri Bouillon — l'auteur du buste de Mürger au Luxembourg — et de son cycle de dix-sept statuettes : *la Fin de la Vie* « échappée dans le plein rêve, série de statuettes de vieilles d'un charme mélancolique qui n'exclut pas une certaine intensité philosophique..., vieilles, en effet, d'un métier personnel et sûr, solidement charpentées sous leurs robes noyées d'impalpable, de souvenir et de tristesse ». Je ne connais rien de M. Bouillon et les reproductions de ses œuvres ne permettent pas de les juger. Mais Rambosson l'admire, lui que je crois incapable d'admirer de l'art autre que supérieur; et Rambosson dit son admiration, et, comme j'aime sinon tout ce qu'il dit, en tous cas toute sa façon de dire, il se trouve naturellement que ce que j'aime le mieux dans ce petit livre, c'est Rambosson. Voyez plutôt : « Pour la première fois « en sculpture, Bouillon tente de réaliser les visions « vagues, floues, imprécises — et précieuses pour- « tant sous leurs voiles — que les poëtes voient « errer dans le brouillard des rêveries mélancoliques, « *couleur de soir et d'encens.* » Mais au point de vue exactitude : et Vallgren? Quant à la transposition littéraire de chacune des statuettes, je me permettrai de la préférer de beaucoup aux statuettes

elles-mêmes, tant que je n'aurai de mes yeux vu celles-ci, car, il faut le répéter, la plupart de leurs reproductions mécaniques sont totalement ou partiellement inintelligibles; il eût mieux valu que des croquis de l'auteur nous les expliquassent, ou que le texte de Rambosson, évocateur comme il sait être, parût isolément.

La maison Breitkopf et Härtel de Leipzig, connue par ses excellentes éditions musicales, s'est lancée depuis deux ans dans une série d'entreprises artistiques vraiment louables, destinées à vulgariser dans les milieux allemands les plus humbles, les œuvres les plus sainement populaires des artistes allemands qui œuvrent le mieux selon le sentiment et l'esprit populaires allemands. J'insiste à dessein sur ce mot *allemand* et le souligne, car, pour bien apprécier le charme des œuvres en question, il faut chercher à se faire une âme allemande, vieille-Allemagne. J'ai longuement parlé ici et là autrefois de ces maîtres-lithographes qui s'appellent Steinhausen et Thoma. Wilhelm Steinhausen, que j'ai appris à connaître depuis lors par les trois étés qu'il passa à Ober Sanct Veit à œuvrer les fresques évangéliques d'un asile fondé par le comte Lanckoronski, et en qui j'ai trouvé l'un des plus pieusement et profondément poëtes d'entre les rêveurs — les rares qui subsistent — à la façon de Novalis, de Jean-Paul Richter et de Schumann, et qui est artiste de leur vol dans son domaine à lui, m'apparaît la dernière âme de simplicité patriarcale et de bonhomie sentimentale de cette douce, charmante, attendrissante lignée qui compte Schnorr de Carolsfeld, dont la Bible fit pousser d'admiration à d'Aurevilly un de ces cris d'aigle dont il était coutumier, et Ludwig Richter, qui fut la joie des

enfances allemandes de la génération d'avant celle de la guerre. Et bien que venu « trop tard dans un monde trop vieux », Steinhausen a la consolation non seulement de se plaire dans son œuvre, comme un enfant qui regarde pousser les fleurs dans un beau jardin, mais d'y recevoir la visite de bien des blasés las des aventures fin-de-siècle, lesquels dans ce beau jardin recouvrent la santé morale et se prennent à espérer auprès de lui que l'honnêteté, la bonté et la poésie ne sont pas encore tout à fait disparues de ce vilain monde tel que nous l'ont fait le progrès, la politique, le militarisme et les « immortels principes ».

Une lithographie de Steinhausen est surtout typique : Dans une salle et à une table disposée selon la tradition du *Cenacolo* de Sainte Marie des Grâces, le Christ est assis et de ses deux mains écartées en un admirable geste qui dit : « Je me suis donné moi-même, j'ai tout donné, il ne me reste plus rien qui ne soit à vous, » il offre l'Eucharistie à une foule de paysans, de pèlerins, d'ouvriers, vieillards, jeunes hommes, femmes et enfants, types caractéristiques des populations campagnardes allemandes, groupés prosternés autour de lui avec une effusion de tendresse, de foi et d'espérance à mettre les larmes aux yeux de désir de se joindre à eux, tant est communicatif l'élan qui les pousse au divin Maître. L'original, long de près d'un mètre, a exigé un tirage en trois pierres lithographiques et trois feuilles. Réduite à peu près d'un tiers dans la reproduction des Breitkopf et Härtel, cette Sainte Cène populaire à elle seule est assez importante de dimensions et débordante de piété, de ferveur et de beauté expressive pour remplir de ses douces teintes grises et blanches et de son rayonnement la chambre d'études d'un travailleur catholique. Une paroi blanche avec cette feuille de fort

papier piqué par quatre clous ne serait plus ni pauvre ni froide, et vaudrait esthétiquement plus que les murailles tendues de peluche et de soie de bien des appartements auxquels ne manque rien, rien sauf un rayon de poésie émané de quoi que ce soit, rappelant le christianisme et la signification divine de l'existence.

En même temps que cette planche capitale, MM. Breitkopf et Härtel ont livré les fac-similia de trois autres lithographies de Steinhausen, tirées des *Evangiles :* Jésus rendant la vue à l'aveugle né dans un paysage de grands lacs extrêmement lumineux, *Jésus et le jeune homme riche*, ce dernier vêtu moyen-âgeusement et la scène placée dans un décor du Tyrol où les châteaux mêlent la complication pittoresque de leurs silhouettes féodales à la complication des panoramas de montagnes, enfin un Jésus entouré de personnages de tout âge, et levant entre ses mains un enfant, qui serait lui-même un enfant Jésus, s'il n'était sur le cœur du doux Sauveur. Je ne puis me défendre d'une émotion, lorsque cette planche me tombe sous les yeux : le jeune homme aux longs cheveux qui à la droite du Christ incline respectueusement la tête, est l'exact portrait de ce que j'ai été vers ma seizième ou dix-septième année, alors que j'écrivais *Ames blanches*. Et j'aime à me dire que cette incroyable ressemblance n'est point un hasard. Puissé-je trouver en ce chef-d'œuvre non seulement un souvenir, mais une promesse, et Notre Seigneur m'accorder de le voir un jour dans toute sa gloire d'aussi près qu'en voici, je l'espère fermement, le présage.

Il faut reprendre terre, hélas!
Mais c'est pour mettre ma main dans celle d'un

ami inconnu, M. Ernst Deltenre. Ses *lieder* intitulés *Larmes d'Espérance* (*Hoffnùngsthränen*) sont une prière, dont l'objectif est certainement analogue à celui de la prière ci-dessus. Je l'écrivais dernièrement à M. de Bruyn à qui l'une des plus jolies pièces du recueil est dédiée : M. Deltenre est un clerc du moyen-âge qui a lu Grieg et Tinel, sa musique sent à la fois le cloître et le fjord, Saint Isidore de Séville et les ciels gris; c'est une inspiration tirée du Nord qui cherche à s'astreindre autant que possible à des formes latines. Je m'imagine ainsi chantant dans la cellule de son cloître, au milieu des embruns d'Iona, un très jeune disciple celtique de Saint Colomban Ce cahier d'une très forte unité, où il s'agit autant de cloches des morts, de cimetière, d'enterrement et de fleurs de souvenir que dans les cantates de Schubert, est orné de dessins gentillets et naïfs que je crois de Georges Ramaekers, mais je regrette la vilaine qualité de ton du jaune — une verdâtre gomme-gutte — de la couverture; il fallait là, appelé et par le violet de l'impression et par le motif de soleil couchant, un magnifique jaune indien, ou un cadmium un peu mêlé de carmin. Quant à la tête de mort dans les fleurs au dos de la couverture; le charme de naïveté a beau en être grand, j'aurais voulu le motif un peu davantage étudié et stylisé. Quoi qu'il en soit, grâce à cette aimable couverture si jeunette et charmeuse, l'impression désagréable du vilain papier et de la vilaine typographie musicale est un peu mitigée d'agrément. Ces *Hoffnùngsthränen* portent la numéro d'opus 4; nous serions curieux de feuilleter leurs précédents cahiers, M. Deltenre étant de ceux auxquels il est impossible de ne pas s'intéresser complètement une fois connaissance faite.

Bergame a célébré cette année le centenaire de la naissance de Donizetti. A cette occasion, l'institut graphique de la ville jubilaire, qui est l'établissement italien auquel on doit les publications artistiques les plus modernes et les plus soignées, a édité un album rempli de portraits, d'autographes et de souvenirs. On a demandé pour la circonstance aux écrivains et musiciens réputés les plus notoires de l'étranger,aussi bien qu'aux chanteurs et aux cantatrices, leur avis sur l'auteur de *Lucia* et de la *Favorite* et leurs réponses ont été imprimées en facsimile. C'est Saint-Saëns qui constate : « La génération actuelle ne connaît pas Donizetti, qu'on ne sait plus interprêter », E. Hùmperdinck qui exalte l'invention mélodique du vieux maître, E. Hanslick qui rappelle le mot de Mendelssohn: « Si j'avais composé *l'Elixir d'amour,* j'en serais très heureux ». Mme Marcelle Sembrich déclare que le rôle de *Lucia de Lammermoor* est son porte-bonheur, Adelina Patti se souvient aussi qu'elle doit à Donizetti son premier succès, Alfred Bruneau déclare que « Donizetti chanta toujours et chanta juste souvent en vrai et grand italien qu'il fut ». Edouard Rod daigne faire savoir urbi et orbi que « wagnérien non intransigeant, il a toujours plaisir à entendre la *Favorite,* » et Reyer affirme que, si Donizetti n'avait écrit que le quatrième acte de ce dernier opéra, il mériterait l'estime de tous les musiciens. Zola, « trop ignorant en musique, ne peut que saluer en Donizetti un des grands mélodistes de l'âme italienne », Massenet l'appelle « génial improvisateur qui a su laisser des œuvres dont les côtés chaleureux et sincères passionnent *encore* et émeuvent *toujours* », MM. de Heredia, Maurice Barrès, Ernest Daudet, Paul Bourget, puis Sarah Bernhardt elle-même, y vont tous de leur petite inscription; il n'est pas jusqu'à M. Coppée qui loue Donizetti

de lui avoir fourni des « airs passionnés à fredonner « quand il était jeune et quand il était amoureux ». Mais il ne faut pas juger par ces petites amusettes de société de ce numéro, dont le grand intérêt consiste en l'appoint d'une masse de documents biographiques, de toute une iconographie et de beaux autographes musicaux. Au point de vue artistique, je signalerai une très agréable couverture tirée en noir et or sur chamois, signée A. Hohenstein, qui révèle un artiste décorateur expert et avisé, et le monument tout à fait original érigé au compositeur à Bergame, œuvre de Francesco Jerace, qui pourrait bien s'y être souvenu de certain tableau de Alma Tadema. Le musicien assis à l'angle d'un de ces bancs antiques semi-circulaires (tel celui que peignent tous les peintres à Pompeï), écoute les chants d'une muse debout au centre de l'hémicycle : l'impression de recueillement solitaire, d'intimité absolue est très fortement donnée du fait que le maëstro soit ainsi reculé tout à l'extrémité du banc de marbre; il vient de s'asseoir là comme par hasard. Je citerai toujours ce monument comme une des plus typiques idées du réalisme décoratif.

Cette mode, qui tend à s'implanter de plus en plus en Italie, de célébrer les anniversaires des grands hommes par de riches publications spéciales (nous avons analysé ici, l'an passé, celles qu'a fait naître à Venise le centenaire de Tiepolo) me paraît si riche d'enseignements, que je souhaiterais beaucoup la voir gagner de proche en proche : très franchement, cela vaut mieux qu'une statue, cela apprend à un public beaucoup plus vaste ce que valut l'homme célèbre et ce que fut son temps, cela vaut donc mieux pour sa gloire aussi! Là-dessus mon mot à moi pour l'album, s'il m'avait été démandé :

Apprendre à connaître Donizetti, c'est apprendre

à un peu davantage connaître nos pères dont il fut le grand enthousiasme et dont il incarna merveilleusement la manière d'aimer et la manière de comprendre la musique.

Rire un peu de temps en temps! Une fois n'est pas coutume. Voici l'album de Mars, *Bruxelles-Exposition!* Jusqu'à présent, si j'avais bien entendu parler du « parler belge » j'ignorais en quoi il consistait! Me voilà amplement renseigné et, ma foi! c'est assez drôle, presque aussi drôle que notre parler suisse des cantons de Vaud et Fribourg. Ce qui ne l'est pas moins, mais aiguisé d'une pointe d'esprit parisien, ce sont les croquis de Mars si lestes, si fringants, si rapides. Quant à ses aquarelles — reproduites avec une discrétion de ton très exquise — j'en raffole, et deux à elles seules, le beffroi de l'hôtel de ville dans ses échafaudages, et le nettoyage à grands sceaux d'eau, valent l'achat de l'album. Pour moi, qui entre dans ma neuvième année de collaboration assidue aux revues belges — j'ai débuté ici-même — et qui ai souvent essayé de deviner les petits côtés de tous les jours de la vie belge, les mêmes spectacles que reflètent à côté de leurs travaux les yeux de mes collaborateurs, la rue par exemple, — car les grands ouvrages spéciaux ne nous donnent jamais que les monuments, les paysages et les types en quelque sorte officiels, — il m'a été très agréable de pouvoir me représenter au milieu de quelles allées et venues, sur quels pavés, dans quelle rumeur à peine débarqué à Bruxelles, le hasard pourrait me mettre nez à nez avec tel ou tel de mes amis ou correspondants. Et je souhaiterais bien vivement que mon cher vieux Vienne eût aussi ses crayonneurs et caricaturistes des *strassen* et des *gassen* con-

vergeant vers Saint Etienne. La vie prise sur le fait et très bien rendue, même choisie dans ses aspects les plus terre à terre, c'est encore quelque chose! Et, lorsqu'on se trouve en présence d'artistes qui sont doués pour cette sténographie un peu cavalière et parfois un tantinet croustillante comme Mars, mieux vaut constater qu'ils s'en tirent avec esprit que de regretter de ne pas les voir rater de grandes besognes pour lesquels ils ne sont pas faits. Toutes les fleurs ne sont des passiflores et parce que les gardénias ne sont pas des muguets, faut-il en vouloir aux gardénias?

L'Allemagne célèbre cet automne le septantième anniversaire de la naissance de Böcklin, Böcklin, l'un des dieux de la peinture de notre siècle, qui, sur deux échantillons de sa peinture, significatifs seulement dans l'ensemble de son œuvre, fut malmené comme l'on sait à Bruxelles, il y a deux ans. L'éditeur Bruckmann à Munich prend fait de ce jubilé pour publier le troisième volume du grand album Böcklin, dont la publication a commencé en 1892.

Disons-le tout de suite, une grande joie nous attendait avec ces quarante héliogravures si soignées, dont aucune ne diffame et trahit la pensée du peintre allemand de notre temps, qui a le plus profondément pensé en même temps que le mieux peint. Il y a là quelques-unes des œuvres les plus récentes, et récentes certaines de l'hiver passé; elles sont, si possible, encore plus belles que les précédentes! Dieu me garde jamais de tremper dans l'odieux mensonge flagorneur et intéressé qui débauche les vieillesses glorieuses et fut partiellement responsable du ridicule de certaines élucubrations de Victor Hugo finissant! Plus l'œuvre devenait informe, in-

tempérante et bourbeuse, plus la critique enchérissait et cassait les encensoirs sur le piédestal de l'idole. Le « Victor Hugo toujours supérieur à lui-même » était le cliché obligé sous peine de massacre ! Ceux qui me lisent n'ont pas à craindre qu'il en soit de même de mon admiration pour Böcklin ; je n'ai jamais déguisé à qui avait cessé d'exciter mon admiration, ni mes changements, ni les raisons de mes changements toujours raisonnés de mon mieux. J'acquiers ainsi le droit d'être cru quand j'admire davantage. Il y a, parmi ces derniers tableaux de Böcklin, un *Polyphème* qui est la seule illustration jusqu'ici de moi connue qui ne rapetisse pas l'Odyssée, une *Guerre* où les quatre cavaliers de l'Apocalypse passent déchaînés en coup de tonnerre sur une souriante petite cité italienne endormie au milieu de ses jardins, devant lesquels les plus récalcitrants seront bien forcés de s'incliner. Le *Polyphème* appartient à ce cycle d'inoubliables compositions mythologiques du Maître où, contradiction suavement résolue, l'esprit serein de l'antiquité et le sentiment apeuré d'horreur sacrée qui jadis créa naturellement le mythe, à la vue et comme sous la pression des grands spectacles cosmogoniques, semblent avoir repoussé un dernier et vigoureux rejeton d'émoi charmé et frémissant au travers l'art le plus moderne qui soit ! Aussi, outre l'effroyable et grandiose bonhomie de la scène, le géant dressé sur la falaise et projetant avec un élan furieux les quartiers de roc dans la mer, la grande barque faisant force de rames et enlevée comme une coquille de noix sur la croupe d'une vague toute puissante qui semble devoir la rejeter au rivage sous l'écrasement, Böcklin a-t-il eu bien soin de renfermer dans son cadre tout un vaste paysage de littoral et d'océan ! Aucun peintre jamais n'a fait de pareilles mers, aussi transparentes de

couleur, aussi réalistement marbrées d'écume. Du reste, on n'aura jamais tout dit sur les paysages de Böcklin, ils sont immenses de profondeur symphonique, divinement puérils dans certains détails imprévus qui me font crier de joie, tant ce vieillard génial a des côtés de gosse attendrissants! Comme le Dr Muther a raison de déclarer, dans sa grande *Histoire de la peinture de notre siècle,* que Böcklin est le seul paysagiste complet, que tous les autres ne semblent que des morceaux de lui! Effectivement, ils voient chacun un coin de la nature conforme à leur tempérament; or il n'est pas exagéré de dire de Böcklin qu'il a vu toute la nature et que son tempérament renferme plus que plusieurs peintres, mais toute la peinture. Personne pas même Goethe n'a été mieux universel que lui. Tel *Bois sacré* de ce troisième album est du pur Poussin repeint par Corot, et je sais à Bâle, chez M. La Roche-Ringwald, un autre Böcklin, non encore reproduit dans aucun des trois Albums, où des guerriers aux manteaux rouges montent au clair de lune un chemin en corniche au-dessus d'un grand bosquet d'arbres muet, et là Corot se surajoute de Delacroix. Dans le *Polyphème,* Alma Tadema trouverait de l'Alma-Tadema à la centième puissance avec une compréhension de l'antiquité dénuée de tout pédantisme et avec quelque chose en outre! De nouveau ici comme dans de précédents articles je cite des points de repère à l'imagination de qui ne connaît pas Böcklin, pour aider à démêler dans une voie connue des éléments qui permettent un essai de construction d'image; mais je n'entends d'aucune façon indiquer copie ou imitation. Böcklin, le plus poète des peintres de notre temps, qui a été très souvent pillé et détroussé comme au coin d'un bois, par des artistes qui ne comptent point parmi les moindres, et en cela il n'est d'ana-

logie assez forte entre lui et un autre génie qu'avec Wagner, ne s'est jamais souvenu de personne parmi les peintres et n'a jamais puisé que dans ses impressions de nature et dans ses souvenirs de lecture des poètes, Homère, Eschyle, l'Arioste, Pétrarque, Goethe. Il me semble que ce troisième volume de l'œuvre, — publié par l'unique propriétaire de droit de reproduction, M. Bruckmann, rattaché je crois par des alliances à la famille du Maître, — donne peut-être encore mieux que les autres une complète idée de Böcklin paysagiste, et de Böcklin inspiré par la littérature italienne. Voici en effet deux superbes motifs de l'épisode de *Roger et Angélique,* voici *Pétrarque à la fontaine de Vaucluse,* voici des *Ruines au bord de la mer,* des *Coups-de-main de pirates,* des chocs de chevaliers bardés de fer sur un pont étroit devant un château campé au fond d'une fissure de rochers, voici surtout *le Voyage de noces* plein de lumineuse poésie dans les lointains et de mystérieuses et profondes pénombres dans les avant-plans qui ressortent évidemment de l'inspiration italienne et qui évoquent telle ou telle description de M. d'Annunzio, cet élégant sensitif licnardesque, « roseau pensant » musical, dont le jeune soleil levant nous console un peu de tant de soleils couchants qui se sont précipités ces dernières années, depuis qu'au palais Vendramin éclata le cœur qui avait contenu *Parsifal* et le *Liebesmahl der Apostel !*

J'ai passé une journée bien heureuse, préparatoire à cet article, en tête à tête avec l'album Böcklin et le dernier cahier de Grieg. Allant du grand paysagiste dont l'œuvre restaure au profit de l'Art le Saint Empire romain et germanique, au délicat

componiste, nerfs de viole d'amour et yeux glauques d'amphibie, qui a apporté à l'Allemagne stupéfaite et charmée le trésor intact et désormais intangible des mélodies populaires norvégiennes. Le dernier cahier lyrique, — j'insiste : celui immédiatement précédent, — m'avait un peu déçu! Mais ce tout dernier recueil, quel ravissement! Grieg encore ne s'était jamais montré tellement lui-même, sans souci du qu'en dira-t-on puriste, et tellement incarnation de l'âme norvégienne! Aujourd'huy sa « situation », comme disent les bourgeois, est acquise, son autorité incontestée; aucun pion de conservatoire ne peut plus rien sur ses suites de quintes et aucune clique Hanslick sur ses perpétuelles crépusculaires dissonances, aussi légitimes dans sa musique, que le soleil de minuit au Cap nord! A ce point de vue comparez le timide, prudent recueil de mélodies populaires opus 17 et ce délectable 66. Voici des chants de Lom, de Söndmöre, de Sogn, de tous ces fjords de saphir ou d'ardoise écrasés par des Alpes, auxquels la peinture norvégienne de ces vingt dernières années nous a habitués; tous ou presque tous se présentent tristes, incertains et doux, comme terrifiés par une nature trop puissante et je ne sais, qui leur ressemble un peu, rien que leurs antipodiques musiques, soit les chants de pâtres des Carpathes, du Pinde et des Balkans qu'aucun Grieg encore n'a notés. Ils m'entrent sous la peau et les nerfs si vite et si bien, ces chants incertains et confus comme les colorations nocturnes : cris d'appel ou chants d'enfant, réminiscences d'autrefois, enfances effarées, ardeurs timides, passionnelles, inconscientes de l'âge d'innocence, puretés hantées de mauvais rêves, que j'écrirais sous chaque numéro du cahier le petit drame de cœur d'où ils émanent, qu'ils masquent ou trahissent. Je défie un sensitif au cœur bien placé de se jouer le *lento, forte,* du numéro 6 encastré entre

ses deux mesures de silence, précédé et suivi *d'andante* et *d'allegro* désarticulés de lui, qui lui paraissent au premier abord étrangers, sans être poigné d'une indéfinissable douleur enthousiaste, d'une inquiétude de vivre sa vie sans songer à d'autres vies, qui lui expliqueront ou du moins lui rendront sensibles les brusques résolutions, les réveils d'énergie à gestes anguleux et cassés, à fatalités presque somnambuliques des créatures ibséniennes. Les perpétuels contre-temps de rythme de la piècette crescendante intitulée *Un petit homme gris* lui donnerait très aigu le frisson du fantastique du Nord, du terrible indéfini et falot, en même temps terrible et grotesque qu'on sent parfois glisser sans motif entre chien et loup, venant de nulle part, allant on ne sait où. Le numéro suivant : *Dans la vallée et sur le lac d'Ola,* c'est la fêlure, le vertige d'un changement de ton imprévu, inatténué, au milieu de la tranquille, à peu près somnolente contemplation d'un ourlet d'écume venant régulier, palpitation encore à contre-temps d'une dissonante basse, battre la plage mélodique de sable fin... Et c'est ailleurs ces sons de cloche au fond de la mer qu'entendent les plongeurs, ou ces résonances mystérieuses des antres de la montagne. Lieder de Maeterlinck avec musique de Grieg, pourquoi donc cela n'existe-t-il pas? Et dans toute cette brume mélodique pénétrante qui glace de peur ici, et là réchauffe d'une caresse tiède de mer phosporescente, de loin en loin une berceuse paysanne qui promet à l'enfant sans réticence que la vie lui sera bien triste, mais que l'amertume des larmes a sa douceur dissonante... Ou une errance mélancolique « *pleine de pensée* » sur les grands chemins du monde, loin des affres inoubliables et délicieuses de la patrie de rocs et de glaces trempés dans la mer. C'est un mouvement végétatif de larves d'âmes adhérentes à leur coin de falaise, à

leur petit village de bois autour de l'église peinte en rouge; c'est une succession lente d'accords toujours plus tristes par lesquels insensiblement la pensée s'endort comme fond un flocon de neige dans toujours un peu plus de douleur inconsciente, c'est l'étrange fixité glauque devant la vie des yeux de Grieg tels que je les voyais nous regarder, nous public viennois, il y a deux ans, tandis qu'exaltée mais contenue, Ninna Gulbranson, la vraie Walkure du pays des Walkures, nous lançait tel des plus anormaux et déroutants lieder de ce musicien, dont la musique semble se jouer dans des profondeurs bien autres que celle des autres musiciens, dans ces régions des limbes vitales par lesquelles notre âme confine au mystère d'où elle vient et où elle retourne, et parfois communique encore sourdement avec lui, atmosphère de Dieu.

WILLIAM RITTER

VERS INÉDITS

J'ai ravi, pour que tu reviennes
Me les prendre un jour, mon aimé,
Tes larmes pareilles aux miennes,
Ton cœur par ma main refermé.

J'ai ravi le fragile arome
De la jeunesse à ton beau front;
J'ai pris ton sourire fantôme
Par qui mes lèvres souriront.

J'ai dérobé leur rythme tendre
A ta voix, à ton pas léger,
Pour que je demeure à t'attendre
Pour que tu viennes les chercher.

Mais, me livrant l'ardeur, ravie
A tes plus charmantes douleurs,
Hélas! tu marches dans la Vie
Sans ta jeunesse et sans tes pleurs.

O FLEURS MORTES JADIS

O fleurs mortes jadis avant que je sois nee
Et qui peut-être auriez fleuri ma destinée
D'un charme plus étrange encor et plus mortel
Que les parfums qui font de mon âme un autel
Et dont le souffle, ému par le mal qu'il enchante
Etreint mes sens meurtris d'une étreinte âpre et lente,
Fleurs, vous avez sans doute, aux bords pensifs des bois,
Vainement enivré quelque cœur d'autrefois
Qui, dans le nostalgique essor de son mystère,
Rêvait aux floraisons à venir sur la terre,
Celles que je ne puis cueillir sans un retour
Vers les avrils éteints dont vous étiez l'amour,
O fleurs mortes jadis avant que je sois née
Et qui peut-être auriez fleuri ma destinée!

LA DEMEURE DU REGRET

Suivons le lent Regrêt jusques en sa demeure;
Les pleurs du térébinthe et des cyprès le deuil
S'y croisent pour qu'au bruit de leurs plaintes il meure,
L'infatigable Oubli veille en vain sur le seuil.

Toujours près de mourir, tout un peuple de roses
Dans des vases d'albâtre incline ses pâleurs; —
Agonisants aussi, par les fenêtres closes
On voit de grands soleils sans rayons rire aux fleurs.

Et des miroirs partout dans l'or des demi-teintes
Reflètent les regards des yeux qui ne sont plus.
Aux radieux lambeaux des tentures éteintes
Emergent chatoyants des fantômes confus.

A l'Immortel heureux de paraître éphémère
Portons les fleurs d'amour qui nous ont enivrés,

Le fier laurier sanglant dont l'odeur est amère,
Le lys qu'étreint la lune avec ses doigts nacrés.

Regardons-le mirer dans les miroirs sans nombre
L'hallucination qui fait son front charmant.
Oh l'Oubli! sur son seuil en vain palpite l'ombre
Sur son seuil le Sommeil l'implore vainement.

L'aile du Temps alerte et souriant effleure
Le lourd portail qui geint sur la rouille des gonds.
Malgré les noirs cyprès splendide est la demeure
Où le Regret se livre aux parfums moribonds.

HÉLÈNE VACARESCO

PATOU

Il était une fois une petite vieille toute cassée, toute maigre qui s'appelait Toine. Mais tout le village la connaissait sous le nom de Toine la Sorcière, et, il faut le dire, son profil de vautour déplumé, ses mains aux longs doigts crochus comme des serres, ses allures mystérieuses, la masure enfumée où elle habitait solitaire, tout cela contribuait un peu à la faire regarder de travers. Cependant personne n'eût pu articuler contre elle quelque crime, quelque méfait au moins, dont elle se fût rendue coupable ; personne ne l'avait vue se livrer à des incantations, ni préparer des sortilèges, choses dont ses pareilles sont coutumières ; même, Toine allait à l'église, très régulièrement, le dimanche. Peut-être bien qu'elle y sommeillait parfois un brin, lorsque le prône de M. le curé se prolongeait un peu, ou au salut quand l'orgue, sous les doigts du maître d'école, soupirait de pieuses romances; mais, chacun le sait, c'est là peccadille très ordinaire, très répandue, n'est-ce pas? vous autres tous, paroissiens, paroissiennes de St-Gérulphe-les-Frênes.

Toine vivait seule, dans une vieille masure enfumée, avec son chat Patou. Ce chat, c'était toutes les

affections, que dis-je? tout l'amour, toute la vie de la bonne femme. Tout ce que le cœur de Toine renfermait de tendresse, de maternité était concentré sur lui. Et vous ne pouvez vous faire une idée de la vie de prince que menait Patou. Depuis le matin jusqu'au soir — et même la nuit peut-on dire, puisqu'elle faisait coucher le chat dans son lit à elle — depuis le matin jusqu'au soir, c'étaient des prévenances, des attentions, de tendres soins, comme n'en ont pas les mères pour leurs enfants : — « Patou, petit Patou, voici ta jatte de lait tout fumant, tout crémeux » — « Patou, mon petit chéri, pour ton dîner voilà une souris que j'ai prise, elle est encore vivante; et puis je t'ai fait une crême avec un doigt de vin blanc; ajoutons encore cette queue de hareng, tu la mangeras bien, n'est-ce-pas? » — « Patou veux-tu jouer? » Et la boule de grosse laine que Toine vient d'acheter chez le mercier pour se faire des bas chauds à cause de l'hiver qui va venir, la boule roule, roule sous la griffe du chat qui s'excite à la voir s'échapper. Allons, la voilà sous le lit à présent; Toine, qui a suivi la scène du coin de l'œil, attend un moment; elle s'amuse de l'impatience de Patou qui allonge des coups de patte fébriles dans le vide : Où donc qu'elle est, m'amour? Et d'un coup sec sur le bout de laine qu'elle a gardé en main, la vieille fait surgir tout à coup la boule disparue, comme un prestidigitateur fait avec une muscade.

Les après-midi d'hiver, quand Toine ne sort pas parce qu'il fait trop mauvais, ce sont parfois de longues causeries avec Patou qui ronronne sur ses genoux. La vieille parle pour eux deux : — « Patou, tu m'aimes bien, n'est-ce pas? » — « Mais oui, maîtresse. » — « C'est que, vois-tu, je t'aime tant, je t'aime tant, mon petit Patou, que je crois que tu dois m'aimer aussi un peu. Et puis,

si tu désirais quelque chose, si quelque chose te déplaisait, tu n'aurais qu'à parler. Tu sais que je fais tout ce que tu veux. » Et si c'était dimanche, comme Toine ne pouvait pas aller au salut, elle tirait son chapelet, récitait des pater et des ave. De temps en temps elle s'interrompait : — « Es-tu bien ainsi Patou? Tu ne veux pas changer de place? Tu ne dis rien? Bon, je vais prier. » Et Toine priait, et Toine causait, et les rares passants qui s'en allaient frileux le long des maisons, jetant un coup d'œil par la vitre verdâtre, n'apercevaient dans la chambre où l'obscurité tombait peu à peu, qu'une vieille femme qui faisait glisser des grains de bois entre ses doigts, et deux yeux ardents qui brillaient dans la demi-ténèbre comme des escarboucles.

Eh bien, au milieu de cette béatitude qu'il savourait pourtant avec des ronrons de bien-être, Patou n'était pas complètement heureux. Patou eût aimé un peu plus de liberté, sortir parfois de la maisonnette et du petit jardin de Toine, vaguer à sa guise et à l'aventure sur les arbres, les crêtes de murs, les gouttières, voir le monde enfin! Quelle ivresse déjà lorsque, tous les matins, la porte ouverte, Toine le laissait quelques instants folâtrer au jardin. Il y a un pommier... Piou! piou! un moineau qui babille dans la haie, et voilà Patou parti comme une flèche derrière lui. La vieille déjà inquiète le rappelle : « Patou! Patou! pas trop loin, je t'en prie! Reviens vite, mon chéri! » Et Patou revient, lentement, non par obéissance, je crois, mais parce que la haie est bien haute, bien touffue, parce qu'elle est pleine d'épines qui piquent sans crier gare, et parce que.... parce que le moineau s'est enfui.

Alors Toine le laisse s'approcher et, lorsqu'il est tout près d'elle.... crac : elle le prend dans ses bras, mais ça lui fait mal de se baisser, parce qu'elle est bien vieille, bien cassée; et elle lui fait la leçon, très doucement :

« Patou, Patou, ce n'est pas beau de courir si loin ! Au moins, j'espère que tu ne t'es pas frotté à la vilaine haie qui a des épines?.... Non, ce n'est pas prudent ce que tu fais là; Patou, Patou, si tu continues, il t'arrivera malheur ! »

Il y avait dans le village un méchant garçon qui était la terreur de Toine, à cause de Patou. Avec quelques mauvais sujets de son bord, il livrait la chasse à tous les chats du village et, lorsqu'ils avaient réussi à en capturer un, ils lui infligeaient toutes sortes de supplices cruels et honteux. Tantôt c'était une vieille ferraille attachée à la queue et dont le tintamarre sur les pavés affolait la bête qui traversait les rues comme une possédée; tantôt ils lui coupaient tous les poils du dos, tantôt avec des tenailles ils lui arrachaient les ongles des pattes. Mais ce qu'ils avaient inventé de plus drôle c'était, ayant pris deux chats, de les lier l'un à l'autre par la queue. Alors ils excitaient les pauvres bêtes qui, devenues furieuses, se griffaient l'une l'autre jusqu'à faire couler leur sang rouge et chaud dont la vue et l'odeur les exaspéraient encore davantage.

Ce mauvais gars qui menait tous les autres était le fils du forgeron et s'appelait Louis. Son père n'avait pas excellente réputation dans le pays ; c'était un ancien braconnier qui avait causé mort d'homme autrefois, même il avait fait son temps de prison ; mais il savait bien son métier, et ..... mon Dieu, quand la charrue a besoin d'un soc, ou le cheval d'un fer, il faut bien passer par chez le forgeron.

Ce Louis avait sans doute hérité du caractère violent de son père, car, outre les bêtes, il ne pouvait laisser les gens tranquilles. Toine surtout, avec sa mine de vieille fée, était l'objet de ses moqueries grossières et de ses mauvaises plaisanteries. Quand il la voyait arriver de

son pas hésitant : « Eh ! vieille sorcière, criait-il, t'as donc pensé que le soleil est là pour chauffer ton vilain museau ! » Ou bien il attroupait une bande d'enfants qui la suivaient, en chuchotant, comme un animal curieux : « Regardez, disait-il, dirait-on pas un escargot qui porte sa maison sur son dos ! »

Or, un jour, jour néfaste, de grand matin, Toine était sur son seuil, la porte entr'ouverte, avec Patou dans ses bras. C'était l'été ; il avait plu tous les jours précédents. Ce jour-ci le soleil était apparu éclatant à l'horizon. L'air était encore frais. Il venait des bouffées parfumées des jardins avoisinants. Des oiseaux chantaient dans les arbres. Les flaques d'eau miroitaient. C'était un de ces matins qui vous refont un homme. Toine, tôt levée, séduite par le soleil radieux, tranquillisée par le calme du village — il n'était pas cinq heures — s'était risquée à sa porte avec son cher Patou.

Un pas : c'est Louis qui s'en va à la ville faire une commission pour son père : « Vite, Patou, file ! » les bras s'ouvrent, le minet dégringole. Toine reste, elle ne veut pas paraître avoir peur. Mais le malin gars a tout vu :

— « Ah ! fait-il en se campant devant la vieille, t'as donc un chat à présent ? C'est y pour l'manger ou pour en faire des sorts ? »

- « Passe ton chemin, polisson ! »

Lui, vexé de ce mot, s'avance comme pour forcer l'entrée :

— « Fais le voir un peu, que j'lui caresse la gueule ! »

Alors, toute effrayée, ne se possédant plus :

— « Fils d'assassin ! qu'elle lui crie, veux-tu faire comme ton père ? » et reculant, elle lui claque la porte au nez.

Stupéfait, blême de colère, Louis reste un instant aphone ; puis, assénant un coup de poing sur la porte :

— « Vieille canaille ! tu me le paieras ! » dit-il.

C'était dimanche après-midi ; comme il faisait toujours un temps superbe, Toine se décida à aller au salut. Le curé en chasuble d'or officiait ; le soleil jouait dans les vitraux et faisait danser sur les murs crépis à la chaux des reflets bleus, rouges, jaunes, verts ; l'encens montait en spirales épaisses et emplissait l'église d'un parfum entêtant ; l'orgue, sous les doigts du maître d'école, vomissait une musique assourdissante et se gargarisait en trémolos frénétiques. Toine tomba peu à peu en une somnolence béate ; elle songeait au ciel et à Patou ; elle se voyait courant sur des nuages après son chat qui s'enfuyait ; elle ne pouvait pas l'atteindre. Les efforts qu'elle faisait lui alourdissaient la tête qui se mit à branler.

L'église le curé, Patou, les nuages, tout se prit à tourner.... Je crois bien que Toine dormait tout de bon....

... Un grand fracas la réveilla : les chaises se tournaient en criant sur les dalles, le timbre clair et dur des cloches résonna, l'orgue éclata en une sortie triomphale.

Le salut était fini. Toine s'en alla à petits pas, savourant d'avance la bonne soirée qu'elle allait passer avec Patou. Comme il serait content de la revoir ; car il avait été bien seul, dans la chambre où elle l'avait enfermé, et bien triste sans doute. Que c'est long pour la bonne femme ce chemin depuis l'église, sur de mauvais pavés ! Enfin voilà sa porte : là, elle entre. Personne ; le minet s'est caché quelque part : « Patou ! Patou ! »..... Rien Il est sous le lit peut être..... Ou bien grimpé sur la commode : non..... D'un rapide regard circulaire elle examine la chambre : « Patou ! Patou ! »..... Rien toujours ... Et tout à coup : « Mon Dieu ! » elle vient de remarquer la fenêtre entr'ouverte : « Je l'avais fermée.... » L'idée de quelque malheur la traverse soudain comme un éclair ; un flot de sang monte à sa tête. Vite elle soulève le loquet, arrache presque la

porte branlante, fait quelques pas dans le jardin, et tout à coup : « Oh ! » râle-t-elle, un oh ! rauque et lugubre. Elle met la main sur son cœur ; elle devient toute blanche, blanche comme de la cire ; ses tempes battent à éclater ; et la voilà qui se précipite, avec un glous-sement d'enfant qui pleure, les deux bras tendus, vers le fond du jardin : là, tout noir, avec ses yeux jaunes pailletés où brille encore un peu du soleil qui descend maintenant dans le fond vers les feuillages illuminés, la face crispée en une grimace hideuse, couvert de sang et d'écume, Patou, Patou pendu par une corde à la maîtresse branche du pommier. ..... Toine est devant, immobile, crispée, les dents serrées, qui le contemple l'œil sec, le regard fixe, et un petit râle lui monte d'instant en instant à la gorge. D'un geste brusque elle saisit le corps, le palpe : il est flasque et froid. Du sang lui poisse les doigts..... Qu'est-ce ?..... elle aperçoit le crâne, défoncé comme d'un coup de massue... . « Oh ! » gémit-elle encore, « c'est Louis qui l'a fait ! ; » et soudain un souvenir la traverse, aigu, en voyant le jardinet ; sa phrase habituelle lui revient, et douloureusement elle répète : « Patou ! Patou ! il t'arrivera malheur ! » et des larmes coulent abondantes sur ses joues ridées....

....Quand Toine fut un peu remise du premier choc, elle alla chercher son grand couteau à pain, coupa la corde du pendu, emporta Patou, déjà tout raide, dans sa chambre, ferma ses volets, et alluma la lampe. Alors, pieusement, religieusement, avec une éponge imbibée d'eau, elle lava le petit corps ensanglanté et couvert d'écume. Parfois des larmes lui coulaient des yeux, qui roulaient le long de son nez crochu ; elle les frottait de sa manche en reniflant longuement.

Cette lugubre besogne terminée, Toine sortit de sa commode une boîte longue, en carton, où se trou-vaient sa coiffe blanche de communiante, des souliers

blancs à bouffettes, et un voile soigneusement plié. Elle vida tout cela dans un tiroir, saisit Patou qu'elle baisa au front, l'installa avec sa queue repliée dans la boîte, posa celle-ci ouverte sur la commode, le couvercle à côté, alluma un bout de chandelle qu'elle mit auprès, et finalement aspergea le petit cercueil d'eau bénite.

C'était tout. Elle s'assit sur son lit. De la colère lui montait à présent au visage : « Mauvais gars! » grondait-elle sourdement, « mauvais gars! »... Puis un regard du côté de la boîte, et elle se lamentait : « Oh! mon petit Patou, mon petit Patou! »....

Les gens qui passèrent ce soir-là devant la maisonnette de Toine virent, jusque très tard dans la nuit, par dessous la porte, de la lumière qui filtrait...

Toine ne se consolait pas. Elle était de plus en plus cassée et débile, et ne sortait que pour la messe du dimanche. Elle n'allait plus au salut.

Elle maigrissait à faire peur, et des gens, dans la paroisse, disaient qu'elle ne passerait pas l'hiver. Mais personne ne venait la voir.

Quand elle sortait, elle marchait en titubant; elle avait le regard brillant et tout drôle, et des gens, dans la paroisse, disaient qu'elle se saoûlait.

Mais elle restait, des journées enfermées, à ruminer son chagrin. Elle était de ceux qui sentent longtemps et fort. Et, vous savez, elle avait donné son cœur, une fois, tout entier, à Patou.

Des jours qu'il faisait tout bleu avec un beau soleil d'or, elle s'en allait dans son jardinet, et là, sous le pommier, où elle avait enterré son chat, elle s'accroupissait dans l'herbe. C'étaient alors de longues méditations,.. . et toujours elle revoyait, buriné dans sa mémoire, ce long corps noir et flasque avec des yeux

jaunes pailletés, qu'elle avait trouvé un jour, pendu par une ficelle, comme elle revenait du salut.

Une fois pourtant, — hélas ! pourquoi ? — Toine s'en alla par la route, plus loin que d'habitude C'était un dimanche encore ; Toine, après dîner, s'était sentie si triste, si seule ; comme sa chambre lui paraissait vide et morose ! comme les heures étaient longues à présent, sans causettes avec Patou ! comme tout se révélait vilain et vieux dans sa masure lézardée !.... Et tant de choses riaient au dehors : le soleil, les arbres, les oiseaux !....

Et Toine s'en alla par la route.. .. plus loin que d'habitude.

C'était fête partout. Des gens endimanchés cheminaient dans les champs — Oh ! les chapeaux à fleurs et les lourds bijoux d'or ! — le soleil chauffait doucement, le ciel était pur, et les feuillages si bons à regarder. Des jeux de boule s'installaient sur le bord de la route.

Des hommes, attablés sous une tonnelle, trinquaient en riant. La baesinne aux joues rouges, s'avançait portant sur un plateau d'étain les chopes de bière blonde dont la mousse débordait.

Toine détourna la tête et s'éloigna.

Pourquoi ? pourquoi ? ....

Les oiseaux chantaient dans les branches ; les ramures bruissaient faiblement ; tout disait l'été, l'été séducteur et triomphant. Au détour du chemin, deux amoureux échangeaient leurs confidences.....

Et Toine s'éloigna.....

Or, il advint, que s'en allant la tête basse, distraite, la vieille femme arriva près de la forge. Louis était là, de l'autre côté de la route, adossé à un arbre, les deux mains dans ses poches, qui sifflait une chanson. Elle releva la tête : Horreur ! le meurtrier !.... Il était

trop tard pour reculer. Alors, prenant son parti, elle pressa le pas, mordant sa lèvre et se répétant tout bas : Je ne dirai rien, je ne dirai rien.

Mais voilà ! Louis, qui était décidément un bien mauvais garçon, se tenait coi, ne sachant d'abord ce qu'elle allait faire ; mais, la voyant si paisible, il s'approcha d'elle sournoisement, et quand il fut tout près, tout à coup il lui lâcha sous le nez un : miaou, miaou si plaintif, si grotesque, qu'il éclata lui-même de rire, le garnement !

Alors Toine se redressa, le regarda dans le blanc des yeux et, prise soudain de rage, elle bondit, oui, elle bondit en avant et, ses deux mains levées, rapide comme l'éclair, elle lui fouilla les joues de ses ongles pointus.

Louis hurla de douleur ; saisissant Toine aux épaules, il la secoua à lui rompre les os et, d'une poussée furieuse, là, comme je ferais d'une planche, il la jeta sur le pavé !

Puis calmé, voyant la vieille étendue inerte, du sang aux lèvres, et des mêches de cheveux blancs dans la poussière, saisi de peur, il s'enfuit. . . . . .

. . . . . .

Des gens du village, qui s'en revenaient par la route, trouvèrent Toine la sorcière étendue, les bras ouverts, une flaque de sang à côté d'elle. L'ayant reconnue, ils se mirent en devoir de la ramener chez elle ; l'un la prit par les jambes, l'autre sous les aisselles, et le long du chemin, comme les secousses l'avaient ramenée à elle, ils l'entendirent qui râlait : « Patou ! Patou ! mon petit Patou, je t'ai vengé ! »....

FRANZ SOUDAN

SOUS LA COUPOLE BLEUE

La scène est au Parnasse, sur une des pentes boisées de la montagne, où les myrtes et les lauriers en touffes massives, enferment un rond-point. Au-dessus, la sérénité bleue des ciels de Grèce; — au-dessous, le velours vert d'un gazon que fleuronnent des asphodèles et où s'épandent des taches d'ombre, mobiles avec le soleil déclinant. A l'entour un parfum flotte, vif effluve de lavandes mêlé à l'arome des pins.

Personnages :

Apollon Musagète. Le chœur des neuf Muses.

APOLLON MUSAGÈTE

« OURANOS » est pur et brillant; les flancs du Pinde reluisent, au reflet de mon char, comme des cuirasses d'or. Une brume, légère comme la tunique de lin des vierges aux Panathénées, voile les horizons, là-bas, où sont les demeures des mortels... Tout est beau, splendide, radieux dans le séjour que nous nous sommes choisi sur la terre; de ce centre du monde, je puis surveiller les humains, recevoir leurs vœux, leurs hommages; les fumées de leurs cassolettes viennent jusqu'ici, portées par les courants ascendants de l'air, se mêler aux bonnes senteurs de la terre. — Tout est enveloppé d'harmonie, tout est parfait. Eh bien, mes sœurs, vous l'avouerai-je? — Il me prend parfois un désir

d'être mortel et d'exister comme eux dans cette fièvre de vie qu'aiguise la crainte de la mort. Ah! que ne suis-je un simple citoyen d'Athènes!...

Philosophe sur l'Agora, — parler religion, politique; argumenter sur l'inconnu, — voilà des plaisirs qui m'échappent à moi qui sais tout. — J'éclaire les hommes, mais combien aimerais-je mieux être éclairé! Je goûte l'ambroisie, le nectar; je donnerais toutes les coupes d'Hébé pour une figue de Corcyre. N'ayant aucun besoin, je n'ai aucun désir. Enfin, je me lasse parfois de ma fonction d'immortel, et j'envie les fourmis débiles, mais actives, qui circulent en bas, sous notre nuage, ont faim, soif et sommeil, et connaissent enfin cette ineffable volupté, le travail.

LE CHŒUR DES MUSES

Un Dieu qui jalouse les hommes! Etranges paroles que les vôtres, Phœbus. — Quoi ! n'avez-vous point notre compagnie pour vous distraire ? Chacune de nous a son talent, ses grâces, et peut dérouler devant vos regards sa gamme de beautés. Etes-vous las d'Euterpe, vous faites appel à Terpsichore; Thalie peut vous faire sourire, quand Melpomène vous a mis des ombres sur le front. Ce contraste de lueur et d'ombre, qui fait le beau et le mauvais temps pour les mortels, c'est l'écho des alternatives qui, suivant le sens de nos jeux, illumine votre face divine, ou la couvre. Seriez-vous las du changement même ?

APOLLON

Il est vrai, j'ai tort de me plaindre, avec des compagnes aussi jolies, aussi intelligentes que vous, aussi fidèles. Mais les dieux de l'Olympe ne sont point parfaits, vous le savez; ils n'ont pas le total du bonheur et de la puissance, comme Jupiter. Aussi bien, pour me distraire et charmer vos loisirs, car

le temps est long pour les Immortels, une idée m'est venue, c'est de faire comme en ces assemblées qu'on appelle en bas les Académies, de composer un Dictionnaire de la langue, de la langue des dieux, s'entend, ou bien, si vous préférez, de la langue de beauté, de délectation.

CLIO

L'idée est vraiment neuve, et l'on n'attendait pas moins de vous, Chef du Chœur des Arts et des Sciences. Je me propose tout de suite pour la section d'Histoire, et je pourrai vous donner sur ce thème de savantes dissertations.

URANIE

Moi, je peux vous donner des formules exactes pour les arts que les mortels appellent sciences physiques, et dont ils m'ont gracieusement, au début, offert le haut patronage.

MELPOMÈNE

L'article tragique est mon affaire, et, au travers de mon masque, je vous soufflerai les meilleures définitions.

THALIE

Quand viendra le mot rire, faites-moi signe, Apollon, c'est moi qui, dans le si court intervalle de la naissance à la mort, donne une ou deux fois au pauvre éphémère humain ce tressaillement sain de la chair, signe joyeux d'un excès d'énergie vitale. Et même, aux festins de l'Olympe, quand je suis invitée, je sais faire passer dans l'Assemblée grave des dieux un grand souffle de joie homérique, un souffle qui fait trembler la voûte d'empyrée et provoque de terribles remous sur les Océans.

APOLLON (*Terpsichore, Polymnie et les autres veulent parler à la fois*)

Paix, mes sœurs, cela suffit. Je compte sur votre zèle et votre forte érudition. Je compte aussi sur les charmes de votre style pour embellir notre lexique, et lui donner la forme académique, qui me semble la plus convenable à notre majesté olympienne. Eh bien, profitons de vos neuf bonnes volontés et commençons. Je mets à vos voix, comme début, le mot *Idéal.* C'est, il me paraît, une matière admirable à vos discours. Sortez du rang, mes sœurs, l'une après l'autre, et me venez donner de cette chose qu'on appelle « Idéal » la définition qui vous agrée.

CLIO

Mon Idéal, ô Phoebus-Apollon, c'est d'observer à travers les interstices que font les nuages, les actes et les gestes des mortels. Ils naissent, ils vivent, ils meurent; ils s'aiment, s'entretuent; ils plantent et bâtissent, fondent des républiques ou des monarchies. Tout est là, car il n'y a pas une chose, idée ou fait, qui ne soit compris en l'histoire, et dont l'histoire ne rende compte. Les sciences?... elles sont filles du temps; c'est en s'appuyant sur le passé que l'esprit de l'homme peut marcher vers l'avenir. Notre mère commune Mnémosyne m'a désignée spécialement pour cette fonction : graver sur des tablettes d'airain l'image de tout ce que Saturne entraîne avec lui dans sa course, car ce dieu ne revient jamais sur ses pas. Sans moi, par conséquent, plus de sciences, plus d'art; la mélodie d'Euterpe ne laisserait pas plus de traces que le vol d'un oiseau dans l'espace, et l'homme dans ses travaux serait forcé de réapprendre constamment ce qu'il a appris une fois.

URANIE

Sans doute, ô fils de Latone, Clio parle à ravir de son art, mais qu'elle ne prétende point élever l'instrument à la hauteur du but. L'histoire conserve, il est vrai, les gestes des humains. Mais, à chaque nouveau pas que l'homme fait en avant, sur la route du progrès, il lui faut oublier ce qu'il a appris et voir les phénomènes qui l'entourent, sous une lueur nouvelle. Il n'apprend guère plus en ton livre, ô Clio, que ce qu'il ne devra plus faire. Car ce livre est le sien, et l'histoire de l'homme, c'est l'histoire de ses erreurs et de ses illusions. Mon livre est celui de la Nature, qui reste toujours vrai, et ne trompe pas. Je mets donc l'Idéal en la Science, et non dans l'Histoire; au lexique de notre divine Académie, le mot de Science, à mon avis, devra briller en lettres de phosphore, au-dessous du mot Idéal, écrit par toi sur la porte de l'Orient avec des rayons de lumière.

APOLLON

Au tour d'Euterpe, maintenant. Ne vas-tu point nous donner une définition en Musique?

EUTERPE

Ce ne serait point la plus mauvaise, car avec le chant, des voix ou des instruments, l'on dit tout, et si le nom d'Idéal va bien à quelque chose, c'est à ce langage étonnant qui, sans rien donner de précis, communique plus de joie et d'élan que les meilleures nouvelles reçues et que les discours les plus persuasifs. Une simple trompette vaut, pour souffler du courage au soldat, toutes les harangues de Tyrtée; les modulations de ta lyre, accordée sur le mode lydien, suffisent pour amollir les cœurs les plus

endurcis. Moi, Euterpe, avec une écaille de tortue et des nerfs, je produis des effets plus grands et plus profonds que les peintres ou les sculpteurs avec tout l'appareil des formes et des couleurs; j'ai cet avantage sur eux, qu'ils copient, et que moi j'invente. Eux remplissent l'espace de matière, lourde et morte, moi, je le remplis de mouvement, et les simples dessins des ondes sonores que j'épands, en pinçant mes cordes, vont réveiller dans l'esprit des mortels et des dieux les vives images de tout ce qu'il y a de grand, de beau et d'harmonieux dans la vie.

TERPSICHORE

Comme tu vois, ô Phoebus-Apollon, je ne suis pas jalouse d'Euterpe, et c'est ma main droite en la sienne, que je m'avance à mon tour, pour déclarer ma fonction propre et mon Idéal. Les hommes ne savent pas assez ma noblesse; ils méconnaissent aujourd'hui la portée et la dignité de mon rôle. Je suis la Danse; non la danse lascive, ou la danse banale et plébéienne; non pas une danse particulière, mais toute la danse; et la Chorégraphie que j'incarne est vraiment sœur jumelle de la Musique. C'est moi qui dans les solennités de l'ancienne Grèce, aux jeux Olympiques, aux Panathénées, dans les rites sacrés et mystérieux d'Eleusis, rythme la marche, les gestes, les attitudes des célébrantes; je règle par des mesures harmonieuses, les mouvements naturels du corps, et je leur transmets la même expression de force ou de grâce, d'enthousiasme hiératique ou d'élan guerrier qui s'exprime par la Musique. Les cordes d'Euterpe en vibrant, imposent déjà leur mesure et leur impulsion aux danseurs; ainsi les chevaux d'un sang pur sont retenus à grand' peine par la bride du cavalier, sitôt que le clairon résonne. Qu'on honore donc mon nom suivant mon mérite et qu'on laisse là, en le prononçant, les sourires équivoques. Terpsichore a

son Idéal, elle aussi; si l'Idéal veut être défini, je le nommerai Terpsichore. Quoi de plus élégant que ces entrelacs alternés, que sculptent en tournant, de leurs bras arrondis en anses d'amphores, les jeunes et belles Gaditanes? Quoi de plus grand qu'un bataillon couvert d'airain qui chante le Péan, faisant sonner en rythme militaire les boucliers comme des cymbales?

A ces paroles, elle salue Apollon d'une révérence à la grecque, et court reprendre son rang d'un preste essor de libellule, qui fait courir sur les plis de sa jupe une onde spirale ascendante. Apollon s'émerveille à telle séduction et il la suit d'un long regard.

Un trio s'avance alors, formé de trois jeunes femmes, la main dans la main. L'une a la tunique longue et mystique, c'est Polymnie, muse de l'ode; la seconde, au front éclairé d'enthousiasme, c'est Calliope, muse de l'épopée. Plus grêle et plus libre d'allures, avec une taille d'enfant et des yeux rieurs, Erato ne saurait cacher que, tout en aimant beaucoup ses aînées, elle les juge bien un peu trop sérieuses, à son gré; sa malice primesautière lui a fait cacher sous sa robe le masque de la grave Melpomène, qu'elle pose devant sa figure, au moment de paraître devant Phoebus. Le dieu, malgré sa dignité de Musagète, ne peut s'empêcher de sourire à cette boutade de l'enfant gâtée; mais il fait semblant de s'irriter pour de bon et la gronde très fort, quand il voit Melpomène prendre un air fâché.

Craignant le blâme de celle qu'on nomme la Matrone de l'Hélicon, Apollon lui rend son attribut tragique, et d'un accent profond MELPOMÈNE proclame son Idéal :

Polymnie, dit-elle, c'est le chant abstrait indéfini,

la rêverie mystique, métaphysique; moi, je suis la voix même du drame humain, voix concrète et vivante, superbe par la réalité même des douleurs et des luttes. Je ne chante pas de vagues aspirations, mais la chair qui frémit sous le mal physique, l'esprit qui s'affole de douleur, l'âme que torture savamment la froide cruauté du Fatum. Je suis l'expression juste de l'Humanité, et tire mes effets sublimes de cette lutte engagée par l'homme aux pieds de cette montagne, contre la mort, la maladie, le désespoir. Aussi je définis l'Idéal : le spectacle de l'homme, donné à l'homme quand il est sincère : et quand il est sincère et ne ment pas, ce spectacle est toujours tragique.

Alors THALIE parle à son tour; ses traits sont fins et distingués, avec un pli de lèvres en dehors qui trahit l'Optimisme et une élégante ironie :

Que votre article sera triste, ô mon maître Phébus, si vous écoutez les doléances de cette pleureuse. Hé! n'y a-t-il que des ombres dans la vie de l'homme? Un jour, je risquai un œil curieux à travers l'œil de bœuf troué par l'azur dans un nuage; Athènes s'étendait à ma vue, avec ses blanches maisons, ses portiques, son Agora pleine d'orateurs, son marché où fourmillait une plèbe loquace. Quelle animation, quelle gaîté! Nous n'en sommes pas là dans l'Olympe. Je vis même des citoyens qui s'en revenaient du Columbarium, un des leurs avait été laissé là, réduit en cendres, exprès, pour que son corps, hier encore sain et plein de vie, ne se corrompît trop vite et n'infectât le voisinage d'une peste dangereuse. Ces hommes, ces femmes s'en retournaient gaîment, heureux de vivre et de rester, et semblaient fatigués de s'être, pendant une heure, composé un visage de deuil. D'où je conclus que l'Idéal, pour le commun des mortels, — et c'est presque tous, — c'est le

plaisir de la santé, la joie d'un corps sain et robuste d'un esprit pondéré, qui, supérieur aux maux que l'inconnu lui prépare, puisqu'il ne les connaît pas, se plaît aux spectacles comiques, qui désopilent sa rate, et prend tout mal du bon côté.

C'est vrai, dit CALLIOPE, qui s'était jusqu'alors tenue à l'écart; le commun de l'humanité pense ainsi, et c'est un bienfait, par Jupiter! sans quoi, les dieux seraient vraiment trop cruels. Mais entre l'attente pessimiste des choses, il faut placer l'Action, et moi, Calliope, muse de l'épopée, je représente l'action, je suis l'élément actif du drame. Melpomène gémit, moi je marche; elle souffre, et je lutte. Les héros que j'inspire ne sont ni heureux, ni malheureux, ni graves, ni joyeux; ils sont résolus. Et pour moi, l'Idéal, c'est la résolution. Penser, c'est beau; parler, c'est bien : faire est mieux. Les paroles ressemblent aux oiseaux qui, courant en tous sens dans l'air, ne laissent nulle part aucune trace de leur passage. Les pensées qui ne se réalisent pas sont des grains de blé qui dorment dans le tombeau, sans germe,; la volonté fait passer l'homme de la pensée à l'acte; je chante la volonté; l'Idéal, à mes yeux, c'est l'Action.

Huit Muses avaient parlé, et personne ne faisait attention à la neuvième, POLYMNIE, qui, recueillie sous ses longs voiles, gardait encore le silence. Sous sa tunique de lin, drapée d'une main chastement mystique, elle était belle, avec ses yeux brillants, mouillés de l'éclat de ces pierres marines qui filtrent le soleil après avoir été baignées par le flot. Le regard de ses yeux doux était si pénétrant de franchise confiante, si plein de vertueuse tendresse, que le dieu de la lumière ne le put supporter et, troublé comme par une divinité supérieure, il lui demande, balbutiant, de définir son

Idéal. Alors, d'un geste ravissant, la Muse étendit son bras sur tout le groupe de ses compagnes, comme si elle les enveloppait dans un vœu commun.

« Apollon, dit-elle simplement, je représente la Prière : l'homme s'instruit par l'Histoire, il s'élève et s'agrandit par les Sciences. Il a, comme remède à ses maux, Thalie, pour le faire sourire, Melpomène pour lui communiquer la sympathie, la consolation de souffrir en commun. Calliope l'excite aux grands actes qui le font héros ; la grâce d'Erato allège le fardeau de sa vie ; par la Danse et par la Musique, il idéalise à la fois ses gestes naturels et son langage. Moi, j'interviens en ces moments où, se souvenant qu'il est homme, et ne s'appartient pas tout entier, l'image d'un monde supérieur, d'où son âme est venue et auquel elle reviendra, le saisit, pour le faire tomber à genoux. L'homme est grand lorsqu'il agit dans le sens du bien et du beau, quand il fait de bonnes et de belles actions, — mais quand il prie, levant les yeux au ciel, il est sublime.

Apollon, tout ému, se trouva par surcroît fort perplexe. Les neuf Muses avaient parlé, et chacune avait donné une formule de l'Idéal. Comment décider du litige? Encore qu'il penchât à l'opinion de la dernière parlante voulait-il au moins fondre les autres dans celle-là. Le dieu, la tête en ses mains, resta pensif quelques instants ; quand il se releva, la synthèse était faite ; par un ordre, tout spontané, de préséance, les muses s'étaient groupées, d'elles-mêmes, improvisant, sous forme plastique, la classification désirée : Melpomène et Thalie d'une part, Calliope et la rieuse Erato d'autre part, formaient les deux tenants d'une chaîne qui se terminait, à droite, par Euterpe, à gauche par Terpsichore ; la Danse et la Musique alors tendant chacune leur main libre,

joignirent leurs doigts fraternels, et la chaîne se referma, gravitant autour de Polymnie, comme un cortège de planètes autour du centre d'attraction.

Et longtemps Apollon, le compagnon des Muses, regarda tourner dans un cycle harmonieux les filles célèbres de Mnémosyne. Sur les flancs du Pinde s'étalaient maintenant de grandes ombres, et Vesper, à l'occident, allumait le flambeau de nuit.

Le parfum des jacinthes et des thyms s'adoucissait, se fondait dans la buée du soir, le silence planait sur les vallées basses : et un petit pâtre thessalien qui gardait ses chèvres par là, raconta qu'à la tombée du jour, dans le rond-point des dieux, à deux pas de la fontaine Castalie, il avait vu neuf robes blanches qui flottaient en rond, semblant éclairer l'ombre et, comme un susurrement de cigales, épandre en l'air un son grec qu'il ne savait pas.

(*Eurythmie*)

MAURICE GRIVEAU

LES HONNEURS D'AMOUR

(Fragment de « l'Arbre de la Philosophie d'amour »)

LES dames d'amour dirent à l'Ami : — « La plupart des hommes mettent nos contraires dans leur amour, c'est-à-dire mauvaiseté d'amour et grandeur de mauvais amour ; ils font peu durer le bon amour et beaucoup le mauvais, et ils fortifient mauvais et faux amour contre bon et vrai amour. C'est pourquoi, Ami, l'Aimé est déshonoré dans le monde par des amants déshonorés ; et nous aussi nous sommes déshonorées dans le monde et nos contraires sont honorées.

« Ami, dirent les dames d'amour, les hommes qui aiment l'argent, les femmes, les viandes délicates, les beaux vêtements, la vie tranquille, les maisons, la seigneurie et la gloire plus que l'Aimé sont en plus grand nombre que ceux qui aiment l'Aimé mieux que nulle autre chose ; aussi le monde est perdu presque tout entier et dévié de la fin pour laquelle il a été créé. »

L'Ami pleura beaucoup en entendant ce que les dames d'amour lui dirent du déshonneur que son Aimé reçoit dans le monde qui est sien et qu'il a créé principalement pour être honoré par lui. Et ce que l'Aimé désire, aucun homme ne le veut, car paysan, boucher ou savetier, tous désirent par dessus tout les biens

terrestres ; c'est pourquoi le paysan veut être marchand, car celui-ci a un métier plus honoré, le marchand veut être bourgeois, le bourgeois chevalier et le chevalier comte, et le comte roi, et le roi empereur ; et nul n'est jamais rassasié d'honneurs ; et, pour en obtenir, les hommes travaillent plus que pour avoir bonté, sagesse, vertus et amours.

— « Ah ! dames d'amour, dit l'Ami, dire que le monde est naturellement beau, et si bien ordonné pour honorer mon Aimé ! Car quiconque contemple le ciel, les étoiles, la mer, les plaines, les montagnes, les fontaines, les ruisseaux, les fleuves, les étangs, les herbes, les arbres, les poissons, les bêtes, les oiseaux et les métaux, quiconque considère la naturelle vertu de la chaleur, de la végétation, de la vue, de l'imagination, du langage, du raisonnement et les autres œuvres naturelles, ne pourrait penser, dire ni écrire le bel ordre qui est naturellement dans le monde où toutes les créatures font ce pour quoi elles sont créées, excepté l'homme pécheur et le démon qui font tout le contraire.

« Dames d'amour et pages d'amour, quel conseil pourrait-on prendre pour que l'Aimé soit grandement honoré dans le monde ? En grand déshonneur et péril sont les hommes qui aiment l'Aimé, car ils ne font pas tout ce qu'ils peuvent pour honorer l'Aimé ; et grand mal menace les pécheurs qui déshonorent l'Aimé, car ils iront dans le feu éternel où ils seront à jamais déshonorés.

— Ami, dirent les dames et les pages d'amour, le conseil doit venir de l'Aimé, c'est-à-dire qu'il doit envoyer des hommes nouveaux, de vie pure et de sainteté, qui aillent par le monde manifester la vérité des noblesses de l'Aimé, car, comme elles ne sont pas connues, on ne peut pas aimer et honorer beaucoup l'Aimé. Et ces hommes saints donneront l'exemple en cette vie par leurs œuvres et leurs paroles, et ils redresseront les

hommes qui déshonorent l'Aimé dans le monde et dans leur cœur.

— « Dames et pages d'amour, dit l'Ami, il est évident que l'Aimé veut être honoré dans le monde et en tous temps, et veut le salut des hommes et non leur damnation ; et personne ne peut ni ne doit accuser l'Aimé de ne point vouloir sauver les hommes ni être honoré par eux. La faute ne vient pas de Dieu, mais elle vient des hommes qui ne veulent pas l'honorer. Il ne faut pas attendre que Dieu commence, car il a déjà commencé en créant les hommes et en leur donnant le monde, afin d'être honoré dans leur cœur et dans le monde. Commençons donc à honorer l'Aimé. »

Les paroles que disait l'Ami plurent beaucoup aux dames et aux pages d'amour, et ils reconnurent qu'ils avaient recouvré un bon Ami, qui suivait bien les voies de l'autre Ami mort par amour à Jérusalem. Et ils dirent à l'Ami d'aller par le monde louer les hommes qui honorent l'Aimé et réprimander ceux qui le déshonorent : — « Nous te suivrons, dirent les dames d'amour, et nous t'aiderons de tout notre pouvoir, et les pages te serviront dans tous tes besoins. »

Accord fut pris par l'Ami et par les dames et les pages d'amour pour aller par le monde faire aimer, honorer, servir et connaître beaucoup l'Aimé. Et ils entrèrent dans une cité où il y avait une belle église dans laquelle des hommes chantaient les honneurs de l'Aimé. Et l'Ami et les dames et les pages d'amour eurent très grand plaisir quand ils virent qu'en cette église il y avait tant d'hommes qui chantaient l'Aimé et ses louanges. Mais Sagesse et Vertu dirent à l'Ami que parmi ceux qui chantaient l'Aimé il y en avait sept qui lui faisaient déshonneur, car pendant qu'ils chantaient ils songeaient à péché : l'un pensait à une femme qu'il aimait beaucoup, un autre désirait un gras chapon de son voisin et cherchait les moyens de pouvoir le lui

voler, un autre cherchait comment il pourrait obtenir une dignité dans une autre église, un autre était irrité de ne pas occuper la place d'honneur dans le chœur, un autre était jaloux d'un de ses compagnons qui chantait mieux que lui, un autre était paresseux et voulait dormir, et un autre désirait tuer un homme qui lui avait dit des vilenies. Et adonc l'Ami dit à ces sept hommes qu'ils honoraient l'Aimé par la bouche, mais qu'ils le déshonoraient en leurs cœurs. Et il dit aux autres chantres qui étaient bons et de sainte vie qu'ils étaient déshonorés, parce qu'ils avaient compagnie de mauvais hommes dans le cœur desquels l'Aimé était déshonoré.

En cette cité il y avait une grande école où lisait un maître qui avait beaucoup de disciples, auxquels il montrait les beautés, les noblesses et les honneurs de l'Aimé. Cette école plut beaucoup à l'Ami et aux dames d'amour; mais Sagesse dit que parmi ces disciples il y en avait un qui apprenait afin d'acquérir par sa science honneurs et gloire, d'être en renom auprès des hommes et de devenir évêque; et un autre qui était pauvre et qui apprenait afin de s'enrichir par son savoir : — « C'est pourquoi, Ami, dit Sagesse, ces deux disciples ont une fausse intention, et ils font déshonneur à l'Aimé parce que les paroles qu'ils apprennent du maître leur servent à aimer autre chose que l'Aimé, ses noblesses et ses valeurs. »

Ces deux disciples déplurent beaucoup à l'Ami et aux dames d'amour qui dirent aux autres disciples et au maître qu'ils faisaient déshonneur à l'Aimé en accueillant en leur compagnie ces deux disciples dont l'un était vêtu de vaine gloire et l'autre d'avarice. Ils ajoutèrent que le disciple vêtu de vaine gloire deviendrait un maître qui enseignerait les sciences à d'autres disciples, pour leur faire acquérir des honneurs et l'apparence du savoir, mais qu'il les laisserait ignorer la vérité des choses; et que le disciple vêtu d'avarice enseignerait à gagner

de l'argent au moyen des sciences et ferait d'autres disciples qui aimeraient mieux l'argent et les richesses que la science. C'est pourquoi élever de tels écoliers, c'est élever des ennemis de l'Aimé et de la vérité.

L'Ami et les dames d'amour allèrent dans un beau monastère où il y avait beaucoup d'hommes d'ordre qui faisaient des oraisons à l'Aimé, et c'étaient des hommes de grande pénitence et de sainte vie qui, jour et nuit, honoraient l'Aimé. Et l'Ami et les dames et les pages d'amour se réjouirent de voir un si beau monastère et tant d'hommes en oraison louant l'Aimé. Mais Sagesse vit là un frère vêtu d'habits rapiécés. Ce frère était hypocrite, car tout ce qu'il faisait : jeûner, prêcher, se vêtir mal, prier, il le faisait pour que les autres frères disent grand bien de lui et le considérassent comme un saint homme.

A côté de ce frère il y en avait un autre qui jeûnait et priait plus que les autres frères, et il faisait cela parce qu'il pensait et croyait que Dieu le rendrait si saint qu'il ferait des miracles, et qu'après sa mort on célébrerait sa fête une fois l'an. Sagesse et Vérité montrèrent ces deux frères à l'Ami et aux dames d'amour, et tout le plaisir que leur avait donné la vue du monastère et des autres frères fut changé en dégoût, et ils maudirent ces deux frères qui déshonoraient l'Aimé et enlaidissaient tout le monastère.

A la cour du roi allèrent l'Ami et les dames d'amour, et ils virent beaucoup de chevaliers et de pages qui servaient et accompagnaient le roi ; et le roi était un homme qui rendait la justice, et l'Ami et les dames eurent grand plaisir à voir le roi et sa cour ; et l'Ami dit que le roi est, sur terre, l'image de l'Aimé et son procurateur pour rendre la justice. Mais Sagesse qui connaissait toutes choses dit à l'Ami que ce roi aimait beaucoup les grandeurs, la vaine gloire et ne rendait pas la justice par amour pour l'Aimé, mais afin d'être

loué par les hommes, que son intention était corrompue et qu'il déshonorait l'Aimé : — « Ah ! dit l'Ami à Sagesse et aux dames d'amour, ne pourrions-nous rencontrer en ce monde un grand bien en lequel nul mal ne se trouvât ? »

L'Ami et les dames d'amour parcoururent toute cette cité pour voir les honneurs et les déshonneurs que l'Aimé recevait des gens, se réjouir des honneurs, et s'attrister et se douloir des déshonneurs. Pendant qu'ils allaient par la cité, ils rencontrèrent deux marchands sur la place. L'un vendait et mentait en jurant Dieu, l'autre achetait et mentait en jurant Dieu. Et Vérité commença à crier et à se plaindre fortement ; et l'Ami s'attrista parce que son Aimé était déshonoré dans ce marché. Ils poursuivirent leur route et virent un homme orgueilleux qui tuait un autre homme ; ils virent ensuite un homme entrer dans une maison pour luxurier avec une belle femme.

Et plus ils parcouraient les rues de la cité, plus ils voyaient de maux et de péchés et de déshonneurs faits par les hommes à leur Aimé. Adonc l'Ami dit qu'il ne voulait pas rester davantage dans cette cité, car il y trouvait plus de motifs d'irritation que de joie.

L'Ami et les dames d'amour sortirent de la cité, et lorsqu'ils furent dehors en une belle prairie, ils se demandèrent ce qu'ils devaient faire et où ils devaient se diriger. Et adonc l'Ami et les dames d'amour voulurent sortir du monde et ne plus demeurer parmi les hommes, mais rester dans les bocages avec les oiseaux, les bêtes et les arbres qui ne font pas déshonneur à l'Aimé. Pendant qu'ils cheminaient ainsi, ils rencontrèrent un pèlerin qui revenait de pèlerinage et qui leur demanda où ils allaient. L'Ami et les dames d'amour racontèrent au pèlerin le motif pour lequel ils voulaient rester dans les bocages. Le pèlerin réprimanda fortement l'Ami et les dames d'amour et leur dit de retourner dans le

monde au milieu des hommes, pour ne pas demeurer oisifs et pour que l'Aimé ait des serviteurs qui se réjouissent de ses honneurs et aient douleur et tristesse des offenses qu'on lui fait. « Et vous, ajouta le pèlerin, consolez-vous en pensant que l'Aimé jugera dans l'autre siècle ceux qui dans celui-ci ne l'honorent pas ; car nul ne peut se défendre contre l'Aimé, nul ne peut lui cacher ni nier le déshonneur qu'il lui a fait. Retournez donc dans le monde, et travaillez pour gagner de nombreux et bons serviteurs à l'Aimé et pour que tout le monde soit en harmonie et en vérité. »

L'Ami et les dames d'amour retournèrent dans le monde, et ils parcoururent des terres lointaines pour propager la gloire de l'Aimé ; et ils éprouvaient beaucoup de peines et de tourments, ils recevaient des offenses, mais l'amour de l'Aimé leur faisait tout supporter.

RAYMOND LULLE

(traduit du Catalan par Marius André)

FANTOMES D'ÉTÉ

RIEN ne charme vraiment que par la mort; la destruction, mort des choses, est leur suprême douceur. Le passé a dans sa nostalgie un des plus puissants vertiges qui se disputent notre existence. Un charme souverain surgit alors qu'a disparu ce dont il émane, les heures ont un dernier soupir inoubliable; ainsi la mort fait de ceux qu'on aima les spectres ineffablement terribles et doux. Nul parfum n'a les ivresses du souvenir des roses. L'amour garde ses suprêmes délices et ses suprêmes tortures pour les jours en larmes d'après sa mort. La fin se révèle l'achèvement et la consécration de tout. Sans doute le relatif trouve-t-il ici sa marque; l'absolu seul peut être éternel.

Maintenant la mer a effacé jusqu'à la dernière trace de la vie mondaine qui la célébra, pendant un mois, de ses petitesses somptueuses. La double splendeur de l'air et de l'eau, âme et sang du monde, composant l'unique charme marin, éclate dans une majesté suprême par les innombrables volutes de neige, les horizons de nacre, l'ébattement des mouettes, mêlant leurs rires aux musiques d'orgues du vent et des flots. C'est dans cette ivresse grave que surgit enfin en valeur d'art l'image de la

« saison » morte. Ses mesquineries attendrissent, embaumées d'autrefois; tous ses gestes découvrent les fatalités maintenant accomplies. Dans les yeux, dans l'âme reviennent, plus vibrants en mirages, les jours enfuis, si banals alors qu'on les vivait.

« *Le cyclisme est autorisé sur la digue jusqu'à 9 h. du matin* »

La digue d'Ostende ne sera guère plus encombrée l'après-midi. Mais les promeneurs glissent en roulant au lieu de marcher et la vitesse domine le but et le mouvement. Les groupes en sont devenus plus fugaces, leurs accords plus légers. Dans l'œil se hâtent les combinaisons inverses de l'approche, de l'éloignement. La suppression du bruit des pas fait une sorte de silence très particulier où des mots trop hauts, rares et brefs, avèrent l'âme de la bicyclette, une âme encore un peu enfantine.

Nous n'aurons, sans doute, l'esthétique de la bicyclette qu'alors que sera usée la surprise, la badauderie qui empêchent encore d'en apprécier toute l'expression si délicatement moderne et vivante. Le cycle n'eut-il pas pour équivalence dans l'art hiératique les cercles ocellés qui disent la vélocité des anges; aussi la Fortune, divinité faite de tous nos espoirs et de toutes nos craintes, cycliste primordiale dont les « écrasés » encombrent toutes les routes de la vie?

D'être rassemblés sur cette digue conquise par leur glissement nombreux comme est conquis un pan de ciel par l'envol des hirondelles, ces vertigineux cyclistes de l'air, d'occuper ainsi, non un carrefour de parc, un morceau de route, mais une promenade entière où les piétons sont annihilés, les bicycles révèlent vraiment leur intérêt, leur valeur propre. Celle-ci se dégage par une

liberté de luxe. Nulle trace, en effet, de course; aucune hâte impliquant l'effort, l'assujettissement à un vouloir de vitesse ou de distance. Ici, on évite autant l'assimilation aux professionnels qu'on la recherche ailleurs. Chacun garde la station droite et l'affreux ploiement de l'échine en cercle, le mouvement précipité des jambes, toute l'allure simiesque sont proscrits par un véritable instinct d'art. Ainsi, rien ne gâte pour l'œil la joie des cycles, fines auréoles d'argent qui varient sans fin les combinaisons de taches claires offertes par les toilettes spéciales, fleurs d'un jour, définitives cependant, pour leur harmonie éphémère.

Pour toile de fond au décor mouvant, c'est la mer confondue à l'horizon avec le ciel, par les claires brumes matinales. On dirait une seule tenture de satin, dont la frange bruisse dans les grelots cristallins d'une petite vague et où passent, d'une lenteur accrue par la vélocité des cycles, les barques de pêche aux voilures pendantes. Éclairées de faces, sans vulgarité aucune de modelé, elles sont si bien appliquées au satin de la mer calme, qu'on dirait des broderies glissant sur leur étoffe, par magie....

Midi; le bain

La joie des couleurs. On dirait une énorme aquarelle animée, faite de lumière jusque dans les ombres bleuies du reflet du ciel, poudrées d'argent et d'or par les vapeurs marines et la réverbération du sable. Il semble que l'âme du bain, l'intimité avec la matière (la matière en sa forme fluidique, en sa vie épandue, exultante) allège cette réduction d'humanité rassemblée là. Un rêve édénique sévit; peut-être réalisé par les ébats enfantins qui mêlent l'eau avec le sable en un rite de destruction incompris, heureusement ! De tout le jour c'est alors

que la joie semble le plus véritable. L'on croirait que les cerfs-volants japonais ont pour mission d'asservir le ciel même, comme des amulettes de primitif, au charme puéril de l'heure où tout s'oublie pour l'épanouissement du clair soleil. C'est l'heure nacrée. En une poudre des reflets, elle prolonge la loi de la mer, l'éparpille, semble remplir d'eau lumineuse l'horizon et le zénith. Une sorte d'enchantement prend tous les lointains dans sa gaze, isole la plage de bonheur. Les mouettes, vol blanc et noir, se décèlent le mica animé de la nacre dominatrice, vivante, rieuse, âme de l'eau et du ciel réflété, vie de l'air marin, charme de l'instant.

Promenade d'après-midi

Les dunes, abolies au reste, sont oubliées : la plage n'est maintenant qu'un grouillement d'enfants pauvres : seule la digue ensoleillée rassemble le « mouvement ». C'est la revue des toilettes ; ne furent-elles pas toujours la première forme artistique ? Il semble bien que la parure féminine est dans la vie ce que les fleurs sont dans la nature : un art spontané que l'esthétisme n'atteint pas toujours. Le blanc règne, essence d'une loi de clarté où se retrouvent les curieuses prédilections ethniques de l'Allemagne pour le vert, ou de l'Angleterre pour ce jaune que nos yeux supportent malaisément. Mais dominateurs restent le blanc et ce bleu qui l'accompagne par de très mystérieuses affinités. Peut-être avons-nous là les couleurs symboliques de la mer ; ne sont-ils pas bleus et blancs ces féeriques chardons des dunes, qui semblent l'âme fleurissante du paysage marin et que les pêcheurs (poussant le symbolisme jusqu'aux ultimes valeurs idéales) appellent *Chardons de Notre-Dame ?*

La promenade, complexement, glisse vers l'estacade

où la mer l'accueille, l'entoure, la prend toute dans le rire féerique des mouettes. Une pêche illusoire y amuse devant le passage grave des barques aux splendides voilures brunes, noires, rousses, inimaginablement veloutées et harmoniques.

Ces tons ne se retrouveraient, sans doute, nulle part sinon, peut-être, dans certains vitraux de la cathédrale de Reims ; vitraux presque sans dessin, mais prodigieux de couleurs comme une feuillée d'automne, ou comme ce tapis oriental préféré par Delacroix à tous les tableaux.

De vagues « minstrels » chantent et jouent du « banjo » à la buvette. Leurs rythmes, parfois si mathématiquement allègres en même temps que monotones, sont pareils, ainsi, aux rythmes instinctifs du sang et du flot. Ils paraissent alléger la vie, la pensée, l'existence entière ; en éparpiller le poids dans l'air immense, au nombre de leur mesure.....

Le diner

C'est le triomphe de la ville d'eau. L'illumination des « terrasses » est une fête unique, plus charmante d'être intime en même temps que générale. Sur chacune des petites tables, les lampes électriques brillent sous des abat-jours, le plus souvent verts ou roses, complémentairement. Cela forme des rangées d'étoiles multicolores, des constellations de joie éphèmère opposées aux constellations fatidiques qui, menaçantes, les regardent d'en-haut. La digue est violemment conquise par la lumière, le bruit, toute l'atmosphère de luxe, cette chose abhorrée du moraliste mais que l'art peut approuver, quelquefois. Dans l'air immobile des soirs d'été, c'est un bruissement fin presque de flots encore : heurts de cristaux, d'argenteries, de paroles, de rires. Les gens

du pays viennent voir, formant une procession d'ombres énigmatiques mais devinées haineuses. Les « mantelets » de vieilles glissent avec de lentes jalousies hostiles ; les jeunes têtes en cheveux sont secouées de rires d'envie. Quelquefois passe, revenant du travail, un groupe de terrassiers qui s'arrêtent éhahis comme s'ils ne comprenaient pas, puis s'en vont, rêveusement taciturnes..... Attirées des douces ténèbres, les phalènes viennent se meurtrir contre le globe des lampes à arc.

Certains soirs doux, les étoiles elles-mêmes, les étoiles avec leur immortelle protestation d'infini, paraissent, au contraire, devenues complices de nos joies qu'elles menacent. On les dirait envahies, annihilées dans la tiédeur exquise dont nous sommes émus sur terre. Et il semble que c'est le flot de leur nuit qui s'est pacifiée, qui vient bruire, soumis, en ourlet blanc aux clochettes cristallines, à la limite de la clarté, sur la plage. Souvent, il déroule des phosphorescences, origines de vie, presques cellules primordiales, symboles aussi de pensée qu'un caprice mystérieux du flot allume et éteint, tour à tour.

On délaisse systématiquement le concert. L'animation d'après-dîner l'emporte même sur l'émotion, plus certaine, des cercles de jeu, dont flambent avec des rougeurs romantiques dans leurs rideaux, les vitrages illuminés. On ne quitte guère la terrasse que pour le bal. Au loin glissent les voitures du tramway vers Middelkerke ; elles passent silencieuses avec une auréole claire dans la nuit et pareilles à ces palais surnaturels qui égarent les voyageurs dans les contes d'aïeules. Parfois s'entend malgré tous le cri d'oiseaux migrateurs. Ces voix se cherchent, s'appellent, se réunissent pour un seul gémissement modulé, très doux, nombreux et unique ; il semble que la nuit se plaigne. Aussitôt, l'on ne peut plus écouter que cela. Les clartés joyeuses, les bruits de luxe, les paroles fines sont oubliés pour le noir où se perdent

les yeux et l'esprit captifs. La vie est-elle autre chose qu'une petite plainte, inexprimablement douce et triste, roulée dans un flot de ténèbres ? Sous l'exquisité navrante, on sent passer en soi le premier frisson de toutes les tempêtes, de tous les brisements. Du haut de leur nuit, les oiseaux ont su mettre leur blessure dans l'âme : celle-ci tressaille toute, songeant que *le temps va changer*.

Ostende, août 1897 AUGUSTE JOLY

LES PARTIS POLITIQUES EN HOLLANDE

I — De 1848 à 1887

C'EST à 1848 qu'il faut remonter pour étudier la formation des partis politiques en Hollande.

Le roi Guillaume II, effrayé des événements qui avaient renversé un trône en France et provoqué en Allemagne des commotions terribles, avait pris lui-même l'initiative de la revision de la loi fondamentale de 1815. Trois grandes mesures caractérisent cette revision : l'introduction en Hollande des libertés publiques dont la Belgique jouissait depuis 1830, la consécration du système des élections directes et l'établissement de la responsabilité ministérielle illimitée. C'est donc en réalité de 1848 que date l'entrée en vigueur du régime véritablement constitutionnel.

Dans les premières années deux partis nous apparaissent.

Le parti libéral — Son grand dogme, ici comme ailleurs, était l'octroi de la plus grande somme possible de liberté civile et politique. C'étaient les libéraux surtout qui avaient provoqué la revision. Depuis des années ils en avaient dans les anciennes Chambres proclamé la nécessité, soutenus en cela par les catholiques qui avaient beaucoup souffert du régime d'arbitraire administratif alors existant.

Parmi les libertés accordées, il faut citer la liberté d'enseignement et la liberté des cultes.

L'érection de toute école privée était, depuis 1806, soumise à une autorisation préalable, laquelle paraissait d'autant plus odieuse, qu'elle était presque régulièrement refusée par l'administration locale. Celle-ci, en effet, voyait dans la concurrence des écoles privées une menace de ruine pour les écoles publiques. En 1848, la nécessité de l'autorisation préalable fut abrogée.

Quant à la liberté des cultes, elle se trouvait singulièrement gênée par l'existence du *placet*. Le *placet* était l'approbation donnée par l'État aux encycliques et à toutes les autrés pièces émanées de Rome, et faute de laquelle la publication de ces pièces était interdite. L'abolition du *placet* fut encore une des clauses fondamentales de la revision. — Mais un autre fait, exclusif aussi de la liberté des cultes, subsistait toujours. Depuis le triomphe du protestantisme, la hiérarchie catholique était supprimée. Les provinces catholiques du Brabant et du Limbourg se trouvaient sous la juridiction d'évêques *in partibus infidelium*, ayant le caractère de vicaires apostoliques. Dans les provinces du Nord il n'y avait pas d'évêques et les fidèles étaient gouvernés directement par le nonce. En 1848, on ne toucha pas à cette situation et les sièges épiscopaux ne furent pas rétablis.

Le parti conservateur. — Que voulait ce parti? Il serait assez difficile de le dire, car il ne prit jamais une position bien nette. Les conservateurs s'entendaient bien de temps à autre pour déclamer contre l'esprit du siècle et les tendances dangereuses de la démocratie; mais, quant à formuler leurs aspirations en un programme bien défini, ils y seraient malaisément parvenus. Toutefois, en examinant la composition de ce parti, on remarque que deux éléments y étaient surtout représentés : l'élément aristocratique et patricien et l'élément vieux-protestant. De là une ligne ordinaire de conduite assez naturelle : défendre

en toute occasion, d'une part, les privilèges des classes nobles ou riches et, d'autre part, la suprématie de l'Église protestante. Ce furent les conservateurs, qui, en 1853, après le rétablissement de la hiérarchie catholique sous le premier ministère de Thorbecke, le chef incontesté du parti libéral, suscitèrent le mouvement appelé communément *Aprilbeweging* (mouvement d'avril), à la suite duquel le cabinet dut se retirer.

Une chose qui frappe dans la situation politique de cette époque, c'est l'absence d'un parti confessionnel organisé. Sans doute le futur parti catholique et le futur parti antirévolutionnaire s'ébauchaient déjà, mais ni l'un ni l'autre n'étaient armés en vue de la lutte et chacun d'eux oscillait à droite ou à gauche, sans ambition aucune de jouer un rôle indépendant et d'imprimer une marque personnelle à la politique du pays.

Les catholiques à ce moment forment un des régiments de l'armée de Thorbecke et se bornent à demander l'application dans le sens le plus large de toutes les libertés constitutionnelles. Cette conduite s'explique. En premier lieu, bien des catholiques étaient encore sincèrement épris des idées libérales défendues éloquemment en France par Lacordaire et Montalembert. En second lieu, les libéraux, en procurant aux catholiques les libertés constitutionnelles, leur avaient fourni les moyens de travailler à l'épanouissement progressif de leurs idées. Enfin, à tout prendre, les catholiques, en vertu même de leurs principes, pouvaient paraître moins éloignés des libéraux que des conservateurs réactionnaires et protestants.

Jusqu'ici donc, de la part des catholiques, aucune tentative pour constituer une fraction politique autonome, ne puisant sa force qu'en elle-même.

A la tête des antirévolutionnaires se trouvait Groen van Prinsterer. De 1848 à 1850 il fut à la Chambre le seul représentant de ses idées. En 1850, trois antirévolu-

tionnaires furent élus. En 1853, l'agitation antipapiste leur fit atteindre le chiffre de sept.

Comme son nom l'indique, le groupe antirévolutionnaire voulait avant tout rompre franchement avec les principes de la Révolution française. Les hommes de la Révolution, d'après Groen, ont commis le crime d'assigner au pouvoir une origine humaine, au lieu de placer cette origine en Dieu. L'idée fondamentale de la Révolution, dit-il dans une brochure publiée en 1860 (1), « c'est le culte idolâtre de l'humanité, l'homme ne reconnaissant de souverain que lui-même, de lumière que sa « raison, de règle que sa volonté, adorant l'homme et « détrônant Dieu. Abolition de tout lien social, licence « universelle, un état de choses inouï, et qui conduit « nécessairement, à travers le circuit des systèmes mitoyens, en religion aux dernières limites du doute, en « politique à la dissolution de la société. » De plus, en ce qui concerne spécialement la Hollande, les principes de la Révolution ont le tort grave d'être en opposition ouverte avec les tendances historiques du pays. C'est le calvinisme, disait Groen, qui a fait la Hollande. C'est dans le calvinisme que la Hollande trouvera sa force.

L'Eglise réformée avait reçu sa constitution définitive en 1816 dans les ordonnances de Guillaume I. Les conditions exigées pour le sacerdoce étaient telles qu'un incroyant ne devait pas désespérer de devenir pasteur. Au surplus, un esprit rationaliste et criticiste se manifestait dans les rangs du clergé, semant la désunion dans l'Eglise : ce qui faisait dire à Groen que l'Unité de l'Eglise réformée des Pays-Bas consistait en ce que tous ses ministres étaient payés de la même bourse. C'est contre cet esprit, dont les professeurs de

---

(1) *Le parti antirévolutionnaire et confessionnel dans l'Église Réformée des Pays-Bas.* Amsterdam, HÖVEKER.

l'Université de Groningue étaient à ce moment les apôtres, que les antirévolutionnaires entreprenaient de réagir.

Leurs principes, on le devine, les poussaient à se ranger de préférence, non du côté des libéraux, mais du côté des conservateurs.

La situation, au moment de la revision constitutionnelle et dans les premières années qui la suivirent, peut donc se résumer ainsi : deux grands partis de gouvernement se disputant le pouvoir et, à côté, deux partis d'appoint, dont il s'agit de se ménager le concours en louvoyant prudemment, de façon à ménager le plus possible les susceptibilités.

Cette situation, sous l'influence de circonstances tant extérieures qu'intérieures, ne devait pas tarder à se modifier profondément.

Suivons d'abord l'évolution des deux groupes confessionnels.

Le groupe Catholique. — En 1857, sous le ministère van der Brugghen, — un ministère à tendances conservatrices, — fut votée la loi sur l'enseignement primaire. Les catholiques au début s'étaient contentés de la simple liberté d'enseignement, mais bientôt ils s'enhardirent et se mirent à attaquer avec acharnement les écoles publiques, que l'on appela des écoles d'incrédulité, parce que leur idéal en matière religieuse était le principe de la neutralité. A grands cris on demanda que la loi arrêtât le plus possible le développement de ces écoles en exigeant, comme condition de leur fréquentation, un minerval relativement élevé.

Groen van Prinsterer allait plus loin encore et réclamait l'établissement par l'Etat d'écoles séparées pour les différentes confessions religieuses (*gesplitste scholen*, par opposition aux *gemengde scholen*, écoles mixtes).

En dépit des protestations des catholiques et des antirévolutionnaires, le ministre van der Brugghen main-

tint le système de la neutralité et celui des écoles mixtes, et, grâce à l'appui des libéraux, le projet fut voté par la Chambre. Les conséquences de ce vote furent incalculables. Pendant que Groen rompait bruyamment avec van der Brugghen, les catholiques de leur côté se livrèrent contre les libéraux à des récriminations amères et firent entendre à plusieurs reprises des menaces de scission. Ces menaces restèrent durant quelques années sans résultat pratique, mais, vers 1859, les relations devinrent plus tendues.

C'était alors l'époque où le mouvement de l'émancipation italienne battait son plein. La guerre venait d'éclater entre l'Autriche et le royaume de Sardaigne soutenu par Napoléon. En Hollande, comme dans tous les Etats de l'Europe, les noms de Victor-Emmanuel et de Cavour défrayaient la tribune et la presse, — objets d'indignation et de haine pour les catholiques, d'admiration enthousiaste pour les libéraux.

Ici les événements se pressent.

En 1864, paraît le syllabus condamnant les doctrines libérales. Ceux d'entre les catholiques, qui jusqu'à ce moment sont restés partisans du maintien de l'alliance, sentent leur conviction fortement ébranlée.

En 1872, des fêtes nationales extrêmement brillantes sont organisées pour célébrer le troisième centenaire de la prise de Brielle par les Gueux. Les catholiques, ayant refusé d'y prendre part, sont traités dans la presse libérale d'antipatriotes et d'ultramontains.

Pendant ce temps la lutte scolaire continue toujours et les libéraux vont jusqu'à soutenir la thèse que les adversaires de la neutralité, étant les ennemis de la Constitution, doivent être écartés de toutes les fonctions publiques. C'est donc l'ostracisme des catholiques prononcé par leurs alliés eux-mêmes. Enfin, en 1878, sous le ministère libéral de Kappeyne, la séparation est définitivement consommée par le vote d'une nouvelle loi

scolaire maintenant intégralement le principe de la neutralité.

Au parti catholique qui se constituait ainsi en groupe indépendant une seule chose manquait encore : c'était un chef. Ce chef lui fut donné, en 1880, par les électeurs de la circonscription de Bréda, qui envoyèrent siéger à la seconde Chambre M. le docteur Schaepman. Grand orateur autant que grand poète, écrivain, théologien et journaliste de premier ordre, homme d'Etat subtil et pénétrant, chef de parti hors pair, doué d'une volonté énergique et d'une merveilleuse puissance d'organisation, M. Schaepman a réussi à donner en peu de temps aux catholiques néerlandais une place importante qu'ils étaient loin d'occuper auparavant. Il a eu le mérite de faire ressortir lumineusement ces deux faits : le premier, que les catholiques n'avaient rien à gagner à se laisser mener par les libéraux plutôt que par les conservateurs et à jouer le rôle d'alliés dont on se servirait toujours volontiers, mais dont à l'occasion on saurait aussi contrarier les aspirations; le second, que, certains intérêts étant communs entre les antirévolutionnaires et les catholiques, une entente était possible entre ces deux partis sur différentes questions, notamment sur la question scolaire, sans qu'il y eût lieu, ni d'un côté ni de l'autre, au sacrifice d'aucun principe fondamental. En même temps il faisait paraître, dans une revue « Onze Wachter », un programme, qui, bien que n'ayant jamais été adopté par une assemblée d'électeurs, n'en exerça pas moins une influence considérable. Il y était dit :

« *Art. 3.* Le parti catholique réclame : la liberté « du culte ; un droit égal pour toutes les confessions reli- « gieuses et pour tous les citoyens ; une indépendance « complète des confessions religieuses dans le cercle « propre de leur action.

« Il ne désire pour l'Eglise catholique aucun

« privilège, mais la pleine reconnaissance de son existence « libre et autonome.

« *Art. 10.* La liberté d'enseignement est exigée par « le droit naturel des parents.

« L'école publique ne doit exister que comme « complément de l'école libre »

Passons au parti antirévolutionnaire. — Les antirévolutionnaires, nous l'avons vu, s'étaient au début laissé entraîner à la remorque des conservateurs. Ils n'avaient pas tardé à s'en repentir. En 1853, le mouvement protestant avait fait tomber le ministère Thorbecke, auquel avait succédé un ministère de nuance conservatrice. Celui-ci, loin d'être reconnaissant à Groen de l'appui qu'il lui offrait, avait adopté une politique assez peu différente au fond de la politique libérale. De même le cabinet van der Brugghen, en qui les antirévolutionnaires avaient placé tout leur espoir, avait cruellement trahi cet espoir en faisant, d'accord avec la plupart des conservateurs, la loi de 1857.

Dès ce moment Groen van Prinsterer résolut de couper toute attache existant entre son parti et le parti conservateur.

Voici comment il s'y prit.

Pour employer sa propre expression, il fit de la question scolaire « *le Schibboleth* » de politique. Admettait-on en cette matière les idées de Groen, on obtenait sa collaboration. Sinon, on devenait l'ennemi. La conséquence fut la nécessité, pour les conservateurs, de se déclarer défenseurs ou adversaires de la neutralité, de choisir entre les écoles mixtes et les écoles séparées, et, par voie de conséquence, — car la question scolaire était à ce moment presque toute la politique, — de se prononcer entre le parti libéral et le parti antirévolutionnaire. Ainsi le groupe conservateur passa de plus en plus au second et finit par ne plus être qu'un souvenir.

Le *leader* antirévolutionnaire étant mort en 1875, sa succession politique fut recueillie par un homme, qui fut pour son parti ce que M. Schaepman fut pour le parti catholique : le Dr Kuyper. Groen était un théoricien remarquable et un excellent tacticien parlementaire, mais l'esprit d'organisation lui faisait un peu défaut. Or, précisément, cette qualité, son successeur la possédait dans une mesure tout à fait extraordinaire.

Grâce à sa forte initiative, le parti s'était, dans les dernières années de la vie de Groen, considérablement développé. On avait poussé activement la polémique, créé des comités locaux, et il avait été décidé que tous les ans les délégués de ces comités se réuniraient pour délibérer sur la ligne de conduite que le parti avait à suivre. Les délégués locaux avaient procédé au choix d'un comité central dont M. Kuyper fut élu président. C'est ce comité qui publia, le 15 janvier 1878, le programme officiel du parti antirévolutionnaire.

« *Art. 1.* Le parti antirévolutionnaire ou chrétien « historique représente dans notre pays la tendance « fondamentale de notre caractère national, tel que « celui-ci s'est manifesté, vers 1572, sous l'influence de « la maison d'Orange et de la Réforme, et il s'efforce « de donner à ce caractère une forme appropriée aux « besoins de notre temps.

« *Art. 12.* L'Etat (sauf les exceptions nécessitées par « le défaut d'énergie dans le peuple) doit abandonner le « principe que le pouvoir public est appelé à donner l'en- « seignement ; il doit prévenir que les écoles publiques, « établies seulement pour autant qu'elles sont indispensa- « bles, deviennent des instruments de propagande religieuse « ou antireligieuse ; il doit, en matière d'enseignement, « accorder à tous les citoyens, quelles que soient leurs « idées religieuses ou pédagogiques, des droits égaux. »

Pendant que les deux partis confessionnels affirmaient

ainsi leur autonomie, que devenait le *parti libéral* ?

La défection des catholiques fut pour les libéraux une cause d'affaiblissement qui ne compensa pas entièrement l'adjonction d'une partie des conservateurs.

A cette première cause s'en ajoutait une autre. Depuis un certain temps, le parti souffrait d'un mal, qui, au début, avait paru purement transitoire, mais qui maintenant menaçait de devenir chronique. C'était l'absence d'union. Pas de discipline, pas de programme. Sur bien des questions capitales des divergences avaient éclaté, qui, tôt ou tard, pouvaient mener à des déchirements.

Le problème colonial était alors à l'ordre du jour, et ce problème constituait, avec le problème scolaire, un des deux grands pivots de la politique. Les indigènes dans les Indes néerlandaises étaient traités un peu comme des vaincus qu'on aurait réduits en esclavage. Souvent déjà des rangs avancés du parti libéral étaient parties des protestations tendant surtout à obtenir la suppression des cultures gouvernementales et l'abolition des corvées. Les différents gouvernements n'y avaient jamais répondu que par la force d'inertie, lorsqu'en 1866, le ministre Fransen van de Putte, un libéral avancé, proposa l'abolition des corvées dans une certaine mesure et la reconnaissance de la propriété privée du sol aux occupants. Après des débats orageux et irritants, le projet fut rejeté et le ministère se retira.

Mais la question restait ouverte. Les discussions reprirent, en 1868, à la suite d'un nouveau changement de ministère. Enfin, en 1870, la culture obligatoire fut en grande partie supprimée et l'on permit aux indigènes d'acquérir la propriété du sol qu'ils cultivaient.

C'était donc le parti le plus avancé en matière coloniale qui l'emportait.

Bientôt de nouveaux germes de discorde apparurent. Un groupe progressiste s'était formé, réclamant une politique de plus en plus anticléricale et notamment

la séparation plus complète de l'Eglise et de l'Etat, réclamant aussi une participation plus large du peuple à l'exercice du pouvoir public. La loi scolaire de 1878, en renforçant la puissance de l'enseignement public par l'octroi de subsides très larges aux communes qui établiraient des écoles, alors qu'en aucun cas un subside ne pouvait être accordé à l'enseignement privé, fut un moyen dont on usa pour contenter les plus avancés et rétablir l'union.

Mais cela ne suffit pas. Ce que les avancés voulaient, ce n'était pas seulement une politique anticléricale, mais aussi une politique démocratique. Or, si l'on parvenait aisément à s'entendre sur le premier point, il n'en était nullement de même quant au second.

La difficulté d'arriver au but désiré apparut surtout, en 1885, lorsqu'on fonda la *Liberale Unie*, laquelle devait servir à opérer le groupement de toutes les forces libérales. Le 6 juin, M. van Hamel, président de la nouvelle association, déclara dans son discours d'ouverture que le bureau ne proposait aucun programme précis à approuver par la majorité, de crainte que de nouvelles scissions se manifestassent. Cette déclaration équivalait, ou peu s'en faut, à un aveu d'impuissance (1).

Ceci nous mène à la nouvelle revision constitutionnelle de 1887.

II — De 1887 jusqu'aux dernières élections

La Constitution de 1848 dans son article 76 avait consacré le système du cens. Ce cens devait être fixé par la loi, eu égard à la situation locale, mais ne pouvait, aux termes de la Constitution, être inférieur à 20 florins ni supérieur à 160.

---

(1) Depuis, la *Liberale Unie*, ayant manisfesté des sympathies pour les solutions avancées, a été attaquée avec acharnement par les modérés et a fini par devenir l'organe officiel des progressistes.

En exécution de cet article 76, on vota la loi du 4 juillet 1850. Cette loi distinguait entre les habitants des villes et les habitants des campagnes ou du plat pays pour lesquels le cens était porté : dans la Hollande méridionale, la Hollande septentrionale, la Zélande, la province d'Utrecht, à 40 florins; dans le Brabant septentrional, la Gueldre, l'Overijssel, la province de Groningue, à 32 florins; dans la Frise (les îles exceptées) à 30 florins; dans la province de Drenthe, le Limbourg, les îles de la Frise, Ameland et Schiermonnikoog, à 20 florins seulement. Ce système resta en vigueur jusqu'en 1887.

En 1883, une ordonnance royale nomma une commission de seize membres « chargée d'examiner les dispositions « de la loi fondamentale qu'il serait utile et actuellement « opportun de modifier ». La Commission se mit aussitôt à l'œuvre, mais ce ne fut que quatre ans après, à travers bien des difficultés qui faillirent compromettre la revision elle même, que l'on s'entendit enfin pour voter la disposition suivante :

« *Art. 80.* Les membres de la seconde Chambre sont « élus directement par les régnicoles mâles, en même « temps Néerlandais, qui possèdent les conditions d'*apti-* « *tude* et de *bien-être social* à déterminer par la loi « électorale et qui ont atteint l'âge à fixer par cette loi, « lequel ne pourra être inférieur à vingt-trois ans. » (1)

Ce qui frappe dans ce texte, c'est le peu de précision de la rédaction. On voit bien sans doute que la constitution oblige le législateur ordinaire à subordonner l'exercice du droit électoral à certaines conditions : conditions d'*aptitude* ou de *capacité* et conditions de *bien-être social*. Mais quand ces conditions seront-elles suffisantes? Il semble qu'on puisse appliquer à l'article 80 le mot par lequel un jurisconsulte hollandais caractérisait une loi

(1) Traduction de M. Gustave Tripels, avocat à Maestricht, docteur en sciences politiques et administratives. Maestricht, J. Germain, 1889.

d'une élasticité semblable: « Un quadrige peut s'y mouvoir « sans être gêné dans ses mouvements. »

C'est bien là d'ailleurs le caractère ordinaire des mesures de transaction. Certains députés auraient voulu que le législateur constituant renonçât à s'occuper de cette question pour l'abandonner purement et simplement au législateur ordinaire D'autres désiraient que le législateur ordinaire n'eût rien à y voir et que la Constitution elle-même délimitât rigoureusement les conditions de l'électorat. Pour mettre fin aux discussions, on finit par imaginer le texte que nous venons de citer.

Quelle est sa portée exacte? Les jurisconsultes hollandais se sont beaucoup escrimés autour de cette question, sans être parvenus à trouver une solution qui fût acceptée par tous. Buijs, professeur à l'Université de Leyde, était d'avis que l'article 80 empêchait le législateur de déclarer en termes exprès que le suffrage serait universel, mais nullement d'organiser les *conditions* de l'électorat de telle manière que l'on aboutît en réalité à l'universalité du suffrage. « Le législateur, disait il, *doit* fixer « des conditions et tracer des limites, mais il peut se « contenter d'un mur de clôture qu'un enfant pourrait « franchir (1) ». M. Oppenheim, successeur de Buijs à Leyde, et M. de Louter, professeur à Utrecht, se sont ralliés à cette manière de voir.

Un autre professeur d'Utrecht, M. d'Aulnis de Bourouill, est d'un avis tout opposé. D'après lui, c'est le cas ou jamais de distinguer entre la *lettre* du texte et son *esprit*. Si l'interprétation de Buijs peut à la rigueur se concilier avec la lettre du texte, elle n'en est pas moins absolument contraire à la pensée qui a dû animer le législateur constituant et qui n'a pu être que celle-ci : le législateur ordinaire ne pourra reconnaître le droit

(1) *De Grondwet*, III[e] partie, page 147, article 80. Au cours de la discussion de son projet de loi électorale, M. Tak van Poortvliet devait invoquer souvent ces paroles.

électoral qu'à ceux qui présentent des conditions *sérieuses* et de capacité et de bien-être. En d'autres termes, le législateur constituant a écarté un régime de suffrage *universel* aussi bien qu'un régime de suffrage *trop restreint*. Il a ordonné au législateur ordinaire de marcher dans les voies du suffrage *général* (1).

On commença par esquiver la difficulté en adoptant un règlement provisoire, en vertu duquel seraient électeurs tous les habitants du royaume, Néerlandais, majeurs (âgés de plus de 23 ans), jouissant de la plénitude de leurs droits civils et politiques et justifiant soit « d'une « taxe personnelle en raison de la valeur locative de la « maison ou partie de maison qu'ils habitent, taxe dont « le montant varie selon la population des communes », soit d'une taxe foncière de 10 florins.

On maintenait donc le système du cens, mais de 20 florins et plus il était réduit à 10, et du coup le corps électoral se trouvait porté de 138,107 électeurs (2) à 292,545 (3).

Ici se place un événement d'une importance capitale. Lors de la discussion sur la revision constitutionnelle, le gouvernement avait proposé de modifier les dispositions relatives à l'enseignement et M. Schaepman avait même déposé un amendement conférant aux écoles confessionnelles le droit de recevoir des subsides. Cet amendement échoua. Mais catholiques et antirévolutionnaires ne se tinrent pas pour battus. Ils espéraient bien faire régler par une loi ultérieure ce qu'ils n'étaient pas parvenus à faire régler par un texte constitutionnel. La difficulté était de s'assurer une majorité disposée à voter la loi. Les efforts isolés de chacun des deux partis ne pouvant

---

(1) *Eenige bladzijden uit de geschiedenis der liberale partij sedert 1887*, page 12. 's Gravenhage, gebroeders Belinfante, 1897.

(2) Chiffre des électeurs inscrits pour les élections de 1886.

(3) Chiffre des électeurs inscrits pour les élections de 1888.

qu'être stériles, les chefs se concertèrent et la coalition des catholiques et des antirévolutionnaires, que depuis longtemps M. Schaepman avait entrevue comme une chose possible, s'accomplit en vue des élections de 1888.

Dans les grandes villes qui avaient droit à plusieurs députés, on vit figurer sur la même liste des membres des deux partis. Dans les localités où il n'y avait qu'un seul député à élire, les deux partis se soutenaient l'un l'autre.

Grâce à cette tactique, la gauche fut chassée de ses positions et un député antirévolutionnaire, le baron Mackay, fut chargé de la formation d'un nouveau cabinet. Dans ce cabinet entrèrent des députés des deux fractions alliées.

Tout alla bien au début. Une nouvelle loi scolaire fut votée, rendant possible la collation des subsides aux écoles libres, et, chose à première vue étonnante, beaucoup de députés de la gauche (17 à la seconde Chambre) votèrent la loi qui fut ainsi adoptée à une grande majorité (71 voix contre 27 à la seconde Chambre et 31 contre 18 à la première). Le motif était que ces membres espéraient ainsi déblayer une bonne fois le terrain politique d'une question brûlante, qui, depuis des années, agitait le pays. C'est pourquoi on appela cette loi la *loi de pacification* (*pacificatie*).

Mérite-t-elle ce nom? Il est permis d'en douter, si l'on songe qu'à peine votée, elle fut jugée insuffisante par les catholiques et par la plus grande partie des antirévolutionnaires (1). Entre les écoles publiques et les écoles privées l'inégalité en effet continuait à subsister au point de vue du chiffre des subsides. Les premières

(1) C'est même à ce propos que se manifesta pour la première fois le désaccord entre M. de Savornin Lohman et M. Kuyper, dont il sera question plus loin. M. de Savornin Lohman voyait dans la loi de 1889 la solution définitive de la question scolaire. M. Kuyper ne l'envisageait que comme un acheminement vers un plus grand progrès. Depuis, bien d'autres motifs ont accentué le désaccord.

reçoivent environ 27 florins par élève, tandis que les autres n'obtiennent que 4 florins. Mais, pour le moment, on se contenta de ce premier pas.

La loi scolaire votée, la situation devint plus difficile. Le ministère Mackay avait cru devoir présenter un projet de réforme militaire dont le point principal était la suppression du remplacement.

Cette fois, la division éclata dans les rangs de la majorité. Tandis que M. Schaepman restait fidèle au ministère, les autres catholiques, à la tête desquels se trouvait M. Bahlmann, député de Tilbourg, firent entendre les récriminations les plus amères et déclarèrent qu'après ce qui venait de se passer, il leur serait impossible de suivre encore le gouvernement de M. Mackay. Par suite de l'adhésion des antirévolutionnaires et de la grande majorité des libéraux, le projet fut adopté à la seconde Chambre. Mais sur ces entrefaites, et avant que le projet fût devenu loi, eurent lieu les élections de 1891.

Les libéraux comprirent que la réforme militaire était une mauvaise plate-forme électorale et qu'il est dangereux de se présenter aux électeurs avec, comme perspective, une aggravation de charges. Un autre problème mieux fait pour créer un courant d'opinion, le problème de la réforme électorale, restait d'ailleurs à régler. C'est de lui seul pour ainsi dire qu'il fut question dans la presse, dans les meetings et dans les manifestes libéraux.

Le résultat des élections n'était guère douteux. La droite désunie et démoralisée fut battue et le cabinet de M. Mackay fit place au cabinet libéral de M. van Tienhoven. Le portefeuille de l'Intérieur, le plus important dans la circonstance, était attribué à un libéral avancé, M. Tak van Poortvliet (1).

---

(1) Le nouveau ministère n'était donc pas le cabinet Tak, comme les journaux à l'étranger avaient coutume de l'écrire, mais le cabinet

Il s'agissait maintenant de se mettre à la besogne, pour substituer à la loi provisoire de 1887 une loi définitive.

M. Tak commença par déposer un projet où il ne fixait à l'électorat que des conditions négatives, mais ce projet fut dans la suite retiré par son auteur.

Un second projet, très large encore, exigeait, comme garantie de capacité, le fait de savoir lire et écrire et, comme garantie de bien-être, le fait de pourvoir à son entretien et à celui de sa famille. Le premier fait serait prouvé par une demande d'inscription sur les listes électorales signée par l'électeur ; le second par la réunion des trois conditions suivantes :

a) n'avoir pas changé de domicile depuis trois mois ou n'en avoir changé qu'une fois depuis un an ;

b) n'avoir été assisté depuis un an ni par la commune, ni par une association charitable ;

c) pour le cas où l'on était inscrit au rôle des contributions directes, avoir payé sa quote-part dans ces contributions.

Le projet Tak joua pour les partis le rôle d'un véritable dissolvant (1). Un certain nombre de députés prétendirent que la Chambre Constituante de 1887 avait entendu par l'article 80 barrer la route à une aussi large extension du droit de suffrage. D'autres, sans discuter la constitutionnalité du projet, se plaçaient sur le terrain de l'opportunité et déclaraient impolitique et dangereuse l'expérience à laquelle le ministère les conviait.

Un premier effet du projet fut d'élargir la distance

---

van Tienhoven. Au reste, il n'y a pas en Hollande de ministre président. Chaque ministre préside le conseil à tour de rôle, pendant un mois, et le cabinet est désigné par le nom de l'homme politique qui a été chargé de le constituer.

(1) La discussion de ce projet, tel qu'il fut amendé par son auteur, s'ouvrit à la seconde Chambre le 10 février 1894.

entre M. Schaepman, qui appuyait le projet, et le restant du groupe catholique.

Une scission analogue se produisit dans le parti antirévolutionnaire. Depuis longtemps déjà deux hommes se disputaient l'influence au sein de ce parti. C'étaient M. Kuyper et M. de Savornin Lohman. Le premier, comme nous l'avons vu, est, sinon le fondateur, du moins l'organisateur du parti antirévolutionnaire. Mais dans un parti fortement organisé il est assez naturel que les députés ne puissent pas agir à leur guise. Ils subissent fatalement jusqu'à un certain point la direction des comités électoraux qui les ont présentés (1) et surtout celle du comité central.

C'est ce que M. de Savornin Lohman, au contraire de M. Kuyper, n'a jamais admis. Les seuls et véritables chefs d'un parti, d'après lui, sont ceux qui représentent ce parti au Parlement et il n'appartient à personne de leur tracer la marche qu'ils auront à suivre. Une fois qu'ils ont franchi le seuil du Parlement, ils ne relèvent plus que de leur conscience. Il faut ajouter que M. Kuyper a des sympathies démocratiques très prononcées, tandis que M. Lohman, gentilhomme de vieille race, ancien magistrat et par là même légèrement imbu de ce que l'on est convenu d'appeler l'esprit légiste, n'assiste qu'avec une extrême réserve à l'évolution sociale de son pays.

Dès l'abord il se prononça, — suivi en cela par M. Mackay, l'ancien chef de cabinet de 1888, — contre

---

(1) Nous disons *présentés* et non *choisis*, car le rôle des comités locaux dans le parti antirévolutionnaire se borne à proposer des candidatures provisoires qui ne deviendront définitives qu'après avoir été sanctionnées par l'Assemblée générale du parti ou réunion de tous les délégués locaux du pays (*deputatenvergadering*). C'est le bureau de cette Assemblée générale qui constitue le comité central chargé de la direction des élections.

le projet Tak, qui fut défendu par les antirévolutionnaires de la fraction de M. Kuyper (1).

Le parti libéral, à son tour, était loin d'être uni sur la question. Depuis longtemps, nous l'avons vu, deux groupes s'étaient dessinés : le groupe modéré ou doctrinaire et le groupe progressiste.

Le premier était conduit par MM. de Beaufort, Roëll, Mees et Gleichman, le second par MM. Tak van Poortvliet, Goeman Borgesius, Kerdyk, Veegens et Drucker.

Nous ne parlons pas du parti radical, dont les interprètes à la seconde Chambre étaient alors MM. Gerritsen et de Boer et dont l'influence était aussi restreinte que le nombre de ses députés. Au surplus la différence entre les radicaux et les progressistes est plutôt nominale : les radicaux ont rejeté le nom de *libéraux*, les progressistes continuent à s'appeler ainsi et demeurent dans le parti libéral, dans l'intention, disent-ils, de convertir leurs frères.

Parmi les membres les plus en vue du groupe progressiste figurait, jusqu'en 1894, M. S. van Houten. Adversaire résolu de toute idée religieuse, il avait poussé le libéralisme dans une voie de plus en plus anticléricale. Il avait publié dans le *Vragen des Tijds*, une des revues libérales les plus avancées, différents articles où il mettait son parti en garde contre l'esprit doctrinaire. En 1879, dans une étude intitulée *Een woord tot de Kiezers*, (Un mot aux électeurs), après avoir jeté un regard rétrospectif sur l'histoire du libéralisme

---

Dans les autres partis ce sont les comités locaux qui choisissent directement les candidats.

Le parti catholique, qui pourtant est très fortement organisé, n'a même pas de comité central. Tout est fait soit par les comités locaux, soit par certaines organisations provinciales. Ce qui n'empêche pas que de temps en temps on tienne une Assemblée générale de tout le parti.

(1) Quoique à ce moment M. Kuyper ne fît pas partie du Parlement, son influence restait toujours très considérable et même, peut-on dire, prépondérante.

et expliqué comment ce dernier avait vu insensiblement venir à lui la fraction anticléricale des anciens conservateurs, il ajoutait : « On se tromperait grossièrement, si l'on « croyait que le parti libéral, dont le nom seul semble « avoir survécu, n'eût pas souffert cruellement de ces « alliages... L'immixtion d'éléments conservateurs main- « tint le parti libéral au pouvoir, mais elle eut comme « conséquence immédiate son impuissance à réaliser « aucune réforme importante. »

Il semblait donc que l'auteur de ces lignes eût dû se rencontrer avec MM. Goeman Borgesius et Kerdyk autour de M. Tak pour réclamer l'extension la plus large possible du droit électoral. Il n'en fut pas ainsi. Dès le principe il fit cause commune avec les libéraux modérés, les catholiques de la fraction Bahlmann et les antirévolutionnaires conservateurs (1) et attaqua le projet avec la dernière violence.

Quel fut le motif de cette volte-face? Les anciens amis de M. van Houten parlent de défection dans un but intéressé et ils insistent sur ce fait qu'il fut appelé à faire partie du cabinet qui recueillit la succession du cabinet van Tienhoven-Tak. M. van Houten se défend énergiquement contre ces reproches en déclarant que, s'il a toujours tenu à honneur d'être aux avant-postes du libéralisme dans la question religieuse, il n'a jamais entendu suivre une fraction de ce parti dans ses tendances au socialisme d'Etat.

Telle était la situation du Parlement au moment de la discussion du projet Tak. Il semblait que les anciens partis eussent croulé en déliquescence et qu'il n'y eût plus à la Chambre pour un certain temps que

---

(1) Ceux-ci sont appelés aussi les antirévolutionnaires *libres* à cause de leur manque d'organisation, tandis que les partisans de M. Kuyper sont désignés sous le nom d'antirévolutionnaires *organisés*.

des Takkiens et des Antitakkiens (*Takkianen en Antitakkianen*).

Les débats furent longs, épineux et ardents. Dans cette seconde Chambre des Pays-Bas, qui, par le ton réservé et courtois de ses membres, donne habituellement l'impression d'une Académie bien plus que d'une assemblée politique, on entendit des discours passionnés et de véhémentes diatribes. Longtemps on put douter de l'issue. Le 10 mars enfin, la Chambre ayant adopté un amendement de M. de Meijer, que combattait M. Tak, le ministre retira son projet.

Quelques jours après, paraissait un arrêté royal prononçant la dissolution, et en même temps M. van Tienhoven, qui ne se sentait plus d'accord avec son collègue, M. Tak, démissionnait.

Les élections eurent lieu en avril 1894. Elles furent pour M. Tak van Poortvliet un second échec. Le cabinet se retira et M. Roëll fut désigné par la Reine-Régente pour constituer un nouveau ministère. Il prit pour lui-même le portefeuille des affaires étrangères et confia à M. van Houten celui de l'Intérieur.

C'est donc l'ancien ami de M. Tak, devenu son plus acharné adversaire, qui fut l'auteur du nouveau projet électoral. Ce projet, adopté par 56 voix contre 43, devint la loi du 7 septembre 1896 (1).

---

(1) L'adoption de la loi n'alla pas sans des difficultés inouïes. Le parti libéral modéré fut le seul qui ne se divisa pas sur la question : tous ses membres, comme un seul homme, votèrent le projet. — Il n'en fut pas de même du parti antirévolutionnaire. Les Lohmaniens firent cause commune avec les libéraux modérés, les Kuypériens au contraire émirent un vote hostile. Quant au parti progressiste, si l'on peut englober sous ce nom tous les députés libéraux qui s'étaient déclarés partisans du projet Tak, 16 de ses membres crurent devoir se rallier au projet comme à un pis-aller, les 17 autres (les progressistes purs conduits par M. Goeman Borgesius), demeurèrent jusqu'au bout adversaires du projet. Restaient les catholiques. La plupart des membres du groupe étaient partisans du vote obligatoire dans lequel ils voyaient un contrepoids à l'extension du droit de suffrage et contre les surprises si fréquentes

Il n'entre pas dans le cadre de cette étude d'énumérer toutes les dispositions de cette loi. Il nous suffira de dire que, tout en élargissant dans de fortes proportions le droit de suffrage (1), elle l'organisait dans un sens beaucoup plus restrictif que le projet Tak.

Pour être électeur, il faut être Néerlandais, mâle, habitant du royaume et avoir atteint l'âge de 25 ans.

Comme conditions, à la fois et de capacité et de bien-être, il est requis que, dans l'exercice écoulé, l'on ait été imposé et que l'on ait réellement acquitté soit l'impôt foncier (1 fl. au moins), soit l'impôt sur le capital, soit l'impôt sur les professions ou sur d'autres revenus, soit enfin la contribution personnelle.

Pour ceux qui ne paient aucune de ces taxes, il y a moyen d'obtenir le droit de suffrage en remplissant certaines autres conditions, mais toutes ces conditions supposent une certaine aisance.

En résumé la loi van Houten est le contrepied du projet Tak en ce sens qu'elle maintient entre l'impôt et le droit de suffrage le lien que M. Tak voulait rompre à tout prix.

Avant d'examiner les derniers événements qui influèrent sur la composition des partis, il faut dire un mot de deux groupes relativement nouveaux qui devaient jouer un rôle important aux élections de 1897. Ce sont *le parti chrétien historique* et *le parti socialiste*.

Le parti chrétien historique. — L'origine de ce parti est bien plutôt religieuse que politique. L'Église

---

du scrutin. Ils insistaient sur ce fait que les abstentionnistes se recrutaient surtout dans la partie la moins remuante et la moins dangereuse de la population. M. van Houten, au nom de la liberté, s'opposa de toutes ses forces à l'adoption de la mesure. Dans ces conditions, 14 catholiques seulement, y compris M. Schaepman, suivirent M. van Houten. Les 11 autres se prononcèrent contre le projet.

(1) La loi van Houten porte le nombre des électeurs de 302.020 à 580.000.

Réformée, telle qu'elle existe en Hollande depuis le 16e siècle, possède une confession de foi dont elle a charge de maintenir l'intégrité. Tant qu'elle-même n'a pas déclaré que cette confession est en désaccord avec la Bible, tous les fidèles — ainsi du moins le prétendent les théologiens les plus orthodoxes, — sont tenus de la respecter. Or, avec le temps s'étaient introduites dans l'Église une foule de personnes, qui, poussant à ses dernières conséquences le principe du libre examen, avaient appliqué à cette confession leurs procédés d'investigation scientifique et avaient fini par rejeter plusieurs des dogmes qu'elle contenait. Les protestants croyants s'étaient plaints à plusieurs reprises de cette situation et avaient soutenu que les autorités ecclésiastiques avaient le devoir d'écarter ces personnes et de les priver de l'usage des sacrements. Leurs avertissements ne furent pas écoutés. C'est alors que certains consistoires particuliers — entre autres celui d'Amsterdam, dont faisait partie le docteur Kuyper, — demandèrent formellement l'exclusion des dissidents. Le Synode et d'autres collèges ecclésiastiques ayant pris la défense de ces derniers, on provoqua un schisme et l'on fonda une Église nouvelle, plus respectueuse de la tradition que l'ancienne, dont les membres s'intitulèrent les *doleerenden*, c'est-à-dire *ceux qui étaient affligés* (de ce qui arrivait). Le mouvement schismatique lui-même fut appelé *doleantie* (1).

Ceci se passait en 1886 et 1887.

On conçoit que le clergé de l'ancienne Église Réformée ne vit pas de bon œil se former ce mouvement. Dès le début, tant sur le terrain politique que sur le terrain religieux, il déclara une guerre à mort à tous les scission-

(1) Il est à remarquer que le parti antirévolutionnaire ne se compose pas du tout d'une façon exclusive des membres de la *dolcerende Kerk*. Un grand nombre de fidèles, qui ne suivirent pas M. Kuyper dans sa rupture avec l'ancienne Eglise, sont restés ses partisans zélés en matière politique.

naires et en particulier à leur inspirateur, M. Kuyper. En 1886, lors des élections nécessitées par la dissolution de la seconde Chambre, on se contenta d'exciter violemment le peuple contre le *leader* antirévolutionnaire. Il en fut de même en 1888. Tout récemment (décembre 1896), on alla plus loin et l'on résolut de former un groupe politique qui fût en tout l'exact opposé du sien. Ce nouveau parti, à la tête duquel se trouvait le docteur Bronsveld, empruntant à ses adversaires une étiquette qu'ils affectionnaient, prit le nom de parti chrétien historique.

M. Kuyper, dans ces dernières années, avait plus d'une fois manifesté des sympathies pour les catholiques. M. Bronsveld fit figurer en tête de son programme l'hostilité ouverte et irréductible à M. Schaepman et à ses amis. M. Kuyper, comme Groen van Prinsterer, soutenait que le malaise dont souffre la société moderne a sa cause primordiale dans l'avènement des principes du libéralisme. M. Bronsveld déclara que tout bon protestant, s'il veut défendre son Eglise contre Rome, doit, dans la majorité des cas, s'allier aux libéraux.

Si l'on en croit les rapports du parti au moment des dernières élections, M. Bronsveld a aujourd'hui 10000 adhérents.

Une chose pourtant lui manque. C'est un certain nombre d'hommes d'Etat expérimentés et capables. Des démarches furent faites, à l'occasion des élections de 1897, auprès des membres de la fraction antirévolutionnaire libre. M. Lohman refusa, déclarant que l'antipapisme lui était odieux et qu'il ne pouvait pas s'inféoder à un parti qui en faisait la base de sa politique. M. van Dedem et M. van Limburg Stirum, membres de la même fraction, acceptèrent une candidature, mais en faisant leurs plus expresses réserves quant à cette partie du programme.

Le parti socialiste. — Un des caractères les plus

saillants de la situation politique en Hollande, c'est le développement relativement restreint qu'a pris dans ce pays le parti socialiste.

Cela tient à plusieurs causes. D'abord, la Hollande, n'étant pas dans son ensemble un pays de grande industrie, constitue un milieu assez peu favorable à l'éclosion des idées subversives. Puis, la population de sa nature est calme, réfléchie, moins amoureuse des nouveautés que respectueuse des traditions, peu disposée surtout à croire à l'existence des panacées. Il faut ajouter à cela l'attachement profond que la nation a voué à la maison d'Orange et les dissensions intestines qui ont éclaté dans le camp socialiste.

Le chef du groupe socialiste était, jusque dans ces dernières années, un ancien ministre protestant, M. Domela Nieuwenhuis. D'un caractère inconstant et versatile et manquant d'idées arrêtées sur la plupart des grandes questions politiques, M. Domela Nieuwenhuis n'a pas toujours eu les mêmes opinions ni le même système économique. Membre de la seconde Chambre de 1888 à 1891, il prit une part active aux débats et y apparut comme le défenseur des idées social-démocratiques, telles qu'elles avaient été formulées par Karl Marx et par Engels. A peine se distinguait-il des socialistes allemands par certaines déclamations anarchistes qu'il se permettait de temps à autre et qu'on pouvait prendre pour des boutades.

Mais tout d'un coup il vira de bord. De plus en plus il s'écarta du socialisme parlementaire ou opportuniste, pour tourner à une sorte de socialisme brutalement révolutionnaire. Cette attitude augmenta encore le nombre des ennemis que son caractère lui avait déjà attirés et, en 1891, au congrès annuel des socialistes hollandais, M. van der Goes, un partisan décidé de la doctrine marxiste, articula contre lui toute une série de griefs. L'assemblée néanmoins se prononça en faveur de l'ancien

chef. Au congrès de l'année suivante des scènes analogues se produisirent. Encore une fois M. Domela Nieuwenhuis l'emporta et il parvint même à faire adopter une motion décidant « que le parti social-démocratique était « un parti révolutionnaire et qu'il devait avoir recours « à tous les moyens en son pouvoir, légaux ou illégaux, « pacifiques ou violents ».

Là-dessus se réunit en 1893 le congrès socialiste international de Zurich. Ici également M. Domela Nieuwenhuis s'efforça de faire triompher ses idées : recours aux moyens violents, grève générale et, pour le cas de guerre, refus de la part des soldats de servir. Mais une très vive résistance lui fut opposée par les socialistes allemands, ces opportunistes par excellence. Les tendances représentées par ces derniers furent défendues avec beaucoup d'habileté par MM. Bebel et Liebknecht et les socialistes révolutionnaires furent mis en minorité.

Cet échec retentissant infligé par l'état-major général du parti et exploité adroitement par M. van der Goes, auquel s'étaient adjoints l'avocat Troelstra et l'ingénieur van Kol, qui revenait des Indes néerlandaises, devait nuire considérablement à M. Domela Nieuwenhuis. Aussi dès ce moment son crédit tend à baisser et ses adhérents se détachent insensiblement de lui pour aller grossir les rangs des socialistes parlementaires.

III — Les élections de 1897 et la situation actuelle

L'émiettement plus considérable que jamais de tous les partis, l'entrée en scène des chrétiens historiques et des socialistes, l'appel aux urnes d'un corps électoral élargi, l'incertitude sur la question des alliances possibles : tout contribuait à accentuer le caractère aléatoire des élections de 1897.

La première préoccupation des partis fut de travailler

à l'élaboration de leurs programmes. Plusieurs d'entre eux avaient déjà un programme *de principes*; mais, comme tous les programmes de ce genre, celui-ci était vague et indéfini et se bornait à indiquer les bases fondamentales de la politique que le groupe voulait suivre dans toutes les occasions, quelles que pussent être les circonstances. Il fallait, pour les élections prochaines, un programme plus positif et plus clair, un programme *d'action*, ne renfermant pas toute une théorie politique, mais portant sur certains points bien déterminés qu'on prévoyait devoir être débattus sous peu au Parlement.

Le premier qui parut fut celui des catholiques (20 octobre 1896). Il était l'œuvre des 25 députés que ce parti comptait à la seconde Chambre des Etats-Généraux. Certains d'entre eux ne devaient avoir goûté que médiocrement l'un ou l'autre des articles qu'il contenait, mais, par amour de l'union et de la discipline et sans souci de leurs préférences personnelles, tous, sans exception, y avaient adhéré.

Voici quels étaient les principaux points du programme :

En matière sociale, on réclamait le repos dominical, la prohibition d'un travail excessif même pour adultes, la protection de l'agriculture et de l'industrie nationales par une revision du tarif des droits d'entrée, l'assurance contre la maladie, les accidents, l'invalidité et la vieillesse. Le programme ne s'exprimait pas sur l'organisation qu'on entendait donner à ces assurances et c'était bien à dessein que l'on avait évité d'ajouter au mot « assurance » le qualificatif « obligatoire ».

En matière d'enseignement, on désirait que l'école libre devînt autant que possible la règle. L'égalité devant la loi, reconnue et consacrée dans une certaine mesure par la loi de pacification de 1889, devait être étendue à tout le domaine de l'enseignement, à l'enseignement supérieur comme à l'enseignement moyen.

En matière militaire, les catholiques se déclaraient adversaires du service personnel.

En matière coloniale, ils exigeaient qu'une protection plus efficace fût accordée aux missionnaires.

En matière financière, ils étaient opposés à toute aggravation de charges et demandaient l'abolition des droits de succession en ligne directe.

Quelques semaines après le programme des catholiques, parut celui des progressistes. Il avait été adopté en séance plénière de la *Liberale Unie*, le 14 novembre 1896, et préconisait les mesures suivantes : règlement du contrat de travail, repos hebdomadaire, assurance *obligatoire* contre les accidents, les maladies, l'invalidité et la vieillesse avec couverture d'une partie des frais, si c'était nécessaire, par l'Etat, tout au moins en ce qui concernait l'invalidité et la vieillesse, instruction obligatoire, suppression du remplacement militaire, maintien du libre-échange.

Ces deux programmes connus, une question surgissait tout naturellement. Les catholiques et les progressistes allaient ils se rendre à la bataille en ne comptant que sur eux-mêmes, sur le bon sens des électeurs et sur les événements, ou bien allaient-ils chercher à nouer des alliances ?

De la part des catholiques une alliance ne se concevait qu'avec le parti antirévolutionnaire organisé (parti Kuyper). La fraction Lohman n'étant guère qu'un brillant état-major à la tête d'une armée peu nombreuse, son appoint ne pouvait pas être d'un grand secours : on s'attendait d'ailleurs à la voir, au moment des élections, opérer sa jonction avec la fraction démocratique. Quant à une entente avec l'un ou l'autre des groupes libéraux, il n'y fallait pas songer. Les libéraux étaient essentiellement des anticléricaux et plus encore des antipapistes. Et puis, l'histoire du parti catholique n'avait été en somme qu'un long effort pour se soustraire à la

tutelle libérale. Encore moins pouvait-on se tourner du côté des chrétiens historiques ou du côté des socialistes.

Mais entre M. Kuyper et les catholiques, surtout ceux de la fraction Bahlmann, les relations, sans être absolument hostiles, étaient devenues assez peu cordiales. Au cours de la discussion du projet de loi militaire sous le ministère Mackay et, plus tard, après le dépôt du projet Tak, les dissentiments avaient été si graves que l'on pouvait se demander si une action commune entre les catholiques et les antirévolutionnaires n'était pas un leurre. Aussi, ni en 1891 ni en 1894, il n'avait été question d'alliance.

Sous l'impression de ces événements, le *leader* calviniste, dont les opinions avancées en matière sociale étaient connues, n'allait-il pas à l'alliance catholique, préférer l'alliance avec les libéraux progressistes? Toujours, il est vrai, il avait eu la haine profonde des principes libéraux, mais peut-être, en échange de son appui, aurait-il pu obtenir de ses alliés des concessions importantes pouvant le déterminer à passer sur certaines répugnances.

Le 29 avril 1897, l'assemblée générale des délégués du parti antirévolutionnaire arrêta définitivement son programme d'action.

En matière sociale, on réclamait l'établissement d'un ministère de l'agriculture et du travail, la pension obligatoire pour toutes personnes vivant de leur salaire, avec subsides, du moins au début, de l'Etat, le règlement du contrat de travail, le repos dominical, la protection de l'agriculture par l'introduction de droits de douane.

En matière d'enseignement, on exigeait que les écoles privées fussent mises dans la possibilité de supporter la concurrence des écoles publiques. Deux mesures surtout étaient préconisées dans ce but : l'augmentation des subsides accordés par la loi de 1889 aux écoles pri-

maires libres et l'octroi de subsides analogues aux établissements privés d'enseignement moyen ou supérieur.

En matière coloniale, on demandait une intervention plus active du gouvernement en faveur des missionnaires dans les Indes.

Dès que ce programme fut connu, tous les chefs de parti surent à quoi s'en tenir. Il insistait à plaisir sur toutes les questions où l'entente entre antirévolutionnaires et libéraux de toute nuance était impossible, notamment sur la question de l'enseignement et sur la question de la protection agricole. Celles au contraire qui auraient pu entraver l'union avec les catholiques, principalement la question du remplacement militaire, étaient prudemment passées sous silence.

Aussi, peu de jours après, dans une réunion générale du parti tenue à Utrecht, M. Schaepman, au nom de tous ses amis, déclara que les catholiques acceptaient sans hésitation et sans arrière-pensée la main qui leur était loyalement tendue. C'était le renouvellement de l'alliance sans qu'aucun pacte formel fût passé entre les deux partis, par le seul fait de la concordance des programmes. A quelles conditions l'alliance se faisait-elle ? Le même orateur le fit entendre clairement, quand il ajouta que les catholiques retireraient leur appui à leurs alliés, *du jour où ces derniers seraient disposés à introduire le service personnel.*

Après ces déclarations, qui furent acclamées avec enthousiasme, l'Assemblée décida de soutenir, dès le premier tour de scrutin, les antirévolutionnaires dans toutes les circonscriptions où les catholiques n'étaient pas assez forts pour faire triompher leurs propres candidatures.

En présence de cette décision, quelle allait être l'attitude des libéraux ? Pour faire pièce à la coalition qui venait de se former, ce n'était pas trop de la concentration de toutes les forces anticléricales. Or,

l'animosité entre la fraction progressiste et la fraction modérée, qui couvait depuis des années et qui avait éclaté violemment au cours de la discussion sur la loi électorale, ne semblait pas jusque dans ces derniers temps sur le point de s'apaiser. M. Kerdyk, dans un article du *Vragen des Tijds*, paru à la fin de l'année dernière, avait soutenu que « la scission irrévocable « des deux groupes était une condition indispensable « pour arriver à une situation meilleure » et il avait recommandé à ses amis de rompre définitivement avec les modérés, pour ne plus rechercher que l'alliance des radicaux.

Les modérés de leur côté eussent volontiers consenti à un traité qui n'aurait contenu que ces deux articles : « Sus au cléricalisme et sus au protectionnisme ! » et n'aurait pas soufflé mot des questions sociales. Mais les chefs de la *Liberale Unie* ne l'entendaient pas de la sorte.

Devant l'imminence du danger, les hommes les plus conciliants des deux groupes se recueillirent et l'on s'efforça de trouver un arrangement, qui, tout en sauvegardant la dignité de tout le monde, permît la suspension des hostilités.

C'est cette préoccupation qui donna lieu à la publication d'un manifeste, que l'on appela le *manifest der tachtig*, parce qu'il portait la signature de 81 notabilités libérales. Les signataires insistaient sur la nécessité urgente de l'union et s'ingéniaient à atténuer la portée des divergences. Ils voyaient la cause de ces dernières dans ce fait que les uns « croyaient que le « moment était arrivé de réaliser sans retard les réformes « économiques, tandis que les autres étaient d'avis que « la période de réflexion et d'enquête n'était pas ter« minée ». Mais, sur le principe, tous, prétendait-on, étaient d'accord. Au demeurant, le manifeste ne soulevait aucune controverse et se bornait à des généralités,

dans le but très explicable de ne froisser personne.

Les modérés applaudirent bruyamment. Les progressistes, sans répondre par un refus formel, firent au manifeste un accueil plus réservé. Ils tenaient évidemment à se faire prier, pour bien faire sentir combien leur collaboration était indispensable.

Après bien des pourparlers, ils consentirent enfin à faire cause commune partout où la désunion entre libéraux aurait pu avoir pour conséquence le triomphe des partis confessionnels.

Mais leurs conditions furent dures pour leurs alliés. La nouvelle loi électorale avait substitué au scrutin de liste le scrutin d'arrondissement. Les libéraux, qui, sous l'ancien système, étaient les maîtres des grandes villes, risquaient fort avec le régime nouveau de perdre quelques-uns de leurs sièges. On désirait y obvier en partageant les sièges entre les modérés et les progressistes, de façon à assurer le concours de tous les électeurs libéraux. Or, voici comment, dans les trois premières villes du royaume, les candidatures furent réparties. A Rotterdam 3 des 5 députés sortants, tous modérés, avaient renoncé à se représenter. On les remplaça par 3 candidats progressistes. A La Haye, qui jusqu'ici avait 2 députés modérés et 1 député progressiste, 1 des députés sortants fut remplacé par un partisan de la *Liberale Unie* et les progressistes n'acceptèrent le second qu'après s'être convaincus qu'il adhérerait à leur programme d'urgence (1). A Amsterdam enfin, divisé en 9 circonscriptions, on posa des candidatures progressistes dans la plupart de ces districts, et M. de Beaufort lui même, un des hommes les plus influents du parti modéré, jugea prudent de se dérober à la lutte.

Dans d'autres villes, où l'union entre libéraux ne se

---

(1) Le programme dont il a été question plus haut.

faisait pas aussi vivement sentir, les progressistes opposèrent leurs propres candidats aux candidats modérés. C'est ainsi qu'à Groningue M. Drucker était l'adversaire de M. van Houten et qu'à Alkmaar M. Fokker, président de la *Liberale Unie*, combattait M. van der Kaay, alors ministre de la justice.

Après l'exposé que nous venons de faire, on conçoit que le parti libéral modéré n'ait pas, comme les autres grands partis, senti le besoin de préciser ses *desiderata* dans les articles d'un programme. L'alliance une fois faite, on se garda bien de rien hasarder qui pût la remettre en question.

Le 3 janvier 1897, paraît le programme des radicaux qui se confond presque avec celui de la *Liberale Unie*. Le 18 avril, vient le programme des socialistes parlementaires, réclamant le suffrage universel étendu aux femmes, l'enseignement obligatoire et gratuit jusqu'à l'âge de 14 ans, l'attribution à l'État des successions en ligne collatérale, l'introduction d'un impôt à progression rapide sur le revenu.

Quant à M. Domela Nieuwenhuis, nous n'avons plus à en parler. La besogne parlementaire aujourd'hui le dégoûte et c'est, d'après lui, un écueil pour les socialistes que de s'y engager. Aussi n'a-t-il pris aucune part aux dernières élections.

Restent le parti chrétien historique et le parti de M. Lohman.

Ce que le programme des chrétiens historiques avait de plus remarquable, c'était la violence de ses déclamations contre les catholiques et contre les antirévolutionnaires. L'article 3 disait : « Nous ne soutenons pas ce « qui .. peut conduire à chasser l'Eglise Néerlandaise de « la place qu'elle occupe dans notre vie publique et à « l'abolition de tout ce qui nous caractérise comme « nation protestante. Nous sommes adversaires du réta- « blissement de la Légation Néerlandaise auprès du siège

« pontifical et du maintien du nonce à notre cour, par « le motif que le nonce n'a à cœur que des intérêts spé- « cialement romains et ne représente plus un souverain « terrestre. » Les chrétiens historiques se prononçaient dans le même programme en faveur du service personnel.

Au mois de novembre 1896, le groupe antirévolutionnaire libre (fraction Lohman) avait choisi dans son sein une *Commission permanente d'Avis*, qui, tout en restant fidèle aux idées antirévolutionnaires, telles que les avait développées Groen van Prinsterer, refusait d'admettre la direction de M. Kuyper et se réservait le droit de désigner, en vue des élections, les candidats jouissant de sa confiance. Son organe officiel était le *Nederlander*. Ce journal s'était toujours plu à attaquer plus ou moins ouvertement M. Kuyper, mais on espérait que devant l'ennemi commun il désarmerait. Il n'en fut rien.

Quand fut connu le programme des antirévolutionnaires organisés, il commença par l'approuver, assurant que tous les Lohmaniens y donnaient leur adhésion ; mais tout d'un coup il changea de tactique et se mit à critiquer vivement certains articles de ce programme. Enfin il déclara que les antirévolutionnaires libres refusaient de former une majorité avec l'aide des catholiques.

Cette déclaration, inspirée sans doute par le souvenir des difficultés rencontrées par le cabinet Mackay, dont faisait partie M. Lohman, produisit l'effet d'un coup de foudre. On s'en étonna d'autant plus que, d'une part, M. Kuyper avait manifesté des dispositions très conciliantes et avait même fait voter par l'assemblée générale de son parti une motion, aux termes de laquelle on n'exigerait pas des candidats leur affiliation au groupe antirévolutionnaire organisé, et que, d'autre part, les catholiques se montraient prêts à appuyer les partisans de M. Lohman aussi bien que ceux de M. Kuyper.

Toutefois les chefs du parti catholique et ceux du parti antirévolutionnaire organisé ne perdirent pas tout espoir

de voir la *Commission d'avis* revenir à résipiscence, sinon avant le premier tour de scrutin, du moins au moment des ballottages.

Telle était la situation des partis à la veille des élections.

Le 15 juin, eut lieu le premier tour de scrutin.

Ce fut un désastre pour le parti libéral. Sur 50 députés élus, 22 appartenaient au parti catholique et 13 au parti antirévolutionnaire. Les libéraux eux-mêmes parlaient déjà de la débâcle de leur parti et, dans la presse, tant à l'étranger qu'en Hollande, on rapprochait ce résultat du résultat des élections belges de 1894. Comme la Hollande en 1897, la Belgique faisait pour la première fois, en 1894, l'expérience du suffrage généralisé et l'on sait quel fut le verdict du corps électoral.

Mais il y avait 50 ballottages et, par conséquent, le coup décisif n'était pas frappé. Le premier moment de stupeur passé, les libéraux reprirent confiance, comptant bien qu'au second tour tous les électeurs anticléricaux, y compris les radicaux et les socialistes, se serreraient étroitement les coudes. C'est ce qui arriva, et non seulement les anticléricaux, mais aussi les chrétiens historiques sonnèrent le ralliement autour du drapeau libéral.

Conformément à la résolution prise à Utrecht, la grande majorité des catholiques avait, dès le premier tour, voté pour les antirévolutionnaires, tant pour ceux de la fraction Lohman que pour ceux de la fraction Kuyper. Les chefs du parti antirévolutionnaire organisé, qui avaient décidé d'appuyer les catholiques, mais seulement au ballottage, pressèrent leurs amis d'être fidèles à leurs alliés, afin d'obtenir de cette manière une majorité chrétienne et un gouvernement chrétien.

C'est à partir de ce moment surtout que la conduite de M. Lohman devient étrange. La *Commission d'Avis*, dans ses recommandations aux électeurs, plaida avec chaleur la cause de ses propres candidats, ne soutint

que très mollement les candidats de M. Kuyper, fut muette sur les candidats catholiques et demanda à ses partisans de voter pour « ces hommes de talent, MM. Gleichman, Mees et Pierson, » — tous chefs libéraux.

Les ballottages du 25 juin donnèrent le plus inattendu des revirements. Les résultats, combinés avec ceux du premier tour, répartissaient les sièges entre les différents groupes de la manière suivante : Libéraux, 47 sièges dont la majorité était attribuée aux progressistes, — radicaux, 4 sièges, — socialistes, 4, — chrétiens historiques, 1. (1)

Une des causes de ce revirement était sans doute l'attitude de M. Lohman, qui, tout en n'ayant que très peu de partisans, dispose toujours d'une certaine autorité morale.

Mais il y en avait d'autres. Antirévolutionnaires organisés et catholiques, nous l'avons vu, avaient un programme résolument protectionniste. Très habilement leurs adversaires surent tirer parti de ce fait, en persuadant au peuple que les droits réclamés allaient augmenter dans des proportions considérables le prix des objets indispensables à l'existence et notamment le prix du pain.

En second lieu, un des préjugés le plus profondément ancrés au cœur des calvinistes hollandais, c'est l'antipapisme. Et ce préjugé a d'autant plus de crédit que l'histoire de la formation des Pays-Bas est en grande partie l'histoire de la lutte contre le catholicisme. Voilà pourquoi, quelle que soit la propagande faite par M. Kuyper et ses lieutenants, les catholiques savent que jamais ils ne pourront compter que sur une partie des

(1) M. Troelstra ayant été élu dans trois circonscriptions et M. Tak van Poortvliet dans 2, il a fallu procéder à 3 élections supplémentaires. En tenant compte du résultat de ces dernières, la Chambre nouvelle comprend : 47 libéraux dont 29 progressistes et 18 modérés, 5 radicaux, 3 socialistes, 16 antirévolutionnaires organisés, 6 antirévolutionnaires libres, 22 catholiques et 1 chrétien historique.

voix antirévolutionnaires. Voilà aussi sans doute un des motifs pour lesquels M. Kuyper n'avait pas osé préconiser le vote pour les catholiques dès le premier tour de scrutin : la défiance parmi ses partisans aurait été trop considérable. Cette fois les défections furent bien plus nombreuses qu'en 1888, parce qu'à cette époque les antirévolutionnaires marchaient tous la main dans la main, tandis qu'aujourd'hui les électeurs, tiraillés en sens divers, se trouvaient un peu abandonnés à eux-mêmes. Ajoutez à cela les excitations des chrétiens historiques, dont l'intervention fut décisive partout où les partis se balançaient (1).

En présence de ces résultats qu'allait faire le ministère? Le cabinet Roëll n'était pas, à proprement parler, un cabinet libéral, mais un cabinet mixte. Parmi ses membres figurait même un catholique, le général Schneider. Mais, dans son ensemble, il n'en constituait pas moins, peut-on dire, un ministère libéral à tendances modérées. Or, ce n'étaient pas précisément les modérés qui venaient de remporter les honneurs de la guerre. De plus, deux des membres du cabinet, MM. van Houten et van der Kaay, avaient été désavoués par le corps électoral. Il était donc naturel que le ministère Roëll, ne pouvant plus s'appuyer sur l'opinion publique, se retirât.

C'est ce qu'il se hâta de faire. Sa démission fut acceptée par la Reine-Régente, et M. Pierson, un libéral plutôt progressiste que modéré, ancien ministre dans le cabinet van Tienhoven-Tak, fut chargé de la formation du nouveau ministère.

Ce ministère fut composé de la manière suivante : trois portefeuilles des plus importants furent confiés à

(1) Il faut aussi tenir compte de ce fait qu'en 1888 il était bien entendu que les élections se faisaient *sur la question scolaire*, où les intérêts des catholiques et des antirévolutionnaires étaient communs. En 1897, au contraire, cette question n'était pas, au même degré, le point capital des deux programmes.

trois progressistes pur sang. M. Goeman Borgesius, le *leader* du groupe, (en l'absence de M. Tak condamné au repos par l'état précaire de sa santé), reçut l'Intérieur, M. Lely le Waterstaat, comprenant dans son ressort la législation du travail, et M. Cremer les Colonies. Pour le département de la Justice M. Pierson choisit M. Cort van der Linden, ancien professeur d'économie politique, qui a beaucoup écrit sur les questions sociales; pour celui des affaires étrangères, M. de Beaufort, qui représente l'élément modéré. M. Jansen prit la Marine et le général Eland, partisan convaincu du service personnel, la Guerre.

Le nouveau ministère est donc un ministère nettement et franchement libéral avec une forte teinture progressiste.

Ce ministère, se demandera-t-on, est-il viable? Réussira-t-il à contenter la majorité et à garder une certaine cohésion entre les éléments un peu disparates dont cette majorité se compose? Grosse question, qui, dès ce moment, préoccupe à bon droit tous les hommes d'État hollandais!

Assurément les socialistes, les radicaux et les chrétiens historiques ne sont que des alliés douteux. Assurément aussi les progressistes et les doctrinaires n'ont pas toujours vécu sur un pied de très grande intimité et les murmures de mécontentement et de jalousie auxquels *la question d'être ou de ne pas être* a mis momentanément une sourdine, pourraient bien, le danger une fois disparu, éclater à nouveau.

Mais, d'autre part, sur bien des points la majorité est d'accord. L'instruction obligatoire et l'abolition du remplacement militaire, que le discours du trône du 21 septembre dernier a mises au premier plan des réformes à réaliser, trouveront aisément une majorité (1).

(1) Les autres réformes préconisées dans le discours du trône sont: de nouvelles mesures de protection en faveur des enfants et des

La composition du ministère semble également satisfaire plus ou moins les différents groupes de la gauche. Enfin, si parmi la fraction catholique de l'opposition l'harmonie la plus complète continue à régner, il n'en est pas de même, on le sait, dans la fraction antirévolutionnaire. Bien plus, il y a peu de semaines, dans une réunion tenue à Utrecht, à laquelle assistaient entre autres les députés Lohman, comte de Bylandt, comte van Limburg Stirum, baron van Dedem et comte Schimmelpenninck, les antirévolutionnaires libres viennent de consommer leur rupture avec les Kuypériens et de créer un nouveau parti antirévolutionnaire distinct et ennemi de l'ancien. Cette séparation est une nouvelle cause d'affaiblissement pour la droite (1).

En résumé, si le ministère aura des obstacles à vaincre, il a aussi de nombreuses chances de salut et il serait téméraire de vouloir rien prédire de précis. Le plus sûr est de laisser faire l'avenir, et, en attendant, de suivre avec intérêt ce premier essai d'un gouvernement progressiste au sein de la sage et paisible Néerlande.

GEORGES VANDEN BOSSCHE

---

mineurs, une loi sur les concessions et l'exploitation des mines dans les Indes, une loi concernant le droit de sortie perçu sur le sucre dans les colonies, la revision du Code pénal militaire, des lois relatives aux habitations ouvrières, au travail et à la bienfaisance, des modifications importantes au tarif des droits d'entrée, enfin l'assurance contre les accidents. Le discours du trône ne parle pas des autres assurances (invalidité, vieillesse et maladie), parce qu'on attend toujours le rapport qu'une commission royale a été chargée de présenter à leur sujet.

(1) Il sera curieux de voir quelle attitude prendra ce nouveau parti. Recherchera-t-il l'alliance des doctrinaires et des chrétiens historiques, ou se cantonnera-t-il dans l'isolement? Le parti de M. Kuyper est fortement organisé et soutenu par tous les pasteurs de la *Dolerende Kerk*. Le parti de M. Lohman est, pour ainsi dire, dépourvu de toute organisation et, s'il ne recrute pas de partisans dans l'Eglise nationale, il pourrait bien disparaître aux prochaines élections.

QUELQUES JOURS
EN ALGÉRIE ET EN TUNISIE [1]

Extraits d'un carnet de voyage

Sétif. — 3 mars

NOUS quittons Kérata à 8 h. du matin pour Sétif, dont 54 kilomètres nous séparent encore. La route montante nous conduit au village de Takitout, dominé par le bordj ou citadelle occupée par la garnison de Sétif. On jouit de ces hauteurs d'une vue superbe sur le djebel Mintanou et sur le Drâ-Kalaoni.

A 11.30 h. arrêt à *Amoucha* pour déjeuner, puis visite d'un *gourbi* arabe d'une saleté repoussante. Nous regardons défiler une première caravane de chameaux.

Notre cocher assure que les bons chameaux se vendent 200 frs dans le pays. Il nous apprend encore que depuis le mois de juillet dernier, il n'est pas tombé une goutte d'eau à Sétif. C'est la misère noire pour l'arabe, qui déclare qu'il va voler et risquer de se

(1) Voir le *Magasin Littéraire*, du 15 août 1897.

faire tuer à coups de fusil; car c'est là ce qui attend le voleur surpris en flagrant délit.

Vers 3 h. de l'après-midi, nous faisons notre entrée à *Sétif*.

La ville n'a rien de bien remarquable. Entourée de fortes murailles et de bastions, bâtie stratégiquement en damier, avec des rues larges et droites, elle est essentiellement une ville de garnison, où prédomine la caserne.

L'Église de St-Laurent et une mosquée, au minaret très-élégant, sont les seuls édifices à voir. En dehors de l'enceinte, il y a à parcourir la promenade d'Orléans et un village nègre, très-curieux le jour et terriblement bruyant le soir.

De Sétif à Biskra. — 4 mars

Le soleil brillait déjà à l'horizon quand nous prîmes, à 7 h. du matin, le train pour Biskra.

Au nord se dessinent les hauts plateaux de la Petite Kabylie; au sud, s'élèvent dans le lointain les chaînes des montagnes du Hodna et de Batna. Entre ces énormes escarpements se déroule la plaine immense, un peu cultivée le long de la voie ferrée, aride et brûlée au delà, indéfiniment.

Çà et là, des douars, ou campements de bédouins, composés de tentes basses en poil de chameau et gardés par des chiens hargneux. Partout des troupeaux de moutons et de chèvres. De loin en loin, mettant un point blanc dans l'espace, un arabe fièrement campé sur son cheval fringant.

Près de l'arrêt *Oued-Séquin-Telergma* nous aper-

cevons sur le sol des carcasses de chameaux; sur l'une d'elles est perché un vautour repu, qui lève la tête et regarde bêtement passer le train.

On nous accorde 40 minutes à *El-Guerra,* terminus de la ligne de Sétif, pour déjeuner au buffet de la gare, en attendant l'arrivée du train de Constantine qui doit nous mener à Biskra.

Nous entrons dans la région des lacs salés, le paradis des cigognes, des courlis et des canards sauvages.

En gare de *Batna,* petite scène entre notre garde-train et un arabe. L'enfant du désert avait fait irruption, avec madame son épouse, dans un compartiment réservé au sexe faible et prétendait ne pas en sortir. L'ami Victor, qui aime à tout voir et à tout savoir, s'étant approché de la caisse pour dames, un gendarme lui fit comprendre qu'il était suprêmement imprudent pour un *roumi* (1) de regarder de près une femme arabe accompagnée de son mari, celui-ci étant jaloux comme un tigre, et toujours prêt à tomber à coups de poignard sur l'étranger indiscret. Vic... se le tint pour dit et opéra une prudente retraite.

Au sortir de Batna, les caravanes de chameaux se multiplient à travers la steppe et sur la grand' route qui longe le chemin de fer.

Aux *Tamarins,* le train s'engage, avec l'Oued-El-Kantara, dans une gorge profonde entre deux murs de granit formés par les massifs des *djebels Tilatou* et *Gaous,* tandis que la route carossable gravit la première de ces montagnes et passe par le *Col des Juifs.* — *Joanne* assure que cette appellation est très-fréquente en Algérie; elle désigne toujours un endroit où l'on dévalisait les caravanes et assassinait les voyageurs isolés. Premier hommage

(1) Terme de mépris, qui peut se traduire par « chien de chrétien », que les musulmans appliquent à tout étranger.

rendu à la race sémitique, tant exécrée en Algérie et en Tunisie.

Voici les *Gorges des Gazelles* appelées encore « *les Portes d'or du Sahara* » qui s'ouvrent toutes larges sur la féerique oasis d'*El-Kantara*. Le spectacle, au passage du pont romain, d'une seule arche de 10 mètres d'ouverture, est merveilleux ; d'un coup d'œil on embrasse ce groupe énorme de 90,000 dattiers-géants, avant-scène d'un paysage oriental du plus haut caractère. L'œil fatigué par la longue vision des sables arides, se repose sur cet océan de verdure grandiose d'où émergent trois villages, ou *dachéras*, entourés de murs en pisé. Ce tableau inoubliable se détache des flancs immenses des *djebels Gaous* et *Essor*.

Trop rapidement, hélas ! le train passe à travers ce coin enchanteur pour atteindre, après le passage de l'*Oued Kantara*, l'arrêt de la *Fontaine des Gazelles*, la montagne de sel appelée *djebel Gharribou*, la station *d'El-Outaïa* et enfin *Biskra* où nous arrivons à 6 1/2 hs. du soir.

Il n'y a que deux trains par jour pour gagner Biskra, ce qui explique le grouillement à la gare d'une foule énorme de cochers, de porteurs et de commissionnaires de toutes les nations et de toutes les couleurs, attendant le voyageur au débarquement.

Tout ce monde nous harcèle d'offres de service ; on nous présente des adresses et des prospectus-réclames de tous genres ; on en inonde l'omnibus de l'excellent *hôtel Victoria*.

Dans le tas de cartes que l'on nous jette, j'en ramasse une au hasard et j'y lis textuellement :

PÉRINAUD, Coiffeur

31, Rue Berthe, 31. — Biskra

Prévient sa nombreuse Clientèle que dans son Magasin on ne rase pas les sales Juifs ni les Teigneux

BUREAU DE LA RÉGIE. — ARTICLES DE PARIS

PRIX MODÉRÉS

La carte-réclame du modeste barbier marque bien le degré de considération dont jouissent les *juifs* sur la terre africaine!

Cet honnête Figaro eut notre pratique.

« Quant aux Juifs si haïs, si méprisés des Arabes, écrit M. V. Largeau (1), ils sont réellement à Biskra, comme ailleurs en Afrique, haïssables et méprisables. Quelques-uns ne sauraient avouer publiquement les métiers dont ils vivent; d'autres font le commerce de bimbeloterie et prêtent à usure: ce sont les moins malhonnêtes; d'autres enfin vendent à vil prix, aux soldats de la garnison et à la lie de la population indigène, des liqueurs indéfinissables dont les pernicieux effets ne se font que trop souvent sentir. »

« Il existe à Biskra, continue ce même auteur, une population interlope composée de déclassés, de paresseux et de vagabonds de tous les pays circonvoisins. Oublieux des préceptes du *Coran*, ces individus s'adonnent aux liqueurs fortes, et surtout à l'absinthe, dont ils sont très-avides. L'ivresse que leur procure cette funeste boisson est encore compliquée par la fumée du *kif* (graine de chanvre pilée) dont ils font un usage immodéré.

« L'amour du jeu est arrivé chez un grand nombre à l'état de passion sauvage; on a vu des joueurs

(1) *Le Sahara Algérien.*

en déveine perdre jusqu'à leurs vêtements et rester ainsi plusieurs jours dans les cafés Maures, couchés entre deux nattes pour cacher leur nudité ! L'un d'eux, le célèbre *Moumi,* dont aucun touriste ayant visité Biskra n'ignore le nom, joua un jour jusqu'à sa femme, réputée comme une des perles de la ville, et la perdit. Soumise à la volonté du Prophète, Mme Moumi suivit, le sourire aux lèvres, le gagnant. »

Les lettres et les journaux du pays, qui nous attendaient à la poste, nous apprennent la retraite de M. Ministre de Burlet; son remplacement, comme chef de Cabinet, par M. Paul de Smet de Naeyer, et l'avènement de M. Paul de Favereau, comme ministre des affaires étrangères.

Nous allons causer de tous ces événements au Casino (Dar-diaf, ou maison des étrangers), bel établissement en style mauresque, pendant que l'orchestre exécute des airs nationaux et que des *Ouled-Naïls,* en guise d'intermèdes, exécutent leurs danses du ventre.

Biskra. — 5 mars

Biskra, la reine des Zibans, la clef du Sahara, se divise en deux parties bien distinctes: le nouveau et le vieux Biskra.

Le nouveau Biskra, ville moderne, bâtie par les Français depuis son occupation en 1844 par le duc d'Aumale, n'a rien de bien remarquable; c'est une cité éminemment militaire, dominée par le fort Saint-Germain et de grandes casernes; ses rues sont droites, bordées de rangées d'arbres. Au centre, verdoie un parc bien boisé où des caniveaux apportent la fraîcheur des sources.

Malgré toutes les plantations qui entourent les demeures des Européens et les abritent contre les rayons du soleil, il règne, l'été, dans les appartements une chaleur torride; le thermomètre monte le jour jusqu'à 45 degrés centigrades, et ne descend la nuit que jusqu'à 25. Alors pas un souffle de brise ne vient rafraîchir l'air embrasé et les malheureux colons restent étendus énervés sur leurs terrasses. Cette température surélevée et les sables brûlants qu'entraîne le *Sirocco* ou vent du désert, provoquent chez un grand nombre de femmes européennes une anémie mortelle.

Dans cette saison, les boutiques se ferment à 10 h. du matin et ne s'ouvrent qu'à 5 h. du soir. En revanche, l'hiver est délicieux: le thermomètre oscille entre 3 et 24 degrés.

C'est à cette époque, — surtout de décembre à février, — que les étrangers affluent à Biskra, et que notamment les poitrinaires y viennent respirer un air plus salutaire encore que celui de Nice ou de Monte-Carlo.

La place du marché est entourée d'arcades servant de péristyle aux casemates habitées par les indigènes. Un marché important s'y tient tous les matins. Voici comment le décrit très-pittoresquement et très-exactement *Joanne:* « La place est occupée dans son milieu par une halle couverte avec cour intérieure. Dans les galeries sont installés les bouchers *Mzabis*, débitant la chair de bœuf, de mouton et de chameau, les négresses vendeuses de pain, les maraîchers et fruitiers avec leurs légumes et fruits aux couleurs variées, étincelantes, vrai régal des yeux. Plus loin des monceaux de dattes, de blé, d'orge et de maïs. Dans un coin les marchands de bibelots: poignards

et couteaux dans leurs gaînes, porte-monnaies, babouches, djébira, amulettes, toute la gamme du cuir marocain, filali jaune, rouge, noir, chasse-mouches, éventails, blagues à tabac en peau d'ourane (gros lézard gris des sables Sahariens), mille objets enfin à tenter le touriste le plus indifférent. »

Sous les arcades entourant la place, des cafés Arabes et des boutiques de marchands de tous les tissus qui se fabriquent dans le sud, *burnous, gandouras, haïks, tellis* ou sacs, *frachs* ou tapis à longue laine. Entre la halle et les arcades se vendent le sel, l'huile et le goudron. Parfois des saltimbanques, des charmeurs de serpents et des bardes indigènes rassemblent la foule et l'on voit immédiatement les Arabes, grands amateurs de ces spectacles, s'accroupir autour des artistes en plein vent et prendre le plus vif intérêt à leurs exercices.

Mais tout cela, — sauf le marché, et les bédouins tributaires du Sahara qui le fréquentent, — est français et moderne, et nous avions hâte de visiter le *Vieux Biskra* qui n'a rien perdu de son caractère archaïque.

Il n'est pas possible de rêver une plus belle promenade que la route de Touggourt au sortir de Biskra. Elle traverse dans toute sa longueur de 5 kilomètres, la merveilleuse oasis où viennent se reposer et se rafraîchir les nombreuses caravanes apportant du sud les récoltes de dattes au marché de *Biskra.* Nous sommes investis par une foule de petits moricauds, à demi-nus, chantant, jouant et courant, vivant uniquement de charité. Sitôt que notre landau parut, ce furent des cris, et des courses échevelées « *Sourdi, sourdi barca !* » (un sou, un sou seulement !)

A droite, s'élève le *M'sallah* (maison de prière), l'ancienne résidence de Monseigneur Lavigerie, le

« Marabout Kébir » (le grand marabout ou prêtre) comme l'appelaient les arabes dont il était la providence. D'un beau style florentin, la M'sallah émerge, toute blanche, d'un bouquet de palmiers au bord de la route. C'est là que le grand apôtre de l'Afrique tenta, en 1890, de fonder l'association des *Frères armés* ou *Pionniers du Sahara,* nouvel Ordre de Malte, composé de volontaires, moines et soldats, voulant pousser la civilisation au milieu des peuplades sauvages du Désert, creuser des puits, soulager les misères et porter un dernier coup à l'esclavage. Mais l'archevêque de Carthage dut renoncer à son œuvre humanitaire, et actuellement la M'sallah sert de séminaire aux Pères blancs.

Nous visitons, en passant, la superbe propriété *Landon,* verdoyants jardins où sont réunis les plus beaux types des flores africaines et exotiques. On marche d'enchantement en enchantement dans ce paradis terrestre, sous d'immenses voûtes de verdure que les rayons du soleil ne traversent jamais et sous lesquelles s'épanouissent les fleurs parfumées les plus rares. L'eau coule partout abondamment sur le bord des allées, sous les bosquets ombreux.

Le *vieux Biskra* se compose de sept quartiers disséminés dans une oasis de 150 000 palmiers-dattiers et de 6000 oliviers : ils forment autant de villages distincts. Chaque quartier a sa mosquée. Les maisons, d'un étage, sont construites en *tob,* briques grossières faites d'un mélange d'argile et d'*alfa* (paille) et séchées au soleil. Ces taudis d'aspect terreux, ne sont que de pauvres harems où les Biskris enferment leurs

femmes et leurs filles, des étables à ciel ouvert où ils parquent leurs bourricots, leurs chèvres et leurs moutons.

Quant aux hommes, ils passent tout leur temps dehors, faisant la sieste sous les palmiers, bavardant et égrenant leur chapelet sur les places publiques du nouveau Biskra, quelquefois même s'occupant de la culture de leurs palmiers.

Au centre de l'oasis s'élèvent les ruines de la *Kasba,* ancienne citadelle romaine, dont le dédale de constructions crénelées tend à disparaître; il n'en restera bientôt plus qu'un monticule de terre couronné de quelques pans de murs en grosses pierres enchassées dans l'argile.

Avant le dîner, nous poussons jusqu'à l'*Hôtel de l'Oasis* pour y retenir nos places dans la voiture de poste qui partira demain pour Touggourt.

En revenant, nous traversons la rue aux maisons à *Moucharabys,* où les filles des *Ouled-Naïls,* marchandes de plaisir, viennent gagner leur dot!

Le Sahara Algérien

De Biskra à Mr'aïer. — 6 mars

La voiture-poste (le courrier, comme on l'appelle) stationnait devant l'hôtel à 4 h. du matin. Bonne et solide voiture à baldaquin garni de rideaux mobiles, attelée de trois chevaux de front qui hennissaient d'impatience. Le véhicule est à six places, et comme il n'y avait pas d'autres partants, notre petit quatuor put s'y installer à l'aise.

Les trois chevaux, arabes pur sang, détalent

ventre à terre, éclairés par la lueur d'une myriade d'étoiles qui scintillent dans le ciel bleu-sombre du désert.

Le vieux Biskra est traversé au triple galop; les énormes palmiers défilent comme des fantômes. C'est vraiment une course fantastique, une chevauchée des Walkyries.

Nous franchissons la dernière ligne de dattiers, et le désert se déploie devant nous, océan de sable hérissé de dunes mouvantes, dont les limites vers le sud sont encore inconnues et qui est borné à l'est et à l'ouest par les montagnes des *Ksours* et par le djebel *Douirat.*

Plus de chemins tracés, rien qu'une piste d'ornières dans les sables, qu'il faudra suivre pendant 226 kilomètres, jusqu'à Touggourt.

La voiture devient un vaisseau; si le vent souffle et déplace les sables, il ne reste au conducteur que la boussole ou sa grande expérience pour nous mener au port. La bise souffle du nord : nous n'avons pas trop de nos gros paletots et de nos couvertures pour nous garantir contre le froid nocturne. « Cela ne durera pas — dit le cocher, — attendez le lever du soleil. » En effet, vers 5 h. du matin, une première lueur éclaire l'horizon; une étoile étincelante se lève derrière la chaîne immense de l'*Aurès.* C'est *Phébus*, le précurseur du jour qui va poindre. Bientôt un rayon illumine l'orient et un globe de feu, lentement, monte à l'horizon.

Le nom de « *Sahara* » signifie, d'après Duveyrier, « plaine vaste et déserte ». M. Pomel lui attribue la signification de « sol dur », dénomination acceptable, puisque ce vaste désert, qui, d'après les explorateurs

sérieux, comprend une étendue de dix millions de kilomètres carrés, se compose, en majeure partie, de plateaux rocheux.

D'après le nouveau dictionnaire de Géographie Universelle de Vivien de Saint-Martin, que nous consultons fréquemment, le Sahara n'est ni une immense plaine de sable, ni une dépression dont le niveau serait inférieur à celui des mers environnantes. Ce grand désert, pris dans son incommensurable ensemble, a ses collines et ses montagnes, ses vallées et ses lits de rivières, ses plaines uniformes, ses plateaux caillouteux et ses longues rangées de dunes.

La partie appelée *Sahara Algérien* que nous traversons, est la moins aride et la plus riante; son uniformité est rompue par les admirables oasis qui abritent un groupe animé de douars.

A travers ces massifs de verdure, au bout de l'horizon, les montagnes se profilent en tons chauds sur la limpidité du ciel. Les grands espaces qui séparent les îles de verdure, présentent eux-mêmes les aspects les plus divers.

Ici c'est la plaine sablonneuse, semée de maigre brouse que broutent les chameaux. Là ce sont des chotts ou *Sebkhas,* des lagunes où viennent aboutir, dans la période pluvieuse, les courants ou *ouâdis.* Ces bas-fonds, dans les mois chauds, se dessèchent et se couvrent d'efflorescences salines d'une blancheur éclatante, offrant, de loin, l'aspect d'un lac d'argent. Ces bas-fonds sont pleins de « bonnas », gouffres de boue liquide dans lesquels cheval et cavalier imprudents disparaîtraient engloutis.

A 28 kilomètres de Biskra, nous relayons au *Bordj-Saâda* sur l'oued-Djedi. C'est un ancien fort

en pisé, halte des caravanes et des troupes en marche.

Le temps de changer de chevaux et nous filons, comme le vent, en pleins sables, vers les plateaux de *Séthil* dont nous gravissons les dunes jusqu'au *Kef-el-Dor*. Nous entrons dans le bassin de l'Oued' R'ir et atteignons le second relai de *Chegga* au 51e kilomètre.

Chegga veut dire *crevasse*. Il y avait là autrefois une petite oasis fécondée par plusieurs puits; mais la guerre y passa et, en 1871, Ali-Bey fit couper les palmiers et détruire les gourbis, dont les ruines d'argile couvrent encore le sol.

Dans la grande cour du bordj, jaillissent les eaux tièdes et magnésiennes d'un puits artésien foré en 1857.

Un autre puits, en dehors de l'enceinte, donne des eaux abondantes qui, faute d'écoulement, forment marais.

A cet abreuvoir se trouvaient réunis en troupeau plus de 1500 chameaux.

On ne peut pas parler du désert, — spécialement du Sahara, — sans évoquer le chameau, ou plutôt le dromadaire, qui est l'espèce rencontrée le plus souvent en Algérie. L'Arabe professe un véritable culte pour cet auxiliaire providentiel, qui lui rend le désert habitable. C'est le seul véhicule possible dans le Sahara, et sans lui c'en serait fait de l'existence nomade et libre à laquelle l'Arabe tient autant qu'à la vie. Ce sont les chameaux qui vont chercher au loin l'eau qui fait vivre gens et troupeaux; ce sont les chameaux qui portent la tente, les bagages, les provisions, les vieillards et les éclopés. Ce sont les chameaux qui vont chercher le blé et l'orge aux

pays producteurs ou aux entrepôts et transportent les tissus fabriqués dans les campements autour des puits du désert.

La sobriété du chameau est proverbiale comme son endurance et sa docilité; il suffit de lui toucher les genoux pour qu'il les fléchisse et présente le dos à la charge. Ce qui est vrai pour le chameau s'applique mieux encore au *Mahri*, qui est au premier, ce que le cheval de selle est au cheval de trait. Le mahri a en plus que le chameau la puissance de locomotion et la résistance à la fatigue. Il peut faire pendant plusieurs jours de suite, jusque 30 ou 35 lieues de marche par 24 heures.

C'est avec le mahri que les Touaregs affrontent le désert, c'est avec lui que les troupes françaises sont parvenues à se rendre maîtres de la région saharienne (1).

La piste de Biskra à Touggourt, très-fréquentée par les caravanes que nous croisons constamment, est jalonnée de centaines de carcasses de chameaux, proprement nettoyées par les oiseaux de proie et par les chacals.

Nous avons franchi 72 kilomètres pour arriver au *Bordj Séthil*, notre troisième relai, poste militaire situé au sommet d'une large dune où se trouve établi le télégraphe optique reliant Biskra à Touggourt. Descente bride abattue avec notre nouvel attelage jusqu'à l'entrée de la vallée des *Chotts*, qui se prolonge jusqu'au détroit de Gabès à travers la Tunisie.

Du haut des collines de *Koudiat-ed-Dôr* parsemées de cristaux de sel-gemme brillant au soleil comme des diamants taillés, apparaît le premier mirage. Tout

(1) D'après un article du *Jour nal des voyages*, signé B.-H. R.

au loin, vers le sud, se dessinent la mer et des îles boisées; des navires se balancent sur les flots faisant voile ou vapeur vers une baie garnie de quais, de promenades et d'énormes maisons. Cette illusion d'optique persiste pendant plus de 20 minutes.

Nous sommes à la place, dit le guide Joanne, d'où *Sidi-Okba,* émir *d'Ifrikia,* en l'an 682 de Jésus-Christ, envahissant le Sahara, contempla les steppes immenses qui se déroulaient devant lui. Peu enchanté de son examen, il tourna bride vers le nord, et ces collines reçurent le nom de *Koudiat-ed-Dôr* (collines du retour).

Nous descendons au bord du *Chott Mel' R'ir* alimenté par l'Oued'-R'ir, qui donne son nom à la contrée. L'Oued-R'ir fut jadis un grand fleuve, mais il n'est plus aujourd'hui qu'un large lit, toujours sec, avec des eaux souterraines qui alimentent de nombreux puits artésiens.

Là, les *mirages* se multiplient; dans le lointain c'est une longue ligne sombre bordant l'horizon sur lequel ondulent des collines garnies d'une luxuriante végétation : on dirait une belle oasis ombragée de hauts palmiers dont les têtes touchent au ciel. Plus loin une presqu'île aux arbres touffus, encore des îles boisées, le tout émergeant des ondes éblouissantes d'un océan sans bornes.

La voiture s'arrête au 91me kilomètre, dans l'oasis d'*El Our'ir*, qui appartient à la société de Batna et du sud Algérien. Nous stopons devant la belle ferme-forteresse du régisseur, construite au centre du village, près de la place publique où l'on a relevé la Koubba de Sidi-Makfi, lieu de pèlerinage de tous les musulmans de l'Oued-R'ir.

Nous y sommes cordialement reçus par le gérant qui nous offre, en famille, l'absinthe de l'amitié. Il nous donne fort gracieusement quelques renseignements sur la culture des palmiers-dattiers dont l'oasis comprend 27,000 exemplaires de toute beauté.

L'oasis est arrosée par des puits artésiens, naturels ou artificiels, et les racines des palmiers, plantés au fond de cavités coniques, creusées de main d'homme, s'allongent vers la nappe d'eau qui les nourrit. Toute oasis se compose principalement de palmiers-dattiers, qui semblent former une forêt continue; mais, en réalité, ils sont plantés en lignes dans des jardins séparés par des murs en tob, percés d'un orifice par lequel la rigole d'irrigation pénètre dans le carré.

Le dattier est l'arbre nourricier du désert; sans lui le Sahara serait inhabité et inhabitable. La poësie arabe en fait un être animé par Dieu le 6me jour en même temps que l'homme. « Ce Roi des oasis, disent « les Sahariens, doit plonger ses pieds dans l'eau et « sa tête dans le feu du ciel. »

Le climat du Sahara réalise ces conditions. La température moyenne de l'année est de 20 à 24 degrés. Les chaleurs commencent en avril et ne cessent qu'en octobre. Pendant l'été, à l'ombre, le thermomètre monte souvent à 45 degrés centigrades, quelquefois même jusqu'à 52.

« Il y a plusieurs espèces de dattes, dit Louis Noir (1): Les principales espèces cultivées dans l'Oued-

(1) *Au Pays des Vipères cornues.*

R'ir sont : *el Degnet nour* (datte transparente, de qualité supérieure, la plus succulente et la plus recherchée) ; *el Botteguen* (appelée aussi *el R'ers*, datte molle) ; *el Hâlou* (douce, sucrée) ; *Degnet-Amellal* (datte blanche) ; *Arechti* (qui se réduit facilement en pâte) ; *Aïoujil* (l'orpheline) ; *Tazouggazzt* (la rouge) ; *el Ammari* (datte d'été, la plus précoce) ; *el H'erra* (la franche).

Mais le palmier ne donne pas seulement ses fruits, quand il vieillit et devient stérile il fournit du vin. Pour obtenir ce vin, on pratique le long du tronc, des incisions sous lesquelles on place des récipients ; ils se remplissent d'un liquide abondant qui rappelle le meilleur cidre doux. On l'appelle *el Tugmi*. Si on laisse fermenter ce jus il devient très-riche en alcool. C'est un breuvage des plus agréable, ressemblant au bon champagne.

D'autre part, si l'on veut sacrifier les jeunes plants de palmiers, on en tire des choux palmistes, les fameux *adjeruoz*, qui ont beaucoup d'analogie avec les ananas.

Enfin, le palmier fournit les charpentes, les planches, tout ce que l'on emploie comme bois de construction, blocage de puits, etc. ; ses palmes donnent des toitures aux maisonnettes légères, aux gourbis.

La filasse du palmier, que les Arabes appellent *ellif* et les Berbères *tranne*, sert à un nombre infini d'usages ; on en fait des cordes, des fils grossiers, des filets, des tresses, des kouffas, du rembourrage, etc.

La culture du palmier est très-facile ; comme nous l'avons dit, il doit avoir le pied dans l'eau et la tête au soleil : chaque plante réclame cinquante litres d'eau par jour. Les irrigations sont calculées en conséquence, et si l'on a un puits artésien, rien de plus élémentaire que cette culture.

Un palmier fournit, en moyenne, un rapport de cinq à huit francs par an, mais l'arbre vaut surtout par ce qui pousse dessous.

A l'ombre protectrice des palmiers, toute culture est possible, même celle du blé. Dans le Sahara, le palmier forme écran naturel par ses palmes et sous son ombre poussent admirablement tous les légumes et les arbres fruitiers.

Vers 6 h. du soir, à pleine charge, s'effectue notre entrée dans le *Bordj d'El-Mr'aïër,* où nous passerons la nuit.

Cent quatre kilomètres ont été parcourus en 14 heures.

Ce Bordj, semblable à tous les autres au point de vue de la construction, est admirablement tenu par un alsacien, *M. Schœfter.* Il n'y restait qu'une casemate disponible; toutes les autres étaient occupées par des officiers de passage, dont le détachement campait autour de cet ancien fort, et par des voyageurs arrivés de Touggourt.

Schœfter nous hébergea aussi bien qu'il le put.

El-Mr'aïër est la première oasis de l'Oued R'ir, large vallée abondante en eaux, qui s'étend jusqu'à Touggourt et Temacin. Le *Douar* ou village éloigné d'un kilomètre du bordj, compte un millier d'habitants, tous de la race Saharienne; il est situé au milieu d'une forêt de 80,000 palmiers.

Au dîner, nous pûmes nous croire transportés en pleine Europe : table fort bien mise, garnie de

linge blanc, couvert irréprochable, et menu digne d'un restaurant de Bruxelles. Le voici à titre de curiosité :

Potage gras au vermicelle
Bœuf bouilli aux légumes
Salmis de lièvre
Croûte de choucroûte
Gigue de gazelle
Salade
Marrons glacés, mandarines
Dessert

Le tout arrosé d'un bon vin de Chablis.

Nous ne pouvions tomber en plus agréable société.

Outre les officiers de passage et un jeune couple parisien, nous eûmes la chance d'y rencontrer le fameux ingénieur-hydrographe *Jus*, officier de la Légion d'honneur, qui préside depuis nombre d'années, aux sondages et aux creusements des puits artésiens dans le désert. Cet homme est la providence du pays : les Arabes l'appellent « le Père des eaux » et lui ont voué un véritable culte.

C'est un savant de premier ordre, dont la conversation pleine d'entrain nous fit passer une soirée charmante. Elle roula tout naturellement sur la multiplication des oasis et sur le creusement des puits artésiens dans le Sahara.

Nous aussi nous avons travaillé, avec l'*Abbé Boulangé*, à capter des eaux alimentaires pour Audenarde, et nous écoutâmes les dissertations de l'éminent hydrologue français avec le plus vif intérêt.

« Les Arabes, de tout temps, ont construit des puits artésiens et voici comment ils s'y prennent :

« Ils commencent par creuser au centre du terrain à irriguer, un trou profond de quatre à cinq mètres, qui se remplit aussitôt d'une eau épaisse, appelée *ma fessed* (eau pourrie), provenant de la nappe ascendante que l'on rencontre toujours à cette profondeur.

Ils vident ce trou à l'aide de petits seaux en cuir ou en feuilles de palmier, et, au moyen de troncs de palmier ils procèdent au coffrage. Ce travail achevé, ils plantent à droite et à gauche de l'ouverture, deux troncs de palmier inclinés l'un vers l'autre, reliés en haut par une forte traverse horizontale à laquelle sont fixées deux cordes; à l'une d'elles pend le *Kouffa* (panier) destiné à enlever les déblais; l'autre sert d'échelle à l'ouvrier.

« Ces travaux préliminaires achevés, un puisatier descend dans l'excavation, muni d'un instrument en forme de houe, appelé *fæs,* et avec ce faible outil, il entreprend de percer la couche de calcaire gypseux qui gît sous la couche d'argile.

« Le puisatier, qui travaille sans lumière au fond du puits, est exposé à des grands dangers ; il arrive qu'on le retire asphyxié par des gaz délétères ou encore par l'eau qui, aussitôt la couche dure percée, se précipite avec une telle violence que le malheureux n'a pas toujours le temps de remonter (1). »

« Mais ces puits offrent de graves inconvénients. L'un des plus fréquents est l'obstruction de *l'œil souterrain* (nom que les Arabes donnent au trou pratiqué dans la roche super-artésienne) par les sables provenant soit de la couche aquifère, soit des coups de vent à la surface du sol. Il faut alors descendre au fond du puits et déblayer le passage rocheux qui met le puisard en communication avec la nappe. C'est une opération d'une difficulté et d'un péril extrêmes, et qu'une corporation de plongeurs, que l'on désigne sous le nom de *Kertassa,* se charge d'exécuter.

« La profondeur moyenne de ces puits est de 120 à 130 pieds. Les hommes voués à ce pénible

---

(1) M. V. LARGEAU, *Le Sahara Algérien.*

travail forment des brigades ayant chacune son chef ; chaque plongeur va à son tour remplir un Kouffa de sable, et reste, pour cela 3 ou 4 minutes sous eau ; s'il attend davantage pour remonter, le plus hardi de ses compagnons se hâte d'aller le repêcher, et le plus souvent ne ramène qu'un cadavre.

« Le trajet des plongeurs s'effectue, avons-nous dit, au moyen d'une corde fixe qui leur sert à se haler, soit pour descendre, soit pour monter.

« Avant de plonger, le Kertassa s'assure que le Kouffa qu'il va remplir est bien au fond et placé à sa convenance; il vérifie que la corde de ce panier n'est point entortillée dans celle qui lui sert d'échelle. Alors seulement il entre brusquement dans l'eau, se frotte vigoureusement la tête et la poitrine, appuie sur la cire qui bouche hermétiquement ses oreilles, et reste ensuite immobile pour attendre que l'oppression produite par la fraîcheur de l'eau ait totalement disparu.

« Le plus grand silence règne autour de lui ; il prie avec ferveur, tout bas ; il essaie ses poumons par de longues aspirations, et, jetant un dernier regard vers le ciel, prononçant le nom d'Allah, comme suprême invocation, il se laisse couler dans le gouffre !

« Au bout de 3 minutes, en moyenne, la corde se raîdit avec un léger mouvement d'oscillation ; le Kouffa, rempli de déblais, est vivement retiré et la tête du plongeur apparaît à l'orifice du puits. On le saisit, à moitié asphyxié et étourdi, on le soutient dans l'eau afin qu'il respire quelques instants, puis on le retire et on le mène près d'un bon feu pour réchauffer ses membres engourdis en attendant que son tour revienne.

« Un autre Kertassa a déjà repris sa besogne.

« Les cas d'asphyxie sont assez rares ; ils ne se

produisent guère que chez les novices qui, souvent au début, sont pris de violents crachements de sang.

« Chaque brigade de Kertassa comprend de 6 à 8 hommes.

« Leur travail est payé à raison de 50 centimes par Kouffa rempli et amené. Chaque plongeur n'enlève que 5 ou 6 Kouffas au plus dans une journée.

« Les puits ont généralement besoin d'un curage tous les 3 ou 4 ans ; on en retire en moyenne 250 à 300 Kouffas de sable. » (1)

Ces puits, si chèrement conquis, durent peu. Le boisage pourrit, les terres s'éboulent, et le sable obstrue l'orifice intérieur, résistant aux travaux des Kertassa. Les eaux tarissent et, comme conséquence, les oasis se dessèchent, les palmiers meurent et, finalement, les douars construits sous leurs ombrages, se dépeuplent.

Tel était le cas pour beaucoup d'oasis avant l'occupation française. Mais depuis, les choses ont changé de face.

« Dès 1855, M. l'ingénieur Jus arriva à *Tamerna*, près de Touggourt, avec une équipe de sondeurs de Philippeville.

« Le premier coup de sonde fut donné au commencement de mai 1856 et, le 16 juin suivant, une véritable rivière, fournissant 4010 mètres-cubes par minute, s'élança des entrailles de la terre!

« La joie des indigènes fut immense; la nouvelle de ce forage se répandit dans le sud et l'on vint de très-loin pour voir cette merveille.

« Dans une fête solennelle, le marabout avait béni la source nouvelle et lui avait donné le nom de *Fontaine de la Paix*.

---

(1) Le Commandant V. COLOMIEN, *Voyage dans le Sahara Algérien*.

« A la même époque, l'oasis de *Sidi-Rached* (que nous verrons avant d'arriver à Touggourt) dépérissait à vue d'œil. Les puits avaient tari, des dunes de sable envahissaient les cultures. L'oasis était perdue. Les indigènes avaient essayé de creuser un nouveau puits, mais à 40 mètres de profondeur ils avaient rencontré un banc de gypse qu'ils ne pouvaient percer.

« M. Jus arrive : les tubes sont descendus dans le puits abandonné, le trépan perfore la couche de gypse et, au bout de quatre jours de travail, une colonne d'eau, donnant 4300 litres à la minute, jaillit à la surface du sol. L'oasis était sauvée.

« On devine la joie des habitants; mais, fatalistes incurables, ils remercient le dieu de Mahomet d'avoir permis que les Français terminassent le puits, dont sa colère avait interdit l'achèvement aux disciples de son prophète.

« Après ces sondages, M. Jus fut engagé dans le bassin fertile situé entre Batna et Biskra.

« Il fut remplacé dans le Sahara par son élève, M. Lehaut, sous-lieutenant des Spahis, chargé d'opérer des forages dans la steppe que nous venons de traverser entre Biska et le *Chott Mel' R'ir.*

« Il y creusa trois puits et mourut de fatigue en 1860.

« M. Jus revint dans son cher Sahara et ne l'a plus quitté que par intervalles.

« Le nombre de puits qu'il y a creusés est considérable et à juste titre il mérite le nom de « Père des eaux ».

« Les conséquences de ces forages artésiens dépassent toute prévision. Exécutés dans le désert sur des points convenablement choisis, ils servent d'étapes et de bivacs aux voyageurs et aux colonnes qui pénètrent dans ces solitudes : tels sont les puits que nous avons vus à *Saada, Chegga, Om-el-Thiour,*

Ourir, M'raïër, Ourlana, etc., sur la piste de Biskra à Touggourt.

« Les puits artésiens forés par les Français dans les oasis, en augmentent l'étendue ; les nouveaux terrains qu'ils arrosent sont préparés à la plantation des dattiers qui produisent des fruits au bout de huit ans. Sous leurs ombrages, d'autres arbres fruitiers prospèreront, et la culture hivernale de l'orge et des légumes d'Europe contribuera au bien-être des populations indigènes.

« Sans être taxé d'exagération, on peut prévoir l'époque où une forêt de palmiers non interrompue, s'étendra d'El-Kantara à Ouargla, la dernière oasis du sud soumise à la domination française » (1).

Mais la nuit est venue.

L'œil de bœuf de notre casemate donne sur le bivac des troupiers, où les joyeux pioupious de France chantent, à plein gosier, les airs du pays. L'un d'eux, doué d'une fort jolie voix, dit, d'une façon charmante, l'air bien connu des *Dragons de Villars :* « Ne parle pas, Rose je t'en supplie.... »

(*A suivre*) P. RAEPSAET

(1) CHARLES MARTINS, *Du Spitzberg au Sahara.*

PETITE CHRONIQUE

Les bureaux de *La Lutte*, revue catholique d'Art, sont transférés de la *Place Van Meyel, 15* à la *rue Franklin, 114*, à Bruxelles.

M. Sully-Prudhomme nous menace d'un poème sur Descartes.

Mené par une récente maladie tout près du cercueil, M. François Coppée a reconquis la Foi de ses jeunes années. Qu'il en reçoive ici nos cordiales félicitations.

« Où sont les pornographes? Je ne les aperçois guère dans le monde où nous vivons. Et s'ils existent quelque part, c'est dans des coins où ils se tiennent cachés et d'où ils exercent vraiment peu d'action sur leurs contemporains. Jamais, à aucun moment de l'histoire littéraire, il n'y a eu un moindre déploiement de pornographie. » Cette opinion, exprimée par M. Ledrain, traducteur de la Bible, ne saurait surprendre sous la plume d'un critique suivant lequel l'*Aphrodite* de M. Pierre Louys, « œuvre naïve de romantique, sent d'une lieue Châteaubriand et Velléda! » Elle étonne moins encore dans la bouche d'un défroqué.

Un rapport récent publié par la Bibliothèque universelle semble établir qu'en Allemagne l'œuvre la plus populaire et la plus lue est le *Guillaume Tell* de Schiller, puis l'*Hermann et Dorothée* de Goethe; suivent *Ivanhoé*, *Pickwick* et Shakespeare.

Une enquête semblable faite en Belgique serait assurément curieuse : je doute qu'elle constate le triomphe de chefs-d'œuvre.

Un jeune poète de la rive gauche, M. René Le Clerc, quelque peu connu en littérature sous le pseudonyme de René de la Villoyo, s'est empoisonné, le 26 septembre, en avalant une forte dose de cyanure de potassium. Les manuscrits de ce malheureux disciple d'Escousse ne témoignent d'aucun génie.

Il fut victime, comme tant, de cette prétendue « dignité d'artiste », qui lui interdisait de « faire autre chose » que de la littérature. M. Marcel Prévost émet, à son sujet, ces réflexions sensées : « J'ai lu que René Le Clerc avait écarté le travail à côté, le travail ennuyeux et sans gloire, mais qui fait vivre, — parce qu'il le jugeait indigne de lui et ne voulait pas prostituer sa plume d'artiste à griffonner des copies ou à conter des faits-divers. Si le renseignement est vrai, le pauvre garçon fut bien mal conseillé par l'amour-propre. Comment ne comprit-il pas que ces besognes, pour *né*glorieuses qu'elles semblent, sont justement d'autant plus respectables qu'elles sont sans gloire? Et qu'il n'est point de plus réel dévouement à « la Muse » que de lui gagner son pain en de rudes travaux? Ils ont perdu une des plus saines sensations de la jeunesse littéraire, ceux qui, la journée de bureau ou de reportage enfin terminée, n'ont pas couru, comme à un rendez-vous d'amour, au poème, au drame, au conte pieusement élaboré dans la solitude. Et ceux qui furent les fervents de tels rendez-vous, plus tard, sans doute, en regretteront l'émouvante joie, quand ils auront, pour travailler, à choisir entre toutes les heures de la journée et que l'œuvre ne sera plus la maîtresse caressée dans le mystère, mais la compagne avérée, légitime, avec ses exigences et sa monotonie officielles. Non, il ne faut pas rougir, jeune homme de lettres, d'être en même temps, pendant vos années d'apprentissage, Floridor et Célestin. Choisissez même, parmi les besognes aptes à vous faire vivre, les plus humbles, les moins artistiques, celles que vous pouvez accomplir presque sans user de pensée, celles, en un mot, qui ne seront pas une « fuite » intellectuelle; réservez jalousement tout votre effort pour l'œuvre aimée. Et, si le succès vous sourit, n'ayez point honte d'avoir été humble pion, humble reporter, humble employé. « Ce labeur accompli, il est permis d'en être fier : « s'il est vrai que Murat aurait pu montrer avec quelque orgueil son « fouet de postillon à côté de son sceptre de roi, et dire : « Je suis « parti de là. » (Victor Hugo.) »

L'éditeur Lacomblez prépare, pour bientôt, une édition nouvelle et complète des poèmes d'Albert Giraud : *Hors du Siècle*. On annonce, d'autre part, un nouveau volume d'Albert Samain, le poète du *Jardin de l'Infante*, et, chez Deman, *Le Mendiant ingrat*, de démolissants mémoires de la vie littéraire, par Léon Bloy, tortionnaire de lettres.

Cueilli dans les *Sérénités* d'un poète nouveau, M. Léonce Dupont, ce sonnet :

L'Abreuvoir

Encore un jour passé sans joie; encore un soir
Tombant sur ma douleur bientôt ensevelie,
Soir dont s'exhalent l'âme et la mélancolie,
Comme les lourds parfums d'un mystique encensoir.

Près de la ferme, seul, je m'arrête pour voir
Les robustes chevaux à la croupe polie,
Courbés sous le fardeau de la tâche accomplie,
Descendre lentement vers l'antique abreuvoir.

Que ne suis-je, perdu dans une ombre mortelle,
L'être inconscient, l'être infirme qu'on dételle,
Qui marche sous les yeux vigilants d'un gardien,

Accomplissant comme eux des tâches ignorées,
Mais pouvant boire après l'effort quotidien...
Je vous envie, hélas! brutes désaltérées!

Notre ami Henry Carton de Wiart étrille verveusement, dans *L'Art moderne*, et dénonce à M. le Ministre des Beaux-Arts, sous ce titre : *Les Cosaques de la Meuse*, les désastreux vandales qui, sous prétexte de progrès, opèrent dans nos plus magnifiques sites nationaux. Après avoir signalé les sacrilèges « travaux d'art » qui, récemment, ont défiguré, en plusieurs endroits, pour l'allégresse des ingénieurs, la vallée de la Meuse, il annonce ainsi les nouveaux attentats projetés :

« Et ne vous figurez pas qu'on veuille s'arrêter en si beau chemin! Non pas! Tout ce qui a été perpétré jusqu'ici ne vous donne qu'un faible avant-goût des joies artistiques que nous réservent Messieurs des ponts et chaussées! Cette bande diplômée a sur les fleuves sinueux des conceptions bien nettes, qu'elle entend appliquer « scientifiquement ».

« Il s'agit de corriger cette nature fantasque et de donner une leçon sévère au Grand Dessinateur qui s'est permis de méconnaître les règles de la géométrie rectiligne!

« Songez donc! Un cours d'eau de première classe qui, au lieu de suivre son plus court chemin, — qui est la ligne droite, n'est-ce pas? — s'avise de muser en route, de coqueter à tous les tournants, de s'attarder aux rochers des montagnes et aux fleurs des prairies?

« A quoi bon, je vous le demande un peu, ces îles, ridicules excroissances qui ne servent qu'à gêner la navigation?.. Est-ce que nous faisons des îles dans nos canaux, nous? Non, n'est-ce pas? Qu'on

rase les îles! Et ces courbes fastidieuses? Qu'on les entaille! Et ces rives irrégulières, envahies par les végétations parasitaires? Parlez-nous des grands égoûts modernes, d'une profondeur toujours égale, aux berges de pierre strictement parallèles. Voilà des travaux qui font honneur au siècle! Et n'avons-nous pas tous les procédés qu'il faut pour réaliser un de ces exemplaires de la science hydraulique? Des dragues et des perforateurs, des explosifs et des scaphandriers?

« J'exagère, dira-t-on! Que celui qui m'adresse ce reproche se fasse exhiber les plans imaginés par ces farouches orthopédistes de la Meuse!

« Tous les beaux sites y passent... et y restent! Dès la frontière, au *Bac du Prince*, c'est un îlot sauvage qui jaillit du fleuve comme un vrai bouquet d'ajoncs, de graminées et de roseaux. Messieurs des ponts et chaussées, qui ne reconnaissent point à cet îlot une suffisante raison d'être, l'ont condamné à mort. A mort aussi, l'île d'Hastières qui conservait encore quelque charme à un bief déjà abîmé et ménageait aux baigneurs et aux canotiers un bras de rivière propice.

« Au tournant de Freyr, c'est une majestueuse prairie en « demi-lune », demi-lune qui sera réduite à n'être plus qu'un « dernier quartier ».

« Un peu en aval, c'est la charmante île de Moniat qui émerge de la Meuse comme un grand cœur de verdure. A la chaudière, l'île de Moniat!

« Anhée, Rouillon se permettent aussi de mépriser la ligne droite. On les entamera dans le vif!

« Le délicieux archipel de Godinne est « dans le chemin », n'est-ce pas? A la chaudière, l'archipel de Godinne!

« Voilà pour la haute Meuse. En continuant le cours du fleuve, ce sont, à chaque coin, d'autres victimes marquées par d'autres holocaustes. »

Nous regrettons vivement de ne pouvoir ici reproduire en son entier le cinglant réquisitoire de notre distingué collaborateur contre les Barbares, destructeurs de la Beauté patriale. Il est fort à craindre, hélas! que ces protestations éloquentes n'empêchent aucune des dévastations résolues. Tout au plus leur auteur y gagnera-t-il d'être, par les Béotiens de la Presse et quelque amateur de « bonne soupe » du Parlement, qualifié d'*esthète*. C'est un sort enviable, dont nous le félicitons d'avance, cordialement.

M. l'abbé Charbonnel a décidément jeté le froc aux orties. A quand la noce?

M. D.

LES LIVRES

Arnold Goffin : *Hélène:* Bruxelles, Lamertin, éditeur. — *Le Thyrse*, proses florencées; Bruxelles, Vos, éditeur.

« Hélas! vous êtes trop subtil, cher Delzire, » reproche au jeune homme compliqué qu'elle aime et qui va fuir l'amour, l'Hélène ingénue, altière et douloureuse du roman de M. Goffin. Ce grief est le nôtre contre un écrivain au rare talent, qui pèche, à l'exemple de son héros, par excès de subtilité. Psychologue, il pénètre, avec une implacable lucidité, en leurs phases multiples, les tragédies sentimentales. Je ne sais point d'analyste plus perspicace, plus aigu, plus méticuleux. Son investigation passionnée, ardente, plonge aux plus secrets abîmes du cœur; il *attrape* les plus fugitives nuances du sentiment.

Au service de sa psychologie désenchantée, l'artiste met une prose éclatante et fiévreuse, somptueuse et retorse. Les complexités inouïes de la forme s'apparient logiquement à celles de la pensée. Abondant en images neuves et belles, M. Goffin est le styliste le plus exaspéré d'un âge fertile en virtuoses. Il a la hantise maladive de l'écriture. Jamais il ne juge sa phrase assez inédite et torturée, assez évocateur et précis son verbe, ses épithètes assez nombreuses et intenses. Il accumule trop de couleurs et de sonorités, trop d'orfrois et de gemmes. Son faste verbal éblouit jusqu'à la fatigue, jusqu'à l'énervement. Si une page émerveille, dix déconcertent; et l'on finit par implorer de l'écrivain un peu de simplicité. N'est-il pas le traducteur des *Fioretti?*

Nous transcrivons, à l'appui de ces éloges et de ces réserves, une brève prose des *Syrtes*, moins tourmentés de forme, en général, qu'*Hélène :*

Mers

« Une farouche et pesante nuée d'un bleu violent obstrue l'horizon, fronton d'orage qui s'effrange, encadre de bougeantes colonnades. Le vertigineux portique sur les fûts duquel un parvis blême semble renvoyer de sépulcrales et livides lueurs...

Navrées et terrifiées, les eaux tournaient sur elles-mêmes comme en quelque cuve énorme : bitume, bronze liquide où, parfois, bouillonnent des veines d'un éblouissant et subit acier...

Mais voici s'improviser la débâcle nébulaire : un incendie étouffé, aux âcres et abondantes fumées, consume les aériennes architectures qui se dissolvent, foudroyées d'explosions et d'éclairs; puis de funèbres vapeurs jaunâtres, blanches ou grises s'échafaudent dont le vent bouscule et déchire les instables ordonnances...

Le ciel assombri se couvre d'un dais mortuaire, brouillard violacé, larmé d'incertaines étoiles et que la tempête furieusement secoue... La

mer stricte et ténébreuse use et polit les dalles de la digue, préméditant de rouler aux plis visqueux, dans le souple et bruissant linceul, brodé d'écume et d'argent, de ses ondes, les pâles cadavres, épaves misérables du naufrage... »

M. D.

CHRONIQUE HISTORIQUE

Mémoires et Souvenirs

Général Mis DE MALEYSSIE, *Mémoires d'un officier aux gardes françaises,* publiés par M. G. Roberti, 1 vol. in-8°. (Paris, Plon.) — LENÔTRE, *Marie-Antoinette,* 1 vol. in-8°. (Paris, Perrin.) — *Mémorial de J. de Norvins,* publié par L. DE LANZAC DE LABORIE, tome III. (1 vol. in-8°, Paris, Plon.) — *Souvenirs militaires du baron de Bourgoing,* publiés par le baron P. DE BOURGOING, 1 vol. in-18. (Paris, Plon.) — *Mémoires du colonel Combe,* 1 vol. in-18. (Paris, Plon.) — W. LAWRENCE, *Mémoires d'un grenadier anglais,* traduits par H Gauthier-Villars, 1 vol. in-18. (Paris, Plon.) — Général comte DE SAINT-CHAMENS, *Mémoires,* 1 vol. in-8°. (Paris, Plon.) — Maréchal DE CASTELLANE, *Journal,* 5 vol. in-8°. (Paris, Plon) — Général comte DE FLEURY, *Souvenirs,* tome I, 1 vol. in-8°. (Paris, Plon.) — Général DU BARAIL, *Mes souvenirs,* 3 vol. in-8°. (Paris, Plon.) — CH. DUBAN, *Souvenirs militaires d'un officier français,* 1 vol. in-18. (Paris, Plon.) — Comtesse DASH, *Mémoires des autres,* 6 vol. in-18. (Paris, Librairie illustrée.) — A. NICOLETTI-ALTIMARI, *Fra gli Abissini,* 1 vol. in-12. (Rome, Vogherà.)

LES événements les plus anciens en date, racontés dans les différents volumes de mémoires que nous allons présenter à nos lecteurs, remontent aux premiers jours de la Révolution française et sont narrés par un ancien officier de l'armée royale, le marquis de Maleyssie. L'auteur, issu d'une famille de très ancienne noblesse, remplissait en 1789 les fonctions de sous-lieute-

nant en premier aux gardes françaises, corps privilégié jadis d'une fidélité éprouvée, mais auquel la maladresse de beaucoup de ses chefs avait fait perdre tout sentiment de devoir et de discipline, et qui devait fournir aux partis du désordre ses premières recrues militaires. Les troubles du début passés, le marquis prit du service dans l'armée de M de Bouillé qui se l'attacha comme aide de camp; il assista en cette qualité à l'attaque de Nancy, puis il se rendit à Sedan pour y remplir encore les fonctions d'aide de camp, mais cette fois près du général de Plantade. Ses opinions royalistes le contraignirent bientôt à émigrer et, la guerre paraissant imminente, il alla se mêler au rassemblement de Graven-Macheren. Peu après, il pénétra, déguisé en garçon chirurgien, dans le midi de la France, afin d'étudier les moyens que les royalistes pourraient employer pour faire de ces contrées la base de leurs opérations. Sa mission ne produisit aucun résultat, grâce à l'impéritie de M. de Calonne. Lorsque, quelques semaines plus tard, le duc de Brunswick envahit la France, le marquis le suivit avec l'armée des princes. Après la désastreuse retraite que provoqua Valmy, M. de Maleyssie entra au service de l'Angleterre et fit, dans les armées de cette nation, les campagnes de 1796 et 1797 en Hollande et à Saint Domingue, ainsi que celles de 1800 et de 1801 en Portugal. Rayé de la liste des émigrés en 1802, il refusa toute dignité dans les armées impériales et ne reprit l'épée qu'à la Restauration. Celle-ci lui conféra le grade de colonel de la légion départementale de l'Indre. En 1820, frappé d'une attaque d'apoplexie, il dut donner sa démission de ces fonctions et fut nommé maréchal de camp honoraire. Il vécut encore jusqu'au 11 novembre 1851 et mourut âgé de quatre-vingt-sept ans et sept mois.

Les mémoires du marquis de Maleyssie n'embrassent qu'une très courte période de son existence. Ils com-

mencent en 1788 et se terminent aux journées qui succèdent à la bataille de Valmy.

D'une lecture agréable, bien que d'un moyen intérêt, ces souvenirs ne sont pas de ceux qui fournissent à l'historien un grand contingent de faits inédits ou qui éclairent son jugement d'une lumière nouvelle ou plus intense. A part des incidents qui lui sont personnels, tout ce que raconte l'auteur était connu. Cependant, il y a çà et là quelques pages qui méritent d'être signalées, telles celles qui décrivent la défection des gardes françaises à la veille de la prise de la Bastille, l'insurrection militaire de Nancy, la fuite de Louis XVI à Varennes. Elles donnent de ces événements un récit destiné non pas à transformer l'opinion à ce sujet, mais néanmoins utile à consulter pour l'histoire des temps révolutionnaires.

Ses mémoires semblent révéler chez le marquis de Maleyssie un esprit assez chagrin, mécontent, d'amère critique. C'est la première impression qu'on éprouve en les lisant. Mais, quand on réfléchit, on doit reconnaître que cet esprit chagrin n'est autre chose qu'un esprit de stricte justice, car la plupart des appréciations qu'émet l'auteur sont aujourd'hui ratifiées par nos historiens contemporains les plus impartiaux.

Le marquis de Maleyssie, fidèle serviteur de Louis XVI, apprécie sévèrement les révolutionnaires, mais il apprécie sévérement aussi les princes et les émigrés qui, — la chose a été prouvée à suffisance, — sous la couleur de défendre leur souverain, ne servaient que trop souvent d'égoïstes intérêts, ou compromettaient la cause de la royauté par leur incapacité, leur imprudence ou leur légèreté. Il est dur, mais est-il exagéré, le tableau que M. de Maleyssie trace de l'émigration à Coblentz :

« Avant ma course dans le Midi, je m'étais toujours éloigné de Coblentz, et depuis je regrettai plus d'une fois le séjour forcé que j'y avais fait. Dans l'éloignement,

du moins, j'aurais pu me persuader que les déclamations contre cette cour étaient exagérées; mais je l'ai vue de trop près, pour ne pas dire que Coblentz fut la Capoue des Français. Le luxe, le jeu, la débauche, les intrigues, l'intérêt personnel, l'ambition, la hauteur, la sottise, l'égoïsme, la mauvaise foi y régnaient avec autant d'empire que dans aucune autre cour de l'Europe. Chacun y flattait la passion des maîtres, chacun ne songeait qu'à son intérêt particulier. Sans cesse on trompait les princes, en leur déguisant la vérité pour ne leur laisser voir que ce qui pouvait les flatter davantage. Les femmes conduisaient tout, et celles qui conduisaient, éloignées elles-mêmes du chemin de la vertu, ne pouvaient qu'égarer. Encore, si elles eussent trouvé dans leurs cœurs cette espèce d'héroïsme qui fait préférer à tout la gloire de ce qu'on aime, elles eussent été moins dangereuses; mais non, ces femmes n'étaient qu'intrigantes et avaient tous les défauts de leur sexe, sans en avoir les qualités; et ces femmes ont fait un tort cruel aux princes, elles les ont avilis aux yeux des nations étrangères, et le luxe insolent qu'elles affichaient a fait plus d'une fois refuser les secours que les princes sollicitaient.

« Les gens qui composaient la maison des princes ne mettaient pas une plus grande délicatesse dans leur conduite. Presque tous plus riches que la majeure partie de la noblesse française émigrée, ces messieurs faisaient revivre à Coblentz les droits de leurs charges à Versailles, et toutes leurs dépenses étaient payées par les princes. Pouvaient-ils cependant ignorer que les princes n'avaient rien par eux-mêmes, que les secours qu'ils recevaient appartenaient à toute la noblesse malheureuse, et que c'était du sang de cette noblesse malheureuse qu'ils s'engraissaient par leurs odieuses prétentions et leurs infâmes rapines. J'en ai dit assez pour que tout honnête homme en souffre. Je tairai plusieurs traits particuliers, mais je dirai que Coblentz, qui n'aurait dû présenter

que l'esprit du camp de l'honneur et de la vertu, offrait celui de la cour la plus corrompue. »

Les émigrés se figuraient que les Français, las déjà du gouvernement révolutionnaire, les auraient reçus à bras ouverts, que plus de la moitié de l'armée se serait jointe à eux et qu'ils auraient fait vers Paris une marche triomphale. Ils le croyaient et ils le disaient. Ils le disaient même d'une manière qui devait éloigner d'eux presque tous ceux qui auraient pu vouloir se rallier aux princes. « Ils oubliaient que la clémence est la première vertu d'un vainqueur, la véritable couronne dont il doit orner son front. Ils oubliaient que le pardon des injures est la première vertu, le premier devoir qu'impose la religion pour le rétablissement de laquelle ils allaient combattre, et, fiers des succès futurs dont ils repaissaient leur imagination, ils ne remplissaient toutes les lettres qu'ils écrivaient en France que de leurs menaces de prochaines vengeances, de leur volonté que tous les dégâts commis chez eux, que tous les droits arriérés leur fussent à l'instant payés; ils tuaient tout, brûlaient tout, et ne parlaient que du rétablissement entier de l'ancien régime à des peuples, injustes sans doute dans leurs plaintes, mais qui avaient cru cependant avoir à en former. Etait-ce ainsi qu'on pouvait les ramener et se faire désirer par eux? En renouvelant leurs craintes, on provoquait nécessairement leur désespoir; mais le Français est toujours Français, toujours extrême et inconséquent. »

Ces quelques lignes donnent une idée exacte de la manière dont de Maleyssie jugeait les émigrés. Quiconque a étudié leur histoire ne lui reprochera pas de se montrer injuste.

La guerre est une horrible chose, car, à ses tristes conséquences naturelles et inévitables, s'ajoute tout un cortège de maux que fait surgir la suppression presque de tout frein aux passions humaines. Le pillage, l'as-

sassinat, d'autres excès encore, sont les compagnes trop habituelles du soldat. Peu d'armées sont indemnes de ces vices, même dans les guerres les plus modernes entre peuples qui se disent très civilisés. On peut en citer de tristes exemples. Les armées prussiennes surtout se signalèrent pendant les campagnes de la Révolution et de l'Empire par leurs instincts véritablement barbares. Le lieutenant anglais Woodberry, dans ses souvenirs, le comte Pozzo di Borgo, dans sa correspondance diplomatique, stigmatisent leur conduite pendant l'invasion de la France après Waterloo. Je cite ces deux écrivains, parce qu'ils étaient alliés des Prussiens et que leur témoignage ne peut être pour cette raison mis en doute. En 1792, un autre de leurs alliés, le marquis de Maleyssie, donne aussi quelques exemples de leur fureur sanguinaire et dévastatrice.

« Ce fut le 23 septembre (1792) au matin que l'armée prussienne quitta le camp de la Lune pour venir établir son quartier général à Hans, village appartenant à Mme de Dampierre, veuve de celui qui fut massacré à la portière du Roi au retour de Varennes. La veille, un détachement prussien fut envoyé prendre possession du village et marquer le logement du Roi dans le château de Mme de Dampierre. Non seulement le village fut pillé, mais le château qu'habitait Mme de Dampierre le fut aussi ; elle y courut risque de la vie, et la femme de chambre reçut sur la tête un coup de sabre qu'un soldat prussien portait à la petite de Dampierre, que sa mère tenait par la main pour se sauver. Cette jeune femme fut obligée, pour fuir, d'emprunter des habillements à une paysanne de son village. Elle erra quelque temps dans les champs, où elle fut recueillie par des chasseurs autrichiens de Leloup, qui la ramenèrent chez elle et la défendirent courageusement toute la nuit contre la fureur des soldats prussiens.

« Le lendemain, le roi vint habiter ce château et vit l'état affreux dans lequel il était. Le coupable était

sans doute bien facile à trouver, puisqu'on savait l'officier qui commandait le détachement et qu'il devait répondre de la conduite de sa troupe : mais on ne s'en mit point en peine. Toute la grâce que le roi fit à Mme de Dampierre fut de lui faire restituer trois des quatre chevaux qui lui avaient été pris, et, quand le village fut totalement pillé, le duc y fit afficher un manifeste qui promettait sûreté des personnes et des propriétés à tous ceux qui ne se défendraient pas. N'était-ce pas une dérision ? Les profanations, les horreurs qui se commirent dans l'église du village sont au-dessus de toute imagination. Non seulement les vases sacrés furent pillés, mais les soldats prussiens éventrèrent même les statues de la Vierge et de deux saints, pour voir s'il n'y avait pas d'argent caché. La force de la vérité m'oblige à dire que ce village et ceux des environs, qui, deux heures après l'arrivée des Prussiens, n'offraient plus que le désolant spectacle de la désolation et du pillage, présentaient à notre arrivée l'image de l'abondance et du bonheur, quoiqu'ils eussent été plusieurs jours occupés par l'armée patriote. »

Pour l'histoire intérieure de la Révolution, nous n'avons à signaler qu'un volume, l'ouvrage sur *la Captivité et la Mort de Marie-Antoinette*, dans lequel M. Lenôtre, un curieux des choses révolutionnaires, a recueilli les récits de ceux qui virent la Reine de près pendant sa douloureuse prison du Temple et de la Conciergerie. Ces récits sont ceux de Dufour, un inconnu, de Daujon, commissaire de la commune, de Turgy, garçon employé au Temple, du municipal Goret, de Lepitre, professeur de rhétorique, de Moelle, membre de la commune, de Rosalie Lamorlière, pauvre servante à la conciergerie, héroïne de dévouement et de délicatesse, de Mgr de Salamon, internonce à Paris, de la femme

Bault, épouse du portier de la conciergerie, de Melle Fouché, de l'abbé Magnin, de Chauveau-Lagarde, le défenseur de Marie-Antoinette, et de quelques autres encore.

A part la relation de Daujon, aucune autre ne se trouvait inédite, mais, publiées çà et là, elles étaient devenues introuvables et le public n'en connaissait guère que des extraits reproduits par quelques historiens. En les sauvant de l'oubli, M. Lenôtre a fait œuvre bonne, car maints de ces récits, dans toute leur simplicité, leur incorrection même, nous font connaître l'existence de la malheureuse souveraine bien mieux que les relations de ses meilleurs biographes. Ils idéalisent moins et donnent ainsi impression plus vécue des choses.

Au milieu des rééditions que la librairie historique jette chaque jour au lecteur, celle que l'on doit à M. Lenôtre est un des plus louables et des mieux réussies. Au texte de Dufour, Daujon, Turgy, etc., l'écrivain français a ajouté de nombreuses notes, qui contribuent largement à donner à son ouvrage une incontestable valeur. Ajoutons qu'un ravissant portrait inédit de Marie-Antoinette, que de nombreux dessins, ainsi qu'une impression élégante et soignée, font de ce volume un livre de luxe, qui sera recherché à la fois par les bibliophiles, les historiens et tous ceux sur lesquels la perspective d'une lecture agréable autant qu'utile exerce de la séduction.

Dans une de mes précédentes chroniques, j'ai analysé pour les lecteurs du *Magasin Littéraire* la publication du mémorial de Norvins, un des historiens de Napoléon. Je leur ai dit le vif plaisir que j'avais éprouvé à lire cet ouvrage. Le tome IIIe et dernier vient de nous être donné, et je ne puis que confirmer l'hommage que j'avais rendu à ses aînés. Il raconte la fin du

séjour de Norvins à Saint-Domingue, son entrée aux gendarmes d'ordonnance, sa participation à la bataille de Friedland, son rôle dans l'administration du royaume de Westphalie et le mariage de Napoléon. Le reste du manuscrit a été perdu, mais dans les appendices nous trouvons encore un curieux fragment sur Fouché, le sinistre duc d'Otrante.

Des tableaux de mœurs finement dessinés, des anecdotes spirituellement contées, des récits de combats menés d'une manière captivante, donnent à ce mémorial un intérêt qui ne faiblit à aucune page.

De Norvins était parti pour Saint-Domingue aux débuts du consulat, alors que les idées et les mœurs républicaines avaient encore grande puissance. Il revint à Paris en 1803, à la veille de la proclamation de l'Empire. Il resta stupéfait devant le changement radical opéré pendant son absence.

« Depuis trois jours que j'étais à Paris, je ne comprenais rien à ce que je voyais, ni à ce que j'entendais. C'était un changement total de décoration et même de théâtre, d'acteurs aussi depuis seize mois que j'étais parti. J'avais retrouvé en velours toutes les carmagnoles. Les chemises sanglantes des régicides et des proconsuls étaient garnies de dentelles ; Fouché, le mitrailleur de Lyon, avait le faubourg Saint-Germain dans ses salons. On allait à la cour chez le citoyen et la citoyenne Bonaparte. La botte était défendue aux civils, il fallait déjà les bas de soie et les souliers à boucles. J'avais laissé toute la haute société politique et aristocratique avec les cheveux à oreilles de chien, sans poudre, un habit large, carré, une grosse cravate, le gilet à revers débraillé, les pantalons collants dans des bottes à la Souwaroff. A mon retour, ce costume général ne désignait plus que les républicains et les royalistes forcenés, qui nommaient tout haut Bonaparte usurpateur : en effet, il avait déjà confisqué la Révolution

française à son profit et à celui de la France et de l'Europe. L'alliance des royalistes et des radicaux date de cette époque : on n'invente plus depuis longtemps, on se souvient. Ce qui me frappa surtout de la manière la plus désagréable, ce fut de voir la croix de la Légion d'honneur sur la poitrine de ceux qui avaient envoyé à l'échafaud tant de membres de la noblesse, par cela seul qu'ils en faisaient partie. Enfin, je retrouvai M. de Talleyrand marié avec une protestante : ce fut la petite pièce du grand drame du temps. Je me crus en pays étranger. »

J'ai parlé, à propos des mémoires du marquis de Maleyssie, des excès perpétrés par les soldats en temps de guerre. De Norvins nous donne à son tour plusieurs exemples des cruautés commises par les armées françaises et par leurs alliés. A propos de la prise d'un fort en Allemagne, il écrit : « J'arrivai à temps dans le fort, au milieu de cette scène de carnage, avec d'Espinchal et Labédoyère, pour sauver de la rage de nos pupilles, devenus des tigres, trois officiers prussiens, qui, blessés de coups de feu dès le commencement de l'action, recevaient les soins de leur chirurgien. Il nous fallut sur l'escalier croiser nos sabres avec leurs baïonnettes sanglantes, et je puis dire que ces officiers furent sauvés au péril de notre vie. Respect aux vaincus ! disait Napoléon : à plus forte raison quand ces vaincus étaient des blessés. »

Quelques pages plus loin, il raconte encore, en parlant de l'attaque d'une position retranchée non loin de Colberg : « Là je fus témoin d'abord du véritable héroïsme, ensuite de la barbarie des Italiens. Ils s'avancèrent l'arme au bras, sans tirer un coup de fusil, malgré le feu meurtrier de l'infanterie et de l'artillerie prussiennes ; ils arrivèrent ainsi au pied des retranchements : puis soudain, emportés comme par un ouragan, ils les escaladèrent, les franchirent la baïonnette

en avant, et poussant des cris sauvages et terribles, ils massacrèrent avec une férocité singulière tous les défenseurs de ces redoutes, officiers et soldats, refusant la vie à ceux qui se rendaient, égorgeant ceux qui étaient blessés et se baignant, je peux le dire pour l'avoir vu, avec une sorte d'ivresse bestiale dans le sang de leurs ennemis. Ils n'écoutèrent pas plus leurs officiers, à qui un tel carnage faisait horreur, que les cris de grâce des ennemis tombés devant eux. »

De Norvins raconte la guerre que vit Friedland; deux survivants de la grande armée, le baron de Bourgoing et le colonel Combe décrivent celle de Russie aux lugubres hécatombes.

Les mémoires de ces deux officiers n'étaient pas inédits. Publiés une première fois, il y a bon nombre d'années, ils ont été jugés dignes d'une impression nouvelle, ceux du colonel Combe dans toute leur intégrité, ceux du baron de Bourgoing pour leur partie militaire seulement.

Le baron de Bourgoing fut un des diplomates les plus distingués de la Restauration et de la monarchie de Juillet. Comme la plupart des jeunes gens de son temps, séduit par la gloire militaire, il avait pris du service dans les armées de Napoléon. Sa carrière de soldat se borna à la campagne de Russie et à celles qui aboutirent à l'abdication de Fontainebleau, mais ces quatre années passées sous les drapeaux suffisaient largement pour donner matière à d'intéressants souvenirs.

Je viens de dire que le baron de Bourgoing fut diplomate. Ses mémoires, rédigés au déclin de son existence, portent la marque de la mission pacifique qu'il eut à remplir. Son style est calme, d'une égalité parfaite, mesuré; même dans les passages où l'émotion, une émotion bien naturelle, se manifeste parfois, — rarement

cependant, — on sent toujours la modération d'un homme habitué à maîtriser ses impressions et à ne juger les choses qu'au point de vue objectif.

Les historiens apprécieront beaucoup ces souvenirs, mais le public en général, qui lit les mémoires militaires comme délassement, bien plus qu'en vue de s'instruire, et qui, par conséquent, se plaît aux récits imagés, leur préférera les mémoires du colonel Combe, mieux faits pour plaire à la masse des lecteurs. Ce n'est point que la valeur littéraire en soit bien grande : le style a des incorrections, des inégalités, mais il a aussi cet éclat particulier que sait donner au langage l'intensité des sentiments. Le colonel Combe a été profondément frappé par les événements dont il s'est trouvé le témoin ainsi que l'acteur et il traduit ses impressions en des narrations vivantes, pittoresques, exemptes de banalités. Les anecdotes, les épisodes se succèdent nombreux, donnant à ces souvenirs une captivante variété.

L'un de ces épisodes mérite d'être reproduit, il révèle une des mille horreurs des champs de bataille.

« Nous avions à notre gauche des lanciers polonais avec lesquels il y avait plaisir à combattre, quand ce n'eut été que pour admirer leur brillant courage et la fureur avec laquelle ils se précipitaient sur l'ennemi, partout où il se présentait et quelle que fût sa force. Dans un mouvement de flanc que nous fîmes pour suivre les tirailleurs et ne pas rester inutilement exposés au feu du canon, lorsque mes yeux cherchaient à percer le nuage de poussière et de fumée qui nous entourait, je me sentis saisir la jambe par deux mains qui s'y cramponnaient avec une force extrême.

J'étais sur le point de me débarrasser par un coup de sabre de cette vigoureuse étreinte, lorsque je vis un jeune officier polonais, d'une beauté remarquable, qui se traînant sur les genoux et fixant sur moi ses yeux ardents, s'écria :

– Tuez-moi, tuez-moi, pour l'amour de Dieu, pour l'amour de votre mère !

Je sautai à bas de mon cheval, je me penchai vers lui : on l'avait en partie déshabillé pour examiner sa blessure et ensuite abandonné parce qu'il était hors d'état d'être transporté. Il avait l'épine dorsale et le flanc coupés par un éclat d'obus, comme si on eût fait cette horrible blessure avec une faux tranchante.

Je frissonnai, et me précipitant à cheval :

— Je ne puis vous secourir, mon brave camarade, et mon devoir m'appelle, lui dis-je.

— Mais vous pouvez me tuer, reprit-il, c'est la seule grâce que je vous demande.

Une grande quantité de chevaux erraient dans la plaine ; j'ordonnai à un de mes chasseurs de me donner son pistolet et d'en prendre un autre dans la première fonte où il en trouverait ; et, le présentant tout armé à ce malheureux, je m'éloignai en détournant la tête.

J'eus cependant le temps de remarquer avec quelle joie féroce il se saisit de cette arme et je n'étais pas à une longueur de cheval qu'il s'était déjà fait sauter la cervelle.

Je ne pense pas avoir commis une mauvaise action, en lui rendant ce service, et, quoi qu'en puissent dire les rigoristes, ma conscience ne me l'a jamais reproché, car sa mort était certaine, et ses douleurs atroces. »

La question de savoir si le comte Rostopchine donna en réalité l'ordre d'incendier Moscou a été beaucoup discutée. L'affirmative ne serait pas douteuse, si l'on doit ajouter foi aux lignes suivantes, écrites par le colonel Combe : « Ce gouverneur de Moscou, usant largement de la carte blanche qui lui avait été donnée par l'empereur de Russie, avait ordonné l'évacuation de la ville, et pris toutes les mesures nécessaires pour assurer l'exécution de son incendie, œuvre barbare mais patriotique.

« Du reste, il donna lui-même l'exemple ; car j'ai

lu sur une pierre de taille, débris de son château incendié, ces mots tracés en langue française avec un charbon :

« *J'ai mis moi-même le feu à mon château, pour empêcher les chiens de Français de s'en rendre maîtres.*

« *Signé : Rostopschin.* »

Si, parmi les officiers qui ont participé aux guerres napoléoniennes, nombreux sont ceux qui ont laissé des mémoires, très rares sont au contraire les militaires de rang subalterne qui ont cru devoir fixer par écrit le souvenir de ce qu'ils avaient vu. Fricasse, Coignet, Bricard, François Lavaux, Henri Ducor, les voilà tous ou presque tous.

Ces mémoires de sous-officiers ou de soldats ont un charme qui réside surtout dans leur simplicité, condition essentielle d'ailleurs de leur valeur, car, — je partage l'avis de M. Gauthier-Villars, l'éditeur des mémoires de Lawrence –, si leurs auteurs se drapent dans des attitudes héroïques, ils tombent parfois dans le grotesque. Les récits de batailles, aux allures quelque peu épiques, ne nous manquent pas. Ce que nous cherchons dans les mémoires de ce genre, c'est un tableau fidèle de la vie du soldat, avec ses déboires, ses dangers, sa vulgarité même, et c'est ce en quoi nous satisfait pleinement le grenadier Lawrence, homme en quelque sorte illettré, exempt de poésie, auquel la victoire même n'inspire aucun accent enthousiaste et pour lequel un bon repas est le fruit le plus appréciable du triomphe.

J'ai déjà plus d'une fois, en ces pages, signalé quelques-unes des scènes d'horreur que provoque la guerre. Les mémoires de Lawrence enrichiront à ce point de vue cette chronique de plus d'un détail.

Les guerres d'Espagne et de Portugal furent les

plus horribles des temps modernes (1). Les Français y commirent d'atroces excès. Lawrence n'exagère nullement lorsque, parlant du Portugal après l'évacuation de cet Etat par les troupes impériales, il dit : « Leur pays avait été laissé par l'ennemi dans un état aussi déplorable que possible, car s'il avait été infesté par des myriades de sauterelles, la dévastation n'aurait pas été aussi grande. Pas une famille à qui la guerre eût complètement épargné les misères, les souffrances, les pertes cruelles et parfois irréparables, car bien des enfants avaient perdu leur père ou leur mère ou tous deux, et bien des parents avaient perdu leur fils, et la plupart aussi avaient été dépouillés par le pillage de la petite fortune qu'ils avaient péniblement amassée..... Lorsqu'ils (les Français) allaient fourrager et qu'ils trouvaient une famille ou un village essayant de protéger ses propres subsistances, ils tuaient les hommes, ne traitaient pas beaucoup mieux les femmes, et faisaient main basse sur tout ce qui avait quelque valeur. »

Les cruautés dont les Français se rendirent coupables leur attiraient de tristes représailles. Lawrence vit un jour des Portugais entourer un blessé d'un cercle de paille auquel ils mirent le feu. Lorsque le malheureux essayait de s'échapper du brasier, il était reçu à coups de fourche et rejeté au milieu des flammes.

L'armée anglaise, c'est un hommage qu'il faut lui rendre, fut remarquablement disciplinée et les scènes de pillage et de meurtre marquèrent rarement son passage au travers des pays théâtres de la guerre. Ce n'est pas que le soldat ne se laissât parfois entraîner à quelque maraude. « Je suis triste de devoir avouer aussi, écrit Lawrence, que nous n'étions pas sans avoir à notre charge quelques déprédations, mais nous ne

(1) Voyez l'article intitulé *La guerre d'Espagne* que j'ai publié dans la *Revue Générale* de 1896.

poussions pas la chose jusqu'à répandre le sang. » Lorsqu'un fait de ce genre parvenait à la connaissance des chefs, il était puni dans la mesure du possible et la victime du vol indemnisée.

Quand lord Wellington quitta l'Espagne, où il avait vu avec indignation les ruines de tous genres amoncelées par les armées impériales, il voulut éviter que la France ne subît la peine du talion et lança une proclamation défendant le pillage sous peine de mort

L'armée anglaise, pendant cette funeste guerre d'Espagne, eut pourtant à se reprocher une triste journée, c'est celle où elle prit d'assaut sur les Français Badajoz, une ville de ses alliés.

« Nos troupes, raconte Lawrence, trouvèrent la ville illuminée pour les recevoir ; néanmoins, on assista alors à toutes les horreurs ordinaires après la prise d'assaut d'une place forte : pillage, dévastation, destruction des habitations, scènes d'ivresse et de débauche. Je fus forcément tenu à l'écart de tout cela par mes blessures ; mais bien qu'étant alors au camp, situé à au moins à un mille de la ville, j'entendis distinctement les clameurs de la foule en délire, aussitôt que la canonnade et la fusillade eurent cessé. Le lendemain, je me traînai clopin-clopant dans la ville, m'appuyant sur la pique d'un sergent coupée à la longueur d'une canne, et là, vrai, j'assistai à un beau spectacle ! Des pièces de vin avaient été jetées au milieu de la rue, on les avait défoncées pour que chacun y pût boire l'aise, et quand les officiers essayaient de rétablir l'ordre en renversant autant de fûts qu'ils pouvaient, les hommes, alors complètement ivres, se couchaient pour boire à même au ruisseau qui roulait toute espèce de liqueurs. On faisait sauter les portes dans toute la ville, en haut et en bas des maisons, en plaçant le bout d'un fusil au trou de la serrure et de cette façon brisant celle-ci.

Je vis de mes propres yeux, ce matin-là, un prêtre traîné nu dans la rue et fouetté par quelques-uns de nos hommes qui lui en voulaient, parce qu'il les avait mal reçus dans son couvent, à leur précédent séjour dans la ville.

« Mais, tandis que certains de nos soldats se livraient à ces orgies, je dois dire, à l'honneur de beaucoup d'autres, qu'ils s'efforçaient de tout leur pouvoir, de mettre des bornes à la férocité des premiers. J'en rencontrai beaucoup pendant cette matinée qui me disaient leur tristesse en voyant que les soldats ne pouvaient supporter la joie de la victoire sans se livrer à de tels excès : des maisons respectables étaient mises à sac, sans égard pour les supplications des quelques habitants qui y restaient encore ; tout ce qu'on ne pouvait pas emporter était détruit ; les hommes, et parfois les femmes, étaient maltraités, s'ils refusaient de livrer leur argent. Il y eut peu de meurtres, je crois, il est pourtant probable qu'il en fût commis quelques-uns.

« Ce fut seulement quand ces ivrognes furent tombés dans un profond sommeil ou furent morts des suites de leurs excès que la malheureuse cité retrouva un peu de calme Le lendemain, on fit monter la garde par de nouvelles troupes et l'on dressa quelques potences ; mais on n'en fit guère usage. Deux ou trois officiers avaient été tués en essayant de rétablir l'ordre, et j'entendis dire que quelques hommes de la 5me division étant arrivés, quand beaucoup d'endroits avaient déjà été mis à sac, dépouillèrent leurs camarades ivres ; on prétend même qu'ils en tuèrent quelques-uns. Lord Wellington punit tous les coupables en suspendant momentanément les distributions de grogs. »

Lawrence est triste d'avoir à retracer de pareilles scènes, car il a un caractère humain, il lui répugne de détruire et de tuer sans nécessité. Cependant, un autre épisode raconté dans ses mémoires, épisode qui est tout à fait personnel au narrateur, montre combien

un cœur même sensible finit par s'endurcir à la pratique de la guerre.

« Je trouvai sur ma route, écrit le grenadier anglais, un pauvre blessé français, nous suppliant, nous Anglais, de ne pas l'abandonner, car il avait peur de tomber aux mains des féroces Espagnols ; le pauvre diable n'avait plus que quelques heures à vivre, un boulet lui ayant emporté les deux cuisses. Il me priait de rester avec lui, mais je ne le fis qu'aussi longtemps que je le jugeai bon. Je voyais qu'il était au bout de son rouleau, et l'on ne pouvait attendre beaucoup de pitié de moi à ce moment ; je fouillai donc ses poches et son sac et trouvai un morceau de porc cuit et trois ou quatre livres de pain, ce qui, pensai-je, me viendrait bien à point. Le pauvre diable me demanda de lui en laisser un peu ; je coupai un morceau de pain et de viande, vidai les fèves hors de mon sac et laissai tout cela à côté de lui. Je lui demandai s'il avait de l'argent ; il me dit que non ; mais cette réponse ne me satisfaisant pas complètement, je fouillai de nouveau ses poches. Je trouvai dix cartouches que je jetai, puis une brosse à habits et un paquet de galons d'or et d'argent que certes je ne jetai pas. Enfin je trouvai sa bourse, qui contenait sept dollars espagnols et sept shillings, que je mis dans ma poche, sauf un shilling que je rendis au mourant, puis je continuai à grimper la colline. »

N'est-il pas répugnant ce vol que doit subir un mourant et quelle triste idée un pareil fait nous donne de la nature humaine!

(*A continuer*) ALFRED DE RIDDER

REVUE DES LIVRES,

DES ESTAMPES ET DE LA MUSIQUE PUBLIÉE

VICTOR BERARD : *La Macédoine. La Politique du Sultan.* Paris : Calmann Levy. — RENÉ BOYLESVE : *Sainte Marie des Fleurs.* Paris : Ollendorf. — EUGÈNE DE GROOTE : *Souvenirs d'Escale.* Bruxelles : Société belge de Librairie. — Les petits guides hongrois de l'*Europe illustrée.* Zurich : Orelli Füssli.— L'*Odyssée* et les petites collections Guillaume. Paris : Borel.

La nouvelle revue : *Deutsche Kunst und Dekoration.* Darmstadt : Koch. — Les *Fitzroy papers.* Londres Bell. Les *Images murales* pour les écoles de la Librairie Larousse, Paris.

LA France s'est toujours distinguée par d'excellents livres sur les affaires et les pays d'Orient : histoire ou paysage, il y a du reste peu de pays qui davantage que les musulmans se prêtent à de passionnants récits et à de nostalgiques descriptions. Jérusalem, Athènes, Byzance, Alexandrie sont les berceaux de notre culture; puis l'islamisme, c'est peut être le dernier « romantisme » qui reste à notre planète, et le romantisme n'est pas qu'une date de l'histoire artistique et littéraire, mais bel et bien une maladie organique dont l'homme ne se guérira jamais tant qu'il sera homme. Parmi les poètes, les artistes, à qui le voyage n'est prétexte qu'à lyrisme, épanchement de leur âme sur la nature, Chateaubriand, Lamartine, Gautier, Gérard de Nerval, Fromentin, Loti; parmi les spécialistes de telle ou telle région, archéologues, économistes, hommes

politiques, les voyageurs aux observations à la fois précises et techniques, About, Emile de Laveleye, Gaston Deschamps, René Millet et enfin Victor Bérard, pour ne citer que les plus littéraires, nous ont fourni une vraie petite bibliothèque qui est, en somme, le noyau de toute collection d'ouvrages un peu sérieux sur l'Orient. Ceux que nous avons été jusqu'ici à même de vérifier sur place, naturellement nous sont chers d'une façon toute particulière; aussi avouons-nous une propension à trouver d'un intérêt supérieur, d'une plasticité remarquable par la force avec laquelle elle serre de près la réalité, et parfois d'une très intense poésie, l'œuvre très impartiale et très éclectique de M. René Millet, dit-on, celle parue anonyme sous le titre *Du Danube à l'Adriatique* dans la *Revue des Deux Mondes*. Nous venons de prendre un intérêt au moins égal aux deux derniers livres de M Victor Bérard : *la Macédoine* et *la Politique du Sultan*.

Ces deux livres sont de l'actualité, et quelle actualité! la plus sanglante et la plus audacieusement scélérate que notre siècle, qui en a pourtant vu de toutes les couleurs depuis le Napoléon qui en a rougi l'aurore, ait eu à enregistrer, une actualité dont il sera sans doute à jamais flétri dans l'avenir. Ils sont plus même que de l'actualité : de l'histoire merveilleusement exposée, avec une impartialité absolue, quoique avec feu, sang, nerfs et vie; ils sont encore de la description, topographie et ethnographie faisant tableau, traitées avec un talent de peintre sobre et juste bien français; ils sont enfin un tour de force. L'inextricable nœud gordien de la question des nationalités en Macédoine, dans l'un; le non moins inextricable nœud gordien de la question d'Arménie, dans l'autre, s'y trouvent, sinon tranchés, en tous cas débrouillés fil à fil avec une patience extrêmement intéressante, et une minutie claire et pittoresque, n'omettant aucun détail pour faire image ou

apporter un fait, et cela sans perdre jamais de vue un plan d'une netteté absolument parfaite. Je sais peu de livres de cette nature d'une documentation à la fois plus difficile et plus complète, d'une plus grande richesse de faits, d'une architecture plus lucide, d'un style plus alerte et vivant; des livres qui, sur les questions qu'ils éclaircissent, deviendront certainement classiques, comme M. Lavisse a si raison de proclamer déjà le livre de début de l'auteur : *la Turquie et l'Hellénisme contemporain*. M. Victor Bérard ne nous donnera-t-il pas maintenant l'histoire de la guerre turco grecque, cette guerre à tout prendre un bien, puisque sans elle nous assistions, au printemps dernier, à un massacre général des Bulgares et Serbes de Macédoine? Lui seul peut nous réunir un groupe d'ouvrages qui soit réellement l'œuvre historique définitive sur la phase actuelle de la question d'Orient, le document auquel tous les historiens futurs reviendront, à moins – ce qui est fort possible – que ce document même leur rende la besogne tout-à-fait inutile, ce qui m'étonnerait peu.

Au point de vue purement artistique, je voudrais enchâsser de tous mes éloges surtout deux chapitres : le premier de la *Macédoine*, le récit du départ d'Uskub sous la sauvegarde des trois consuls de France, Russie et Autriche, d'un ton si alerte, si vif et non dénué d'ironie; l'autre bien plus important, le portrait en pied du Sultan Abdul-Hamid, dans le second de ces volumes Ce morceau-là, c'est de la gloire et c'est la postérité pour qui l'a écrit, n'eût-il écrit que cela !

Ceci remarqué, j'ajouterai une chose d'une autre importance : il est réellement du devoir de tout chrétien, quelle que soit sa situation sociale, mais surtout de tout homme politique ou simplement ayant fait son droit, de lire ces deux livres. Il y prendra conscience notoire de l'infamie dans laquelle nous vivons, depuis que nous avons été démoralisés par le spectacle de la politique

anglaise en Chine, aux Indes, au Canada, en Afrique, en Egypte, partout, et par la proclamation approbative de cette honte par le plus célèbre des hommes d'Etat modernes : la force prime le droit. Et peut-être l'opinion publique de la Chrétienté se dira-t-elle qu'il faut absolument que le monde en revienne à la politique des croisades et des bannières à l'image du Divin Crucifié, sinon que la dynamite anarchiste est la justice due fatalement, irrévocablement à notre dégénérescence. Et dès lors, une question effroyable, pour nous Catholiques, se pose, celle du mutisme du Vatican sur la question arménienne. Qui avait mission de parler en cette occurrence de trois cent mille martyrs chrétiens et de tout un peuple chrétien circoncis et converti de force, sinon le représentant de Dieu sur terre? D'où pouvait venir la parole, sinon de lui ?

Elle n'est venue que d'un simple écrivain français. Ce qui fait l'éternel honneur de M. Victor Bérard, un honneur qui vaut bien la tabatière en diamants dont l'assassin d'Ydiz-Kiosk a doté son avocat M. Hanotaux ! Et, l'honneur de ce courage constaté, vraiment il devient mesquin de parler de mérite littéraire ou artistique.

Le nouveau roman de M. René Boylesve est aux trois quarts délicieux, et capiteux ! ce qu'ils vous montent à la tête, ces trois premiers quarts ! Et, si le dernier, au lieu d'être indiqué en rapide ébauche, avait été réalisé comme il le méritait, nous avions alors trois volumes peut-être, mais peut-être aussi un chef-d'œuvre. Indiquer toutes mes réserves et les développer exigerait d'abord une analyse complète de l'action. Mais, puisque de cette action M. Boylesve n'a tenu qu'à un certain épisode, à notre tour tenons-nous y... essayons du moins. Aussi bien cet épisode, s'il n'est plus l'œuvre, est-il la presque totalité du livre. Disons tout de suite qu'il est traité,

nuancé avec un art infini : la fresque est avortée en tableau de chevalet, mais le tableau est exquis ; ou plutôt il y a, au lieu de fresque, juxtaposition (et c'est là le malheur) à ce tableau de chevalet, si amoureusement peint, d'un carton de fresque beaucoup plus près du croquis que de la fresque. Première chose à signaler : il y a dans ce volume un caractère de jeune fille, anodin et tendre, adorable et si bien français au bon sens du mot, qui restera au même titre que celui de Renée Maupérin, quoique bien plus doux. C'est elle que le héros et l'auteur à la fois baptisent si gentiment du surnom florentin de Sainte-Marie-des-fleurs. J'ai l'impression, du reste, tout le long du volume, d'un poète qui avait entrevu un but, mais qui l'oublie et s'égare à cueillir des fleurs, avec l'excuse toutefois que jamais si ravissantes fleurs n'avaient mieux mérité qu'on s'y égarât ; de telle sorte qu'en fin de compte le poète semble presque avoir eu raison de s'attarder à la moisson. Cependant un homme terrible, un scélérat balzacien, domine, dirige l'action et le livre sans y être assez, alors qu'il pouvait être colossal, comme l'Amérique, comme la Banque moderne, comme Chicago d'où il vient, et qu'il devait être montré broyant l'idylle (sans qu'aucune ligne de l'idylle fût omise), alors qu'on ne nous montre que l'idylle broyée. Et ce n'est pas son *absence* que je blâme, mais l'absence *du sentiment* (plus pénible, plus écrasant, plus inéluctable) *de sa présence* dans la coulisse. Cet homme, issu direct d'un type précédemment essayé par M. Boylesve dans *le Médecin des Dames de Néans* : M. Levrault-Vélin, est beaucoup moins réussi, tout en étant indiqué d'une autre envergure ; il pouvait être grandiose, s'il avait mieux exprimé tout le réalisme mécanique, politique, nietschien, utilitaire du présent, étranglant le passé et l'idéalisme pleins de cœur, de sentiment, de rêve et de poésie, l'Amérique aux prises avec l'Europe, comme qui dirait Chicago et Florence ou même, en réduisant,

simplement Trieste et Venise — (entre parenthèses : Trieste eût été tellement mieux que Paris et Passy pour décor à tout ce qui, du roman, ne se passe pas en Italie, c'est la ville-coffre-fort où devraient vivre les parents Vitellier) — or il n'apparaît, cet homme géant, qu'odieux à force d'être sommairement équarri à l'emporte-pièce, et d'autant plus brutalement que par contraste, d'autant plus brutalement qu'il n'y a pas de chatoyances assez subtiles et délicates à faire miroiter vives, ou sourdes reluire, *con amore*, aux replis des phrases doucement clair-de-lune et des phrases aprilines du frais poème d'amour. Pour le rendre supportable, cet homme odieux, il le fallait faire admirer malgré tout, comme Balzac son Vautrin ou Léon Daudet son Malauve. Ce livre pour être entier aurait dû naître de la collaboration de Stendhal et de Balzac; or, de cette collaboration je crois que d'Aurevilly seul eût été capable de nous donner l'illusion. Comme est équarri grossièrement l'homme fatal, de même le final du livre est charpenté à la grosse et produit une impression d'inconfort et d'insolidité, disons le mot, de *bâclé* que je n'ai rencontré à tel degré, toutes proportions gardées, que dans l'absurdité de la sublime *Götterdämmerung*. Il faut le redire : le charbonnage du carton de la fin surprend d'autant plus que le tableau de chevalet du début avait eu des finesses d'émail. Avec les mêmes événements indiqués dans cette fin, mais détaillés dans le fort et à l'encre noire comme tout le reste dans le tendre et à l'encre rouge ou rose ou bleue, la fresque rêvée se réalisait. Je m'aperçois que, tout décidé à ne parler que de ce qu'a fait M. Boylesve, je piétine sur place et en reviens toujours à ce qu'il n'a pas fait; cette obstination instinctive à retomber de ce côté-là doit assez prouver à l'auteur qu'il y a déclivité et précipice en cet endroit de son livre. Si le sang du cœur y est — comme applaudirait Schumann de qui l'expres-

sion, une des épigraphes du livre —, la lucidité volontaire de l'esprit planant de haut sur la composition, la force créatrice qui la pousse toute vive hors des gangues, manque et s'il y a nervosité et caresses, il n'y a pas assez de nerfs. Cette faiblesse, qui excuse beaucoup d'illogismes dans la conduite des héros et des événements — ce que je me charge de démontrer à M. Boylesve quand il le voudra —, a parfois son charme, et sent mieux la chose vécue, la vie laissée aller jouet des circonstances... Ah! si l'on pouvait à la fois sentir le vécu et y échapper, commander au vécu, être soi et le spectateur de soi et des autres comme de soi, être l'homme qui souffre et l'esprit qui juge, être à la fois objectif dans le subjectif et l'inverse... Mais, à tout prendre, n'ai-je pas quelque plaisir à cette imperfection presque féminime, presque lunatique, de *Sainte-Marie-des-fleurs*, si adéquate au charme de faiblesse et de grâce de la délicate héroïne? N'est-il pas heureux de trouver tant de charmante faiblesse humaine chez l'uniquement fort, ironique et sarcastique que j'avais cru celui qui a équilibré avec tant de lucidité et à dosages si savants ce livre admirablement composé : *le Médecin des Dames de Néans?*

Somme toute, savez-vous qu'une génération qui a produit les romans de MM. Rebell, Boylesve, Léon Daudet et Paul Adam me semble n'avoir rien à envier à celle qui a précédé, quel que soit le bruit fait autour des noms de Flaubert, Zola, Alphonse Daudet et même Anatole France. Quand on a mis sur pieds soit la demi douzaine de caractères si nettement accentués de *la Nichina*, soit ces délicieux enfants français, si bien français, impossibles ailleurs qu'en France, qui s'appellent Septime de Jallais et Marie Vitellier, soit encore l'absolument épique et séculaire (puisqu'il est fait de tous les génies du siècle) *Astre noir* (analogue, je le répète, aurait dû être traité « l'homme de Chicago ! »), je crois bien qu'on a créé autant de vie qu'à l'adjonction par

leurs auteurs d'une ou deux larves au grouillis de vers blancs des Rougon-Macquart et de quelque menteur du midi ou méridional du nord à la clique de fantoches à l'ail Numa Roumestan-Tartarin-Bompard. En tous cas, je nous crois mieux dans la grande tradition de Goethe, Stendhal, Balzac et Barbey d'Aurévilly, le plus lumineux sillage de la littérature romanesque de notre siècle. Constatons, pour finir, que les pages de Sainte-Marie-aux-fleurs sont criblées de ces aperçus subtils qu'aimait d'Aurévilly, de pensées, de maximes et d'aphorismes nouveaux à défrayer pendant une année la rubrique y réservée de *l'Illustration* ou de tout autre journal reléguant la pensée dans un coin; et constatons aussi que l'esprit de M. Boylesve n'a d'aussi charmant que les aquarelles descriptives (surtout les vénitiennes) du même M. Boylesve.

Après le regrettable silence ombrageux qui a fini par lasser même ses amis les plus obstinés, M. Eugène de Groote sort enfin ses *Souvenirs d'escale* du tiroir, où il était si dommage et si inutile surtout de les reléguer tant d'années... La magie descriptive est toujours la même, mais hélas ! où sont les belles et originales éditions de jadis, *l'Islande* et *le Caucause*, ces livres de voyage qui n'avaient rien à envier à ceux de Loti; où sont les savoureuses eaux-fortes de M. Daniel de Haene?.. Si la façon de ces *Souvenirs d'escale* — un simple tiré à part de la *Revue Générale*, pas même revu soigneusement, – nous cause quelque déception, car ou bien faut-il ne rien publier ou bien se soucier des moindres détails de son texte, avoir le respect de son écriture jusqu'au choix du papier qui la porte, au moins ne trouvons-nous aucun sujet d'affliction dans le texte même, auquel nous ne saurions guère reprocher que d'être trop court... Quel kaléidoscope fascinateur, cette pro-

menade autour de l'Asie, à travers cette succession de pages si heurtées et si chaudes de ton et atteignant à l'intensité par la plus absolue et la plus désinvolte simplicité dans l'expression. Les chapitres sur Ceylan, la longue description de Canton, qui ne peut s'opposer qu'à celle de Pékin dans *Fleurs d'ennui,* nous font regretter. amèrement l'absence du livre sur le Japon. M. de Groote parle incidemment de ses chasses et voyages en Hongrie. N'en a-t-il rien écrit? Ces récits-là seraient pour nous intéresser particulièrement ! Je trouve presque odieux de posséder cette double chance d'être doué d'une si personnelle, si à part faculté d'évocation et d'avoir accompli de si rares et enviables voyages, et de ne pas profiter et faire profiter davantage les quelques douzaines de lecteurs qui valent qu'on écrive pour le public, de la providentielle simultanéité de ces bonheurs. A cause de cela, je garde une dent contre M. de Groote ! Qu'il se hâte de me la casser à coups de beaux livres. Je tiens ces *Souvenirs d'escale* unimment pour un réjouissant symptôme de fin de léthargie; je veux une résurrection totale, et splendide. Surgissez de nouveau à notre enthousiasme. M. de Groote ! Depuis assez longtemps nous interrogions tous les échos de votre horizon ! Et assez longtemps les sœurs Anne, auxquelles s'adressait notre impatience, nous criaient ne rien voir venir, et pendant ce temps votre silence égorgeait notre sympathie. Et, s'il m'est permis d'exprimer un souhait : que ce soit ici même, dans ce cher *Magasin Littéraire*, que paraissent délaisser tous nos compagnons de prose de jadis une fois qu'ils ont le pied à l'étrier... ailleurs, que nous voyions figurer au plus tôt votre bonne écriture d'amateur qui en remontre aux professionnels, votre écriture accentuée, bronzée et martelée solidement, si bien faite pour dire sans emphase la vaillance des exotismes périlleux, des chasses virilisantes, des saines fatigues, et pour indiquer en quelques

traits, comme dans l'inoubliable *Caucase*, la beauté et l'énergie des hôtes chevaleresques, des guides bien râblés et des cavaliers de fière tournure.

Après le voyageur et le voyage, le moyen de devenir l'un et d'accomplir l'autre en s'intruisant quelque peu, même prosaïquement et enfermé en wagon et passant à toute vapeur à travers monts et vaux.

J'ai moi-même trop parcouru de pays et de villes où, en présence des sites et des monuments, j'enrageais de ne rien savoir de l'histoire locale, pour me permettre le moindre mépris à l'égard des guides. Fussent-ils écrits en français déplorable, s'ils me donnent de bons renseignements, je me charge volontiers de lire sans m'apercevoir des fautes de style ou même de grammaire. Jusqu'à présent je sais bien que, s'ils ne furent pas de la littérature, ils ne furent pas davantage de l'art. Mais ces temps vont cesser. Une époque qui a voulu artistique même le plus grossier moyen de réclame : l'affiche, ne peut pas ne pas exiger des guides qui soient de petits bijoux. J'en connais un qui mérite ce nom, celui de Salzbourg. Aussi, lorsque leur illustration a le moindre intérêt artistique et me conserve quelque souvenir des contrées parcourues, mon indulgence alors devient de la gratitude. C'est ce qui m'arrive à l'égard des dix petits livrets de la collection Orelli Fussli, de Zurich, consacrés à la Hongrie. J'y trouve une abondante mine de renseignements pratiques et pittoresques, en français douteux, il faut l'avouer, mais avec un tel luxe de dessins intéressants, que je voudrais exprimer à cet aimable dessinateur qui a nom J. Weber toute ma sympathie. Je me rends parfaitement compte des facteurs étrangers à la préoccupation d'art qui peuvent influencer l'illustration d'un guide; aussi M. Weber n'en a-t-il que plus

de mérite à introduire, je dirai presque à risquer, dans de semblables publications, des dessins qui renferment en germe parfois une œuvre véritable et consolent dans la mesure du possible de sa non-réalisation. C'est suffisant pour donner aux peintres qui suivront l'idée de « ce qu'il y aurait à faire dans ce pays-là » et c'est déjà beaucoup que de rapporter d'un voyage un souvenir tangible de cette idée-là. Aussi pas une vignette de cet artiste, même représentant un site en soi indifférent, qui ne parvienne à être à peu près sauvée par quelque chose la rendant picturale, par une heureuse mise en scène ou par un effet bien choisi. Dans le livret de *Vienne à Budapest* : voyez le palais épiscopal de Györ; rien ne risquait davantage de devenir indifférent, cela ne l'est pas. Je ne dis rien de plus, mais, étant donné la nullité du motif, c'est déjà beaucoup. Même reflexion pour la vue de Pannonhalma, où est si bien rendu ce contraste tellement hongrois des chaumines sortant à peine du sol et des palais colossaux; pour le Danube à Komorn, encore que le dessin ait souffert d'une réduction trop grande. Dans le Presburg vu du chemin de fer, à qui connaît la ville il paraîtra impossible d'en avoir mieux fait ressortir le caractère tragique. Des croquis comme ceux des radeaux sur le Danube à Waitzen, des Slovaques de Pistyan (livret *Oderberg-Budapest*), de la gorge de la Jalomitza (livret de *Transylvanie*) et surtout la série des croquis de l'Alföld, me donnent de véritables allégresses, tant ils réveillent vivants mes souvenirs de rôderies sur les chemins de Hongrie et me donnent l'espérance de nouvelles. Quel dommage que de toute nécessité M. Weber soit obligé de s'en tenir aux grand' routes battues des touristes et ne puisse errer à sa fantaisie et dessiner là où il lui plaît, car il est évident que, même dans le choix de ses motifs, sa liberté est fort restreinte... N'importe, toutes les difficultés qui entravent son essor artistique dûment pesées,

il convient de lui rendre cette justice que nul effort et nuls résultats ne furent plus méritoires. J'estime aussi qu'étant données la date de leur entreprise, et leur fin, les petits guides de *l'Europe illustrée* méritent aussi bien l'estime du public restreint qui ne s'intéresse qu'aux tentatives d'art, que l'amour du gros des voyageurs. Je me rappelle avec quelle joie, vers ma quinzième année, je m'étais mis à collectionner les premiers numéros parus de *l'Europe illustrée*. Aujourd'hui ma collection est depuis longtemps interrompue, sans doute pour toujours, et la centaine de livrets est largement dépassée; ce n'est pas moins avec une certaine tendresse que je paie ici ce petit tribut d'estime à l'artiste, dont les croquis ouvrirent des champs nouveaux à mon mal des pays d'ailleurs.

Il est entendu d'une part que M. Guillaume, ou plutôt le public de ses petites éditions, a un appétit insatiable et très français pour les petites nudités affriolantes, et d'autre part que les textes de ces éditions n'existent que comme prétexte à images au lieu que le contraire, plus logique, soit. Toutefois, ce n'est pas une raison, même dans nos milieux plus lettrés que monomanes -- et les monomanes des éditions Guillaume existent --- plus liseurs que collectionneurs, pour refuser tout mérite à ces éditions, dont le seul tort est de confondre le nu avec le déshabillé, mais dont les premières furent une révolution en librairie et eurent au surplus l'immense avantage d'ouvrir au public les yeux sur la possibilité d'exiger des éditeurs plus de soins typographiques, de meilleur papier, de meilleure encre, de la marchandise plus élégante enfin pour le même prix auquel jusqu'ici semblaient ne rimer que d'affreux formats, des caractères très laids et du papier d'épicerie.

Dans le flot des derniers petits nouveaux-nés de la collection titrés de nom de fleurs : lotus bleu, lotus blanc, chardon bleu, papyrus, je voudrais distinguer une Odyssée non pas, mais un choix de morceaux tirés de l'*Odyssée* suffisant pour donner d'Homère, disons à une jolie perruche mondaine parisienne, l'à peu près d'idée que d'Homère il est juste qu'ait une petite tête d'oiseau pleine de préoccupations de chiffons, parce que l'illustration sans trace de pédantisme de ce résumé odysséen m'a fait un réel plaisir... Oh! bien entendu, non plus que le bain des compagnes de Nausicaa les sirènes ne pouvaient manquer à l'appel, mais leurs appels toutefois n'ont pas été, comme on eût pu s'y attendre, l'unique souci de l'illustrateur M. A. Calbet. En effet, celui-ci a su voir aussi des Muses, Pénélope, Nausicaa, Polyphème, Ulysse et Télémaque, Calypso, les Prétendants et il a su rendre avec une grâce charmante les côtés idylliques ou élégiaques de cette époque d'une humanité en somme beaucoup plus rapprochée de nous que ne se le figure communément le vulgaire. Si bien que, depuis *Daphnis et Chloé*, le chef-d'œuvre de M. Guillaume, nous ne connaissions plus chez lui une œuvre d'une semblable discrétion distinguée dans la parure artistique. Certaines de ces vignettes très simples, si supérieurement interprétées par la gravure sur bois : un groupe de jeunes filles aux longs voiles, Minerve et Télémaque, Télémaque au milieu du peuple convoqué, tels petits paysages grands comme l'ongle, donnent des impressions de candeur presque florale. Un rayon de vrai soleil a passé au travers de ces chants certes d'une immarcescible et immortelle beauté pour avoir su résister à la poussière de tous les lycées où ils ont traîné. Tel quel ce petit livre est donc fort louable, car il est impossible qu'il ne donne pas à qui l'a parcouru le désir de revenir à une lecture complète du vieux chef-d'œuvre, à la traduction de Leconte de Lisle par exemple, et

les illustrations de Calbet détourneront l'imagination de s'en représenter les héros alourdis de tout l'attirail pompier, dont il fut de tradition d'assaisonner l'antique depuis David et dont l'étude de la statuaire purement grecque commence seulement à nous désobstruer l'entendement aujourd'huy. C'est une bonne fortune de M. Guillaume d'avoir su découvrir M. Calbet, qui paraît succéder chez lui à M. Marold et avoir comme lui le sens linéaire féminin, à en juger par la très païenne illustration des premiers Lotus-blanc qui est aussi à son actif et qu'il faut bien avouer charmante, encore que le mignon petit livre rentre dans la catégorie des ouvrages signalés en commençant... Appelons le, si vous voulez, un péché mignon, oublions-le, et revenons aux limpidités de l'Odyssée.

L'étude intéressante qu'il y aurait à tenter sur l'illustration moderne des poèmes antiques chez tous les peuples depuis la renaissance jusqu'à MM. Walter Crane ici, aussi bien que là, M. A. Calbet. Il serait amplement prouvé par cette étude, que c'est uniquement nous-mêmes que nous aimons dans les chefs-d'œuvre et que, des concordances avec nos goûts et nos rêves que nous y cherchons pour motif d'illustration, nous n'illustrons jamais que la partie tout à fait nôtre de la concordance. Aucun illustrateur d'Homère ne l'est, tous sont les illustrateurs d'eux-mêmes sous prétexte d'Homère : au lieu de dire Homère illustré par M. *un tel*, il faudrait peut-être dire alors M. un tel illustré par Homère, si cela ne prêtait sur le mot illustrer à une équivoque glorieuse, si jamais elle était réalisable, c'est-à-dire si un artiste un jour se trouvait qui pût oser prétendre à égaler Homère ou, sinon traiter de pair à égal avec lui, du moins en approcher de bien près. J'avoue n'en connaître qu'un dont on puisse prétendre, sans prêter au ridicule, quelque chose d'analogue, j'ai parlé de lui la dernière fois, il a nom Arnold Böcklin;

on peut voir à Bâle son *Ulysse et Calypso* et son *Polyphème*, ou à défaut des originaux consulter les reproductions dans les Album Bruckmann. Quant à M. Calbet, s'il a inscrit en marge de l'*Odyssée* de gentils croquis, c'est un immense éloge, nous semble-t-il, de dire non seulement qu'on les supporte à côté d'un pareil texte, mais qu'ils lui prêtent ce regain de fraîcheur qui consisterait à, par exemple, souffler les poussières du pédantisme de dessus les Eginètes ..

Le succès sans précédent des deux revues de tendances si modernes : le *Studio* anglais et *Art et Décoration* français, a engagé l'éditeur et critique d'art, Alexandre Koch, de Darmstadt, à tenter quelque chose d'analogue pour l'Allemagne, le pays qui vu toutes sortes de raisons me paraît le mieux fait pour exceller à se créer un art industriel national, en particulier celle-ci qu'il en a toujours eu un. Le premier compact numéro d'une si belle venue et d'une si belle espérance, nous fait augurer une très sérieuse émulation des artistes d'entre le Rhin et la Vistule à ne point se laisser distancer par leurs confrères de France, Belgique et Angleterre, qui de tout temps ont été, me semble-t-il, plus cosmopolites. *Deutsche Kùnst ùnd Dekoration* s'annonce comme un des trois ou quatre recueils les plus soignés de notre temps. Dès ce premier numéro si séduisant sous sa couverture où les chouettes minerviennes dressées sur un chapiteau corinthien posent sous une élégante touffe amaigrie de cyclamens stylisés et semblent promettre de considérer avec une sagesse raisonnée les étranges floraisons nouvelles qui poussent sur les ruines des styles anciens, nous retrouvons une de nos récentes connaissances les plus typiques de la culture allemande, l'artiste universel et le critique d'art polyglotte E. H. von Berlepsch. Voici de

lui à la fois un article d'un entrain superbe et des reproductions de meubles et d'objets de son invention, qui donnent la plus significative et impressionnante idée de ses multiples activités. Malgré toute mon estime pour l'écrivain, autant que j'en puis juger, j'avouerai pourtant sans ambages que l'artiste me paraît bien supérieur : ses armoires à portefeuilles et à albums cherchent à résoudre ce véritable problème d'ameublement : où et comment classer une collection de photographies et d'estampes. Les recherches de M. de Berlepsch qui, graveur et collectionneur lui-même, doit savoir à quoi s'en tenir sur le meilleur mode de conservation des précieux feuillets, semble incliner vers le choix des armoires verticales à nombreuses juxtapositions — comme l'esprit et la vie de leur auteur; — pour notre part nous eussions au contraire cherché du côté de la commode-bibliothèque horizontale moins analytique, comme a cherché à en réaliser une si pratique l'artiste bâlois Hans Sandreuter. Mais là où nous admirons le plus M. de Berlepsch, c'est dans ses ferronneries : il y a de lui des bougeoirs pour deux ou trois bougies d'une originalité simple, d'une élégance solide et d'une ferme stabilité sans lourdeur, et peu encombrante, et facile à manier, qui sont de petites merveilles. Pour donner une idée de la variété des matières traitées dans ce premier fascicule de *Deutsche Kùnst ùnd Dekoration*, feuilletons-le selon notre coutume lorsqu'il s'agit de magazine illustrées : M. F. Brantzky, architecte de Cologne, nous donne un modèle incontestable d'architecture nationale allemande avec son projet d'hôtel de ville de Jaùer en Silésie; la culture et l'arrangement des jardins préoccupe non moins que l'architecture la nouvelle revue : des coins de parc opulents de Brême et de Hambourg en témoignent. La statuaire et la sculpture y ont leur compte avec le projet du Pr. Rud. Maison de Munich qui conçoit pour Aix-la-Chapelle un monument de Guillaume I enrichi de fontaines où

l'histoire de Siegfried et des filles du Rhin trouve une nouvelle réalisation, de telle sorte que l'empereur et le plus grand artiste de son règne, l'auteur de *Rheingold* (que, soit dit entre parenthèses, le souverain ne sut guère comprendre) se trouvent associés dans la même pensée. Symbole mis à part, cela ne laisse d'offrir quelque ironie à ceux qui se rappellent les bâillements du vieux soldat victorieux à Rheingold et sa fuite intempestive avant la fin des premières représentations du cycle. Ce qui toutefois m'enchante le plus dans ce numéro, ce sont les reliures, peinture ou dessin sur parchemin de Fritz Erler de Munich, un jeune artiste en qui j'ai une absolue confiance, à cause de son rare sentiment de la beauté physique, aussi bien masculine que féminine, de la noblesse de ses imaginations et de ses nus, à cause surtout de la séductrice élégance de son dessin. Voici plusieurs années que je l'avais remarqué à un salon de Munich et depuis lors perdu de vue, malgré une véritable nostalgie de ses compositions. Je le retrouve ici avec une vraie joie. Et voilà que je n'ai pas dit le quart de toutes les belles choses prometteuses dont foisonnent ces pages enthousiastes et si vivantes, ni les tapisseries de M. Otto Eckmann, de Berlin, d'une invention irrégulière si extraordinaire, (coin de ciel étoilé reflété dans un étang), ni celles fantasques et suggestives de M. Endell, ni le dessin si complet, si bien une œuvre, (faune et nymphe) de M. Lefèbre de Francfort, ni les ravissants en-tête paysages et végétations stylisées de M. Bern. Wenig. Une revue ainsi comprise et ainsi confiante en elle-même et en les forces de la nation peut aller loin, et l'Allemagne ne manquera pas de lui faire fête. L'étranger aussi, du moins pour notre part.

C'est en Angleterre que les artistes se sont préoccupés les premiers d'une tentative aussi charitable

qu'esthétique, qui consisterait à inculquer au peuple, dès l'enfance, le sentiment du beau et le goût de l'art. On connaît les efforts dans ce sens d'un Walter Crane, d'un William Morris et d'un Caldecott, leurs albums sont dans toutes les mains. On sait moins qu'une société s'est formée à Londres dans le but de fournir aux murs jusqu'ici si maussades des écoles, des intérieurs prolétaires, des hôpitaux, des orphelinats, des asiles de toutes sortes et même des prisons une décoration édifiante, qui plaise aux yeux et, par la force persuasive de son charme esthétique, parle à l'âme et la remplisse peu à peu de bons sentiments. Il s'agit là réellement d'une œuvre de piété autant que d'art. Les *Fitzroy Pictures*, c'est là leur nom, se composent aujourd'huy d'une riche collection de grandes feuilles représentant des épisodes religieux, bibliques et historiques ou renfermant des *leçons de choses*. Des artistes du plus grand renom ont tenu à y collaborer, à commencer par M. Heywood Sumner, — à qui l'on doit les si beaux travaux décoratifs de la chapelle des dames de Ste Agathe à Portsmouth et de l'église de tous les Saints à Ennismore Garden, sans compter toute une série de curieux papiers-peints tapisseries : *la Figue et l'Olive*, le *Treillis fleuri* — qui s'est particulièrement distingué dans l'accomplissement de la majeure partie de ces *Fitzroy-Papers*. Son chef-d'œuvre dans ce genre est le triptyque de la Nativité d'une si belle ordonnance : la Sainte Famille et l'étable de Bethléem au centre avec Saint Joseph sous les traits de l'auteur, les bergers à gauche, les rois-mages à droite. La somptuosité grave des couleurs, la beauté judicieusement contre-balancée des lignes d'arbres et de charpentes qui constituent les fonds, l'heureux équilibre, la variété dans l'unité de la composition font de cette œuvre la plus importante de la collection, quelque chose de complet et de cossu; c'est plein de grandeur et de simplicité et si bien fait pour donner un air de

richesse, de confort et de bonheur au mur le plus pauvre. On peut regretter à vrai dire la sorte de vernis brillant qui recouvre ces immenses feuillets, mais il faut considérer la fin de ces images, se rappeler l'atmosphère pleine de suie des grands centres manufacturiers où surtout elles ont mission d'apporter aux ouvriers un peu d'idéal et par conséquent la nécessité où l'on doit être de les nettoyer de temps en temps. Il y a encore de M. Heywood Sumner un superbe *Saint Georges*, dont le cheval piétine le cadavre enroulé sur lui-même du dragon auprès d'un épineux buisson d'églantines fleuries, — un *roi Alfred* commandant une flotte archaïque, dont les fraîches couleurs servent si bien l'impression du plein air, grâce aux réserves blanches qui ondulent entre toutes les gaies taches de rose et de bleu clair, — puis une grande série de vraies frises bibliques se rapportant aux héros de l'Ancien Testament : *Abraham*, *Moïse*, *David*, *Salomon*, *Elie*, conçues avec une fermeté pittoresque extrêmement simple et hardie à la fois, toutes enrichies d'encadrements qui rappellent par la succession de leurs petits motifs secondaires ayant trait aux héros les prédelles des tableaux de primitifs. Les paysages en sont également très beaux, mais où ils deviennent d'une beauté réellement incomparable, c'est dans le cycle des *Quatre Saisons*, inspiré par des vers de Swinburne, Christina Rossetti, Keats ou de Shakespeare, et dans le tableau du *Labour* de la série des *travaux et des jeux* destinée aux *leçons de choses*. Là nous trouvons en outre une narration de la fièvreuse activité commerciale de la cité, — du départ d'un train dans une gamme de tons fuligineux et une atmosphère fumeuse de grande gare, au milieu de la complication à tout prendre fort décorative des appareils d'aiguillage, — du jeu de cricket plein de lumière sur le frais gazon d'une pelouse monochrome, entourée de beaux arbres et semée de beaux jeunes gens, enfin de la joie criarde d'un

carrousel naïvement symétrique, tout bariolé de vives couleurs, tout chargé d'enfants, un vrai carrousel flambard, contre des marronniers d'Inde fleuris.

Les collaborateurs que l'activité si variée de M. Heywood Sumner s'est adjoints sont tous des individualités très marquantes : l'excellent paysagiste *M. Louis Davis* excelle aux scènes enfantines, qui se passent dans de jolis jardins pleins de fleurs, d'oiseaux et de petits lapins inoffensifs : c'est l'ange gardien qui apprend à l'institutrice du *jardin d'enfants* que « *L'amour régit son royaume sans épée* » et c'est le radieux spectacle du soleil levant qui prouve aux petites filles que le travail matinal est le meilleur. *M. Christopher W. Whall* donne aux petits enfants d'Angleterre une exquise et toute attendrissante image de la crèche et de la croix; mais son chef-d'œuvre, est son beau Christ bleu entouré d'enfants charmants et désignant comme le plus grand dans le royaume des cieux un adorable garçonnet au tablier violet, qui, à jouer avec un mouton et un petit char de chez le marchand de jouets, a perdu un de ses souliers : une vraie symphonie de bleuets et de gentianes; je connais peu de choses d'un coloris aussi ample, profond et persuasif : cela tient chaud à voir. Reste à mentionner *M. Selwyn Image* dont l'*Annonciation* et le *Sermon sur la Montagne* ont de très grandes qualités décoratives, qui feraient de ces planches, — de la première surtout, — un vitrail merveilleux.

Sous l'initiative du critique d'art M. Roger Marx, la librairie Larousse a tenté pour les écoles communales françaises une entreprise analogue, mais conçue selon l'esprit de l'instruction « primaire gratuite et obligatoire » c'est-à-dire purement matérialiste et qui, sous prétexte que « le cléricalisme c'est l'ennemi », a bel et bien chassé Dieu et l'Evangile de l'Ecole. Aussi plus de belles scènes noblement idéalistes, de compositions décoratives qui font songer à l'église, aux solennités chré-

tiennes, au paradis, et apprennent à croire, à aimer et à espérer; plus de belles couleurs voyantes comme chez les vieux maîtres italiens et flamands; au contraire des scènes parfaitement réalistes, choisies, dirait-on, dans les contrées les plus ingrates de France, représentées d'une façon aussi terre à terre et morne que possible, dénuées de toute poésie qui se puisse entendre par les petits, même de tout détail agréable, sans aucune tendresse pour l'enfance, où rien ne se respire d'affectueux, de caressant... La tendance saute aux yeux : on veut faire non pas des âmes, mais des hommes. Une première série a été assez mal intitulée les *Fruits de la terre*, puisque les sous-titres, s'ils indiquent bien *le blé*, donnent en revanche aussi *le bois*, *le troupeau*, et *le vin* qu'on ne saurait guère envisager comme des « *fruits* » sans beaucoup de complaisance. Les Français nous accuseront peut-être de leur chercher ici une querelle d'allemand ! Mais enfin, du moment qu'on vante tellement la précision de la langue française, ne semble-t-il pas que l'école serait le lieu ou jamais d'enseigner cette précision : or j'avoue ne pas comprendre qu'on puisse appeler non seulement « *le troupeau* » un fruit de la terre, mais un troupeau, *deux* maigres petites vaches perdues à l'arrière-plan d'un vaste paysage, où au premier plan un petit garçon et une petite fille allument un grand feu pour se réchauffer contre le brouillard automnal. Pas la moindre fleurette sur le sol, — une pauvre colchique serait si bien de saison; M. Moreau Nelaton, l'auteur de toute la série dont un homme de beaucoup d'éducation artistique seul peut comprendre les fortes qualités de vigueur enveloppée, semble s'être inspiré de Millet et avoir voulu former avant tout les enfants à la compréhension de l'école de peinture naturaliste et ds décolorations du plein air. Ses compositions, très peu cherchées et trouvées comme au hasard des rencontres, sont presque monochromes, couleur de sol aux approches

de l'hiver et d'une tristesse navrante : elles semblent crier bien haut que la vie est très dure, le travail bien pénible et dénué de charme... Les enfants qui s'instruiront à cette école-là n'auront au moins pas d'illusion sur la vie ; en seront-ils meilleurs ? Et puis, je ne vois nul rayon de grâce, de bien-être, de poésie apporté dans les intérieurs pauvres, par ces images qui riment à l'almanach agricole et aux ordonnances de la mairie.

En revanche, il nous faut signaler une fort belle composition de M. Henri Rivière : *l'Hiver*, qui a tous nos suffrages. Quant au *Petit chaperon rouge* de M. Willette, il est absolument dépourvu de toute naïveté et les écoliers auxquels il s'adresse sont de vieux messieurs très peu respectables qui fréquentent surtout les « cabinets particuliers ». *L'Alsace* de M. Moreau Nelaton encore est la contre-partie du *Flügblatt* de Mannfeld chez Breitkopf et Härtel : qu'il s'agisse de petits français ou de petits allemands, cette tendance à initier si tôt les enfants à l'une des choses qui existent les plus contraires à toute humanité et à tout christianisme : la guerre, l'odieux égorgement systématisé et légalisé, nous paraît d'un absolu manque de tact et de délicatesse, une faute de goût et de cœur déplorable et exécrable.

La conclusion de tout ceci, c'est que, si j'avais à recommencer mon enfance, à en juger d'après les images murales scolaires des deux pays, j'aimerais infiniment mieux être un petit anglais qu'un petit français.

WILLIAM RITTER

DES RÊVES (1)

A G. RAMAEKERS

D'étranges rêves m'ensorcellent,
rêves de chansons, rêves bleus,
qui vont en frémissant de l'aile
et qui vibrent de rires heureux.

Ils sont pâles, infiniment pâles,
comme des rayons d'aurore;
il y neige les blancs pétales
d'un verger d'amour que j'ignore.

Ils ont des senteurs exquises,
des parfums de plein air, de fleurs,
des bouffées lointaines de brise,
des frissons d'harmoniques torpeurs.

Ce sont des ailes de phalènes
en les brumes d'or des matins,
ce sont des chants de sirènes
si vagues, si vagues en les lointains.

Ils ont de mystiques envolées,
et leur blancheur idéale de songe
berce ma pauvre âme attristée,
et je les aime pour leur mensonge.

PROSPER ROIDOT

(1) D'un volume à paraître : *Aubes et Crépuscules.*

VIEILLES ORGUES

A PROSPER ROIDOT

Elles sont très tristes, les vieilles orgues
Promenées dans des villages vieux
Par des têtes blanches et cassées,
Cassées tant que leurs orgues vieux.

Elles sont très tristes, les vieilles orgues,
De n'avoir pu comme un mendiant
Mourir dans un verger fleuri
Au coin de quelque rue très primitive,
Aux seuils de vieilles portes d'églises.

Elles sont très tristes, les vieilles orgues,
Très tristes de devoir chanter
Quand elles voudraient tant se taire
Et briser
Leur vieux cœur qui chante si triste.

Elles sont très tristes, les vieilles orgues,
Avec leur voix vieille et cassée,
(Pleurs plutôt que chanson)
Chanson qui n'est qu'un long sanglot,
Comme une plainte d'âme.

Elles sont très tristes, les vieilles orgues,
Et quelquefois veulent chanter
Vieilles danses, choses gaies,
Comme les vieilles têtes blanches et parées
Les jours de fêtes chantent leurs vieux refrains,
Chansons simples, chansons vieilles,
Et comme les vieilles parées
Leurs chants finissent las, en de légers sanglots.

Elles sont très tristes, les vieilles orgues,
Très vieilles comme nos chansons
De nos temps d'espoirs blancs et jeunes,
Vieilles orgues aux vieilles chansons.
Mon cœur est aussi un orgue très triste
Qui lamente sa plainte infime
Et voudrait se briser comme vous
Dans un coin de verger fleuri,
Au coin de quelque rue très primitive,
Aux seuils de vieilles portes d'églises.

EUGÈNE HERDIES

EN SOUVENIR

A GEORGES RAMAEKERS

EN souvenir de ton pèlerinage par un clair dimanche de mai, je te dédie ces pages.

Un peu d'herbe, de mousse et de fleurs. C'est une humble touffe de gazon, arrachée à mon sol natal, mais, avant de te l'offrir, je l'ai portée à mes lèvres et l'ai baisée pieusement, comme nos rudes ancêtres, jadis, avant d'aller au combat. Prends-la comme les fils émigrés de la verte Irlande qui emportent dans l'exil un peu de la terre patriale; prends-la et resonge parfois à mon pays.

P. M.

Pour évoquer ce jour disparu, je n'ai qu'à baisser les paupières et, du même coup, je suis ivre de Printemps, les oreilles me tintent du chant des oiseaux et mes yeux se remplissent de la vision des champs aimés.

. . . . . .

Oui, cher ami, tu t'en vins, ce matin-là, vers la villette brabançonne, en pèlerin par les routes printanières; tu t'en vins vers Notre Dame la bonne Vierge porter au pied de ses autels, ornés de fleurs de mai, ton cœur fervent.

Tu vins avec d'autres qui, eux aussi, tendaient leurs bras implorants vers le secours de la Mère divine.

Sans aucun doute, de loin, — je connais si bien le paysage — l'Eglise, but du voyage, t'apparut seule dominant la ville et les maisons enfouies dans la verdure des arbres, et Hal semble alors, uniquement, lieu de pèlerinage, appelant à lui tous les pauvres humains pérégrinant par les routes lointaines et que la haute tour regarde se perdre à l'horizon : mendiants pouilleux, malades de corps; riches, malades d'âme, portant au cœur des blessures profondes mille fois plus terribles, et d'autres conservant leur candeur baptismale inviolée et cherchant en la Vierge le Viatique et le réconfort céleste.

Oh ! les vieux pèlerins des grands siècles austères,
Oh ! les passants perdus par l'espace lointain,
Ceux qui s'en vinrent hier, ceux qui viendront demain,
Les résignés, les forts, les purs, les solitaires.

Vieillards courbés par l'âge vers la terre, hommes des champs, travailleurs de glèbe, ouvriers des villes, mères angoissées, amants heureux, riches opulents, mendiants et artistes affamés de pain et d'Idéal, tu les accueilles tous, ô Vierge, d'un même geste de bras ouverts, auguste et maternel, tu leur dis les mots divins de ton Fils bien-aimé : « Venez à moi, vous tous qui souffrez et vous serez consolés. »

Et ils arrivent du fond de l'horizon, ceux qui souffrent, — hélas! hélas! qui ne peine pas? — ils arrivent des quatre coins du monde apporter à tes pieds le tribut de leurs hommages et de leurs cœurs blessés.

Eglise! Eglise! ostensoir de granit perpétuant, dans ton geste de pierre dressé vers les nuées, la foi grandiose des temps anciens et la ferveur bafouée des temps modernes! Sanctuaire de la Vierge, enrichi des dons somptuaires des princes et de l'offrande des hum-

bles, jamais on ne franchit ton seuil sans se sentir ému, et instinctivement les yeux se lèvent vers l'image miraculeuse se dressant en apothéose au fond de la nef gothique.

J'y suis entré avec toi ce dimanche, ami. L'Eglise était remplie de pèlerins et nous nous sommes mêlés à eux, nous avons confondu notre faible prière avec la supplication anonyme et formidable de la foule encombrant les nefs latérales et les bas-côtés.

La foi sublime des pèlerins éclatait en cette hymne que les générations redisent à travers le temps, saluant en Marie, pleine de grâce, mère de Dieu, sa virginale maternité : Etoile du matin! Tour d'ivoire! Maison d'or! C'est ce même cantique que la foule redit aux grands jours de Pentecôte, quand la procession aux bannières flottantes défile par les rues avec l'Image miraculeuse portée au pavois des épaules. Derrière elle, vient la foule implorante qui s'écoule comme un fleuve écumeux et, par dessus le flot des têtes, des mères tendent leurs petits enfants vers le manteau bleu étoilé d'or!

Mais voici qu'à l'autel on a dit les mots miraculeux de la Nouvelle-Alliance, un silence respectueux pèse sur la foule recueillie et le Prêtre, triomphateur divin, apparaît à l'autel dans des nuages d'encens déroulant ses volutes qui montent lentement vers la statue miraculeuse dominant l'autel.

Après la sainte messe, où ils ont retrempé leurs énergies à la Fontaine de Vie, les pèlerins font trois fois, en priant des *Ave*, un circuit déterminé dans le chœur, où des béquilles appendues aux piliers témoignent des miracles accomplis, ou bien le tour extérieur de l'église vieille et présentant des portails délicieux et austères décorés de vierges gothiques, et enfin, pour ceux que n'effraie pas la fatigue, il y a une longue route — « le tour de la Vierge » — pleine

de petites chapelles blanches, hors la ville, par les campagnes ensoleillées et encombrée au matin, le dimanche surtout, de paysans, disant à haute voix leur chapelet, et, dans les sentiers, on entend résonner les douces syllabes flamandes : « Wees gegroet ».

Les dévotions achevées, il faut se nourrir, car on s'est levé tôt et le voyage a donné faim. Nous trouvons à déjeuner dans un de ces caractéristiques cafés qui font la ronde autour de l'Eglise et vivent de la vente d'objets pieux : statuettes, chapelets, médailles; menues choses qu'un bruxellois de la ville basse emporte de Hal : petits drapeaux triangulaires, où s'imprime une image naïve et puérile de la Vierge aux boulets, petites trompettes, mastelles en collier que portent les enfants.

On déjeûne dans l'arrière-boutique étroite et enfumée; aux éventaires bariolés de la rue autant que dans le magasin on vend les objets religieux et franchement cela ne paraît grotesque qu'à des esprits prévenus et une saine appréciation voit là une harmonisation très simple de la religion et de la vie : « Qui veut faire trop l'ange, fait la bête » dit Pascal.

« N'y aurait-il pas moyen de grimper là haut? » dit mon ami, toisant du bas la tour sévère.

« Oh! oui; » et, après une permission demandée à M. le doyen, nous emportons de chez le clerc, petit homme sec et nerveux, antithèse des sacristains classiques, un lourd trousseau de clefs anciennes.

Nous montons un escalier en colimaçon aux marches de pierre usées, taillées dans le mur épais — le

chemin des sonneurs de cloche; il nous mène au premier palier, à hauteur des travées près de la voûte d'où l'on domine la nef principale et l'abside lointaine, là-bas, vue à travers un nuage d'encens.

Mais nous gravissons un autre escalier tournant où il fait noir comme dans un four; de loin en loin, un petit carreau laisse filtrer la lumière du jour et éclaire les marches branlantes, nous montons avec la certitude de respirer l'air pur, une porte à ouvrir... et brusquement l'œil découvre une vue superbe que nous délaissons aussitôt, car nous voulons jouir plus haut d'un spectacle plus grand, et l'ascension continue. En chemin, nous rencontrons une porte taillée à même la muraille : c'est par là qu'on arrive aux cloches qui pendent dans le corps de la tour. Il en est des grosses pour les grandes fêtes et d'autres à son lugubre pour rappeler aux vivants la Mort, l'éternelle errante; d'autres qui sonnent les messes et les baptêmes et de toutes petites, minuscules cloches qui tintent joyeusement le carillon.

Neuf heures et demie vont sonner et voici qu'une main invisible tire les fils emmêlés et le carillon effeuille ses pétales de son léger, par dessus la ville.

Joyeuse et claire chanson de frêle carillon.

Un sonneur nous a suivis jusqu'ici et nous montre avec orgueil le gros bourdon solidement ancré dans des poutres. — « Il faut être si nombreux pour le mettre en branle, Messieurs, » dit-il en nous quittant.

Il descend, lui, où ses besognes le réclament et nous continuons notre route pour arriver enfin à un quadrilatère artistement ouvragé et flanqué aux quatre coins de sveltes et merveilleuses tourelles. Au centre, pour le déplaisir des yeux, se dresse un campanile qu'on construisit au temps de la Renaissance d'après un dessin de Rubens, pour remplacer la flèche gothique que le temps, la foudre et les frimas n'avaient pas respectée là haut.

Quelle superbe vue on a d'ici ! On oublie la fatigue de l'ascension pour être tout entier au plaisir de la vue, et, pendant que nous regardions, la grosse cloche se mit à sonner appelant les fidèles à la grand'messe. Coups lents d'abord du battant peu sûr, puis accentués et frénétiques, comme si une âme, tout à coup, le vivifiait.

Nous avons écouté un long quart d'heure ce chant grave, toute la tour vibrait de bas en haut, les bois grinçaient sous l'effort et la charpente elle-même, semblait-il, cédait au rude ahan des sonneurs.

Quand le dernier coup de cloche se fut perdu dans l'air, nous continuâmes. Maintenant nous gravissions un escalier de bois, tournant à ciel ouvert, et, soulevant une trappe, nous arrivions enfin au but suprême : la lanterne.

De là la vue est un émerveillement; l'œil, d'un regard circulaire, embrasse le pays entier à trois ou quatre lieues d'alentour. Là bas Clabecq, Tubize, Lembecq que protège Saint Véron; Brages, Bellinghen, Pepinghen; les hauteurs et le château de Gaesbeek, Leeuw-Saint-Pierre, Bruxelles et son Palais de Justice dressant au bout de l'horizon sa masse énorme et écrasante, la pure flèche de l'Hôtel-de-Ville; les hauteurs de Saint-Job et puis toute la vallée de la Senne aux rives charmantes : Ruysbroeck, Beersel, Tourneppe, Alsemberg, Esschenbeek bâti sur une colline que domine le bois de Hal, dernier aboutissant de la forêt de Soignes, Loth, Buysinghen, vingt autres villages, la ligne sombre des sapins là-bas et un fouillis de verdures diverses : le bois de Rossignol où nous irons tantôt, au delà du canal qui charrie ses eaux lentes — ruban clair où le ciel bleu se reflète — entre les vertes prairies, pleines de vaches. Et puis la ville petite, en dessous de nous, un aggloméré de toits bizarres, rouges et gris, tous chevauchés de cheminées. La maison paternelle à

pignons espagnols, que je cherche des yeux, m'apparaît d'ici minuscule; quelqu'un se promène dans le jardin, un enfant, dirait-on, et cela est très beau et très simple, mais lointain comme dans un rêve.

Chère maison natale comme tu me tiens au cœur! J'ai le vertige de descendre jusqu'à toi!

Sur la Grand'Place aussi circulent des promeneurs, mais très petits comme un peuple de fourmis et, c'est fête, parfois des bruits de voix assourdis et vagues montent jusqu'à nous. Des martinets et des corneilles volent à tire d'aile autour du clocher en poussant des cris apeurés; des vols de pigeons bleus traversent l'espace clair.

Nous nous grisons d'air et de lumière et quoiqu'il fasse très chaud, le vent chantonne, là-haut, d'étranges plaintes; nous vivons par dessus la ville, nous-mêmes faisons corps maintenant avec l'église et la bouche s'ouvre pour lancer une éperdue clameur de joie vers le ciel, vers le printemps, vers la Beauté, vers la Nature.

Tout mon pays aimé se déroule sous moi, depuis la ville qui groupe ses maisons comme des poussins autour de l'église, jusqu'à l'horizon, là-bas voilé d'un brouillard bleu, où se dessine la courbe harmonieuse des coteaux brabançons.

Et religieusement je te nommais des endroits chers, peuplés, pour moi, de souvenirs et je te racontais tout.

Puis nous sommes descendus d'une traite, allant à chaque étage inférieur, comme des enfants, voir l'horizon se rétrécir, mais gardant au cœur l'impérissable image du panorama de là-haut!

Sous le portail, nous secouions encore de nos habits la poussière des siècles que tu me demandais déjà : « Il n'y a plus rien à voir? »

Oh, si ! il y a la statue de Servais, que nous saluons en passant et qui se dresse devant un hôtel-de-ville élégant et coquet, puis nous remontons la rue Ste Catherine. A gauche, au bout de la rue montante, se trouve le cimetière, abandonné maintenant, dont on aperçoit par la grille les tombes et les croix sous les ifs funéraires, où dorment ceux qu'on aime et auxquels on songe en passant.

La chaussée de Ninove s'ouvre d'amont, bordée d'ormes séculaires ; de chaque côté de la route, des blés en fleurs ondulent leurs vagues argentées.

Après quelques instants de marche en montée douce, nous arrivons à une auberge aux murs badigeonnés en rose, aux volets blancs. Devant, s'étend un enclos où des tilleuls emmêlent leurs branches feuillues.

C'est dans cette retraite qu'Henri Conscience, le rénovateur de la littérature flamande, a passé deux ans de sa vie, et dans l'esprit du peuple il survit encore, auréolé de la gloire des génies. Cette demeure champêtre convenait vraiment à l'illustre romancier, peintre des rusticités flamandes et son souvenir flotte ici sous les discrets ombrages.

Car il est mort, le maître, famille dispersée, et mort aussi Lamme Geerts, dresseur de chiens de chasse disait l'enseigne, le « baes » mi-légendaire de cette auberge, fréquentée par les joueurs de boule qui viennent savourer là, le dimanche, le demi litre de bière délectable.

Il n'y a pas longtemps que subsistait encore, au bout de l'enclos, une sorte de pavillon agreste, à toiture de chaume, s'ouvrant sur la route, du côté de la ville. C'était la place favorite de Conscience, nous dit Georges Eekhoud, dans une biographie du romancier. « C'est là qu'il passait de longues heures à contempler « le paysage qui se déroulait devant lui : la route des- « cendante avec sa double rangée d'arbres séculaires

« et s'arrêtant là-bas jusqu'au cimetière et les premières
« maisons ; puis la ville dont on devine plutôt qu'on
« ne distingue l'agglomération de bâtisses et qui se
« révèle par son côté le plus attachant, le plus artiste,
« l'étrange tour de Notre-Dame évoquant les légendes
« et les mystères qu'elle abrite ; puis, au fond, des
« collines dont les premières pentes étalent cette ver-
« dure jaunâtre des prés flamands et que recouvrent au
« sommet, et jusqu'au point où elles se confondent
« avec la ligne de l'horizon, des bois d'un ton plus
« sombre, tranchant sur l'azur discret et pâlot d'un ciel
« que les vapeurs brumeuses du Nord ne libèrent jamais
« complètement. »

Pourtant aujourd'hui le ciel est bleu, d'azur profond, et nous redescendons vers la ville, sise dans la vallée au bord de la rivière.

Sur la place du marché, Gerke, le crieur public, agite sa clochette et annonce au cercle béat qui l'entoure les multiples concours et réjouissances de ce soir : jeux de quille et bals champêtres.

Nous traversons successivement trois ponts jetés, l'un, sur la Senne qui roule, dans un lit resserré entre de vieux murs, ses eaux rapides ; l'autre, pont de bois, sur la « Leyde » qui domine une cascade écumeuse, d'où monte une odeur rafraîchissante d'eaux vives et remuées et, enfin, un pont suspendu au-dessus du canal, où des chalands amarrés dorment dans le calme sommeil de midi.

Mais bientôt voici la campagne, la grande plaine aux futures récoltes doucement remuées par le vent, des champs de colzas d'or et de trèfles incarnat où butinent fiévreusement les abeilles. De clairs appels de coqs se répondent dans l'air sonore et, dans les prai-

ries grasses et fleuries de marguerites, des vaches broutent l'herbe tendre.

Quel délicieux coin te rappelles-tu, cher ami, que celui où nous nous arrêtâmes? Cette sorte d'étang que notre rêve peuplait d'un couple de nobles cygnes, cette eau profonde à reflets verts où se mirent les hautes rives rocheuses et escarpées et que domine une maisonnette claire et un verger!

Mais le temps nous presse et, rapidement, par un sentier zigzaguant, comme la marche de certains pacants après les libations dominicales, nous gravissons la colline et nous arrivons à un bosquet de sapins.

C'est presque dans le bois même, que se trouve l'auberge « Au Rossignol ». Nous entrons. L'estaminet est désert à cette heure.

— « Bonjour, Trees! »

— « Bonjour, Messieurs. Quel beau temps, n'est-« ce pas. Il fait bon venir promener maintenant. »

— « Oui, Trees; si vous nous serviez à dîner, « dehors, sous les tilleuls. »

— « Avec plaisir, ce sera vite prêt. »

En attendant, nous allons converser un peu avec le patron, « pachter » Day. — C'est un vrai type de terrien, au visage rasé et brun, fort et gourd, le dos voûté par le labeur des champs. Il nous montre, avec respect, deux belles vaches à l'étable, les appelle de leur nom, et les bêtes dociles, au poil luisant, tournent vers nous, d'un mouvement lent, leurs yeux profonds.

La table est dressée sous les tilleuls : nappe blanche, assiettes claires à fleurs bleues, brocs de grès où mousse la jeune bière.

Nous sommes servis par Marieke, la fille de la vieille Trees, mariée depuis peu à un fort joli gars et c'est elle qui court de la table à la cuisine, au travers la route, dans le soleil...

L'heure était bleue cendrée sous les tilleuls et la

fumée des cigarettes s'attardait entre les feuilles; nous prenions le café en devisant joyeusement.

J'évoquais les belles heures passées ici dans les bois, elles se coloraient du prestige des choses en allées et surgissaient une à une, tristes ou gaies selon la magie du souvenir.

Ah! comme je t'aime, Rossignol! tu m'es la forêt natale où, tout petit, perdu dans les fougères, je cherchais des bêtes dont je savais les noms; c'est toi qui, dans la chanson de tes grands arbres, berças mes rêves d'adolescent et, chaque année, comme l'hirondelle aux toits connus, je te reviens fidèle, car il y a un peu de moi-même dans l'atmosphère où tu baignes.

Ah! quelles joyeuses réunions faites là avec des amis, quelles longues parties de palet jouées à la mode paysanne et que de fois l'écho, brusquement réveillé au fond des allées, a redit nos cris d'enfants!

Quelles promenades mélancoliques aussi, lorsque j'y venais, seul, en automne, à la chute des feuilles, ou l'hiver, quand le vent du Nord pleure entre les branches dénudées sur fond de ciel gris sale où s'immobilise un vol planant de grands corbeaux.

Pourvu que, bois aimé, le dimanche, tu ne sois pas, comme tant d'autres, envahi et défloré par des cyclistes criards et importuns...

Un chat se chauffe au soleil et cligne des yeux...

Vient à passer un pauvre joueur de cornemuse qui s'arrête devant nous et joue un air mélancolique d'outre Rhin. C'est une vieille musique, étrange, ressuscitée ici sous les sapins.

Deux gosses font la quête avec des sébilles d'étain où les piécettes claquent en tombant, puis disent merci à la ronde et tous les trois s'en vont; les deux petits en avant et le vieux trimbalant sous le bras son instrument bizarre. Ils prennent la route vers Hal.

Ils se font de plus en plus rares dans le pays,

ces étrangers : petits Savoyards montreurs de marmottes, Bohémiens étameurs dans leurs roulottes vertes, Lorrains montés sur de hautes échasses et valsant sur un air d'accordéon, joueurs de cornemuse et musiciens bavarois, qui conservent, malgré tout, l'intégrité de leur naissance et gardent au fond des yeux le reflet de l'exil.

Nous partons comme eux, en sens inverse et, comptes réglés, saluts donnés, nous nous enfonçons dans le sous bois...

Le ciel était plus beau encore que ce matin; au lieu du bleu intense des ciels du Midi, des nuages blancs flottaient sur fond d'azur et, chassés par la brise, voguaient dans le ciel qui prenait ainsi des airs de vie.

Des gamins, à la lisière, secouaient les branches des chênes pour en faire tomber les hannetons engourdis. Petites bêtes, à qui ils mettront un fil à la patte et qu'ils feront voler, le soir venu, près des seuils où causent les grand'mères.

Les arbres s'immobilisent dans la chaleur d'après-midi et, dans le bois, la lumière tamisée par les feuilles donne une atmosphère verte et blonde.

Des papillons volent, des oiseaux chantent dans le taillis : fauvettes, mésanges, roitelets; des sansonnets sifflent dans les grands chênes où roucoule un couple amoureux de tourterelles et tous ces bruits divers se détachent sur un fond permanent et merveilleux, l'infatigable chant du rossignol.

Quel bienheureux repos ici, sous les hêtres, dont les troncs blancs et lisses se prolongent au loin jusqu'à la sombreur d'un bois de sapins où semble subsister un peu de nuit.

Quels beaux rêves d'art ébauchés ici sous le bois et basés sur les simples et belles choses dont nos yeux s'imprégnaient! Et ces vers de quelques-uns des temps présents, qui ont exprimé le rythme de vie dans des poèmes naïfs et ce récit qu'un délicieux conteur wallon

nous avait envoyé, nous avons tout vécu, nous avons tout aimé! Et longuement nous avons marché dans le bois des jonquilles, défleuries maintenant; nous avons erré le long du ruisseau qui, sous les herbes inclinées, murmurait sa chanson mouillée et légère.

Quand nous revinmes, le soir tombait fluide et pur et une mélancolie s'affaissait dans l'air. Au sortir de la futaie, nos âmes s'harmonisèrent avec le paysage songeur et nous parlions doucement, de peur de casser, par des éclats de voix, le fil indicible et ténu, qui unit l'âme compréhensive aux choses de la nature selon la tristesse ou la joie qui en émanent.

Nous sommes descendus par la colline; au carrefour de la descente s'érige un Christ en croix — tel qu'on les voit aux calvaires de Bretagne, — vieux Christ traité à la façon outrée des primitifs allemands, incarnant dans sa sculpture grossière la rude foi des temps anciens. Dieu sait quel humble artiste, quel menuisier de village l'avait ciselé naguère, après travail, dans sa chaumière. Sans doute, pour ses yeux hallucinés, le bois se transfigurait et c'était à genoux qu'il priait l'image sainte qui, pour lui, malgré toute imperfection et tout défaut, était le Christ quand même.

Aussi, maintenant, les sceptiques ne devraient pas rire en passant au Calvaire, ni quelque mécréant le maculer de boue, car on les voudrait lapidés par les pierres du chemin et flagellés par les branches des arbres tout-à-coup hostiles.

Le soir tombait, d'une douceur infinie.

La maison du forgeron, adossée au bois, se tasse au bord de la route que longe un ruisseau babillard plein de myosotis et de cresson.

Il court par des prairies stellées de marguerites qui ferment leurs pétales au soir et où flotte un brouillard gris annonciateur d'un beau lendemain. Des vaches errent dans les prés, ce sont les premières nuits, fraî-

ches encore, qu'elles passeront dehors, au clair de lune, et elles beuglent longuement vers l'étable...

Nous arrivons ainsi, en suivant toujours le cours de l'eau, à Buysinghen, village renommé dans un certain monde de petits bourgeois, qui y viennent de Bruxelles célébrer leurs ripailles et leurs noces. On allume les premiers quinquets dans les guinguettes, car la fête se prolongera bien avant dans la nuit, avec des cris.

Nous rentrons vers la gare, par la chaussée, après un dernier adieu à ma cité. Station : lumières multicolores, au loin, des rails qui s'en vont vers l'infini, train banal, gens qui dorment, lassés par le retour; et nous restons silencieux, resongeant la belle journée de vie libre au grand soleil, et nous nous quittons bientôt, marchant chacun dans des voies diverses, mais ayant vécu, j'en garderai l'ineffaçable souvenir — une heure commune illuminée d'Art et de Foi qui restera par dessus la banale existence, comme une oasis, tout-à-coup, dans le désert.

Et quand, ami, tu remonteras en esprit le cours fluent des heures, je crois qu'elle t'apparaîtra, à toi, aussi blanche et bleue, soleillée de vie, parfumée d'air vif et de printemps, dans un cadre agreste de bois verts, de blés ondoyants, de prairies fleuries, toutes choses belles et bonnes que nous aimons du plus profond de notre cœur.

PAUL MUSSCHE

EN LES FLEURS

Dans nos ballades sous les lianes
nous irons cueillir des fleurs,
que nous chercherons diaphanes,
comme nos songes de bonheur.

Nous en prendrons à tigées
des églantines, des lys,
des aubépines frangées
et des acacias fleuris.

Et les parfums qui frissonnent
hors les pétales essaimés,
auront de candides blancheurs
qui seront l'âme des fleurs.

Et tes paroles parfumées
vibreront dans ces senteurs
leurs pâles harmonies aimées
en rythmance avec mon cœur.

Et la joie radieuse de tes rêves
se réflétera dans tes grands yeux
joies et clartés qui se lèvent
ainsi qu'une aube de jour bleu.

J'y verrai frémir tes pensées
blancs essaims de pureté,
fleurs de rêves enlacées
à quelques songes d'été.

Nos mots d'amour nous berceront,
et les pâles fleurs cueillies
frêlement t'encenseront,
o ! fleur d'amours infinies.

PROSPER ROIDOT

PETITE CHRONIQUE

Le *Spectateur catholique* publie d'un poète, qui fut des jeunes cénacles naguère, prêtre aujourd'hui et vicaire d'une humble paroisse de campagne, M. l'abbé Louis Le Cardonnel, ce beau poème :

A Saint Michel Archange

Terrible Capitaine aux batailles du ciel,
Je voudrais, en des vers résonnants et suaves,
Te chanter dans la gloire où tu vis, Michaël...

Un seul de tes regards tient les Démons esclaves,
Et leur prince, en grinçant, songe au combat lointain,
Où tu le terrassas avec tes Anges braves.

Oui, le premier des Fils de l'éternel Matin,
Qui visitent parfois nos dolentes vallées,
Aussi prompt que l'éclair tu frappas le hautain.

Des Dominations gémirent ébranlées,
Et les gouffres d'en haut furent émus longtemps
D'un retentissement d'angéliques mêlées.

Les ascètes pâlis, les chastes habitants
Du Désert, où s'enfuit l'humilité sublime,
Dans leurs tentations t'appellent, haletants.

Et Toi, connaissant bien quel Impur les opprime,
Pour qu'il retombe au fond de l'abyssale nuit,
Tu descends tout-à-coup au radieux abîme...

Autant que le Soleil ta jeune face luit,
Tes bras sont éclatants d'adolescence pure,
Un parfum d'ambroisie immortelle te suit...

C'est d'un or inconnu qu'est faite ton armure.
Tes ailes dans l'azur battent et, dans ta main,
Trempée au feu céleste une lance fulgure.

Tu changeas, la touchant d'un glaive surhumain,
En guerrière sans peur la pastourelle Jeanne,
Qui t'aperçut debout au bord de son chemin.

Que sur nous, Michaël, ton influence plane!
Renverse les desseins des Mécréants, si Dieu
Se souvient de la France et s'il ne la condamne.

Car elle a mal gardé son magnanime vœu
Aux pieds du Seigneur Christ, dont la poitrine ouverte
Fait rayonner sur nous la tendresse et le feu.

C'est toi que les Martyrs, de qui la vie offerte
S'écoule avec leur sang aux luttes de la Foi,
Aperçoivent, tendant la palme à jamais verte.

Le vieillard blanc de Rome est défendu par Toi :
Archange Michaël, toujours ta vigilance
Demeure armée, au seuil de la divine Loi.

Ah! quand viendra la mort nous faire violence,
Écarte de nos fronts les épouvantements
Par l'épée invincible ou l'infrangible lance,

Et tous, après l'angoisse et les justes tourments,
Conduis-nous, libérés de la prison de flamme,
Vers celui dont la Droite est sur les firmaments.

Et pour moi, Michaël, demande que mon âme
Soit toujours frémissante au nom de Jésus-Christ,
Que j'annonce les Cieux promis, que je les clame!

Et que j'aille, vengeur de mon Sauveur proscrit,
Menaçant les pervers de l'implacable verge,
Embrasé comme toi du courroux de l'Esprit,

Impérieux Archange au visage de Vierge.

Un pétard tiré par M. Henri de Groux, le peintre du *Christ aux Outrages* et du *Retour de l'île d'Elbe*, a éclaté ces jours-ci et causé en Belgique un certain émoi. Le voici. C'est une lettre adressée par l'artiste belge à un journaliste boulevardier que ses gaffes illustrèrent, M. Jean Lorrain, celui qui prend Antoine Moro pour un peintre espagnol :

« Cher Monsieur,

« Je me crois obligé de vous informer que je suis Français et que ce n'est que par une étrange inadvertance de mes auteurs que je me trouve être sujet belge. Outre cette gaffe de naissance, celle de ma trop légère option demanderait enfin réparation; vous conviendrez que je ne puis être fier d'être Belge. Cela ne m'est, certes, arrivé qu'une seule fois dans ma vie, à Munich, devant les soixante-quinze glorieux Rubens de la Pinacothèque.

« La Belgique actuelle est un mensonge..., un milieu neutre et pleutre qui me dégoûte au delà de toute expression. N'étaient les vingt-huit jours, l'ennui de l'uniforme (généralement assez hideux), les cinq cents francs à verser, je me referais Français dès demain pour appartenir enfin à une vraie nation.

« Ce qui pourrait arriver de plus propice aux Belges, en somme, ce serait d'être annexés. Mais Bismarck aurait dit que c'étaient des.... dont il ne voulait pas dans ses écuries; que la responsabilité de cette opinion soit légère au grand chancelier, je la lui laisse, toute décourageante qu'elle soit, quant à l'avantage d'avoir les Belges avec ou contre soi.

« Les Belges n'eurent de moments mémorables dans l'histoire que sous les dominations. A force d'attraper des Espagnols, des Autrichiens, des Français et des Hollandais de terribles coups de pied dans le... bas des reins, il leur fut possible de s'élever parfois au-dessus d'eux mêmes. Réduits à leur unique initiative aujourd'hui, après s'être séparés des Hollandais au cri de l'*Union fait la force*, leur devise de troupeau, ils s'achèvent dans le néant des conflits les plus mesquins et les plus bêtes, poursuivis toujours, malgré la sotte devise, de l'idiote rage caractéristique de se diviser de plus en plus.

« Bref, je suis enchanté qu'il vous ait plu de notifier à tous les mannekenpis juifs, flamands et wallons combien je suis heureux enfin de respirer loin de leur vasque.

« Ne serait-il pas un peu belge de ma part de consentir à m'attribuer toute la méchanceté témoignée par vous à cette d'ailleurs peu excitante race et d'avoir eu par procuration le plus insolite esprit?

« Le roi était en Belgique l'un de mes très rares amis; il est vrai que, depuis qu'il est dans les ivoires et les caoutchoucs congolais, qui lui coûtent à la fois beaucoup d'argent, beaucoup de Belges et beaucoup de nègres, ma peinture ne peut plus suffisamment l'intéresser. Il fallait bien, d'ailleurs, que Baudelaire eût, plus que jamais, tout à fait raison : « En Belgique, pas d'art; il faut être grossier pour être compris. Peuple de servants, etc. »

« Agréez, cher monsieur, ma très amicale poignée de mains.

« HENRI DE GROUX. »

Cette missive, d'ailleurs incongrue, a eu le don de grandement indigner maints professionnels du chauvinisme qui seraient désolés de perdre la moindre occasion de proférer de grands mots. Il semble que ce soit faire beaucoup d'honneur à une boutade; et je ne serais nullement surpris que M. de Groux, fumiste, et des plus malicieux, à ses heures, triomphât sournoisement d'avoir fait monter à l'arbre de candides patriotes belges.

Réflexions fort justes de M. Anatole France : « Komm l'Atrébate est un de ces chefs qui combattaient pour l'indépendance du sol que nous habitons aujourd'hui. Il fut un des quatre chefs qui conduisirent devant Alesia la grande armée gauloise. C'est donc un de ces ancêtres que notre piété reconnaissante glorifie de toutes les manières, exalte dans des manuels d'histoire inspirés du premier tome de M. Henri Martin,

dans des images populaires, dans des bons points d'école et par des statues colossales. La gloire de ces Gaulois à longues moustaches éclate chaque printemps dans le Salon des Champs Élysées et tout particulièrement après les mauvais jours. Notre sympathie pour eux devient plus vive quand notre fortune militaire est aussi mauvaise que fut la leur et que nous avons montré, à leur exemple, un courage malheureux. Il n'est peut-être pas indifférent à la morale universelle de remarquer que ces chefs barbares, victimes de la science et de la cruauté romaine, ressemblent beaucoup pour la situation, le génie et la destinée à ces Pavillons-Noirs et à ces « Honneurs » malgaches que nous avons traités, au Tonkin et à Madagascar, comme le proconsul traitait les chefs arvernes et bellovaques. Quand Vercingétorix vaincu se présenta devant César, le proconsul, à ce que rapporte un historien, lui reprocha l'amitié trahie. Ce sont les mêmes reproches qu'un de nos braves colonels adressa naguère à je ne sais quel rebelle tonkinois qu'on tira d'un panier de jonc pour lui couper la tête. Nous fusillons les Malgaches pour des actions dignes, à notre sens, d'être honorées par le marbre et le bronze, quand ce sont des Gaulois qui les ont accomplies. Et ces actes de vigueur sont généralement approuvés par les journaux de la métropole. C'est ce qui s'appelle porter la civilisation chez les races inférieures. Si, dans une vingtaine de siècles, les Malgaches s'élèvent à notre hauteur sociale et morale et s'intéressent alors à leurs antiquités nationales, ils ne seront pas embarrassés de trouver des Vercingétorix dans leurs annales. »

Les Congolais non plus.

❦

L'on assure que l'Académie Goncourt se complètera sous peu. Les deux fauteuils vacants sont brigués par MM. Léon Daudet, Maurice Barrès, Jean Lorrain, Lucien Descavez et Emile Zola.

❦

Le buste de Guy de Maupassant se dresse depuis quelques jours au parc Monceau. Son inauguration nous valut de ci de là des chroniques et des souvenirs intéressants sur le romancier dont la fin fut si navrante, naguère. M. Lucien Descaves, notamment, révèle un travers auquel sacrifia l'auteur d'*Une Vie*, une variété du snobisme qui surprend chez ce hautain et ce brutal :

« Il y eut à la fin, en Maupassant, un pauvre homme *dépaysé*, un solide et sain gars normand transplanté dans une terre exécrable où il s'étiola et mourut. Un de ses plus vieux compagnons d'armes, qui fut des *Soirées de Médan*, sortant un jour de la rue Montchanin, où demeurait alors Maupassant, me disait sa stupéfaction d'avoir trouvé, dans le salon d'attente, un livre, un seul, — et lequel? L'almanach de Gotha! Le Gotha... c'est à cette maladie-là qu'a sans doute succombé Maupassant, plutôt qu'à la paralysie générale. Car l'ami de jeunesse, le camarade des premières luttes, eût été bien autrement surpris et affligé, s'il avait pu assister à l'un des dîners d'apparat que donnait Maupassant à la finance et à l'aristocratie! Il les confondait d'ailleurs volontiers, ne s'apercevait pas, naïf parvenu

enivré de belles relations, conteur délicieux d'histoires normandes apitoyé par la fille de ferme et les pensionnaires de la maison Tellier, que ses hôtes, princes, comtes, barons, banquiers, s'amusaient de lui, l'admettaient en leur compagnie comme une distraction, un caprice de femmes préludant aux tziganes prochains!... Cela est si vrai que ces gens-là apportaient chez Maupassant leurs préoccupations professionnelles et leurs enfantillages mondains. On ne se gênait pas plus avec lui qu'avec le coiffeur. Les hommes s'entretenaient librement de leurs opérations, de leurs tapis, de leurs chevaux, de leurs chiens, et donnaient au malheureux — comme un ordre — au dessert, l'adresse de leur tailleur, de leur chemisier et de leur bottier. Et Maupassant, flatté, docile, écarquillait de bons gros yeux ; le parvenu dominait, effaçait l'observateur.

— J'ai eu hier, à ma table, les plus grands noms de France!

C'est quand il dit cela pour la première fois qu'on eût dû l'enfermer... l'enfermer dans le cabinet de travail écarté, où furent écrites ses plus durables pages! »

A lire dans la *Revue des Deux Mondes*, livraisons des 15 octobre et 1 novembre, une curieuse étude d'Arvède Barine sur le malheureux et bon Gérard de Nerval, et de beaux vers d'Henri de Régnier : *L'Arbre de la Route.*

La *Jeune Belgique* annonce l'exode de trois poètes, ses collaborateurs, MM. Robert Cantel, Françis de Croisset et Maurice Cartuyvels. Tous trois transportent à Paris leurs pénates. Ils ne sont pas les premiers écrivains d'ici qui partent; d'autres, paraît-il, les suivront. Et ceux qui restent éditent à Paris leurs romans et leurs poèmes. Triste!

Quatre polissons de lettres, plus sots encore que cyniques et avides par dessus tout de réclame, notifient *urbi et orbi*, avec emphase, dans une revue bruxelloise spécialement créée à cette fin, la souveraine beauté de la luxure. Ils se proposent d'exalter, en leur littérature, destinée sans doute à quelque musée secret, leur « corps bien-aimé », d'instaurer le règne de l'Instinct. La Chair attend, de ce quatuor de Priapes, son apothéose. Ces poètes de lupanar et d'égoût, qui reculent, dans leur manifeste, les bornes de l'impudeur, déclarent se placer sous le patronage — je vous le donne en mille — d'Helvétius. On n'est pas plus puffiste. Beaucoup s'étonnent de ce qu'ils n'invoquent pas plutôt les patronages, plus notoirement infâmes, d'Oscar Wilde et de l'Arétin.

A propos du graveur Courtry, mort ces jours-ci, l'on a raconté cette amusante histoire. Courtry avait reçu la commande d'une planche pour un diplôme destiné aux instituteurs de France. Il y travailla longtemps. Il avait soumis déjà cinq états d'eau-forte, lorsqu'un inspecteur des

Beaux-Arts, interprête des critiques de l'Université, déclara que celle-ci ne pouvait accepter un diplôme où l'on voyait un instituteur en redingote DÉBOUTONNÉE.

Le *Patriote* vient de confier à M. Émile Valentin (le docteur) la mission de découvrir, pour ses abonnés, la littérature belge et de leur présenter une anthologie. L'idée est louable, mais il faudrait peu connaître M. Émile Valentin (le docteur) pour ne se point méfier de ses partis pris littéraires. Il nous fournira, certes, l'occasion de reparler de son florilège.

M. D. (le docteur)

REVUE DES LIVRES,

DES ESTAMPES ET DE LA MUSIQUE PUBLIÉE

L'abbé J. C. BROUSSOLLE : *Pèlerinages ombriens.* Paris : Fischbacher, et *La Vie Esthétique.* Paris : Perrin. — GUSTAVE KAHN : *Le Livre d'Images,* au Mercure de France ainsi que STUART MERRILL : *Poèmes.*

Les *Flugblaetter* de la maison Breitkopf et Hartel, et ses reproductions des lithographies de HANS THOMA. — HEINZ ZERNIN : 3me suite de Douze lithographies. Darmstadt : Ferdinand Wirtz.

ANTOINE DVORJAK : *Sainte Ludmila,* oratorio. Londres : Novello.

DES deux livres de critique d'art de M. l'abbé Broussolle sont encombrés des « compliments » et « façons » ordinaires auxquels se croit tenu le prêtre lorsqu'il sort de son ministère, protestations de modestie surtout, circonlocutions et port de gants perpétuel. Ces « compliments et façons », ces embarras, disons le mot, supprimés, ne resterait-il pas un peu plus de place pour s'occuper d'art en critique pur ou en artiste; et quel style plus aisé! Mais quelle solution alors donner à la question de la prudence de langage du prêtre? J'oserais volontiers proposer celle-ci : de se préciser d'abord son public : je parle aux jeunes gens désireux de s'occuper d'art, je parle aux critiques d'art mes confrères, je parle aux hommes, aux femmes

ou aux enfants, tout autant de publics : j'inscris l'élu sous mon titre. Alors je sais à quoi m'en tenir et sais quelle langue employer; tant pis pour les personnes d'une autre catégorie qui viendraient volontairement se fourvoyer dans le public que je me serais délimité : elles auraient été prévenues. Je crois qu'ainsi je gagnerais du temps, de la place et mes coudées franches. « Mais si je veux être lu de tout le monde? » me demandera ce pauvre abbé Broussolle. « Il est impossible de contenter tout le monde et son père », répondrai-je avec un proverbe de chez nous qui risque être de partout.

Pour moi, je suis très content de ces deux livres, non pas entièrement en eux-mêmes d'un bout à l'autre, mais pour beaucoup de questions qu'ils abordent, à commencer par cette fameuse imbécillité, puisqu'il faut l'appeler par son nom, de congrès des religions auquel toute religion qui se respecte a devoir de ne pas prendre part, puisque y accéder implique la croyance pour une religion à une possibilité d'être ou convertie ou améliorée, proposition qui, pour nous catholiques, est déjà un révoltant non-sens. J'aimerais beaucoup causer avec M. l'abbé Broussolle d'une quantité de points de ses livres et les discuter avec lui, une critique générale ne m'en paraissant pas possible vu justement la multiplicité des questions qu'ils abordent et leur manque d'unité de ton. Je ne retiendrai ici que quelques détails.

Je préfère de beaucoup les *Pèlerinages ombriens* à la *Vie Esthétique*, précisément parce qu'ils ont un peu plus d'unité : un commencement de monographie de Benedetto Bonfigli, que je souhaite embryonnaire d'un volume définitif sur ce maître, me paraît gâté par les efforts de l'auteur pour être avenant, plaisant, de bonne humeur : je le voudrais beaucoup plus sobre ou beaucoup moins, tout objectif ou tout subjectif, et surtout je voudrais toutes ses notes réintégrées dans le corps de

son texte qu'elles surpassent en intérêt. Encore une fois : se délester de l'inutile bagage de bavardages ou, au contraire, délester ceux-ci de son érudition. D'une part le critique d'art, d'autre part le voyageur. — L'étude sur le pillage des Pérugins de Pérouse m'a fait une pinte de bon sang; c'est certainement l'un des meilleurs chapitres du volume. Quelle gloire pour un musée tel que celui de Munich de pouvoir se justifier de n'avoir été enrichi par aucun vol à main armée! ni autre du reste! Constatons en passant que M. Broussolle fait montre volontiers de son sentiment patriotique : cela encore est un tort dans de tels livres; c'est encore une concession aux lecteurs, au trop grand public; or jamais le grand public, jamais, ne lira une semblable étude, quelque effort qu'on prenne pour l'appâter. Donc cela encore d'inutile!

Dans la *Vie Esthétique*, j'ai trouvé les meilleures choses encore davantage noyées dans ce que j'appellerai de l'abondance de prédicateur, comme il y a l'abondance d'avocat, de député, de tous ceux enfin dont le métier est en grande partie de parler. L'homme qui écrit un livre n'aura jamais, qu'il le veuille ou non, le public d'un prêtre en chaire, d'un orateur parlant à la foule, il n'aura jamais que le public du *titre* de son livre, alors pourquoi gâter un livre par tout ce qui s'adresse à un public qui ne viendra pas, qui ne saurait venir! Dans les pages consacrées aux *livres d'étrennes* j'ai pris la notion de l'absolue différence qu'il y a entre les mots *peuple* et *populaire* en France ou en Italie, ou en Allemagne et même en Angleterre. Un auteur populaire en France, c'est Bérenger, Alexandre Dumas père, etc.; le peuple, c'est le public auquel s'adressent Alexandre Dumas père, Bérenger. En art, qu'est-ce que cela donne? Doré? Pas même. Le premier venu. En musique? Je le sais trop bien. — En Allemagne, l'art populaire, c'est aujourd'hui Steinhausen, Thoma parmi

les vivants, comme Rethel, Schnorr, de Schwind parmi les morts d'hier, et Durer et Schöngauer parmi les anciens; la musique populaire, c'est les *lieder* de Grieg et de Brahms comme ce furent ceux de Schubert et de Schumann... M. Broussolle souhaite, d'une part, une édition de la *Vie de Jésus* de M. Tissot pour le peuple, et, d'autre part, il admet comme plus haute critique d'art celle de Fromentin. Or, je l'engage vivement à lire, dans le *Sahara* ou le *Sahel*, la condamnation complète du parti-pris couleur locale et exactitude choisi par M. Tissot. Et ce sont les mêmes raisons qui font qu'un tel livre ne pourra jamais être populaire, surtout ailleurs qu'en France, et là c'est tant mieux; et même en France et là, c'est tant pis. Je m'explique : ailleurs le peuple a mieux, ou du moins mieux fait pour lui. En France il a été gâté par le pire des pires : il n'est plus assez peuple pour l'art populaire, pas assez cultivé pour la *Vie de Jésus* de M. Tissot, ou la *Jeanne d'Arc* de M Boutet de Monvel. Le chapitre sur les vieilles peintures de Spolète aurait trouvé sa place dans le précédent volume mieux qu'ici, je crois. — Quant à son *Salon de* 1897, M. Broussolle m'y paraît d'un éclectisme où je crois encore retrouver le prêtre qui a la naïveté de vouloir tout le public et non un certain public. Quand je le vois s'attarder à toutes les petites anecdotes de la vie cléricale peintes, je m'attriste Que de temps perdu! Tant de noms, tant d'œuvres, tout cela de l'art vraiment? Et jamais une sévérité réelle, jamais une critique de but en blanc, ou autre qu'enveloppée d'éloge lénifiant. A en juger par moi-même et mes visites aux Salons de Paris, Munich et Vienne, voici fort exactement ce qui se passe chaque fois dans mon opinion : une vingtaine d'œuvres au grand maximum me paraissent des œuvres, discutables si l'on veut, mais des œuvres; une centaine, des efforts intéressants; une ou deux centaines encore renferment des demi efforts,

des quarts d'effort; le reste est néant. Si j'écris mes impressions, je sacrifie tout aux vingt premières et aux plus importantes à quelque titre des autres. Je défie qu'il en soit autrement dans l'opinion de M. Broussolle, et alors il ne devrait en être autrement dans son écrit non plus. Or, il cite, si j'ai bien compté, cent six noms de peintres religieux, et la peinture religieuse est à peine un tiers de chaque Salon parisien : je persiste à croire que beaucoup de ces noms figurent là pour le nombre et parce que M. Broussolle a voulu contenter tout le monde. Car je compte fermement, même d'après les compliments qu'il leur adresse, que M. Broussolle ne s'est pas complu aux œuvres de ces cent six peintres; sans cela je ne comprendrais plus comment il a si bien aimé les maîtres ombriens.

M. l'abbé Broussolle nous promet prochainement une vie du Pérugin. Je crois qu'il y sera mieux à son aise, surtout s'il veut se cantonner dans un programme strict et s'adresser à un public strictement délimité et je ne ne veux pas dire limité par là; je croirais plutôt au contraire. Qu'il prenne modèle ou bien sur le *Fra Angelico* du Père Beissel, ou sur le *Giorgione* de Angelo Conti; voilà deux manières de critiques d'art l'une et l'autre admirables; mêler l'une et l'autre c'est les gâter toutes les deux. J'aime mieux le vin sans eau et l'eau sans vin qu'autrement, c'est-à-dire que ce qui s'appelle encore l'abondance au collège. Déjà, dans l'illustration des *Pèlerinages ombriens*, moitié photographies, moitié dessins, je trouve cette inconfortable impression de deux éléments différents, incompatibles même, juxtaposés. Que M. Broussolle relise encore les *Maîtres d'autrefois*, puisqu'il aime Fromentin. Certainement voilà un livre qui tel quel aurait pu être signé par un prêtre s'il l'avait écrit, sans que n'importe qui pût lui reprocher un seul mot. Que M. Broussolle nous donne donc une Ombrie et un Pérugin débarrassés

de tout ce qui n'est pas l'Ombrie et le Pérugin ; sa soutane ne le gêne pas pour marcher, elle doit ne pas le gêner davantage pour écrire un tel livre. Et surtout qu'il nous fasse prompte et bonne justice du prétendu athéisme de Pérugin, dont la critique d'art de ces dernières années nous a fait le beau cadeau, ainsi que de celui de Léonard et de Botticelli.

Voici la troisième fois en un an que j'ai à parler de M. Gustave Kahn et ce n'est pas pour m'en plaindre, au contraire. Mais je serai forcément un peu plus bref, encore que le *Livre d'Images* m'agrée beaucoup plus que le recueil précédent. Il s'agit presque d'un livre de voyage. A cela près de la variété des motifs de l'Ile de France, du Rhin et de la Moselle, de la mer, de la lande ou de la Provence, c'est toujours la même habileté, le même métier spirituel, facile et recherché pourtant, qui n'a d'analogies qu'avec certains scherzos non moins spirituels, faciles et recherchés pourtant, de Mendelssohn, dont on peut dire qu'il est tout cela chaque fois qu'il n'est pas vulgaire. Vulgaire, M. Kahn, lui, ne l'est jamais, mais il ne tient rien, absolument rien de Schumann, quoiqu'il prétende s'en référer comme nous l'avons vu naguère.

« Je sais tailler des bibelots
Dans le bois de chêne, avec mon ciseau, »

dit quelque part l'auteur, et avec les vers suivants on pourrait lui répondre, les appliquant à son livre :

« Il n'est ici nul vaisseau
que des barques grêles et puis des radeaux,
les uns pour la mer, d'autres pour les canaux; »

c'est-à-dire pour tous les succès, grands et petits, auxquels une virtuosité très spécieuse et amusante peut prétendre.

Mais tout ce métier charmant assoiffe après un cri du cœur, un accent de l'âme, un bibelot de Schumann, dont les bibelots sont toujours un reliquaire auquel ne manque point la relique... M. Kahn a écrit un roman *Le roi fou*; j'aimerais bien le lire, je crois que je m'y plairais encore davantage qu'à ses vers, car je m'imagine y devoir trouver mieux que les ordinaires divertissements de ce poète dont la voix fait penser à un doigté, beaucoup de vers à des exercices de vélocité et qui aime à jouer de notre langue comme on joue certains morceaux, uniquement pour jouer très vite.

Et M. Stuart Merrill! Celui-ci encore est habile! Dès le début de son livre, quel flûtiste dégourdi, et couronné de roses combien! et les doigts pleins de quels substantifs gemmes! Il sait faire tenir sur six mots en deux trinités de mêmes rimes trente-neuf vers d'affilée (*Spleen d'hiver*), ou douze sur trois mots (*le Ménétrier*), ou damer le pion aux plus jolis Watteau en la sautillade de petits, petits quatrains agiles et fringants et cliquetants (*Bergerie sentimentale*), ou évoquer la musique de Lulli sur un pas de petit-maître; il sait faire bien d'autres choses encore; mais l'homme que je cherche partout, où est-il? Que pense-t-il de la vie, de lui-même, à quel demain tend-il? Comment pleure-t-il? Et quoi le fait souffrir? Vraiment, jamais le style n'a été moins l'homme que chez les poètes de ma génération! Ce sont les scolastiques de la main d'œuvre, des maîtres en la taille et le sertissage des mots. Je laisse de côté un portefeuille plein d'étourdissantes aquarelles (le *Ballet* dédié à Gustave Moreau et la *Cavalcade* offerte à Emile Verhaeren) et je cherche dans les *Petits poèmes d'automne* autre chose que les *Fastes* et les *Gammes* de tout à l'heure, et j'y trouve

une hantise des autrefois royaux et châtelains qui me font tressaillir; les lys, les marjolaines, les pavots, les narcisses, les chrysanthèmes, les anémones et les azalées, toute une botanique de poète, y incite à souhaiter aux pages l'ornementation d'un Mucha ou d'un Walter Crane; aussi bien s'agit-il parfois d'arabesques et de rythmes mieux que de toute autre chose titrée jadis des dénominations surannées : description, narration, etc. De même le vieux mot « poésies » du temps de Lamartine et Vigny, le voilà tombé en désuétude et le moindre *lied* devient un poème. Mais pourquoi reprocher à un livre de porter sa date? Celui-ci s'espace de 1887 à 1897 et pourrait être le type de la façon dont s'assortissent les fleurs artificielles de ce double lustre. Le dernier recueil, le *Jeu des épées*, renferme des chants d'un souffle plus viril (le *Retour des vieillards*). La rime s'y maintient et clangore opiniâtre, mais les vers s'allongent démesurément; plus souvenir des petits régiments de fifres et de tambours de jadis : ce sont des hordes déchaînées, treize, quatorze, seize, dix-sept et vingt pieds épandent la débordante éloquence du *Chant de Satan*, la pièce capitale et finale, un vrai morceau de poète royal, et les vers affolés de vie, de mouvement, cavalcadent à se mordre et à se marcher les uns sur les autres pour se casser merveilleux sur la prédiction d'un Antéchrist...

> « ... Orphée du mal, qui sur sa lyre de fer
> Epouvantera le monde du tonnerre de ses chants! »

Inutile, n'est-ce pas? de dire que Zarathustra-Nietsche est pour beaucoup dans cette fougueuse incantation du Super-homme de demain, fils de Vénus et de Satan... C'est toujours affaire de porter le panache de son temps. D'où vient, hélas! que nous qui portons la bannière de l'Eternel nous n'ayons point de poètes tour à tour de cette précieuse rareté ou de cette amplitude ourlée de vers larges comme une marée...

Je parlais dernièrement des *Fitzroy-papers* et m'émerveillais de cette œuvre de haute charité esthétique. La maison Breitkopf et Härtel a, je l'ai dit aussi, tenté quelque chose du même genre avec les reproductions destinées aux petites bourses des nobles et grandes lithographies d'un art si populaire de Steinhausen et de Hans Thoma. C'est de quelques reproductions des œuvres de ce dernier que je voudrais parler aujourd'hui. J'en ai quatre sous les yeux. Quelle que soit la variété des sujets, c'est le même procédé : un trait assez grossier qui hachure crânement des surfaces d'aqua teinte lithographique sinon les réserves blanches. Cela rappelle les xylographies de la renaissance allemande et cependant c'est bien moderne. On n'est pas pour rien le presque compatriote, — la Forêt Noire est proche de Bâle, — et le cadet de Böcklin. Disons tout de suite qu'après ce dernier Maître, très certainement Hans Thoma est le premier peintre allemand dans la voie de liberté à la fois pleinement idéaliste et réaliste ouverte par des œuvres telle que les *Jeux de la vague* et le *Vita Somnium breve*. Qu'on en juge :

La diseuse de contes. Il s'agit d'un des thèmes les plus chers à Hans Thoma, qui effectivement l'a traité par la peinture et la lithographie avec de curieuses variantes. Le groupe des trois têtes reste le même. Un profil de vieille mère-grand paysanne, toute ridée, pleine de bonhomie allemande, face à face avec un profil de petit garçon, son petit-fils, très intéressé, et entre les deux, tourné vers le spectateur, sa petite-fille. Et pour évoquer l'histoire ténébreuse dont il s'agit, le décor est là : des cimes de sapins toutes noires contre un ciel nocturne clair où roule une énorme lune. Un fantastique chat noir est grimpé sur la balustrade de la galerie. Rien de plus simple et de mieux composé; pas moyen d'être fantastique avec plus de naturel. Schumann seul a atteint au même résultat par des

moyens aussi naturels, dans le petit morceau intitulé *Fürchtenmachen* du *Jugendalbum*.

Le *Violoneux*, dont un original a paru dans la première année de *Pan*. Un paysan recueilli sous un arbre dans son verger, se joue une mélodie pour lui tout seul, paupières baissées, son âme ailleurs sur les ailes de la mélodie. Au fond, indifférent, faulx sur l'épaule, un autre paysan passe. Il est de la race de Marthe, celui-là; le violoneux, de celle de Marie. Une belle page où se trouve exprimée d'une façon aussi grave que pénétrante la grande idée de la solitude de l'artiste, et de l'art suffisant à la vie lorsqu'il est d'essence divine.

Quel titre donner à la planche suivante, *Inspiration*? Un jeune homme nu, génufléchissant et penché en avant en une attitude naturelle et hardie à force de naturel comme tout ce que fait Thoma, boit dans sa main à la source qui jaillit d'un talus fleuri, à côté d'une noble jeune femme agréablement drapée. Derrière elle une prairie où l'été règne exubérant; une ronde d'enfants s'y rompt à la poursuite d'un papillon. A comparer avec l'un des plus beaux tableaux de Böcklin au Musée de Dresde, de disposition à peu près semblable.

Enfin un simple paysage, motif qui à beaucoup aurait paru nul et dont Hans Thoma a su tirer un fort élément de poésie. L'hiver sans neige : un groupe de grands arbres effeuillés, et entre les troncs un village dans une ondulation de terrain. On sent le ciel gris, maussade; un frémissement des feuilles sèches de loin en loin. C'est la solitude et c'est le premier froid; involontairement l'esprit se reporte aux joies de l'âtre et au cercle familial bien étroit autour du feu de cheminée.

Nous retrouvons Hans Thoma collaborant à une

autre œuvre très importante entreprise par les Breitkopf et Hartel : il s'agit de cette collection de *feuilles volantes à dix pfennige,* destinées aux écoles et aux familles et dont chacune contient les paroles d'un chant devenu populaire, illustré par un peintre allemand, choisi tel que ce soit celui toujours dont le talent puisse le mieux s'adapter au texte en question. Aussi cette collection est-elle extrêmement variée : certains feuillets sont des chefs-d'œuvre; quelques-uns, très rares, sont manqués, mais la masse même renferme toujours des tentatives à quelque titre intéressantes. Parmi les meilleurs, citons le choral de Luther, qui a fourni à M. Sattler l'occasion d'une saisissante interprétation bien dans son tempérament, la *Wacht am Rhein*, où il synthétise et dramatise d'une façon bien tragique l'un des plus célèbres paysages du monde, enfin son chant de Bismarck où il applique le même procédé de simplification et de dramatisation énergiques à la face du chancelier de fer. A comparer avec un portrait de Bismarck par M. Stuck d'où les mêmes intentions ressortaient; Sattler l'emporte haut la main. MM. B Mannfeld. et Steinhausen se retrouvent avec M. Thoma dans cette collection avec toutes leurs caractéristiques connues; je passe aux noms nouveaux : M. A. Frenz avec une Loreley et surtout un lied de l'or du Rhin qui semble réellement prophétique de Wagner, les deux feuillets traités habilement dans la tradition Renaissance allemande; M. Th. Rocholl, le plus grand peintre militaire actuellement vivant, avec le roumain Grigoresco et le russe Werestchagine, y donne non seulement une belle cavalcade matinale de cuirassiers, mais encore un exquis paysage de Forêt Noire sur le texte : « Dans une fraîche profondeur, tourne la roue d'un moulin. » Le paysage de la Forêt Noire ne réussit pas moins bien à M. Hans von Volkmann, dont le Rudelsburg et le vallon plein de gros gibier comptent parmi les meilleurs feuillets. M. Kunz Meyer à propos

du sapin évoque les joies de l'arbre de Noël et son montagnard saluant le vieil arbre est fièrement campé. Moins heureux cette fois M. Maxim Dasio dont les fonds sont trop nus et l'équilibre des pleins et des vides en complet désarroi. Passons sur les planches de M. Müller Schönefeld, qui ne supportent pas l'examen pas plus que le chant d'Anhalt de M. Kiesling; mais voici M. C. Gehrts avec ses Hussites devant Naùmburg que désarment les petits enfants de la ville, conduits par leur maître d'école implorer Procope. Enfin, voici de nouveau M. Fritz Erler, pour qui je disais dernièrement mon affection, avec un superbe croquis inachevé, mais de cette spéciale tournure à laquelle il se peut reconnaître un maître décorateur de demain... En voilà assez pour montrer le rôle important d'éducation artistique que peut, dans un grand pays où ces feuilles sont distribuées par millions, jouer une pareille tentative. L'exemple ne serait-il pas à suivre ailleurs?

Encore un artiste allemand, de toute évidence très influencé de Böcklin : *M. Heinz Zernin*. Mais subir une influence n'est pas du tout un tort, loin de là, quand la personnalité subsiste et que l'influence au lieu que d'être contradictoire à la personnalité la pousse du côté où elle penche, l'exaspère jusqu'à l'éclat. Il ne faut jamais vouloir barrer le chemin à une énergie; l'endiguer au contraire pour l'empêcher de s'éparpiller et la mieux rassembler, aux fins de bonnes et belles œuvres, la canaliser pour l'effort, est au contraire fort louable. Il me semble que c'est ce qu'a fait Böcklin, ou son exemple, de M. Heinz Zernin. Une énergie, M. Zernin en est certainement une; je n'en veux pour preuve que cette étonnante série de douze grandes lithographies en couleurs

âpres, violentes et d'une si belle fougue juvénile. Comme dans l'œuvre de Böcklin, c'est tantôt le paysage allemand, tantôt le paysage italien qui l'emporte; mais l'un et l'autre toujours uniment compris de la même façon synthétique et profonde, qui coordonne les caractères essentiels en même temps qu'elle creuse les plus intéressants de ces caractères, leur fait rendre des effets nouveaux, en tire une poésie jusqu'ici insoupçonnée et en répercute les sonorités d'écho en écho dans l'âme. Jusque dans ses grandes études d'arbres M Zernin demeure très fidèle à l'enseignement de Böcklin, qui dit : « Vous ne saurez jamais faire de sapins, si vous n'en avez pas étudié un minutieusement, en botaniste autant qu'en artiste; en avez-vous au contraire étudié un ainsi, vous les saurez alors tous faire. » Le platane de M. Zernin est une chose très réussie et les branches jeunes écrivant le mot *jeunesse* sur les ruines encore vaillantes de la vieille souche sont mieux qu'une devinette enfantine; son chêne a d'excellentes qualités; mais j'aime moins son bouleau dont les masses claires sont un peu compactes, manquent un peu de légèreté. De même ses ombres en général sont trop pleines de choses, de traits, et le griffonnage de ces traits manque parfois de liberté et d'ingéniosité; cela a le grand tort d'enlever aux ombres justement ce mystère auquel excelle Böcklin. Ces immenses lithographies sont fouillées du reste avec une verve qui n'a pas encore appris à se sacrifier partiellement à elle-même. c'est-à dire à sacrifier l'un de ses résultats au profit de l'autre, sinon à s'abstenir ici pour paraître là, encore plus intense. Les châteaux ruinés au bord de la mer ou des lacs italiens en revanche sont motifs qui se prêtent bien à cette manière truculente et un peu turbulente; les pans de murs à demi écroulés, les amas de gravats, les tours crénelées, sacquées et pourfendues, tout le désastre des constructions disjointes, des assemblages architectoniques décarcassés, et des

pierres jadis unies qui désormais les unes contre les autres guerroyent, l'anarchie de la ruine et des décombres enfin s'accommodent aisément de ces batailles de hachures noires ou claires par dessus les partis-pris colorés bruns, violets, bleus ou roses. Je citerai dans le même genre une branche de chardon toute en épines, compliquée, méchante, hargneuse, rien qu'un hérissement, et qui de sa propre nature s'accommode à merveille de cette manière touffue et hirsute. Dès qu'il s'agit d'arbres, lorsque les grandes masses harmonieuses sont sacrifiées aux crespelures du feuillage, je ne suis plus d'accord. Le site de San Domenico près Florence où Böcklin a trouvé pour sa verte et studieuse vieillesse une villa selon son cœur est certainement pour nous d'un haut intérêt en lui-même; il s'y ajoute heureusement que M. Heinz Zernin en a su rendre la sévérité sereine (si ces deux mots peuvent s'accoupler) avec cette grande fermeté sombre des côteaux de Toscane au crépuscule. Puissant et ne reculant pas devant les grosses besognes, comme l'est M. Zernin, je voudrais maintenant le voir chercher un peu davantage le caractéristique du détail, quitte à supprimer beaucoup de détails (tous ceux qui sont inutiles, tous ceux qui se répètent vainement) au lieu que de continuer à les accumuler tant bien que mal, encore et encore, par gros tas. Peu importe du reste cette seule et unique critique; lorsqu'un artiste se sent capable de si grandes compositions et s'y jette avec une telle verve, j'imagine qu'avant peu il nous donnera des œuvres qui feront quelque tapage. Retenez bien le nom de Zernin, c'est celui d'un maître de demain : mais qu'il se défie de sa propre facilité et soit sévère envers lui-même plus qu'aucun de ses critiques.

J'aimerais pourtant essayer de traduire le beau paysage allemand qui termine cet album de douze grandes compositions : de nouveau un de ces sites qu'à aucun Français il ne serait venu à l'idée de peindre, à moins

que d'en bouleverser le hasard si simple pour en composer « *théoriquement* » les divers matériaux et mettre en valeur la seule partie du motif qu'il aurait cru intéressante. « *Pratiquement* » disposés tels qu'ils se sont présentés à lui, M. Zernin les a massés, sans s'occuper d'autre chose que de provoquer par eux et grâce au fait qu'ils fussent ainsi complétés les uns par les autres, une impression de paix, d'enfouissement dans un vallon forestier... Il s'agit, à la lisière du bois, de quelques masures autour d'une bâtisse seigneuriale à pignon historié, — cela justement que le Français eût isolé, — dépendance d'une abbaye ou d'un palais de la ville voisine... Un tel abandon pèse sur ce petit coin de domaine jadis animé; on le sent si bien déserté de ses maîtres, abandonné de l'exploitation agricole! On y respire l'air mélancolique des résidences jadis aimées qui ont cessé de plaire. Or, cette fois-ci, l'occasion se présente excellente de bien faire comprendre à M. Zernin ce que j'attendrais désormais de lui : au premier plan il y a un terrain semé de gibbosités qui peuvent être ou des tas de foin qu'on va ramasser, ou des tas de fumiers prêts à être étendus sur le pré, ou des taupinières, ou de ces tumeurs herbues qui sont comme les verrues de certains sols .. M. Zernin a traité cela en même temps qu'avec beaucoup de traits si à la grosse qu'il est impossible de discerner laquelle des quatre suppositions est la vraie : j'aimerais donc mieux moins de traits, mais des traits assez étudiés pour que le spectateur sache à quoi s'en tenir, et que l'esprit ne soit pas distrait de l'impression générale par cette recherche assez insipide. C'est une affaire de juste milieu à trouver : il ne faut pas insister sur le détail de peur de distraire; ni l'escamoter maladroitement, car alors la distraction se présente d'un autre côté. Serai-je compris? Je voudrais surtout que ces observations n'enlèvent rien à la grande louange que mérite de ma part ce beau recueil, réellement une

œuvre d'art et l'affirmation éclatante d'un tempérament vivace et original.

Dernièrement je disais l'immense œuvre religieuse d'Edgar Tinel, sa *Sainte Godelive* pleine de clartés surnaturelles; aujourd'huy c'est la *Sainte Ludmila* du maître tchèque Anton Dvorjak que je voudrais signaler à ceux qui auraient l'excellente idée de réunir ce que l'on pourrait appeler les *Bollandistes de la musique*, c'est-à-dire l'admirable collection de partitions chrétiennes qui va de la *Théodora* de Haendel à *Franciscus*, *Godelive* et à la présente *Ludmila* en passant entre autres par le *Saint Paul* de Mendelssohn et la *Sainte Elisabeth* de Liszt! Ceux qui ont absurdement reproché à *Godelive* des tendances réactionnaires feraient bien d'entr'ouvrir la *Sainte Ludmila* de Dvorjak! Voilà un homme qui, dans ses symphonies, ses poèmes symphoniques et sa musique de chambre, a eu toutes les hardiesses; sa symphonie dite du *Nouveau-Monde*, pleine de toute la nostalgie de la patrie que Chicago pouvait camper à un tchèque, a jadis paru si étrange à Vienne qu'un « journalier » du journal, de quelque notoriété, a osé parler à ce propos de « danses nègres ». Or, Dvorjak se met-il à l'oratorio, pas moyen de trouver facture plus classique; nulle part le moule, un moule assez grand du reste pour tout contenir, n'éclate; le génie tchèque se meut aussi à l'aise dans les cadres classiques anciens qu'en totale liberté. Le plein air que pratique de préférence tel ou tel artiste n'est pas une raison, n'est-ce pas, pour ne savoir peindre en chambre ou dans une église. Dvorjak le montre excellemment. *Sainte Ludmila* est donc une œuvre de proportions et de coupe classique absolument, de formule aussi parfois. La symphonie n'y est pas descriptive avec plus d'exubérance que dans les *Saisons* ou la *Création*, si

l'on veut, mais elle a une autre couleur, localisée excellemment, à tel point même que *Sainte Ludmila* dans l'ensemble est beaucoup plus une œuvre nationale que religieuse, au même titre que le serait, en France par exemple, une *Sainte Clotilde*. Il s'y agit nécessairement de la conversion des tchèques au christianisme. La première ouverture est aussi tchèque que possible, et cette seule page suffirait à donner la marque de Dvorjak. La seconde partie où Sainte Ludmila rejoint l'ermite Ivan dans les forêts rocheuses des rives de la Beraun est l'une des meilleures fresques musicales à la Schwind que je connaisse, depuis que Raff a si bien décrit les forêts préhistoriques dans son chef-d'œuvre si peu connu, que Wagner ne s'est pas fait faute de le démarquer d'un bout à l'autre pour en tirer une bonne part du coloris de sa tétralogie. Rochers et vieux arbres et cette austérité âpre et simple des paysages de Bohême y sont indiqués avec cette sobriété pittoresque des maîtres de la *Légende des trois corbeaux* et des fresques de la Wartburg. Mais en plus c'est bohême et d'aucune façon allemand. L'œuvre du musicien y est juxtaposée à celle du poète Vrchlicky, comme dans beaucoup d'oratorios d'autrefois, sans grand respect des convenances réciproques qu'aujourd'huy on a raison de tant tenir à observer. Il s'y déroule toujours de grands effets musicaux obtenus par masses énormes et jamais d'appropriation délicate et nuancée de la musique au texte : un chœur où, par exemple, il est question du peuple nouvellement converti qui déclare vouloir changer de vie, s'en va d'une allure telle et d'une telle joyeuse désinvolture qu'il semblerait en vérité s'agir d'une petite fête avec mascarade, changement de costume à la clef. Conçue en vue des formidables auditions des festivals, de musique sacrée anglais et américains, l'œuvre est particulièrement soignée dans de grandioses finales d'une amplitude à faire crouler les murailles de Jéricho. Le rôle de Ludmila est l'un

des plus admirables que puisse étaler à la salle de concert un soprano d'une immense envergure; à l'ouïe de cette voix de femme forte des origines civilisées de notre Europe centrale, si je pense à Godelive, j'ai bien l'impression d'une robuste créature barbare à mi chemin entre la Walkure et la Sainte comparée à une délicate et touchante effigie chrétienne et féminine jusque dans les moëlles. Il s'agit, chez Tinel, d'une vierge de Memling amoureusement et respectueusement détaillée jusqu'en ses pudeurs les plus saintes par un psychologue catholique, qui a les audaces candides d'un confesseur; il s'agit, chez Dvorjak, d'une grandiose plasticité qui évoque plutôt la statuaire monumentale extrêmement simplifiée d'un Van der Stappen ou surtout d'un Myslbeck. J'entrevois sa Sainte Ludmila telle qu'une des étonnantes et étonnamment simples figures en quelque sorte granitiques qui ornent le pont Palacky à Prague. Il s'agit, chez Tinel, de sang, de chair, de vie, de couleur, de grâce et de nimbe lumineux, exquisement sentis et rendus comme par un peintre flamand de l'âge d'or religieux; chez Dvorjak, d'une colossale masse de pierre dégrossie savamment pour le mieux décoratif en une seule attitude, constante dans l'impression; et c'est fort juste et fort logique dans l'individualité des deux saintes : l'une est une fleur d'âme féminine piétinée sous la botte d'un rustre, l'autre est une virile primitive, toute d'impulsion qui a accompli d'un seul coup un grand acte politique, dont l'utilité fut grande pour l'Eglise, une sorte de chefesse de tribu, de druidesse toute puissante sur l'imagination de son peuple, dominée à son tour par l'apparition du premier ermite chrétien venu. Il y avait peut-être autre chose à voir dans *Sainte Ludmila*, mais M. Dvorjak n'est pas le catholique qu'est Tinel, et il ne faut pas lui demander ce qu'il n'est pas dans sa nature de donner. N'est-ce pas déjà une qualité énorme et une preuve d'extrême bon sens que de savoir s'adapter

ainsi aux lois sculpturales les plus strictes et les plus sobres, alors qu'on sait être le symphoniste merveilleusement délicat, fouillé et étrange des symphonies que nous connaissons? Et puis, en ce temps d'efforts titaniques avortés parfois dans le sublime, parfois dans le ridicule, de drames préhistoriques confus comme la forêt hyrcinienne, de poèmes n'ayant ni queue ni tête mais la prétention de bouleverser le monde et de fonder une religion nouvelle où le cabotin endossera le rôle du prêtre, le théâtre celui de l'église, et un poète-musicien-régisseur celui d'un vague bon dieu tireur de ficelles, il fait beau retrouver des œuvres aussi grossement et solidement charpentées selon les bonnes lois de la statique terrestre et humaine, sans aucune prétention que celle de leur existence et de leur place au soleil. Et je trouve tout aussi logique que M. Dvorjak se contente de faire du Haendel à la Dvorjak que du Wagner à la Dvorjak. Je n'ai rien contre *Fervaal*, qu'il me soit donc permis de n'avoir rien contre *Sainte Ludmila!* Et, si je trouve dans *Sainte Godelive* cette flamme intérieure qui eût dilaté l'âme d'un Saint Philippe de Néri, qu'on me laisse à mon aise crier de joie!

WILLIAM RITTER

QUELQUES JOURS
EN ALGÉRIE ET EN TUNISIE [1]

Extraits d'un carnet de voyage

Le Sahara Algérien. — 7 mars

COMME la veille, nous étions sur pied à 3 h. du matin, et en route dès 4 heures, par un temps à souhait.

Nous emportons pour le déjeûner du pain, des œufs durs et du fromage : ce sont les seuls vivres de havre-sac à conseiller aux voyageurs dans le désert, — en plus du vin et de l'eau de St-Galmier.

La plaine est immense à la sortie de Mr'aïer, mais moins déserte que la partie du Sahara que nous venons de traverser. Les sources et les puits se multiplient et avec eux les bouquets de palmiers et les touffes d'herbes à chameau.

Avant d'arriver à *Sidi-Khélil,* où est installée une station du télégraphe optique, gardée par quelques soldats, nous sommes rejoints par un groupe d'Arabes, admirablement montés et parés de leurs plus beaux atours. Ce sont le Cheik d'El-Berden, son fils, son

(1) Voir le *Magasin Littéraire,* du 15 septembre-15 octobre 1897.

frère, son neveu, accompagnés de leurs domestiques. Ils viennent à la rencontre de M. l'Ingénieur Jus, qu'ils croyaient trouver dans la voiture.

Nous avons l'honneur d'être escortés jusqu'au poste par ces superbes cavaliers, qui nous régalent d'une fantasia échevelée. Là était dressée, sur un beau tapis du Mzab, la table à café. Nous ne pouvons refuser, sous peine de blesser le chef, de mettre pied à terre pour déguster son marc qui cuisait dans l'anfractuosité du rocher.

Café délicieux.

Nous échangeons des cigares et force poignées de mains en prenant congé de ces braves gens.

Sidi-Khélil a 5000 palmiers qu'arrosent des sources naturelles, des puits artésiens indigènes et deux puits artésiens français, dont l'un, datant de 1878, a 60 mètres de profondeur; l'autre, profond de 29 à 30 mètres, donne 500 litres par minute.

Bientôt voici le bordj à moitié ruiné de *Nza-ben-Rzig*. C'est aux alentours de l'oasis de ce nom que l'on trouve, en grande quantité, la vipère cornue et le serpent naja, tous deux très-venimeux.

Plus loin nous côtoyons l'oasis de *Zaïouet-Riab* et celle de *Mazer*, riche de 10,000 palmiers, prospérant autour des quatre puits artésiens que M. Jus y a creusés.

Au delà de Mazer, nous apercevons dans la grande plaine, une troupe de gazelles.

Rien de plus gracieux que ces mignonnes antilopes, très-nombreuses au désert, surtout dans les vallées où les attire le jujubier sauvage. C'est un gibier très-recherché par l'Arabe, aussi passionné à la chasse que maladroit au tir.

Approcher de la gazelle n'est pas chose facile :

l'Arabe choisit le moment où elle broute le jujubier et quand il croit que la gourmandise a suffisamment endormi sa vigilance, il la vise à son aise et ..... deux fois sur trois la manque!

Dans le Sahara, la chasse est l'unique occupation des chefs et des Arabes riches, c'est leur grande passion. Les Arabes disent : « Celui qui n'a jamais « chassé, ni aimé, ni tressailli au son de la musique, « ni recherché le parfum des fleurs, celui-là n'est « pas un homme, c'est un âne. »

Les Arabes chassent à pied et à cheval, ils sont escortés de leurs fameux lévriers qui s'appellent *Slougui*. C'est à cheval qu'ils courent la gazelle, mais on emploie toujours contre elle le fusil.

Les gazelles viennent en troupeaux; le chasseur vise, au milieu d'elles, la bête qu'il veut frapper et il la tire au jugé sans arrêter son cheval lancé au galop.

Mais la chasse aristocratique et seigneuriale par excellence est celle au faucon, rappel des plaisirs cynégétiques du moyen âge, qui tend à se réintroduire également en France. Napoléon III avait ses fauconniers à Pierrefonds; nous l'avons vu, en 1867, chasser le faisan dans la fôret de Compiègne.

Voici comment cette chasse en Algérie est décrite par le général Daumas : « Le faucon, élevé sous la tente, sur un perchoir auquel il est attaché par une élégante lanière de maroquin, est soigneusement nourri par le chef même et dressé par lui. Son capuchon et son harnachement sont historiés de soie, d'or et de petites plumes d'autruche, ses entraves sont brodées et ornées de petits grelots d'argent.

Aussitôt son éducation achevée par des chasses au leurre, son maître invite ses amis au premier lancer. Le chef marche en avant, un oiseau sur l'épaule, un autre sur le poing garni d'un gant de peau.

Après un *goum* (tribu) partant pour la guerre, rien n'est beau, disait Abd-el-Kader, comme le départ pour une chasse au faucon. Les chevaux hennissent et partent en bondissant, les cavaliers se dispersent dans les broussailles, battent les touffes d'*alfa;* un lièvre part, le faucon est aussitôt décapuchonné, et son maître lui crie : *Ha ou! Ha ou!* (le voici!).

L'intelligent oiseau pique une pointe à perte de vue, on croirait qu'il veut s'échapper; mais tout-à-coup il fond sur sa proie avec la rapidité de l'éclair, il l'étreint dans ses serres et l'étourdit ou même la tue et lorsque son maître arrive au galop, il le trouve lui dévorant les yeux. Si c'est une *houbara* (outarde) que les chasseurs ont levée, le faucon la suit dans son vol; elle monte, il monte avec elle; tous deux se perdent pendant un moment dans l'espace hors de la vue des chasseurs attentifs, puis tout-à-coup on les voit retomber en tournoyant : l'outarde a les ailes brisées, le vainqueur la tient sous lui pour que seule, disent les Arabes, elle subisse le choc de cette effroyable chute et l'en préserve. »

Arrivée à *Our'lana,* relai pour nos chevaux au 149e kilomètre de Biskra.

Dans le bordj en ruines, où sont les écuries, nous voyons le fameux puits artésien, foré par le sous-lieutenant Lahaut. L'eau tiède jaillit d'un cylindre en fer mesurant 25 centimètres de diamètre.

Les premières eaux amenèrent du fond des pois-

sons, des crustacés et des mollusques d'eau douce, arguments vivants en faveur de la thèse de la mer souterraine du Sahara.

Ce puits féconde une oasis de 30,000 palmiers. Nous la traversons dans toute sa longueur.

Au-delà commencent les dunes de sable entre lesquelles on distingue, dans le lointain, la verte feuillée de nouveaux groupes de dattiers.

Avant d'entrer dans l'oasis d'*Aïta,* où nous aurons encore à changer de chevaux, nous rencontrons un second cheik et sa suite. Cette fois, c'est le chef du grand douar de *Sidi-Rached* qui croyait trouver avec nous le général de la circonscription militaire de Biskra en tournée d'inspection. Il fallut de nouveau accepter le café et répondre de notre mieux aux salamaleks en usage en pareilles circonstances.

La dernière partie de la route vers Touggourt côtoie les *Chotts,* aux eaux saumâtres, où nous fûmes tenus sous le charme d'une suite de superbes mirages.

Nous traversons les oasis de *Sidi-Rached* et de *Ghamra,* et relayons une dernière fois à *Moggar.*

A 5 h. du soir, après l'escalade des dunes qui cernent Touggourt, nous entrons dans cette ville curieuse, capitale de l'Oued-R'ir. La place du marché est traversée ventre à terre, au risque d'écraser les Bédouins accroupis, ce qui, au dire du cocher, n'aurait été qu'un petit malheur.

Il faut bien s'installer dans le seul hôtel de l'endroit. Sa malpropreté révoltante nous fait regretter l'excellent bordj de Mr'aïër.

Touggourt ou *Tuggurth*, cité éminemment arabe, ayant conservé intact son caractère saharien, est la capitale politique et militaire de l'Oued-R'ir. Sise aux bords du Chott de Chémora, qui s'étend jusqu'à Témacin, alimenté par les eaux souterraines de l'Oued-Mia et de l'Oued' Igharghar, par sa situation même en plein terrain aquifère, Touggourt est devenu un centre de culture et de commerce du Sahara algérien ; les Arabes l'appellent « *le ventre du désert* ».

C'est par là que passera un jour le chemin de fer trans-saharien qui reliera Biskra au Sénégal. Aujourd'hui, Touggourt, oasis comprise, compte 6000 habitants : Ronaras, Nègres, Arabes et métis Juifs, descendants de ces juifs qui embrassèrent l'islamisme pour échapper à la tyrannie des potentats de l'Oued-R'ir.

La ville est ceinte d'un mur crénelé, haut de 2 mètres 50 centimètres, flanquée de tourelles basses (1). Vue de loin, du haut des dunes sablonneuses que traverse la piste de Biskra, elle présente un aspect imposant sous les bastions de sa Kasba, ses deux tours carrées et ses minarets. Adossée contre ses massifs de 170,000 palmiers, elle est dominée à l'ouest par un talus de 10 mètres de haut qui la préserve contre l'invasion des sables.

Cette oasis, dans sa plus grande longueur, du nord au sud, a 8 kilomètres; à son extrémité ouest s'élève la ville proprement dite, et, à une faible distance, sous les ombrages des dattiers, émergent les villages de *Nerla*, de *Sidi-Mohamed-ben-Moussa* et de *Zaouïa-Sidi-ben-Aziz*.

A l'est de la ville s'élève la *Kasba*, vaste enceinte irrégulière, dans laquelle sont comprises l'habitation

---

(1) VIVIEN DE SAINT-MARTIN. *Dictionnaire de Géographie universelle*.

de l'Agha, les casernes des Spahis et des tirailleurs algériens. En face de la Kasba, de l'autre côté du marché, se dessine le *Palais du Commandement,* siège du bureau arabe. C'est un vaste et beau bâtiment récemment construit par le génie militaire : son rez-de-chaussée est percé de 21 arcades et son unique étage en retrait en compte 15. Dans un coin de la place, une tour carrée, haute de 72 marches, par ses lucarnes donne le jour au télégraphe optique. Près de là s'élève la grande Mosquée (*Djamà Kébir*) surmontée d'un dôme et flanquée d'un minaret carré. Sa façade est ornée de briques en faïence formant des dessins variés.

Les maisons de Touggourt, sans étage, construites en briques grises séchées au soleil, se tiennent et forment un pâté de 400 mètres carrés sillonné de ruelles sombres, où jamais le soleil ne pénètre.

Par là même il y règne une continuelle fraîcheur que savourent les habitants paresseusement étendus devant leurs portes. L'air et la lumière sont empruntés à des ouvertures pratiquées dans la voûte, pouvant s'ouvrir et se fermer à volonté au moyen de volets à charnières. Chaque maison a son entre-cour à ciel ouvert, qui sert d'étable et de fumier; toutes les chambres de la maison, si l'on peut appeler ainsi ces réduits immondes, donnent sur cet *atrium* en plein vent d'où émanent des effluves d'une puanteur insupportable.

La Place du Marché, appelée *Place de la Mosquée,* est une plaine sablonneuse fourmillant de scorpions en été. La Kasba, les bâtiments militaires et les susdites tours la bordent de trois côtés, le quatrième est fermé par une rangée de casemates dont les toitures avancées reposent sur des arcades irrégulières construites en moëllons non équarris. C'est dans ce *souk* ouvert que sont installées les boutiques

des cordonniers, des selliers, des armuriers, des orfèvres, des barbiers, etc.

Il se tient tous les vendredis, sur cette place un marché très-fréquenté où affluent les gens de l'Oued-R'ir, d'Ouargla et du Souf. Les principaux objets du trafic sont des graines, arrivées du Tell par Biskra et s'exportant de Touggourt vers toutes les oasis du Sahara, des dattes, des laines destinées au Tell, et des chameaux de transport.

Nous sommes installés... on ne peut plus mal! à l'hôtel de l'*Oasis*, mais comme c'est le seul de l'endroit, il faut bien se résigner. On nous y donne, au repas du soir, des mets qui échappent à l'analyse, entre autres, un *couscoussou* de poulets étiques disparaissant sous une couche de gruau renfermant plus de sable que de farine. Les chiens des officiers qui dînent dans la salle commune, nous aident heureusement à nettoyer ce plat ignoble, et sauvent l'amour-propre du nègre-cuisinier, auteur de cette horreur....

La promenade du soir nous mena hors de la porte de *Khrokhra*. Il y avait là, un peu à l'écart, un *café maure* où nous crûmes pouvoir offrir à nos dames une tasse de moka arabe, mais au simple aspect de l'intérieur, elles lui tournèrent le dos et nous rentrâmes à l'hôtel.

Touggourt. — 8 mars

C'est Dimanche. Inutile de chercher une messe : il n'y a à Touggourt ni église, ni prêtre catholique,

pas même un aumônier de garnison. Nous passons notre matinée en promenades autour de la ville. Visite d'un campement d'indigènes de la tribu des Ouled-Naijls, dont les filles faisaient l'ornement du Café Maure entrevu hier soir.

Vers midi, la chaleur devint si intense, qu'il n'est pas possible de quitter l'hôtel : nous devons renoncer, faute de véhicule et de chevaux ou mulets, à notre course projetée à *Témaçin*, ville sainte du Sahara algérien, située à 18 kilomètres de Touggourt.

Le soir, promenade à la nécropole des Beni-Djellab, espèces de rois dynastiques de l'Oued-R'ir, qui gouvernèrent cette partie du Sahara depuis le commencement du XIV^e^ siècle jusqu'à l'invasion française.

Ce cimetière arabe se compose de quelques *Kébars* (tombeaux) et *Marabouts* ou *Mecheds* (chapelles à coupole érigées en l'honneur d'un saint); c'est dans une de ces chapelles que j'ai pu me procurer une urne en terre réfractaire, dans laquelle les fidèles musulmans brûlent le *benjoin* aux mânes du défunt.

Après un repas vespéral encore plus détestable que celui de midi, nous avons l'heureuse chance de faire la connaissance d'un sous-officier des Spahis, portant un nom très-connu dans les nobiliaires belge et français, et de deux de ses compagnons, sous-officiers comme lui dans l'armée française. L'un d'eux était attaché à l'administration, service de santé, dans le Souf, après avoir fait la guerre du Tonkin; il avait le tympan perforé et devait faire route avec nous, le lendemain, pour Biskra; ce pauvre homme souffrait affreusement de la tête.

L'autre, enfant des Landes, appartenait à un régiment de Zouaves. Il avait fait la campagne de

Tombouctou. Nous vidons ensemble une bouteille de bon vin de France et nos dames nous octroient la permission d'aller avec ces Messieurs, jeter un coup d'œil au café Maure.

Le *café Maure* fait partie intégrante de l'existence de l'Arabe : il y passe une grande partie de son temps, sirotant le café qui s'y débite à raison de 5 centimes la tasse.

Au moment où nous arrivons, la salle se remplissait déjà de burnous et d'uniformes français. Les officiers s'assoient le long des murs sur des bancs en pierre, les Arabes s'accroupissent sur les nattes qui couvrent le sol.

Sur une espèce d'estrade a pris place un orchestre composé de trois musiciens; l'un souffle dans une espèce de hautbois à rondelle, appelé *chaïta,* dont le son aigre écorche le tympan; un autre est armé d'une *derbouka,* vase en terre défoncé des deux côtés, dont l'un est fermé au moyen d'une peau, et résonne sourdement sous les doigts de l'artiste; le troisième bat à tours de bras, avec un morceau de bois recourbé, une grossière caisse appelée *thebel.* La fête débute par une ouverture musicale qui fait hurler de terreur les chiens des officiers. Après cela la danse commence.

Les *Ouled-Naïls,* qui font le métier d'almées, se présentent dans l'espace libre au milieu de la salle éclairée par quelques lampes fumeuses. L'œil en feu, la bouche entre-ouverte, encadrée d'un superbe jeu de dents blanches, les bayadères tournent lentement sur elles-mêmes; le buste demeure rigide, les bras, surchargés de bijoux arabes, agitent méthodiquement une écharpe de soie chamarrée d'or, dont

elles se font des auréoles autour de la tête. Le corps en proie à un frémissement nerveux, elles exécutent ensuite des poses plastiques et lascives.

Ces femmes, au teint bistré, aux yeux et cheveux noirs comme l'aile de corbeau, généralement belles, sont surchargées d'étoffes voyantes, de colliers et de bracelets aux poignets et aux chevilles.

Elles continuent à se trémousser aux sons du flageolet et des tambourins qui accompagnent la danse d'une mélopée monotone, tantôt éclatante et épileptique, tantôt sourde et lente.

La musique africaine, lourde et peu variée, est bien faite pour scander les mouvements de ces almées.

D'après Elysée Reclus, la grande confédération des Naijls occupe un vaste territoire au Sud de *Boû-Saada,* entre le Tell et le Sahara. Cette tribu de pasteurs erre jusqu'aux portes de Touggourt. C'est là que hier, nous avons vu leurs campements reconnaissables aux tentes de poil de chameau teint en rouge-brun.

Ces Arabes élèvent des chameaux dans les steppes, des brebis sur les montagnes; ils cultivent des céréales dans les bas-fonds humides, et servent d'intermédiaires pour le commerce entre les gens du Tell et ceux du Sahara. Çà et là ils possèdent des villages de dépôt; ils ont même quelque industrie et vendent sur les marchés des étoffes de laine tissées par leurs femmes, mais ils n'en restent pas moins fort misérables. Le dénuement, la faim, sont les causes de la coutume générale chez les *Ouled-Naijls,* d'offrir à prix d'argent leurs femmes et leurs filles aux voyageurs de passage...

On rapporte, dit le même auteur, que, lors de son avénement au pouvoir, Abd-el-Kader voulut abolir

cette pratique; mais l'année suivante ayant été marquée par une grande disette, les Naijls attribuèrent ce malheur à la colère d'*Allach* et s'empressèrent de rétablir l'ancienne coutume.

Maintenant, plus que jamais, lorsqu'un chef de famille se trouve dans le besoin, il mène ses filles à Biskra et jusqu'à Touggourt en leur disant : « Allez gagner le plus de douros que vous pourrez. »

Chose remarquable, ces *Ouled-Naijls* savent bien qu'à leur retour, plus elles auront gagné, plus vite elles trouveront à se marier, non pas à cause de l'argent, qui revient tout au père, mais à cause du commerce qu'elles ont exercé!

Et ces femmes, chez les Arabes, jouissent d'une bien plus grande considération que les honnêtes mères de famille et que les jeunes filles des autres tribus non contaminées par cette incroyable coutume!

Biskra, comme nous l'avons déjà dit, est le grand rendez-vous de ces *Naijlijas.* Une rue spéciale leur est affectuée; le soir elle s'éclaire *a giorno* et chaque maison de Nayliya est illuminée; les femmes assises sur le pas de la porte, fument la cigarette et étalent leurs toilettes aux mille couleurs.

Nous quittons Touggourt le lendemain dès 4 h. du matin, par un temps superbe, et nous jouissons d'un lever de l'aurore plus resplendissant encore que celui qui nous avait charmés au départ de Biskra.

Il y avait un voyageur de plus dans la voiture, le brave sergent au tympan troué, qui revenait en droite ligne d'Ouargla pour se faire soigner à l'hôpital de Biskra. Puisse-t-il en sortir guéri du mal qu'il a contracté dans la terrible campagne du Tonkin !

Nous reparcourons avec infiniment de plaisir, la grande étape jusqu'à Mr'aier.

En route, dans l'oasis de *Ghamra,* nous avons le plaisir de retrouver l'ingénieur *Jus* arrivé, avec sa brigade de puisatiers, pour inspecter deux forages artésiens qui donnaient déjà 110 litres d'eau par seconde!.

A 4 1/2 h. nous sommes au bordj de l'excellent M. Schæffer, qui nous avait promis de nous dédommager de nos privations à Touggourt.

Il tient parole et nous sert un repas sortant tellement du cadre saharien que nous croyons, pour la rareté du fait, devoir en transcrire ici le menu :

Potage aux choux
Petit salé aux légumes
Epinards aux œufs
Civet de lièvre du désert
Dinde et salade
Crême au citron
Mandarines — Dessert.

10 mars. — Retour à Biskra

A 3 h. du matin, nous fîmes définitivement nos adieux aux braves Alsaciens qui, en plein Sahara, nous ont offert une hospitalité inoubliable.

Cette fois les cheicks brillèrent par leur absence.

Des bandes de perdrix du désert se levèrent à nos côtés et un chacal coupa la route au nez de nos chevaux effrayés, allant rejoindre sa compagne qui japait dans la brouse.

Nous fîmes notre entrée à Biskra à 9 h. du soir.

De Biskra à Tunis

11 mars. — De Biskra à Constantine

Avant de quitter Biskra, payons notre tribut de reconnaissance à l'*Hôtel Victoria :* nous y avons

été si bien traités, que nous croyons de notre devoir de le dire.

Le train nous emporte à 6.20 du matin.

Nous revoyons avec infiniment de plaisir, l'oasis et les admirables gorges d'El-Kantara, appelées par les Arabes « *bouche du désert* ».

La route remonte vers les Tamarins, les pentes ravinées des montagnes sont dénudées, sans végétation autre que les souches des arbrisseaux, défendues par leurs épines et leur dureté contre la dent des moutons et des chameaux.

Nous brûlons Batna et la cité romaine de *Timgad* pour débarquer à Constantine à 3.45 de l'après-midi.

L'arrivée en cette ville, à la sortie de la gare, nous cause une vive impression. En face de nous débouchait en ce moment sur le pont en fer, d'une seule arche, jeté au-dessus d'un abîme au fond duquel roule impétueusement le Rummel, un régiment de Turcos, musique en tête, mais musique arabe composée de flageolets, hautbois, tambours de basque, tambourins et caisses de tous les calibres, tous de nature et de résonnance indigène.

Il paraît qu'il faut cela aux Turcos qui ne sauraient marquer le pas au son de nos fanfares européennes.

Mais quel changement de température depuis notre sortie du désert : là-bas le ciel d'azur et le soleil de feu, ici des nuages de mauvais augure et un vent froid et humide.

Nous descendons à l'*Hôtel de Paris,* à l'angle de la Place de Nemours et de la rue Nationale d'où l'on jouit d'une très-belle vue sur les squares

et le *Koudiat-Aty*. Hôtel très-bien tenu, par M. *Lasserre* et tout à fait recommandable.

Constantine est une des cités fameuses de l'Algérie; c'est la plus remarquable et la plus pittoresque. Bâtie sur un rocher de 640 mètres de hauteur, isolée de trois côtés par les gorges du Rummel, sa position stratégique était l'objectif de l'armée française, qui ne put s'en emparer qu'en 1837, après un siège de deux ans (1).

« Il est difficile » — dit le journal l'*Univers* — d'échapper à un sentiment d'étonnement et presque d'effroi, lorsqu'on débarque dans cette ville étrange, au pied de ce nid d'aigle. Les indigènes en comparent la forme à un burnous déployé, dont le capuchon est la pointe de la Kasba. Avant les Français, la ville était inabordable sur son rocher escarpé dominant le Rummel. Cette configuration étrange, résultat de quelque grande convulsion du sol, donne à la masse rocheuse qui supporte Constantine, l'aspect d'un de ces promontoires à roches vives, battu par le choc incessant des vagues.

Les poëtes arabes lui donnent le nom de « *Cité aérienne* ».

Au bas de l'immense talus en granit, le Rummel, grossi des eaux du Bou-Merzoug, roule, de cascade en cascade, ses ondes torentueuses. La porte naturelle par laquelle la rivière s'engouffre dans le ravin, n'a pas plus de 6 mètres de largeur sur une hauteur de 40 mètres. La porte de sortie est haute de 170 mètres et large de 40.

---

(1) Elysée Reclus.

Laissons-nous guider dans notre première tournée par Elysée Reclus, dont nous avons pu vérifier la véracité des descriptions.

« La *Kasbah* domine la ville. Autour d'elle et à ses pieds, s'entrecroisent les rues régulières du quartier Européen.

« Les juifs habitent un labyrinthe de rues inégales et les Mzabites se sont groupés dans un même quartier. Dans la ville basse grouillent les Arabes, en un dédale de ruelles et de cours où les Européens ne s'aventurent d'ordinaire qu'accompagnés d'un guide.

« Trop à l'étroit dans leur quartier, les Arabes ont débordé de la ville et couvert de leurs cabanes pittoresques un talus situé près de la porte occidentale. L'animation n'est pas moins grande dans ce campement que dans les rues et sur les places publiques de Constantine. Presque toutes les industries, surtout celle du cuir, se pratiquent en plein air; c'est par centaines que se comptent les tanneurs, les selliers et les cordonniers. »

Constantine n'a guère de monuments remarquables. L'édifice le plus curieux de la ville, et l'une des demeures mauresques les plus intéressantes de l'Algérie, est le palais du dernier bey *Ahmed,* occupé maintenant par l'Etat-major de la garnison française. Vu du dehors, c'est un ensemble de masures; mais à l'intérieur, dans le cadre de jardins tropicaux, se dressent d'élégantes colonnades ornées de sculptures, de faïences et même de fresques.

Nous visitons encore la très-belle mosquée de Salah-bey et la cathédrale, ancienne mosquée de Souk-ez-Rezel.

Vers le soir, la *Place de Nemours* ou *de la Brêche* présente une animation très-curieuse : là grouille, au soleil couchant, une foule bariolée d'Arabes,

de Kabyles, de Biskris, de Sahariens, de Nègres, de Maures et de Juifs qui se croisent avec les Spahis rouges et les Turcos bleus.

Vis-à-vis la place de Nemours, hors ville, et dominant la basse vallée du Rummel, se dresse la butte de *Koudiat-Aty,* ancienne nécropole, déjà décapitée, dont l'énorme masse de terres sera bientôt déversée dans le ravin, au bas de la ville arabe. C'est par là que s'étendra Constantine, devenue trop étroite pour contenir sa population toujours croissante; les indigènes seront refoulés dans ce faubourg artificiel, résultat d'un travail gigantesque, et bientôt la vieille cité, si pittoresque, deviendra une ville éminemment moderne.

Audenarde PAUL RAEPSAET

(*A suivre*)

CHRONIQUE HISTORIQUE (1)

AINSI que le baron de Bourgoing, ainsi qu'une grande partie des jeunes gens de son temps, le marquis de Saint Chamans embrassa la carrière des armes, séduit par l'attrait de la gloire militaire. Il débuta en 1801 comme simple soldat dans un régiment de dragons et il était devenu maréchal de camp, commandant d'une brigade de cavalerie dans la garde royale, lorsque survint la révolution de 1830 à laquelle il refusa de se rallier.

La fortune ne lui fut point adverse; cependant quiconque lira ses mémoires se le représentera comme un homme très satisfait de lui-même, — dès les premières pages il trace de sa personne un portrait dont le sujet n'a certes pas à se plaindre, — mais aussi mécontent des autres, mécontent de sa destinée, très ambitieux, non moins viveur, plus fidèle à la royauté légitime qu'à l'empire dont il semble très peu déplorer la chute, trop peu même pour un homme aimant véritablement sa patrie et souffrant de ses malheurs.

En résumé, ses mémoires ne rendent pas le général de Saint Chamans très sympathique au lecteur. Mais cette impression ne peut empêcher celui qui l'éprouve de reconnaître que le marquis fût un brave soldat

(1) Voir *Magasin Littéraire* du 15 Novembre.

et que ses souvenirs sont à mettre à bonne place parmi ceux consacrés à l'histoire du XIX^e siècle.

Deux parties bien distinctes composent ces mémoires : la première va de 1801 à 1814, c'est-à-dire jusqu'à la chute de Napoléon, la seconde raconte la Restauration.

Si la première est de lecture agréable, elle ne fournit guère de détails quelque peu nouveaux sur les guerres de Napoléon. Je me contenterai d'y signaler seulement la confirmation en diverses pages de ce que j'ai dit déjà sur les excès des armées impériales pendant leurs campagnes dans les divers pays d'Europe. Lawrence a décrit la prise de Badajoz, Saint Chamans dit celle d'Oporto, succinctement mais suffisamment pour que l'on puisse comprendre les horreurs dont les habitants de cette malheureuse ville furent les victimes. Il dit aussi la misère à laquelle se trouvaient réduites les populations des contrées où campaient les troupes françaises pendant les mois qui suivirent la bataille d'Eylau. « Le printemps arriva, écrit-il, et nous eûmes la ressource de mettre nos chevaux au vert; cela les sauva. Les paysans de ces malheureuses provinces auraient eu grand besoin d'un pareil secours; l'armée française s'était emparée de tous les vivres, et les habitants des villages sur la ligne de nos postes mouraient de faim et de misère; dans quelques reconnaissances que je fis avec la cavalerie légère, je cherchai des paysans pour tâcher d'avoir par eux des renseignements sur l'ennemi; mais leurs maisons étaient désertes, ou je n'y trouvai que quelques malheureux vieillards étendus sur des grabats; ils luttaient encore contre la mort, et, sans avoir la force de se lever, d'une voix défaillante, ils demandaient du pain; je fus témoin de cet affreux spectacle, notamment dans le village de Schwenkitter, situé sur la Passarge, vis-à-vis d'Elditten, mais il ne faisait sur nous qu'une impression de peu

de durée; nos cœurs étaient endurcis par toutes les horreurs dont nous avions été témoins dans la dernière campagne, et par nos propres souffrances. »

Le général de Saint Chamans dit encore les pillages que durent endurer, avant la campagne de Russie, de la part de leurs alliés, les populations polonaises. « Nous avions reçu l'ordre, sous notre propre responsabilité, d'enlever tout ce que nous trouverions en grain, eau-de-vie et bétail, dans tous les cantonnements que nous occuperions entre la Vistule et le Niémen. Ce pays était très riche et très fertile; aussi les réquisitions et les enlèvements que nous y fîmes furent-ils très abondants, et chaque corps, en arrivant sur le Niémen, traînait à sa suite de riches troupeaux et des parcs immenses de voitures chargées de vivres. — L'exécution de cet ordre avait cependant vivement répugné à tous les officiers, et il faut avouer qu'il était bien cruel pour nous, après avoir passé quelques jours chez un seigneur de village ou chez un riche fermier, et y avoir été reçus aussi bien qu'en France, et souvent mieux, d'en enlever en partant, pour les remercier de leur bon accueil, leurs attelages, leurs grains et leurs bestiaux; ces malheureux nous suppliaient en gémissant de diminuer la rigueur de cet ordre qui, de l'opulence, les faisait tomber dans la misère, et je crois que tous les officiers tâchèrent, comme moi, d'adoucir leur sort; mais, même avec des ménagements, nous leur fîmes encore bien du mal. »

La seconde partie des mémoires de Saint-Chamans revêt, à mes yeux, plus d'importance parce que, narrant des événements que peu de contemporains avaient racontés jusqu'aujourd'hui, elle est plus prodigue de récits inédits.

Deux points surtout sont à signaler dans cette partie, pour l'histoire politique et militaire : l'histoire de l'expédition envoyée en Espagne, en 1823, au secours

du roi Ferdinand VII et le tableau des fameuses journées de juillet qui amenèrent la chute de Charles X. Pour la guerre dans la Péninsule ibérique, les mémoires de Saint Chamans complèteront utilement ce que révèlent sur ce sujet les souvenirs du général Fantin des Odoards et le journal du maréchal de Castellane, publiés récemment.

L'historien des mœurs sous la Restauration pourra également mettre à contribution non sans profit l'œuvre du marquis. Celui-ci avait un commandement important dans la garde royale et libre accès à la cour. Il nous donne sur cette dernière, spécialement pendant le règne de Louis XVIII, de curieux renseignements. Bien qu'elle soit un peu longue, je reproduirai la page qu'il consacre à la journée de ce prince. Je ne crois pas qu'elle soit de nature à déplaire à mes lecteurs :

« A dix heures précises du matin, de même que tous les autres services du Roi, les deux gentilshommes de la chambre se mettaient à table et déjeunaient avec Sa Majesté et Mme la duchesse d'Angoulême; les autres princes ne venaient pas à ce déjeuner; cette table était habituellement de douze couverts, rarement de plus de quinze, et jamais de plus de vingt-quatre; le roi Louis XVIII en faisait lui-même les honneurs.

« Le déjeuner, parfaitement bien servi, durait une demi-heure; en sortant de table le Roi rentrait à son cabinet, où le suivaient tous ceux qui avaient eu l'honneur de déjeuner avec lui et où Monsieur et le duc d'Angoulême arrivaient peu d'instants après; le Roi était assis près d'une très mauvaise table à écrire, en bois blanc très commun et couverte d'un drap vert.

« Vis-à-vis du Roi étaient assises Madame, duchesse d'Angoulême, et ses dames de service. Madame travaillait toujours à quelque ouvrage à l'aiguille; tout le reste des assistants, même le frère du Roi, restait

debout et formait un demi cercle autour du fauteuil de Sa Majesté.

« La conversation était ordinairement gaie, et le Roi en faisait tous les frais, s'adressant tantôt à l'un, tantôt à l'autre ; il parlait à chacun de nous des choses qui pouvaient nous intéresser, et toujours d'une manière aimable, excepté quelquefois à ceux qui étaient le plus dans son intimité, comme les premiers gentilshommes de la Chambre et les capitaines des gardes du corps, qu'il raillait souvent et *bourrait* parfois, mais rarement avec humeur, et c'était un moyen qu'il employait pour donner à la conversation, si elle languissait, un tour plus piquant et plus animé.

« A onze heures moins dix minutes, Madame duchesse d'Angoulême quittait son ouvrage et se levait; elle s'avançait vers le fauteuil du Roi et faisait une profonde révérence ; le Roi lui prenait et lui baisait la main avec une bonne grâce et une dignité remarquables....

« Après ce baiser donné sur la main de la duchesse d'Angoulême, elle sortait du cabinet, ainsi que Monsieur et le duc d'Angoulême.

« Le Roi, débarrassé alors de la présence des femmes, donnait souvent à la conversation, il faut bien l'avouer, un tour beaucoup plus libre et quelquefois même licencieux, mais ses gros mots étaient encore dits ordinairement avec esprit; d'autres fois ils provenaient des citations faites par le Roi de nos poètes anciens et modernes, parmi lesquels il y en avait dont les noms étaient aussi inconnus que les vers, mais la mémoire du Roi était prodigieuse, et à tout propos il citait des vers latins ou français et quelquefois en grande quantité.

« A onze heures, le roi faisait un petit signe de tête, accompagné d'un sourire gracieux, et nous regardant en même temps, il disait : « Messieurs... » A ce

signal connu, chacun s'inclinait profondément et se retirait : parfois le Roi, en restant, ajoutait : « Si j'étais chez vous, je m'en irais »; mais cette plaisanterie revenait rarement.

« A onze heures et demie, nous accompagnions le Roi à la messe. Si c'était un jour de réception, au retour de la messe, nous nous tenions derrière son fauteuil pendant qu'il causait avec les personnes qui lui étaient présentées; cela durait jusqu'à midi ou midi et demi, excepté les dimanches, où les réceptions étaient beaucoup plus longues.

« A deux heures, le Roi montait en voiture pour sa promenade (excepté les mercredis et les dimanches). Il descendait le grand escalier, toujours dans son fauteuil à roulettes, au moyen d'une mécanique assez semblable à celle des montagnes russes, et le fauteuil entrait de plein pied dans la voiture, préparée exprès pour cela, sous le grand vestibule du pavillon de Flore.

« Le premier gentilhomme de la Chambre, le capitaine des gardes du corps et le premier chambellan maître d'hôtel, tous trois de service, se plaçaient avec le Roi dans sa voiture, tandis que les deux gentilshommes de la Chambre et le maître d'hôtel de service montaient dans un carrosse tout pareil à celui où était Sa Majesté....

« Le durée des promenades était réglée de manière que le Roi fût rentré aux Tuileries au plus tard quelques minutes avant six heures; on remontait son fauteuil dans son appartement au moyen de la même mécanique qui l'avait descendu. Nous accompagnions le Roi jusqu'à la porte de son cabinet, et nous montions ensuite chez le premier maître d'hôtel pour y dîner; mais on était libre cependant d'aller dîner chacun chez soi, pourvu qu'on fût de retour à l'heure prescrite pour l'*ordre;* au reste, cette table du premier maître était splendidement servie et absolument de même

que celle du Roi; c'était là que dînaient le maréchal, major général de la garde, les premiers gentilshommes de la Chambre, les capitaines des gardes, le capitaine des Cent-Suisses et les officiers de service de la maison civile du Roi et de Madame, ainsi que les plus grands seigneurs de la cour et les ambassadeurs et seigneurs étrangers, quand ils étaient invités à dîner chez le Roi.

« A huit heures et demie, nous nous rendions dans le grand cabinet, dit salle du conseil, pour attendre que le Roi vint y donner l'*ordre;* c'était toujours entre huit heures trois quarts et neuf heures, et aussitôt qu'il entrait dans cette pièce, nous formions un demi-cercle autour de son fauteuil. Après avoir causé avec quelques-uns des assistants et parlé des événements de la matinée, de sa promenade et d'autres sujets, ordinairement de peu d'importance, Sa Majesté, se tournant vers le major-général de la garde royale, disait à haute voix : « Monsieur le maréchal. » A ces mots, chacun reculait jusque dans le fond de l'appartement, et le maréchal, major-général de service, s'approchant du Roi, se penchait vers Sa Majesté et recevait et rendait, à voix basse, le mot d'ordre; enfin le capitaine des Cent-Suisses, appelés dans la suite *gardes à pied ordinaires du corps du Roi,* recevait à son tour l'ordre du Roi, et aussitôt qu'il l'avait reçu, Sa Majesté, après avoir fait une légère inclination de tête au cercle, rentrait dans ses appartements, et de ce moment la journée de service était finie. Quelquefois Madame, duchesse d'Angoulême, nous faisait dire par un des officiers de sa maison, qu'elle nous attendait chez elle, où nous trouvions une réunion assez peu nombreuse; on y faisait jusqu'à dix heures du soir quelques parties de jeu, soit au loto, soit à l'écarté. »

Comme le général de Saint Chamans, Boniface de Castellane fit ses débuts dans la carrière militaire sous le premier empire, comme lui il la continua sous la Restauration, mais, moins rigide que lui dans ses opinions politiques, il la poursuivit pendant la monarchie de juillet et la seconde république et la termina sous Napoléon III, n'ayant pas servi moins de cinq régimes différents. Soldat passionné, il ne concevait rien de plus beau que l'armée, aussi l'eût-il voulue sans reproche, et sa rigidité dans l'accomplissement de ses devoirs, ainsi que la perfection qu'il exigeait de ses subordonnés, ont fourni de nombreuses anecdotes à la chronique contemporaine.

Dès son entrée au service, il eut soin de noter, jour par jour, sur de petits cahiers, les événements qui l'impressionnaient particulièrement, et ce sont ces petits cahiers, poursuivis de 1804 à 1862, qui ont fourni la matière des cinq gros volumes publiés aujourd'hui par la maison Plon.

Un ouvrage de ce genre ne compte pas parmi ceux qu'il est possible de lire, sans guère d'interruption, de la première page à la dernière. Malgré tout l'intérêt qu'il peut présenter, un journal a toujours le défaut d'être écrit en un style bref, d'allure télégraphique; les récits sont courts, manquent de lien, le lecteur est conduit sans cesse d'un sujet à un autre, ce qui fatigue aisément l'attention. Mais, d'autre part, on y trouve plus de sincérité que dans les mémoires et souvenirs. Ces derniers ne sont souvent rédigés que lorsque la suite des temps a affaibli l'impression produite par les événements, que les sentiments ont changé, que l'on juge en se laissant guider par d'autres idées que celles qui vous dominaient autrefois, tandis que le journal nous offre un tableau plus vrai, plus photographié en quelque sorte des faits dont on a été témoin.

Cette qualité, avec bien d'autres encore, comme

la variété des récits, la gaieté et le pittoresque des nombreuses anecdotes, la vivacité du style, le journal du maréchal de Castellane la possède à un degré très élevé. Si l'on doit parfois en interrompre la lecture, on la reprend toujours avec plaisir et profit. Pour l'historien militaire, pour l'historien de la civilisation française pendant la Restauration, la monarchie de juillet et le second Empire surtout, il constitue une source abondante de précieux renseignements. Ayant occupé une des plus hautes charges de l'armée, pénétrant par sa situation et sa naissance dans les classes les plus élevées de la société, le maréchal a beaucoup vu et ne s'est pas fait faute de beaucoup raconter, sans toujours avec une entière charité.

J'ai parlé plusieurs fois déjà, dans cet article, des cruautés commises par les Français pendant la guerre d'Espagne. Le maréchal de Castellane est en cette cause un important témoin : le premier volume de son journal contient, notamment sur le sac de Medina del Rio Seco et maints autres incidents, des détails qu'on ne peut lire sans frémir.

Notre histoire nationale pourra mettre avec profit ce journal à contribution surtout pour les incidents qui accompagnèrent la proclamation et la consolidation de notre indépendance, spécialement le siège d'Anvers, auquel Boniface de Castellane prit une part marquée.

Je puise ça et là dans ces volumes quelques notes qui me paraissent mériter l'attention de nos historiens.

« 22 janvier 1831. — J'ai causé avec M. de Vilain XIV, que je n'avais pas vu depuis 1813, non plus que sa femme, alors dame du palais de l'impératrice Marie-Louise. M. de Vilain XIV insiste pour que nous prenions sur le champ la Belgique, qui s'offre à nous avec toutes ses places et un matériel immense.

« 25. — La majorité du conseil, qui ne voulait pas de la Belgique, serait maintenant décidée à l'accepter.

On a passé une note à l'ambassadeur de l'Angleterre pour lui en toucher quelque chose, promettant de déclarer Anvers port libre. Lord Grandville a fort mal reçu cette communication. Il est difficile de rien comprendre à la diplomatie de notre ministère; il a, j'en suis persuadé, de la peine à s'y reconnaître lui-même. Le général Sébastiani écrit dans *un* sens en Belgique, où le Congrès fait de la diplomatie en plein vent; M. de Talleyrand agit dans un *autre* sens à Londres, où il fabrique des Protocoles. Les discours tenus à Paris aux ambassadeurs varient suivant celui auquel on parle; on accusera donc, non sans quelque apparence de raison, notre cabinet de chercher à tromper. Ce n'est pas, assurément, son intention, mais le gouvernement a un désir immodéré de la paix; de là sa versatilité! » Après l'élection du duc de Nemours comme roi de Belgique, Castellane écrit : « 1ᵉʳ mars. — Une caricature représente le ministre Sébastiani en caniche; il se dresse sur ses deux pattes de derrière et gesticule avec ses deux pattes de devant en regardant tendrement un gros pâté sur lequel est écrit : « Belgique ». Un John Bull, de l'autre côté, lui fait signe de n'y pas toucher, et pendant ce temps là, un garde national le pique par derrière pour le faire avancer. »

Lorsqu'il se rendit au siège d'Anvers, Boniface de Castellane reçut l'hospitalité dans un château des environs de la ville; il trace de ses hôtes un amusant portrait: « J'ai été très bien reçu. Le baron, homme de quatre-vingt-cinq ans, bien conservé, possède cent mille livres de rente et une petite perruque frisée; il est très avare, peureux, fort poli. La baronne, de soixante-dix ans, avare, entend trois messes par jour; elle a un grand effroi du bombardement pour ses maisons d'Anvers.

« Le baronnet, quarante ans, qui ne s'est pas marié par avarice, a été chambellan du roi Guillaume.

« Un grand abbé, aumônier du château, qui boit

comme un templier et souffle comme un cheval cornard, complète le personnel du château.

« Les seigneurs de *** sont orangistes; la chose est certainement permise. La crainte du bombardement leur tourne la tête; le bon vieillard me disait tout effaré : « Et mes trente trumeaux de glaces qui vont être exposés aux boulets! »

« Les vieux avares d'hôtes sont vraiment à payer des places, par leur continuelle occupation de leurs trumeaux de glaces et de leur maison d'Anvers; les hommes qui resteront à ce siège leur sont, en revanche, de la plus complète indifférence.

« Le baron me raconte qu'il aime mieux les Français que les Belges, ses compatriotes; comme il a cent mille livres de rente, il craint toujours d'être pillé. Je lui ai dit que, par exemple, tant que les Français seront dans le pays, il peut être tranquille. »

Lorsqu'il fallut en 1861 reconnaître le nouveau royaume d'Italie, cette reconnaissance souleva dans notre pays une vive opposition soutenue en quelque sorte par Léopold I et sur laquelle M. Charles Discailles a fait de curieuses révélations dans son histoire de *Charles Rogier*. Le maréchal de Castellane, en racontant une entrevue qu'il eut avec notre premier roi, fournit un nouveau témoignage de la désapprobation qu'infligeait le souverain à la politique de Victor Emmanuel :

« Nous avons causé de la situation. Sa Majesté m'a dit que son voyage à Biarritz avait fait du bien. Il m'a dit que les Italiens se jouaient de l'empereur, qui ne pouvait pas abandonner les états du Pape; que l'empereur Napoléon était très bon pour les Italiens, qu'il était intelligent, mais qu'il y avait des choses qu'il ne savait pas, dont il avait été bien aise de causer avec lui, et qu'il les lui avait dites.

« Les relations de la France et de l'Autriche sont

bonnes. C'est l'Italie, particulièrement les États du Pape, qui embarrasse. Le roi des Belges a prêché à l'empereur moins d'indulgence pour les Italiens et, de Marseille, il lui en a encore écrit.

« Le roi croit que Cavour est plus révolutionnaire que Ratazzi et qu'il rentrera au pouvoir. La conduite des Piémontais et leurs fanfaronnades de se dire les seuls vainqueurs de l'Italie déplaisent à tout le monde.

« Au moment de monter en wagon, le roi Léopold m'a pris par le bras : « Je veux vous répéter encore que j'ai dit à l'empereur que marcher avec les révolutionnaires ne pouvait qu'être funeste même à son gouvernement, parce que certes, s'ils triomphaient en Italie, ils ne s'arrêteraient pas, et qu'après ce succès ils en voudraient d'autres. »

Le maréchal de Castellane, qui avait été jusqu'à la suprême défaite un fidèle serviteur du premier empire, fut bien près de jouer un rôle important dans l'élévation au trône de Napoléon III. Lorsqu'il fallut trouver un général capable de prendre la direction de l'armée dans le coup d'état qui se préparait pour le 2 décembre, le prince président fit appel à lui. Mais il refusa la mission dont on voulait le charger. « Je ne suis pas populaire dans l'armée, dit-il à Louis Napoléon, parce que je suis trop sévère et que pendant toute ma carrière j'ai beaucoup exigé du soldat. A Lyon, cependant, j'ai pu me créer une bonne situation. Je tiens dans ma main une division solide qui est l'effroi des révolutionnaires. Si vous m'enleviez de là pour me placer à Paris, où je n'ai pas les mêmes racines, où j'aurais toute une école à faire avant de conquérir l'influence dont je dispose dans le Rhône, vous risqueriez fort de décapiter l'armée de Lyon sans aucune espèce de profit. »

Ces raisons très sages convainquirent le prince qui se hâta de renvoyer le vieux général à son commandement.

Cet incident nous est narré dans le premier volume des souvenirs du général Fleury, un des principaux fondateurs et des principaux personnages du second empire.

Chef d'escadron aux spahis lorsqu'éclata la révolution de 1848, il se rallia immédiatement à Louis Napoléon dont il avait antérieurement fait la connaissance en Angleterre. Après son élection à la présidence, le futur empereur le choisit comme officier d'ordonnance et comme premier écuyer. Ses devoirs militaires occupèrent peu alors Fleury : avant tout il s'attacha à gagner les chefs de l'armée à la cause bonapartiste et vit ses efforts couronnés de succès auprès de beaucoup. L'empire proclamé, il est nommé colonel des guides et chargé d'organiser la cour où, sans en avoir le titre d'abord, il remplit en fait les fonctions de grand écuyer. Il était ambassadeur en Russie, lorsque la défaite de Sedan amena la chute de l'empereur.

Les souvenirs du général Fleury racontent surtout l'histoire politique de Napoléon III et complètent en plus d'un point les mémoires du duc de Persigny, dont il fut l'ami et le collaborateur dans l'établissement du second empire. Je me contente de signaler maintenant à mes lecteurs la publication de la première partie de cet ouvrage, je le leur analyserai plus longuement lorsque d'autres volumes seront venus s'ajouter à celui qui nous est donné aujourd'hui.

De tous les mémoires et souvenirs signalés dans cette chronique, je mets au premier rang ceux du général du Barail. Parlant ailleurs de cette œuvre,

lors de la publication de son premier volume, je disais : « Là, plus de misanthropie, mais le bonheur de vivre, le contentement de tout et de chacun, un abandon joyeux à la destinée. Elle fut d'ailleurs heureuse, la carrière de cet homme qui, engagé comme simple soldat aux spahis, s'éleva jusqu'au grade de général et devint ministre de la guerre. Il conquit en Afrique ses premiers galons, comme le firent la plupart des officiers de sa génération. Il apprit à marcher à l'ennemi sous les ordres d'hommes dont le nom s'est illustré dans les guerres algériennes. C'est à la suite d'expéditions rendues nécessaires par les fréquents soulèvements des Arabes, que du Barail nous conduit au galop de son cheval. Mazagran, le col de la Mouzaïa, la prise de la Smala, Isly constituent les principales étapes du chemin qu'il nous fait parcourir. Son récit est captivant : du Barail raconte avec une fougue juvénile qui séduit et entraîne. Il possède le talent de narrateur qui a fait le succès des mémoires de Marbot avec un peu moins de gasconnades pourtant. Les souvenirs de l'ancien spahi sont émaillés d'anecdotes : Yusouf, Bugeaud, Bedeau, Lamoricière, Changarnier, Canrobert, Mac-Mahon, Pelissier et bien d'autres encore servent d'objet à sa verve intarissable, toujours brillante et sans fiel. Toutes les pages de ce livre sont imprégnées de la proverbiale gaieté du soldat français. Peu d'ouvrages de ce genre nous ont plu au même degré. »

Les éloges que je donnais au premier volume, je dois les donner aussi aux tomes suivants. Le général du Barail nous y raconte, toujours avec la même verve, encore les guerres d'Afrique, la triste expédition du Mexique, la guerre de 1870. L'ouvrage se termine par le tableau de son court ministère. C'est cette partie qui me plaît le moins, parce que, cessant d'être une simple narration, elle prend à certaines pages la forme d'un plaidoyer. Comme tous ceux qui ont joué un rôle

important sur la scène du monde et qui racontent leur destinée, le général du Barail éprouve le besoin de justifier sa conduite et son œuvre y perd la simplicité charmante qui caractérisait les autres pages.

Ce qui imprime aux récits militaires du général une allure légère, une note gaie, une grande séduction même pour le lecteur le plus prévenu contre la littérature des mémoires, ce sont les anecdotes et les portraits que l'auteur sème à profusion. J'ai déjà fait dans cette chronique de nombreuses citations, mes lecteurs me permettront néanmoins de reproduire encore les lignes que du Barail consacre au général Lefèvre, un des types les plus curieux de l'armée d'Afrique.

« C'était un petit homme, dont la tournure rappelait vaguement un sac de pommes de terre, le dos rond, la tête dans les épaules, avec des yeux malicieux en trou de pipe. Caustique avec cela, très spirituel et débitant des plaisanteries inattendues sur un ton de douce quiétude, tout en mâchonnant un éternel bout de cigare humide, toujours éteint et toujours rallumé.

« Un jour, le « père Lefèvre », comme l'appelaient ses soldats, présidait une commission administrative chargée de recevoir des étalons arabes destinés à améliorer le sang de la race dans les tribus. On discutait les mérites d'un étalon, sans parvenir à s'entendre, et l'intendant militaire dit aux autres membres de la commission : « Permettez, messieurs, je crois m'y connaître. J'ai été, pendant sept ans, aide de camp d'un général de cavalerie, le général de Dampierre. — Qu'est-ce que cela prouve? dit le général Lefèvre. Moi qui vous parle, mon cher intendant, j'ai été, pendant deux ans, l'amant de la première danseuse du théâtre de Bordeaux, et je vous donne ma parole d'honneur que jamais je n'ai su faire un entrechat. »

« Si le « père Lefèvre » n'était pas beau, il n'était pas coquet non plus. Il professait même pour la toilette un mépris souverain. On raconte qu'à Valence il avait reçu la visite de l'évêque, ayant pour tout uniforme une robe de chambre qui laissait échapper les cordons dénoués de son caleçon; mais, scrupuleux observateur du décret de messidor, il avait, dans cet appareil, accompagné l'évêque jusqu'à sa voiture. »

Je me hâte d'ajouter que tous les portraits ne sont pas dans le même ton, il en est empreints d'émotion, comme celui du duc de Magenta.

Je serai forcément bref pour ce qui concerne les souvenirs du colonel Duban, vétéran, comme le général du Barail, des campagnes d'Afrique et de la guerre de 1870.

Sa carrière, qui se passa en Algérie, en Crimée, en Italie, au siège de Paris, fut sans nul éclat et le récit qu'il en fait ne présente pas grand relief. On retire toutefois de la lecture de ce livre une bonne impression, c'est qu'il est l'œuvre d'un brave soldat et d'un brave homme, au cœur honnête, à l'âme sincère, à l'esprit juste.

Bien que ces souvenirs soient d'un intérêt moyen, ils contiennent pourtant çà et là quelques fragments à signaler : telle la page dans laquelle le colonel raconte la catastrophe d'Angers, où, un pont se rompant au passage de son régiment, trois cents soldats périrent dans le Maine. Il trouve des accents émus pour raconter ce terrible événement. Il est à citer aussi le trait suivant qu'il rapporte en parlant de la prise de Malakoff où il fut blessé : « En me rendant à l'ambulance, accompagné de mon ordonnance, je remarquai un de nos soldats assis sur le revers d'une tranchée,

tenant son fusil entre ses jambes et qui me parut si calme que je l'interpellai ainsi : « Que faites-vous là? lui dis-je d'un ton moitié colère. Vous restez là pendant que les camarades sont en avant et combattent, bougre de... »

« Lorsque j'eus fini mon interpellation, cet homme me dit avec une douceur et sur un ton qui me frappèrent : « Mais, mon lieutenant, regardez donc ma jambe! » Je m'approchai et je vis que ce malheureux, ce héros, devrais-je dire, avait tout bonnement la jambe gauche coupée un peu au-dessous du genou... elle ne tenait plus que par un simple lambeau de peau et était retournée, le talon en avant!

« J'éprouvai alors une émotion violente; j'aurais voulu embrasser ce pauvre garçon. Je lui demandai pardon de mon erreur et je l'envoyai chercher dès mon arrivée à l'ambulance... Je quittai ce jeune soldat, qui n'avait pas encore de moustaches, les larmes aux yeux et plein d'admiration, car ce vaillant me laissait passer sans même attirer mon attention. »

Je n'ai étudié jusqu'ici que des mémoires des soldats, peut-être paraîtra-t-il un peu étrange d'introduire dans ce milieu militaire quelques lignes consacrées aux mémoires d'une femme, les mémoires de la comtesse Dash. La différence entre les uns et les autres est en effet considérable, autant que peut différer la conférence faite par un homme sérieux du babillage d'une femme d'esprit. Le mot *babillage* me vient naturellement sous la plume pour caractériser les *Mémoires des Autres* et je crois qu'on ne pourrait plus exactement les qualifier. M^me^ Dash devait parler bien facilement et écrire aussi facilement qu'elle parlait. Ses mémoires sont composés sans aucune prétention, sans qu'on y sente

l'effort ; on y trouve le ton d'une personne intelligente, à l'esprit vif, quelque peu caustique, sans méchanceté aucune toutefois, qui cause dans un salon de bonne compagnie. Ils constituent surtout un recueil d'anecdotes, les faits politiques y tiennent peu de place, la vie de société, le mouvement littéraire, scientifique et artistique de ce siècle, absorbent presque entièrement les récits de la comtesse.

Toutes les pages de ces souvenirs ne sont pas destinées aux jeunes filles, auxquelles on pourra néanmoins lire quelques extraits charmants, tels que ceux où l'auteur raconte son existence de pensionnaire au début du premier empire. Le dernier volume, consacré aux principaux écrivains qui furent les contemporains de M^me^ Dash, renferme nombre de chapitres méritant d'être connus.

Avec l'ouvrage du capitaine Nicoletti, *Fra gli Abissini,* je reviens à des mémoires militaires, ou du moins à des mémoires écrits par un soldat. Ils ne contiennent pas un récit de bataille ou une considération stratégique, ils sont consacrés à décrire les mœurs des peuplades abyssines.

L'auteur, blessé grièvement à la bataille d'Adua, fut fait prisonnier et gardé plusieurs mois en captivité dans l'Adamé.

Ce petit livre m'a profondément séduit. Le capitaine Nicoletti doit avoir une âme d'artiste, car ses récits, ou plutôt ses petits tableaux, sont tracés avec un talent communicatif d'émotion. Et, en les lisant, peu à peu est née en moi une vive sympathie pour les populations de l'Érythrée. Déjà la justice de leur cause me paraissait évidente, mais combien elles m'ont paru plus dignes d'intérêt encore, décrites par un de leurs vaincus. Leur

confiance dans la Providence, leur respect pour les enseignements de l'Évangile, leur pitié, leur générosité pour les blessés italiens, montrent en eux des hommes barbares peut-être, mais susceptibles d'une belle civilisation chrétienne. Quel bien pourraient leur faire, quels beaux fruits pourraient recueillir chez eux nos missionnaires catholiques, s'ils réussissaient à les amener dans l'unité de l'église romaine !

Un des traits racontés par le capitaine Nicoletti dira la beauté d'âme de certaines de ces populations.

Une des femmes de la tribu, où se trouvait l'officier blessé, le voyant souffrir du froid, lui donna son manteau.

Le dialogue suivant s'engagea entre eux :

« Enciar ! Enciar ! pourquoi m'a-tu donné ton manteau ?

— Parce que tu avais froid; et ta mère, si elle me connaissait, m'approuverait! Ainsi le veut le Christ!

« La simplicité de ce langage me toucha : ces femmes, qui toujours pensaient à la mère, manifestaient ce sentiment à toute occasion, — et, profondément ému, je dis alors :

— Mais ma mère n'est plus... elle est morte!

« A ces mots, Enciar et les autres femmes s'entre-regardèrent et m'entourèrent curieuses, comme si elles cherchaient à me découvrir sur le visage quelque signe spécial. Puis elles se mirent à parler tout bas, faisant alterner les paroles avec de sombres lamentations gutturales que la plume ne saurait décrire. Enciar me prit doucement la main et me dit enfin de sa voix rauque :

— Aussi longtemps que tu seras à Ciacamté, je serai ta mère !

— Et moi je serai ta sœur ! — dit Tuquès Garadàni.

— Moi aussi je serai ta sœur ! — répétèrent Amaresc et Tuatà.

« Puis chacune d'elle à son tour me baisa les genoux et les pieds, et elles s'en allèrent satisfaites. »

Tout commentaire à cette scène est inutile.

Combien est touchant encore le récit que fait l'écrivain italien du dévouement que lui montra la petite Tuatà. Et pareil fait n'est pas isolé. Le capitaine Gamerra, dans ses *Ricordi di un prigionero di guerra nello Scioa* (1), nous raconte aussi les attentions touchantes dont il fut l'objet de la part d'une pauvre esclave.

On sera sans doute étonné de m'entendre parler, dans une chronique consacrée à des mémoires, d'un recueil de caricatures. Le fait n'est pas aussi étrange qu'il peut le paraître au premier moment. Les caricatures de Forain sont des mémoires fixés, non en des récits, mais en des images suggestives. Cet artiste est peut-être actuellement le premier des caricaturistes français : il possède une verve incisive, un peu trop libre quelquefois quand elle s'attaque aux mœurs, mais dont les traits frappent toujours juste. L'historien de l'avenir y trouvera, racontés en des images souvent cruelles, les gestes des petits et grands hommes de la troisième république française. *Doux pays* est un document plus éloquent que bien des gros livres.

ALFRED DE RIDDER

(1) Un vol. in-12, Florence (Barbèra).

IMPRESSIONS DE PETITE VILLE

A Madame A.-Th. Rouvez

Dédicace

Ah! les vieilles villes aux vieilles maisons! Les vieilles maisons raconteuses dans les vieilles villes muettes.

Ernest l'Érier

Là-bas, en province, au plus suave des sites de notre gaie Wallonie, cinq ans durant, j'ai vécu, être passif.

Une antique maison patriarcale, — vestige distrait d'un refuge d'abbaye saccagé aux heures rouges, — me retenait emprisonné par son confort captivant et les tendresses accumulées de cœurs aimants et familiers.

J'ai vu la vie bornée des êtres m'entourant; j'ai senti la désespérante monotonie m'effleurer.

Dans ce siècle, un fait saillant de l'humanité est la disparition des petits Etats. Ils ont, la plupart, perdu leur indépendance par la soif des plus forts de s'agrandir, ou par le besoin, qu'eux-mêmes ressentaient, d'être quelqu'un et de se sentir appuyés.

A l'intérieur des pays, se retrouve la même tendance : les grandes agglomérations attirent, sucent les bourgades; elles ont tué la petite ville.

Les habitants s'en ressentent, deviennent moins personnels ; la vieille cité leur pèse, les étreint ; elle comprime leur courage, elle limite leur étroite initiative entre ses bornes enserrées.

Ils vivotent, les pauvres, confinant l'inutilité.

J'ai voulu, à votre intention, mes impressions sincères des petites villes, ô vous qui m'avez détaché, définitivement, de ce milieu anémié, m'infusant le courage noble et les espoirs saints.

Simples notes touffues, rapides pointillés d'impressionniste, je vous offre ce bouquet, au parfum sauvage des montagnes et des vallons délaissés : ce sont les souvenirs des cinq ans fugitifs, entre deux dates sacrées.....

Vie bornée

La vie humble aux travaux ennuyeux et faciles
. . . . . .
Etre fort, et s'user en circonstances viles.
VERLAINE

Deux existences, ici-bas, sont compréhensibles : la vie agitée ou affairée des grandes villes de luxe, des centres intellectuels, industriels et commerciaux, ou la vie simple et solitaire des paisibles champs.

La première est tissée d'efforts puissants, de luttes extrêmes pour la conquête de la gloire ou de la fortune. Elle évoque un monde d'atticisme, d'élégance et les plaisirs artistiques raffinés. C'est la vraie vie où l'on brille, s'impose, domine, soit par ses richesses, sa distinction, soit par son travail, son génie. C'est le milieu où l'on manie les fortunes, où l'on mène les hommes et les foules, où s'affirment et règnent

les talents dans tous les domaines. Ce sont des batailles sans trêve : le vainqueur devient grand homme, génial écrivain, éminent homme d'Etat, puissant orateur, habile financier, solide commerçant; le vaincu emporte dans sa défaite, comme baume réconfortant, le souvenir des collisions où il fut mêlé. Tous acquièrent, aux rencontres continuelles, des idées larges, négligent les mesquineries quotidiennes de la vie terre-à-terre, poursuivent la lutte à outrance, ne désarment jamais. C'est la vie où l'on vit double, mais vrai.

La vie champêtre est toute différente. Calme, elle somnole dans une quiétude consolante, au milieu des champs ou au fond des bois, en communication constante avec la nature. Les arbres, les récoltes, les animaux qui peuplent champs et bois, le soleil qui chauffe, la pluie qui inonde, la grêle qui brise, le vent qui mugit, toutes ces manifestations de vie parlent à l'homme et, dans la solitude, lui inculquent des idées reposantes. L'homme, dans cette paix constante, s'imprègne de la grandeur de la nature et de sa propre valeur. Vie béate, entourée de gens simples et bons, de travailleurs opiniâtres, jamais vaincus dans leur fatalisme, elle se passe sans grand remous, comme en une famille patriarcale, où l'un s'intéresse à l'autre, l'aide et, exempt de grande ambition, accepte les situations acquises sans murmurer contre les faits accomplis.

Entre ces deux systèmes de vie extrêmes s'intercale la vie des petites villes de province. Elle prend des deux autres opposées tous les défauts, sans leur emprunter quelques qualités. Elle est presque toujours ridicule et souvent odieuse.

Dans notre pays, comme ailleurs, pullulent ces

bonnes petites villes de province, de cinq à six mille âmes, appelées dédaigneusement par les gens de la capitale un « trou » et orgueilleusement par les ruraux notre « chef-lieu d'arrondissement ».

Les rues sont étroites et désertes, les maisons vieillottes et basses. Les plus belles sont pesantes ou prétentieuses. L'air semble s'arrêter indécis aux vieux remparts qui la clôturent et s'y engager indécis. Une antique église, toujours abîmée par des restaurations maladroites; un collège décrépit aux murs humides, mi-caserne, mi-prison; un couvent modeste et cachottier; un hôtel de ville, parfois hardi en son architecture puissante, immortel regret de la vie des ancêtres, constituent les monuments, vestiges d'un passé de vie, légués à un avenir sans issue. Ils sont groupés à peu de distance, avec, au centre, un semblant de carrefour, baptisé du nom pompeux de « Grand' place ». Au milieu pousse, comme un chou cabus, une espèce de kiosque, une fontaine intermittente ou la statue étriquée du grand' homme de l'endroit. Tout autour s'alignent des « cafés », où, chaque soir, les orateurs de cabaret vont pérorer sur les moindres gestes du prochain.

Les maisons sont assez rassemblées pour cacher l'horizon et assez rapprochées pour permettre le contrôle des voisins.

Un chemin de fer relie la petite ville aux suivantes, comme en un chapelet de ternes dizaines, vers la capitale, mirage étincelant, et quatre trains vraiment ordinaires apportent chaque jour avec de rares voyageurs, les « feuilles » de publicité. Ces « organes de l'opinion publique » sont lus dans leurs moindres entrefilets et plates annonces; les politiciens les commentent tout le jour durant.

Dans la petite ville deux ou trois familles font la pluie et le beau temps : ce sont les patriciens

de la localité, les descendants des baillis, des tabellions devenus notaires; encore ceux des exploitants ou commerçants de l'industrie locale, bien décatie depuis les procédés nouveaux. La prévoyance de leurs parents ou le dégoût du travail ont su asseoir et préserver leur fortune établie.

Ces familles se haïssent, se jalousent, passent leur temps à examiner leurs différentes attitudes, à épier le moindre de leurs faits et gestes, à les juger dédaigneusement. Tout en se fréquentant peu ou pas, elles connaissent minutieusement, grâce à l'aide de la discrète domesticité, le moindre potin, le fait le plus intime de la vie quotidienne et ne savent se rencontrer sans déchirer à belles dents la réputation des absents. Elles sont de parti politique opposé, quelles que soient leurs opinions; leurs chefs sont les grands distributeurs de mandats, les hauts manieurs de la pâte électorale.

Ces petites villes fourmillent de « chochetés ». Il y existe autant de « fanfares », de « philharmonies » ou « d'orphéons » qu'il y a de partis et cette question de musique n'a pas moins d'influence sur les scrutins que celles des routes ou des réverbères sans oublier l'arrêt de chemin de fer ou du train vicinal à chaque minuscule hameau. Une famille, de quelque importance, possède sa musique, désire sa route, postule son réverbère et des luttes homériques s'ébauchent pour le triomphe de sa cause.

N'oublions pas que parfois la petite ville possède un château; celui-ci amène la division entre amis ou ennemis du seigneur. Dans ce cas, l'antagonisme entre les familles revêt plus d'âpreté, parce que les unes se croient d'un autre sang que les autres et leur prétention devient plus outrecuidante.

Si, par hasard, la petite ville possède plusieurs castels la rivalité est atroce; elle se porte des salons,

de l'office, de la basse-cour sur la voie publique à renfort de chevaux, de voitures qui menacent d'écraser les vilains, de meutes toujours prêtes à happer les manants, sans compter les contestations de chasses et les empoignades entre valets.

Autour des anciennes familles rayonnent les fonctionnaires et les petits commerçants.

Le bourgmestre est un potentat; il régente son petit monde, distribue avec favoritisme l'emplacement des rares réverbères, sait très habilement indiquer le tracé des nouvelles routes. Il est choisi parmi les beaux parleurs : habituellement avocat, parfois docteur, plus souvent brasseur, c'est un phraseur. Il préside avec autorité son conseil où pontifient les sommités de l'endroit, et, tout ému, reçoit les humbles coups de chapeau de ses fidèles subordonnés dont il est le père. Cela va de soi!

Les échevins sont ses lieutenants; satellites, ils brillent autour de lui. Les conseillers communaux suivent, convaincus de leur importante mission. Lorsqu'ils gravissent le perron de l'hôtel de ville, ils apprécient leur valeur. Tous rêvent un peu à l'écharpe scabinale.

Le juge de paix, accompagné de son greffier, inspire une respectueuse crainte; le receveur des contributions dispute au lieutenant de gendarmerie sa préséance; le commissaire de police, terreur de la marmaille, envie le chef de station obséquieux qui se rend populaire par de menus services.

Tous ces fonctionnaires sont hautains devant les petits, doux et humbles vis-à-vis des puissants.

Les commerçants, rampants devant les riches, rudes pour les claque-dents, dédaignent les besogneux et ceux qui, au lendemain de l'opulence, tombent en une condition médiocre.

Simples détaillants, les commerçants doivent vivre

de leur entourage. Dans les temps envolés, le trafic des petits centres était considérable, il s'alimentait des approvisionnements des villages d'alentour : paysans, fermiers, seigneurs. Les chemins de fer révolutionnaires, les facilités de communication ont écarté d'eux cette fructifiante clientèle et le commerce local, réduit, se confine dans de primordiaux échanges de détaillants entre eux. Le seul profit sérieux de ceux-ci est la clientèle des familles riches.

Ils le savent et pour cela les envient, les méprisent au fond pour leur vie d'oisiveté et de luxe tandis qu'eux peinent et végètent; mais ils comprennent que, sans ces riches, ils pâtiraient en croquants; ils deviennent donc flatteurs, ils courent à l'enterrement du plus éloigné cousin des grandes familles, manifestent avec flagornerie à leurs mariages et, en retour de tout ce patelinage, les exploitent de mille façons.

Quand la famille a vu, par suite de malheurs, son patrimoine ébréché, les commerçants, qui n'ignorent rien, ont une attitude revêche. L'auréole de considération flamboyante pour les vieilles familles attachées par des liens étroits et des générations ancestrales s'est évanouie en notre siècle : la considération se marchande en chose mercantile qu'elle est devenue.

Les ouvriers, peu nombreux, presque de petits bourgeois, sont têtus, insolents et surtout paresseux.

Ils pourraient les uns se pousser en avant par l'étude, les autres agrandir leur commerce, les autres encore augmenter leur pécule par le travail. Tout cela demande peine et audace, exige une tentative hasardeuse; ils craignent l'effort, ils appréhendent les innovations.

Tous se laissent comprimer par l'atmosphère ambiante de la petite ville morte. Ils se confinent dans cette vie sans énergie, sans issue, délaissant les idées modernes pour se confiner dans la routine,

se complaisant dans leur arriérisme, bornant leur horizon aux abrupts remparts, perdant leur temps aux futiles luttes de quartier et de famille, enviant le prochain, l'abîmant, se délectant dans les potins colportés de seuil en seuil, puisant leur intellectualité dans les vaines discussions dominicales des cabarets fréquentés.

Ah! triste, inutile, décevante, oh! combien, la vie des petites villes mortes.

(A continuer) A.-Th. Rouvez

PETITE CHRONIQUE

La mort inopinée d'Alphonse Daudet frappe d'un grand deuil les lettres françaises. Ce ne fut pas seulement un esprit aimable, riche de grâce et d'ironie légère, une âme palpitante, ouverte à toutes les émotions, d'une sensibilité aiguë et exquise, ce fut aussi un observateur exact et scrupuleux de la courante vie moderne. On le pourrait justement définir, comme *Le Livre des Masques* a défini Huysmans : un œil. L'un des savants à palmes caricaturés d'une plume impitoyable dans le livre qui brouilla pour jamais avec les Quarante le père de Tartarin, Jean Rébu, doyen des cinq Académies, avait coutume, chaque fois qu'il venait d'exhumer ses souvenirs, de clôturer le récit par ces mots : « J'ai vu ça, moi... » La même attestation pourrait fermer tous les récits de Daudet. Son œuvre ignore les réalités, lointaines dans l'espace, évanouies dans le temps, qui n'ont point frappé son regard ; elle ne décrit que les choses vues, les entours immédiats, les réalités voisines. Et de là, sans doute, cette fièvreuse intensité de vie qui s'en dégage. Daudet a créé des types et des œuvres durables. Sans doute son œuvre n'est point parfaite et maint dithyrambe entonné sur le cercueil de l'écrivain exagère le génie du Petit Chose. Daudet n'est pas, tant s'en faut, le roi du roman français en ce siècle, — cette royauté n'a point été ravie jusqu'à présent à l'immense Balzac, — mais, à la suite de ce puissant initiateur, l'histoire lui accordera vraisemblablement un rang honorable, l'un des premiers, parmi les romanciers de la modernité.

Musique *religieuse*. Voici le programme du concert organisé par M. Massenet et exécuté dans l'église Sainte Clotilde, pendant le service funèbre de Daudet : 1) Entrée d'orgue de Gabriel Pierné sur les motifs de l'*Arlésienne* ; 2) *Rose des Morts*, soli chanté par Clément et Auguez ; 3) *Solitude*, de Massenet ; 4) *Sanctus*, de Théodore Dubois ; 5) *Pie Jesu*, de Massenet ; 6) *Adagio* de l'*Arlésienne*, solo de violon par M. Pellequin ; 7) A l'Absoute, *Libera*, de Samuel Rousseau.

M. Charles Buet, qui fut, à plusieurs reprises, notre collaborateur, est mort le mois dernier, à Paris. A cinquante ans, il avait enfanté plus

de cent volumes, romans, drames, nouvelles, critiques, où s'éparpilla, hâtivement, son talent facile. Il connut, lors du *Prêtre*, une heure de vogue, oubliée depuis longtemps. Sa destinée fut mélancolique. Harcelé sans trêve par la vie, victime de la *copie*, s'il a semé, de ci de là, des pages charmantes, il n'eut jamais le loisir de méditer ni de mûrir une œuvre. Il est mort chrétien, tel qu'il a vécu.

❧

On annonce une luxueuse réédition de *Parallèlement*, avec des illustrations de Leheutre, gravées par Paillard. Jamais il n'y eut plus d'à propos dans le nom d'un graveur.

❧

Sauvetage, la dernière nouvelle de M. Paul Bourget, est assaisonné, comme il sied, de l'inévitable adultère qui révèle le roman de France. On y compte, en peu de pages, un adultère passé, un second présent, et un troisième dans l'air. L'héroïne, que menace le dernier, est sauvée heureusement de tout péril par l'ancien amant de sa mère. Cette histoire, qui n'amuse plus, recommencera.

❧

M. César Lombroso se plonge pour l'heure, dit-on, dans la lecture des *Acta Sanctorum*. Il y recueille les matériaux d'un ouvrage qui, selon la méthode connue, étudiera le Saint. A peine est-il nécessaire d'assurer que la psycho-physiologie sera plus sévère encore au Mystique qu'à l'homme de génie.

❧

La récente réception académique de M. André Theuriet, dont le discours fut plutôt médiocre, a fourni à M. Paul Bourget, répondant au nouvel immortel, l'occasion d'un magistral essai de psychologie sur Dumas fils.

❧

L'on a amplement conspué, depuis quelques semaines, M. Zola, à raison de son attitude dans l'affaire Dreyfus. A-t-il tort ou raison? Mystère. L'histoire peut-être en jugera autrement que la politique et le chauvinisme d'aujourd'hui. Mais, nous qui ne sommes point habitué à encenser le père des Rougon-Macquart, nous ne pouvons nous empêcher de penser que le courage, en l'occurrence, n'est pas chez ceux qui le huent et qu'il est beau de se dresser seul contre la Foule pour ce que l'on croit la Justice.

❧

La *Revue des Deux Mondes* publie, en sa livraison du 1e décembre, parmi des poèmes de M. Albert Samain, celui-ci :

Nocturne provincial

La petite ville sans bruit
Dort profondément dans la nuit.

Aux vieux réverbères à branches
Agonise un gaz indigent;
Mais soudain la lune émergeant
Fait tout au long des maisons blanches
Resplendir des vitres d'argent.

La nuit tiède s'évente au long des marronniers...
La nuit tardive, où flotte encor de la lumière.
Tout est noir et désert aux anciens quartiers;
Mon âme, accoude-toi sur le vieux pont de pierre,
Et respire la bonne odeur de la rivière.

Le silence est si grand que mon cœur en frissonne.
Seul, le bruit de mes pas sur le pavé résonne.
Le silence tressaille au cœur, et minuit sonne!

Au long des grands murs d'un couvent
Des feuilles bruissent au vent.
Pensionnaires... Orphelines...
Rubans bleus sur les pélerines...
C'est le jardin des Ursulines.

Une brise à travers les grilles
Passe aussi douce qu'un soupir.

Et cette étoile aux feux tranquilles,
Là-bas, semble, au fond des charmilles,
Une veilleuse de saphir.

Oh! sous les toits d'ardoise à la lune pâlis,
Les vierges et leur pur sommeil aux chambres claires,
Et leurs petits cous ronds noués de scapulaires,
Et leurs corps sans péché dans la blancheur des lits!...

D'une heure égale ici l'heure égale est suivie,
Et l'Innocence en paix dort au bord de la vie...

Triste et déserte infiniment
Sous le clair de lune électrique,
Voici que la place historique
Aligne solennellement
Ses vieux hôtels du Parlement.

A l'angle, une fenêtre est éclairée encore.
Une lampe est, là-haut, qui veille quand tout dort!
Sous le frêle tissu, qui tamise sa flamme,
Furtive, par instants, glisse une ombre de femme.

La fenêtre s'entr'ouvre un peu;
Et la femme, poignant aveu,
Tord ses beaux bras nus dans l'air bleu...

O secrètes ardeurs des nuits provinciales !
Cœurs qui brûlent ! Cheveux en désordre épandus !
Beaux seins lourds de désir, pétris par des mains pâles !
Grands appels suppliants, et jamais entendus !

Je vous évoque, ô vous, amantes ignorées,
Dont la chair se consume ainsi qu'un vain flambeau,
Et qui sur vos beaux corps pleurez, désespérées,
Et faites pour l'amour, et d'amour dévorées,
Vous coucherez, un soir, vierges dans le tombeau !

Et mon âme pensive, à l'angle de la place,
Fixe toujours là-bas la vitre où l'ombre passe.

Le rideau frêle au vent frissonne...
La lampe meurt... Une heure sonne.
Personne, personne, personne.

M. D.

TABLE DES MATIÈRES

Second semestre de l'année 1897

Livraison du 15 Juillet

Pages

I. Revue des Livres, des Estampes et de la Musique publiée, WILLIAM RITTER 5
II. Une confrérie flamande à Florence du XV^e^ au XVIII^e^ siècle, MAURICE BEKAERT 27
III. *La Cène du IX Nisan*, GASTON DELLA FAILLE DE LÉVERGHEM 36
IV. Les Soirs, ERNEST PÉRIER 38
V. Petite Chronique, M. D. 59
VI. Les Livres 61

Livraison du 15 Août

I. Quelques jours en Algérie et en Tunisie, PAUL RAEPSAET . . 69
II. *Rêves de Décembre*, FRANZ ANSEL 89
III. Nouvelles pages de la légende dorée, JEAN MANAVRE . . . 90
IV. *Accalmie*, GEORGES RAMAEKERS 102
V. Petits Contes, PAUL MUSSCHE 104
VI. Sur les balcons verts, EDGAR RICHAUME 109
VII. *Prière*, FERNAND MALLIEUX 113
VIII. Nouvelles voies maritimes devant Anvers et Raccordement des Rives (*avec planche*), P. VERMEIRE 115
IX. Petite Chronique, M. D. 138

Livraison du 15 Septembre et 15 Octobre

I. Revue des Livres, des Estampes et de la Musique publiée, WILLIAM RITTER 141
II. *Vers inédits*, HÉLÈNE VACARESCO 162

Pages
III. Patou, FRANZ SOUDAN 165
IV. Sous la Coupole bleue, MAURICE GRIVEAU 175
V. Les Honneurs d'amours, RAYMOND LULLE 186
VI. Fantômes d'été, AUGUSTE JOLY 193
VII. Les partis politiques en Hollande, GEORGES VANDEN BOSSCHE 200
VIII. Quelques jours en Algérie et en Tunisie, PAUL RAEPSAET . 239
IX. Petite Chronique, M. D. 263
X. Les Livres 267

Livraison du 15 Novembre

I. Chronique historique, ALFRED DE RIDDER 269
II. Revue des Livres, des Estampes et de la Musique publiée, WILLIAM RITTER 287
III. *Des Rêves*, PROSPER ROIDOT 309
IV. *Vieilles Orgues*, EUGÈNE HERDIES 310
V. En Souvenir, PAUL MUSSCHE 312
VI. *En les Fleurs*, PROSPER ROIDOT 326
VII. Petite Chronique, M. D. 327

Livraison du 15 Décembre

I. Revue des Livres, des Estampes et de la Musique publiée, WILLIAM RITTER 349
II. Quelques jours en Algérie et en Tunisie, PAUL RAEPSAET . . 352
III. Chronique historique, ALFRED DE RIDDER 369
IV. Impressions de petite ville, A.-TH. ROUVEZ 389
V. Petite Chronique, M. D. 397

Table alphabétique des auteurs

Second semestre de l'année 1897

Pages

ANSEL (FRANZ). — *Rêves de Décembre* 89
BEKAERT (MAURICE). — Une confrérie flamande à Florence du XV^e^ au XVIII^e^ siècle 27
BOSSCHE (GEORGES VANDEN). — Les partis politiques en Hollande 200
DULLAERT (MAURICE). — Petite Chronique 59-138-263-327-397
Les Livres 61-267
FAILLE DE LÉVERGHEM (GASTON DELLA). — *La scène du IX Nisan* 36
GRIVEAU (MAURICE). — Sous la coupole bleue 175
HERDIES (EUGÈNE). — *Vieilles Orgues* 310
JOLY (AUGUSTE). — Fantômes d'été 193
LULLE (RAYMOND). — (*Marius André trad.*) Les honneurs d'amour 186
MALLIEUX (FERNAND). — *Prière* 113
MANAYRE (JEAN). — Nouvelles pages de la légende dorée 90
MUSSCHE (PAUL). — Petits contes 104
En Souvenir 312
PÉRIER (ERNEST). — Les soirs 38
RAEPSAET (PAUL). — Quelques jours en Algérie et en Tunisie 69-239-352
RAMAEKERS (GEORGES). — *Accalmie* 102
RICHAUME (EDGARD). — Sur les balcons verts 109
RIDDER (ALFRED DE). — Chronique historique 269-369
RITTER (WILLIAM). — Revue des livres, des estampes et de la musique publiée 5-141-287-349
ROIDOT (PROSPER). — *Des rêves* 309
En les fleurs 326
ROUVEZ (A.-TH.). — Impressions de petite ville 389
SOUDAN (FRANZ). — Patou 165
SOUDAN (JOSEPH). — Les Livres 65
VACARESCO (HÉLÈNE). — *Vers inédits* 162
VERMEIRE (P.). — Nouvelles voies maritimes devant Anvers et Raccordement des Rives 115

Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines défectuosités peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé.
Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).
Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'usager s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

7. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :
a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

8. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

9. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

10. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.